



De l' hystérèse du sujet... au malaise dans la culture néolibérale : essai de psychanalyse

Frédéric Delestré

► To cite this version:

Frédéric Delestré. De l' hystérèse du sujet... au malaise dans la culture néolibérale : essai de psychanalyse. Philosophie. Université Nice Sophia Antipolis, 2014. Français. NNT : 2014NICE2016 . tel-01073862

HAL Id: tel-01073862

<https://theses.hal.science/tel-01073862>

Submitted on 10 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université de Nice Sophia-Antipolis
Faculté Des Lettres, Arts et Sciences Humaines
École Doctorale : « Lettres, Arts et Sciences Humaines et Sociales »
Laboratoire d'accueil : LIRCES – EA 3159

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur à l'Université de Nice Sophia-Antipolis

Discipline : Psychologie

Spécialité : Psychologie clinique et Psychopathologie

Présentée et soutenue publiquement par

Frédéric DELESTRÉ

Le 21 JUIN 2014

Sous la direction du Professeur Mohammed Ham

***De l'hystérèse du sujet... au malaise dans la
culture néolibérale
(Essai de psychanalyse)***

Jury :

M. Mohammed Ham : Professeur de Psychopathologie clinique. Université Nice Sophia Antipolis

M. Alain Abelhauser : Professeur de Psychopathologie clinique. Université de Rennes II

M. Sidi Askofaré : Professeur de Psychopathologie clinique. Université de Toulouse-Le Mirail

M. Jacques Cabassut : Professeur de Psychopathologie clinique. Université Nice Sophia Antipolis

Remerciements

La réalisation de cette thèse a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner ma reconnaissance.

Je voudrais tout d'abord remercier sincèrement celui qui a suivi les cheminement de ce travail et a su me faire confiance en respectant les rythmes contraignants que ma vie professionnelle m'impose depuis huit ans. Je tiens à le remercier aussi pour ses conseils judicieux et la portée de ses signifiants qui ont su à chaque fois relancer mon questionnement. Pour sa loyauté... Mon directeur de thèse, Monsieur Mohammed Ham.

Je tiens également à remercier chaleureusement Madame Geneviève Maillant pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la réalisation de ce travail, pour le temps qu'elle m'a consacré et pour la confiance qu'elle me témoigne depuis trois ans en me permettant d'enseigner sous sa direction à l'Université de Nice sophia-antipolis.

Je remercie ceux qui ont bien voulu se faire les lecteurs attentifs et critiques de ce travail, Monsieur Alain Abelhauser, Monsieur Sidi Aslofare, Monsieur Jacques Cabassut.

Je remercie tous ceux qui m'ont soutenu, parfois contrarié, souvent contredit mais qui ont tout de même contribué à la construction de cette thèse ..., Ma chatte « Mozza », Ma famille, mes amis, mes élèves, mes étudiants...

Enfin, Je tiens à dédier ce travail à mon voisin et ami Mohamed Kélifi décédé depuis peu des suites d'une grave maladie.

SOMMAIRE...

<i>Résumé</i>	9
<i>Introduction</i>	13
<i>I - Origine et motif de la sexualité chez Freud...L'hystérèse du sujet</i>	23
1.1) <u>Hystérésis</u>	23
1.2) <u>L'émergence du discours sur la sexualité en psychanalyse</u>	26
1.3) <u>La théorie sexuelle</u>	29
1.4) <u>Influence du parricide dans la sexualité</u>	31
1.5) <u>Aux origines de la pulsion</u>	35
1.6) <u>Additif</u>	40
1.7) <u>Différence des sexes</u>	45
<i>II - Structuration du lien social dans l'hystérèse du sujet</i>	49
2.1) <u>Identification</u>	49
2.2) <u>Masochisme du moi et lien social</u>	60
2.3) <u>La question du positionnement du sujet dans le lien social</u>	63
2.4) <u>Aparté sur la notion de rapport (sexuel)</u>	69
2.5) <u>Les mathématiques au service de la théorie du discours</u>	82

III - Théorème de Thalès, Division Harmonique, Hystérèse et Psychanalyse	91
3.1) <u>Hystérèse progressive dans R</u>	93
3.2) <u>Hystérèse régressive dans R</u>	102
3.3) <u>L'autre partie du plan</u>	108
3.4) <u>EnvR assone avec vérité...</u>	117
3.5) <u>Au-delà de la chose... Le Maître châtré</u>	127
3.6) <u>Au-delà de la chose... L'envers de la psychanalyse</u>	142
3.7) <u>Hystérèse, « droit phallique » et dettes.</u>	152
a) <u>Dette et droit phallique dans le discours du Maître</u>	152
b) <u>Dette et droit phallique dans le discours de l'Universitaire</u>	158
c) <u>Passage de l'endroit à l'EnvR et répercussion sur le droit phallique</u>	164
d) <u>Dette et droit phallique dans le discours de l'Analyste</u>	168
e) <u>Dette et droit phallique dans le discours de l'Hystérique</u>	174
3.8) <u>Discours, « droit phallique » et sexualité</u>	179
 IV – Au-delà des quatre discours	185
4.1) <u>Subjectivité et typologie des discours</u>	186
4.2) <u>Hystérèse et Écran</u>	195
 V – Approche philosophique et psychologique de la culture néolibérale	225
5.1) <u>La fonction capitaliste de la culture.</u>	226
5.2) <u>De la fonction capitaliste au capitalisme économique.</u>	243
5.3) <u>Le sujet de la culture néolibérale.</u>	257
a) <u>Naissance de la gouvernance néolibérale</u>	261
b) <u>Le sujet de la gouvernance néolibérale</u>	273
c) <u>Sujet au malaise</u>	287

<i>VI – La misère sexuelle et son hystérèse dans la culture néolibérale.</i>	305
6.1) <u><i>La genèse de la misère sexuelle dans la culture néolibérale</i></u>	306
6.2) <u><i>Le discours analytique</i></u>	324
<i>VII – Conclusion</i>	363
<i>Index des concepts</i>	373
<i>Bibliographie</i>	381

Résumé

Depuis le début du XX^e siècle, un nouvel ordre économique de logique néolibérale s'est progressivement installé et a pu par ses pratiques sociales étendre à l'infini son pouvoir de civilisation normalisateur des mœurs et des conduites jusqu'à tenter de contrôler le style de vie de chacun en participant de plus en plus aux régulations des autosurveillances et des conduites individuelles. Ainsi grâce au pouvoir médiatique qu'il s'est approprié, son discours recentre les propos autour de la question du risque et utilise sans vergogne les paradoxes pour tirer un maximum de profit pour assurer le maintien de son système.

En ce sens, en s'inspirant de l'ancienne logique libérale, ce système joue sur la limitation pulsionnelle des individus de notre société postmoderne et cela non plus dans une répression sexuelle pure et dure ou frontale mais en faisant preuve de davantage de subtilité quant à ses pratiques tournées vers la marchandisation de l'existence, ou d'incitations plus sournoises sous le couvert de « *la bonne conscience morale* » afin de contenir les masses populaires.

Cette situation politique n'est pas le fruit de la fatalité, c'est-à-dire le résultat d'un mouvement naturel d'organisation sociale ou sociétale qui s'établit inéluctablement avec le temps, ni non plus d'une propension naturelle de l'homme à mettre en œuvre cette forme de gouvernance à un certain stade de l'évolution de sa société, mais elle s'inscrit dans un ensemble de pratiques et de mentalités qui retournent d'un discours bien identifié et qui vont permettre à une gouvernance de rationaliser et d'optimiser les relations qui structurent les liens des individus entre eux et avec des instances d'encadrement de la société. Ainsi, encadré par un discours de type Universitaire et tout un arsenal technologique, la société actuelle vit dans un profond malaise qui se traduit dans les faits par une rupture des liens sociaux, un appauvrissement de la sexualité et un individualisme accru.

Pour expliquer un tel constat, ce travail se propose de montrer tout d'abord, à travers une théorie novatrice appelée *l'hystérèse du sujet de l'inconscient*, comment le développement d'une culture développe de manière corrélative un type de malaise, et comment tous deux garantiront un système valeur qui est propre à cette culture. Plus

spécifiquement, comment dans la société contemporaine ce malaise consisterait comme nous le décrit Freud dans « *Malaise dans la civilisation* » en une simple limitation des individus dans leur sexualité, mais bien au contraire de les entraver par tout un dispositif psychosocial ; en faisant régresser le sujet de l'inconscient quasi essentiellement au niveau du génital, et donc par voie de conséquence au niveau du prégénital. Autrement dit, comment le discours actuel favorisera un malaise dont le ressort sera la remise en cause de la structuration même du sujet de l'inconscient. Car la gouvernance néolibérale, en imposant aux sujets une vision analytique subjective par un discours Universitaire sous apparence objective, va à la fois recomposer les sensibilités des sujets à l'égard de la sexualité et des relations humaines et faire en sorte que les individus collaborent à la mise en place de leur propre misère sexuelle.

Enfin, pour mener son projet d'emprise sur les individus, la gouvernance néolibérale va par son discours disqualifier systématiquement tout ce qui dans le langage pourrait venir remettre en cause sa pérennité. De sorte qu'en faisant des amalgames et en jouant sur les paradoxes, le discours néolibéral actuel va permettre à l'individu d'évacuer la dimension d'investissement transgénérationnel. Ce type de disqualification de la transcendance au profit de l'immanence sera la conséquence directe de la place qui est réservée au phallus dans le discours en vogue. En effet, le phallus forclos dans l'Autre, de la logique néolibérale, va se voir neutralisé et sera privé des facultés qui étaient les siennes dans la promotion du langage, dans la relance du désir et l'ordonnancement de l'ex-sistence du sujet dans le réel.

La prétention de ce travail ne sera donc pas de poser des hypothèses et d'en faire des postulats, l'ensemble de tout ce qui va être avancé sous la forme d'hypothèses fera l'objet, dans une approche épistémologique, d'une démonstration, et certains concepts utilisés en psychanalyse, en anthropologie, en sociologie etc. feront l'objet d'une réélaboration quand cela s'avérera nécessaire, voir seront complétés. Cela nous offrira l'opportunité de mettre à jour, quand cela s'avérera possible, de nouveaux concepts.

Ainsi, en repartant des recherches qui ont été menées par Pierre Curie sur la dynamique des matériaux et du magnétisme, nous montrerons comment l'hypothèse du sujet de l'inconscient peut s'expliquer par la théorie de l'hystérèse et décrire également *une courbe d'hystérésis*. Autrement dit, d'appliquer les propriétés d'une théorie des mathématiques appliquées à la mécanique des matériaux – théorie qui depuis Pierre Curie s'est déclinée à d'autres domaines, y compris dans le champ des sciences

humaines et sociales – à la question du sujet de l'inconscient pour fonder de nouvelles bases conceptuelles en psychanalyse. En tout cas de faire montre comment la question du sujet et son désir peuvent être intégrables à la théorie de l'hystérèse et décrire ce qu'on appellera *l'hystérèse du sujet de l'inconscient* et de son rapport à la sexualité.

Nous verrons également comment à partir de la théorie de l'hystérèse du sujet viennent se décliner la question du langage et la structuration du lien social.

En faisant un retour au théorème de Thalès et à sa déclinaison la division harmonique, nous verrons comment l'hystérèse du sujet vient conforter la théorie des quatre discours posée par Jacques Lacan dans son séminaire livre XVII. Mais également quelles sont, lorsqu'est mise en œuvre une nouvelle approche épistémologique déclinée sous le nom *d'hystérèse du sujet*, les implications psychanalytiques sur la théorie des discours, notamment sur la question du phallus et de la dette en psychanalyse.

Nous n'hésiterons pas à remettre directement en question la topologie et le fonctionnement des quatre discours posés par Jacques Lacan sans toutefois être en totale opposition avec son créateur. Disons que cette remise en cause présentera l'avantage d'avoir une vision différente de la théorie des discours, sinon de venir la compléter. En fait, elle va nous mener progressivement à prolonger cette théorie à la question du « *non-discours* » et l'étendre à partir de la théorie freudienne *sur les souvenirs écrans* au concept d'*Écran* en psychanalyse.

Toujours en prenant appui sur *l'hystérèse du sujet* et grâce aux recherches menées en ethnologie, en anthropologie, en sociologie et en psychanalyse, seront apportés des précisions et un complément conceptuel sur la question de la culture et des invariants qui la structure dans sa fonction capitaliste. Ce nouvel apport conceptuel, qu'on appellera *la fonction capitaliste de la culture*, sera par ailleurs déterminant pour faire montre de quoi retournent une société culturelle et une société de mœurs. D'autre part, comment en conjuguant *l'hystérèse du sujet* par *la fonction capitaliste de la culture*, viennent s'agencer différents types de gouvernances sociales, de leur implication sur les liens des individus entre eux et de leur rapport à la liberté versus insécurité.

Il sera également démontré, notamment grâce à l'édifice théorique foucaldien, en quoi la société occidentale actuelle est une société sous gouvernance néolibérale et quel malaise la caractérise.

Enfin, à partir de ce nouvel apport conceptuel, nous pourrions tirer des enseignements et affiner notre analyse sur le malaise actuel. Un malaise soutenu par un type de discours analytique qui au lieu d'épanouir l'individu dans sa sexualité le plonge dans la misère.

Une misère qui selon toute vraisemblance offre la garantie au système de gouvernance néolibérale de se pérenniser, de mettre en place des dispositifs de contrôle et d'évaluation qui renforcent la prégnance de son éthique qui tourne essentiellement autour de la question de la rentabilité économique.

Introduction

Dans « *Malaise dans la civilisation* » S. Freud cherche à montrer que le but de l'existence humaine serait finalement de vivre heureux, que pour cela deux voies s'offrent néanmoins au sujet : soit la voie de la recherche du plaisir, soit celle d'éviter la souffrance ; la recherche du bonheur serait intimement liée à la nature humaine. Il montre également que l'ensemble des voix multiples et variées qui tendraient à satisfaire soit une voie, soit l'autre, comme la satisfaction illimitée de tous les besoins, la toxicomanie, la sublimation à travers la science, l'art ou l'esthétique... Autrement dit une quête d'absolu, ne fournit que des résultats bien décevants et mène parfois au refuge dans la névrose ou la psychose. L'explication que donne l'auteur, au sujet des difficultés pour les hommes de devenir heureux, met en cause directement la civilisation elle-même qui échouerait dans les processus de prévention de la souffrance. Sigmund Freud définit la notion de civilisation (Kultur en allemand) comme la totalité des œuvres et organisations dont les institutions nous éloignent de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux.

Bien que les progrès de la science, de la culture et des technologies soient considérés comme des avancées majeures dans le progrès civilisateur, l'auteur constate que les mutations opérées dans la civilisation sous l'impulsion des nombreux bouleversements de son époque n'ont pas tenu leurs promesses : progrès ne veut pas dire mieux, l'homme n'est pas plus heureux pour autant, c'est ce qui expliquerait le malaise de l'homme de son époque.

Par contre, il estime qu'à l'origine la civilisation a fait un pas décisif lorsque la communauté est parvenue à imposer à chaque individu qui la compose une limitation de ces pulsions instinctives (sexuelles et agressives) dans le but de préserver la cohésion du groupe. On peut s'apercevoir d'ores et déjà que les préoccupations civilisatrices d'antan ou de maintenant en matière de progrès et de cohésion sociale, gardent toujours les mêmes objectifs, la même coloration, à savoir des limitations dans le domaine de la sexualité et de l'agressivité.

Ainsi, comme au début du XX^e siècle, le nouvel ordre économique de logique néolibérale tend par ses pratiques sociales à étendre à l'infini son pouvoir social de civilisation normalisateur des mœurs et des conduites jusqu'à tenter de contrôler le style de vie de chacun et participe de plus en plus aux régulations des autosurveillances des conduites individuelles. Notamment, grâce au pouvoir médiatique qu'il s'est approprié, dont le discours recentre les propos autour de la question du risque, il utilise sans vergogne les paradoxes pour tirer un maximum de profit.

En ce sens, la limitation pulsionnelle des individus de la société postmoderne ne se fera plus dans une répression pure et dure de type régime totalitaire, bien que l'on puisse se contester de tels propos en citant pêle-mêle, les surveillances par caméras, les fichiers informatiques gouvernementaux ou autre dans lesquels figureraient des informations très privées et intimes comme l'appartenance sexuelle, syndicale et politique, les relations, l'entourage, la séropositivité au HIV...

Cependant de manière générale le pouvoir capitaliste néolibérale dans ses pratiques commerciales ou sociales fait preuve de davantage de subtilité, d'incitations plus sournoises sous le couvert de « *la bonne conscience morale* » pour contenir les masses populaires. Le discours sur le rationalisme économique et la morale utilitaire qui participe à son expansion et à sa mondialisation contribue à remplacer la notion de cause, qui appartient au domaine de la connaissance, par la notion de risque, qui appartient davantage au domaine déshumanisant des mathématiques et des statistiques. C'est-à-dire d'avoir substitué à la notion de danger une logique analytique populationnelle qui finalement ne rend plus compte des particularités de chacun et du rapport au singulier, mais tend à formater les représentations des individus en globalisant les facteurs risques auxquels serait susceptible d'être exposé tout un chacun et favoriserait un état d'angoisse permanent.

La société postmoderne tire également des profits par « *la rentabilisation des paradoxes* » qui se traduit sur le terrain par la formalisation de dissonances psychologiques, tantôt en organisant une sévère répression morale à l'égard de certains comportements dit limites ou à risques, tantôt en faisant la promotion de la diffusion marketing de produits favorisant le comportement en question, de faire en sorte que, chez l'individu pris « *dans les filets de cette logique néolibérale individualiste* », subsiste un sentiment de frustration permanente et d'addiction.

La mise sur le marché par l'industrie pharmaceutique des vasodilatateurs (Viagra, Cialis,

Levitra) était au départ une réponse aux personnes souffrant de dysfonctionnement érectiles provoquées par des maladies cardio-vasculaires, diabète... Aujourd'hui pour rester dans les « *normes sexuelles* » vantées sous la forme de statistiques officielles dans la presse et les « *magazines people* », mais également avec la pression compétitive de la « *prouesse sexuelle* » que cette pharmacologie favorise, « *l'homo oeconomicus* » ne va plus à un rendez-vous galant sans ses pilules de peur de ne pas pouvoir redevenir « *homo erectus* », de se rassurer quant aux risques de déficiences, de pannes, de prévenir une carence éventuelle de ses performances sexuelles, de pallier une remise en cause de sa virilité, qui elle seule est selon lui, garante de la jouissance féminine... Jouissance féminine qui dans la dimension imaginaire du coït qui lui est consacrée serait somme toute le produit d'une endurance et de pseudos connaissances des « *zones érogènes* » du corps de l'autre. La performance sexuelle serait finalement « *la réponse* » à son rendez-vous...

La notion même d'individu dans le discours normatif et culturel actuel ne serait plus que le fantôme de soi et ce soi disant pouvoir qui lui est conféré ne serait en fait que le « *spectre d'une liberté sexuelle* » et d'un narcissisme pansé, raccommode dans une économie néolibérale qui pousse à l'extrême la transformation des expériences de vie en marchandises.

La notion même de « *sexualité* » se voit galvaudée et souvent confondue avec dédain et à tort avec celle de « *génitalité* » avec son lot de déviances et de maladies organiques dont elle peut faire l'objet, et jamais, en aucun cas comme une activité structurante pour l'individu, pour la cohérence, le fonctionnement d'une dynamique sociale, la sexualité comme moteur d'un progrès civilisateur qui tendrait à réduire les inégalités face au réel des enjeux écologiques, politiques, économiques encouragés par la compétition effrénée auquel se livrent « *apparemment* » sur la scène locale, nationale et internationale des groupes d'intérêts financiers.

Oui, « *apparemment car l'apparat ment* » puisque là encore aucune certitude d'un conflit, aucun fait avéré ne fait office de preuve d'une bataille. Même si tout l'arsenal médiatique se fait l'écho au quotidien d'une présumée lutte acharnée entre les plus importants groupes économiques et financiers de ce monde, depuis quelques générations ceux sont toujours les mêmes agents médiatiques qui se font le relais du pouvoir économique et financier. En tout cas, cette lutte dite acharnée ne semble pas se pratiquer sur tous les terrains en prenant pour cible les mêmes adversaires et avec les mêmes armes.

Néanmoins, voilà quarante ans que l'on nous parle de « *crise* ». Née du premier choc pétrolier en 1973, « *La crise* » serait responsable de tous les maux, du mal-être que traversent au fil du temps les individus. Étymologiquement le mot « *crise* » était lié dans la Grèce antique à la notion de jugement et de décision, ce mot faisait référence d'avantage à l'examen de conscience dans le choix de la décision, il était associé à la faculté d'examiner une situation problème personnelle ou collective. Ensuite par extension, le mot dans une connotation plus médicale acquit le sens d'une phase paroxystique d'une maladie, par la suite hors de ce champ, le terme de crise prit le sens de trouble, de déséquilibre (économiques, sociaux, politiques), de situation face à laquelle un nouveau mode de gouvernance spécifique devait être mis en œuvre pour rétablir un état antérieur plus stable.

Alors le discours sur la société en « *crise* » que l'on nous vend, serait-il plus celui de l'examen de conscience, de la maladie psychique, du trouble qui sème le désordre dans des pratiques sociales ou politiques... Ou les trois ? Et finalement le signifiant « *crise* » ne serait-il pas un prétexte, un « *écran* » pour établir une nouvelle forme de gouvernementalité que l'on appelle néolibéralisme, une nouvelle façon d'appréhender l'individu et de requalifier ses liens sociaux. Mais aussi comment l'énigme du sexuel et du génital pourrait faire l'objet, là encore pour ne pas prononcer les mots de « répression sexuelle », d'un apprivoisement, d'une domestication des individus afin de contrôler le style de vie de chacun pour coller à cette nouvelle forme de gouvernance sociale.

L'évolution des mœurs et de l'approche face à la sexualité et la génitalité durant ces cent dernières années a considérablement amélioré le quotidien des individus. La quasi-totalité des combats en matière d'éducation sexuelle, d'avortement, planning familial, contraception, liberté sexuelle – combats qui ont été menés contre l'idéologie du XIXe, réactionnaire, puritaine et moraliste, en grande partie sous l'emprise d'une éducation religieuse austère et des a priori médicale – ont été gagnés dans de nombreux pays, et ce, malgré des remises en cause ça et là encore actuelles par des groupements associatifs dit : « *anti* ».

Ainsi délaissant peu à peu le modèle des sociétés de traditions du XIXe, l'Homme du XXe entra progressivement dans l'ère de la désobéissance, de la remise en cause des valeurs de la société traditionnelle. La libération des mœurs promue par les mouvements féministes influença largement cette fin de XX^e siècle, en obligeant tant les politiques, que les scientifiques, les artistes et surtout les littéraires à s'interroger sur les habituels

clivages entre les sexes et aura ouvert une voie jusqu'alors timidement défrichée. Les homosexuels, dans cette même lignée, auront également forcé le discours. Leur mouvement de révolte revendiqua la reconnaissance d'une identité pensée hors d'une « *hétéro normativité* ». Les années 1980 marquèrent un tournant dans cette lutte, avec notamment l'arrivée des premières réformes sociales en faveur des homosexuels. En 1981, François Mitterrand nouvellement élu président de la République Française, dépénalisa l'acte sexuel homosexuel jusqu'alors interdit en France.

Par ailleurs en matière sexuelle, si auparavant la principale crainte lors de rapports sexuels était « *d'attraper un bébé* », les manifestations de cette libération sexuelle s'amplifièrent également avec l'apparition de la pilule contraceptive en 1968 et les lois Veil de 1974 sur la légalisation de l'avortement, révolutionnant les droits de la femme dans la société, puis à partir de 1978 en Angleterre et 1982 en France, le médecin obstétricien René Frydman et le biologiste Jacques Testart concevaient grâce à la technique de la fécondation *in vitro* le premier bébé éprouvette " Amandine ". De tels bouleversements sociaux et notamment l'amélioration du statut des femmes ont concouru à redessiner le contexte de la sexualité et modifié les rapports des individus dans leurs représentations à l'égard de la vie en couple et plus particulièrement sur la remise en cause de la fonction utilitaire de la présence masculine dans la procréation. Cependant en ce début de XXI^e siècle, quelques chiffres de la santé publique et psychique des individus nous alarment nous psychanalystes. Notamment, la fréquence de certaines pathologies (risques de cancer, maladies cardio-vasculaires, hypertension artérielle, diabète, hypercholestérolémie) et psychopathologies (augmentation du nombre de dépressions, maladies psychosomatiques, phobies, paranoïa... etc. conjugué un à une augmentation du nombre de prescriptions d'antidépresseurs, de psychotropes... La France détenant la première place en Europe), pathologies qui continuent d'augmenter dans la population en général et chez les jeunes en particulier. Et encore, sans tenir compte de l'accroissement des comportements dits inappropriés tels que l'alcoolisme, la toxicomanie, des passages à l'acte de toutes sortes (en France, 12 000 suicides en 2006, 40 000 passages à l'acte chez les jeunes de moins de 20 ans avec une réussite de 1 000 suicides).

Ainsi que le constatait déjà S. Freud à son époque, le progrès technologique issu de l'acte de culture ne supprime pas le malaise qui assaille nos sociétés, et que la recherche du bonheur reste d'actualité. Ce malaise semble persister malgré les libertés qui ont gagné du terrain tant dans les pratiques que dans l'approche des institutions vis-à-vis de

la sexualité.

Alors ce malaise persistant est-il constitutif de ce que J.J. Rousseau appelait « *la nature de l'homme* ». Un homme qui ne serait finalement qu'un insatiable invétéré vivant toute limitation sur le registre de la privation dans la répression sexuelle ?

Ou bien l'organisation sociale, et ses contraintes, serait-elle un frein à l'épanouissement personnel et provoquerait du malaise ? Ou bien ce qu'on appelle « *Malaise* », en voulant le généraliser à l'ensemble de la population, ne serait-il pas en fin de compte que le fruit de contrariétés personnelles, de névroses individuelles disséminées un peu dans tous les pays et que rien ne justifie que l'on exagère ce mouvement en le qualifiant de « *Malaise* » ?

Pour répondre à ces questions, à cette problématique, dans le développement qui va suivre nous poserons au préalable l'hypothèse qu'à chaque fois que se structure une culture, se structure de manière corrélatrice un type de malaise. C'est-à-dire que l'un et l'autre ne s'excluent pas mais collaborent à la mise en place d'une culture, et tous deux garantissent un système de valeur qui est propre à la culture.

Nous tenterons d'ailleurs de démontrer justement que cette notion de malaise corrélatif à un type de culture ne va pas de soi, mais serait le fruit d'un processus collectif qui se développe de façon concomitante au style de culture agissante. De plus, nous démontrerons que le style de culture agissante est fonction d'un type de discours, et comme en même temps que se développe une culture se développe un type de malaise, et comme le développement d'une culture est le produit d'un discours, eh bien nous verrons que chacun des discours est, a fortiori, générateur d'un malaise. Un malaise qui selon le discours aura une coloration, des implications différentes certes, mais un malaise tout de même.

La seconde hypothèse de ce travail concerne la qualification, la constitution même de ce malaise dans la société actuelle. Un malaise actuel qui ne retournerait pas notamment comme nous le décrit Freud dans « *Malaise dans la civilisation* » de simplement limiter les individus dans leur sexualité, mais bien au contraire de les entraver par tout un dispositif psychosocial ; une régression du sujet de l'inconscient qui se fera quasi essentiellement au niveau du génital, et donc par voie de conséquence au niveau du

prégénital.

C'est-à-dire d'un malaise qui s'exprime non pas parce que le sujet actuel doit faire face à un discours qui aurait une apparence clairement répressive à l'égard de la sexualité, comme c'était le cas dans la société contemporaine de Freud. Mais la société actuelle, en imposant aux sujets occidentaux un type de discours analytique de type universitaire, va tenter de recomposer les sensibilités des sujets à l'égard de la sexualité. En effet, en usant de mesures pédagogiques la gouvernance de la société actuelle va trouver son avènement par la promotion d'un discours analytique qui va consister, contrairement à une répression sexuelle frontale avec les individus, à détailler le sujet de la sexualité afin de permettre à ce que chacun puisse librement adhérer à la teneur objective du traitement descriptif que le sujet néolibéral fait subir cette notion de sexualité. C'est-à-dire de faire subir à cette notion un morcellement tel que le sujet ne sera plus traité in fine qu'au niveau du génital, de l'objet sexuel, déplaçable, échangeable, métonymiquement substituable.

Autrement dit, nous verrons comment le discours en vogue dans la société actuelle, en l'occurrence néolibérale, irradie l'ensemble des individus pour que la sexualité, dans sa globalité, subisse une disqualification totale et ne soit plus qu'appréhendée dans le registre du génital, de faire en sorte que le sujet de la sexualité soit relégué au niveau de l'objet en tant que complément d'objet direct. C'est-à-dire une sexualité qui s'appauvrit continuellement sans pour autant que le sujet n'ait véritablement conscience de sa collaboration ni à la mise en place de son propre malaise, ni à la misère sexuelle à laquelle il adhère, vu que cela se fera sans contrainte physique puisque la société actuelle se revendique libérale.

Enfin une troisième hypothèse peut être émise, d'ailleurs nous aurions peut-être dû commencer par celle-ci parce qu'elle est sans doute la cause des deux autres, à savoir que la société actuelle vient, par le déploiement de son discours analytique, forclure la transcendance au profit de l'immanence. Autrement dit, en faisant des amalgames et en jouant sur les paradoxes, le discours néolibéral actuel vient permettre à l'individu d'évacuer la dimension d'investissement transgénérationnel. Cette disqualification de la transcendance au profit de l'immanence sera la conséquence directe de la place du phallus dans le discours en vogue. En effet, le phallus forclos dans l'Autre, de la logique néolibérale, va se voir neutralisé et sera privé des facultés qui étaient les siennes dans la promotion du langage, dans la relance du désir et l'ordonnement de l'ex-sistence du

sujet dans le réel.

Alors bien entendu, nous verrons que pour servir cette cause, et au-delà d'un type de discours, la gouvernance néolibérale se fera un allié de taille : la postmodernité. C'est-à-dire que désormais le pouvoir de la technique ou la technocratie, en mettant à son service la recherche scientifique, manipule l'individu devenu son objet. De cette entente entre néolibéralisme et postmodernité c'est toute une gouvernance qui pourra asseoir son projet d'emprise sur les masses.

La prétention de ce travail ne sera pas de poser des hypothèses et d'en faire des postulats, c'est-à-dire des affirmations qui viendraient soutenir le cadre de ce travail comme on viendrait construire un édifice sur des fondations existantes, autrement dit de poser des affirmations et de les corroborer subjectivement par des exemples du quotidien. Dans ce travail de recherche y compris les fondations feront l'objet d'une élaboration.

L'ensemble de tout ce qui vient d'être avancé sous la forme d'hypothèses fera l'objet, dans une approche épistémologique, d'une démonstration quand cela s'avérera nécessaire. Ce travail sera également l'occasion de revisiter, de réélaborer certains concepts utilisés en psychanalyse, en anthropologie, en sociologie etc. voire de les compléter, et nous offrira la liberté de mettre à jour, quand cela s'avérera possible, de nouveaux concepts.

Ainsi, ce travail de recherche comprendra six chapitres, six temps qui se composent de cinq avancées épistémologiques et une analyse phénoménologique. Dans les différents chapitres seront utilisés à la fois des concepts de la psychanalyse freudo-lacanienne, mais aussi des concepts d'autres champs d'investigation, parfois pour les remettre en cause et d'autres fois pour les compléter par de nouveaux apports conceptuels.

Dans un premier temps, en repartant des recherches qui ont été menées par Pierre Curie sur la dynamique des matériaux et du magnétisme, nous montrerons comment l'hypothèse du sujet de l'inconscient peut s'expliquer par la théorie de l'hystérèse et décrire également *une courbe d'hystérésis*. Autrement dit, d'appliquer les propriétés d'une théorie des mathématiques appliquées à la mécanique des matériaux – théorie qui depuis Pierre Curie s'est déclinée à d'autres domaines, y compris dans le champ des sciences humaines et sociales – à la question du sujet de l'inconscient pour fonder de

nouvelles bases conceptuelles en psychanalyse. En tout cas de faire montre comment la question du sujet et son désir peuvent être intégrables à la théorie de l'hystérèse et décrire ce qu'on appellera *l'hystérèse du sujet de l'inconscient* et de son rapport à la sexualité.

Dans un second temps, nous verrons comment à partir de la théorie de l'hystérèse du sujet viennent se décliner la question du langage et la structuration du lien social.

Dans un troisième temps, en faisant un retour au théorème de Thalès et à sa déclinaison la division harmonique, nous verrons comment l'hystérèse du sujet vient conforter la théorie des quatre discours posée par Jacques Lacan dans son séminaire livre XVII. Nous verrons également quelles sont, lorsqu'est mise en œuvre une nouvelle approche épistémologique déclinée sous le nom *d'hystérèse du sujet*, les implications psychanalytiques sur la théorie des discours, notamment sur la question du phallus et de la dette en psychanalyse.

Dans un quatrième temps, nous n'hésiterons pas à remettre directement en question la topologie et le fonctionnement des quatre discours posés par Jacques Lacan sans toutes fois être en totale opposition avec son créateur. Disons que cette remise en cause présentera l'avantage d'avoir une vision différente de la théorie des discours, sinon de venir la compléter. En fait, cette remise en cause va nous mener progressivement à prolonger cette théorie à la question du « non-discours » et l'étendre à partir de la théorie freudienne *sur les souvenirs écrans* au concept d'Écran en psychanalyse.

Dans un cinquième temps, toujours en prenant appui sur *l'hystérèse du sujet* et grâce aux recherches menées en ethnologie, en anthropologie, en sociologie et en psychanalyse, seront apportés des précisions et un complément conceptuel sur la question de la culture et des invariants qui la structure dans sa fonction capitaliste. Ce nouvel apport conceptuel, qu'on appellera *la fonction capitaliste de la culture*, sera par ailleurs déterminant pour faire montre des différences qui existent entre une société culturelle et une société de mœurs. D'autre part, comment en conjuguant *l'hystérèse du sujet* par *la fonction capitaliste de la culture*, viennent s'agencer différents types de gouvernances sociales, de leur implication sur les liens des individus entre eux et de leur rapport à la liberté versus insécurité.

Dans ce chapitre, sera également démontré, notamment grâce à l'édifice théorique foucaldien, pourquoi nous pouvons dire que la société occidentale actuelle est une société sous gouvernance néolibérale.

Enfin dans son dernier chapitre, et seulement à partir de ce moment-là, nous pourrions tirer des enseignements et affiner notre analyse sur le malaise actuel. Un malaise soutenu par un type de discours analytique qui au lieu d'épanouir l'individu dans sa sexualité le plonge dans la misère. Une misère qui selon toute vraisemblance offre la garantie au système de gouvernance néolibérale de se pérenniser, de mettre en place des dispositifs de contrôle et d'évaluation qui renforcent la prégnance de son éthique qui tourne essentiellement autour de la question de la rentabilité économique.

CHAPITRE Premier

Origine et motif de la sexualité chez Freud... L'hystérèse du sujet

La sexualité est un thème majeur dans la théorie psychanalytique freudienne. La question de la sexualité qui sous son apparence banale, reste toujours une énigme, une part de mystère sur les motivations qui nous poussent au-delà de la simple reproduction du vivant à avoir une telle activité interindividuelle plus ou moins régulière, et bien que la notion du sexuel prenne un sens couramment lié à la génitalité, nous allons voir dans ce qui va suivre combien la théorie psychanalytique a évolué vers des lieux que l'individu profane n'ose à peine soupçonner voire admettre.

1.1) Hystérésis

Lorsqu'on se propose d'étudier le motif de la sexualité chez Freud et la question de son origine, ce n'est pas forcément de tenter de fournir une explication sur la teneur névrotique de ce sujet chez l'auteur, ni non plus de chercher à conforter le point de vue d'une certaine critique reléguant le rôle central de la sexualité chez l'individu et accusant le fondateur de la psychanalyse de « *pansexualisme* », ou de prôner une vision simplificatrice de la théorie selon laquelle tout comportement humain tourne autour de la sexualité – génitalité en prenant des raccourcis... Mais d'essayer d'appréhender en quoi finalement les fondements de la psychanalyse évoluent autour de la question du motif et de l'origine de la vie en général.

Le motif dans la théorie psychanalytique peut être défini comme ce qui pousse à agir, en parlant de tout élément conscient ou inconscient considéré comme entrant dans la détermination d'un acte volontaire ou pas. Mais au-delà du motif quelle a été l'origine, la source, la provenance, la cause première qui n'est pas toujours évidente à déceler. Comme toute cause première est à l'origine d'un mouvement et que ce dernier n'est que le

prolongement de cette cause première, cela décrit une hystérésis ainsi que l'a défini en mathématique Pierre Curie dans « *les propriétés magnétiques des corps* »¹ dans l'article « *La courbe d'hystérésis* ».

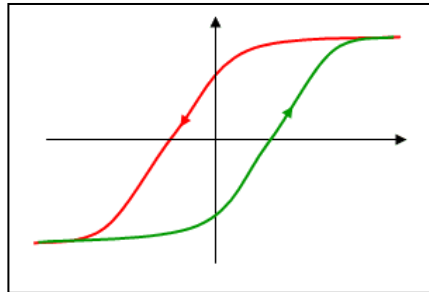


Figure 1

L'hystérésis en Mathématique se définit graphiquement par une courbe particulière, circulaire mais qui opère un décalage avec le point d'où elle est originaire. Courbe représentative d'une croissance suivie d'une décroissance, elle rend compte d'un phénomène de mémoire : « *Par exemple si l'on considère un système dans lequel on introduit des perturbations continues dans le temps, on dit qu'il y a un comportement hystérétique si la réponse du système ne dépend que du passé des perturbations, pas de leurs dérivées si elles existent* »². On constate également qu'une hystérésis est un phénomène de retard qui tient compte du passé du matériau utilisé lors d'expériences en physique par exemple.

Selon le dictionnaire Larousse, le concept d'hystérésis décrit un système dont les propriétés présentées à un instant donné dépendent de toute son évolution antérieure et pas seulement des paramètres décrivant le système à l'instant où on l'observe. Ses propriétés tiennent compte d'un effet de mémoire.

¹ Pierre Curie : « *Propriétés magnétiques des corps à diverses températures* » Annales de Chimie & de Physique, 7^e série, t.V, Juillet 1895

² Frédéric Gervais : « Etude des phénomènes d'hystérésis : Identification des paramètres du modèle de Bouc Wen et analyse des résultats », stage de DEA, du 2 avril au 27 juillet 2001.

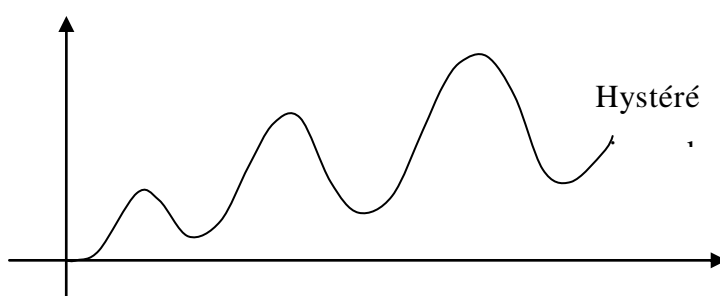


Figure 2

Repris plus tard en sociologie dans le concept de « *l'hystérésis de l'habitus* »³, Pierre Bourdieu théorise l'hystérésis à laquelle est soumis l'individu dans ses comportements sociaux quotidiens et les conserve "malgré lui ". Perpétuant des dispositions, des modes issus des stigmates d'une classe sociale ou autres groupes d'appartenance, alors que les valeurs et pratiques actuelles du monde dans lequel il vit ne l'y contraignent pas. On parle également d'hystérésis dans d'autres domaines comme la théorie des jeux, l'économie, la finance etc.

L'hystérésis ou l'hystérèse peut être donc définie en tant que persistance d'un phénomène alors que sa cause principale ou primitive a disparu. L'hystérèse en tant que reliquat d'un fonctionnement cyclique issu d'un mouvement, d'un apprentissage, d'un traumatisme, mais également d'une névrose qui est désormais en relation avec le développement psychique, les comportements sociaux et la culture dans laquelle l'individu est malgré lui actuellement situé. L'hystérèse peut être l'outil permettant l'explication de la chronicité, de la répétition d'un phénomène (névrotique par exemple). C'est là que la métapsychologie entre en scène et propose un travail scientifique, d'écoute, d'observation des faits psychologiques, de repérage d'un système avec hystérésis. C'est-à-dire, non pas un système mécaniste autarcique qui tendrait à faire de l'individu un élément de population isolé, un quantum, mais plutôt dans une vision interactionniste et transcendantale d'offrir une approche qui tend à analyser un ensemble dont les éléments qui le constituent, interagissent entre eux selon un certain nombre de principes ou de règles déterminés à la fois par les interactions actuelles des individus

³ Pierre Bourdieu : *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Points Seuil, Paris 2002

entre eux, mais également par des lois qui ont caractérisé ce système d'éléments, qui l'ont peut-être fait naître et dont il reste toujours sous la prégnance.

Sachant qu'il n'y a aucun moyen de prédire la sortie de ce système de fonctionnement (de la névrose ou psychose par exemple) sans connaître l'état actuel du système. Mais aussi, qu'il n'y a aucun moyen de produire un savoir sur l'état actuel du système sans en avoir étudié l'histoire ou le mythe de l'entrée et de son origine. Cela signifie qu'il est nécessaire de connaître à la fois le chemin que l'entrée a emprunté et le parcours effectué avant d'atteindre sa valeur actuelle.

Pour le dire autrement, la théorie psychanalytique chez Freud offre tout d'abord une méthode d'investigation sur l'événement qui serait à l'origine de ce mouvement matriciel, tant du point de vue ontogénétique que phylogénétique, et en s'inspirant du traitement de l'hystérie il posera les bases d'une théorie de « *l'hyster* ». En fin de compte, la métapsychologie freudienne serait une méthode d'analyse basée sur l'expérience clinique pour le moins capable de localiser, de conceptualiser l'hystérésis du sujet de l'inconscient...

1.2) L'émergence du discours sur la sexualité en psychanalyse

Dans le développement qui va suivre, nous allons tenter de voir à travers quelques écrits, comment S. Freud fait évoluer la question de la sexualité dans le discours de la psychanalyse et comment elle va le conduire à proposer un modèle synthétique du fonctionnement psychique, une hystérèse sur la question de la sexualité et des origines.

En 1905, dans son ouvrage « *Trois essais sur la théorie sexuelle* », S. Freud va bouleverser dans un premier temps les idées reçues quant à l'émergence de la sexualité chez l'individu. Allant à l'encontre des préjugés de la société civile de cette époque, il élargit la notion même de sexualité au-delà des limites des définitions conventionnelles qui la lie uniquement au génital. De plus, il recule à la prime enfance le début de la sexualité, c'est-à-dire à une période beaucoup plus précoce que celle que prônaient les sexologues de l'époque à savoir : la puberté.

En effet, dès 1890 ses travaux et recherches sur l'hystérie le font soupçonner que des facteurs de nature sexuels remontant à la petite enfance seraient en cause dans

l'apparition de symptômes hystériques.

Plus tard en 1897, durant son autoanalyse S. Freud fait une découverte majeure pour la psychanalyse qui le confortera sur la précocité de la sexualité et de ses manifestations chez le sujet. Il proclamera d'une part l'universalité de la sexualité infantile et d'autre part conceptualisera le complexe d'Œdipe⁴ qui d'ailleurs ne concernera pas uniquement le développement de l'individu, mais sera présent également au cœur de la psychopathologie et formera « *le complexe nucléaire des névroses* ».

Partant des aberrations et déviances sexuelles de l'adulte alors répertoriées, S. Freud tente de les considérer dans le rapport qu'elles entretiennent avec la sexualité dite « *normale* ». Il introduit également en 1905 dans « *les trois essais...* », Les concepts de « *pulsion sexuelle* »⁵, « *d'objet sexuel* » et de « *but sexuel* » qui prendront une importance considérable en psychanalyse.

En définissant la pulsion en tant que « *concept limite entre le psychique et le somatique* », il montre toute l'importance qu'il confère à la question de « *zone érogène* », en tant que source d'excitations d'où est issue la pulsion en vue de sa satisfaction.

En rupture totale avec l'idéologie scientifique, il évoque l'origine des perversions comme relevant d'une sexualité humaine « *acquise* » par opposition avec les thèses innéistes ou constitutionnelles.

Il affirme que la sexualité est le résultat d'un long processus évolutif qui trouve son origine dans le biologique durant la période fœtale, notamment avec une matrice génitale commune à l'homme et la femme, c'est le temps de la bisexualité universelle qu'il étendra à la particularité d'une composante psychologique bisexuelle chez tout être humain adulte.

Dans un second temps, la sexualité infantile s'organise durant les premières années de la vie grâce au développement pulsionnel en pulsions sexuelles partielles qui se détachent de zones érogènes localisables, « *orales* », « *anales* » et « *phalliques* », et feront l'objet de stades prégénitaux du même nom.

⁴ La notion de complexe d'Œdipe n'apparaîtra dans « *Les trois essais...* » que lors des éditions ultérieures à la première.

⁵ Dans ses premiers textes, Freud semble utiliser sans discrimination les deux termes *Trieb* et *Instinkt* comme deux parfaits synonymes. Mais en 1895, dans l'« *Esquisse d'une psychologie scientifique* », texte qui faisait initialement partie de la correspondance adressée à son ami Fliess, Freud emploie résolument *Trieb* de préférence à *Instinkt*. Il n'est pas inutile de remarquer qu'il le fait précisément au moment où il tente d'éclaircir les points d'articulation entre le somatique et le psychique. On peut donc bibliographiquement considérer que ce nouvel apport conceptuel apparaît tout d'abord dans « *les trois essais...* », Ce qui n'est pas le cas historiquement car l'« *Esquisse...* » Ayant été écrit avant mais ayant paru qu'après sa mort en 1950.

De sorte que pour Freud, la perversion sexuelle résulte d'une fixation à un ou plusieurs stades sexuels préliminaires et voit dans l'origine d'une grande partie des symptômes névrotiques une expression qui ne dépend pas uniquement de la pulsion sexuelle dite « normale » mais aux dépens de pulsions partielles, préceptes qu'il résume par une allusion à la technique de la photographie argentique dans la formule : « *la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion* »⁶. Ce qui en d'autres termes pourrait signifier que, ce qui est acté par le pervers, est fantasmé par le névrosé. De plus, Freud fait de la perversion un passage constitutif obligatoire pour la genèse d'une sexualité dite « normale », dont on peut observer l'ébauche chez l'enfant : « *cette constitution hypothétique contenant en germe toutes les perversions, ne peut être retrouvée que chez l'enfant, bien que l'enfant présente ces pulsions avec une faible intensité* »⁷.

Il attribue par ailleurs au désintérêt de la part des adultes comme des scientifiques vis-à-vis de la sexualité infantile l'existence « *d'une amnésie infantile qui, créant pour chacun de nous dans l'enfance une sorte de préhistoire et nous cachant les débuts de la vie sexuelle, fait qu'on néglige de prendre en considération l'importance de la période infantile dans le développement de la vie sexuelle en général* »⁸.

Il ajoute également qu'avant que ne soit établie une hiérarchie au sein des zones érogènes au service de la reproduction, l'enfant présente « *une prédisposition perverse polymorphe* »⁹, ce qui signifie combien les différentes parties du corps de l'enfant (zones érogènes) présentent dès le début de la vie une sensibilité particulièrement forte à l'érotisation.

Enfin, dans cet ouvrage il oppose le fonctionnement de la sexualité infantile qu'il considère comme autoérotique et celui de la sexualité post-pubertaire qu'il centre sur le choix d'objet : « *la vie infantile [...] est essentiellement autoérotique (l'enfant trouve son objet dans son corps propre) et que les pulsions partielles sont mal liées entre elles et indépendantes les unes des autres dans leur recherche du plaisir. Ce développement aboutit à la vie sexuelle que nous sommes accoutumés d'appeler normale, dans laquelle la poursuite du plaisir est mise au service de la procréation, tandis que les pulsions*

⁶ S. Freud : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, P 54, Editions Gallimard, 1971.

⁷ *Ibid.* 62

⁸ *Ibid.* 68

⁹ *Ibid.* 86

*partielles, se soumettant au primat d'une zone érogène unique [le génital], ont formé une organisation solide capable d'atteindre le but sexuel rattaché à un objet étranger au sujet. »*¹⁰

On peut dire que Freud, compte tenu de la nature néoténique de l'humain et de sa prématuration sexuelle génitale, voit à cette époque dans la sexualité infantile, l'organisation d'une sexualité prégénitale qui va progressivement s'ordonner sous le primat du génital dans un but essentiellement pro créatif. Il fait de la sexualité un motif foncièrement biologique et dans lequel le psychologique canalise cette mécanique à des fins reproductrices. Même si dans cette conception ontogénétique il dénonce les embûches possibles, les contre temps, les fixations, les fourvoiements éventuels de la pulsion sexuelle dans le schéma développementaliste qu'il propose ; en amont de la vie sexuelle de l'individu, il s'agit avant tout d'une vie libidinale. On constate également de prime abord que cette conception sous une apparence structuraliste est avant tout évolutionniste avec une coloration fonctionnaliste. Car c'est bien de la fonction de reproduction et des différentes étapes qui la précèdent dont il est question.

1.3) La théorie sexuelle

Durant les années qui suivirent Freud ne cessa pas de compléter la théorie psychanalytique grâce à des apports issus directement de l'expérience clinique. En 1908, S. Freud, en publiant l'article « *Les théories sexuelles infantiles* »¹¹, vient améliorer la théorie sexuelle infantile par L'analyse de processus psychologiques infantiles qui prennent souvent la forme de cogitations. Il montre que, au-delà de la synthèse pulsionnelle des zones érogènes émergentes, chez l'enfant, tout un processus imaginatif est à l'œuvre, que ce soit de la curiosité, un questionnement incessant envers les éducateurs, les enfants élaborent des théories, des hypothèses, des constructions fantasmatiques infantiles plus ou moins conscientes qui ne seraient, en fait, que le reflet de leur organisation sexuelle inconsciente et de la façon dont ils imaginent les relations avec les personnes de leur entourage.

En exposant l'importance de l'activité fantasmatique chez l'enfant, il donne à la

¹⁰ *Ibid.* 94-95

¹¹ S. Freud : *La vie sexuelle*, PUF éditions, 2004

sexualité une dimension « *plus mentalisante* », « *plus psychologisante* », pour le dire plus précisément, il montre en quoi le pulsionnel dans sa formation sexuelle trouve des dérivations dans le registre de l'imaginaire, mais aussi combien ces fantasmes ou cette fantasmatisation seraient une interprétation possible qui vient rendre compte d'interrogations fondamentales, combien la construction de scénarios imaginaires lui permet de faire face à la frustration due à l'absence de réponse au sujet de l'énigme du coït, « *de la scène primitive* », de la procréation, en un mot de « *l'origine* ». Pour résumer : Les théories sexuelles infantiles seraient chez l'enfant la traduction mentale d'un désir de savoir, de déconstruire à son tour l'hystérèse et comprendre quelle serait l'origine des choses de sa vie.

Dans ce même mouvement qui consiste à étudier l'impact psychologique du développement de la sexualité infantile chez l'individu adulte S. Freud publie en 1910 un article intitulé « *contribution à la psychologie de la vie amoureuse* », puis plus tard en 1912 dans « *sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse* » ; et même s'ils ne sont pas des écrits considérés comme majeurs de son œuvre ; dans ces articles, en adoptant une attitude plus comportementaliste, il vient nous éclairer sur les « *conditions déterminant l'amour* »¹², l'attirance pour un autre objet, mais aussi des défaillances éventuelles dans l'exercice de l'activité sexuelle génitale.

Selon la tradition psychanalytique, il nous propose un travail d'analyse consistant en une relation de cause à effet inversée. C'est-à-dire, non pas en partant de symptômes névrotiques chez l'enfant d'établir une vision pronostique dans son choix d'objet ultérieur, ni non plus de faire des conjectures ou inférences sur d'éventuelles attirances sexuelles en fonction d'un diagnostic psychopathologique de patients, mais de préférence en partant du choix d'objet d'amour ou de divers comportements associés envers celui-ci, d'expliquer l'origine du contexte fantasmatique infantile dont ils sont issus. Autrement dit à partir d'une situation en aval, dire quelles auraient été les causes en amont, d'où proviennent les causes de tels effets.

Dans ce dernier article, mais également dans un article qu'il avait écrit en 1908 s'intitulant « *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes* », Freud tente de déceler quels seraient les impacts psychologiques de la société sur la

¹² S. Freud : *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, P 48, in « *La vie sexuelle* », PUF éditions, 2004

sexualité des individus, notamment comment des prescriptions morales ou la réglementation sociale viennent parasiter la réalisation de l'activité sexuelle génitale, tant dans l'épanouissement que dans les limitations et des complications nerveuses (pathologiques) que cela peut engendrer dans le processus du développement culturel en général ou de chacun. Ainsi pour la première fois dans l'œuvre freudienne apparaissent clairement des considérations, ou des préoccupations d'ordre social ou sociétal dans la genèse de la sexualité des individus. Même si auparavant il fit montre des implications de la sphère familiale et de l'éducation sur la psychologie et la sexualité du sujet, l'influence sociale se limitait finalement à l'entourage proche de l'enfant ou du patient.

1.4) Influence du parricide dans la sexualité

Continuant son travail de fouille de l'inconscient, de recherches dans les profondeurs du psychisme humain, la question de « *l'origine* » va propulser S. Freud sur un terrain qu'il n'avait jusqu'alors jamais investi à savoir : l'anthropologie et l'ethnologie.

Sa quête sur la nature et les prédispositions humaines qui pourraient laisser penser que l'individu possède « *une pulsion naturelle à l'exogamie* », fera l'objet d'une étude particulière qu'il entreprendra en 1912-1913 dans « *Totem et tabou* ». Dans un parallèle novateur entre l'anthropologie, l'ethnologie et la psychanalyse, Freud va essayer de comprendre comment a émergé la civilisation, l'acte de culture, et quels en sont les reliquats ou les manifestations actuelles dans le développement sexuel des individus et des phénomènes sociaux. S. Freud croit pouvoir déceler dans le complexe œdipien des traces archaïques, ancestrales remontant aux origines qui influenceraient la constitution de ce complexe.

Partant du constat que toutes les populations sur terre pratiquent l'exogamie sexuelle y compris les peuplades primitives n'ayant pas subi l'influence des civilisations modernes, cette limitation sexuelle universelle dans le choix d'objet, lui donne de facto le statut de tabou : Tabou de l'inceste.

Examinant la notion même de tabou en général et son origine polynésienne, et le double sens du mot qui le caractérise, « *sacré* », « *consacré* » et d'« *inquiétant* », de « *dangereux* », « *d'interdit* », il nous enseigne que le mot tabou est d'abord né d'une peur des puissances démoniaques pour devenir ensuite démoniaque lui-même. Les

interdits liés au tabou ne sont pas le résultat d'une pratique religieuse ou de réglementations moralistes, mais sont la source de la morale et des religions. Le tabou peut être lié au statut ou à l'état d'un individu, à des lieux, il déclenche forcément en soi des sentiments de considération et de répulsion, d'étrangement inquiétant.

Faisant toujours le lien entre les attitudes de primitifs vis-à-vis des tabous et la psychopathologie des individus, Freud montre combien le désir de transgresser le tabou est hautement contagieux, mais aussi de la conviction de chacun que, de cette transgression surviendra un malheur, comme les superstitions attachées aux croyances, également les prohibitions, les rituels et les cérémoniales dans le registre de la névrose obsessionnelle, les sentiments de persécutions dans la paranoïa... Ce double sentiment de respect et de peur lié au tabou aurait été à l'origine de l'ambivalence des sentiments éprouvé à l'égard du père, de l'autorité suprême, du chef..., sentiment d'amour et de haine que peut ressentir l'enfant à l'égard de son père qui le gêne dans ses projets de possession de la mère.

Parallèlement au tabou de l'inceste, S. Freud introduit les recherches de l'ethnologue J. G. Frazer sur le totémisme et des tabous qui y sont attachés. Partout où un totem est en vigueur existe aussi une « *loi d'après laquelle les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir entre eux de relations sexuelles, par conséquent ne doivent pas se marier entre eux. C'est la loi de l'exogamie, inséparable du système totémique.* »¹³

L'animal totem faisait l'objet d'un héritage, d'une transmission à la descendance, il incarnait l'ancêtre de la tribu, le choix de l'animal totem se faisait en fonction de caractéristiques physiologiques et/ou de traits comportementaux communs à l'un et à l'autre... S. Freud établit un rapprochement entre les phobies infantiles¹⁴ et l'animal totem vénéré, honoré, adoré, et rejoignant Darwin sur l'existence d'une horde primitive originaire, il fait montre que totem, tabou, sentiments ambivalents et le complexe d'Œdipe ont une même origine.

Freud nous enseigne grâce au « mythe » quels auraient été les premiers actes qui permirent à l'Homme de passer de la nature à la culture. Le mythe outil tiré de la culture grecque ancienne, avait déjà été auparavant éprouvé par Freud pour conceptualiser le conflit qui oppose le petit enfant à son père et qui selon toute vraisemblance, reste le

¹³ S. Freud : *Totem et Tabou*, 1912-1913, P 15, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

¹⁴ Comme il l'avait montré dans la phobie du cheval chez le petit Hans dans « les cinq psychanalyses », de plus l'objet phobogène étant souvent un animal (mammifères, reptiles, insectes...).

plus efficace pour décrire un épiphénomène qui ne restera pas sans conséquence.

Le mythe permettant de faire des inférences au sujet d'une action initiale dont on a perdu la trace, de faire le récit explicatif d'une pratique sociale, et de nous éclairer sur le tout début du dispositif qui va induire l'hystérésis de la culture et de l'irréversibilité d'un événement originaire qui va engager toute l'humanité vers son destin.

S. Freud fait montre de l'origine de « *l'hystérésis cultus* » à travers l'hypothèse audacieuse et « *qui peut paraître fantaisiste* »¹⁵ selon laquelle dans des temps reculés, bien avant l'existence du totémisme et des tabous qui y sont rattachés, vivaient une tribu, une horde primitive sous l'autorité d'un père tyrannique, omnipotent, possédant toutes les femelles. Une horde dans laquelle les jeunes frères demeuraient sous le régime d'un célibat forcé, provoquant irritabilité et énervement, des conflits et des luttes en réponse à la privation et la frustration sexuelle dont ils étaient victimes. Ne trouvant que la possibilité de liquider leur charge libidinale dans des bagarres incessantes, s'en prenant souvent au plus faible physiquement d'entre eux, ou quelques fois liquidant leur libido dans des « *relations polyandriques avec une seule femelle captive* »¹⁶.

Alors un jour, ayant acquis avec le temps suffisamment de force, les frères se réunirent et se ligüèrent en bande fraternelle contre le père et commirent le premier parricide.

Ainsi à l'origine des temps, le père de la horde primitive aurait été tué... Et dévoré par ses fils lors d'un repas sacrificiel : « *un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun, pris individuellement, aurait été incapable de faire. Il est possible qu'un nouveau progrès de la civilisation, une nouvelle arme leur ait procuré le sentiment de leur supériorité. Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père - n'y a rien d'étonnant, étant donné qu'il s'agit de primitifs cannibales. [...] Le repas totémique, qui peut être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions.* »¹⁷

À l'issue de cette séance, voyant la haine envers le père partiellement assouvie et sous la pression des sentiments amoureux survivants dans leur esprit, ils ressentirent une

¹⁵ *Ibid.* 198

¹⁶ *Ibid.* 200

¹⁷ *Ibid.* 199, 200

conscience de culpabilité qui sous l'ambivalence des sentiments coïncidait avec le désir de se réconcilier avec ce père offensé et désormais intérieurement présent, vivant.

Dévorés à leur tour par ce sentiment de culpabilité, les frères érigèrent un totem à l'image du père, et ainsi naquit la première religion totémique avec trois interdictions majeures, trois tabous fondamentaux : de tuer l'animal totem, de manger l'animal totem, et de copuler avec une personne vivant sous la protection du même totem.

C'est ainsi que selon la thèse freudienne l'origine de « *l'hystérésis cultus* » se trouve dans un acte meurtrier, un parricide qui se rejouera sans cesse, à de multiples occasions à travers l'histoire de l'humanité. De plus, et nous reprendrons une phrase citée par B. Cyrulnik dans « *les nourritures affectives* » lorsqu'il mentionne J. André dans « *l'inceste focal* » : « *c'est par le crime que l'humanité s'ouvre sur elle-même* »¹⁸.

Ce meurtre du père et les trois tabous qui en découlent seront à l'origine de la civilisation, mais aussi de l'ensemble des règles et des fondements moraux, sociaux, juridiques qui régissent toutes organisations et sociétés humaines : « *la société repose désormais sur une faute commune, sur un crime commis en commun ; la religion, sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale, sur les nécessités de cette société, d'une part, sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité, d'autre part* »¹⁹.

Par ailleurs, ce qui fait la force de cette hypothèse fantaisiste comme il le dit lui-même, et malgré le manque de rigueur scientifique qu'on lui a maintes fois reproché, Freud vient grâce à cette fiction nous apporter à la fois une explication phylogénétique probable dans le développement ontogénétique de chacun et sur notre tendance sexuelle – génitale à l'exogamie.

Mais aussi Freud pose clairement l'hypothèse que ce meurtre qui se rejouera dans le développement du schéma libidinal de l'enfant sous la forme du complexe œdipien trouve son origine historique dans le meurtre du père de la horde primitive et se perpétue à travers les temps avec autant de force.

De plus, au-delà de la fonction de reproduction en tant que motif principal de la génitalité — sexualité, S. Freud introduit dans l'origine de la sexualité la question d'un meurtre, acte meurtrier commis sous l'influence d'une pulsion libidinale et qui aura pour conséquence de créer la base structurelle de la civilisation, c'est-à-dire d'ouvrir la

¹⁸ B. Cyrulnik : *les nourritures affectives*, P 147, Editions Odile Jacob, 2002

¹⁹ S. Freud : *Totem et Tabou*, 1912-1913, P 205, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

question du sexuel sur une dimension plus sociologique.

Autrement dit, à partir de 1912 – 1913, la sexualité n'a plus à être considérée sur le versant unique de la procréation, mais aussi dans celui du lien social, plus précisément comme liant social et que désormais pourra être faite la distinction entre la génitalité qui vise à la copulation et des préliminaires qui y sont rattachés, et la sexualité qui regroupe un grand nombre des comportements, des rituels et des interactions sociales.

1.5) Aux origines de la pulsion

L'hystérésis du sujet dans la recherche psychanalytique va conduire Freud en 1920 à accentuer le mouvement qui consiste à remonter en amont de la préhistoire et des phénomènes humains pour investir fondamentalement la question du vivant et de la sexualité notamment grâce à l'étude des particules élémentaires en microbiologie.

En reconsidérant en profondeur la conception de l'appareil psychique, Freud, suite à l'observation quotidienne de cas cliniques de névroses traumatiques et à travers une expérience d'un jeu d'enfant, va apporter des éléments qui vont permettre de conceptualiser la cyclicité, la chronicité, la répétitivité de faits psychiques, et qui donnent les contours de la courbe avec hystérésis du fonctionnement psychique du sujet mais aussi qui propulsent le sujet sur les voies de l'apprentissage et donc de la culture.

En 1920, dans « *Au-delà du principe de plaisir* », l'auteur nous enseigne comment des phénomènes répétitifs tels que les réminiscences dans la névrose traumatique viennent contredire le principe de plaisir, c'est-à-dire, pourquoi des individus reproduisent-ils des expériences traumatiques avec leur lot de souffrances ? Autrement dit selon toute logique, la pulsion devrait chercher sa satisfaction dans le plaisir et ainsi éviter le déplaisir... Ce qui n'est apparemment pas toujours le cas.

- Une première explication serait dans le fait que bien souvent « *sous l'influence des pulsions d'autoconservation du moi* »²⁰ l'appareil psychique se voit contrarié dans ses desseins de recherche de plaisir par le principe de réalité qui peut le forcer à tolérer provisoirement une certaine souffrance (déplaisir) « *sur le long chemin*

²⁰ Freud. S : « *Au-delà du principe de plaisir* », P 52, in *Essaie de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

*détourné qui mène au plaisir. »*²¹

- Une deuxième explication retourne des conflits et clivages intrapsychiques dus au développement du moi dont les « *motions pulsionnelles innées* [n'atteignent pas toutes] *les mêmes phases de développement du moi [...], des éléments pulsionnels se révèlent incompatibles dans leur but ou revendication* »²². De là, le processus de refoulement s'opère en créant un clivage entre les deux types de pulsions, et certaines d'entre elles seront coupées de la satisfaction. Le déplaisir en conséquence peut être éprouvé par une sensation de « *danger imminent* » intérieure ou extérieure par exemple, dans ce cas on peut considérer que l'appareil psychique se conforme au principe de plaisir et de réalité.
- Enfin dans une troisième tentative, Freud en partant de deux expériences « *la névrose traumatique* » et « *un jeu d'enfant (le Fort da)* », montre en fait comment l'appareil psychique élabore dans une dynamique itérative un système binaire (disparition – retour, présent – absent, 0 – 1, question – réponse...). Une compulsion de répétition qui aurait finalement pour fonction une visée résolutive. Elle permettrait de garantir une homéostasie du Moi. La répétition servirait de mécanisme pour reprendre la maîtrise sur une expérience douloureuse. Pour le sujet qui a été confronté à la force du Réel, il s'agira de pouvoir l'élaborer de façon subjective. « *Il n'est plus question d'empêcher l'appareil psychique d'être submergé par de grandes sommes d'excitations ; c'est bien plutôt une autre tâche qui apparaît : maîtriser l'excitation, lier psychiquement les sommes d'excitations qui ont pénétré par effraction pour les emmener ensuite à la liquidation* »²³. La névrose traumatique serait la conséquence d'une effraction du pare-excitation avec « *effroi et [le] sentiment d'une menace vitale* »²⁴ sans préparation par l'angoisse. Les réminiscences ou les « *rêves ont pour but la maîtrise rétroactive de l'excitation sous développement d'angoisse, cette angoisse dont l'omission a été la cause de la névrose traumatique [...]* ce sont là des rêves qui obéissent bien plutôt à la compulsion de répétition »²⁵ et que donc s'il y a en amont « *un au-delà du principe de plaisir* », il serait l'existence

²¹ Ibid. 53

²² Ibid. 53

²³ Ibid. 78

²⁴ Ibid. 82

²⁵ Ibid. 81, 82

d'un temps qui aurait précédé le principe de plaisir et « *qu'il existe effectivement dans la vie psychique une compulsion de répétition qui se place au-dessus du principe de plaisir* »²⁶.

Que les excitations soient externes ou internes, le rôle qui incombe à l'appareil psychique est de maîtriser, de lier les motions pulsionnelles dans le processus de la compulsion de répétition, en vue de les liquider et d'éviter ainsi la genèse d'un trauma persistant.

Autrement dit, le mécanisme de la compulsion de répétition, sous la domination de la nature des pulsions sexuelles qui ont pour fonction la liaison, permettra grâce à la mobilisation énergétique induite par l'angoisse de sexualiser la rencontre avec le réel dans le principe de plaisir et de ramener le vivant à un état d'équilibre, de conserver une homéostasie psychique. Sexualiser la rencontre avec le réel est à entendre dans le sens d'une mobilisation énergétique et d'un investissement libidinal en vue de liaison avec la stimulation pour l'intégrer et s'en accommoder, et ainsi éviter le dommage.

En faisant un pas de plus sur le chemin de l'origine de l'hystérèse du sujet, Freud dérive inévitablement sur les voies de la spéculation philosophique et considère que le but des pulsions est un retour à la stabilité d'un état initial déjà connu, ancien, auquel « *il (le vivant) tend à revenir par tous les détours du développement* »²⁷, donc que suite à la contrainte perturbatrice de forces extérieures « *une pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement à un état antérieur* »²⁸.

Et comme tout être vivant se conduit irrémédiablement vers la mort, « *il fait retour à l'anorganique pour des raisons internes* », l'auteur conclut que l'organisme ne veut mourir qu'à son rythme, parce qu'à l'origine les gardiens de la vie ont probablement été des « *suppôts* » de la mort et ainsi que « *le but de toute vie est la mort* », de ce fait en amont « *le non vivant était là avant le vivant* »²⁹.

De sorte que si la mort est causée par des facteurs internes, Freud voit dans le conflit pulsionnel deux processus qui s'opposent, « *l'un construit, assimile, l'autre démolit, désassimile. Oserons-nous reconnaître dans ces deux directions prises par les processus*

²⁶ Ibid. 69

²⁷ Ibid. 91

²⁸ Ibid. 88

²⁹ Ibid. 91

vitaux la mise en œuvre de nos deux motions pulsionnelles, les pulsions de vie et de mort. »³⁰. Le premier processus correspondrait au travail des pulsions sexuelles dans leur recherche de prolonger la vie, le second de pousser vers le retour à l'anorganique, à la mort.

Repasant d'études menées sur les cellules germinales, Freud montre que « *la fonction sexuelle peut prolonger la vie et lui donner l'apparence de l'immortalité* »³¹, la copulation des cellules serait précurseur de notre fonction sexuelle et le motif des pulsions sexuelles dans l'hystérésis du sujet serait bien de poursuivre le chemin détourné qui mène à la mort et comme Schopenhauer d'affirmer que « *la mort est bien le propre résultat de la vie [...] la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre* »³².

Ainsi la copulation a pour effet de conserver la vie et de rajeunir, de fortifier les deux êtres vivants et renforcer la descendance.

En ce sens, le but de la pulsion dans sa tentative de liaison des excitations externes, c'est-à-dire de faire avec le réel, est bien un travail « *purement pulsionnel par opposition avec une tendance intelligente* »³³. Ici l'auteur entend par « *intelligente* », le sens où sa mission lui aurait été assignée par un ordre supérieur, ce qui n'est pas le cas, l'intelligence pulsionnelle serait à chercher dans les processus adaptatifs qu'elles mettent en œuvre, au coup par coup, dans leur confrontation au réel.

Cependant il ne nie pas l'intelligence pulsionnelle qui par souci d'autoconservation de la vie, mais également pour s'adapter au milieu toujours changeant, effectue de nombreux détours pour arriver à la mort en répétant sans cesse le jeu des transformations qui ont été acquises jusque-là, et permet de prolonger celle-ci par la reproduction sexuelle. L'intelligence pulsionnelle est dans la répétition, la réélaboration, le recommencement de ce qui s'est joué aux origines de la vie au-delà de tout principe et fit acte de culture.

Au-delà de tout principe, car au commencement l'anorganique était général, « *point O* », état premier préexistant au pulsionnel qui imprégna le sujet de son « *instinct de mort* » et tout ce qui succédera. Ce n'est que plus tard à partir de la liaison pulsionnelle sous la domination de la compulsion de répétition et de l'antagonisme entre Éros (pulsion de

³⁰ Ibid.107

³¹ Ibid. 99

³² Ibid.107

³³ Ibid.92

vie) et Thanatos (pulsion de mort) que naquirent le principe de plaisir et la culture.

Dans cet article S. Freud fait évoluer considérablement la notion de sexualité en étendant celle-ci au-delà de la fonction de reproduction et d'une pulsion sexuelle orientée vers un choix d'objet. À partir de 1920, la sexualité entre en compte également dans la gestion des liaisons libidinales dans leur confrontation avec le réel. Pour le dire autrement la sexualité est un agent de liaison au sens le plus large.

Quand à la différence des sexes, Freud, se basant à nouveau sur l'étude des cellules germinales, fait montre qu'à l'origine la vie était le produit de particules probablement semblables ni végétales ni animales (protistes) luttant pour la vie par parthénogénèse. Mais un jour, « *l'avantage de l'amphimixie obtenue par la copulation fortuite de deux protistes, a été maintenu et exploité dans l'évolution ultérieure. Le sexe ne serait donc pas quelque chose de très ancien et les pulsions extraordinairement violentes qui tendent à l'union sexuelle répéteraient ainsi quelque chose qui a eu lieu fortuitement et depuis s'est consolidé en raison de l'avantage procuré [pour la survie]* »³⁴.

D'autre part, l'auteur, toujours dans cet esprit qui l'anime, c'est-à-dire d'éclaircir le lecteur, d'imager son exégèse des phénomènes en amont qui se perpétuent dans l'actuel et parce qu'ils sont à l'origine de l'hystérèse du sujet, s'inspirera de la mythologie grecque.

Car, au-delà de spéculation purement biologique, ce discours mythologique qu'il a déjà tant de fois mis à l'épreuve de l'interprétation des faits psychiques, et là en l'occurrence parce qu'il s'agit de manifestations comme l'attachement, l'amour, la copulation des êtres... Discours à la fois métaphorique et scientifique, pour expliquer pas uniquement l'origine de la pulsion sexuelle, mais ce qui pousse inlassablement à la liaison, son motif, « *mais aussi la plus importante de ces variations quant à l'objet* »³⁵.

En relatant le mythe de l'androgynie dans le banquet de Platon, Freud nous apprend que, selon Aristophane, notre nature était autrefois différente : il y avait trois catégories d'êtres humains, le mâle, la femelle, et l'androgynie dont sa force et son orgueil étaient immenses. Zeus trouva un moyen de les affaiblir sans les tuer, il les coupa en deux. Mais chaque morceau, regrettant sa moitié, tentait de s'unir à elle, « *une nostalgie poussait les deux moitiés à se rejoindre.* »³⁶. Nostalgie d'une époque où l'androgynie était entier,

³⁴ *Ibid.* 117

³⁵ *Ibid.* 118

³⁶ *Ibid.* 118

total, complet, Un.

Zeus décida donc de déplacer les organes sexuels à l'avant du corps. Ainsi, alors que les humains surgissaient auparavant de la terre, un engendrement mutuel fut possible par l'accouplement d'un homme et d'une femme (androgyné coupé en deux) et ce qui permettrait la perpétuité de la race.

L'implantation de l'amour, de cette pulsion à lier ou relier dans l'être humain est donc ancienne. C'est l'amour de deux êtres qui tentent de n'en faire qu'un pour guérir de ce malaise ancestral de la nature humaine : nous sommes la moitié d'un être humain, et nous cherchons sans cesse notre moitié, de l'autre sexe au sens le plus général.

1.6) Additif

À cet instant faisons le point sur le matériel dont nous disposons sur l'hystérèse du sujet, sur le motif de la sexualité et son origine, grâce à la théorie freudienne.

Après avoir défini la question de l'origine d'un système et du motif en tant que la force qui l'entretient dans le temps au travers du concept d'hystérésis, nous avons pu montrer que dès ses premiers ouvrages S. Freud fait de la sexualité un enjeu majeur pour le développement de l'individu notamment en avançant l'existence d'une sexualité infantile dont l'objectif est de le formater pour une sexualité adulte tournée vers la reproduction. Parallèlement à la construction et aux ramifications pulsionnelles, chez l'enfant émergent des théories infantiles qui sont le reflet fantasmatique de leur agencement pulsionnel prégénital et dont le noyau de ces théories reste le questionnement sur l'origine de la procréation (la scène primitive). Dans cette même tendance, Freud fait montre des conditions déterminant l'amour et du choix d'objet en effectuant une remontée de l'hystérèse du sujet et en osant une interprétation du mouvement fantasmatique à l'origine de son fonctionnement névrotique et sexuel exogame. Pour cela il s'appuie sur des recherches en ethnologie pour conceptualiser l'origine et les fondements du complexe d'Œdipe dans le meurtre du père ancestral et des trois tabous du meurtre, du cannibalisme et de l'inceste qui en ont découlé et qui seraient à la source des us et coutumes, des religions, de l'ordre juridictionnel et l'organisation en général de nos civilisations.

Remontant encore un peu plus en amont dans l'hystérèse du sujet, Freud nous enseigne

sur l'origine du vivant, et montre combien les pulsions sexuelles qui sous l'action de la compulsion de répétition, ont une fonction qui va au-delà de la copulation.

Elles sont le facteur principal dans la liaison de tout être vivant avec son milieu, son environnement, mais aussi elles agissent pour la préservation et la perpétuation de la vie, dans l'acte de culture par imprégnation.

Quant à l'origine de l'hystérèse du sujet, Freud remodelant sa métapsychologie, pense qu'au début un accident ou une force aurait fait sortir, par un mouvement indéfinissable, la substance « *non vivante* » de sa torpeur, et que dorénavant son but sera inlassablement de retrouver cet état initial léthargique. Comme au départ le non vivant était là avant le vivant, S. Freud postule de l'existence d'un « *instinct de mort* »³⁷, que la sexualité et la mort sont intimement liées. Si les pulsions sexuelles poussent à la vie, à la liaison, les pulsions de mort quant à elles, enseignées par l'instinct de mort, travaillent sournoisement, diaboliquement, pour ramener l'organisme à l'état initial d'avant « *l'accident de la vie* ». Pour le dire dans un jargon qui a trait plus à la physique newtonienne : Si la pulsion de vie est la force centrifuge, la pulsion de mort la force centripète.

En poussant plus loin notre enquête sur l'origine et en nous conformant à la phrase énoncée par Freud dans « *les trois essais...* », Que « *trouver l'objet sexuel n'est, en somme, que le retrouver* »³⁸, une question se pose naturellement sur l'origine de « *l'origine de l'objet de la pulsion* ». Si un objet de satisfaction est convoité parce qu'il représente (symboliquement) ou qu'il évoque par certains traits un objet antérieur déjà connu et avant lui un autre objet et ainsi de suite par régression métonymique... Et que nous remontons la chaîne hystérétique jusqu'à l'objet premier qui a été perdu, en amont qu'allons nous trouver ?

Déjà nous pouvons dire qu'en aval le choix d'objet ultérieur n'a rien à voir avec l'objet lui-même, vu qu'il n'est qu'un substitut de satisfaction d'un objet antérieur et perdu, et donc que cette part indéfinissable qui manque au substitut par rapport à l'objet premier, c'est ce qui, en fait, est relatif à l'objet premier, et est probablement ce qui constitue le motif de la pulsion. Pour le dire autrement, ce que cherche un sujet en passant d'un objet à l'autre est justement ce qui manque fondamentalement à l'objet et qu'il se leurre à vouloir

³⁷ Ce ne sera que plus tard dans *Malaise dans la civilisation* qu'il emploiera cette formule.

³⁸ S. Freud : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, P 132, Editions Gallimard, 1971.

trouver dans un autre.

Alors si le motif de la pulsion dans le choix d'un objet de satisfaction ne procure en aval au sujet qu'une satisfaction partielle tout en rappelant l'objet précédent, c'est qu'en amont l'objet premier de satisfaction de la pulsion était total, voir absolu ?

A cette question Freud voit dans cet objet premier le corps de la mère capable d'apaiser, de répondre à tous les besoins fondamentaux de l'enfant en détresse ou désaïde (*Hilflosigkeit*), l'enfant aurait été alors comblé par le corps maternel. Dans « *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* » Freud désignait du nom de « Chose » (*das Ding*) ce noyau constant de l'objet de la pulsion ; la Chose serait, dans l'inconscient du sujet le reste d'une expérience originaire dans laquelle le sujet ne se distinguait d'aucun objet. L'idée d'un tel noyau se retrouve dans un texte plus tardif de Freud dans lequel il répond à Romain Rolland alors qu'il l'interpellait sur la question du « *sentiment océanique* » et de l'union originaire du Moi et du monde en un même tout indifférencié³⁹.

Cependant en accord avec la thèse de l'origine de l'hystérèse du sujet développée dans « *au-delà du principe de plaisir* », notamment que « *le non vivant était là avant le vivant* »⁴⁰ et que ce qui est relatif à l'objet de la pulsion est cette part de satisfaction déjà éprouvée qui manque à l'objet retrouvé parce qu'il n'en est doté que partiellement, nous pouvons déjà en déduire que le prochain objet sera lui aussi de fait toujours un cran en dessous du niveau de satisfaction recherchée dans la quête d'absolu. Un peu comme la ligne de l'horizon que l'on atteint jamais, ligne asymptotique, en tant que pure produit de l'élaboration psychique du sujet dans une tentative de donner une forme à l'informe, une consistance à l'inconsistant, en vue de définir un concept limite du temps et de l'espace pour en faire une réalité effective alors qu'il n'en a pas, vu que c'est un concept, et de croire en ce concept.

Alors si ce qui fait et fera défaut en aval dans la satisfaction pulsionnelle est une part absente d'un objet antérieur qui l'avait précédé, on pourrait penser dans une causalité linéaire qu'en amont l'objet premier aurait la capacité de pouvoir représenter l'ensemble de ces absences, de ces manques, de ces vides, et serait un objet « *virturéal* ».

Nous pourrions ainsi poser l'équation paradoxale suivante :

³⁹ S. Freud : *Malaise dans la culture*, P 6, Presse Universitaire de France, 1995.

⁴⁰ S. Freud : « *Au-delà du principe de plaisir* », P 91, in *Essais de psychanalyse*, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

$$\ll L'objet premier = \sum des absences \gg$$

Qui aurait au moins trois particularités :

1. Dans le sens commun, elle justifierait comme « vrai » l'expression paradoxale « *le plein de vide* » qui aurait un sens concret. Elle ne laisserait plus de place aux abstractions et ne permettrait plus l'absurdité langagière.
2. Elle n'aurait aucune *raison* mathématique, aucune progression ou régression, aucun mouvement, aucune variabilité du fait de sa constance, aucune dialectique possible, et validerait la phrase « *que toute chose est égale par ailleurs* »⁴¹.
3. De fait, elle annulerait la question du désir et de la pulsion qui n'ont plus raison d'être, le temps et l'espace car il n'y a plus de décalage, et ferait de l'horizon une frontière réelle, une démarcation effective.

Cependant ce n'est pas ainsi qu'il faut voir la chose. Ce qui caractérise l'objet de la pulsion c'est justement cette absence qui résulte de la perte elle-même.

Pour le dire autrement et pour pousser au-delà de l'argumentation freudienne sur l'expérience originelle du « *non vivant et de l'objet sexuel retrouvé* », l'origine n'est pas un *état* mais un décalage entre deux *états*, l'origine c'est la perte elle-même, et ce n'est qu'a posteriori dans l'après-coup que cette perte prend valeur d'objet perdu. En ce sens, la perte est un préalable à l'objet perdu et induit l'hystérèse du sujet. Objet perdu en tant que mythe, en tant qu'objet commémoré, et la perte en tant qu'altération effective.

De plus si l'origine est la perte elle-même, donc un décalage entre deux états, décalage entre le trouvé et le retrouvé, alors en amont de la perte notre objet complet pourra s'exprimer par l'équation dynamique suivante :

$$\ll L'objet premier = \sum des absences - l'absence \gg$$

Équation non paradoxale où le -1 prend toute son importance parce que c'est lui qui crée et relance le processus de la pulsion, la reprise de la courbe avec hystérésis, équation non paradoxale parce que non figée qui définit l'équilibre dans une dynamique, soit par la somme de déséquilibres en oppositions mais qui ne se compensent pas, ou plutôt la

⁴¹ Il est d'ailleurs intéressant d'observer que cette phrase est généralement utilisée en mathématique ou autres disciplines pour faire « comme si » les autres éléments avec d'autres paramètres à prendre en compte dans des calculs sont égaux alors qu'on sait pertinemment qu'ils ne le sont pas.

somme des pertes d'équilibre en opposition moins une perte d'équilibre. Pour le dire plus simplement avec Philippe Petit : « *Marcher c'est accepter de perdre l'équilibre pour faire son chemin* ».

De plus, notre équation rend caduques les trois particularités précédentes et rend possible une telle phrase : « *le plein de vide* ». En effet, comme quelque chose nous échappe ou se perd, ça relance le fantasme et le processus imaginaire.

Cette équation n'est en fait qu'un aveu d'échec de notre incapacité à pouvoir faire face à notre insuffisance langagière pour nommer la Chose, ce noyau du désir qui invente l'hystérèse du sujet⁴².

J. Lacan en fait de la Chose sans doute le noyau d'aimantation au plus profond du désir, mais qui impose, comme le feu, une juste distance sous peine de fusion. Le désir se voyant condamné dans une vision cosmologique à tourner autour de la Chose ou plutôt d'avoir en amont en point de mire la chose. Et si le sujet se détourne de la Chose pour s'accrocher à un autre objet pulsionnel c'est sans doute parce que le rapport à la chose va au-delà du principe de plaisir et de réalité et fourvoie le sujet sur le chemin qui mène à la mort d'une part et d'autre part parce que l'objet retrouvé partiellement doté de satisfactions pulsionnelles induira ou sera finalement la cause de ce changement d'objet. Tout objet serait un leurre de la Chose.

Nous avons pu voir à travers ce paragraphe quel sera le point de départ fictif de l'hystérèse du sujet de l'inconscient. Point fictif en la croisée des deux axes orthogonaux qui vont servir de repères dans la construction de la courbe avec hystérésis, ce point matérialisant l'origine que nous avons appelée la Chose (C).

⁴² Notre équation répond en partie à la théorie sur le « vide quantique » et de la création d'énergie prédit par Hendrik Casimir en 1948. Voir Bertrand Duplantier ; *Introduction à l'effet Casimir*, séminaire Poincaré (Paris, 9 mars 2002), publié dans : Bertrand Duplantier et Vincent Rivasseau (Eds.) ; *Poincaré Seminar 2002*, Progress in Mathematical Physics 30, Birkhäuser 2003 sur <http://www.bourbaphy.fr/duplantier.pdf>.

Observé expérimentalement par Steven Lamoreaux en 1996. Cette expérience ne remet pas au devant de la scène l'ancienne théorie des générations spontanées, mais démontre que le vide est constitué par un ensemble de particules dites « virtuelles ». C'est-à-dire que le vide est à la fois rempli de particules et d'anti particules qui ne se compensent pas totalement, de ce déséquilibre où de la perte d'équilibre émerge ça et là sur une courte période de l'énergie. Les fluctuations de l'énergie dans le vide se matérialisent sous forme de champ de matière ou de force. Ainsi, le vide n'est pas vide du tout, mais rempli de particules et d'antiparticules qui se créent spontanément et s'annihilent presque aussitôt: ce sont les particules virtuelles. Il est également intéressant de voir que dans l'antiquité Hésiode dans sa théogonie explique la création de l'univers à partir du Chaos (le vide), de Gaia (l'ancêtre de la terre), et d'Eros (le désir).

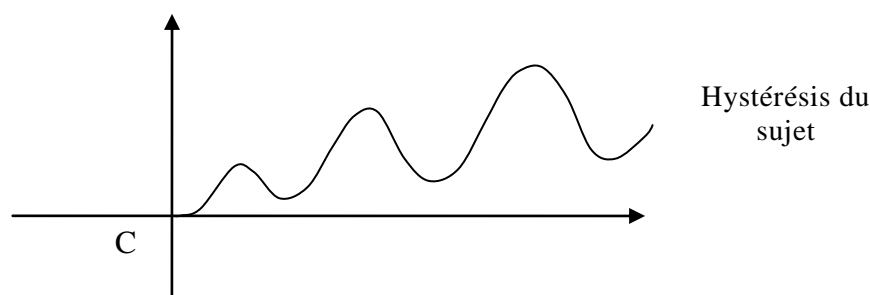


Figure 3

Ainsi, ce que nous trouvons dans le rapport inconscient avec la Chose se déclinera plus tard dans la loi de l'interdiction de l'inceste. Parce que si la mère se trouve être l'objet de la satisfaction pulsionnelle totale de l'enfant, sans un décrochage, le sujet se voit irrémédiablement atteindre la fin, le terme d'une quête, d'une hystérèse qui n'a pas débuté.

De plus ce sera de la perte que résultera la demande. Demande qui structurera l'inconscient de l'homme dans la mesure où la fonction même du principe de plaisir est de faire en sorte qu'il cherche ce qu'il doit retrouver sans jamais l'atteindre.

D'autre part, sur la question d'une perte qui entraîne une recherche, Freud étendra plus tard ce concept et le généralisera à l'ensemble des manifestations qui s'expriment dans la différence des sexes et qui poussent à la liaison entre les êtres, c'est-à-dire de passer du phénomène de copulation à celui de la sexualité et du lien social.

1.7) Différence des sexes

À partir de ces dernières découvertes Freud se trouve confronté à un double questionnement : Celui de la différence des sexes et de l'ambition du sujet dans les choses de l'amour de vouloir faire qu'un.

Il abordait déjà ces questions en 1917 dans l'article intitulé « *Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal* », plus tard en 1925 dans l'article intitulé « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », puis en 1923 dans un additif au « *trois essais...* » s'intitulant « *l'organisation génitale infantile* » et enfin en 1931 dans une étude « *Sur la sexualité féminine* ».

À travers ses écrits, Freud va tenter de mettre en perspective ce qui de son anatomie

génitale caractérise le développement psychique de la fille par rapport à celui du garçon. Bien que l'examen psychanalytique du développement psychosexuel, avoue-t-il, se référât quasi essentiellement à celui du garçon et servait de ligne directrice dans le traitement des névroses ; cette fois, confronté dans l'exercice de sa pratique clinique de ses patientes et l'étude des névroses en relation avec leur activité sexuelle, il devra réviser sa position, tout au moins compléter son approche quant au déterminant génital de la fille.

Sans pour autant remodeler l'ensemble de sa métapsychologie, il fera évoluer certains points. Il restera fidèle à la théorie du « *monisme phallique* » et même si celui-ci fut largement controversé par de nombreux psychanalystes et scientifiques, il prendra désormais une place considérable dans l'hystérèse du sujet freudien.

L'hypothèse freudienne repart, tout d'abord dans « *les trois essais...* », de la conception (partagée par la communauté scientifique) sur la préconstitution biologique d'une matrice génitale commune au garçon et à la fille dans le début de la vie intra utérine.

À la suite de ce temps qu'il appelle de « *bisexualité universelle* », se fera la différence anatomique dans le processus développemental des organes sexuels du fœtus.

Cependant, il concède que si cette différence est nettement visible, il reste que l'équivalent du pénis chez la fille est le clitoris, et que si le développement psychosexuel est de même sorte chez l'un et chez l'autre durant les premiers stades prégénitaux, il en arrive à la conclusion qu'« *au stade phallique* » un seul type d'organe est reconnu : le pénis (le clitoris en tant que pénis atrophié...)

De plus dans cette analyse évolutionniste du développement psychosexuel infantile, Freud précise que la progression prégénitale n'est pas linéaire et qu'à chaque stade restent des traces permanentes une fois dépassées.

Une interrogation se pose alors naturellement quant au destin de certaines motions pulsionnelles et notamment lorsqu'elles avaient perdu leur importance sexuelle.

Partant du discours de patientes, il lui semble « que selon toute apparence dans les productions de l'inconscient – idées, fantasmes et symptômes – les concepts d'excrément (argent, cadeau), d'enfant et de pénis se séparent mal et s'échangent facilement entre eux. »⁴³. De sorte que dans le transfert le clinicien sera confronté à une « butée » issue d'un « désir refoulé qu'elle a de posséder comme l'homme un pénis »⁴⁴

⁴³ Freud, S : « *Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal* », P 107, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

⁴⁴ *Ibid.* 108

que Freud nommera « envie de pénis dans le complexe de castration »⁴⁵, tandis que chez d'autres femmes ce désir se décline plutôt par celui d'avoir un enfant, mais il déclare que « les deux désirs étaient présents dans l'enfance et se sont relayés l'un l'autre. »⁴⁶

Dans un schéma, il fait montre du jeu pulsionnel libidinal prégénital, des tenants et des aboutissants symboliques qui le mèneront à l'équation : fèces = pénis = enfant.

Pour le dire rapidement, dans les théories infantiles, durant la période de l'érotisme anal ou lors d'un processus régressif, apparaît le sentiment que le pénis ou le vagin « *étaient représentés par la verge d'excréments et l'intestin* »⁴⁷, puis plus tard que l'enfant serait accouché par l'anus au même titre que les excréments, l'enfant en tant qu'« *héritier de l'érotisme anal, mais il a eu pour prédécesseur le pénis, dans ce sens comme dans l'autre* »⁴⁸.

Dès lors l'investissement libidinal sur le pénis fera naître chez la fille confrontée à sa propre défaillance narcissique d'organe, cette « *envie de pénis* » qui se transformera plus tard en désir d'avoir un homme, qui lui en possède un.

Ainsi le complexe de castration chez la fille serait la commémoration de ce temps de l'anal où était fait l'amalgame entre pénis et érotisme anal, et où le schéma de la transposition pulsionnelle n'a pu se symboliser en désir de l'homme et son pénis. Déviant ainsi dans le fonctionnement obsessionnel de « *l'entêtement* », c'est-à-dire dans le mécanisme de défense de la négation qui se traduirait par l'espoir qu'elle aussi sera dotée un jour, dans des temps ultérieurs d'un pénis : « *c'est ici que se branche (chez la fille) ce qu'on appelle le complexe de masculinité de la femme* »⁴⁹.

Dès lors Freud voit dans l'organisation génitale infantile, et c'est ce qui « *la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte* »⁵⁰, que seul l'organe mâle joue un rôle dans le développement psychosexuel, pas seulement sur le plan de la constitution biologique de celui-ci, ni non plus uniquement sur un plan lié aux perceptions retirées de sa fonction, mais également de l'ensemble des curiosités, des investigations, des théories, des fantasmes et de l'investissement psychique que sa « *présence* » ou son « *absence* » suscite. Ce qui fera dire à Freud qu'« *il n'existe pas un*

⁴⁵ *Ibid.* 108

⁴⁶ *Ibid.* 108

⁴⁷ *Ibid.* 110

⁴⁸ *Ibid.* 111

⁴⁹ Freud. S : « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », P 127, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

⁵⁰ Freud. S : « *L'organisation génitale infantile* », P 114, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

primat génital, mais un primat du phallus. »⁵¹ Et de confirmer que « *l'on ne peut apprécier à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus.* »⁵²

Le Phallus est à entendre dans sa dimension symbolique, c'est-à-dire constituant le signifiant du désir, mais il reste chez Freud partiellement constitué dans « *l'avoir* », de ce que chacun cherche en l'autre pour s'identifier (a contrario chez J. Lacan dans « *l'avoir et l'être* »).

En effet, alors que le garçon se définirait parce qu'il l'a, la fille, elle, se définirait parce qu'elle le voit chez le garçon. Dépourvue de l'organe, elle considère ce manque comme ce qui lui fait littéralement défaut. La crainte de la survenue de ce dernier générant une angoisse de castration chez le garçon, et une « envie du pénis » ou un complexe de castration chez la fille.

Autrement dit, la psychanalyse, à travers la conception freudienne de l'organisation infantile de la sexualité, donne une importance considérable à la question du positionnement masculin et voit dans cette notion le facteur principal de « *l'activité* » sexuelle du « *sujet* », et le positionnement féminin à « *la passivité* » de « *l'objet* », que ce soit du côté du garçon et/ou de la fille. Ce sont là les premiers contours de l'hystérèse du sujet et des prémisses du développement vers la sexualité dite « *adulte* », cependant il apparaît désormais clairement pour Freud que compte tenu de notre prédisposition à une bisexualité psychique, les figures d'identification parentales, la position à l'activité (masculine) et/ou à la passivité (féminine) donneront à l'identité sexuelle sa coloration en fonction de leur prévalence dans le conflit œdipien. De plus la séparation nécessaire et le changement « *d'objet libidinal* » qu'induit la tragédie œdipienne sera le relais indispensable qui perpétue le mouvement de la vie et propulse l'enfant sur les voies qui mènent à la culture et au lien social.

⁵¹ *Ibid.* 114

⁵² *Ibid.* 115

CHAPITRE II

Structuration du lien social dans l'hystérèse du sujet

C'est en 1921 dans « *Massenpsychologie und Ich-Analyse* »⁵³ traduit sous le titre de « *Psychologie des foules et analyse du moi* » publié dans l'ouvrage « *Essais de psychanalyse* » que Freud va tenter d'explorer la question du lien social même s'il avait auparavant entamé une ébauche sur ce thème dans divers articles notamment « *Totem et tabou* » en 1913.

2.1) Identification

Cette fois il va grâce aux connaissances acquises sur la psychologie individuelle, les appliquer à la psychologie collective et voir en quoi la libido et les mécanismes qu'elle met en œuvre seraient finalement impliqués dans les liens au groupe.

D'ailleurs ce qui est appelé cohésion sociale dans une terminologie plus sociologique et qui sous-entend une certaine cohérence, un certain ajustement, arrangement formel ou structurel conscient ou inconscient des éléments entre eux, se décline en psychanalyse sous l'appellation de « lien social », appellation fait de deux mots ayant la même signification, celle de « lien », le lien du lien, ou d'un lien qui renvoie à un autre lien, ou bien d'un lien qui représente un autre lien et ne tient compte d'aucun a priori quant aux individus mais rend compte du travail pulsionnel dans la liaison ou la dé liaison des individus entre eux.

Car au-delà de l'analyse qui peut être produite sur les relations formelles qui unissent des individus, ou des interactions qui se développent au sein même d'un groupe et qui

⁵³ Dans leur traduction de l'allemand du titre de l'article « *Massenpsychologie und ich-Analyse* », Pierre Cotet, André Bourguignon, Jeannine Altounian, Odile Bourguignon et Alain Rauzy, ont retenu le mot « foule » pour la traduction du mot « Masse ». Cependant malgré la note laissée par les traducteurs je ne suis toujours pas convaincu que Sigmund Freud a employé ce mot pour désigner « la foule où les groupes humains » mais bien au contraire pour mettre en évidence le concept de « masse psychique » qui aurait l'avantage dans l'étude psychanalytique d'un ensemble populationnel d'aucun a priori culturel ou heuristique, car n'oublions pas que l'auteur s'attache dans cet article avant tout à réaliser non pas une étude psychosociologique de la foule mais une analyse du Moi.

résulteraient simplement dans l'addition « *des Moi individuels* » de chacun dans une causalité linéaire, La psychologie freudienne, elle, se propose d'analyser dans une vision plus holistique les rapports intrapsychiques dans un « *Moi collectif* » comme authentique produit qui dériverait d'une subtile combinaison d'identifications dans une dynamique globale.

C'est tout d'abord dans « *totem est tabou* » comme nous l'avons précédemment vu que Sigmund Freud développe une vision psychanalytique originale de la nature humaine dans ce qu'il appellera « son mythe scientifique » du meurtre du père de la horde par ses fils pour s'emparer des femelles.

Ainsi selon lui, des traces ancestrales, mais aussi cet acte maintes fois répété au cours de l'histoire, remontant aux origines, influenceraient la constitution de ce complexe. Constitution qui se trouve renforcée par des sentiments fortement ambivalents que tout individu éprouve envers son père et du sentiment de culpabilité inconscient qui pèse lourdement sur chacun d'une génération à l'autre sous forme de lègue transgénérationnel. L'impact de cet héritage archaïque serait à l'origine d'une transmission phylogénétique, c'est ce que Freud appellera plus tard « *le facteur constitutionnel* »⁵⁴.

Par ailleurs, Sigmund Freud à travers son ouvrage « *Psychologie des foules...* » en citant « *Totem et tabou* », montre que déjà dans les temps reculés de l'existence humaine « *la volonté de l'individu isolé était trop faible pour se livrer à l'action...* »⁵⁵, de plus, des recherches récentes en anthropologie⁵⁶ ont pu démontrer que la survivance de nos prédécesseurs les hommes préhistoriques avait un tel niveau d'insécurité que l'ensemble des tâches quotidiennes, que ce soit la chasse, la cueillette de baies sauvages, les repas, la taille des pierres, la confection des armes, les nuitées, les migrations etc.... Se faisaient en groupe, car la survie de l'individu ne pouvait se faire que par la présence du groupe. Un tel fonctionnement d'activité groupale contribuant à diminuer fortement la distance entre les individus, et de par cette promiscuité renforcer le lien social...⁵⁷ À ce

⁵⁴ S. Freud : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, P 193, Gallimard Paris, 1986.

⁵⁵ S. Freud : « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », 1921, P 212, in *Essai de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

⁵⁶ H. de Lumley directeur du muséum national d'histoire naturelle et du musée de l'homme in *L'homme premier, Préhistoire, évolution, culture*, Editions Odile Jacob, Paris, 1998.

⁵⁷ Bien que certains mouvements psychanalytiques n'aient pas les comparaisons avec les autres espèces qui peuplent notre planète, il semble intéressant de constater que cette notion de distance préfigure également les conditions de survie chez l'animal. L'anthropologue américain E. T. Hall « *La Dimension Cachée* », Edition Seuil Paris, (1971) a largement étudié la notion de distance sociale et de proxémie chez de nombreuses espèces

propos, Sigmund Freud précise que : « *Nulle autre impulsion que collective n'aboutissait jamais ; il n'y avait qu'une volonté commune, aucune volonté singulière. La représentation n'osait pas se transposer en volonté, lorsqu'elle ne se trouvait pas renforcée par la perception de sa propagation générale. Cette faiblesse de la représentation trouve son explication dans la force de tous les liens affectifs communs ; mais l'uniformité des conditions de vie et l'absence de propriétés privées contribuent à déterminer chez les individus la conformité des actes psychiques.* »⁵⁸

C'est ce qui fera dire à Freud que la psychologie de la foule est plus ancienne que la psychologie individuelle et que ce qui a servi jusqu'à présent à l'élaboration de la psychologie de l'individu isolé, n'est qu'un reliquat de la psychologie collective par négligence de certains résidus de foule.

De plus, la description de la foule par les sociologues de son époque et notamment des comportements des individus lors de rassemblements ou de formations en groupe spontanées, montrent que de tels agrégats humains tendent à faire disparaître la personnalité individuelle consciente des quantiles, qu'ils facilitent une orientation identique des pensées et des sentiments, avec une prédominance de l'affectivité, des passages à l'acte, et présentent une tendance à la régression psychique, à un état primitif qui peut être comparable à celui de la horde originaire : « *De même que l'homme des origines s'est maintenu virtuellement en chaque individu pris isolément, de même la horde originaire peut se constituer à partir de n'importe quel agrégat humain ; dans la mesure où la formation en foule régit habituellement les hommes, nous reconnaissons en elle la persistance de la horde originaire. Nous devons en conclure que la psychologie de la foule est la plus ancienne psychologie de l'homme ; ce que nous avons isolé en tant que psychologie individuelle, en négligeant tous les résidus de foule, ne s'est dégagé que plus tard de l'ancienne psychologie des foules progressivement, et pour ainsi dire d'une manière qui n'a jamais été que partielle* »⁵⁹.

animales vivant en société. Les résultats des études éthologiques sur la proxémie montrent que la perte de contact entre un individu et le groupe peut lui être fatale pour diverses raisons, mais surtout parce qu'il s'expose aux attaques des prédateurs (y compris chez les grands carnivores). Par ailleurs il a montré que cette distance va au-delà de la perte de contact physique avec les congénères, elle est une distance psychologique au-delà de laquelle l'anxiété commence à se développer chez l'animal.

Édouard T. Hall l'assimile à un cercle invisible dont les limites enserreraient le groupe. Elle est variable d'une espèce à l'autre, et est déterminée par la situation ou le contexte.

⁵⁸ S. Freud: référence à *Totem et tabou* dans « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », 1921, P 212, in *Essaie de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

⁵⁹ S. Freud : référence à *Totem et tabou* dans « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », P 212, 213 in *Essaie de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

Après avoir pu faire montre de la préexistence de la psychologie collective par rapport à la psychologie individuelle, Sigmund Freud dès l'introduction de son article sur la psychologie des foules cherche à sensibiliser le lecteur sur l'opposition minimale qui pourrait exister entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale (ou psychologie des foules). En effet, il n'hésite pas à montrer que pour l'individu, dans sa constitution psychique, la question de l'altérité est une donnée fondamentale. Elle est la condition absolue à toute possibilité de socialisation pour le sujet. La référence à l'altérité doit faire l'objet d'une élaboration intégrée sous la gouvernance d'une instance psychique qu'on pourrait appeler l'Autre ainsi orthographié dans l'ouvrage avec un grand A : « *Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié... [...]. L'opposition entre les actes psychiques sociaux et narcissiques se situe donc exactement à l'intérieur même du domaine de la psychologie individuelle et n'est pas de nature à séparer celle-ci d'une psychologie sociale ou psychologie des foules.* »⁶⁰

Ainsi en introduisant l'Autre⁶¹ en tant que système de coordonnées ou référant par lequel l'individu préexiste où existe, Sigmund Freud nous signifie que ce lieu de référence antérieur et extérieur à l'individu va le déterminer par le jeu des identifications et instaurer un lien social. Mécanisme de l'identification qui tend à rendre le moi propre semblable à l'Autre pris comme modèle, que ce soit sa mère, son père, ou tout autre substitut, et avec lequel il va être en rapport ou en lien tout au long de sa vie.

Recourant à nouveau au concept de libido afin d'expliquer de l'exaltation des affects lors de la formation en foule, de l'inhibition des pensées, des passages à l'acte etc., et renonçant à tout interpréter par la notion de « *suggestion* » jusqu'alors évoquée par de nombreux auteurs, Freud montre qu'en définitive ces pulsions qui ont à faire avec les manifestations décrites pourraient se décliner comme dans la relation à l'Autre « *sous le*

⁶⁰ S. Freud : « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », P 137, P138, in *Essaie de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

⁶¹ Déjà dans un ouvrage intitulé *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* en allemand « *Witz* », publié en 1905, Freud orthographie à plusieurs reprises Autre avec un grand A pour traiter de la question d'autrui.

nom d'amour »⁶² et coïncident avec « *l'Éros* » du philosophe.

Dans le sens où il s'agirait encore une fois des mêmes pulsions que celles qui œuvrent aussi bien dans la formation d'une foule que dans les relations entre les sexes. Telles les pulsions qui poussent à l'union sexuelle, même si ce but sexuel est détourné ou empêché d'être atteint dans la foule, « *ces pulsions amoureuses sont donc appelées en psychanalyse pulsions sexuelles, a priori et de par leur origine* »⁶³, et de risquer l'hypothèse selon laquelle les relations amoureuses (liens sentimentaux) constituent l'essence même de la foule et seraient un facteur essentiel du lien social, du développement de l'humanité et des civilisations « *dans le sens d'un passage de l'égoïsme à l'altruisme* »⁶⁴.

De plus Freud montre que la formation de liens affectifs réduit considérablement l'appréhension du danger et l'angoisse qui va avec, pour tout individu intégré. De ce fait, un lien social peut se substituer à un autre qui ne remplirait pas cette prévention. Ainsi la fonction première de ce lien affectif sera de dissiper au mieux les singularités, les particularités de chacun, en tout cas de favoriser une aptitude à pouvoir tolérer les difformités des quantiles dans une uniformisation progressive (ou par régression).

Cependant dans l'état, l'analyse du lien social reste incomplète car au-delà du simple jeu pulsionnel de réciprocité des interactions psychiques entre les individus et du nivellement des affects, d'autres mécanismes interviennent pour sceller l'union des quantiles en une foule homogène.

En effet le dispositif responsable de l'unification d'un individu à un groupe ou à un « *idéal* » est connu en psychanalyse sous le nom « *d'identification [...] comme expression première d'un lien affectif à une autre personne* »⁶⁵. L'identification jouant un rôle fondamental dans les toutes premières années de la vie pendant la phase orale, où l'enfant dans son organisation libidinale s'apprend à incorporer de sa mère, « *en mangeant, l'objet convoité et apprécié et ce faisant l'anéantissait en tant que tel. Le cannibale, comme on sait, en reste là. Il aime ses ennemis jusqu'à les dévorer* »⁶⁶.

Donc qu'il soit un dispositif qui consiste à identifier un objet, ou à s'identifier à une

⁶² S. Freud : « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », P 167, in *Essaie de psychanalyse*, 1921, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

⁶³ *Ibid.* 168

⁶⁴ *Ibid.* 185

⁶⁵ *Ibid.* 187

⁶⁶ *Ibid.* 188

personne mais aussi de structurer une identité, en psychanalyse l'identification répond à la mise en place d'un fonctionnement qui s'agence sous trois formes bien distinctes et complémentaires.

- Ce premier type de fonctionnement est de l'ordre d'une *identification primaire* liée à l'incorporation de l'objet sans distinction préalable entre tendresse et hostilité, entre soi et non soi et qui permet une élaboration prégénitale de l'identité narcissique du sujet.
- Le second type d'identification (*identification secondaire*) intervient durant la phase œdipienne et participe à l'identité sexuelle du sujet tout en complétant les identifications primaires. Cette identification secondaire est le fruit d'un investissement des pulsions sexuelles envers l'objet convoité soit en voulant *être* l'objet soit en voulant *l'avoir*. Ainsi l'identification secondaire suit une voie régressive par l'introjection de l'objet dans le moi « *l'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification* »⁶⁷.
- Enfin une troisième forme d'identification peut être décelée lorsque le rapport à l'autre se fait sans véritable lien libidinal objectal. Il s'agit du mécanisme qui consisterait dans la volonté de se mettre dans une situation identique à celle d'un autre. Fondée sur les notions d'imitation, de contagion et de compassion. Cette identification reposerait sur la perception chez un autre d'une « *analogie significative en un point [...] il se forme là-dessus une identification en ce point [et devient] ainsi l'indice d'un lieu de coïncidence des deux moi* »⁶⁸. D'ailleurs lorsque Sigmund Freud parle en 1917 dans « *Deuil et mélancolie* » de la personne qu'on a perdue et dont on fait le deuil, il écrit le mot « *objet* » et non le mot « *personne* » pour désigner la perte. Ainsi cet autre aimé est maintenant disparu, Freud l'appelle « l'objet »⁶⁹. Ce n'est pas par pure fantaisie le choix de cette appellation, car finalement on ne peut plus dire si c'est une personne, une image, une absence ou un point particulier... Néanmoins, la caractéristique fondamentale de l'objet auquel on s'identifie est d'avoir la particularité de commémorer quelque chose qu'on retrouve

⁶⁷ *Ibid.* 189

⁶⁸ *Ibid.* 190

⁶⁹ S. Freud nous rappelle par ailleurs dans « Totem et tabou » que lors du rituel de dévoration du père de la horde par les frères, chacun d'eux aurait incorporé une partie du corps qu'ils désiraient du père et donc partiellement celui-ci.

dans tous les objets qu'on a aimés. L'Autre aimé est un corps qui prolonge le mien. L'Autre investi, sans pour autant être objet de pulsions sexuelles, est un « *point* » répétitif avec lequel on s'identifie et « *plus cette communauté est significative, plus cette identification partielle doit pouvoir réussir et correspondre ainsi au début d'un nouveau lien* »⁷⁰.

Au début de ce paragraphe sur les mécanismes d'identification, nous avons pu voir qu'en introduisant l'Autre en tant que système de coordonnées ou référant par lequel l'individu préexiste où existe Sigmund Freud nous signifie que ce lieu de référence antérieur et extérieur à l'individu va le déterminer et faire que son moi puisse advenir en un moi différencié et donc avec des capacités de socialisation. Mais aussi que l'intervention de l'Autre et de l'autre est absolument nécessaire dans les processus identificatoires, et que c'est bien grâce à cette identification à l'objet (et donc aux autres) sous la médiation d'un « *point commun* » (développé sous l'expression « *trait unaire* » chez Lacan) qui me commémore et me prolonge que se fera le lien avec mes semblables dans un investissement sexuel direct ou inhibé quant au but.

Le lien social se structurerait donc chez Freud par la promotion d'un développement psychique personnel dans une dynamique associant des processus historiques et des formes d'identifications les plus adéquates pour l'exprimer.

Alors essayons de comprendre comment l'Autre et l'autre s'organisent dans le lien social, mais aussi comment appréhender l'ensemble de ces concepts dans cette dynamique que nous avons tenté de mettre à jour dans la théorie freudienne et que l'on a nommé l'hystérèse du sujet de l'inconscient.

En psychanalyse deux groupes de pulsions sont à considérer, ou plutôt un instinct de mort et la pulsion de vie. Une des composantes majoritaires de la pulsion de vie est la pulsion sexuelle qu'elle soit directe, c'est-à-dire tournée vers la sexualité – génitalité, ou inhibée quant au but en prenant surtout l'objet en considération. La pulsion de vie a pour fonction la liaison pulsionnelle interne ou externe dans sa confrontation au réel, et sous la gouvernance du principe d'autoconservation de favoriser dans le processus de la compulsion de répétition un état homéostatique du moi : Autrement dit de *sexualiser* la

⁷⁰ *Ibid.* 191

rencontre avec l'autre dans le sens d'une mobilisation énergétique et d'un investissement libidinal en vue d'une liaison.

Dans la liaison à l'autre, il peut arriver que l'on surestime sexuellement l'autre, que l'on surinvestisse libidinalement l'objet, que l'on idéalise cette part de moi dans l'autre en faussant toute objectivité quant à sa réalité. Cette *Idéalisation* en tant qu'excès d'amour serait selon Freud une commémoration d'un temps précoce où l'ensemble des besoins nourriciers, de sécurité, dépendaient de la mère ou autre substitut. Cette époque où le moi de l'enfant s'enamoure de l'Autre dans le retentissement d'un moi indifférencié. Excès d'*Amour* qui peut être considéré comme une identification déviante chez l'adulte, dans le sens où « *la quantité de libido narcissique déborde sur l'objet [...] il devient même évident que l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre* ⁷¹ » et « *l'objet à pour ainsi dire absorbé le moi [...] l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi* »⁷².

Pour le dire plus simplement, le mécanisme d'identification non pathologique permet de s'enrichir des qualités partielles de l'objet pour mieux y renoncer tout en modifiant la structure du moi par le mécanisme de l'introjection, alors que dans l'excès d'amour le moi s'est abandonné à l'objet, le surinvestit et le conserve en tant que tel, et lui cède sa place.

De sorte que le mécanisme d'identification, en dehors de l'Amour qui pourrait être considéré comme relevant d'une *douce* pathologie par « *excès d'identification* », se révèle dans une activité affective et relationnelle en décelant un point de communauté chez l'autre.

L'individu identifie ou s'identifie en percevant cette part de l'autre dans son moi propre, cette part qui est à la fois sienne et autre, et qui permet de reconnaître *étonnamment* du moi dans l'autre, de structurer son identité. Et ce qui paraît finalement être une quête frénétique du sujet en passant d'un objet à l'autre n'est qu'une quête de lui-même, il se cherche sans le savoir.

De sorte que dans la structuration du lien social le mécanisme d'identification a également pour fonction d'apaiser l'angoisse de préparation dans la confrontation avec l'autre, et par le jeu de la réciprocité des appréhensions, moi et l'autre se familiarisent.

⁷¹ *Ibid.* 197

⁷² *Ibid.* 198

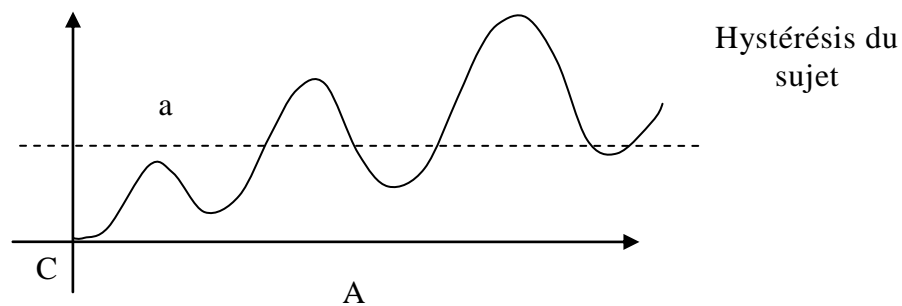


Figure 4

Dans un ouvrage intitulé « *le Moi et les mécanismes de défense* » Anna Freud, montre comment l'individu dans sa relation à l'autre, notamment lorsqu'elle est vécue sur le mode du danger, c'est-à-dire quand l'intégrité du moi est en cause, des mécanismes psychiques inconscients peuvent se combiner pour conserver un état homéostatique du moi. De plus, certains mécanismes seront fréquemment utilisés dans la lutte contre des pulsions nocives qui peuvent provenir à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

Ce qui est le cas de l'identification qui en contribuant à l'élection d'un Autre par le sujet va permettre de réprimer les pulsions agressives en provenance de ce dernier, mais aussi de lutter contre l'angoisse et les effets anxiogènes que la présence de l'Autre en tant que représentant surmoïque peut produire sur un individu.

Quoi qu'il en soit, le but de l'appareil psychique dans la rencontre avec l'autre inconnu du danger sera dans une large mesure de mettre le moi dans les dispositions qu'il juge nécessaire pour répondre au principe de plaisir.

Ces processus psychiques inconscients, qui visent à protéger le sujet durant une agression ou suite à cette agression et à conserver un lien malgré le danger auquel est soumis l'individu, seront nommés par A. Freud « *identification à l'agresseur* » puis repris plus tard en psychosociologie sous le titre « *le syndrome de Stockholm* ».

En termes psychanalytiques les processus d'identifications à l'agresseur restent sur les mêmes bases de fonctionnement que les processus d'identifications dont nous avons fait état précédemment. Cependant dans le cas présent, l'individu introjecte quelque chose de l'objet phobogène en vue de se familiariser avec l'événement dangereux en question. Quelquefois l'individu emprunte des attributs, reproduit des comportements, voire imite un schéma de fonctionnement, il va donc internaliser l'agresseur et ses pulsions, et faire

siennes des qualités agressives de l'autre pour en faire un Autre.

Cependant la particularité de cette identification consiste à utiliser la malléabilité du moi en vue de supporter l'atteinte traumatique dont il peut faire l'objet, malléabilité telle que l'avait décrit Freud en 1924 dans un article sur les psychoses et les névroses, notamment lorsque le moi se trouve en conflit avec une instance qu'il juge supérieure ou qui le domine et qui atteste de son échec à pouvoir l'affronter, mais qui dans un souci de réconciliation, de liaison, autrement dit pour limiter la casse, d'offrir au moi la possibilité « *en se déformant lui-même, en acceptant de faire amende de son unité, éventuellement même en se crevassant ou en se morcelant* [d'éviter la rupture narcissique]. *De la sorte, on mettrait les inconséquences, les extravagances et les folies des hommes sous le même jour que leurs perversions sexuelles, dont l'adoption leur épargne bien des refoulements.* »⁷³

En soumettant son moi à des déformations, l'identification va lui permettre une restructuration substantielle qui sera nécessaire quelques fois au passage d'un état de menacé à celui de menaçant, ou bien d'éviter les moments de sidération qu'occasionnent les divers traumatismes en restant fixé à un passé mortifère, ou alors de créer des conditions particulières dans lesquelles le moi accepte sa soumission à l'Autre en vue d'obtenir sa protection contre d'éventuelles agressions dans le but de ne pas s'opposer au principe de plaisir et de plaider fait et cause pour l'agresseur.

Le jeune enfant, au début dans ses relations avec ses parents ou ses éducateurs, et malgré ses tentatives pour exprimer sa toute puissance narcissique, se voit dans l'obligation, face aux injonctions surmoïque et face à l'état de dépendance dans lequel il vit, d'intérioriser une part de cette instance, cependant « *la peur d'une sanction et le délit ne sont pas encore associés dans l'esprit de l'enfant. À l'instant même où la critique s'intériorise, le délit est repoussé dans le monde extérieur [...] par une projection, au dehors, de la culpabilité* »⁷⁴.

Par la suite, son moi, du fait de l'identification, introjecte les autorités extérieures, « *les assimile en en faisant son surmoi. Il devient ensuite capable de projeter au dehors ses pulsions interdites* »⁷⁵. En ce sens l'identification à l'agresseur représente chez l'enfant une phase préliminaire dans la structuration de son surmoi, mais également une phase

⁷³ S. Freud : « *Névrose et psychose* », in *Névrose, psychose et perversion*, 1924, p. 286, Paris PUF, 2004.

⁷⁴ A. Freud : *Le Moi et les mécanismes de défense*, P 109, Paris PUF, 2006.

⁷⁵ *Ibid.* 109

intermédiaire dans la formation des états paranoïaques.

De sorte que ce mécanisme d'identification à l'agresseur constitue dans sa forme non pathologique, c'est-à-dire selon « un usage modéré et avec discernement » un facteur essentiel dans la structuration d'un lien social. Lien social qui conformément au principe de plaisir doit être capable de stabiliser, ordonnancer, de diminuer les tensions dans les relations humaines.

Cependant cela ne peut se faire sans concession, c'est-à-dire sans que le Moi ne renonce à certains privilèges. Le prix à payer sera en partie dans l'acceptation de voir son emprise limitée vis-à-vis du monde extérieur, de pouvoir assumer les assauts du réel et de rendre possible la rencontre entre les individus. De faire en sorte que le moi par sa déformation puisse assumer une position adéquate par rapport à l'autre, positionnement qui soutient dans une relation dynamique un statut et une distance ajustable, suffisante pour tisser un lien offrant la possibilité que soit considérée la subjectivité de chacun. Pour le dire avec J. Lacan lorsqu'il qualifie « *ce que le sujet subit au niveau de l'identification, en tant que l'identification est le rapport qui ordonne, qui instaure les normes de la stabilisation sociale des différentes fonctions.* »⁷⁶

Cependant, ce qu'on peut retenir du mécanisme de l'identification décrit par Freud et sa fille, c'est qu'avant tout l'identification et primitivement une affaire d'identification à un groupe et donc sociale, non pas dans une relation binaire comme cela peut laisser le supposer l'argumentaire freudien, bien que celui-ci fasse tout de même la différence dans le jeu des interactions entre le sujet, les autres du groupe et le leader.

En conséquence, s'il n'y a que deux individus en relation, il y aura tout de même Un de plus qui sera là... Imaginaire ou symbolique. Celui-là même, ce (+1), qui dans notre équation précédente [***l'objet premier*** = \sum *des absences* – *l'absence*] viendra compenser de façon non égalitaire le (-1 absence). Ce (+1) inclut dans la dynamique du fantasme permet la reprise dans la courbe d'hystérésis, ce (+1) qui en contrebalançant le (-1 absence) propulse le sujet vers l'autre, non plus à trouver mais à retrouver. Ce « *plus un* » est à l'origine de la construction du lien, il force le sujet à advenir dans la relation. C'est bien en cela que le lien social vient à la place du manque, de cette « *-1 absence* » pour en dynamiser les processus pulsionnels.

⁷⁶ J. Lacan (1958-1959), Le séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Leçon du 1er juillet 1959.

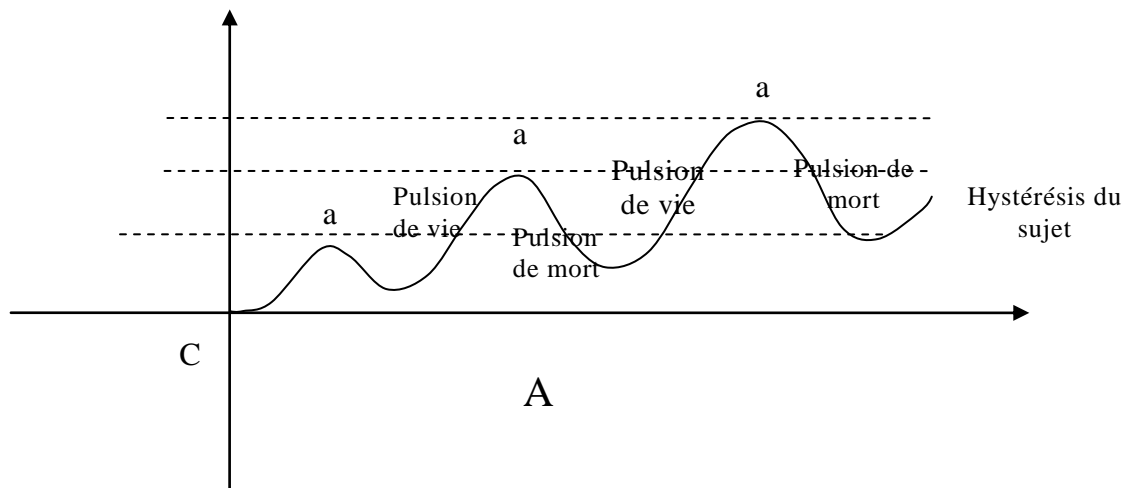


Figure 5

Ainsi, nous avons tenté de mettre en évidence quels sont les éléments et les mécanismes qui entrent en ligne de compte dans la structuration d'un lien social dans l'hystérèse du sujet.

La question de l'identification sous toutes ses formes y tient un rôle primordial. Mais également la malléabilité du moi qui par sa destination à lier, à maintenir des liaisons sexuelles malgré la présence d'un danger en font une instance, qui quoi qu'il se passe doit répondre à la fois aux exigences constitutionnelles du principe de plaisir, en se détournant du déplaisir, et réelles en connexion avec le principe de réalité. Dès lors, cette soumission du moi à de tels principes le place de fait sur la voie d'un masochisme intrinsèque.

2.2) Masochisme du moi et lien social

Cependant sans pour autant s'introduire sur le versant pathologique du masochisme, il peut être intéressant d'observer d'un point de vue pulsionnel comment il (le masochisme) entre dans la constitution d'un lien social et comment les pulsions de vie et de mort œuvrent dans le moi et concrétisent la structuration psychique de ce lien.

En 1924, S. Freud aborde en partie ce sujet dans un article intitulé « *Le problème économique du masochisme* » et montre à nouveau l'importance fonctionnelle des pulsions de vie à faire union avec les pulsions de mort. Et de la rencontre, entre la libido

et les pulsions de mort au sein de l'organisme, va se créer un subtil alliage permettant de détourner vers l'extérieur une quantité suffisante des pulsions de mort qui œuvrent habituellement au sein de cet organisme pour ramener celui-ci à un état anorganique : « *La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur (le sadisme), [...] une autre partie ne participe pas à ce déplacement vers l'extérieur, elle demeure dans l'organisme et là elle se trouve liée libidinalement à l'aide de la coexcitation sexuelle* »⁷⁷. Il appellera ce procès le masochisme originaire, érogène dans le plaisir d'organe qu'il manifeste, qui conserve pour objet l'individu lui-même et prend part à l'ensemble du développement psychosexuel dans toutes ses phases.

Cette part de sadisme résiduelle alliée à la libido « serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et de l'Éros. »⁷⁸. Elle constitue l'essence même du masochisme du moi en une structure fondamentale qui joue le rôle de « gardien de la vie » selon les propres termes de Freud.

Faisant à nouveau appel au processus de l'identification, dans les premières années de sa vie l'enfant introjecte, intériorise sans véritable discernement les autorités qui le conditionnent, le limitent. Si comme nous l'avons vu au-dessus avec A. Freud qu'au début une part importante des pulsions de mort sont projetées vers l'extérieur dans des impulsions destructrices, au fur et à mesure du développement du moi, de l'indépendance et de l'autonomie que l'enfant acquiert vis-à-vis de son entourage, cette part de pulsions de mort auparavant projetée vers l'extérieur va s'accroître pour rester confinée et liée aux pulsions de vie dans le moi.

Cette part grandissante collabore d'autant plus à l'internalisation des interdits parentaux et autres substituts sous la forme d'une conscience morale, une censure. Ceci se comprend bien compte tenu de la fonction principale des pulsions de mort à savoir de ramener la tension psychique à son niveau le plus bas.

Ainsi devant les menaces ou les critiques qui imposent au sujet à respecter et à se soumettre aux impératifs parentaux où sociaux, l'alliage pulsion de vie, pulsions de mort ordonne dans un premier temps une déformation du moi pour lui éviter, du fait de son infériorité constitutionnelle de risquer une rupture en dérogeant au principe de plaisir, et

⁷⁷ S. Freud : « *Le problème économique du masochisme* », 1924, in *Névrose, psychose et perversion*, P 291, Paris PUF, 2004.

⁷⁸ *Ibid.* 292

dans un second temps pour ne plus avoir à affronter un conflit ultérieur de même nature à se lier et à intégrer dans le moi la source même de ce conflit en une représentation, représentation issue d'une identification au caractère moral de la revendication.

Ainsi grâce aux pulsions de mort la teneur sexuelle - génitale est reléguée en arrière plan et met au-devant de la scène le principe d'autoconservation de l'individu dont le comportement transgressif au sein de la société met en péril son intégrité par le risque d'un retour de châtement, de subir une castration, imaginaire dans un premier temps puis symbolique.

Par la suite les mêmes causes (ou analogues) produiront les mêmes effets mais cette fois du fait de la déformation du moi, le bénéfice d'une nouvelle instance relais interne constituée principalement de pulsions de mort sera capable à la fois de dégrader des pulsions de vie n'ayant pas subi le filtre du moi et ainsi de réprimer les comportements transgressifs et les pensées nocives pour le moi. Instance relais autonome qui se placera au-dessus du moi pour le protéger, le dominer, pour le censurer grâce notamment à la part importante des pulsions de mort (sadiques) qui constituent cette instance supérieure. Cette part du Moi devenue autonome qui va progressivement s'édifier grâce aux processus d'identification envers les figures d'autorité sera à la fois un relais inconscient avec la réalité extérieure ou la société et le moi. Cette part du Moi sera capable d'ordonner la bonne conduite du moi face au principe de réalité et de plaisir. Cette instance intrapsychique complémentaire à la fois interne et externe sera définie par Freud comme Surmoi et ainsi « *le sadisme du surmoi et le masochisme du moi se complètent et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences* »⁷⁹.

Désormais le surmoi permettra l'intériorisation des us et coutumes, des traditions, des interdits passés et présents notamment à l'égard des pulsions sexuelles et sera la principale instance psychique dans la formation des sentiments de culpabilité conscients et inconscients. La force et la cruauté de ce surmoi sont tout à fait compréhensibles compte tenu des pulsions de mort qui constituent cette instance, cependant elles seront d'autant plus efficaces dans leur emprise sur le moi que celles-ci auront le moins possible à être projetées vers l'extérieur contre un objet menaçant qui souhaiterait se substituer à elles. De plus les pulsions de mort du surmoi agissent également au niveau narcissique et n'hésitent pas à le rabaisser notamment à nos propres yeux en jouant sur l'estime de soi par de nombreux auto reproches créant chez l'individu un malaise

⁷⁹ *Ibid.* 297

récurrent. Il conditionne le moi à prendre sur lui.

Freud voit la formation du surmoi en tant qu'héritier du complexe d'Œdipe : « Ce surmoi, en effet, est tout autant le représentant du ça que du monde extérieur. Ce qui lui a donné naissance c'est que les premiers objets des motions libidinales du ça, le couple parental, ont été introjecté dans le moi ; au cours de cette introjection la relation à ces objets a été désexualisée, déviée de ses buts sexuels directs. C'est seulement de cette manière que le complexe d'Œdipe peut être surmonté. »⁸⁰

Chez les postfreudiens comme Mélanie Klein et Jacques Lacan, la formation du surmoi serait antérieure à la phase œdipienne. Ils prônent l'existence d'un surmoi archaïque du sujet, nous n'entrerons pas ici dans ce débat, cependant la question du masochisme du moi et du sadisme du surmoi dans l'hystérèse du sujet nous interpelle au plus au point dans la relation que ces instances entretiennent dans la structuration du lien social et notamment lorsque les exigences culturelles usent de répressions à l'égard des pulsions sexuelles des individus qui constituent le tissu social.

2.3) La question du positionnement du sujet dans le lien social

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, la question du lien social dans l'hystérèse du sujet est une affaire de positionnement psychique de l'un par rapport à l'autre.

En 1905, Sigmund Freud dans « *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* » pose à travers le *Witz* les premières bases du lien social et notamment du jeu pulsionnel mis en scène entre les individus qui prennent part au plateau.

Après avoir fait montre des différents intervenants psychologiques (associations d'idées, pensées tendancieuses, déplacement, condensation...) qui sont à l'ouvrage dans *le Witz*, Freud nous enseigne sur l'efficacité des pulsions sexuelles et du gain de plaisir que recèle cette *technè*.

Si Freud, mais également les postfreudiens, lui accorde une si grande place dans la théorie psychanalytique, ce n'est pas tant du fait d'un certain esthétisme linguistique, mais plutôt dans le saisissement qu'il occasionne. J. Lacan dit à ce propos dans le livre XXIV du séminaire dans la leçon du 19 avril 1977 : « *il ne tient que d'une*

⁸⁰ *Ibid.* 294

équivoque ou, comme le dit Freud, d'une économie ».

Ainsi le jeu du mot d'esprit n'a de sens que parce qu'il faut faire avec une autorité, autorité surmoïque avec laquelle il faudra dans un jeu pervers « *lui faire dans le dos* », grâce à une saillie, une pointe, atteindre l'objet visé, se glisser dans la brèche d'une suite de mots, alors que le chemin paraissait à première vue long et délicat, lui le Witz, il trouve un raccourci.

En ce sens, et par le raccourci emprunté, le witz est source de plaisir et de satisfaction ; cela tient pour une part à « *l'économie réalisée sur la dépense d'inhibition ou de répression* »⁸¹ sur les pulsions sexuelles et agressives qui selon le mécanisme de l'exhibition vont malgré tout pouvoir être en représentation. Cependant contrairement au comique qui se joue dans une relation duelle et donc solitaire parce que ce dont on rit se rapporte à soi par le mécanisme d'une identification au trait burlesque de la situation, « *on peut jouir seul du comique là où on le rencontre. Au contraire, on est obligé de communiquer le mot d'esprit à autrui* »⁸², le witz, lui, comporte toujours la notion d'une troisième personne, quelle soit présente ou pas. Ainsi nous pouvons deviner le procédé pulsionnel mis en lien par le mécanisme du mot d'esprit.

Le besoin de communication du fait de son apparente extériorité répond indéniablement au principe même de liaison de la pulsion sexuelle et agressive en partance du ça mais ne pouvant pas s'exprimer telle quelle. En ce sens, la pulsion lors de la phase de traitement par le moi, lui-même de connivence, lui contraint de dérouter subtilement la censure du surmoi en jouant sur « *le non-sens contre les objections de la raison* »⁸³ et en communiquant le witz à autrui chez qui on devra ou pourra observer une manifestation de rire et de plaisir.

L'auteur va ainsi mener à son terme l'achèvement du mot d'esprit. Achèvement parce qu'en provoquant « *l'hilarité [chez l'autre] qui m'est refusée à moi-même, mais qui chez l'autre est manifeste [... L'auteur] a besoin d'autrui pour éprouver s'il a accompli son intention* »⁸⁴. Achèvement d'un mouvement de transgression qui a su contourner toutes les censures pour en partager la jouissance.

Le Witz va ainsi permettre l'expression par procuration de cette pulsion sexuelle et agressive grâce au jeu subtile de la triangulation dans laquelle il s'impose. Triangulation

⁸¹ S. Freud : *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, P 226, Folio Essais, 2005.

⁸² *Ibid.* 263

⁸³ *Ibid.* 264

⁸⁴ *Ibid.* 263, 264

qui met en exergue la dimension sociale à trois personnes, trois intervenants que ne possède pas le comique : une première personne auteur du mot d'esprit, une deuxième prise pour objet de l'agression ou sexuelle, et la troisième qui entend et jouit du plaisir contenu dans l'allusion. Ce qui fera dire à Freud que « *le mot d'esprit est un coquin en lui-même duplice qui sert deux maîtres à la fois* »⁸⁵ mais en omettant de dire que le coquin avait été convoqué par l'auteur, conférant de fait, à ce dernier, une position de grande maîtrise dans le lien social et de talent pour en constituer le canevas, pour jouer son coup ; le plaçant ainsi en position de *Maître* dans une pseudo-relation sado masochiste où le sadisme est partagé entre deux protagonistes selon le procédé suivant :

1. Le sujet émetteur du *Witz*, qu'on appellera (\$), va se servir d'une tierce personne (a) pour assouvir un désir d'agression sans pour autant l'anéantir totalement mais avec l'intention de la rabaisser symboliquement.
2. (\$) crédite une autre personne (A) à son insu d'accepter la transmission de cette pulsion libidinale agressive en provenance d'une partie du moi déformé de (\$), la partie la plus rebelle aux injonctions du surmoi répressur, qui pour arriver à ces fins, devrait engager un surcroît d'énergie.
3. (A) se trouve malgré lui impliqué dans ce partage de désir d'agression et complice de la machination dont (\$) est l'instigateur.

Car il ne faut pas se faire d'illusion, l'emploi du mot d'esprit par le sujet est bel est bien un échec du mécanisme de défense du refoulement. De faire avec la réalité qui s'impose et la censure à laquelle il doit faire face, le moi se déforme en deux secteurs : l'un interne adaptatif vis-à-vis du surmoi, l'autre tourné vers l'extérieur ayant dans le viseur (a) et (A) la jouissance par procuration.

Il s'agit maintenant pour (\$) de trouver un chemin extérieur rapide pour cette pulsion libidinale, un raccourci, « *un court-circuit* »⁸⁶ phonétique, langagier en direction de (A) permettant dans une association représentative externe, et grâce à un trait de communauté, de se substituer par un lien interne. (\$) désormais débiteur de (A) ne peut que s'exonérer de sa dette par le crédit d'une jouissance qu'il lui procure, et qui se manifestera par le rire. Le rire en tant que paiement au comptant (ou au content) d'une

⁸⁵ *Ibid.* 282

⁸⁶ *Ibid.* 228

jouissance que (\$) ne peut s'accorder à lui-même, en tant que résidu manifeste de cette pseudo-relation sadomasochiste, ce rire résiduel qui signe la transaction, et son absence la sanctionne.

En effet, le fruit de cette ternarité, c'est-à-dire un prétexte avec une pseudo-relation sadomasochiste, sera nécessaire au déclenchement du rire par satisfaction pulsionnelle qui relève sans doute d'une esthétique qui se joue dans cet espace à trois dimensions, dans un *entre*, et donne de la consistance à de *l'intermédiaire* par une allusion flottante partagée.

Cependant en définissant le lien qui unit ces trois protagonistes nous omettons un paramètre, un quatrième intervenant situationnel permettant de soutenir la mise en scène du Witz. Ce quatrième facteur pourrait être dénommé le contexte. Contexte qui finalement soutient l'ensemble de cet édifice et sa mise en œuvre. Il inclut à la fois les acteurs mais également les circonstances qui entourent l'événement pour donner dans le non-sens du message, une réponse, un sens à la communication qui la rend intelligible pour l'Autre. Il influence la relation elle-même. Contexte qu'il ne faut pas confondre avec le cotexte qui lui serait lié directement au trait de communauté qui met en jeu la relation.

À travers la technique du *Witz*, nous pouvons mieux apprécier ce qui en substance constitue le lien social. La mise en scène des pulsions libidinales engage des individus dans un processus de liaison grâce à une sorte de pulsion de transmission qui induit le jeu d'un entrelacement dont la résonnance donne de la consistance au vide qui les sépare tout en favorisant l'intermédiarité psychique de représentations inconscientes.

Le trait de communauté qui va unir notre relation nous en avons déjà parlé dans le processus d'identification, c'est le même qui est à l'œuvre dans le cas du *Witz*. Il a la même particularité temporelle et spatiale, à savoir qu'il vient s'actualiser dans la relation par une mise en jeu, dans l'instantanée, d'une formation de l'inconscient dont « *la sonorité des mots au lieu qu'elle fût vers leur sens, [de] faire en sorte que la représentation (acoustique) du mot elle-même [prenne] la place de sa signification* »⁸⁷. Dans une sorte de pseudo-délire canalisé, où au lieu d'être comme dans le cas du délire issu de pathologie relative à un moi morcelé dont la représentation acoustique porte sur des « *associations externes* »⁸⁸. Dans le *Witz* l'association est « *interne* »⁸⁹. Et évoquant

⁸⁷ *Ibid.* 227

⁸⁸ *Ibid.* 227

ce trait acoustique commun à l'un et à l'Autre, il vient frapper l'imaginaire qui en relève l'antinomie pour mieux en réconcilier la logique sous-jacente.

Dans ce jeu triangulaire de transmission d'un trait d'esprit commun à l'un et à l'Autre, le *Witz* se fait acte par excellence d'un lien social. Acte à partir de la pulsion qui le produit et de la vérité qui en soutient le désir de l'auteur. De plus l'effet éclair (*Blitz*) de liaison à l'égard de l'auditeur, et peu importe sa réaction, témoigne de la part du sujet d'un positionnement particulier qui est conféré au procureur sur le moment. Positionnement qui ne peut être que le même où fût un temps, l'enfant était « *habitué à traiter les mots comme des choses, [avec] l'inclination à chercher derrière des sonorités de mots identiques ou similaires une signification identique, inclinaison qui est source d'erreurs dont rient les adultes* »⁹⁰ ou substituts parentaux avec lesquels se forment les premières identifications et se tissent les premiers liens sociaux. L'adresse en question sera donc celle du grand Autre (A) le lieu de l'au-delà du plaisir, car si la plus-value, la satisfaction pulsionnelle et le plaisir sont du côté du sujet du *Witz* qui en témoigne par sa retenue affective, la jouissance est du côté de l'Autre duquel jaillit par le rire, ce surplus pulsionnel, que le sujet ne peut s'accorder à lui-même.

Quant à l'objet prétexte (a) élément du contexte, car c'est bien lui qui sera à l'origine de l'intention de formulation d'un *Witz*, provoquera chez le sujet le désir de communication à l'Autre, « a » étant la cause libidinale de ce désir. Là encore, c'est le jeu de l'identification qui parle, mais qui parle vraisemblablement de quelque chose que le sujet ne peut ou ne peut plus s'accorder à lui-même. Ce trait de communauté est le sujet d'où s'origine une tendance interne qui voit le jour dans une forme travestie. Ce trait d'identification n'est rien d'autre que le sujet lui-même, et l'autre objet de la moquerie n'est autre que l'image moqueuse que le sujet a de lui-même, l'autre objet auquel le sujet s'identifie comme trait répétitif qui condense l'histoire du sujet, mais contrairement à l'auditeur (A) qui partage la satisfaction pulsionnelle, la personne objet (a) échappe à la logique transactionnelle de la pulsion, elle reste en dehors de la dynamique homogène de (\$) et de (A), et c'est parce qu'elle est source de production par excès qu'elle donne vie au système.

Et comme dans le travail du rêve ou le lapsus, la chose va sortir, mais contrairement à ce dernier se sera dans une forme sublimée. C'est donc par un retour du refoulé que se

⁸⁹ *Ibid.* 227

⁹⁰ *Ibid.* 227

produit le Witz. Processus inconscient qui par le travail préconscient va probablement orienter la pulsion libidinale.

En résumé, la technique du Witz, nous a permis dans un premier temps d'observer que toute identification est sociale, dans un second temps, de mettre en avant les conditions pulsionnelles qui poussent un individu à communiquer avec ses congénères. Dans un troisième temps, malgré la ternarité dans laquelle le mot d'esprit s'invente, « Un plus » est repéré pour en garantir la jouissance.

Enfin cette technè langagière sur laquelle s'appuie la pulsion libidinale partagée répond à une logique inconsciente et à un savoir interne à l'hystérèse du sujet pour l'adresser (la pulsion) ou le représenter (le sujet) auprès d'un Autre intervenant en vue de le faire jouir. L'innovation que l'on doit à Freud dans l'analyse du mot d'esprit est non pas de définir les relations sociales uniquement sur un mode longitudinal comme on pourrait le supposer, mais bien d'y introduire de la transversalité. De plus, et même si on en reporte tous les honneurs aux linguistes du XXe qui ont théorisé la structure du langage avec la question du signe, du signifié et donc du signifiant, il est indéniable que Freud dès 1905 en introduisant la question de représentations acoustiques chargées d'affects, et donc sans le nommer ainsi du signifiant, « *anticipe sans s'en rendre compte, les travaux de Saussure et du cercle de Prague (Jakobson). [L'hypothèse de François Péraldi]*⁹¹ est que Freud met en place une conception apparemment naïve du langage et de la parole qui en fait anticipe la sémiotique de Charles Sanders Pierce telle qu'elle ne pouvait être découverte et comprise qu'après le développement de la linguistique saussurienne et néosaussurienne, bien qu'elle ait été écrite et pensée entre 1860 et 1914 »⁹².

Ainsi à partir de l'analyse du mot d'esprit, et de cette courte assertion comme quoi la technè, ou plutôt la praxis langagière du Witz s'appuie sur une pulsion libidinale partagée qui répond à une logique inconsciente et d'un savoir interne à l'hystérèse du sujet pour l'adresser ou le représenter auprès d'un Autre intervenant en vue de le faire jouir, J. Lacan, qui ne l'exprime pas ainsi, défendra cette thèse qui lui permettra de bâtir son édifice psychanalytique et définir le discours comme lien social en référence aux travaux de Marx sur la position du Maître. Conceptualisation tirée de la division

⁹¹ François Péraldi, Psychanalyste et professeur au département de traduction de l'Université de Montréal, né en Corse en 1938 décédé en 1993 à Montréal Québec.

⁹² F. Péraldi : *L'Autre. Le temps*, séminaire 1982-1985, P63, Editions LIBER 2007.

harmonique et du théorème de Thalès. Élaboration matricielle et mathématique du lien social et du discours traduisant notre assertion précédente, en d'autres termes que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant pour produire une perte. Mais aussi que le désir de production de discours s'appuie ou s'assoit sur une vérité inaccessible à l'adresse d'un Autre où « sous l'Autre, c'est celle où se produit la perte, la perte de jouissance dont nous extrayons la fonction du plus de jouir. »⁹³

Avant de traiter et d'approfondir la question du discours, du rapport de l'individu et du social au travers des travaux de J. Lacan, il nous semble important à cet instant d'abandonner provisoirement la théorie freudienne pour faire un aparté sur une affirmation que l'on peut retrouver tout au long de l'enseignement lacanien sur *la non-existence du rapport sexuel*.

En effet, nous ne pouvons faire l'impasse sur cette question sachant que ce travail traite avant tout de la question de la sexualité, mais aussi elle nous permettra d'avancer par la suite lorsque nous traiterons la question du malaise dans la culture néolibérale et du rapport des individus à la jouissance.

Alors peut-on parler entre individus de *rapports sexuels* ? Mais tout d'abord qu'est ce qu'un *rapport* ? Comment peut-on définir cette notion de rapport en psychanalyse ? Et puis, s'il existe un ou des rapports sexuels, en existent-ils d'autres ?

2.4) Aparté sur la notion de rapport (sexuel)

Le Nicot, Thresor de la langue française (1 606) page 538 donne entre autre une définition du mot Rapport, en tant que « *récit de bouche, ou par escrit de ce qu'on a veu, fait, ouy ou entendu, Relatio*⁹⁴. Selon ce on-dit, *Le rapport d'un procès fait au bureau par un juge. Le rapport d'un Veneur de ce qu'il a veu rencontré et destourné en sa queste. Le rapport d'un sergent de ce qu'il a fait en exploictant. Le rapport des jurez priseurs, arpenteurs, de ce qu'ils ont visité, prisé, mesuré, et semblables* »⁹⁵. Le rapport

⁹³ J. Lacan (1969-1970), Le séminaire XVII, *L'envers de la Psychanalyse*, P 106, Edition Seuil 2006.

⁹⁴ Relatio : mot latin, action de rapporter, de reporter à la même place, relatio gratiae, témoignage de reconnaissance.

⁹⁵ <http://portail.atilf.fr/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=rappel>

à cette époque est relatif d'un discours, d'un témoignage à propos d'une chose ou d'un événement, qu'une personne en fait état auprès d'une autre.

Plus tard, le Dictionnaire de l'Académie française 1^{er} édition en 1694, inclura dans la définition de base du mot rapport la notion d'une plus value, d'un revenu, de ce que produit une chose, ce qu'elle rapporte en terme financier ou de récolte ou qui aurait une utilité médiocre : « *Ce champ, cette vigne, ce pré, cet arbre est d'un grand rapport. Cette terre est de meilleur rapport que celle qui la joint.* »⁹⁶. Largement complétée sera la définition de ce mot dans les éditions ultérieures, notamment en droit avec l'exposé des éléments de fait ou de droit d'un procès, établi et présenté à l'audience ou en cours de délibéré par un magistrat de la juridiction chargée de juger l'affaire ; médicalement « *pour une vapeur incommode, désagréable, qui provient d'indigestion, monte de l'estomac à la bouche. J'ay de meschants rapports de cette viande. Les raves causent des rapports.* »⁹⁷

C'est en 1762 dans la 4^{ième} édition du Dictionnaire de l'Académie française, qu'apparaît la définition mathématique de mot rapport : « *se dit de la relation que deux grandeurs ont l'une avec l'autre. Il y a le même rapport entre six & douze qu'entre trois & six.* »⁹⁸. Mais aussi du rapport, de la ressemblance, de la conformité, des éléments communs entre deux personnes, deux langues, deux particularismes : « *La Langue Italienne a grand rapport avec la Langue Latine. Il y a un grand rapport d'humeurs entre ces deux hommes. Il y a un grand rapport entr'eux pour les traits du visage.* »⁹⁹. Dans cette édition, se voit introduit pour la première fois la question d'une relation aux choses et à leur fin, la relation de cause à effet, d'une tendance vers un but : « *Les actions humaines sont bonnes ou mauvaises, selon le rapport qu'elles ont à une bonne ou à une mauvaise fin.* »¹⁰⁰. Plus tard décliné dans les relations grammaticales, dans la construction de la phrase, le rapport entre les mots, le rapport entre l'adjectif et le substantif, mais aussi dans « *l'espèce de liaison, de connexion, de relation que certaines choses ont ensemble. Montrez-moi le rapport que ces deux affaires ont ensemble. Ce que vous dites aujourd'hui n'a aucun rapport avec ce que vous disiez hier. Vous dites là des choses qui n'ont nul rapport ensemble. Il n'y a aucun rapport entre ces choses. Cela n'a point de*

⁹⁶ Ibid. [http](#)

⁹⁷ Ibid. [http](#)

⁹⁸ Ibid. [http](#)

⁹⁹ Ibid. [http](#)

¹⁰⁰ Ibid. [http](#)

rapport, n'a pas rapport à ce que je vous dis. Cela n'a rapport à rien. Ces deux sciences ont un grand rapport entre elles. Toutes les parties du corps ont un certain rapport les unes avec les autres. Rapports de convenance, de disconvenance, de similitude, de différence. »¹⁰¹, Et ainsi au fur et mesure dans la 6^{ième} édition en compléter la définition par les relations que les hommes ont entre eux : « *Rapports de commerce, d'intérêt, de parenté, d'amitié, de confraternité. Nos rapports ensemble sont fort agréables. Je n'ai jamais eu aucun rapport avec lui.* »¹⁰².

Enfin, lors de la 8^{ième} édition de 1932, se verront introduit dans la signification de ce terme la question du rapport militaire, qui reste finalement fidèle à la constitution d'un énoncé oral ou écrit sur des activités ou des opérations journalières, et celle qui fait allusion à la sexualité qui apparaît par une simple phrase : « *Avoir des rapports avec une personne, Avoir un commerce intime avec elle.* »¹⁰³. Les éditions qui vont se succéder, n'apporteront rien de neuf sur cette signification.

Nous avons pu voir en substance l'évolution à travers le temps de la signification du mot rapport, notamment des champs qu'il a investi, et pour tenter d'en résumer la teneur, une analyse ensembliste peut être effectuée sur ce sujet dans lequel trois sous-ensembles ressortent.

- Le premier faisant référence à la question d'une production : que ce soit une énonciation à propos d'un sujet, un discours qui consiste à rapporter des faits, des événements, des choses. Mais aussi par la conjonction de plusieurs éléments de provoquer la production d'un fruit (agricole, financier...), production d'une émission telle quelle soit comme dans le langage avec la formation du signe issu d'un rapport entre un signifiant et un signifié. Dans cette catégorie le rapport est lié à la notion d'aboutissement d'un projet, d'une entreprise, d'une plus value au sens économique du terme, plus précisément dans la vision Marxiste de la plus-value.
- Dans le second sous-ensemble la signification du mot rapport s'inspire en grande part de la définition aristotélicienne du « *relatif* » et c'est ce qui peut déjà produire une confusion entre la notion de rapport et de relation. Ainsi le rapport ou « *le relatif aristotélicien* » est une affaire de comparaison entre deux ou plusieurs éléments qui

¹⁰¹ *Ibid.* <http>

¹⁰² *Ibid.* <http>

¹⁰³ *Ibid.* <http>

s'incluent dans le même champ, le même domaine de définition, afin de produire un résultat, par une division numérique donner un quotient, et par la confrontation des éléments faire montre de la proportionnalité qui les rapproche. Ainsi le rapport serait la partition, la division d'un ensemble par des éléments disjoints constitutifs de cet ensemble et dont leur réunion le reconstituera. De sorte que toute partie de cet ensemble représente un certain rapport à l'ensemble, d'autre part la somme des rapports ou des quotients, des différentes parties constituant la partition sera égale à Un. Le rapport exprime ainsi une comparaison-inclusion-division des parties à l'ensemble. Ici ce qui prime, c'est le rapport du numérique, du mesurable qu'il peut exister entre deux choses, que cela soit de l'ordre du concret ou de l'abstrait. De plus Aristote dans « *Métaphysique* » introduit quant au relatif selon la puissance, la notion d'état ou de positionnement en fonction des actes et du temps afin de faire montre du rapport de causalité, c'est-à-dire lorsqu'un événement actuel est l'incidence d'un événement antérieur : « *c'est ainsi que le père est dit père de son fils, car l'un a fait et l'autre a subi l'action d'une certaine manière.* »¹⁰⁴. Par ailleurs cette vision du « relatif aristotélicien » et le rapport seront à la base au début du XXe de la théorie de la relativité tel que l'a établi Albert Einstein en 1905, relativité dans son assertion du mesurable et du numérique d'éléments en interactions dans n'importe quel système de coordonnées : « *les lois physiques sont les mêmes dans tous les systèmes de coordonnées en mouvement uniforme les uns par rapport aux autres* »¹⁰⁵

- Un troisième sous-ensemble se constituera à partir de 1932. Il consistera à mettre sur un même plan la question du rapport avec celui d'une relation entre deux individus et faire de ce rapport la cause et non la conséquence. Je m'explique, si un lien entre une chose et l'autre est constitutif de la cause, des fondements qui les relient, c'est-à-dire de l'objet qui en motive la rencontre, le rapport est une conséquence, c'est-à-dire de la plus-value ou la perte que l'on tire de cette confrontation. Autrement dit, si la relation implique un prédicat, une adresse, une correspondance des éléments entre eux, le rapport est une simple opération qui se suffit à elle-même pour engendrer un résultat. Pour le dire autrement, le rapport « individu / chose » retournerait d'un

¹⁰⁴ Aristote : *Métaphysique*, P 201, tome 1 livre A-Z, Bibliothèque des textes philosophiques, 2000.

¹⁰⁵ A. Einstein, L. Infeld : *L'évolution des idées en physique*, P 231, Editions Flammarion, 1982.

mode de fonctionnement en dyade ou en triade, alors que la relation repose essentiellement sur le mode d'une triangulation.

Ainsi une phrase du type « *untel entretient de bons rapports commerciaux avec sa clientèle* », même si dans la tournure de cette phrase une coloration relationnelle semble se dégager, elle ne décrit cependant à juste titre que la conséquence mercantile sous-jacente et sous-entend les fruits récoltés, les produits obtenus de l'activité commerciale qui est en jeu entre le vendeur et chacun de ses clients. De fait cette phrase se réfère au premier sous-ensemble de la signification du mot rapport où il est question en fait d'une production.

Là, où cet abus langagier - du rapport en tant que relation - est éclatant, serait pour faire montre de ce qui unit une personne avec une autre personne en faisant l'amalgame entre rapport « individu / activité » et les fondements d'une relation. Nous pourrions observer ce phénomène au travers de phrases du type : « j'ai eu avec cette personne... Des rapports sexuels, pour en expliquer l'objet de la rencontre ».

Cela marcherait-il aussi dans un autre cadre de rencontre au quotidien ? C'est-à-dire qualifier de rapports alimentaires si on est invité à manger !... Ou alors de rapports médicaux si l'on a rendez-vous chez son médecin !... Mais encore de rapports psychanalytiques si l'on a rendez-vous chez son analyste !

On comprend aisément que dans les cadres relationnels proposés ci-dessus ne sera pas établi un compte rendu, un rapport détaillé oral ou écrit sur l'alimentation, le sexuel, le médical ou l'analyse de la part de la personne avec laquelle on va dîner, que l'on souhaite visiter ou que l'on consulte. Mais également, si l'on s'en tient à la terminologie du mot rapport, il serait plus convenable de parler « *du rapport à* », c'est-à-dire du rapport de l'individu à l'alimentation, du rapport de l'individu à la sexualité, à l'activité médicale ou à l'analyse. Et si l'individu espérait une plus-value dans sa rencontre, en en faisant un rapport, c'est qu'il se situait dans une activité jouissante, et ce qu'il positionnait en tant que relation n'était en fait qu'un rapport à sa satisfaction espérée, à sa jouissance personnelle.

De plus, si l'on s'en tient uniquement à la question de la relation sexuelle, quoi que l'on fasse, rencontrer l'autre c'est rencontrer l'autre sexe, car dans le jeu spéculaire la rencontre de l'autre se traduit par la confrontation à une image partielle, car incomplète, et reconstruite de l'autre. Ce qui nous fait ainsi dire que si la rencontre est une ébauche de relation, c'est que quel que soit le sexe, c'est une rencontre avec un autre sexe (même

dans ce qui s'appelle homosexualité), et pour le dire plus succinctement si le rapport est *homo*, la relation est *hétéro*.

On voit donc que de telles phrases proposées précédemment sur la question du rapport ne tiennent pas la route et heurtent l'auditeur, sauf dans le cas du rapport sexuel où finalement cet abus de langage ne choque plus l'oreille des français, y compris au sein de certaines professions médicales, où paramédicales qui l'emploient fréquemment.

Ce nouveau champ de définition du mot « *rapport* » empiète littéralement sur celui de « *relation* » et démontre clairement l'abus langagier. À l'instar de l'utilisation qui en a été fait plus haut, rien n'a pu être comparé, ni inclus, ni mesurable, ni discursif sur l'activité. Pourtant ce qui est une aberration pour le psychanalytique, le médical ou l'alimentaire ne l'est plus dans le quotidien pour le sexuel. Placer la relation sous l'angle du rapport serait finalement travestir une promesse en contrat, une obligation de moyens en obligation de résultats, c'est travestir la relation *hétéro* en un rapport *homo*.

Y a-t-il désormais une attente particulière vis-à-vis de la relation sexuelle, un résultat espéré conséquent à cette activité qui alors saurait occasionner un rapport ? Dans quel discours le sexuel procède-t-il au XXI^e. Et qu'en est-il de la vision psychanalytique sur la question du rapport ?

Globalement, la psychanalyse s'en tient aux différentes définitions du mot que propose le dictionnaire de l'académie française ; là où ça coince, c'est en ce qui concerne la question du « *rapport sexuel* ». Dans l'enseignement de la théorie psychanalytique et notamment avec Jacques Lacan « *le rapport sexuel n'existe pas* », comment expliquer cette assertion qui vient finalement contrarier un des emplois les plus courants de ce mot à notre époque.

Si l'on s'en tient à la définition de l'hystérèse du sujet, en supposant que la courbe qu'elle décrit soit valide et s'intègre dans la conception psychanalytique, nous pouvons en déduire que si rapport sexuel il y a, c'est-à-dire de l'ordre d'un possible dans le réel, il retournerait d'une opération qui occasionnerait la production d'une perte dans sa réalité biologique. Une perte, soit d'une partie des organes sexuels de type amputation, soit d'une émission, une éjection quelconque qui proviendrait des voies sexuelles de type urine, sperme, cyprine... Voir même l'accouchement par les voies sexuelles de l'enfant pour la génitrice, et encore rien n'est sûr que l'on puisse catégoriser cette

dernière mais aussi les autres productions de sexuelles, en tout cas peut-on les considérer tout au plus d'organique.

Nous avons pu montrer précédemment que l'origine de l'hystérèse était dans son rapport à la chose freudienne l'affaire d'un décalage du temps et de l'espace issue d'une perte originelle qui dans le discours lacanien prendra valeur de réel. Ce temps et cet espace qui constituent un retard dans le rapport qu'entretient un sujet avec le réel, implique pour celui-ci la possibilité d'en faire une reconstruction imaginaire ou symbolique. Donc selon toute vraisemblance quand je regarde un objet, celui-ci n'est déjà plus tel que je le perçois et aurait subi une érosion du réel, et rendrait de ce fait impossible la capture immanente, instantanée de celui-ci. Ce que nous percevons ce n'est plus l'objet en tant que tel mais pour faire allusion à la physique des particules la propagation d'un champ qui nous bombarde.

En effet, imaginons la scène suivante. Supposons qu'un esprit malin me lance le défi de dessiner un simple glaçon rectangulaire de la façon la plus réaliste possible alors que la scène se passe en plein Sahara sous une température de 50° degré Celsius sous abri. Selon toute vraisemblance, quelques secondes seulement après m'être lancé dans mon étude graphique, le glaçon soumis à la température ambiante aura déjà changé de forme, et je devrais ainsi en modifier mes premiers contours. Un temps plus tard croyant avoir fini l'esquisse, mon glaçon ne sera plus qu'une flaque d'eau. Remodifiant à nouveau mon dessin, et le temps que je réalise, l'eau s'est totalement évaporée et il ne reste plus rien à dessiner. De mauvaises langues insinueraient que je dessine lentement ou que je n'avais qu'à prendre une photographie. À travers cette fiction je ne prétends pas que le réel c'est le néant, ni non plus que l'on n'y ait pas accès mais que le réel pour l'individu est l'objet qui aura subi la loi du langage et du désir et trouve comme médiateur le signifiant, impossible du réel incarné par le décalage du temps de l'espace et du mouvement. Et si le réel c'est avec J. Lacan « *ce qui ne cesse de ne pas s'écrire* », on peut dès lors affirmer que si l'écriture n'est qu'une représentation graphique de la pensée préconsciente alors le réel est ce qui ne cesse d'être fantasmé.

Ainsi, le rapport au réel est un rapport physique¹⁰⁶, ou plus précisément comme dirait M. Chagall pour évoquer le foudroiement ressenti et provoqué par une œuvre d'art lors de

¹⁰⁶ Un rapport physique au sens de rapport à la nature tel que l'entendaient les grecs, de la place de l'homme et de sa vérité face aux phénomènes naturels. De l'explication des faits et de l'influence de la Nature hors références irrationnelles (Dieux, esprits, destin...)

sa contemplation : « *c'est le secret de la chimie* »¹⁰⁷.

Face à l'indescriptibilité du réel, c'est-à-dire de cette impossibilité de soutenir le réel par aucune forme symbolique, ou de ne le soutenir que par des formes approximatives, Les différentes sciences qui se réclament de la physique ne peuvent qu'élaborer des lois écrites ou des théories pour palier ce décalage. C'est-à-dire de partir du réel pour en bricoler avec méthode et rationalité une réalité symbolique qui fait office de savoir, « *c'est un symbolique qui à lui tout seul désormais [...] vient rendre compte du réel* »¹⁰⁸ et en oubliant de fait, au-delà du réel, le jeu du langage.

Un scientifique obstiné pourrait nous rétorquer que faire de la preuve mathématico-expérimentale ou par l'observation qui vient confirmer la théorie. Nous lui répondrions pour aller sur son terrain de la physique que même la lumière a une vitesse, vitesse qui elle-même traduit un décalage spatio-temporel, et donc que l'instantanéité n'est qu'un mirage. D'ailleurs, même lorsque nous observons le ciel d'une nuit étoilée, rien ne nous prouve que l'astre lumineux que nous observons cette nuit-là, n'a pas déjà disparu depuis quelques siècles et que nous ne percevons que les reliquats de lumière qui mettent du temps pour parvenir jusqu'à nous. Ce même scientifique obstiné qui ne voudrait pas accepter la vérité du rapport au réel, nous objecterait d'ailleurs qu'il suffirait de prendre un télescope électronique pour rendre possible l'observation et de s'apercevoir que l'astre n'est plus là... Confortant ainsi ses certitudes réduisant ainsi l'impossible du réel à l'impuissance humaine.

À ce stade de notre commentaire, nous pouvons, afin de schématiser notre propos, définir les axes d'abscisse et d'ordonnée mais aussi le demi-plan de référence dans lequel évolue l'hystérésis de l'inconscient, et conformément à la conception de la topologie lacanienne RSI, nous nommerons en abscisse le symbolique, en ordonnée l'imaginaire et le plan le réel (voir figure 6).

¹⁰⁷ Citation de Marc Chagall tirée d'images d'archives présentées à l'occasion d'un documentaire français réalisé par Valérie Exposito, Cyril de Turckheim et Yoyo Maeght en 2007 rediffusée sur *France 5* le 16 septembre 2010, « *Un soir au musée de Saint Paul de Vence* ». Emission en l'hommage de la Fondation Maeght inaugurée le 28 juillet 1964 en présence du ministre des affaires culturelles A. Malraux.

Il est également intéressant de voir que M. Chagall refusait s'il avait le choix, c'est-à-dire hors contexte du principe de réalité, de signer ses œuvres. Selon lui, une œuvre reste forcément inachevée et la signature en tant que signifiant maître vient faire point final, coupure avec le réel de l'œuvre. La signature à la fois signe et mot perpétuant le meurtre de la chose.

¹⁰⁸ J. P. Lebrun : *Un monde sans limite*, P 79, Editions Eres, 2009.

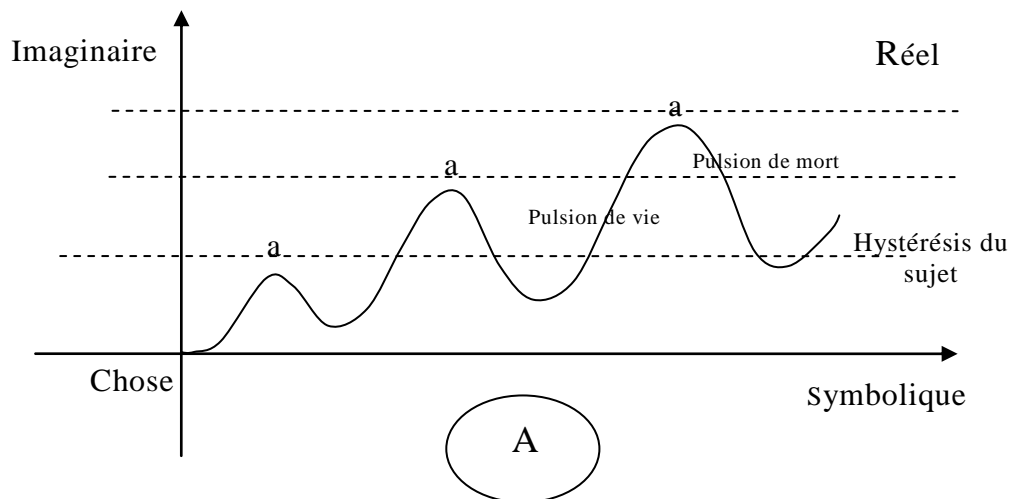


Figure 6

Donc si on conçoit d'un point de vue hystérétique et avec J. Lacan que l'impossible s'est le réel, c'est que nous vivons psychiquement dans l'impossible et que tout est affaire de reconstruction dans l'imaginaire et le symbolique. Cette reconstruction aura la mission finalement de venir contrebalancer de façon parcellaire ou extraordinairement la perte que nous avons dénommée dans notre formule de l'objet premier par -1. Et c'est dans la quête d'un comblement de cette perte par un +1 que le sujet désire sous la forme d'une courbe faisant apparaître au fil du temps des séquences répétitives, de forme sinusoïdale. À chaque progression marquant un moment de pulsion de vie et chaque décroissance un moment de pulsion de mort.

Alors quel point commun y a-t-il entre l'hystérèse du sujet, l'impossible du réel et le rapport sexuel ?

Et bien le même qu'entre relatif et absolu, que nous avons appelé avec J. Lacan « la jouissance ». Car si désirer (+1), c'est de tenter d'annuler par une sorte d'entêtement une perte (-1), c'est de « *force* » voué à l'échec.

Par exemple, l'enfant lors du conflit œdipien, le jeu de ses fantasmes inconscients lui laisse supposer qu'un rapprochement avec la mère pourrait lui offrir une totale complétude. Des fantasmes qui lui font miroiter que la jouissance absolue existerait ou en tout cas qu'elle serait possible dans un rapport incestueux avec la mère, l'Autre de sa naissance. Dans cette mécanique fantasmatique, il inscrit ainsi la jouissance dans l'ordre du sexuel et non pas du génital puisque que rien ne prouve que l'Autre soit d'une part la mère génitrice, et d'autre part comme nous l'avons précédemment défini l'Autre est une

figure mythique qui ne peut s'appréhender dans sa totalité mais que de façon asymptotique.

De plus, l'enfant étant lui-même la présentification d'une perte par rapport à la Chose de sa naissance tente de s'annuler lui-même dans le simulacre d'un rapprochement maximum dans l'acte incestueux. L'enfant suppose dans un fantasme inconscient être d'une part la jouissance absolue recherchée par l'Autre, mais aussi d'autre part de réussir un possible retour en arrière.

Ainsi rien ne peut contrebalancer le décalage du réel, et quoi que l'on fasse a toujours un coup d'avance, que toute tentative pour le contrecarré plonge inévitablement le sujet dans la jouissance c'est-à-dire dans un au-delà du principe de plaisir et de la pulsion de mort par référence à Freud.

Par ailleurs, chez Freud, le décollement de l'enfant avec sa mère se traduit par un forçage pour éviter de le laisser jouir dans un rapport sexuel avec elle (et ici le mot « rapport » convient parce qu'il s'agit de ne faire plus qu'Un). Cela passera par l'introduction d'une tierce personne, à savoir le père. Dans ce sens J. Lacan va au-delà du conflit œdipien. Pour lui cette tâche qui consiste en ce désengluement dans le rapport sexuel mère-enfant, est réservée au père dans le mythe œdipien et n'a de réelle signification que parce qu'il est une des conséquences de sa division par le langage.

Jean Pierre Lebrun reprenant J. Lacan le décrit très bien dans « *Un monde sans limite* » lorsqu'il nous enseigne sur l'organisation du sujet à partir de sa confrontation à l'asymétrie de base de la conjoncture familiale dans sa représentation de la structure du langage : « *Là où Freud fait consister le désir de la mère comme désir de l'enfant pour la mère, Lacan nous amène également à entendre le désir de la mère dans le sens du subjectif du génitif, ce qui induit que le vœu incestueux est aussi le vœu d'être possédé par elle, par ses signifiants, de lui rester collé.[...] emprisonné dans le désir de la mère, y rester fixé* »¹⁰⁹.

En ce sens au stade « du rapport » l'enfant ne peut plus désirer, c'est-à-dire imposer son propre désir parce qu'il préfère être sous l'emprise des mots de l'Autre, comme un marsupial qui refuserait de quitter la poche maternelle. Ainsi, « *c'est au sein de ce système langagier que devra avoir lieu l'opération qui introduira le futur sujet à pouvoir soutenir son désir singulier, l'agent de cette opération n'étant autre que le père qui aura la charge d'amener la possibilité d'une intervention autre à l'endroit où la*

¹⁰⁹ J. P. Lebrun : *Un monde sans limite*, P 41, Editions Eres, 2009

mère (qui n'est pas toute) *consent à être manquante* »¹¹⁰.

Si dans ce « rapport sexuel » défini comme une non distanciation à la mère qui mène irrémédiablement à la psychose, le tiers n'intervient pas pour signifier un manque dans l'Autre, c'est-à-dire de circonscrire les bords d'un vide nécessaire entre le sujet et l'Autre, de mettre de « l'entre », le sujet ne pourra accepter la division et se structurer dans le langage.

Le père, en tant que contrepoids au pouvoir de la mère qui se joue essentiellement dans le registre du réel, vient par la force de ses signifiants offrir une coupure par son pouvoir symbolique pour que s'immisce le sujet dans l'espace de la coupure et se structure par le langage dans le réel. Tel que J. Lacan l'a défini dans la phrase « *le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant* ». J. Lacan appellera la position du petit autre en A par la lettre « P », cependant comme le montre la figure 7 ci-dessous, la portée symbolique que peut avoir le petit autre en tant que père et qui institue la loi de l'interdiction de l'inceste, plus connu sous l'appellation du signifiant du Nom du père, ne s'opèrera que dans *l'après-coup*, c'est-à-dire à la retombée de la courbe, retombée maintenue par un écart à l'Autre, par un vide désormais occupé par un signifiant qui régit deux fonctions de façon simultanée : instituer la loi de l'interdiction de l'inceste par la division du sujet et relancer le processus de cheminement métonymique de la pulsion vers de nouveaux objets.

Ce signifiant structure fondamentalement le processus de métaphorisation, du transport dans l'hystérèse du sujet par la substitution de la Loi par le signifiant phallique. Nous choisirons ici la terminologie « NP » plutôt que celle utilisée par J. Lacan.

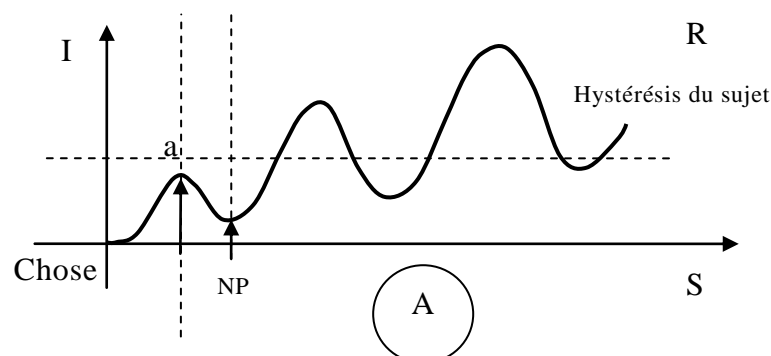


Figure 7

¹¹⁰ Ibid. 43

C'est ainsi, dans la faille signifiée par l'autre de l'Autre que doit venir se loger le sujet, faille entre deux signifiants, faisant passer ce fonctionnement systémique d'une binarité à une ternarité, propulsant le sujet à sortir du « rapport », d'assumer la division pour évoluer dans la relation. Ainsi le père se substituant au signifiant maternel, ancre le manque du signifiant dans l'Autre pour révéler le signifiant du manque de l'Autre, que J. Lacan nommera le phallus et dont J. P. Lebrun nous dit que : *« du même coup, il permet que s'entame le deuil de la complétude, le signifiant du phallus venant en quelque sorte symboliser la totalité rendue impossible du fait de parler, et invalide de ce fait toute opération qui viserait à venir faire comble au manque dans l'Autre. »*¹¹¹

L'hystérèse du sujet et la psychanalyse, nous montrent la voie quant à la notion de rapport sexuel : « il n'existe pas dans le réel » et que toute tentative ne pourra être qu'imaginaire ou symbolique et donc retourner d'un discours, d'une jouissance. C'est d'ailleurs ce que je fais là, je rédige effectivement avec mes mots (donc dans le registre du symbolique) un rapport sexuel en produisant cet écrit sur le rapport sexuel. Mais le réel de celui-ci en vaut un autre. C'est ce qui en fait sa valeur relative et non pas absolue. C'est là la particularité de la chose que d'être en valeur absolue. Dans le rapport au réel toute chose est égale par ailleurs, alors que dans le rapport à l'Autre comme le tiers « a » s'intercale, il introduit de la relativité.

Le rapport du sujet à la jouissance n'est ainsi d'un point de vu hystérétique qu'un niveau fantasmatique inconscient d'un rapprochement absolu impossible avec l'Autre, un illusoire retour en arrière, validant dès lors *« l'inexistence du rapport sexuel dans le réel »* tout en proposant des avatars dans les registres de l'imaginaire ou du symbolique. De sorte que le rapport de l'individu à la jouissance sera un niveau de jouissance, une division à minima entre le sujet et l'Autre, un degré potentiel de distanciation désormais régi par la loi de l'interdit de l'inceste et du meurtre du père, qui consacre la jouissance dans une fonction de remplissage d'un vide, vide qui pourra être rempli par le discours et faire de la jouissance un décalage entre le monde des choses et celui des mots. Un décalage vital pour effectuer la reprise d'un nouveau détour dans la courbe d'hystérésis et la promotion du désir, mais aussi pour passer une bonne fois pour toute de l'idée d'un rapport *homo* à celle de relation *hétéro*, comme division vitale face au réel, à celle d'un

¹¹¹ Ibid. 47

rapport « à » l'Autre, en intercalant un « à » sensé représenter l'autre qui vient par aspiration créer de la distance entre l'Autre et le sujet pour qu'ils ne soient plus dans le rapport. Le « à » n'est pas barré mais l'accent grave sur lui nous prévient que l'on peut en être potentiellement privé.

La division du sujet, Freud en faisait déjà état dans le terme « *die Spaltung* » dans un article intitulé « *Le clivage du Moi dans le processus de défense* ». le clivage est tout d'abord perçu comme un des multiples mécanismes de défense du moi pour faire face aux exigences de la réalité extérieure et les revendications pulsionnelles du sujet, « *le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage dans le moi* »¹¹². Le clivage sera chez J. Lacan une nouvelle formalisation de la castration du sujet, d'une division pour faire face à un réel insoutenable de l'Autre et implique notamment chez Lacan qu'il ne fait aucune différence entre division, clivage et castration desquelles se produira une perte ou un manque.

Et bien que l'on puisse noter une différence entre le manque et la perte, c'est par la promotion d'un rapport à l'objet (objet « a » chez Lacan), rapport qui n'est pas sexuel, que le sujet pourra en assumer sa division et faire le deuil de la castration maternelle. Non pas que le rapport et la relation soient deux notions qui s'excluent, mais elles bénéficient d'une complémentarité. Pour le dire autrement, la relation qui elle est sexuelle est un rapport à l'adresse d'un autre rapport.

Par ailleurs, je voudrais dire que si la notion de rapport sexuel est dans la définition du dictionnaire liée à celle « *d'un commerce intime* », ce n'est pas par hasard. C'est bien que désormais l'activité sexuelle en tant que « *commerce* » s'inscrit probablement dans un discours relevant d'un état d'esprit particulier et de pratiques qui caractérisent notre société. Ce discours relègue finalement cette activité sexuelle noble parce que initiale dans l'existence, au rang d'une opération mercantile. Cet abus langagier comme tout abus est le témoignage d'un excès, d'autre part la répétition d'un excès dans la structure d'un discours témoigne d'une activité jouissante, mais aussi paradoxalement d'un impossible à dire qui cantonne l'individu dans ce discours, l'empêchant d'en sortir et fait symptôme.

Essayons dans le paragraphe qui va suivre de voir comment à partir de deux rapports se

¹¹² S. Freud : « *Le clivage du moi dans le processus de défense* » in *Résultats, idées, problèmes II*, P284, PUF éditions, 2005

construit la relation qui formalise le discours.

2.5) Les mathématiques au service de la théorie du discours

C'est J. Lacan qui, dans le séminaire livre XVII « *L'envers de la psychanalyse* », introduit la catégorie du discours. Déjà lors du séminaire précédent intitulé « *D'un Autre à l'autre* » et pas le contraire, J. Lacan se demandait pourquoi et comment partant de l'Autre, le sujet motive sa rencontre avec l'autre. L'autre pas seulement en tant que semblable, congénère, frère ou prochain, c'est-à-dire sur le versant de l'autrui, qui appartient à l'humanité, mais en tant qu'entité complexe, c'est-à-dire à la fois constitué d'une partie réelle dans sa radicalité et une partie imaginaire - limite au sens mathématique du terme. En effet si *trouver l'objet sexuel n'est, en somme, que le retrouver*, c'est qu'au-delà du réel de l'objet s'effectue une projection d'un déjà éprouvé et perdu par rapport à l'incarnation même de cet objet. Pour le dire autrement la fascination que produit l'objet sexuel sur le sujet va au-delà d'une pure confrontation au réel de celui-ci. Dans la construction du sujet par rapport à l'objet une part d'imaginaire s'y ajoute. Part imaginaire venant compenser un manque initial issu de la perte et causant à la fois le désir pour cet objet tout en commémorant un temps de complétude total, un « idéal » perdu où il était « tout ». C'est cet objet à la fois imaginaire et symbolique - trompe l'œil qui entretient le désir - que J. Lacan nommera le phallus (ph). Comme nous en avons parlé précédemment dans le chapitre de la sexuation de l'individu et de la différence des sexes, le vocabulaire freudien ne fait qu'esquisser la différence qu'il peut y avoir entre le pénis et le phallus, même s'il utilisera ce dernier terme pour qualifier un stade de développement dans la sexualité infantile mais aussi un positionnement sous lequel se place le développement de l'hystérèse du sujet de l'inconscient, à savoir : « *le stade phallique et le primat du phallus* ». On doit à Freud d'avoir montré dans un texte sur « *le fétichisme* » en 1927 de la valeur hautement symbolique du phallus en tant qu'objet imaginarisable, détachable et déplaçable en une autre partie du corps ou sur un autre objet pour l'élire au statut de zone érogène. Cependant le fétiche en tant que substitut du pénis manquant reste le prototype d'un mécanisme de défense que l'on retrouve dans la perversion et résultant d'un déni par le sujet de la perception de la réalité menaçante de la castration chez la femme : « *Dans le*

psychisme du sujet, la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre avait pris sa place, a été désigné, pour ainsi dire, comme substitut et est devenu l'héritier de l'intérêt qui lui avait été porté auparavant. Mais cet intérêt est encore extraordinairement accru parce que l'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut »¹¹³.

Néanmoins on doit à J. Lacan d'avoir étendu ce concept et de le lier directement à la question même de la perte et donc de la castration symbolique. Car au-delà de la représentation de l'organe mâle autour duquel s'organise la sexualité humaine, J. Lacan montera que la question du phallus se joue essentiellement sur les registres de la présence et de l'absence dans le langage notamment à travers les concepts de manque et de signifiant. Ainsi le phallus s'intègre d'une part dans le champ imaginaire, en tant que phallus imaginaire, c'est-à-dire de la représentation psychique inconsciente de trois facteurs : anatomique, libidinal et fantasmatique, et d'autre part le champ du symbolique, en tant que partie détachable, amovible et échangeable avec d'autres objets tels que nous avons pu le voir chez Freud dans l'article intitulé « *Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal* » où le phallus est alors échangé contre d'autres objets équivalents (pénis = fèces = cadeaux).

J. Lacan fera du phallus un concept central dans l'organisation de la sexualité humaine, il sera la condition sine qua non de l'empreinte de la castration et de soumission à la loi paternelle, c'est-à-dire de la jouissance limitée imposée au sujet, jouissance limitée notamment à l'égard de l'Autre, pour faire en sorte que la jouissance se conforme à la fois au principe de plaisir et de réalité. Le phallus devenant une sorte d'artefact, un repère psychique définissant les contours du désir et plus fondamentalement le niveau de séparation dans le lien qui unit l'enfant à la mère. Artefact qui initie le sujet à la mise en œuvre au processus métaphorique de l'ex-sistence, à la question de la substitution signifiante telle que l'a démontré Freud en 1920 dans « *Au-delà du principe de plaisir* » dans l'expérience du « *fort-da* ». Expérience où l'enfant en se rendant maître de l'absence de la mère représentée symboliquement par la bobine de fil qu'il lance et qu'il ramène, peut alors mobiliser son désir de sujet vers cet objet substitutif de l'objet perdu. Une substitution signifiante qui permet au sujet d'accéder symboliquement à l'objet perdu en prenant appui sur le refoulement originaire. Refoulement « *qui apparaît comme un processus de métaphorisation [qui] n'est autre que l'acte lui-même de la*

¹¹³ S. Freud : « *Le fétichisme* », in *La vie sexuelle*, 1927, p. 135, Paris PUF, 2004.

symbolisation primordiale de la Loi qui s'accomplit dans la substitution signifiante Nom du père au signifiant phallique »¹¹⁴.

Ainsi en se conformant aux prérogatives freudo-lacanienne, dans la courbe d'hystérésis le phallus se localisera par l'intersection de trois axes (voir figure 8), le premier par la projection de (C) par (a) dans le plan du réel en (ph) qui lui-même se projette sur (I) en décrivant un axe que l'on appelle phallus imaginaire et le troisième par projection sur (S) qu'on appellera phallus symbolique.

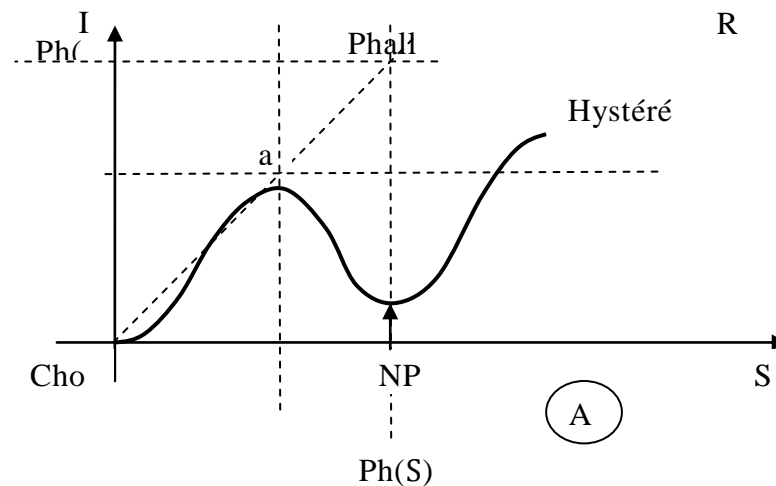


Figure 8

S'il y a un au-delà de la cause du désir, c'est à cette invention psychique qu'est le phallus qu'on le doit. Car cette partie imaginaire qui se surajoute à « a », qui va au-delà de « a » en pro-positionne le phallus « ph », et permet ainsi de ne pas figer le sujet dans le réel. Réel qui par nature est mortifère, cette entité complexe qu'est le phallus va ordonner le mouvement de la courbe du sujet, la tirer dans un premier temps vers le haut et dans un second temps éviter que le déclin de celle-ci ne vienne à l'encontre de l'Autre. Pour le dire en termes plus imagés, le phallus c'est la carotte qui fait avancer l'âne sans qu'il ne puisse l'atteindre.

Ainsi l'appareil psychique du sujet peut se satisfaire d'une représentation de l'objet sexuel tout en se conformant au principe de réalité – en fonction de l'énonciation de

¹¹⁴ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 116, Edition Denoël, 2002.

l'Autre dans le jeu spéculaire – d'énoncer un jugement à la fois sur la présence réelle de l'objet mais aussi sur l'idée que le sujet s'en fait. La localisation de « ph » vis-à-vis de la courbe d'hystérésis permettra compte tenu de la force du signifiant du Nom du père de ramener le sujet à un niveau de jouissance suffisant pour que subsiste toujours un écart, un vide entre le sujet (la courbe qui fait coupure avec le réel) et l'Autre (surface dont le bord est l'axe symbolique). De faire en sorte qu'une division, d'un « *rapport à* », qu'un vide entre le sujet et l'Autre reste patent pour que la reprise de la courbe soit possible. Reprise qui va permettre d'amener le sujet vers la quête d'un nouvel objet, et donner un caractère métonymique aux reconquêtes successives des objets, passant de « a^1 » en « a^2 »... « a^n » etc. mais également parce que J. Lacan appelle « la refente » de faire redescendre la courbe à des niveaux successifs en « $A^1, A^2, \dots A^n$ ».

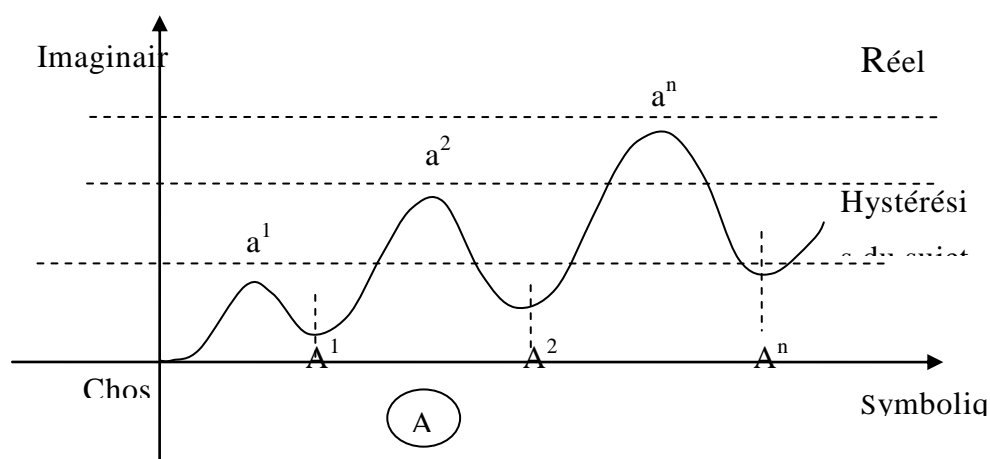


Figure 9

Pour reprendre Freud dans son texte sur « la dénégation » de 1925 « la fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent »¹¹⁵, aussi bien pour le sujet que pour l'Autre. La projection de (a) sur l'axe symbolique représente la force du signifiant en partance de l'Autre et véhiculera la loi de l'interdiction de

¹¹⁵ S. Freud : « La dénégation » in *Résultats, idées, problèmes II*, P 138, Presse universitaire de France, 2005.

l'inceste dans le lien mère – enfant. Le phallus en tant qu'objet fictif est visé pour favoriser la castration. Phallus symbolique parce que signifiant du désir qui se confond avec la loi séparatrice de la castration.

De sorte que grâce à l'accès au langage, l'objet est perdu en même temps qu'il est constitué et le phallus dans l'hystérèse du sujet ne vient pas finalement s'intercaler entre le sujet et l'Autre, mais plutôt dans le plan euclidien à deux dimensions s'inventer au-dessus de la courbe comme point fictif (voir figure 10), parce qu'impossible à atteindre, résultant de l'intersection de trois axes, artefact que l'on cherche en permanence à localiser sans jamais y arriver. Ce point fictif qui n'est pas fixe, nommé le phallus (Ph) dans la courbe d'hystérésis du sujet de l'inconscient peut être considéré comme point d'aspiration du sujet. Il aide à la fois à amener le sujet vers l'inconnu de l'objet dans le réel et le force à se décoller au départ de la chose puis à limiter le déclin de la pulsion de mort en une chute trop brutale vers l'Autre et donc la mort. Le phallus rend par la même occasion l'objet imaginairement domesticable tout en se conformant au signifiant maternel, et fait en sorte que la familiarisation avec l'objet ne soit pas trop prégnante sur le sujet. Le phallus est donc un point fictif qui n'est pas fixe, qui n'est pas réel et qui devra tout au long de la progression et régression de la courbe d'hystérésis fournir une triangulation entre la chose, l'Autre et ses signifiants. Pour le dire vulgairement : « si le phallus c'est la carotte, le signifiant du nom du père s'est la badine qui impulse à l'âne le mouvement vers l'avant, et les trois marchent ensemble ».

Les signifiants, formant une chaîne qui force à la structuration du sujet, remplissent la béance entre le sujet et l'Autre en surfaçant le vide ainsi laissé¹¹⁶. La répétition de la coupure opérée par des signifiants tout au long de l'évolution structurera de la courbe et donnera au signifiant son aspect métonymique jusqu'à en remplir le vide existentiel entre le sujet et l'Autre, en produisant une surface virtuelle qui en recouvre ce vide.

Enfin pour compléter ce graphique, lors de la rencontre dans le réel entre le sujet et « a » se produit deux phénomènes constitutifs de deux ratages.

- Un premier ratage vis-à-vis de l'objet « a », car élément du réel, le voilà investi des lois qui régissent ce champ, notamment l'impossible tel que nous l'avons défini avec

¹¹⁶ Lors de son intervention à l'université de Milan, le 12 mai 1972, Jacques Lacan utilisera l'expression de « *dérapiage du signifiant* » pour expliquer ce phénomène métonymique du signifiant. D'un signifiant qui glisse, qui se déplace, qui passe ou qui se passe pour en structurer le sujet.

J. Lacan d'une part et d'autre part que le fantasme fait écran au réel pour en permettre une reconstruction dans l'imaginaire. C'est-à-dire que s'il y a rencontre avec l'autre (a) c'est une rencontre avec son image, soit un ratage du destinataire dans son authenticité par un arrêt tangent de la pulsion en raison de la présence d'un axe imaginaire (voir figure 9 ci-dessus), axe délimitant la frontière où un Moi rencontre un autre Moi semblable, axe imaginaire qui maintient un écart avec le réel de l'objet rencontré.

C'est ce qui explique que dans le graphique (Figure 10 ci-après) « a » soit représenté par une asymptote « a' » tangente à la courbe et sectionnant l'axe de l'imaginaire en un point pour en déterminer un vecteur sur l'axe de l'imaginaire, « *ainsi, c'est sous la forme de l'autre spéculaire (la propre image du sujet dans le miroir) que le sujet percevra également l'autre, c'est-à-dire son semblable, situé en « a' »* (sur la figure 10) »¹¹⁷. Constituant ce qui chez Freud aura le titre d'instance du Moi et fera dire à J. Lacan « *cette forme de l'autre a le plus grand rapport avec son Moi, elle lui est superposable et nous l'écrivons a'.* »¹¹⁸

- Un second ratage a lieu lors de la redescente de la courbe d'hystérésis, en maintenant le sujet au-dessus de l'axe de l'Autre symbolique, en évitant l'effectivité de la pulsion de mort. Pour le dire autrement, bien que la pulsion de mort soit orientée vers la fusion avec l'Autre et donc la mort, ce n'est que par excès que se commet l'infraction, car conformément aux concepts freudiens le but premier de la pulsion de mort n'est en somme que de diminuer la tension psychique sans pour autant se rendre à la mort, en respectant ce que Freud appelait le principe d'autoconservation.

De plus, la part sur l'axe (I) qui se surajoute à ce que nous avons déterminé comme instance du Moi est ce qui chez le sujet lui donne l'illusion d'une possibilité d'atteindre un idéal ; l'idéal auquel l'identification narcissique du sujet entretient un mode de rapport à la fois avec le phallus, en tant qu'objet primordial du désir, et la personne susceptible de posséder l'objet dont le sujet pourrait en être castré. Cette instance nouvelle, qui apparaît sur le graphique ci-après, procure au sujet des capacités supplémentaires de refoulement en étirant vers le haut la courbe d'hystérésis (voir figure 10), elle utilise les mêmes opérands que celles décrites par

¹¹⁷ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 159, Edition Denoël, 2002

¹¹⁸ J. Lacan : « *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* » in Séminaire du 25 mai 1955, op. cit., P 285

S. Freud dans « *Pour introduire le narcissisme* ». Chez S. Freud, cette instance se confondra pendant un temps avec la notion de Surmoi, notamment du fait de sa position mais aussi en raison de sa fonction d'auto-observation, de jugement et de censure.

Plus tard, S. Freud différenciera le Surmoi de l'Idéal du moi. Cette dernière instance prend appui sur ce qu'il appelle le *Moi idéal* que Freud définit comme « *le substitut du narcissisme perdu de son enfance [où] en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal* »¹¹⁹. Par la suite, sous la pression des investissements libidinaux objectaux, l'enfant consacrera un autre objet que lui-même et favorisera les processus d'idéalisation et d'identification que l'on peut retrouver dans l'état amoureux, l'hypnose, le fanatisme... Cette instance qui se place au-dessus du Moi idéal qui occasionne la projection et l'identification à l'objet supposé possesseur du phallus, S. Freud lui donnera le statut d'Idéal du moi. J. Lacan développera ce concept de l'Idéal du moi et montrera l'incidence des processus d'identifications imaginaires formateurs du Moi et assujettis à l'identification paternelle. L'hystérèse reprendra la terminologie freudienne « *idéal du moi* » pour nommer la part d'imaginaire au-delà du Moi.

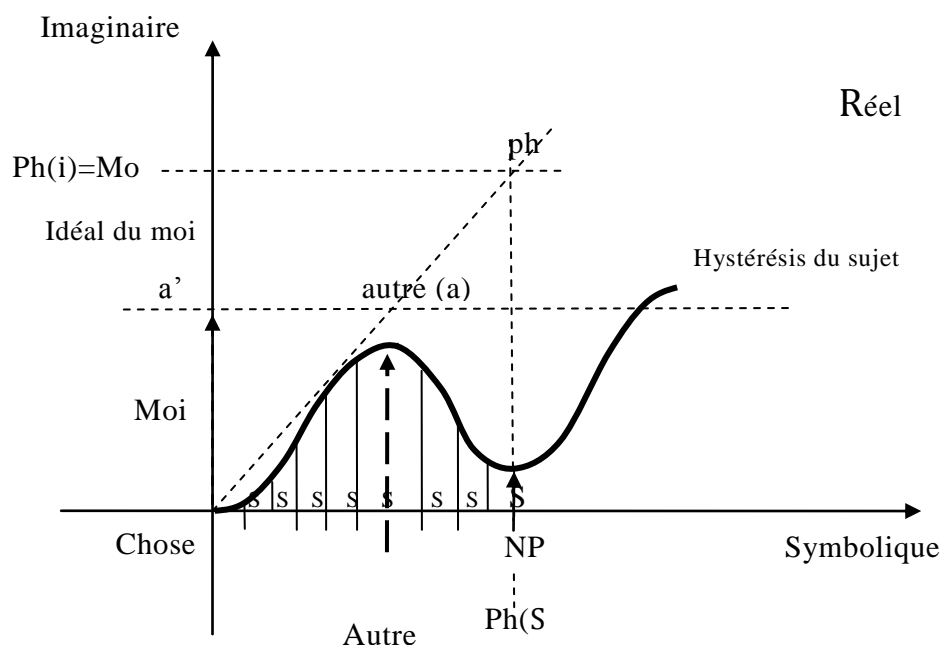


Figure 10

Le discours chez J. Lacan, contrairement au sens commun, n'est pas forcément

¹¹⁹ S. Freud : « *Pour introduire le narcissisme* », in *La vie sexuelle*, 1914, p 98, Paris PUF, 2004.

synonyme de parole, selon lui l'acte retourne également d'un discours, discours sans parole. De plus si on considère la parole comme un ensemble, il faut en accepter le fait que celui-ci puisse être vide. Car au-delà du simple échange de paroles entre individus, comme nous l'avons vu dans le paragraphe sur la question du positionnement du sujet dans le lien social, des éléments contextuels et pré textuels seront nécessaires pour qualifier un simple échange en discours.

Dés lors, en psychanalyse, la question de la sexualité dans le lien social n'exige plus à être traitée sur le versant d'une sexualité masculine ou une sexualité féminine et même qu'elle signification donner à la sexualité ?... Mais aussi peut-on traiter cette question sur le versant du rapport à l'activité sexuelle, ou bien sur le versant de la relation sexuelle ? Disons en référence à J. Lacan lorsqu'il disait qu'il n'y a pas de guerre mais seulement un discours sur la guerre, qu'en fait, il n'y a pas de sexualité, mais qu'un discours sur la sexualité. Car aborder cette question sous l'angle d'un discours, nous renvoie inévitablement au primat du phallus et donc du désir. Ce qui n'a rien à voir avec le masculin ou le féminin, le phallus reste ce repère vers lequel s'ajuste le désir du sujet (homme ou femme) pour mieux en canaliser la jouissance.

Donc le masculin et le féminin ne peuvent finalement que se concevoir du côté d'une pratique sociale ou sociétale et de ce que l'on en dit (d'ailleurs J. Lacan durant tout son enseignement ne parle pas du discours de l'homme ou de la femme, d'ailleurs selon ses termes « $L \setminus FEMME$ n'existe pas »¹²⁰). Et c'est à partir de cette invention extraordinaire qu'est le phallus que va pouvoir être formaliser la question du discours en psychanalyse.

Grâce à l'apport freudien, lacanien et en référence aux travaux de Marx sur la position du Maître, ainsi qu'en partant de l'analyse du mot d'esprit, nous avons pu étudier la praxis langagière du sujet. Elle retourne d'une pulsion libidinale partagée qui répond à une logique inconsciente dans l'hystérèse du sujet pour adresser la pulsion ou représenter le sujet auprès d'un Autre intervenant en vu de le faire jouir.

Pour compléter le schéma de l'hystérèse nous allons devoir faire, à nouveau, un détour par l'outil mathématique et voir comment peuvent se décliner les quatre discours lacanien UHMA. De plus nous pourrons démontrer comment le sujet dans son désir peut à certains moments se trouver dans la relation sexuelle en affrontant l'impossible du

¹²⁰ Sans traiter explicitement cette citation, nous verrons plus bas au travers des différents chapitres la question de l'existence ou plutôt de l'Ex-sistence et du A barré, notamment celle du signifiant de A barré.

Réel et par moments dans le rapport sexuel qui réduit l'écart entre la position du sujet dans le réel avec le champ de l'Autre. Un positionnement variable parce que justement selon la logique du discours déployé, l'opérationnalité du phallus dans sa fonction de relance de la courbe du désir est compromise voire même annihilée.

CHAPITRE III

Théorème de Thalès, Division Harmonique, Hystérèse et Psychanalyse

Dans ce qui va suivre sera émise une hypothèse épistémologique quant à la conceptualisation lacanienne du discours. Hypothèse nécessaire, car finalement J. Lacan ne nous livre pas d'où proviennent ses élucubrations, il ne fait pas la démonstration et ne nous révèle pas de quel apport théorique il s'était inspiré pour poser les quatre mathèmes. En effet, il prend uniquement l'outil division harmonique, posa les quatre mathèmes et les appliqua tel quel pour parfaire sa théorie du discours.

Nous montrerons dans ce qui va suivre, à travers la vision hystérétique proposée, les interactions possibles entre la division harmonique, le théorème de Thalès et l'élaboration matricielle du discours et du lien social que traduit l'assertion lacanienne selon laquelle *un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant en vue de produire de la plus-value*.

Nous aurions pu, comme d'autres, nous contenter de repartir des quatre mathèmes (UMHA) lacaniens du discours de l'universitaire, du maître, de l'hystérique et de l'analyste (et du capitaliste), les utiliser tel quel pour consommer notre démonstration. Cependant, une telle démarche ne pourrait s'intégrer dans une conception hystérétique qui consiste notamment à comprendre quels fondements seraient probablement à l'origine d'une énonciation.

Pour le dire autrement, la démarche psychanalytique, si elle est une démarche scientifique dans le sens d'épistémê que lui prêtait la Grèce antique, elle ne peut se faire ni hors cadre d'un discours déductif, ni en excluant totalement de son champ la vérité d'où elle émerge.

Car, c'est bien ce qui pervertit le discours de la science actuellement. En poussant à son paroxysme l'objectivité et la rationalité de sa démarche, le discours scientifique dépouille, en même tant, tout sujet d'énonciation pour ne conserver que l'énoncé. Oubliant peu à peu la vérité d'où il est issu pour s'inscrire dans un non-discours où « *désormais, savoir et vérité sont disjoints et le savoir [n'étant plus] obligé de se confronter sans cesse à ce qui le fonde [...]* le savoir peut dorénavant, sans mettre en

péril sa validité, « oublier [on aurait pu dire refouler] la question de la vérité »¹²¹.

D'ailleurs peu importe qu'une hypothèse scientifique soit fausse, y compris la nôtre, ce qui importe soit que la vérité qui soutient l'hypothèse évite de creuser l'écart entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé, qu'elle favorise la promotion du discours.

Alors bien que nous n'ayons pas l'intention de proclamer que ce qui va suivre soit « scientifique », c'est-à-dire d'imposer notre hypothèse mathématico-psychanalytique et d'en faire un savoir intangible sur le réel, nous pensons qu'elle va nous permettre de voir ce qu'elle met en évidence, d'apporter une autre vision analytique du sujet de l'inconscient et d'interpeller le lecteur sur les tenants et les aboutissants éventuels ou probables de la théorie du discours telle que J. Lacan l'a proposé.

En 625 av. J.-C, le mathématicien et philosophe grec Thalès de Milet proposa un théorème d'intersection et de rapport de droites parallèles dans un triangle quelconque. Selon la légende, il posa les bases de ce théorème alors qu'il observait les pyramides égyptiennes, il aurait calculé la hauteur d'une pyramide en mesurant la longueur de son ombre au sol et la longueur de l'ombre d'un bâton de hauteur donnée¹²².

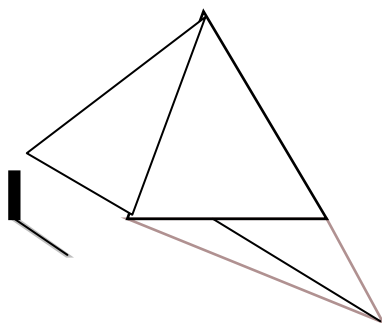


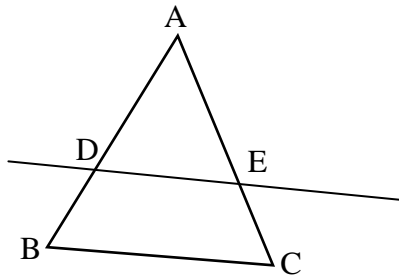
Figure 11

Cette première observation lui permit de constater la proportionnalité qui existe dans un triangle entre une base de ce triangle et une droite parallèle à celle-ci qui viendrait se loger entre la base et le sommet. De là, il postula et vérifia que dans un triangle ABC de sommet A , si on prend deux points D et E sur les droites (AB) et (AC) de sorte que la

¹²¹ J. P. Lebrun : « Un monde sans limite », P 77, Editions Eres, 2009

¹²² Encyclopédie http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9or%C3%A8me_de_Thal%C3%A8s

droite (DE) soit parallèle à la droite (BC). On obtient ainsi le théorème de Thalès et les rapports de proportionnalité suivants :



$$\frac{AD}{AB} = \frac{AE}{AC} = \frac{DE}{BC}$$

Figure 12

En mettant ainsi en valeur une homothétie, c'est-à-dire selon la construction du mot par le mathématicien français Michel Chasles qui en est à l'origine, « *homo* » pour semblable et « *thesis* » pour position, Thalès théorise la transformation d'un plan vers un autre plan en fonction de la position d'un point, mais également de la projection d'un plan en un autre plan par rapport à un point (nous verrons plus tard l'importance de ce type de projection lorsque nous traiterons de la position inversée dans le discours) :

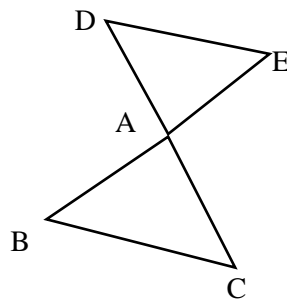


Figure 13

De sorte que l'homothétie conserve à la fois l'alignement des points (DAC) et (BAE) et les rapports algébriques du théorème de Thalès.

3.1) **Hystérèse progressive dans R**

Pour résumer brièvement, Thalès nous démontre que mathématiquement la projection d'une droite en tant que base de référence par rapport à un point, nous donne une droite

parallèle semblable, et si la base et la droite parallèle se confondent l'égalité entre les rapports est égale à 1. Nous pouvons étudier les intrications possibles qu'il peut y avoir avec la théorie psychanalytique et le théorème de Thalès.

En effet, combinons théorème de Thalès, psychanalyse et hystérèse du sujet, repartons de l'assertion que le désir prend appui sur une vérité à l'adresse d'un Autre pour le faire jouir et de la thèse lacanienne d'un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant pour produire de la jouissance.

- On constate que l'inscription d'une révolution partielle de l'hystérèse est représentée graphiquement par une articulation ou une ondulation complète de la courbe.
- L'arrêt temporaire du glissement du signifiant vers l'Autre se produit au point optimal symbolisé par le signifiant du Nom du père (voir figure 14). L'arrêt du glissement du signifiant s'associe conformément au mathème lacanien $S1/s2$ dans la chaîne du discours afin de prendre la valeur d'une signification qui est appelée *point de capiton* chez J. Lacan.
- Ainsi ce concept *point de capiton*, qui représentativement n'en est pas un dans la courbe, est médiatisé par un axe. Cet axe garde la même fonction opérante, selon les mêmes bases, c'est-à-dire du bouclage de l'ondulation de la courbe dans sa redescende vers l'Autre (J. Lacan dirait la refente) qui se produit exactement là où le signifiant du Nom du père vient stopper sa chute aux points « $A_1, A_2, \dots A_n$ » et où se dresse l'axe symbolique $Ph(S)$ du discours.
- C'est projectivement sur l'axe du phallus symbolique que la dimension rétroactive de la signification se fait, dimension rétroactive dans *l'après-coup* pour déterminer le sens du discours.

Par projection sur l'axe symbolique pourra être construit selon la méthode géométrique affine quatre points alignés en *division harmonique* pour vérifier l'égalité des rapports de mesure algébrique. Ces quatre points marqueront la distance de quatre vecteurs et du rapport qu'ils entretiennent les uns avec les autres dans la séquence du discours.

Le déploiement de la conjugaison harmonique opérant dans le procès du langage et de l'hystérèse.

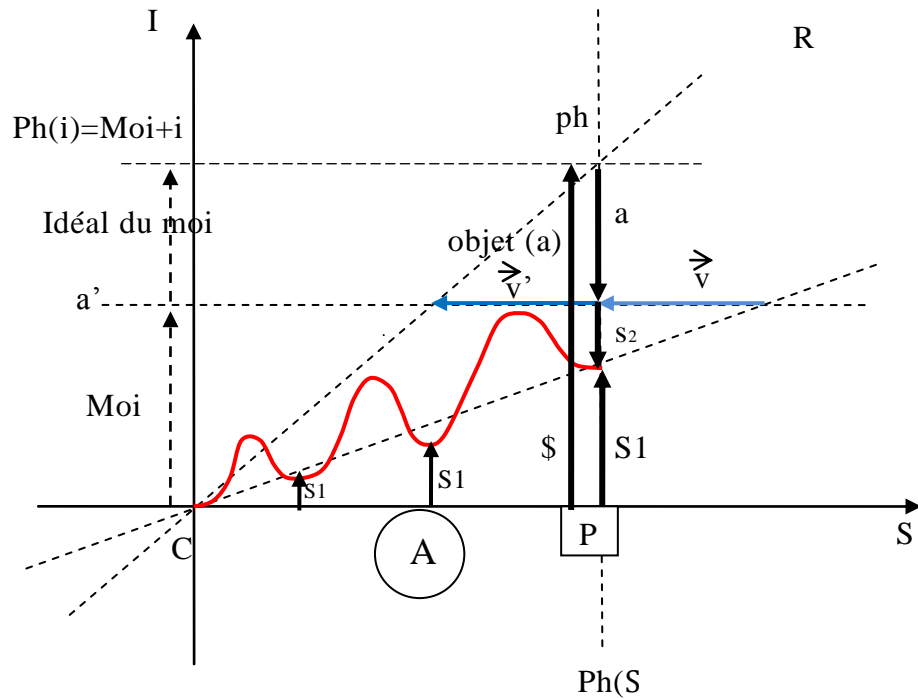
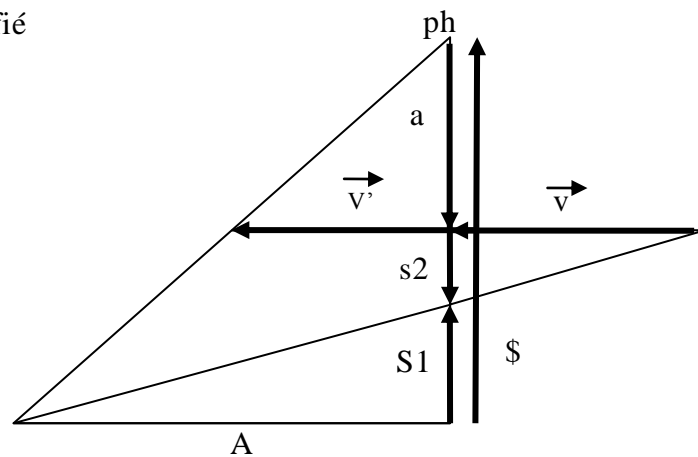


Figure 14

La construction de ce conjugué nécessite quelques explications.

- La droite passant par C et le sommet de S1, est sécante à l'axe « a' ».
- Le vecteur « v » donne la distance qui sépare la droite précédente avec l'axe Ph(S),
- En reportant « v » une seconde fois sur son axe on obtient le vecteur « v' » et l'égalité $v = v'$ (en bleu sur la figure 14 ci-dessous).
- La droite passant à son tour par C et le sommet du vecteur v' donne le point (ph), c'est-à-dire l'endroit où se localiserait géométriquement le phallus (Ph) dans R.

Schéma simplifié



Dans les deux constructions ci-dessus apparaissent quatre vecteurs. Si nous posons deux fois le théorème de Thalès dans les triangles obtenus apparaît les égalités de rapports suivantes :

- $\frac{s_2}{S1} = \frac{v}{A}$ et $\frac{v'}{A} = \frac{a}{\$}$ et comme $v = v'$ on a par simplification : $\frac{s_2}{S1} = \frac{a}{\$}$
- Et l'existence du conjugué harmonique S1, s2, a, et \$.

Lors de la rotation d'un quart de tour de chacun des termes des rapports on conserve toujours l'égalité des deux rapports.

D'un point de vue de la position de la courbe d'hystérésis et pour rester en accord avec la théorie psychanalytique notamment que l'inconscient est structuré comme un langage, nous ne pouvons pas garder l'ordre des rapports ainsi.

En effet le capitonnage, permettant une analyse de la séquence par rétroaction, montre au préalable le sens progressif de la courbe dans R. Pour résumer, la capture de « a » par le sujet « \$ » ramène la courbe au niveau du signifiant S1 de sorte que sa dimension vectorielle soit supérieure au précédent. Le sens de la courbe qui se transporte dans le Réel affiche ainsi dans une progression résultant de la force à la fois du sujet (\$) et du signifiant maître (S1) sur les deux autres vecteurs.

Cette progression de l'hystérèse dans le Réel permet de rester cohérent avec la question de l'impossibilité du rapport sexuel. Nous pouvons également observer aisément la primauté du sujet et du signifiant maître.

Pour aider à la compréhension de cette dynamique, l'image de la problématique d'un artilleur¹²³ (\$) peut être utilisée. En effet, à cause de la gravité, l'artilleur vise plus haut et plus loin (ph) que l'objet (a) et finalement le rater. Suite à l'impact de l'obus (S1) il réajuste sa visée. Ayant loupé l'objet (a) lors de la première tentative, il ne reste à l'artilleur que ce qu'il sait de son ratage représenté sur sa carte de coordonnée (a') par un tracé qui l'informe de l'écart signifiant et significatif (s2) de son échec. Échec qui en retour fait office de savoir de la véritable portée de son tir, mais également par la maîtrise de cet écart (s2) il en réduira l'échec.

Finalement « a » existe de la matérialité réelle de son objet et d'un savoir représenté par

¹²³ Note personnel : Problématique identique que l'on retrouve au travers du jeu de société « la bataille navale », où un sujet (\$) dans l'espoir de devenir champion, produit une coordonnée qui indique l'impacte de son tir (S1) dans le camp adverse. De-là son adversaire lui fait savoir (s2) - loupé, touché, coulé - s'il a atteint un navire (l'objet a).

le vecteur « s_2 ». L'artilleur (\$) dans un réajustement de l'ensemble des paramètres (ph, a) des impacts successifs et des écarts (S_1 , s_2), se réessaye métonymiquement. La bizarrerie psychanalytique fera que l'objet « a intégré » n'existe qu'à la condition que l'artilleur (\$) le rate, dans le cas contraire il le désintègre.

D'ailleurs, sans trop s'éloigner du sujet, dans la littérature romantique pullulent nombre de ratages, notamment amoureux. Des ratages d'objet d'amour qui justement donnent corps à l'amour. De sorte que pour qu'un amour soit littérairement réussi, il suffit pour l'auteur de créer les conditions pour que les héros ratent leur objet d'amour. Bref que le discours porte sur un amour raté. En somme parler d'amour pour le poète, c'est parler d'un amour raté, sinon il ne peut plus rien en dire ou pire il n'y aurait plus d'amour et l'histoire s'achève.

De la rencontre entre les deux signifiants (S_1/s_2) vient se loger la barre médiatisée par la courbe d'hystérésis qui commémore une trace symbolique. L'orientation de la courbe vers le phallus localisé dans le réel, donne l'aspect général d'une progression de la sinusoïde guidée par la force du signifiant S_1 par rapport à s_2 , démontrant par la même occasion la suprématie du signifiant sur le signifié. S_1 montre a posteriori dans quelle gouvernance au préalable était le sujet \$. C'est-à-dire d'un sujet \$ où dans sa recherche de maîtrise du réel s'oriente toujours vers le phallus Ph (nous devrons plus tard déroger à cette règle dans l'analyse hystérétique d'autres discours, cependant ici elle a toute sa place).

Le signifiant maître (S_1) guide le désir et l'hystérésis du sujet dans ce discours, mais également pousse le sujet \$ vers « a », par l'intermédiaire de deux mécanismes : l'identification au « *discutable phallus* » et la projection de « a ». L'objet « a » incarne ainsi la cause du désir suite à la perte de l'objet initial.

Par ailleurs, si l'hypothèse de la rétroaction hystérétique se confirme dans *le capitonage*, il faudrait alors tenir compte dans le discours à la fois de la dimension et de la propagation du signifiant dans le réel, et s'apercevoir que suivant l'orientation des vecteurs d'une part et d'autre part grâce leur grandeur numérique, vient s'établir une relation de supériorité entre les vecteurs. Ceci permet d'obtenir :

D'un point de vue strictement mathématique voici la relation d'ordre pour les vecteurs de même sens :

- $S_1 < \$$ et $s_2 < a$ et l'égalité des rapports par le conjugué harmonique $S_1 / \$ = s_2 / a$

D'un point de vue hystérétique :

- S1 est le représentant de \$ // s2 produit un savoir sur « a » (la double barre signifiant la trame de la coupure par l'hystérèse)

D'un point de vue de la théorie du discours lacanien on obtient le discours du Maître :

- $\begin{matrix} S1 \\ \$ \end{matrix} \rightarrow \begin{matrix} s2 \\ a \end{matrix}$ (la flèche signifiant dans le discours l'adresse de la « *pulsion de communication* » qui officie grâce à la coupure hystérétique)

Pour résumer :

Dans la figure 14, une progression de la courbe d'hystérésis a été définie en substance et configure un discours de maîtrise à l'autre tout en confirmant l'assertion que le désir prend appui sur l'Autre à l'adresse d'un autre pour produire de la plus-value. De sorte que le discours retourne d'une pulsion libidinale partagée qui répond à une logique inconsciente dans l'hystérèse du sujet pour adresser la pulsion ou représenter le sujet auprès d'un autre intervenant dont le savoir localise la jouissance, décliné dans la thèse lacanienne sous la citation qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant pour produire de la jouissance.

L'hystérèse nous montre la voie quant à l'orientation du désir dans le discours du Maître. Sa progression permet de relèver que le sujet cherche à atteindre le sommet (ou des sommets) par le jeu des identifications. Logique inconsciente qui satisfait à la fois son propre désir et le désir de l'Autre.

D'autre part, il ressort du discours du Maître et de l'hystérèse, que ce dernier ne s'institue pas seulement dans un rapport d'autorité par ses propres convictions personnelles, mais par le savoir de l'autre sur son image.

Dans le quotidien de chacun il peut être trouvé des exemples à profusion de relations maîtres/esclave sans pour autant tomber dans la caricature du maître et de l'esclave qui nous est offerte dans une vision néo colonialiste de l'autorité à l'instar de multiples philosophes, socio-économistes, psychanalystes... Une vision déviante qui vient décrire ce qu'on pourrait appeler de l'esclavage moderne et qui ne traduit pas en substance l'essence même de ce discours, la même relation, le même type de lien d'autorité réciproque.

En effet, le discours du Maître est le discours le plus primaire dans la relation à l'autre. En prenant en exemple la pulsion alimentaire quand elle fait parler d'elle dans la

sensation de manque, la progéniture crie, braille... Nous dirons qu'elle *signifiantise* le sujet de sa condition d'affamée comme elle le peut, et c'est à la mère qui sait, où qui suppose, ce dont la progéniture a besoin pour être satisfaite. La mère doit faire preuve de savoir sur l'objet du manque, et répondre en donnant la becquée à son rejeton, ainsi bébé placé sur sa chaise haute, manifeste en brailant, c'est maman qui doit deviner ce que veut bébé, d'ailleurs, ce n'est pas forcément alimentaire.

C'est finalement par le savoir de l'autre que s'opère la reconnaissance du sujet, puisque c'est l'autre qui sait ou qui suppose pour le sujet l'objet de la satisfaction. Le sujet est positionné en Maître par l'autre. La mère en répondant à la demande de l'enfant favorise la promotion du discours du Maître même s'il n'y a pas adéquation entre la volonté initiale de l'enfant et la réponse apportée, seule compte finalement la réactivité du savoir.

La survie du Moi dépend en définitive de l'autre et de ce qu'il sait de la satisfaction du sujet.

Discours qui promeut la sexualité par excellence. On retrouve largement cette problématique dans l'activité sexuelle, lorsque le sujet s'aventure par des caresses sur le corps du ou de la partenaire. Le cheminement « *hasardeux* » de la caresse où l'effleurement de la peau provoquent des manifestations de plaisir de l'autre en retour (soupirs, excitation...). Expressions corporelles offrant d'une part au sujet un savoir sensible, différentiel, de sa présence sur le réel de l'autre corps et d'autre part une valorisation imaginaire de la position de son propre corps (son Moi). Et réciproquement dans un jeu de maître qui s'organise dans la bilatéralité où la reconnaissance du sujet ne va pas de soi, mais passe inévitablement par des savoirs réciproques de l'un et de l'autre et des jouissances qu'ils produisent mutuellement dans un « *à toi, à moi* ».

Également, dans la relation spéculaire, le Moi du maître ne s'exprimera pas à travers l'affirmation « je suis », où « je ex-siste », le sujet ne sachant rien a priori de lui-même, mais s'apprend plutôt dans l'interrogation « suis-je ? ». Ce n'est que dans *l'après-coup*, suite au savoir de l'autre en « *feedback* » qu'il peut conclure que le « *je* » *extension du Moi* » s'intronise après une coupure, et le savoir de l'autre. Il doit son ex-sistence¹²⁴, sa position « hors-de » l'Autre et son aventure dans le réel par le savoir de l'autre et de la jouissance qu'il procure.

On retrouve d'ailleurs très bien cette problématique dans le jeu d'enfant connu sous

¹²⁴ ex-sisterer : verbe latin « *position hors-de, en avant...* »

l'appellation « *qui suis-je ?* » et qui consiste à placer sur la tête d'un joueur, hors de sa vue, sur un support frontal, une carte avec le portrait d'un personnage (portant des moustaches, un chapeau, cheveux longs, blond etc....) et face à lui un éventail de portraits divers. Le sujet doit deviner quel personnage de la sélection il incarne ou plutôt à quel personnage au-delà du Moi il est identifié. L'enfant pose alors à son adversaire des questions du type : « suis-je moustachu ?, suis-je brun ?... ». En fonction des réponses de l'autre « *oui, non* », Il élimine au fur et à mesure les portraits du panel face à lui ne correspondant pas à la description et aux renseignements en retour par le savoir de l'autre, car l'autre est le seul à voir et à savoir quelle carte, quelle figure porte le sujet sur la tête.

De nombreux jeux d'enfants, dénotés faciles (ou face-il, « *face* » dans le rapport au jeu spéculaire et « *il* » en tant que pseudo-personne ou sujet apparent), portent sur le thème du discours du Maître (chaud ou froid, les devinettes en tout genre, la bataille navale déjà citée...) et sont largement utilisés par ceux-ci dans les cours de récréation (ou de *re-crédation*) des écoles primaires¹²⁵.

Notre propos pourrait à peu près se résumer à cela : le discours du Maître c'est le discours de l'enfant, du sujet en devenir qui interpelle par un signifiant « *un supposé sachant* »¹²⁶ qui accepte de produire un autre signifiant (une réponse au sens large). Cette réponse entraîne par la même occasion une plus-value et une reconnaissance partielle du sujet.

Reconnaissance partielle en ce sens où un reliquat d'incertitude identitaire du sujet subsiste, reconnaissance finalement fragile car elle dépend d'une part de la figure d'identification sous laquelle se place le sujet et d'autre part du bon vouloir de l'autre pour minimiser le degré d'incertitude.

De sorte que le jeu du maître et de l'esclave bien avant d'être analysé dans un contexte politico-hiérarchique, socio-économique ou autre, trouve des applications dans le quotidien et n'est en fait que l'expression hystérétique la plus primaire d'un discours

¹²⁵ On trouve également de nombreux jeux d'adultes portant sur le thème de la position du Maître, notamment les jeux de cartes avec annonces comme les tarots, la belotte contrée, le bridge... Où en fonction des annonces du partenaire et/ou des adversaires le sujet peut supposer de sa position dans le jeu et du gain espéré.

¹²⁶ La formule « *supposé sachant* » ne doit pas être confondue avec la formule lacanienne du « *sujet supposé savoir* » caractéristique du discours de l'Analyste et qui se joue comme nous le verrons plus tard dans l'envR. Ici, la formule « *supposé sachant* » est à entendre du côté du Maître dans le sens où subsiste dans la relation ou dans l'activité sexuelle un degré d'incertitude à l'égard de l'autre. Ce qui n'est pas forcément le cas pour le sujet en place d'analysant dans sa demande à l'analyste. Demande qui sous-tend un haut degré de certitude de la part de l'analysant vis-à-vis de l'analyste, c'est-à-dire une certitude névrotique qui se traduit par le fait que l'analyste serait susceptible de connaître les réponses qu'attend l'analysant.

dans l'existence du vivant et dans les relations sociales.

Autre exemple sorti du quotidien : vous déjeunez avec un collègue... Durant le repas, ce dernier vous sert un verre de vin sans que vous n'en ayez formulé la demande mais parce qu'il sait qu'habituellement vous buvez du vin au repas... Discours du Maître ! D'ailleurs nous pouvons remarquer que votre collègue est un très mauvais *esclave* !... Il a rempli votre verre au trois-quarts, alors que vous n'appréciez votre verre de vin que lorsqu'il n'est rempli qu'à moitié, de plus il n'a pas pris la précaution au préalable de goûter le nectar afin de vérifier si celui n'est pas bouchonné...

L'hystérèse progressive force la reconnaissance du sujet (le Maître) par l'autre (l'esclave). La force de ce lien tient d'une structure où sans l'autre, l'un n'existe pas et vice versa. Le signifiant maître trouve dans le réel un prolongement naturel dans le savoir. Le Moi, résulte d'une coupure qui structure un lien hétérogène dans la relation sexuelle. Non seulement il n'y a pas de collage entre le signifiant et le signifié, mais leur rapport se construit autour d'un vide, qui est la coupure de l'hystérèse.

En ce sens, on constate également que le statut de l'esclave (du savoir) est d'autant plus important, que sans lui le signifiant maître (S1) représentant le sujet ne trouvera pas d'échos (s2) dans le réel. Il force l'intégration d'une division première dans la séparation de S1 et de s2, pousse le sujet parce qu'il n'a accès qu'à une jouissance partielle par procuration, à différer un plaisir censé être plus intense, telle est la plus value, le plus-de-jouir lacanien qui donne le statut d'insatisfaction permanente à la jouissance dans le discours du Maître et officialise une division secondaire, la perte qu'il capitalise.

Alors si l'inconscient est un discours structuré comme un langage, dans le discours du Maître, l'énonciation est nettement séparée de l'énoncé par une coupure qui s'appelle l'hystérèse.

Par ailleurs, la tentative de localisation du phallus dans l'analyse hystérétique est primordiale, car c'est elle (la localisation) qui d'une part témoigne de la condition du sujet et d'autre part postulera du désir qui anime le discours du sujet dans le réel, de la primauté de la satisfaction du besoin et donc du plaisir sur la jouissance, puisqu'il y a régularité de la progression hystérétique. Le besoin étant bien entendu à être considéré dans l'hystérèse comme un degré de jouissance modérée.

3.2) Hystérèse régressive dans R

Un autre dessin retournant d'une logique inconsciente peut être proposé, notamment lorsque se présente le cas d'une régression du désir et donc de la courbe pour flirter par excès avec le bord asymptotique délimitant le champ de l'Autre. Une telle régression trouve pas forcément son origine dans la perte pure et dure du désir comme on pourrait le penser, mais plutôt dans une tentative de fourvoyer le sujet dans une Autre dimension. Il s'agit de montrer comment (\$) peut se diriger non pas comme précédemment dans le discours du Maître où il s'extériorise vers un au-delà dans le réel, là où se localisaient *le discutable phallus* et son représentant l'objet convoité, mais cette fois-ci dans une sorte de mystification, où s'opère un décalage vectoriel vers le bas, une translation dans le champ de l'Autre qui va avoir certaines conséquences hystérétiques dans le développement du discours.

Soit une séquence quelconque de la courbe produisant le mouvement régressif suivant :

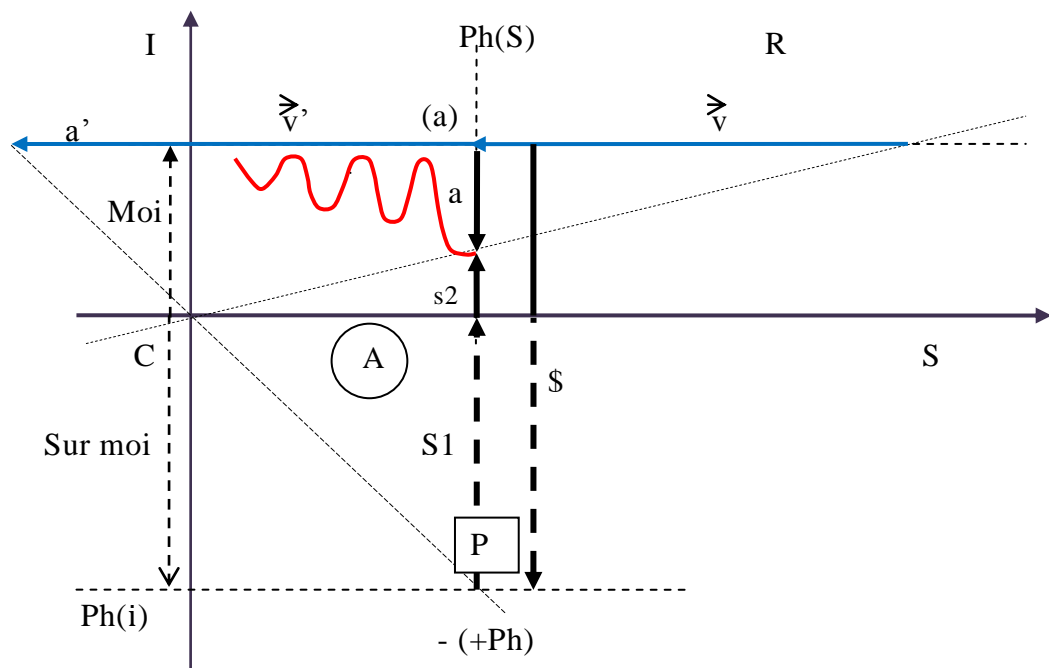
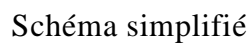


Figure 15

Si nous posons deux fois le théorème de Thalès dans les triangles, on obtient :

- $\frac{s_2}{a} = \frac{v}{A}$ et $\frac{v'}{A} = \frac{S1}{\$}$ et comme $v = v'$ on a par simplification : $\frac{s_2}{a} = \frac{S1}{\$}$

- Et l'existence du conjugué harmonique S_1, s_2, a , et $\$$.



Afin d'éclairer le lecteur du nouvel agencement vectoriel qui apparaît sur les figures ci dessus, il semble nécessaire de postuler que la régression hystérétique serait le résultat à la fois d'un tassement dans le réel du discours du Maître et d'une contrainte dans le jeu vectoriel. La régression de la courbe serait la conséquence simultanée de la pression du Réel à l'endroit de chaque vecteur qui la soutienne et d'une aspiration phallique. Cette double contrainte favorise une sorte de substitution vectorielle et un glissement translatif.

En effectuant une comparaison entre la figure 14 et la figure 15, on s'aperçoit que :

« a » prend la place et le sens de « s2 », « s2 » la place et le sens de « S1 », « S1 » entre dans l'Autre tel quel et « \$ » prend la place et le sens de « a ».

Toujours selon la règle qui privilégie les vecteurs œuvrant au déploiement de la courbe dans le Réel et de l'impossible rapport sexuel, une nouvelle conjugaison harmonique se révèle où du point de vue mathématique la relation d'ordre pour les vecteurs de même sens sera :

- $s_2 < S_1$ et $a < \$$ et de l'égalité des rapports $s_2 / S_1 = a / \$$

Du point de vue hystérétique :

- s2 est le représentant de S1 // « a » induit la production du sujet \$ (la double barre signifiant la trame de coupure par l'hystérèse)

D'un point de vu de la théorie du discours lacanien on obtient *le discours de*

l'Universitaire :

- $\frac{s_2}{S1} \rightarrow \frac{a}{\$}$ (la flèche signifiant dans le discours l'adresse de la « *pulsion de communication* »)

Cette fois, l'hystérèse plaide pour un discours qui ne procède plus selon les mêmes codes que précédemment, la coupure n'intervient plus selon les mêmes modalités.

La base du signifiant Maître S1 ne s'origine plus sur l'axe symbolique qui délimite les bords de l'Autre. S1 est totalement pris dans l'Autre. En d'autres termes, la pulsion initiale est totalement internalisée, elle n'est plus comme auparavant dans le discours du Maître une énonciation qui fait autorité dans le réel. C'est au nom de l'Autre que (S1) produit un savoir (s2) dans le réel et qu'il cherche à l'imposer à l'autre. Le signifiant Maître totalement phagocyté par l'Autre, trouve son prolongement dans le réel en faisant la promotion du savoir, en produisant un énoncé.

Le savoir s2 vient se prendre ainsi (ou à son insu) pour le signifiant (S1) du discours du Maître avec toutes les perversions ou les manipulations que cela entraîne. Notamment de gérer la coupure du réel et la représentation de « *a* » afin de mieux assujettir le sujet « *\$* » dans le simulacre d'un Réel symbolique (*\$* à cheval entre R et le champ de l'Autre et coupant l'axe du symbolique).

L'hystérèse régressive montre à son tour l'importance cruciale de la localisation du phallus dans le discours. En effet, c'est elle qui gouverne et donne sa direction à la courbe. La localisation du phallus dans « *A* » sert de prétexte, d'aspiration de la courbe d'hystérésis mais cette fois-ci vers le bas, dans le champ de l'Autre, l'Autre en tant qu'entité qui préexiste à l'hystérèse du sujet.

Ce point hors lignes qu'est le phallus, tel que l'appelle J. Lacan, oriente le désir du sujet et son fantasme, il ordonnance un nouveau mode relationnel que le sujet entretient désormais dans son rapport d'aliénation entre *l'objet « a »* et l'Autre.

La localisation du phallus est un repère topologique fondamental grâce auquel peut être identifié le discours du sujet. Sa position dans l'Autre est typique du discours de l'Universitaire où le phallus (ph) n'est plus du côté de *l'objet a* dans le réel – comme le Maître – mais fantasmé dans l'Autre le sujet de la transcendance.

Dans ce nouveau rapport mathématique qu'entretient l'hystérèse avec la position du phallus, il garde toute sa positivité mais du fait de son internalisation dans l'Autre il se verra appliquer un signe moins (-) pour en justifier sa place quand il est forclos dans l'Autre. Ce qui donne – (+Ph).

Ce qui veut dire que le sujet fait un amalgame et ce qu'il croit identifier comme Idéal du moi n'est en fait que la figure de l'Autre qui en renforçant sa prégnance agit comme Surmoi. Pour le dire autrement le sujet doit porter de gré ou de force le costume que l'Autre lui a taillé et dont la fonction surmoïque qui caractérise son éventuelle tyrannie introduit le savoir comme principal instrument de refoulement puisque le signifiant Maître a été absorbé.

Dans ce rapport fondamental, *l'objet « a »* prend la place du *phallus* dans le réel sans pour autant en conserver les propriétés hystérétique qui sont les siennes comme nous l'avons vu dans le discours du Maître. *L'objet « a »* dépourvu de la plus-value qu'occasionnait la présence du phallus au-dessus de lui se voit destitué et confiné dans sa plus pure objectivité matérielle.

Ainsi, la position phallique que favorise le discours Universitaire, impose au sujet un rapport signifiant dans l'Autre en bafouant les principes de la sexualité, les règles de la logique de l'aliénation du sujet dans le réel et de la séparation. De plus l'hystérèse nous interpelle sur la constitution du Moi dans *le discours de l'Universitaire*.

Dans la figure 14 du discours du Maître, le Moi du sujet, était constitué dans le jeu spéculaire à la fois d'un signifiant S1, d'une coupure l'hystérèse, et d'un savoir s2 en provenance de l'autre, pour le dire plus simplement, c'est mon image (a) dans le miroir (a') qui m'informe (s2) comment suis-je (S1/ \$). Alors que dans la figure 15, le Moi ne se constitue plus suivant les mêmes vecteurs et les mêmes règles. Ici, le Moi du sujet ne se structure plus par un savoir de l'objet mais par un savoir sur l'objet. Le Moi ne se partage plus entre un signifiant et un signifié, le savoir a pris la place du signifiant Maître et a opéré un renversement, s'impose à l'autre, en tant qu'objet, et n'a d'autre finalité que de produire sur lui un assujettissement.

Que reste-t-il de l'idéal du Moi du Maître dans ce schéma ? Il en est réduit à se confondre de plus en plus avec le Moi, ce qui finalement le relègue à être un Moi idéal. De plus, ce niveau de régression favorisera l'accroissement de l'influence de l'Autre comme Surmoi dont la fonction sera de poser au sujet des injonctions à la jouissance – continue à jouir – voire jusqu'à son terme la mort¹²⁷.

L'hystérèse régressive ne permet plus comme précédemment l'extension du sujet dans le réel mais l'intention dans l'Autre. Pour le dire autrement le discours de l'Universitaire

¹²⁷ Nous traiterons des conséquences pathologiques d'un tel fonctionnement dans une partie ultérieure de ce travail lorsque nous aborderons la question du malaise dans la société contemporaine.

n'admet pas *l'ex-sistence*, mais favorise *l'in-sistence* du sujet de l'inconscient. Non pas que l'inconscient Freudien disparaisse, mais le sujet de l'inconscient sera de plus en plus mis à mal, pour le dire avec Ch. Melman « *on aura affaire en quelque sorte à un inconscient qui n'aura plus d'interlocuteur. Il n'y aura plus ni d'envie de se faire reconnaître, ni non plus énonciation au titre de sujet.* »¹²⁸

En ce sens, la position phallique actuelle change la mouvance du sujet, elle empêche celui-ci de toute possibilité de transport, de métaphorisation « hors-de », elle contrevient aux lois du discours du Maître et donc du langage. En rendant la tentative d'emprise légitime par le savoir sur l'objet – en tout cas sur l'image que le savoir se fait de l'objet du réel – elle dépouille l'autre objet de toute sa subjectivité. Sorte de régression du Maître au niveau de l'esclave ou, du point de vue de ce dernier, sorte d'émancipation de l'esclave qui se prend pour le Maître et qui pourtant continue à être sous l'influence du signifiant maître (S1) internalisé qui lui dit qu'il doit produire quelque chose, un énoncé par exemple. Le discours du Maître a laissé la place au discours de l'Universitaire soi disant maître, « *Ne croyez pas que le maître soi toujours là. C'est le commandement qui reste, impératif, catégorique : continu à savoir !* »¹²⁹

Un tel discours peut apparaître comme un discours objectif subvertissant le « *suis-je* » du maître en « *moi-je* » de l'Universitaire. En effet, si dans le discours du Maître la fonction caractérisée par le « *suis-je* », le « *je* » (s2 / a) « *fait suite* » au signifiant S1, c'est-à-dire textuellement « *après S1 suit le je (s2 / a)* », dans le discours Universitaire le « *je* » s'amalgame dans le Moi non pas dans un mouvement continu où le savoir et l'image de l'objet se synchronisent mais en sens opposé (voir figure 15).

Ainsi, la fragile constitution du Moi ne se structure plus dans le clivage entre un signifiant et un signifié comme dans le discours du Maître ; dans le Moi idéal de l'Universitaire toute la relation à l'autre est constitutive d'un vide, le vide de *l'objet a* et de sa requête. Le Moi, est ainsi carencé à la fois par la coupure hystérétique et le vide de la « *mé-prise* » à l'égard de *l'objet « a »*. Le savoir proposant une connaissance sur l'objet appartenant au réel doit donc se plier aux lois qui en régissent l'impossible de son appréhension, réel de l'objet ne permettant pas de le saisir dans sa totalité – l'impossible de ne faire qu'Un – cela relègue finalement le Moi idéal dans une connaissance tronquée, partielle, partiale, favorisant un aveuglement constitutif du Moi.

¹²⁸ Ch. Melman : *L'homme sans gravité*, P 155, Edition Folio 2010.

¹²⁹ J. Lacan (1969-1970), Le séminaire XVII, *L'envers de la Psychanalyse*, P 121, Edition Seuil 2006.

Le subterfuge du discours de l'Universitaire offre une assurance spéculative au sujet d'un « *moi-connaissance* » qui n'est en fait qu'une « *me-connaissance* », d'où l'illusion persistante du « *je* » qui se prend pour le *Moi idéal*.

De plus, l'inclusion du signifiant maître dans l'Autre ne favorise plus l'expression de la *vérité* – qui ne peut jamais totalement s'exprimer telle quelle puisque subsiste dans toute activité psychique toujours une part inconsciente, de transcendance de l'insu, même dans l'extension de l'hystérèse du Maître – mais incite le sujet à retourner vers l'Autre, non plus pour promouvoir l'extension d'une vérité mais dans l'intention de ramener le sujet à la *raison*, à la raison du plus fort, au plus fort des idéaux de l'Autre, de l'Autre et son désir, « *Le désir de la mère (l'Autre) n'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts.* »¹³⁰

Ce que J. Lacan appelle des dégâts se traduit par une véritable remise en cause de la fonction du signifiant du nom du père et qui entraîne tout le processus hystérétique vers sa chute. Pour le dire autrement, dans une telle configuration du discours la fonction paternelle est considérablement amochée.

À l'origine le signifiant S1 avait la charge dans le langage à la fois d'effectuer le refoulement originaire et de maintenir une séparation entre le sujet et l'Autre, mais également d'effectuer la reprise du désir par la fonction opérante du signifiant du nom du père. Ici ce procès ne peut plus s'accomplir et la relance de la courbe d'hystérésis se trouve compromise. Forclos dans l'Autre, la métaphore paternelle est mise en échec, compromet gravement la structure intégrale de l'axe Ph(S), c'est-à-dire « *l'axés* » au symbolique jusqu'à en éradiquer sa fonction, et enliser le sujet dans un processus où il reste captif de l'Autre.

En ce sens, nous pouvons observer grâce à l'hystérèse comment se déclinent tous les processus du langage dans le discours Universitaire et notamment de l'importance fondamentale de la position phallique – dans l'Autre – Cela induit une dynamique d'internalisation signifiante, de forclusion de la métaphore paternelle et rend compte de la force gravitationnelle de l'Autre, l'Autre absolu, contre lequel le sujet de l'inconscient ne peut plus lutter pour la relance du désir dans le réel.

À propos de ce phénomène gravitationnel induit par le phallus dans l'Autre et de la place du nom du père dans ce discours J. Lacan nous indique la raison pour laquelle intervient la forclusion du nom du père « *ce n'est pas uniquement de la façon dont la*

¹³⁰ J. Lacan (1969-1970), Le séminaire XVII, *L'envers de la Psychanalyse*, P 129, Edition Seuil 2006.

mère s'accommode de la personne du père, [...], mais du cas qu'elle fait de sa parole, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au nom du père dans la promotion de la loi. »¹³¹,

Nous pouvons partiellement conclure que l'hystérèse révèle les travers que favorise le discours Universitaire en contrevenant aux lois du langage et de la sexualité, notamment en monopolisant certaines fonctions qui s'exprimaient alors dans le réel avec le Maître et de la force des signifiants. Avec l'Universitaire, l'Autre ne permet plus l'ex-sistence du sujet, la progression de la courbe, la subjectivité. Elle cantonne celui-ci au formalisme des idéaux de l'Autre, pour le dire autrement, le discours Universitaire est un discours qui éradique le sujet de l'inconscient, ce n'est plus le sujet qui parle c'est l'Autre comme surmoi.

3.3) **L'autre partie du plan**

L'analyse hystérétique demande à être complétée. Jusqu'ici nous avons pu étudier deux cheminements de la courbe (progressif et régressif). Le plan tenait compte de deux interfaces : Une première interface dans laquelle évolue l'hystérèse définit le Réel (R), et la seconde interface le champ de l'Autre (A).

Ce plan constitué de deux parties, est délimité par les axes de l'imaginaire (I) et du symbolique (S) sécants en (C), point d'origine de l'hystérèse du sujet de l'inconscient que nous avons conformément à la théorie freudienne dénommée la Chose.

Il apparaît donc nécessaire, afin de pouvoir compléter notre concept et de permettre d'effectuer une analyse des discours et du lien social, de prendre le temps de définir l'autre partie du plan afin d'analyser les implications que cela va générer et d'examiner les rapports que le sujet entretient avec les signifiants. Nous observerons comment deux nouveaux discours vont pouvoir émerger, deux nouvelles structurations hystérétiques, et des interactions qui pourront se révéler entre elles et avec les deux précédentes.

Au début de notre modèle mathématique nous disions que la chose (C) était à l'origine du mouvement de l'hystérèse dans le Réel, l'origine de la perte inaugurale. Nous considérons que son positionnement était central notamment parce que de ce point théorique s'originait simultanément la croissance du sujet de l'inconscient et le

¹³¹ J. Lacan : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1957), in *Ecrits*, op. cit., P 579

développement à la fois du symbolique et de l'imaginaire.

Jusqu'à présent nous avons considéré ce déploiement dans le réel dans une hystérèse soit progressive soit régressive. Celles-ci, orientées à droite, et contenues par les deux bords du symbolique et de l'imaginaire. Cependant, si déploiement hystérétique il y a, l'orientation que peut prendre l'hystérèse n'est pas une donnée préalable. C'est le rapport au réel, le jeu des signifiants, le sujet de la transcendance... Bref le rapport au social qui pourra définir de la forme et de la direction que prendra l'hystérèse en tant que représentant du désir.

Le plan euclidien est un plan à deux dimensions qui dans sa conception ne se limite pas à être un *mi-plan*. C'est une surface plane illimitée, où seules les représentations de points, de droites et de courbes peuvent en cartographier la surface. Une surface décomposée ainsi en sous-surface et dont la seule limite est la limite humaine dans son pouvoir de représentation.

Alors, en repartant de l'origine (C), en prolongeant nos deux axes sur le versant gauche, deux nouvelles interfaces apparaissent. (C) devient central et fixe, il ouvre la voie à la structuration éventuelle de nouvelles hystérèses. De plus la centralité et la fixité de la Chose, compte tenu des propriétés hystérétiques que nous avons déjà définies en fait un point par lequel une isométrie est possible, c'est-à-dire permettant de conserver mathématiquement les distances, les angles, les surfaces... Psychanalytiquement et hystérètement, ce sont deux nouveaux mondes qui s'ouvrent à l'analyse hystérétique et qu'il s'agit d'exploiter en complément de la théorie des discours que nous avons développée jusque-là.

Si nous réalisons, conformément à la théorie mathématique, une projection du demi-plan (R) par le centre (C), on obtient un nouveau demi-plan inversé dont la symétrie centrale permet d'établir la relation que pour tout point « s » de (R), se trouve un point « s' » symétrique de « s » par rapport à (C) dans l'autre demi-plan. Ce nouveau demi-plan, dans lequel se situe « s' », conserve les mêmes propriétés mathématiques que (R) et des propriétés différentes psychanalytiquement, ce nouveau demi-plan produit les mêmes causes mais pas les mêmes effets que dans (R).

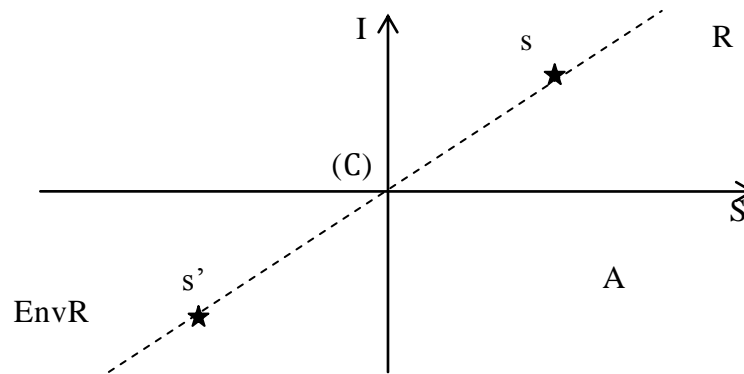


Figure 16

En effet, si on revient maintenant à la théorie psychanalytique et à l'hystérèse du sujet on s'aperçoit que le sujet n'évoluerait plus dans le même réel...

Attention ! Non pas qu'il puisse exister deux réels, mais l'appréhension du réel par le sujet ne se fait plus selon les mêmes prérogatives, le même positionnement que dans (R). L'impossible et le décalage du sujet par rapport au réel se conservent, mais cette fois-ci le sujet ne s'implique plus de la même manière face à ces dispositions. Il appréhende le réel sous un autre angle, par une sorte de retournement s'effectue la projection, la symétrie centrale au point (C).

C'est à ce niveau de notre argumentaire que vient se créer un point de rupture entre la théorie mathématique d'Euclide, du plan à deux dimensions, et la théorie de l'hystérèse. Si mathématiquement la position de « s » dans le réel pouvait se définir par des coordonnées sur les axes dont les valeurs numériques étaient positives, dans le nouveau demi-plan en bas à gauche, les coordonnées de « s' » seront toutes deux négatives mais conserveront la même valeur numérique.

Le point « s' » sera donc un point appartenant à la bissectrice (Cs) et à celle-ci se superpose la droite (ss') avec l'égalité $(sC) = (Cs')$.

Cependant, pour caractériser l'envers du Réel et par rapprochement à la mathématique möbienne qui concilie à la fois tridimensionnalité et mouvement, à partir du point (C) la projection effectue un retournement qui ne reste pas sans conséquence, psychanalytiquement et hystérétiquement les répercussions de cette proposition engendre un nouveau dispositif projectif par rapport à un point, un dispositif à l'envers ou dans l'envR. Pour éclairer le lecteur, permettez-nous la parabole qui suit :

C'est le principe de la chaussette que l'on retourne, si je puis me permettre cette image. Non pas que ma chaussette après ce mouvement réversif perde sa fonction de recouvrir le pied et le protéger, ni ne puisse plus s'enfiler, mais les frôlements du tissu ne se font plus selon des modalités analogues à la chaussette à l'endroit. Elle sera toujours soumise aux assauts érosifs du réel mais cette fois-ci les deux faces de contact ont échangé les rôles. L'intérieur est devenu extérieur et vice versa. D'ailleurs, n'oublions pas qu'avant d'être présentée à l'endroit en vue d'être commercialisée et portée, notre chaussette pour sa confection a passé un bout de temps à l'envers notamment pour y coudre une des extrémités du tube de textile dans lequel viendra se loger notre extrémité. Ainsi la chaussette à l'envers – espace mi-clos dans le réel avec une ouverture – préexiste à la chaussette à l'endroit et seule la marque de la couture, sa proéminence, permet selon les conventions, ou symboliquement, de lui attribuer un endroit et un envers. Cessons pour l'instant nos histoires de chaussettes et revenons à notre outil mathématique qui définit un dispositif dans lequel peut être menée une analyse des discours telle que J. Lacan les a mis au jour.

La projection par rapport au point (C) nous ouvre un nouvel espace que nous avons nommé l'envR qui « *n'explique nul endroit. C'est d'un rapport de trame, de texte, (d'hystérèse) qu'il s'agit – de tissu, si vous voulez. Il n'en reste pas moins que ce tissu a un relief, qu'il attrape quelque chose [...] Envers assone avec vérité.* »¹³². La grande difficulté pour mieux appréhender le concept d'EnvR dans la théorie de l'hystérèse réside donc dans le fait de pouvoir mieux définir psychanalytiquement la Chose (C) et son au-delà l'EnvR du réel, appartenant au réel. Et face à la difficulté, l'outil freudien reste d'un grand secours.

Nous allons pour cela revenir à un des articles les plus célèbres de S. Freud et dans lequel il tente de théoriser un phénomène paradoxal qui peut susciter chez le sujet une grande variété d'états psychologiques. Ce sentiment est celui de *l'unheimlich*, de l'inquiétante étrangeté. Pour S. Freud ce sentiment de *unheimlich* ne renvoie pas uniquement à une angoisse liée à de l'épouvante ou de la peur. Il pense qu'un *noyau spécifique* serait tout d'abord à l'origine inconsciente de l'inquiétante étrangeté, mais également de la confusion qui règne sur la définition de cette expression à savoir que l'étrangement inquiétant est à la fois le familier et l'inquiétante étrangeté : « *Je tiens à*

¹³² J. Lacan (1969-1970), Le séminaire XVII, *L'envers de la Psychanalyse*, P 61, Edition Seuil 2006.

*révéler tout de suite que les deux voies conduisent au même résultat, à savoir que l'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte depuis longtemps au connu, depuis longtemps familier »¹³³ et de rajouter que « l'étrangement inquiétant serait toujours quelque chose dans quoi, pour ainsi dire, on se trouve tout désorienté. »¹³⁴, Notons que la racine *heim* de *heimlich* se retrouve dans les mots allemands de *Heimat* (la patrie) et *Geheim* (secret), caché. Ainsi S. Freud apporte la preuve que les deux mots *d'unheimlich* et *heimlich* (étrangement inquiétant et familier) peuvent quelquefois coïncider suivant le sens du discours, de plus le terme *heimlich* (familier) tout seul « *n'est pas univoque, mais appartient à deux ensembles de représentations qui sans être opposés n'en sont pas moins fortement étrangers, celui du familier, du confortable, et celui du caché, du dissimulé.* »¹³⁵, De faire en sorte que le *heimlich* est une espèce *d'unheimlich*.*

Ainsi toujours selon l'auteur, le sentiment *d'unheimlich* trouverait également sa source dans la confrontation à un être vivant ou mort, c'est-à-dire qu'une ambiguïté vient perturber dans la perception d'un objet animé ou inanimé, tel que peuvent le produire des personnages de cire, des poupées ou des marionnettes, de sorte que la confusion favoriserait ce sentiment paradoxal.

De plus, S. Freud montre qu'au-delà des contes, des récits mythiques ou fictionnels, ce sentiment se produit fréquemment dans la vie quotidienne et qu'il serait un désir inconscient de dédoublement du Moi de l'individu. Il se produirait grâce aux mécanismes de l'ambivalence, du clivage et des dispositifs que l'on retrouve dans les mécanismes de l'identification, « *c'est-à-dire de la mise en scène de personnages qui, du fait de leur apparence semblable, sont forcément tenus pour identiques, de l'intensification de ce rapport par la transmission immédiate de processus psychiques de l'un de ces personnages à l'autre [tel dans] les relations du double à l'image en miroir, à l'esprit tutélaire, à la doctrine de l'âme et à la crainte de la mort* »¹³⁶, relation spéculaire ayant pour motif un mécanisme de défense du Moi contre sa propre disparition et dont l'évolution va bien au-delà du narcissisme originaire « *car elle [la représentation du double] peut recevoir des stades d'évolutions ultérieures du Moi, un*

¹³³ S. Freud : *L'inquiétante étrangeté*, P 215, Editions Folio essais, 2005.

¹³⁴ *Ibid.* 217

¹³⁵ *Ibid.* 221

¹³⁶ S. Freud : *L'inquiétante étrangeté*, P 215, Editions Folio essais, 2005.

nouveau contenu. »¹³⁷

Pour résumer nos propos avec S. Freud, existerait dans la confrontation du sujet au réel des situations où le Moi du sujet serait exposé au heimlich ou à l'unheimlich dans un jeu spéculaire où la formation du double appartiendrait aux temps originaires dépassés de la vie psychique.

Cependant l'auteur, bien qu'ayant affirmé au début de l'article, que le sentiment d'unheimlich trouve dans son origine inconsciente un « *noyau spécifique* », il reste muet par la suite sur ce médiateur par lequel va se constituer le double, en tout cas, il va en faire la description sans pour autant nommer ce noyau.

Il revient en effet sur une de ses petites mésaventures lors d'un voyage en train, lorsqu'il fut surpris par sa propre image dans un miroir de la porte des toilettes qui venait de s'ouvrir *sous l'effet d'un cahot un peu plus rude*. Il crut qu'une autre personne avait pris place dans son compartiment, pour s'apercevoir finalement que « *l'intrus était [sa] propre image dans le reflet du miroir* »¹³⁸. L'effet de surprise est sans équivoque, il est ce sentiment d'effroi, traumatique, en tout cas de déplaisir. L'intrus dans le miroir est au départ une personne à ses yeux complètement inconnue, non qualifiable, c'est-à-dire n'ayant pas encore fait l'objet d'une liaison pulsionnelle, alors que cette liaison avait déjà eu maintes fois lieu dans le passé et été refoulée. Dans cette situation, l'intrus comme son nom l'indique est bien un élément pris dans un contexte qui n'a pas de rapport avec les autres éléments. De la rencontre avec l'intrus, qui est pourtant reflet de l'image désagréable de Freud lui-même, à la fois connue et inconnue, à la fois présente et passée, se produit un arrêt de la temporalité du désir chez le sujet, un moment de détresse (Hilflosigkeit), de solitude passagère où il reste à court de mots.

La mésaventure de S. Freud face au miroir rend compte d'un temps où le Moi primitif de l'enfant encore morcelé vit sa première expérience primordiale dans sa confrontation virtuelle avec l'autre et médiatisé par la mère dans le stade du miroir décrit par J. Lacan. La mère en tant que médiateur expulse le sujet vers l'objet pour que le Moi puisse se construire dans la dimension imaginaire. Durant cette première expérience spéculaire, le petit autre a la particularité de se présenter aux yeux de l'enfant de façon paradoxale, à la fois par son entité elle-même représentée qui semble bien réelle, et de façon non réelle, ici virtuelle, par autre chose qui est l'enfant lui-même. Par conséquent, si l'autre

¹³⁷ *Ibid.* 237

¹³⁸ *Ibid.* 257

en face était la chose réellement représentée pour l'enfant et par l'enfant, alors l'enfant serait la chose ! Dès lors il n'y a aucune distinction entre la chose et celui pour qui la chose est réellement représentable.

Nous tenons notre *noyau spécifique* dont nous parle S. Freud dans l'inquiétante étrangeté. C'est ce moment de rencontre avec la *Chose* (Das Ding) qui stoppe toute temporalité du désir et procure au sujet la sensation d'avoir rencontré la mort, l'origine de la perte elle-même.

De la confrontation avec la Chose nous pouvons dire que dans *l'unheimlich* et au-delà de sa dérivation de complexes infantiles, ce n'est pas la réalité matérielle qui est en cause, c'est la réalité psychique qui prend sa place. Réalité psychique qui paraît confirmer que la Chose est ce que le sujet doit retrouver. Or, la Chose n'est pas seulement ce que le sujet doit retrouver, il doit être capable d'aller au-delà de la Chose et cela pour plusieurs raisons.

La première étant que la limitation du sujet dans sa confrontation avec la Chose le plonge dans un sentiment d'inquiétante étrangeté. De plus la recherche effrénée de la Chose pourrait fourvoyer le sujet dans une pathologie de type mélancolique. Par ailleurs comme la Chose n'est réellement représentable que par elle-même, et puisque sa représentation réelle n'est qu'une présentation, qu'il n'y a qu'elle qui puisse s'appréhender, toute tentative de saisir la Chose est vouée à l'échec du sujet. D'où la nécessité pour le sujet d'aller au-delà de la chose.

L'hystérèse du sujet en a fait de la Chose un point fictionnel de l'intersection de deux axes, celui du symbolique et celui de l'imaginaire, mais également un point d'intersection de quatre quarts de plan, le réel, l'Autre, l'envR, et le dernier que nous n'avons toujours pas nommé, ni défini sa fonction dans la théorie des discours dans l'hystérèse du sujet.

D'après ce qui se dégage de nos recherches sur l'objet premier dans le chapitre plus haut intitulé « *Additif* », la Chose est ce qui caractérise l'objet de la pulsion résultant de la perte elle-même. Pour ainsi dire, l'origine de toute hystérèse n'est pas un *état* mais un décalage entre deux *états*, l'origine c'est la perte elle-même. Ce n'est qu'a posteriori dans l'après-coup que cette perte prend valeur d'objet perdu et aliène le sujet dans sa reconquête de l'objet perdu.

En ce sens, La Chose ne peut pas être une entité réelle en tant que telle, même si elle a trouvé sa place dans le réel. C'est ce qui fait qu'elle ne soit pas représentable pour le sujet.

L'irreprésentabilité n'exclut en rien sa présentabilité vu qu'elle s'élabore d'une perte initiale. La chose n'est qu'un mythe et la perte une altération effective. Dans le concept de « la Chose » (Das Ding), on se trouve dans la même impasse que pour définir le barycentre d'un objet, d'un ustensile. Qu'il soit un point d'intersection de vecteurs permettant l'équilibre d'un solide, qu'il soit à l'intérieur ou à l'extérieur de celui-ci, quoi qu'on en dise, il n'a pas de réalité matérielle !

Le barycentre comme la Chose ne peuvent être définis que par autre chose. C'est l'irreprésentabilité de la Chose, en tant que la Chose n'est présente que par elle-même. De plus si l'origine qu'on appelle la Chose est la perte elle-même dans le réel et qu'elle initialise un processus dynamique, donc un décalage spatio-temporel, c'est que la Chose est aussi soumise aux lois du réel et notamment de l'impossible qui le caractérise.

La Chose n'est en ce sens qu'un concept approximatif de l'existence de la Chose pour elle-même, représentable pour nous uniquement d'une manière non réelle et dans une réalité psychique où subjectivité et objectivité s'annulent. Pour le dire autrement, la Chose en tant que processus initial de la perte, est un repère où dynamique symbolique et imaginaire se créent en même temps. De sorte qu'aux temps reculés de l'hystérèse, la Chose était ni subjectivité ni objectivité, ou plutôt objectivité et subjectivité en devenir puisque aucun objet qui puisse en partie la représenter n'avait été retrouvé.

La Chose n'étant présentable que pour elle-même, sa représentabilité ne se fera que par un substitut dans le langage, par une négation ou une annulation suivi d'autre chose : « *ce n'est pas ça, c'est autre Chose !* » ou « *ce n'est pas la même chose !* », ce qui montre que la Chose a plusieurs substituts et qu'avant de parler de la Chose existait déjà probablement une Chose qui l'avait précédée et que la dernière n'est qu'une chose approximative de la Chose avant elle. Ce que l'on nomme « *Chose* » dans le discours n'est en fait dans la parole – outil symbolique que très approximatif dans sa description du réel – qu'un amalgame dans le discours entre l'objet et la Chose. Ceci s'explique aisément dans l'analyse hystérétique. En effet, la figure 10 précédente, montre comment la Chose, l'objet « *a* » et le Phallus sont sur le même continuum, la même droite projective. Également nous constatons que l'objet « *a* » est utilisé comme point de projection de la chose pour positionner le phallus dans le réel ou dans l'Autre (voir hystérèse régressive).

Dans une telle phrase par exemple « *compte tenu des éléments que je possède, la chose me paraît claire maintenant* », non pas que le sujet se trouve en présence de la Chose mais le mouvement imaginatif qu'il produit par la combinaison de différents objets réels ou imaginaires rejaillit dans le symbolique de la parole, ce qui montre que le sujet fait un

amalgame entre production imaginaire, donc objet imaginaire, avec la Chose neutre, ni imaginaire ni symbolique, seulement impossible.

Alors si la Chose est le marquage de la neutralité¹³⁹ absolue, de l'intersection du symbolique et de l'imaginaire dans l'hystérèse du sujet, et que la Chose est ce point de mire par lequel le sujet passe du réel à l'envR, c'est qu'au-delà de la Chose existe un domaine, un univers dans lequel le sujet serait en mesure d'ex-sister, où l'hystérèse du sujet de l'inconscient serait à même de se poursuivre.

Si pour S. Freud, en s'apercevant dans le miroir, un sentiment d'étrangeté le submergea dans sa confrontation à la Chose, il va de soi que l'objet miroir ne lui permettait pas d'aller au-delà de la Chose. En effet, et c'est là le leurre... Le miroir en tant qu'objet fait de verre et d'une solution argentique, n'ayant que matérialité, qu'objectivité où seul le sujet qui se contemple ne peut que se construire a posteriori, ou dans *l'après-coup*, sa propre subjectivité, ne permit pas à Freud sur l'instant d'aller au-delà de la chose, de ne plus être dans le discours mais « d'être à court », comme dans une sorte de sidération. C'est d'ailleurs la subjectivité qui permet au sujet de maintenir un écart, une distance physique et psychique afin d'éviter que le sujet ne s'écrase contre l'objet, qu'il ne fusionne, qu'il ne s'y perde comme Narcisse dans son reflet dans la mare.

De plus S. Freud pris par surprise par le reflet de son image dans le miroir, n'a pas eu un temps psychique suffisant pour se préparer à la rencontre de la Chose, c'est-à-dire que l'angoisse puisse l'apprêter à la confrontation de l'objet présenté à son insu et lui en assurer sa capture par le Moi pour qu'il en fabrique une représentation. De fait, seule la matérialité psychique de l'image agit à ce moment-là sur son Moi, matérialité psychique de l'image subite produisant un décalage, une diachronie temporelle qui empêche le sujet de construire une réalité subjective en harmonie avec l'objectivité de l'image reflétée ; par conséquent, la désynchronisation entre objectivité et subjectivité

¹³⁹ Contrairement à la langue française qui attribue le genre féminin à « la chose », la langue germanique ne s'y trompe pas, et lui a attribué la marque du neutre. En effet, « la chose » en allemand est précédée par un « Das », le genre neutre, pour donner Das Ding (la chose). D'ailleurs, tout enseignant en langue allemande utilise de manière récurrente trois paradigmes pour illustrer le masculin, le féminin et le neutre : Der Vater (le père), Die Mutter (la mère) et Das Kind (l'enfant) ou bien Das Ding (la chose). Il est intéressant d'observer en allemand comme en français que le mot « enfant » porte la marque du neutre, en effet, le « l' (apostrophe) » ne donne pas le genre, de plus on peut aussi bien dire « un enfant ou une enfant ». Si dans la langue de Molière ont féminise le concept « chose » (la chose), on peut y voir probablement le besoin de rapprocher ce concept au premier objet connu à savoir la mère. La langue allemande est finalement beaucoup plus précise sur ce point en conférant à ce mot aucune tonalité originelle ce qui conforte sa position dans l'hystérèse du sujet, celle du centre neutre.

perceptive favorise un déséquilibre dans l'hystérèse, une chute brutale, un retour du sujet au niveau le plus bas du refoulement originaire où l'objectif commençaient à peine à se construire, sans pour autant l'être. Retour au temps du premier mouvement que produisait ce même mouvement, ou plutôt, alors que le subjectif et l'objectif étaient en train de sortir de leur nullité et cessaient d'être neutralisés dans la Chose, retour à un temps initial, celui de la perte initiale à son début, celui de la Chose, de la sortie immanente de l'anorganique, de la mort...

L'unheimlich de S. Freud dans ce train n'était en fait que ce bref moment de rencontre avec ce *noyau spécifique* appelé « la Chose » (Das Ding) qu'il avait pourtant déjà théorisée en 1896 dans « Esquisse d'une psychologie scientifique », bien avant sa mésaventure dans le wagon-lit qu'il relate dans son article paru en 1919 sous le titre « L'inquiétant étrangeté ».

3.4) EnvR assone avec vérité...

Pour mieux comprendre ce nouveau concept structurant l'hystérèse du sujet étudié par J. Lacan dans le séminaire livre XVII, repartons dès lors de l'assertion lacanienne fondamentale déjà citée plus haut selon laquelle : « *Envers assone avec vérité* »¹⁴⁰. À partir de là, nous devons redéfinir la question de la vérité du sujet et du désir dans l'analyse hystérétique du discours, quelle signification donner à cette assertion « la vérité assone », et enfin comment caractériser l'EnvR lorsqu'il assone avec vérité.

Lorsque le sujet hystérétique évoluait dans le Réel que ce soit dans la position du Maître où le signifiant représentait le sujet pour un autre signifiant, ou bien dans celle de l'Universitaire où un savoir représentait un signifiant à l'adresse d'un objet pour produire du sujet, la question de la vérité était du côté de l'Autre. C'est l'Autre qui détenait la vérité. Autrement dit, la vérité dans sa fonction consistait pour le sujet et ses signifiants à prendre appui sur l'Autre. La vérité par laquelle le sujet advenait dans le langage était dans l'acte même de l'articulation signifiante et du discours qui se déclinait.

Nous avons déjà abordé le thème de la vérité dans le chapitre précédent sur « *la*

¹⁴⁰ J. Lacan (1969-1970), Le séminaire XVII, *L'envers de la Psychanalyse*, P 61, Edition Seuil 2006.

question du positionnement du sujet dans le lien social » lorsque nous traitons du Witz. Nous avons pu montrer en substance que la technique du Witz (le mot d'esprit) structurait le lien social par la mise en scène des pulsions libidinales dans un processus de liaison des individus entre eux. Une sorte de pulsion de transmission induisant le jeu d'un entrelacement, qui par résonance donnait de la consistance au vide qui séparait les individus tout en favorisant « l'intermédiarité » psychique des représentations inconscientes. Dans ce jeu de transmission du trait d'esprit commun au sujet et à l'Autre, le Witz se faisait acte par excellence d'un lien social, acte à partir de la pulsion qui le produisait et de la vérité qui en soutenait le désir de l'auteur du Witz. Nous pouvons rajouter à cela que dans le Witz si la pulsion se partage entre l'un et l'autre, la vérité subit également un partage. Dire de la vérité qu'elle se partage dans le discours, c'est donc qu'entre les motivations inconscientes du sujet, son intention et son expression une coupure intervient, puisque le sujet se divise par le langage.

Attention ! La question de la vérité en psychanalyse n'a rien à voir avec le vrai ou le faux, mais seulement avec ce qui soutient le désir du sujet et de son être dans son activité pulsionnelle. Pour montrer l'ambiguïté du signifiant vérité, revenons sur le paradoxe du menteur d'Epiménide le Crétois personnage mythique de la Grèce antique consigné par Diogène Laërce. « *S'il est vrai que tous les Crétois sont des menteurs qu'advient-il de la proposition : « je mens », la formule est-elle vraie ou non ?* »¹⁴¹ En toute logique, une telle proposition ne peut trouver de réponses rationnelles.

- En disant « *je mens* » la formule d'Epiménide peut être tenue pour vraie puisqu'il est crétois. Donc il ne ment pas il dit la vérité.
- Cependant il faut bien convenir qu'il ment quand même, que ce qu'il dit est faux, puisqu'il affirme justement qu'il ment, donc en disant qu'il ment, il dit la vérité.

À travers ce paradoxe, et peu importe comment on retourne la chose, la vérité se manifeste. Epiménide ne nous laisse pas le choix, ce qui est d'ailleurs le propre du discours paradoxal. Là où la vérité se manifeste, elle ne réside probablement pas dans ce qui est dit, mais dans « le pour quoi ? Ou le pour qui ? » Ce « dit », dans ce qui le précède. Pour ainsi dire, avant le texte il y a un prétexte, et c'est de lui que retourne la vérité, elle préexiste au « dit » dans le « dire ». Elle est à l'origine et constitue la base inconsciente du discours, ou plus simplement la vérité est le mobile « *réel et sérieux* »

¹⁴¹ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 333, Edition Denoël, 2002

par lequel tout sujet s'introduit au discours.

J. Lacan reprend la formule suivante « *C'est ainsi que le dit ne va pas sans dire.* »¹⁴², Ils sont intrinsèquement liés. Le sujet de l'inconscient émerge dans le « *dire* » qui n'a pas d'autres solutions pour se faire entendre que de se diluer dans le « *dit* ». Ainsi le sujet hystérétique advient à la fois par la division de lui-même dans le langage et de la vérité qui le soutient et le représente dans le réel. De sorte que la vérité ne peut jamais que se « *mi-dire* ».

J. Lacan repartira des oppositions « *dit/dire* » ou « *énoncé/énonciation* » pour montrer comment s'articulent la division du sujet et sa structuration, comme le souligne celui-ci « *La présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours en son énonciation* ». ¹⁴³

Cela veut dire que hystérétiquement nous pouvons localiser dans notre plan euclidien la vérité à la base même du mathème du discours. Dans le discours du Maître, la vérité s'exprime dans le Réel en prenant appui sur l'Autre et trouve comme support le sujet lui-même. Cela a comme incidence hystérétique que la vérité précède le signifiant du Nom du Père, elle agit comme moment d'introduction de la courbe pour qu'elle progresse dans le réel vers la quête d'un nouvel objet.

Dans l'hystérèse du Maître la vérité première se situe à la base de la perte inaugurale qui constitue la Chose freudienne, elle définit l'angle d'attaque de la courbe d'hystérésis dans le réel par le langage, elle inaugure la perte initiale et coefficiente, donne le degré d'ex-sistence du sujet dans le réel et son désir pour retrouver autre chose, à savoir l'objet de la pulsion, le phallus. J. Lacan fait une distinction entre la vérité du sujet et la vérité du désir, nous reprendrons également cette distinction dans notre construction mathématique.

La vérité du sujet pourrait se résumer ainsi dans une citation de Lacan reprise par J. Dor : « *Nous nous adressons de fait à des A1, A2,... Qui sont ce que nous ne connaissons pas, de véritables Autres, de vrais sujets [...] Ils sont de l'autre côté du mur du langage, là ou en principe je ne les atteins jamais. Fondamentalement, ce sont eux que je vise chaque fois que je prononce une vraie parole, mais j'atteins toujours « aa' » par réflexion. Je vise toujours les vrais sujets, et il me faut me contenter des*

¹⁴² J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 151, Edition Denoël, 2002

¹⁴³ *Ibid.* 151

ombres. »¹⁴⁴. La vérité du sujet se joue finalement dans la question de l'aliénation du sujet dans le réel, qui constamment évolue entre l'autre et l'Autre et vice versa. Le sujet ne sait pas ce qu'il est parce qu'il ne s'est pas où il est, ni où il va, la vérité du sujet est pure castration du sujet.

Dans la représentation de la courbe d'hystérésis, la vérité nous indique la position du sujet qui se perd à être à mi-chemin entre l'Un et l'autre. Pour le dire plus communément, le sujet se trouve être le cul entre la chaise et le tabouret et ne voulant quitter ni l'un ni l'autre, il passe de l'un à l'autre, et le mouvement de bascule décrit son aliénation.

Ainsi, la vérité du sujet médiatise ce vide entre l'hystérèse et l'axe symbolique, elle se définit par l'angle (V\$) compris entre l'axe symbolique, la droite passant par la Chose et un point « s » pris sur la courbe.

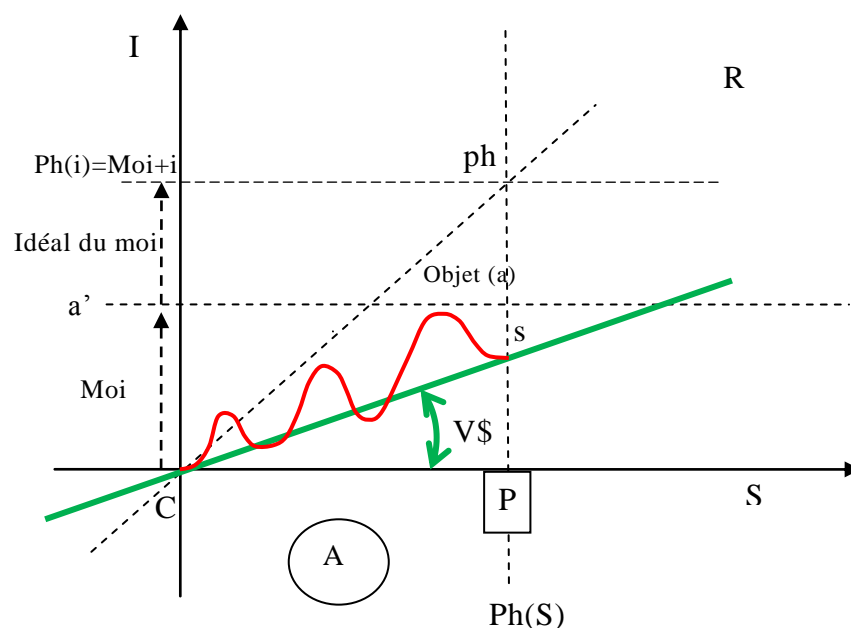


Figure 17

Dans l'hystérèse du sujet, la vérité du sujet représente l'angle par lequel s'engage dans le réel le sujet par le discours, et cela quel que soit le discours, tout en sachant qu'une distinction peut être faite avec la vérité du désir.

¹⁴⁴ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 161, Edition Denoël, 2002

La vérité du désir ne se pose pas selon le même procès. Faire l'amalgame des deux – la vérité du sujet et la vérité du désir – reviendrait à occulter la question du phallus et la question du semblant. En effet, dans sa progression dans le réel, le sujet soumis à la loi paternelle et la fonction qu'elle soutient, vise cet invariant nommé le phallus, en tant qu'objet incontournable dans l'économie libidinale comme nous l'avons vu dans les différents schémas que nous avons étudiés précédemment.

En ce sens, la vérité du désir est, dans l'articulation signifiante, l'azimut par lequel le sujet tente d'atteindre le phallus par le jeu des identifications, parce que le sujet « *ne cesse de se justifier qu'il le possède (le phallus) ; qui encore de revendiquer avec assiduité qu'il ne l'a pas, lorsqu'au bout du compte, personne ne l'a* »¹⁴⁵ ; la vérité du désir pour revenir au paradoxe d'Epiménide le crétois n'est pas à chercher s'il ment parce qu'il est crétois, ou s'il ment lorsqu'il dit que tous les Crétois sont des menteurs ; mais en disant cela quel but vise-t-il. Où situe-t-il sa position de sujet de l'inconscient dans son rapport au phallus et à la jouissance, puisque la vérité du désir officie à l'authenticité du discours.

L'authenticité de la vérité du désir (Vd) s'intercale entre le « hérité et le mérité », elle se situe au lieu de l'Autre et de la Chose dans son rapport au signifiant phallus, elle entretient avec la vérité du sujet (V\$) une différence de potentiel. Dans le plan euclidien dans lequel se déploie l'hystérèse, la vérité du désir (Vd) définit l'angle compris entre l'axe symbolique et celui passant par la Chose et le phallus.

¹⁴⁵ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 92, Edition Denoël, 2002

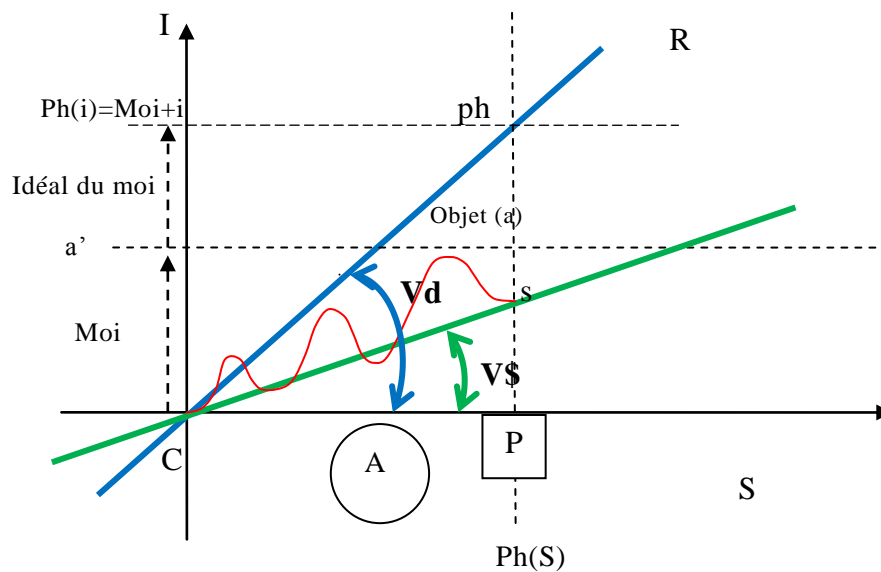


Figure 18

La différence de potentiel résultant de l'opération soustractive entre $V\$$ et Vd représente pour le sujet du discours la part d'aide supplémentaire pour que le sujet chemine dans son discours et sa jouissance, pour que se diffuse une part de la vérité de son être sans transparaître clairement dans la vérité de son désir. Cette part de vérité résulte d'une différence au sens mathématique du terme entre la vérité du désir et la vérité du sujet. Elle est constituée d'un vide que le sujet doit combler selon les moyens que son être a à sa disposition, par des artifices, par une mise en scène. Une différence de potentiel qui n'est pas moins qu'un tour de « *passe-passe* » discursif pour détourner des réelles motivations de la vérité de son désir. J. Lacan appelle ce mécanisme de « *passe-passe* » sous lequel le sujet se cache, qui imite de manière fictive ou en tout cas qui occupe une partie de la vérité du désir : « *le semblant* ».

Le semblant serait ainsi du point de vue psychanalytique « une dimension de ce qui peut apparaître de la position subjective, en tant que la psychanalyse n'oppose pas cette apparence à une essence, mais la relie dialectiquement à la vérité. »¹⁴⁶

La géniale utilisation et le nouvel emploi conceptuel que J. Lacan fait de ce signifiant « *semblant* » regroupent la question du paraître, de l'imitation, l'accommodation contextuelle... Tel que le définit le dictionnaire de la langue française, mais est également à entendre comme « *sans-blanc* » dans l'allusion aux flots de parole, des

¹⁴⁶ R. Chemama et B. Vandermersch : *Dictionnaire de la psychanalyse*, P 389, Larousse, 2000

silences et des signifiants rattachés les uns aux autres qui caractérisent le parlêtre dans l'activité langagière de sa jouissance phallique. Ainsi, l'analyse hystérétique, toujours en supposant de sa validité psychanalytique dans l'analyse des discours, confère au « *semblant* » une valeur qui se modulera en fonction du discours dans lequel évolue le sujet.

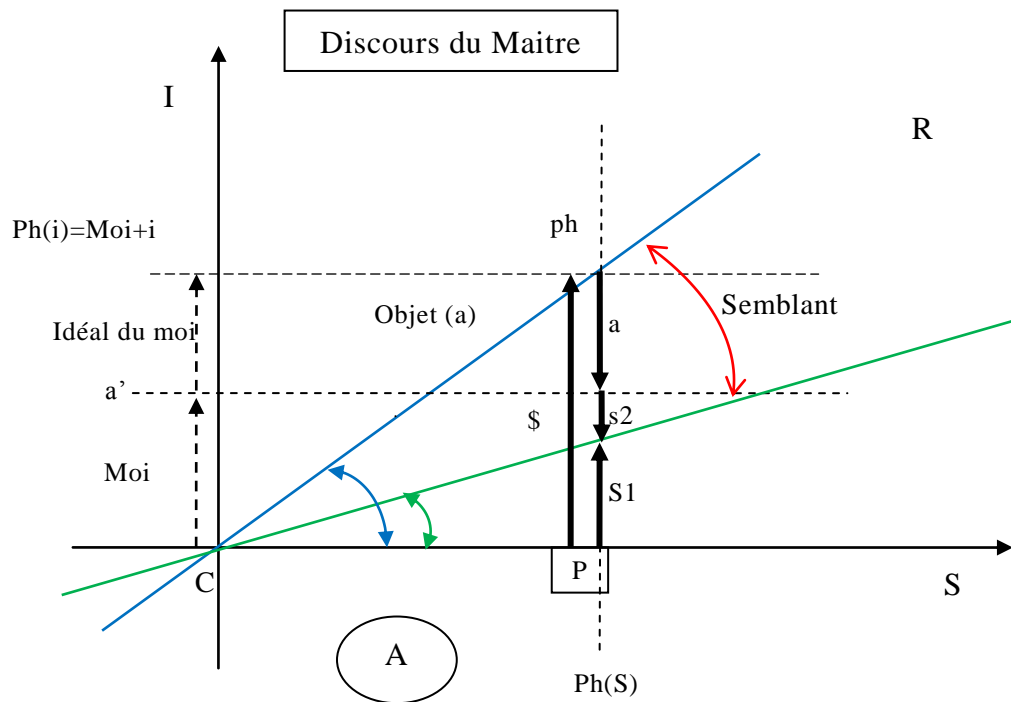
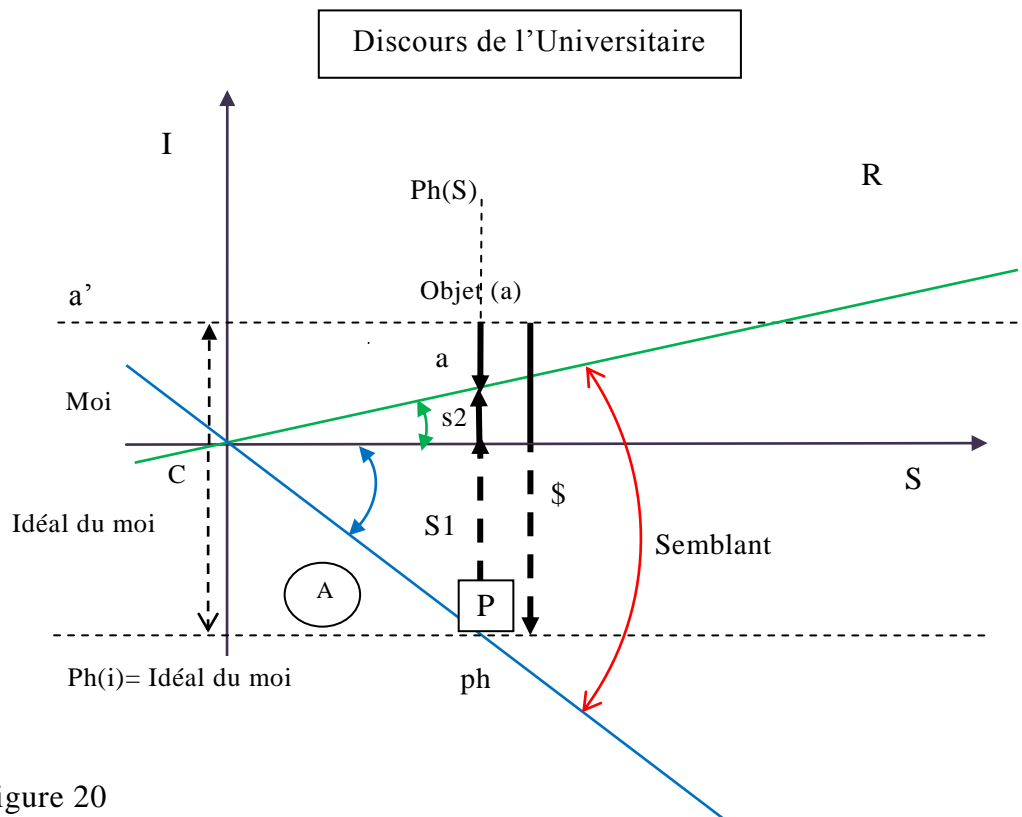


Figure 19

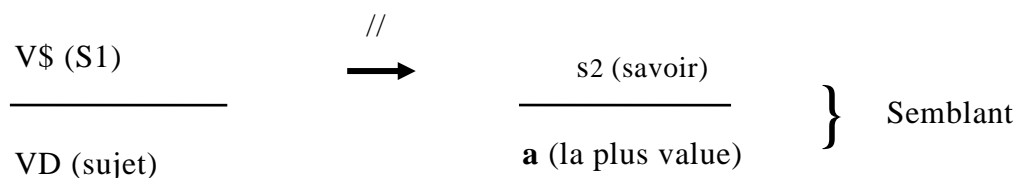


Comme nous pouvons l’observer sur les figures ci-dessus le *semblant* ne prendra pas en compte les mêmes éléments mathématiques suivant le discours.

En effet, dans le discours du Maître le semblant (arc en rouge) se situe entre Vd et V\$. En ce sens, la charge du semblant revient à l'autre du discours tout en sachant que le sujet se divise dans la vérité du désir et la vérité du sujet. Pour le dire autrement, la vérité du désir du Maître pour se concrétiser, devra subir une coupure entre un signifiant maître qui le représente au titre de sujet et du savoir de l'esclave qui éclaire le maître sur ce qu'il en est de son être. Une vérité qui doit passer par la position subjective de l'esclave, par sa différence. De plus aucun des signifiants qui viennent représenter le sujet de la part de l'esclave ne suffirait pour le circonscrire totalement, c'est ce qui fait le semblant.

Dans le discours du Maître cela revient à dire que le sujet pour être intronisé maître, aura à faire au semblant de l'autre, l'esclave. Les signifiants qui constituent le savoir de l'esclave produisent de la jouissance, jouissance de l'autre dont le maître doit s'accommoder. Dans le discours du Maître suivant l'analyse hystérétique, le semblant s'inclut dans la vérité du désir. Il En occupe une part tout en étant concomitant à la

vérité du sujet dans un rapport dialectique au savoir et à la jouissance de l'autre. Pour résumer la situation un mathème peut être proposé :



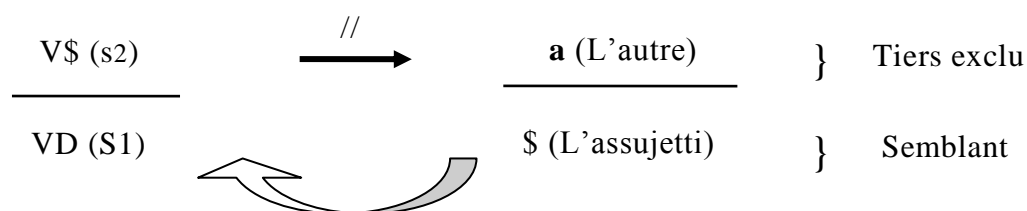
A contrario, le discours de l'Universitaire montre clairement comment il évacue une part importante de son discours en excluant totalement du semblant un élément clés du réel : à savoir l'Objet « a ». C'est le discours de la science qui rationalise chaque élément du réel jusqu'à entretenir, à chaque fois qu'il se confronte à son impossible, un discours qui ne tient compte que de faits objectivables, transmissibles sur la condition même de ce réel de l'objet. Supprimant par là même toute possibilité de subjectivation en gommant toute possibilité de différence. Un tel discours ne laisse finalement pas de choix à l'autre de pouvoir s'inscrire en fonction du semblant que véhicule la dissymétrie de la sexuation de chacun, car la vérité du sujet officie sous les traits du savoir pour s'imposer non plus à un sujet à part entière, mais à un individu unisexué ou un quantum non sexué qui par essence est dépouillé du semblant que confère, au-delà du genre, la sexualité.

L'autre n'est plus un objet appréhendable dans sa totalité recevable, une globalité qui contient à la fois une vérité et un semblant mais en l'occurrence en produisant un savoir au titre de vérité du sujet, l'autre est réduit à sa matérialité la plus élémentaire. L'analyse hystérétique permet en ce sens de mieux appréhender quels sont les débordements envisageables dans la promotion d'un tel discours où le semblant absorbe tant la vérité du désir que la vérité du sujet.

Le passé nous donne un bel exemple de rejet de l'autre du semblant avec l'expérience nazie, si toutefois nous pouvons accorder une quelconque valeur esthétique à cette expérience. Une expérience que relate J. P. Lebrun dans « *un monde sans limite* » lorsqu'il cite A. M. Roviello à propos des régimes totalitaires : « *Le propre de l'idéologie totalitaire, ce qui la distingue de manière essentielle des autres idéologies, c'est qu'elle n'est pas simplement discours mensonger sur le réel, mais qu'elle pousse la conséquence jusqu'à déborder les limites du discours pour imposer réellement au réel sa*

propre cohérence. »¹⁴⁷.

Pour le dire en terme plus léger, un « arc-en-ciel » pour un scientifique – ce phénomène de « semblant naturel » – n’est pas un « arc-en-ciel » avec toute la fantasmagorie que cela suppose et la symbolique qu’il représente, mais les motivations auto expressives du raisonnement expertal du scientifique s’imposent au corps social et l’harponne dans une description utilitariste qui supprime à ce réel l’impossible qui le caractérise pour ne conserver que sa matérialité la plus élémentaire. Notre « arc-en-ciel » pour le scientifique est réduit à être dans son discours rationaliste des gouttelettes d’eau qui provoquent la réfraction de la lumière. Nous reviendrons plus tard plus amplement sur la question du discours Universitaire et de son impact sur le corps social, de ses déviances dans la relation sexuelle. Pour résumer voici le mathème proposé.



Nous avons pu en substance définir trois notions importantes qui prennent désormais place dans la théorie de l’hystérèse du sujet. Dans l’ordre chronologique, la vérité du sujet, la vérité du désir et leur résultante le semblant. Dès lors quels enseignements pouvons-nous tirer de cela dans ce nouveau champ d’application que nous avons choisi d’appeler avec J. Lacan l’EnvR ? Un tel procès, qui consiste à représenter la V\$, Vd et le semblant, conserve-t-il la même valeur hystérétique dans l’EnvR ? Et lorsque J. Lacan affirme qu’« *Envers assone avec vérité* » nous parle-t-il du semblant ?

L’assonance est selon la définition du dictionnaire Larousse : « n. f. (lat. *assonare*, faire écho). Répétition, à la fin de deux vers, de la même voyelle accentuée. (Ex. : Sombre, tondre ; peindre, cindre ; âme, âge, etc.) ». Comme nous l’avons vu plus haut ce qui caractérise d’où s’origine le discours c’est la vérité, elle se diluera partiellement ou en totalité dans le semblant.

Nous avons vu que l’EnvR n’est autre qu’une projection du Réel par la Chose, c’est-à-dire une symétrie centrale par retournement qui entretient les propriétés du Réel notamment l’impossible. Se conservent également les mêmes propriétés mathématiques

¹⁴⁷ J. P. Lebrun : *Un monde sans limite*, P 93, Editions Eres, 2009

que dans (R). Du point de vue de la théorie psychanalytique, ce nouveau demi-plan produit les mêmes causes mais pas les mêmes effets que dans (R). Le sujet dans l'EnvR s'appréhende dans sa négative par une symétrie centrale avec la Chose qui résulte d'une double symétrie axiale.

Par conséquent, ce n'est plus la vérité qui devrait caractériser l'EnvR, comme cela pouvait se vérifier dans les discours qui opéraient dans le Réel, mais par le jeu du renversement dû à la projective hystérétique, c'est probablement « *le semblant* » qui officiera à l'authenticité du discours. En cela « *L'envers assone avec vérité* » peut laisser entendre que le semblant assone dans son rapport dialectique qui le lie à la vérité, il ne s'en exclut pas pour autant et porte en lui des fonctions similaires à la vérité, notamment d'orienter le sujet sur la voie de la métaphore, de donner accès de façon alternative au désir et à la quête de l'objet perdu. Il garde en mémoire les fonctions potentielles de la vérité notamment sur les questions des identifications, de la jouissance et de la castration. Enfin, « *L'envers assone avec vérité* » parce que les places qu'occupaient la vérité du désir et la vérité du sujet non pas qu'elles soient supprimées dans l'analyse hystérétique des mathèmes qui ressortent de l'EnvR, mais elles vont également permuter dans le jeu projectif qui mène à l'envers et ce n'est plus la vérité qui va, à proprement parler, promouvoir le sujet dans les discours qui opèrent dans ce champ mais le semblant.

3.5) *Au-delà de la chose... Le Maître châté*

La projection par rapport à un point, telle que la préconise J. Lacan pour construire la poursuite de l'hystérèse résulte donc, pour être toujours mathématiquement cohérent, d'une double projection axiale.

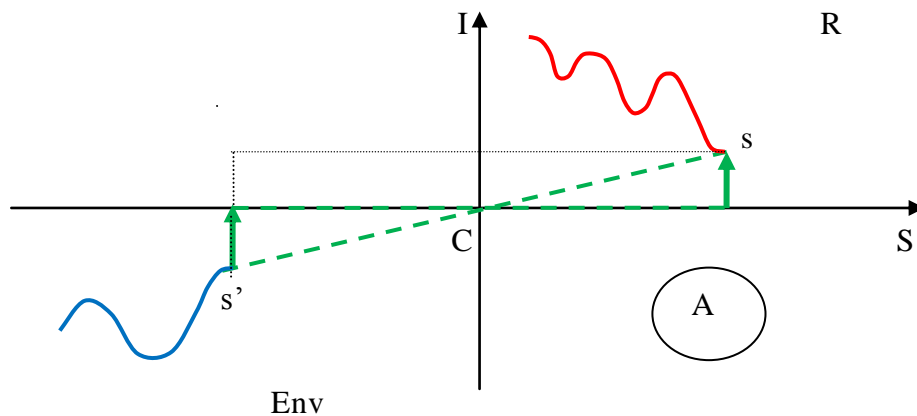
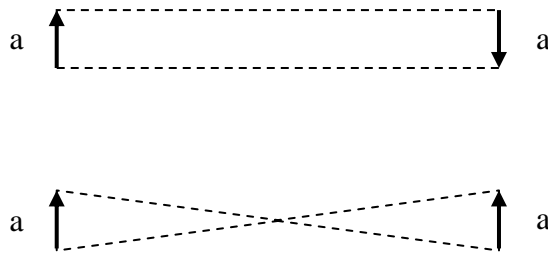


Figure 21 A

Deux constructions géométriques sont possibles :

1. Une première construction purement mathématique du point « s » en pointillés noirs (voir figure 21A ci-dessus).
 - Projection du point « s » par l'axe I puis projection par l'axe S pour donner « s' ».
2. La seconde proposition de construction reprend les principes hystérétiques d'un vecteur (en pointillés verts, voir figure 21A ci-dessus).
 - Positionnement de la courbe d'hystérésis représentée par le vecteur qui va de « S » vers (s).
 - Projection par (C) milieu de l'axe symbolique (S) en conservant la distance.
 - Redémarrage de l'hystérèse à partir (s') vers l'EnvR.
 - Axe (ss') tors et résultant de la double projection axiale qui permet d'obtenir une projection centrale avec retournement par la Chose.

Cette seconde proposition répond finalement au schéma de construction du ruban de Möbius et permet d'obtenir quelque chose de similaire :



Sans toutefois reprendre toute la théorie de J. Lacan autour de la bande de Möbius et de son utilisation en psychanalyse, nous pouvons d'ores et déjà nous apercevoir que la théorie de l'hystérèse se conforme intuitivement aux applications topologiques möbiennes notamment quant à la continuité et l'homéomorphisme des espaces étudiés. La notion d'homéomorphisme permettant de dire que deux espaces topologiques sont identiques mais vus différemment. Alors bien que la bande de Möbius, en topologie soit une surface compacte dont le bord est homéomorphe à un cercle, dans l'hystérèse nous n'avons conservé celle-ci que sous sa forme plane et unilatère sans remettre en cause la théorie lacanienne dans le rapport du sujet à l'inconscient. Pour rester cohérent avec l'agencement de la logique de l'hystérèse et la psychanalyse, nous devons apporter quelques précisions.

- Tout d'abord, dans le Réel comme dans l'EnvR seront privilégiés au déploiement de l'hystérèse et à l'introduction des discours les vecteurs opérant au développement de la courbe dans l'espace dans lequel elle évolue. Si dans le Réel il s'agissait des vecteurs dirigés vers le haut, dans l'EnvR s'est au contraire vers le bas.
- L'EnvR est soumis aux mêmes lois que le Réel, l'espace qu'il définit, détermine le sujet dans son désir et sa différence.
- L'EnvR n'est pas finalement un autre champ indépendant du Réel, mais il lui est connexe par la projection centrale en (C), par retournement et continuité.
- Cela veut dire également que les éléments qui figureront dans cette partie devront garder la même cohésion que dans le Réel, c'est-à-dire que tout élément n'est représentable que s'il intervient dans la structuration du sujet.
- En ce sens, tout signifiant représenté par un vecteur n'a de réalité que parce qu'il authentifie un élément du discours du sujet repérable au niveau conscient ou inconscient et donc positif.

- Le vecteur en mathématique est une manière simple de modéliser un mouvement, il se caractérise par sa direction, son sens et sa grandeur.
- Le vecteur dans l'hystérèse est une manière simple de représenter une formation de l'inconscient et aura un impact dans l'articulation du désir et la division du sujet.
- Le vecteur sujet (\$) n'a de sens que s'il est positif, c'est-à-dire que sa représentation symbolique dépend de la relation qu'il entretient avec le phallus : à l'endroit, le sujet s'oriente vers le phallus alors qu'à l'envers le sujet (\$) prend appui sur le phallus en direction du champ pour lequel il est destiné.
- Puisque l'hystérèse n'admet que continuité entre endroit et envers par connexion, le phallus en conditionne la topologie, l'orientation du sujet ainsi que les autres vecteurs qui le représentent.
- Du côté de l'EnvR, le sujet prend appui sur le phallus en direction du champ pour lequel il est destiné.
- Enfin, dans le Réel, à l'endroit, la vérité du désir (VD) avait la primauté sur la vérité du sujet (V\$) et la pulsion de communication symbolisée par la coupure de l'hystérèse (//) renvoyait par continuité aux éléments venant de l'autre côté soit appartenant en totalité au semblant, soit exclu ; à l'EnvR c'est le processus inverse qui officie au discours.

Si nous nous étions contenté d'effectuer une simple projection par (C), nous aurions obtenu dans le nouveau discours à l'étude des vecteurs en sens opposé à celui de l'hystérèse de l'Universitaire et donc négatifs. Cependant pour rester cohérent avec l'approche psychanalytique et la topologie proposée, on peut démontrer la chose suivante :

- Mathématiquement, la projection centrale d'un vecteur nous permet d'obtenir un autre vecteur en sens opposé. Par exemple en réalisant une projection centrale du vecteur « a » par le centre « C », on obtient un vecteur « -a ».
- Hystérétiquement, nous avons défini l'EnvR comme un champ du Réel qui s'appréhende par sa « négative », par une sorte de retournement. En ce sens, le vecteur représentable par projection centrale « -a » devra à nouveau être négativé et donc se voir appliquer un second signe moins, ce qui donne : [- « -a »]. Ainsi la négative du négatif engendre du positif et le vecteur par retournement reprend ses qualités d'origines, sa distance, sa direction et son sens : - (-a) = (a)

- Il en va de même pour les autres vecteurs qui subiront le même traitement que « a », ce qui permet de respecter les propriétés du champ dans lequel ils opèrent (l'EnvR) et de leur rapport au phallus. En changeant de signe le sens du vecteur change sans toutes fois en modifier le conjugué harmonique.

Pour éclairer notre cheminement, tentons une construction hystérétique projective à partir du discours de l'Universitaire et voyons les implications nouvelles que cela produit. On obtient un nouveau dispositif vectoriel tout en conservant les principes de la projection en mathématique hystérétique. Quatre vecteurs peuvent à nouveau être représentés. On obtient ainsi le graphique suivant¹⁴⁸ (voir figure 21 B ci-dessous).

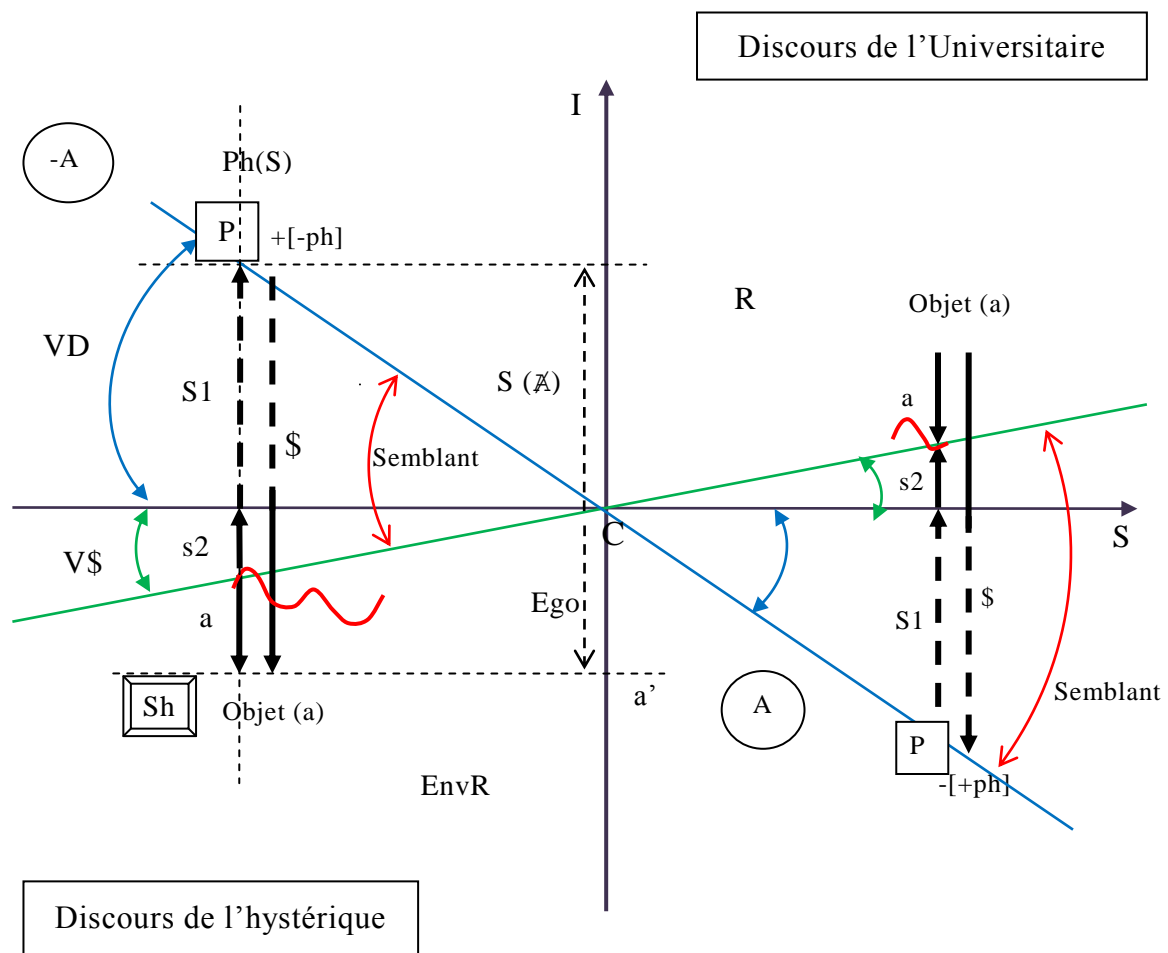


Figure 21B

¹⁴⁸ Par souci de commodité et de clarté du graphique, les vecteurs « v » et « v' » ne seront pas représentés dans la figure 21B. De toute façon, comme la projection centrale conserve les distances, les angles et les proportions, les vecteurs « v » et « v' » auraient des positions analogues au discours du Maître mais cette fois ci dans l'EnvR.

Étudions quel type de discours a été mis à jour dans la figure 21B dans la partie gauche du plan euclidien et le conjugué harmonique S_1 , s_2 , a , et $\$$ qu'elle révèle.

D'un point de vue de la valeur du vecteur, la relation d'ordre pour les vecteurs de même sens est :

- Dans le sens vers le bas $\$ > a$ et dans le sens vers le haut $S_1 > s_2$
L'égalité des rapports $\$ / a = S_1 / s_2$

D'un point de vue hystérétique :

- $\$$ est le représentant de $a \rightarrow S_1$ produit du savoir s_2 (sachant que la coupure hystérétique intervient entre $a // s_2$)

D'un point de vue de la théorie du discours lacanien on obtient le discours de l'Hystérique :

- $\$ \rightarrow S_1$ (la flèche signifiant dans le discours l'adresse de la « *pulsion de communication* »)
 $a // s_2$ (la double barre signifiant la coupure qui empêche la jouissance immédiate)

À la base des deux signifiants ($a // s_2$) vient se loger la courbe d'hystérésis qui commémore une trace symbolique, qui crée simultanément une coupure et une disjonction vectorielle pour empêcher la jouissance.

De plus, l'orientation de la courbe vers le phallus localisé dans l'Autre négativé, donne l'aspect général d'une régression inverse de la sinusoïde. Bien que cette dernière ressemblerait à celle du discours de l'Universitaire, cette fois-ci, compte tenu de la primauté des vecteurs dirigés vers le bas, c'est l'objet « a » et le sujet $\$$ qui gouvernent l'hystérèse dans le semblant.

Suite à la disjonction du savoir (s_2) avec l'objet « a », la courbe perd peu à peu ses appuis dans l'EnvR. Ce mouvement régressif se trouve accentué par le comportement du signifiant S_1 absorbé, ou qui va chercher refuge dans l'Autre négativé.

Le graphique montre clairement que le semblant dans ce discours est mal constitué. En effet, la partie terminale du sujet en est évacuée et ne prend pas en compte l'objet « a ».

L'hystérèse nous révèle ici que ce n'est plus la vérité du désir qui préside à l'orientation de la courbe qui œuvre dans le discours de l'Hystérique, dans sa régression, c'est un

semblant partiel qui reste confiné au sujet (partiellement dépourvu lui aussi).

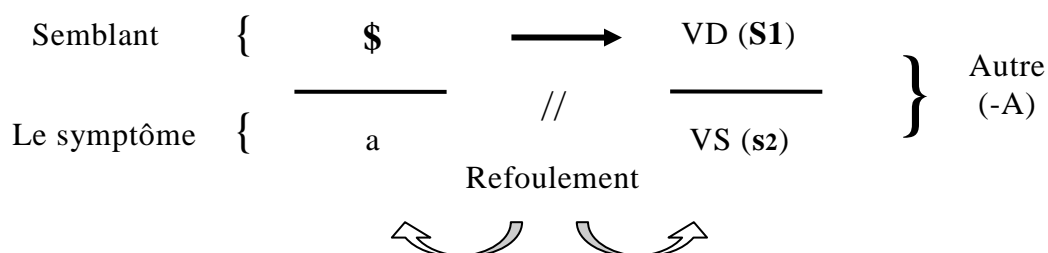
L'orientation de la vérité du désir et la façon dont se constitue le semblant nous indiquent combien la principale motivation du sujet hystérique est de savoir ce qu'il en est de sa jouissance. Le désir de l'Hystérique c'est du semblant tronqué, altéré, constitué à la fois de la vérité du désir et de la vérité du sujet à l'adresse de l'Autre négativé. Une configuration susceptible de fournir au sujet la raison, sans y parvenir, de ce qui cause le désir de l'hystérique. Un désir qui renouvelle sans cesse ce schème...

La vérité ne lui appartient pas puisqu'en officiant pour le compte de l'Autre négativé, l'hystérique ordonne que lui soit démontrée l'impuissance qui la caractérise en lui procurant un savoir sur l'objet. L'objet « a » qui aurait dû être un objet « -(a) » dans la mesure même où le sujet par la dimension imaginaire qu'il lui accorde, en oublie que l'objet du réel est un objet détaché par la coupure hystérétique qui structure son désir. C'est là tout le drame névrotique de l'hystérique, à savoir que « a » = « -(a) », et que l'objet qui cause le désir n'est en fait que la trace, l'empreinte de l'objet.

Dans le montage de l'Universitaire, l'objet « a » dépourvu de la plus-value qu'aurait provoquée une éventuelle présence du phallus au-dessus de lui, se voyait destitué et confiné dans sa plus pure objectivité matérielle. De plus son exclusion du semblant provoquait un assujettissement au formalisme des pensées et des idéaux de l'Autre. Ce n'était plus le sujet qui parlait, c'était l'Autre, la raison.

Ici, compte tenu de son appui sur l'hystérèse, « a » vient conditionner un vide (la coupure) ou en tout cas permettre la concrétisation de la trace symbolique d'un objet ayant existé mais « refoulé » dans le réel.

Par conséquent, la trace occasionnée par l'objet « a » est en ce sens à la fois, dans le réel de l'EnvR, impossible capture de l'objet « a » lui-même, et représentation imaginaire de l'objet qui en a laissé la trace... La complémentarité de ces deux phénomènes en fait sa valeur symbolique. Ensuite, l'hystérique ne pouvant poser un savoir objectif de lui-même sur l'absence de cet objet, se réfère au savoir en direction de l'Autre. D'où la coupure hystérétique disjonctive qui introduit au refoulement. D'une part l'objet qui a produit la trace échappe aux représentations verbalisables par le refoulement – puisqu'il n'appartient ni au semblant ni à la vérité dans sa disqualification, mais au réel, d'où son sens vectoriel – et d'autre part il n'offre pas une possibilité de continuité (//) à un savoir (s2) par la coupure intercalaire de l'hystérèse qu'il produit. En ce sens, l'objet disqualifié du semblant et de la vérité se pose comme symptôme.



Inversement au mathème de l'Universitaire où l'objet faisait suite à un savoir et orientait le sujet dans un rapprochement vers l'Autre ; ici en favorisant un éloignement et un transport de l'hystérèse dans l'EnvR, l'objet fait, par l'aspiration qu'il produit, fonction de métaphore, relance les processus fantasmatiques, soutient la structuration du Moi, met en acte le sujet vers l'accomplissement d'un désir ; l'objet, n'ayant pas de valeur matérielle vu qu'il est évaporé et disjoncté du savoir, œuvre métonymiquement comme objet du désir lui-même.

De fait, l'objet « a » en faisant la promotion du désir, favorise le transport de l'hystérèse du sujet – par dissymétrie avec le savoir – sur la voie de l'impossible et de l'inexistence d'un rapport sexuel totalisant. L'Hystérèse montre à quel point l'objet « a » symptomatise une rébellion dans la loi du désir de l'hystérique. Par son style *insurrectionnel* il « assure au sujet qu'il ne sera pas joui par cet autre maternel »¹⁴⁹ et lorsqu'il se donne à voir (sur le corps par exemple lors de somatisations) il augmente la distance de la courbe avec l'Autre (négativé) en privilégiant le sens. C'est d'ailleurs une des premières découvertes de S. Freud dans « Études sur l'hystérie » en disant que « *les symptômes hystériques ont un sens* (et non pas une signification) » et diminuent ainsi l'angoisse de mort.

Alors, faire l'amalgame entre l'objet « a » et le symptôme devient possible dans ce discours. Contrairement aux discours que nous avons étudiés auparavant, l'objet appartenait et surgissait du réel pour mettre à l'épreuve la dimension fantasmatique du sujet. Un fantasme du sujet qui faisait écran à l'objet « a » du réel en posant soit un signifiant S1 pour le Maître, soit un signifiant s2 dans le cas de l'universitaire, puis il

¹⁴⁹ P. Bruno : *Lacan, passeur de Marx*, P 251, Edition Erès, 2010

s'intégrait dans le symbolique par le procès du capitonage.

Ce qui n'est pas le cas ici dans le discours de l'Hystérique, comme le précise J. Lacan lors de la conférence donnée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 juin 1975, à l'ouverture du 5e Symposium international James Joyce¹⁵⁰, « *le symptôme, c'est l'effet du symbolique dans le réel [...] le symptôme c'est ce que les gens ont de plus réel* » et de nous permettre de confirmer que dans l'hystérèse de l'hystérique l'objet « a » peut être considéré comme symptôme.

De plus, en deçà du jaillissement de l'objet en tant que symptôme dans le réel de l'EnvR, il se voit coupé de toute énonciation par la disjonction (//) d'où il est natif et ne peut être une vérité issue d'une signification (s2). Cependant étant propre à structurer le sujet, l'objet « a » en tant que symptôme, ne peut se soustraire à sa portée inconsciente ; il vient ainsi comme béquille proposant des possibilités de métaphorisation pour que le Moi survive et ne se désintègre pas sous l'effet de la gravité de l'Autre négativé.

En poussant plus loin le raisonnement, ainsi que le propose la théorie lacanienne, en passant de la béquille à la prothèse, le mécanisme prothétique qui vient nouer les trois nœuds borroméens (R, S, I), maintient le moi comme ego dans sa relation à l'autre et qui relance le fantasme, J. Lacan le nommera le sinthome. Sinthome définit comme symptôme à la fois en relation avec le complexe d'Œdipe et le Nom du père (représenté par [Sh] sur la figure 21B). À cela, on peut donc dire plusieurs choses :

Premièrement, et c'est à S. Freud qu'on le doit, que tout sujet qui ne peut rien dire de son symptôme (qu'il soit physique, psychique ou social) relève du discours de l'Hystérique, sinon il retournerait de l'Universitaire qui en ferait un objet sur lequel il poserait un savoir.

Deuxièmement, si l'hystérique dans son discours ne peut rien dire du symptôme parce qu'il représente maladroitement la trace symbolique de l'objet disparu appelé l'objet « a », c'est que l'événement à l'origine de sa disparition a subi un refoulement qu'on pourrait dire de total.

Pourquoi total ? Eh bien, contrairement aux deux autres discours précédents, le refoulement, au lieu d'être représenté par un signifiant (S1 pour le Maître et s2 pour l'Universitaire) qui s'interpose pour maintenir un écart entre la courbe et l'axe symbolique délimitant l'Autre, est représenté par l'objet qui, en agissant comme symptôme, relance la courbe dans l'EnvR.

¹⁵⁰ http://www.lituraterre.org/Illettrisme-Joyce_le_Symptome_de_Lacan.htm

Le discours l'hystérique montre à quel point plusieurs mécanismes sont mis en œuvre pour que le refoulement se réalise :

- L'objet « a » aspire l'hystérèse du sujet vers le réel de l'EnvR. Il favorise ainsi une première coupure occasionnant une trace symbolique qui à la fois commémore la matérialité passée de l'objet refoulée dans le réel et en constitue son immatérialité présente qui va caractériser la jouissance phallique de l'hystérique. Sorte de fuite en avant par le refoulement qui bien qu'ayant l'allure du déni, est en fait le refoulement dans le réel qui opère pour ne conserver que l'immatérialité constitutive de l'objet « a ». Ce refoulement total pouvant se manifester sous forme d'oubli, d'amnésie, de digressions, aveuglement, surdité, indifférence.
- La disjonction entre l'objet « a » et le savoir (s2) renvoyé vers l'Autre négativé concrétise à la fois la deuxième coupure et donne à ce savoir (s2) une importance toute symbolique. Le savoir en devient presque un signifiant maître parce qu'il le précède et accentue ainsi la soumission du sujet hystérique à la fois aux signifiants de l'Autre négativé et le mécanisme de l'identification en partie ou en totalité à un objet qui viendrait se présenter. Objet qui s'impose aisément à l'hystérique vu qu'il n'a pas d'écran pour filtrer l'assaut du réel (en posant un savoir par exemple). Cette ouverture au réel d'un objet favorise le refoulement dans l'Autre négativé et accentue la réalisation des processus d'identification sous l'influence de la refente de la courbe, c'est-à-dire de ramener ou de promouvoir l'objet du réel au statut d'Autre¹⁵¹.
- En prenant appui sur le phallus forclos dans l'Autre négativé, le sujet (\$) hystérique tente d'en sortir en risquant une capture symbolique impossible de l'objet (a) du réel (impossible parce que, quoi qu'on fasse, on le rate) par le mécanisme de l'identification.
- Enfin, forclos dans l'Autre le signifiant maître favorise le mécanisme de l'identification projective.

L'objet « a » dit le symptôme, agit au titre de mécanisme de défense et permet au sujet qui évolue dans ce discours d'éviter que la courbe ne soit aspirée dans l'Autre (négativé) et donc la folie.

En effet, mené à des phases paroxystiques, le discours de l'hystérique conduit soit dans

¹⁵¹ Voir chapitre précédent dans la partie II sur « l'identification ».

un rapprochement en excès vers l'Autre négativé à l'irrationalité de la folie (notamment les divers degrés de paranoïa), soit à l'égarement total dans le réel (les fugues, les tentatives de suicides, le désœuvrement...).

Cependant, c'est par l'objet « a » que le sujet se maintient dans le langage et permet que le Moi comme ego conserve à minima son intégrité par le jeu du refoulement. Ainsi il incombera à l'objet « a », compte tenu de la position dans l'Autre (négativé) du Phallus dans l'envers, de devoir remplir dans l'hystérèse plusieurs missions à la fois :

- Confiné dans sa plus pure objectivité « immatérielle », il pose la marque de la castration qui introduit le sujet dans la trame œdipienne et la perte.
- Il œuvre également dans le mécanisme du refoulement qui sert, au sujet, de ne pas être en prise directe avec l'objet incestueux et la mort.
- Il permet, en collaborant avec le sujet, d'engager l'hystérèse sur la voie d'une reprise à minima de la courbe dans l'EnvR et de la métaphorisation.
- L'objet « a » se fait symptôme par compromission, c'est-à-dire en trouvant un équilibre dans l'opposition entre la valeur fantasmatique du traumatisme de la perte qu'il génère et la portée signifiante que le sujet dans son désir veut bien accréditer à la vérité qui s'exprime à son propos.
- Lorsqu'il conditionne le sujet dans une jouissance qui se coordonne à la fois avec le Nom du père et le complexe de castration, l'objet se fait sinthome ainsi que l'a défini J. Lacan, c'est-à-dire un symptôme qui évite la rechute (en grec, « *ptoma* » la chute) du sujet dans l'Autre.
- En disjonctant du savoir, l'objet « a » agit comme véritable mécanisme de défense pour éviter que le Moi ne se dévalorise pas, en le consacrant comme ego. Cependant, la divergence fantasmatique du processus qui l'engage et qui amalgame le Moi et l'ego, peut renforcer le sujet dans ses représentations qui feraient, soit écran à sa vraie constitution narcissique, soit dans une confusion productive d'une illusion qui priverait l'hystérique, dans son discours, d'une vraie liberté. Cette privation dans le réel enchaînerait l'hystérique à des schémas de souffrance (égocentrisme, victimisation, orgueil, frivolité, amour-propre, perception erronée du monde...). En structurant davantage un ego plutôt qu'un « vrai Moi » comme le Maître par exemple, l'hystérique pose dans son discours – inversement à l'universitaire caractérisé par le « *je* » – un « *et moi aussi !* » (émoi aussi) ou un « *et moi encore !* » (émoi en corps).

- Enfin, totalement coupé du savoir (s2), l'Objet « a » constitue la base inconsciente par laquelle le sujet émerge dans le discours en permettant l'expression d'un Autre désir.

Par ailleurs, la coupure hystérétique qui fait disjonction (//) montre sans appel que l'hystérique finalement ne veut rien savoir de son symptôme. La coupure contribue au refoulement total pour se défendre d'une remémoration – contre laquelle l'hystérique lutte – en relation avec l'objet sexuel incestueux, l'Autre négativé. Il annihile la valeur sexuelle de l'objet. Cependant, malgré le refoulement des représentations à teneur sexuelle, le signifiant S1 dans l'Autre négativé – lieu de son origine auquel s'adresse le sujet – garde en mémoire l'attrait symbolique de ce champ et permet à l'hystérique de produire un énoncé de façon inconsciente sur son symptôme (objet « a »), sachant que celui-ci lui échappe totalement par le refoulement dans l'EnvR.

L'autre phénomène qui nous interpelle également dans ce schème est : S1 dans (–A).

Il pose à son tour la question de savoir quelle valeur attribuer au signifiant S1 ? Tout d'abord, compte tenu de sa direction vers l'Autre, il (S1) coopère à de l'ambivalence dans le discours. Si l'objet « a » permettait le retrait de la courbe du champ de l'Autre négativé, le signifiant S1 en raccourci spontanément la distance et traduit, à l'inverse de l'universitaire, le manque de contrôle affectif et le réveil de l'angoisse endormie – parfois de façon disproportionnée – mais reste labile. Le signifiant S1 en se précipitant dans l'Autre engage à la fois le discours et tout ce qui s'y rapporte dans une jouissance incontrôlée et ce dans le refoulement le plus total puisqu'en prenant appui sur (–Ph) cela relance le sujet. Ce mécanisme ambivalent de retrait et de rapprochement n'évacue pas pour autant la sexualité du discours, mais disons que celle-ci après avoir été le fruit d'une énonciation est immédiatement oubliée, refoulée complètement. Ce double mouvement de rapprochement / retrait est en quelque sorte condensé par la position du sujet (\$) dans le semblant qui leurre l'hystérique et l'interlocuteur quant à sa position dans le lien social et vis-à-vis de la sexualité.

Pour le dire autrement, si le discours de l'hystérique prend dans le semblant des allures sexuelles, en fait c'est uniquement de génitalité dont il s'agit. Génitalité qui peut également s'exprimer par son rejet ou son dégoût. Génitalité dont l'objet « a » est par sa pseudo-absence à l'origine du discours, et le sujet, dans le semblant, adresse sa requête à l'Autre négativé – dépourvu également et donc qui n'en sait pas plus – sur les motifs de

l'absence de l'objet et de la trace qu'il a laissé. Le discours de l'Hystérique force finalement le sujet dans son aliénation à opérer une condensation entre l'objet « a » et le sujet, qui marque à la fois provocation et leurre.

Le discours de l'hystérique oscille perpétuellement – on pourrait dire condense – entre offre et demande. C'est pour cela que le discours hystérique est instable et ne se focalise pas sur un objet particulier, mais dans sa conquête, métonymique, passe d'un objet à l'autre sans lien apparent. De plus, ne pouvant pas assumer sa double servitude entre l'objet « a » et l'Autre négativé, l'hystérique en supprime alors une, ce qui crée à nouveau une certaine ambivalence. Car en se castrant de l'une d'elles, le sujet vient par identification, voire identification projective, à se rappeler sa propre castration.

En effet, P. Bruno définit ainsi le discours de l'Hystérique comme celui du Maître châtré dans son ouvrage « Lacan passeur de Marx » en indiquant qu'« *en même temps, castrant le maître, l'hystérique n'épargne pas le père et supprime ainsi l'agent du réel qui pourrait l'induire à consentir à la castration maternelle. C'est sans doute une des ambiguïtés du féminisme que de militer pour promouvoir comme règle culturelle ce couple sujet hystérique – maître châtré.* »¹⁵²

Dans cette citation deux interprétations sont possibles : soit le discours hystérique consiste à castrer le discours du maître, soit le sujet hystérique est le résultat d'une castration du sujet maître.

Observons à nouveau le contenu de l'hystérèse de l'Hystérique : Le sujet en place du semblant s'adresse au signifiant maître ($\$ \rightarrow S1$). Pour effectuer cette opération qui rappelle en substance celle du Maître, l'hystérique a au préalable exclu du semblant l'objet « a » et précipite le signifiant maître S1 dans l'Autre négativé. La force du signifiant maître dans l'Autre (-A) donne ainsi la dimension de l'Autre négativé. C'est uniquement à cette condition que le sujet hystérique prend forme. C'est-à-dire qu'en obtenant par le signifiant la profondeur de l'Autre, il en structure son vide et donc son manque par identification au phallus négativé. Dans ce schéma le signifiant internalisé dans l'Autre négativé rend possible l'assimilation imaginaire de la fonction du signifiant à la valeur de ce champ. Le signifiant maître S1 s'est converti en signifiant du manque de l'Autre S (\AA).

D'ailleurs, juste au dessus, a été utilisé le concept d'identification projective de M. Klein que nous allons à nouveau utiliser pour démontrer les tenants de la castration du

¹⁵² P. Bruno : *Lacan, passeur de Marx*, P 195, Edition Erès, 2010

sujet hystérique (Maître châtré). Ce mécanisme retournant de la phase schizoparanoïde agit comme un fantasme de projection de l'enfant à l'intérieur du corps maternel pour le maîtriser. La mère en place d'Autre négativé n'est plus ici considérée comme possédant un phallus dans toute sa convexité, mais comme réceptacle creux, concave, dans lequel pourrait se loger, ou pourrait se trouver projeté, des objets qu'ils soient de formes phalliques ou d'autres formes symboliques. Alors si dans le discours Universitaire précédent, l'Autre (maternel) était comme supposé posséder un phallus saillant qui en conditionnait sa positivité, ici, par une sorte de retournement de la représentation vis-à-vis de l'Autre, l'Autre se trouve non pas forcément dépossédé du phallus, mais disons que dans le fantasme, l'Autre sera pourvu d'un vide constitutif, vaginal. Comme une sorte de réceptacle dans lequel pourrait venir se loger le phallus.

Hystérétiquement, nous aurions pu simplement tenir un discours mathématique et dire que par une projection centrale en (C) l'Autre positif dans le réel devient l'Autre négatif dans l'EnvR. Cependant l'affaire est psychiquement plus compliquée. En effet, l'Autre dans cette partie du plan suit les mêmes processus structurels que l'EnvR. Au lieu d'être représentable par sa totalité supposée, dans l'EnvR l'Autre se voit appliquer les lois qui régissent ce champ et ce n'est plus une saillance externe qui le caractérise, mais le vide qui serait supposé le combler. Une telle configuration de l'Autre de fait négativé par un vide localisé qui le caractérise, induit le sujet dans ses interactions avec l'Autre à considérer ce vide dans l'Autre. Elle demande au sujet d'effectuer un choix impossible puisque le sujet se trouve également constitué lui-même par un vide semblable qui commémore à la fois l'absence de l'objet « a » et le phallus (-Ph). Ce choix se décline sous la forme de deux alternatives :

- Soit ce vide est perçu comme une incomplétude acceptée par l'Autre, alors le sujet tente de s'imposer comme objet pouvant combler ce manque structurel, pour renforcer ses liens affectifs avec l'Autre négativé dans un besoin de réparation et de tendresse.
- Soit ce vide est mal perçu par l'Autre, et là le sujet dans une attitude de rejet tente de s'en échapper parce qu'il se fait menaçant, cloacal. Cependant, dans le discours de l'hystérique les choses ne sont pas aussi tranchées, manichéennes, les deux tendances peuvent cohabiter et s'exprimer suivant le sujet.

Ainsi, vis-à-vis de la phase œdipienne, le sujet hystérique marqué par les mécanismes de condensation montre une certaine ambivalence, car en castrant un Maître il vient par identification, voire identification projective, à se rappeler sa propre castration. Qu'est-ce à dire ? Eh bien, que peu importe son attitude d'attraction ou de retrait, l'hystérique se trouve toujours face à sa propre castration, sa propre atrophie narcissique, son propre manque, et les deux hypothèses sont valides.

- En effet, l'Hystérique peut castrer la mère de sa présence en tant qu'objet pouvant la combler, en se rapprochant du père. Cependant le père possesseur de l'objet pouvant soit combler son vide soit occasionner une promesse de don d'objet à venir, risquerait de lui rappeler à sa propre castration (« a » = « -(a) »).
- De même en castrant le père symboliquement pour se substituer à lui pour combler le vide de la mère (son manque) ; par identification au manque de l'Autre négativé (-A) (il peut s'agir simplement de la physiologie maternelle -A porteur de -Ph) le sujet est renvoyé au réel de sa propre défaillance narcissique (objet « -(a) »), son propre manque. Dans ce mouvement, le sujet s'aperçoit ainsi qu'il ne possède pas ou qu'il n'est pas l'objet pouvant combler le manque et/ou le vide maternel.

Ainsi son désir n'est pas seulement interdit parce que coupable de supercherie quant à ses possibilités phalliques, de transgression, mais parce qu'il est fait de désir insatisfait. En effet, ce mécanisme d'identification de la part de l'hystérique au phallus, qui se voit de force négativé suite au champ dans lequel il se trouve, peut plonger le sujet dans la quête d'un désir de désir insatisfait qui de surcroît serait en prise directe avec le désir incestueux qu'il incarne.

Cette position ambivalente, de rapprochement / retrait, dans la trame œdipienne montre sans équivoque le rapport que le sujet hystérique entretient avec la loi de l'interdiction de l'inceste et de la castration dont il ne peut se soustraire par le changement d'objet. Cela provoque parallèlement une certaine labilité dans le discours voire le faire paraître comme indéterminé, indécis face au choix.

On observe ici tout le paradoxe de ce discours, soit la concision qui se concrétise par une demande à l'Autre sur ce qu'il en est de sa jouissance, soit l'indécision quant à son propre désir puisque l'objet est totalement refoulé, de plus c'est le semblant qui officie à son propre discours où la vérité du sujet et du désir est en lieu et place de l'Autre négativé que le sujet ne peut maîtriser, soit l'incision si le procès de l'identification projective joue à fond.

3.6) Au-delà de la chose... L'envers de la psychanalyse

La projection par rapport à un point, telle que la préconise J. Lacan pour construire la poursuite de l'hystérèse résulte donc, pour être toujours en cohérence avec le procès mathématique et psychique, d'une double projection axiale par retournement (voir début de la partie précédente ; 3.5 Le Maître châtré). Pour continuer notre cheminement, tentons une construction projective à partir de l'hystérèse du Maître et voyons les implications nouvelles que cela produit.

D'un point de vue du discours, on obtient un nouveau dispositif vectoriel tout en conservant les principes de la projection en mathématique. Quatre vecteurs peuvent à nouveau être représentés. Si nous réitérons les mêmes manipulations géométriques faites précédemment dans l'hystérèse progressive du Maître, tout en conservant la logique de l'hystérèse de l'hystérique dans l'EnvR, nous obtenons le graphique suivant¹⁵³.

- $\frac{s_2}{S_1} = \frac{v}{A}$ et $\frac{v'}{A} = \frac{a}{\$}$ et comme $v = v'$ on a par simplification : $\frac{s_2}{S_1} = \frac{a}{\$}$
- Et l'existence du conjugué harmonique S_1 , s_2 , a , et $\$$.

¹⁵³ Par souci de commodité et de clarté du graphique, les vecteurs « v » et « v' » ne seront pas représentés dans la figure 21C. De toute façon, comme la projection centrale conserve les distances, les angles et les proportions, les vecteurs « v » et « v' » auraient des positions analogues au discours du Maître mais cette fois ci dans l'EnvR.

- $\underline{a} \rightarrow \underline{\$}$ (la flèche signifiant dans le discours l'adresse de la « *pulsion de communication* »)
 $s2 // S1$ (la double barre signifiant la coupure qui empêche la jouissance immédiate)

À la base des deux signifiants ($S1//s2$) vient se loger la courbe d'hystérésis qui commémore une trace symbolique, elle crée simultanément une coupure et une disjonction vectorielle pour empêcher la jouissance.

De plus, l'orientation de la courbe vers le phallus localisé dans l'EnvR, donne l'aspect général d'une progression de la sinusoïde inverse à celle du Maître. compte tenu de la primauté des vecteurs dirigés vers le bas, ce n'est plus le signifiant $S1$ et le sujet $\$$ qui gouvernent l'hystérèse mais celle-ci prend appui sur le savoir $s2$ et l'objet « a » qui font office de semblant.

L'hystérèse nous montre ici la voie et ce n'est plus la vérité du désir qui préside à l'orientation de la courbe dans la progression du discours de l'Analyste, c'est le semblant. L'hystérèse de l'Analyste montre sans équivoque ce qu'il en est du désir de l'analyste, c'est du semblant, c'est-à-dire que la vérité du sujet et la vérité du désir seront du côté de l'analysant... C'est chez lui qu'elles doivent s'exprimer, se manifester. Par conséquent, ce n'est plus la vérité qui caractérise l'EnvR, comme cela pouvait se vérifier dans les discours qui opéraient dans le Réel, mais par le jeu du renversement dû à la projective, c'est « *le semblant* » qui officie à l'authenticité du discours.

En cela « *L'envers assone avec vérité* »¹⁵⁴ laisse entendre que le semblant assone dans son rapport dialectique qui le lie à la vérité, il ne s'en exclut pas pour autant et porte en lui des fonctions « similaires » à la vérité, notamment d'orienter le sujet sur la voie de la métaphore et de la libre association, de donner accès de façon alternative à l'expression d'un désir. Il garde en mémoire les fonctions potentielles de la vérité notamment sur les questions des identifications, de la jouissance et de la castration. Les places qu'occupaient la vérité du désir et la vérité du sujet non pas qu'elles soient supprimées dans l'analyse hystérétique des mathèmes qui ressortent de l'EnvR, mais elles vont également permuter dans le jeu projectif qui mène à l'EnvR et ce n'est plus la vérité qui va, à proprement parler, caractériser le discours dans ce champ mais le semblant. Autrement dit, c'est le semblant qui met en œuvre « le travail » de l'analyste par le fruit du marquage de deux pseudo-absences, celle du savoir ($s2 = -(s2)$) et de l'objet (« a » = $-(-a)$).

Le retournement de ces deux vecteurs nous indique également que ce qui officie dans ce

¹⁵⁴ (Voir Chapitre 3.4 « EnvR assone avec vérité »)

discours n'est pas la parole, ni la demande, ni la réponse de l'analyste mais leur absence. Contrairement à ce que nous avons pu étudier dans les discours précédents la parole, la demande, et la réponse prennent la valeur de jouissance phallique, elles viendront de l'analysant pendant que l'analyste se tait. L'art du semblant dans le discours de l'Analyste sera de marquer sa présence par l'absence.

L'analysant en produisant du signifiant permettra à l'analyste de se construire un savoir du sujet de l'inconscient. Ce savoir n'ayant rien à faire avec la vérité dans le discours de l'Analyste qui « *se spécifie, se distingue de poser la question d'à quoi sert cette forme de savoir, qui rejette et exclu la dynamique de la vérité.* »¹⁵⁵ Cette forme de savoir dont nous parle J. Lacan « *sert à refouler ce qui habite le savoir mythique. Mais excluant celui-ci du même coup, il n'en connaît plus rien que sous la forme de ce que nous retrouvons sous les espèces de l'inconscient, c'est-à-dire comme épave de ce savoir, sous la forme d'un savoir disjoint. Ce qui sera reconstruit de ce savoir disjoint ne fera d'aucune façon retour au discours de la science, ni à ces lois structurales [...], ce savoir disjoint, tel que nous le retrouvons dans l'inconscient, est l'étranger.* »¹⁵⁶

En ce sens, le savoir de l'Analyste qui se pose comme pseudo-absence n'a cependant pas disparu de la relation. Nous parlions tout à l'heure à propos du discours du Maître que l'esclave est « supposé sachant » en matière de la jouissance du Maître ; ici ce savoir témoignant de son retournement vectoriel et de sa position dans l'EnvR, montre en quoi le savoir n'est pas un non-savoir, mais du fait de son appartenance au semblant il devient un supposé savoir. Un supposé savoir qu'aurait l'analyste sur l'analysant, notamment sur la question de la fonction phallique et de ce qu'elle sous-tend, c'est-à-dire d'un savoir qui, en se soustrayant – qui ne se fait pas savoir – ne viendra pas au titre de réponse que l'analysant espère. Le supposé savoir ou savoir pseudo-absent n'a pas ici à être confondu avec un silence, un blanc dans le flot de parole qui aurait finalement valeur de signifiant maître, comme un silence qui en dit long, mais comme l'absence de blanc, d'un vide, un silence fondé qui ferait aspiration pour relancer les processus de la dynamique du langage et du désir. Langage de l'analysant qui vient à l'analyste sous sa forme inversée et trouve comme support un objet qui se démarque, qui domine également par sa pseudo-absence. La question de ce vide fondé qui fait aspiration au processus hystérétique résume à elle toute seule la particularité du discours de

¹⁵⁵ J. Lacan : Le séminaire livre XVII, « *L'envers de la psychanalyse* », P 103, Edition Seuil, 2006.

¹⁵⁶ Ibid. 103 - 104

l'Analyste.

Le vide dans ce type de discours va au-delà de son acception la plus courante, c'est-à-dire « rien », comme une bouteille vide dans laquelle il n'y a pas de liquide. En psychanalyse, le vide fondé répond à trois prérogatives.

- D'une part à l'expression courante que la nature a horreur du vide,
- D'autre part de se référer à la note personnelle en bas de page du chapitre précédent intitulé « Additif » lorsque nous faisons allusion à la théorie du « *vide quantique* » créateur d'énergie,
- Et enfin qu'on ne peut pas parler et écouter en même temps.

Ainsi le vide fondé, ce n'est pas « rien » ou l'absence de tout, mais une construction volontaire de faire du vide pour le remplir d'autre chose, de signifiants par exemple. Pour le dire autrement en faisant allusion aux théories de la thermodynamique utilisées dans les systèmes de climatisation, c'est le mécanisme de la pompe à vide où l'analyste en se taisant, favorise une écoute active qui permet d'extraire par le jeu de l'association libre des signifiants contenus dans une enceinte close qu'est l'analysant, d'en diminuer la pression.

Enceinte close parce que ce qui enferme l'analysant « *c'est le moment même où il décrit avec exactitude qu'on peut dire absolue le mécanisme de son enfermement dans le fantasme qu'il en conclut qu'il ne saurait en sortir. On pourrait penser qu'il suffirait de lui indiquer, que parlant de lui comme énoncé, il n'est, comme énonciateur, pas enfermé et donc libre, mais ce n'est pas le cas. Ce qui l'enferme en effet, c'est son adhésion à son discours transformé en univers.* »¹⁵⁷

Ce vide fondé par l'écoute active met au travail l'analysant par une demande qui ne se dit pas, et là encore même l'absence de demande peut porter la marque du signifiant ; nous dirons alors que le vide fondé favorise la structure du semblant, d'un « *désir sans demande* »¹⁵⁸ qui se dissocie du désir tel que nous l'avons vu jusqu'à présent attaché au sujet, et trouve comme support un objet négativé (« a » = « -(a) »).

Attention là encore, non pas que l'analyste soit absent de la cure et qu'il fasse l'objet d'un mécanisme négationniste comme dans le déni, mais l'objet « a », marqué de l'EnvR et de l'impossible de la demande à l'analyste, commande auprès de l'analysant d'être

¹⁵⁷ P. Bruno : *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, P 183, Edition Erès 2010.

¹⁵⁸ *Ibid.* 196

libre. Car si la demande est bien du côté de l'analysant, demande de savoir sur son symptôme par exemple, l'objet « a » est ce qui authentifie le vide fondé et amène le sujet analysant dans sa vérité à faire en sorte que la vérité de son désir se manifeste.

De plus, ce que nous avons défini par l'objet « a » et qui ne se distingue pas de l'objet « -a », va révéler dans cette configuration du vide fondé une double articulation. L'une commémore la matérialité de l'objet refoulée dans le réel, l'autre constituer de son immatérialité présente relancer la jouissance phallique.

Poussons plus en avant nos investigations, auparavant dans le discours du Maître, le signifiant S1 jouait un double rôle, stopper la courbe dans la redescente vers une jouissance fatale et faciliter sa reprise. Ici, dans l'hystérèse de l'Analyste, S1 se disjoint de s2 par la coupure hystérétique tout en se dirigeant vers l'axe symbolique, et s2 est aspiré par l'objet pour relancer la courbe sur la voie du transport dans l'EnvR. La disjonction de S1 et de s2 par la coupure hystérétique (//) répond ainsi à deux caractéristiques dans l'analyse telle que Freud et Lacan les ont conceptualisées, à savoir *l'écoute flottante* et la fameuse expression que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même*. L'écoute flottante, ou l'attention flottante, survient notamment dans la faculté qu'a l'analyste de savoir discerner dans l'écoute ce qui du discours de l'analysant vient à titre de signifiant et à titre de signifié. Il doit être en mesure de pouvoir se dégager de toute problématique de compréhension qui le ferait basculer par specularité dans un discours scientifique rationnel. Il s'agit donc pour l'analyste d'être réceptif aux signifiants immanents de la vérité du sujet tout en offrant la garantie que dans la relation – et c'est là qu'il s'autorise – d'empêcher de par sa position à la neutralité¹⁵⁹ que la jonction Signifiant/signifié ne disperse le sujet et pose le risque que la cure ne se transforme en une discussion de comptoir, stérile. De plus, la faculté de pouvoir s'autoriser ne réside pas, ainsi que nous l'indique Ch. Melman dans « *l'homme sans gravité* », d'une position narcissique individualiste qui consisterait à observer une attitude passive voir masochiste en se laissant caresser l'oreille par le flot de paroles en provenance de l'analysant, mais bien au contraire, par des capacités d'écoute active, de créer du lien avec les signifiants du patient. Enfin la disjonction Signifiant // signifié évite que le sujet, dans la cure, ne vienne poser sur lui-même – car quoi qu'il fasse ou qu'il dise et

¹⁵⁹ Le terme « neutralité » ne doit pas être confondu avec la neutralité de la Chose. En effet, la neutralité de la Chose est un moment où objectivité et subjectivité peuvent être considérées comme proche de zéro, ce qui n'est pas le cas dans la relation analytique dite transférentielle, où l'intersubjectivité doit être pleine et entière, comme par connexion d'inconscient à inconscient. De plus, le terme neutralité porte essentiellement dans ce cas là sur la fonction du signifié qui doit faire l'objet d'une évacuation afin qu'il ne stoppe pas le processus de la libre association d'une part et d'autre part qu'il ne mette pas un point d'arrêt au processus de métaphorisation.

comme dans le rêve, même s'il n'est pas capable de se situer, le sujet parle de lui – un signifié, dont la fonction terminaliste de la signification renforcerait son activité fantasmatique et sa névrose, mettrait un point final à la cure et verrait le discours de l'Analyste basculer par la spécularité qu'offre l'axe imaginaire dans le registre de l'Universitaire.

Par conséquent, si l'acte analytique se déploie grâce au mécanisme de la libre association, la courbe d'hystérésis se dessine sous sa forme symbolique intercalaire de la disjonction (//) entre le savoir (s2) et le signifiant maître (S1). En effet, si le savoir inconscient de l'analyste lui permet de s'autoriser à associer les signifiants et à reconstituer une chaîne, il peut sembler paradoxal alors de parler de « libre association ». L'association comme son nom l'indique est la réunion, la mise en relation réelle, imaginaire ou symbolique d'objets ou de personnes. L'acte d'association en lui-même suppose donc la mise en place d'un lien particulier qui limiterait de fait la liberté de l'analyste. Car ne nous trompons pas, il ne s'agit pas ici de libre choix d'association, mais bien de « libre association » telle que S. Freud et J. Lacan l'ont conceptualisé. Donc, si du côté du savoir inconscient de l'analyste on s'autorise à constituer une chaîne associative et donc un lien à partir des signifiants de l'analysant, c'est donc que la liberté est du côté de ce dernier, qu'il est libre de produire dans sa vérité du signifiant. Il est libre également d'exprimer, ou pas, sans discrimination toutes les pensées qui lui viennent à l'esprit. Liberté du sujet où sans être entravé par le pouvoir gravitationnel de l'Autre négativé, de poser de manière contingente des signifiants à l'endroit même où s'opérait le refoulement de S1 dans L'Autre (-A). Mais aussi conformément à l'assertion qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, qu'un sujet se sente libre, sans contrainte, de rencontrer un sujet supposé savoir.

Le cadre de la cure analytique repose finalement sur l'acceptation que le sujet ait la liberté de confier ses signifiants qui le représentent à un autre. Un autre qui en fait « ce qu'il veut » dans le réel de la cure soit l'EnvR.

Une question se pose : « si l'analysant est libre, alors est-il libre de ne pas payer sa cure ? »

Au-delà de l'expérience qui montre que le juste prix d'une analyse dépend de l'évaluation de la demande ou que le problème consiste à déterminer quel est le degré d'engagement du patient dans la psychanalyse, plus la demande est faible plus les exigences au niveau du paiement peuvent être fortes ou qu'en contrepartie, lorsque la demande est très forte le prix de l'analyse pourrait être bien réduit ; la question de l'argent que ce soit dans la

cure ou tout autre discours nous interpelle notamment sur les questions du don, de la dette, et du contre-don et cela dans les trois registres, du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique¹⁶⁰.

Pareillement, en quoi le rôle de l'argent fait-il écho aux symptômes de l'analysant, notamment dans l'enjeu symbolique que prend l'argent dans certaines régressions infantiles au stade anal. À cela, nous ferons pour cerner très rapidement le problème, une réponse de sophiste qui raisonne par l'absurde.

- Si l'analysant ne paye pas la séance, il devient ainsi redevable vis-à-vis de l'analyste à qui il prend du temps. En croyant se soustraire au principe de réalité « le temps c'est de l'argent » il replongerait davantage dans le même processus névrotique de redevabilité qu'il entretient avec l'Autre tout puissant de son origine, que ce soit de la culpabilité ou une pseudo-relation sadomasochiste – alors que le but est peut être d'en sortir – et se priverait ainsi de sa liberté de sujet dans le réel.
- Mais également, en payant une séance à l'avance, l'analysant ne devient pas pour autant créancier vis-à-vis de l'analyste – qui entre nous soit dit en passant n'est pas prestataire de service – mais bien créancier vis-à-vis de ses propres résistances qui le privent de toute liberté de réussite de son traitement.
- En ce sens, il paye en fin de compte le prix de sa propre liberté, nous verrons d'ailleurs plus tard des problèmes que cela pose dans notre société contemporaine et notamment avec l'influence du discours actuel.

En ce sens, l'hystérèse a su représenter ce procès de libre association sous la forme d'une disjonction (//) entre S1 et s2 d'où ils s'originent. La fonction du S1 par son passage dans l'EnvR, serait donc une production du sujet qui renvoie à l'axe symbolique. Au lieu de se poser comme outils de refoulement, il vient ici lever les refoulements, mettre à jour les A_1, A_2, \dots, A_n qui ont fait la structure du sujet alors qu'ils opéraient dans le discours du Maître. Non pas que le travail de l'analyste soit de supprimer les refoulements qui structurent le langage, mais d'orienter autant que faire se peut le sujet, soit à prendre conscience du lieu de la jouissance interdite, soit de renoncer à la jouissance.

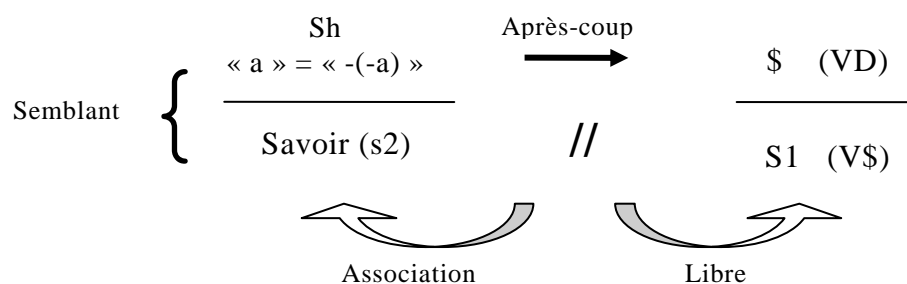
Repasant de l'inconscient structuré comme un langage et qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, l'analyste s'autorise à scander la structure du sujet et si le

¹⁶⁰ Nous traiterons plus amplement de ces questions et plus particulièrement de la dette dans le chapitre suivant sur « le droit phallique ».

signifiant maître représente la vérité du sujet, le savoir inconscient de l'analyste œuvre pour déchiffrer justement quelles sont les formations de l'inconscient du sujet qui lui dictent ses conduites qui le cantonnent dans un type de discours. Alors s'il existe bien une différence entre le discours du Maître et le discours de l'Analyste, c'est bien dans cette opération de mise dans l'EnvR qui déplace l'autorité. Si dans le premier discours l'autorité émane du Maître par l'émission d'un signifiant qui ordonne à l'autre de proposer un sens, un savoir comme source d'un énoncé et donc de jouissance, dans le discours de l'Analyste, ce lieu du savoir est celui de l'inconscient qui par dérivation ou disjonction ($S1 // s2$) indique le non lieu ou nom lieu de la jouissance.

Enfin, la réalité thérapeutique du discours Analytique, bien que souvent contestée, réside d'une part du côté de l'analysant d'avoir la capacité, la liberté de se déterminer lui-même à des choix contingents, du côté de l'analyste de reconstituer un lien en lui, de remettre un ordre, pour faire en sorte que ces choix contingents à l'adresse d'un supposé-savoir inconscient relancent la dynamique de la jouissance phallique, que l'analyste donne du sens dans l'après coup afin de ne pas figer le sujet dans une signification qui donnerait corps au symptôme et qui évacuerait l'impossible du réel par la teneur imaginaire qu'elle suscite.

Attention, non pas que dans la cure (qui ne veut pas dire forcément dans le cabinet du psychanalyste) la relation s'entretienne sur un mode dualiste, symétrique, car il faut tenir compte également dans la relation du vide fondé qui donne également la garantie à l'analyste de refouler les signifiants de l'analysant.



De plus, comme nous l'avons signalé un peu plus haut dans le discours de l'hystérique, l'objet « a » n'était pas du semblant, il en était exclu, mais ici oui ! Compte tenu de sa direction vectorielle vers le phallus négativé dans l'EnvR, il aide le processus de métaphorisation à se déployer. C'est ici qu'il prend pleinement sa valeur sinthome (Sh)

en relançant la dynamique de la subjectivité et de la jouissance phallique. Cependant dans ce discours et contrairement au précédent, l'objet « a » n'agit pas au titre de symptôme exclu de tout savoir, mais en tant que partie intégrante du semblant, il pousse la courbe du sujet dans sa progression vers le phallus tout en garantissant un lien, une correspondance avec le Nom du père. L'objet « a » ne fait plus ici figure de symptôme, car en plus d'être directement la continuité d'un savoir, il vient effacer le réel du corps de l'analyste parce qu'évacué dans l'EnvR, et par la dimension imaginaire qu'il restitue au désir, faire consistance dans le langage. Ce qui veut dire que la présence réelle de l'analyste dans le semblant vient par son savoir issu de l'association poser le sujet là où le Nom du père aurait dû être alors qu'il avait été forclos.

C'est en ce sens, que l'analyste prend la fonction du sinthome et pour ainsi dire incarne le réel de l'EnvR, car au-delà de la chute qu'il empêche, il invente un nouveau mode de subjectivité. C'est en cela que l'acte analytique et le discours qu'il soutient, est un art, en tout cas un savoir-faire particulier. Car si du côté de l'analyste la position de sinthome permet sa nomination au rang de grand Autre il permet également d'inventer une dynamique intersubjective. Néanmoins du côté de l'analysant il ne faut pas que l'analyste occupe cette place de sinthome, car cela risquerait dans la dynamique transférentielle d'en faire un sujet de l'Autre négativé et de ramener l'analyste au niveau du symptôme, ce qui empêcherait toute résolution du transfert.

En effet, l'analysant, en identifiant le sinthome comme le support à un savoir intangible qui révèle dans l'articulation signifiante les liens qui ont organisé ses demandes d'amour à l'adresse de l'objet incestueux (l'Autre négativé), risquerait de se priver dans son aliénation (et donc n'est plus libre) de tout accès au réel de l'EnvR avec l'espoir d'obtenir une réponse sur les tenants et les aboutissants de la jouissance. Dans ce cas alors le sinthome est réduit au symptôme et l'analysant ne sort pas du discours de l'hystérique et de son hystérèse. Dans le cas contraire où le sujet accepte la-non réponse, il se plie finalement aux lois du langage et consent à se dégager à la fois de l'Autre négativé et de l'influence du manque de l'Autre $S(\bar{A})$ qui empêche l'accès à toute jouissance phallique dans l'EnvR.

De plus, nous aurions dû construire l'équivalent du sinthome dans la partie droite du graphique sur le discours du Maître, cependant si certains veulent bien croire en la validité de l'hystérèse et ne pas voir à l'instar de J. Lacan lorsqu'il affirme qu'il existe un sinthome-il et un sinthome-elle ; ils plaideront avec nous qu'il s'agit avant tout d'un sinthome « a ».

Maintenant que nous avons construit la partie gauche du plan euclidien, l'hystérèse du sujet nous pose le problème du signe du phallus tant du côté de l'endroit que du côté de l'EnvR.

Une précision est à apporter sur ce terme nouvellement représenté dans le montage graphique, à savoir (-Ph), et dont le signe va changer en passant du Réel dans l'EnvR. Bien que nous en ayons déjà abordé ce sujet ça et là, son importance conceptuelle est essentielle pour la suite du raisonnement et nécessite quelques explications sur les implications de son changement de signe dans la théorie de l'hystérèse, elle-même en relation avec la théorie psychanalytique.

3.7) Hystérèse, « droit phallique » et dettes.

Dans les deux discours à l'endroit dans le Réel, le signe du phallus était positif. Bien que n'étant qu'un artifice, sa présence était néanmoins, pour le sujet, un motif existentiel dans l'évolution de sa courbe. Le phallus étant un point, une sorte d'artefact localisé par l'intersection de trois axes Ph(I), Ph(S) et la projection de (C) par (a) et s'élevant à la fonction signifiant du désir de l'Autre interdit au sujet.

La localisation de ce signifiant s'explique par un signe positif qui le précède [(+Ph)] lorsque Ph se trouve dans le Réel et un signe négatif [-(+Ph)] s'il se situe dans l'Autre. Cette localisation traduisant finalement la façon dont le sujet règle sa jouissance dans la structuration de son désir. Suivant le discours, la position du phallus accule le sujet pris dans le langage et son aliénation à faire un choix : Soit favoriser le sens, soit favoriser « l'Être ».

a) Dette et droit phallique dans le discours du Maître

Favoriser le sens, pose la question de la positivité du phallus, comme résultant du crédit que le sujet confère à la vrai-semblance¹⁶¹ de ce point, et qu'une éventuelle identification donne à celui-ci une place privilégiée dans la constitution de l'objet du

¹⁶¹ Nous demandons au lecteur de prendre ce terme dans son assertion la plus courante, car ainsi que nous l'avons déjà souligné, en psychanalyse « le semblant » n'a rien à voir avec le vrai ou le faux ni avec le vrai semblant ou le faux semblant, seul le sujet a affaire avec le semblant dans le discours.

désir.

Cette vrai-semblance du phallus pour le sujet et sa positivité pose à son tour le problème de son existence en tant qu'entité abstraite morcelable, clivable imaginativement et/ou symboliquement dont l'Autre en partie dépourvu, n'en aurait pas la propriété totale mais en serait partiellement dépossédé.

Selon S. Freud dans « *le fétichisme* », le phallus agit en substitut « *d'un certain pénis qui à une grande signification pour le début de l'enfance et disparaît ensuite* »¹⁶². Cependant dans le cadre de cette déviance sexuelle qu'est le fétichisme, le phallus « *aurait dû être normalement abandonné, mais le fétiche est justement là pour le garantir contre la disparition. [...] Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer.* »¹⁶³. Pour le dire autrement avec Freud, tous les sujets durant l'enfance ont cette croyance commune de la mère ayant un pénis. Plus tard après avoir pu se rendre compte que le genre féminin ne possède pas cet organe, le sujet va ressentir une menace de castration contre le sien. Face à cette situation, l'enfant utilisera le déni (die Verleugnung) face à la réalité de la représentation qui s'impose pour se rassurer (dans le cas du fétichiste il en reste là) puis le refoulement (cas du sujet qui se dirige vers une structure névrotique). Et la croyance de la mère possédant un pénis est abandonnée, mais celle de la mère dotée d'un phallus perdure avec les années. Quant à la menace de castration elle va de pair avec l'élection de ce substitut à la fois imaginaire et symbolique, nommé le phallus. En somme, le sujet au départ voit dans la mère une Autre toute puissante, et le sujet ayant utilisé le mécanisme du refoulement, remise cette croyance dans les profondeurs de l'inconscient.

Par conséquent, la relation triangulaire dans laquelle évolue le sujet, favoriser le sens par la présence du phallus dans le réel comme objet séparable implique que de ce partage, l'Autre, qui est à l'origine du phallus par son énonciation et par le mécanisme du refoulement du sujet, n'aurait gardé par la teneur symbolique que le sujet lui confère, que la nue-propriété (abusus). Dans une dimension plus imaginaire, le tiers dont l'utilisation (usus) fait exception à la loi de la castration, définit pour le sujet un intervalle acceptable du champ d'application de la fonction phallique et canalise la promotion du désir. Ne resterait au sujet que le droit pour le développement de son ex-

¹⁶² S. Freud : « *Le fétichisme* » in *La vie sexuelle*, P 134, PUF éditions, 2004

¹⁶³ *Ibid.* 134

sistence dans le réel de jouir (fructus) de « l'objet a » en tant que substitut phallique sans pour autant bénéficier dans l'immédiat des fruits de la jouissance, ni en user ou en abuser parce que la jouissance est soumise, elle aussi, à la fonction paternelle qui régit la loi de la castration et de l'interdit de l'inceste. De sorte que le sujet se trouve être dans un rapport à la jouissance, canalisé par la métaphore du nom du père, qui le prive de l'immédiateté d'un rapport jouissif, il diffère la satisfaction, il épargne en quelque sorte le bénéfice de cette jouissance, il capitalise le fructus en attendant de pouvoir en user et en disposer à son tour. C'est pour cela qu'il se trouve dans un rapport « à » la jouissance, comme nous l'avions défini plus haut dans le chapitre intitulé « aparté sur la notion de rapport ». Le sujet n'est pas exempté de la jouissance, il épargne, il capitalise conformément au principe de plaisir et surtout de réalité, reporte son intérêt sur le prochain « objet a » à sa portée pour perpétuer le mouvement de son aliénation représenté par l'hystérèse. Ainsi le « fructus » sera un degré de jouissance dite phallique compte tenu du caractère de dépendance au phallus et à sa tridimensionnalité dont est réduite la jouissance du sujet par nécessité. Il ne cesse pas d'espérer d'en user, d'en abuser et d'en jouir. La nécessité désigne finalement l'impossibilité pour le sujet d'être autre qu'il n'est, de ce fait elle se trouve favoriser le sens du côté du réel.

De ce démembrement du phallus en abus du côté de l'Autre, de l'usus du côté du tiers d'exception et du fructus du côté du sujet provoque inévitablement chez ce dernier un besoin irrépressible, gravitationnel, de remembrement dans l'Autre. Comme si le sujet tentait dans le cheminement de son aliénation de reconstituer, dans un mouvement de bas en haut et de haut en bas, l'ensemble de cet artifice pour obtenir la souveraineté absolue. Cela ne venant pas en contradiction avec la question du meurtre du père, parce qu'en tuant ce qui institue le Père, à savoir l'Autre et le tiers d'exception qui l'introduisent dans la fonction phallique, le Maître se retrouverait possesseur du droit phallique dans sa totalité. Mais n'ayant pas dans sa vérité de sujet (même si le désir existe) les capacités réelles de commettre un tel forfait, le Maître par nécessité recherche le phallus dans une quête illusoire, effrénée, métonymique et ne trouve sur son chemin que des objets « a » qu'il tente de ramener au niveau de l'Autre pour ne faire qu'Un. Cependant la métaphore paternelle, qui n'est ni le père ni la mère mais leur connivence dans la loi qu'ils fondent et du principe de réalité qu'ils instituent, veille au grain et ne permet pas que le sujet ne passe un certain cap de jouissance dans son rapprochement vers l'Autre absolu. Ce cap à ne pas dépasser dans la redescende de la courbe, sous surveillance du signifiant du Nom du Père, est un désir que le sujet doit oublier tout en

le conditionnant pour ne pas transgresser la loi de la castration et de l'inceste. Ce mécanisme d'oubli et de conditionnement est celui à la base des fondements de la psychanalyse et de l'inconscient que S. Freud conceptualisa sous le terme de *refoulement*. C'est ce mécanisme institué par la loi paternelle qui fixe les caps que la jouissance ne doit pas franchir et pour qu'elle ne devienne pas de la pure culture de la pulsion de mort.

En cela, nous ne pouvons plaider dans l'hystérèse du sujet en faveur d'un unique signifiant du nom du père, mais plutôt des Noms du Père qui se produiront suivant les aléas de l'ex-sistence du sujet¹⁶⁴ notamment dans les premières années de la vie.

De sorte que dans ce discours, le sujet possède finalement la subdivision la plus paradoxale (le fructus). En effet, il peut partiellement jouir phalliquement sans pouvoir ni y accéder au phallus ni le céder ou en disposer comme bon lui semble. Ce processus opératoire constitutif et dynamique de l'hystérèse est ce qu'on pourrait appeler « le droit phallique du Maître ». C'est un droit qui n'est pas sans évoquer des obligations qui vont avec, notamment celle du sacrifice et celle de sujet malgré tout redevable envers l'Autre et le tiers qui lui ont laissé ou fait don d'un élément : la jouissance. Une jouissance qui par nécessité retourne plus de la satisfaction du besoin que de la pulsion de mort totalisante.

D'ailleurs le Maître reproduit dans son discours ce schéma de redevabilité qu'il a envers l'Autre ou envers Dieu et trouve tout à fait naturel la servitude de l'esclave à son égard en témoignage d'une redevabilité. Dans le discours du Maître la constitution « du droit phallique » est donc un droit dont les conditions d'user, d'abuser et de fructifier vont définir la qualité du lien que le sujet va entretenir avec ses semblables.

En effet, chronologiquement le sujet est introduit dans le langage par l'Autre et le tiers, c'est-à-dire qu'ils lui font le don¹⁶⁵ d'une inscription dans la chaîne signifiante. Face à ce

¹⁶⁴ Par commodité, nous continuerons durant ce travail de recherche, lorsque nous utiliserons ce concept, de le nommer Nom du Père même si cela désigne en fait les Noms du Père.

¹⁶⁵ M. Mauss dans l'article « Essai sur le don », tiré de « Sociologie et anthropologie », Paris, PUF, coll. « Quadrige » 11^e édition, 2004. Cité par J. Hortonéda dans l'article « Sans fond : La dette comme le don » dans la revue *Empan* n°82 édition Erès de juin 2011, montre combien la notion de don et de dette est intimement liée à celle du temps et que si le « *don est originaire* » le sujet se trouve placé devant « *une dette du sens* » qui toujours le précède. « Nous sommes redevables infiniment, dès que nous venons au monde, mais de quoi ? De la vie, de tout ce qui est ! Pour la phénoménologie, tout don renvoie à une donation originaire, « l'allemand ne dit pas « *il y a* » mais « *ça donne* », *es gibt*, (geben : donner) ». Citant F. Nietzsche dans « *Généalogie de la morale* », Jeannine Hortonéda montre des liens intimes du mot « faute » dont l'origine viendrait de l'idée toute matérielle de « dette », en allemand « *Schuld* » signifie à la fois la faute (culpabilité) et la dette (obligation). Par ailleurs, elle montre que si le don appelle un contre-don et compte tenu du décalage du temps, le don et la dette ne s'annulent jamais, il y a toujours *un reste* de perdu ou de sacrifié ; que peut être la dette inextinguible provient non du don, mais de la donation (originaire), au sens du *es gibt*. Et d'affirmer ainsi que « *la dette*

don, le sujet se trouve finalement dans l'obligation d'effectuer après-coup un contre-don, qui en attendant de se réaliser, prend valeur de dette symbolique.

Le prix de cette dette sera celui du renoncement à certains droits, l'abusus et l'usus, et de différer le troisième, le fructus, jouissance différée qu'on nomme en psychanalyse la castration. La castration représentée par S1 étant le prix de la dette symbolique (DS) due par le sujet se trouvant accéder à l'humanité, à la dimension du langage et la fonction phallique.

Par ailleurs le sujet, ayant reçu ou ayant fait l'objet d'une castration, garde malgré tout un sentiment de redevabilité à l'égard de tout ce qui a collaboré à l'instauration du droit phallique vu que le sujet est représenté par le signifiant S1 qui est porteur d'une dette symbolique.

Ce qui fait la particularité de ce discours est la faculté du sujet à limiter la jouissance pour privilégier le don à venir qui sera finalement le résultat d'un don précédent tout en sachant que le premier don fut permis grâce à la donation originale et reconnu au titre de dette symbolique principale (DS → S1 → S2 → S3...).

À chaque cycle le Réel est réinvesti par le sujet grâce à un nouveau don accessoire représentant une nouvelle dette symbolique (dette symbolique (DS) = dette symbolique principale + le fructus)¹⁶⁶ De cette dette symbolique, il est en droit d'attendre qu'elle produise un prochain don et par le fait une dette toujours plus conséquente. Le sujet Maître se sacrifiant au profit de la dette et du don.

Le don à venir par retour d'investissement du don précédent faisant l'objet d'un décalage temporel, produit chez le sujet Maître, le sentiment que l'autre du réel et son savoir a une dette probable à son encontre. Ce sentiment de dette probable constituera une dette imaginaire (DI) à son encontre (l'attente d'une plus value) qui sera à la fois le produit du décalage temporel, et inversement égale au niveau de la dette symbolique

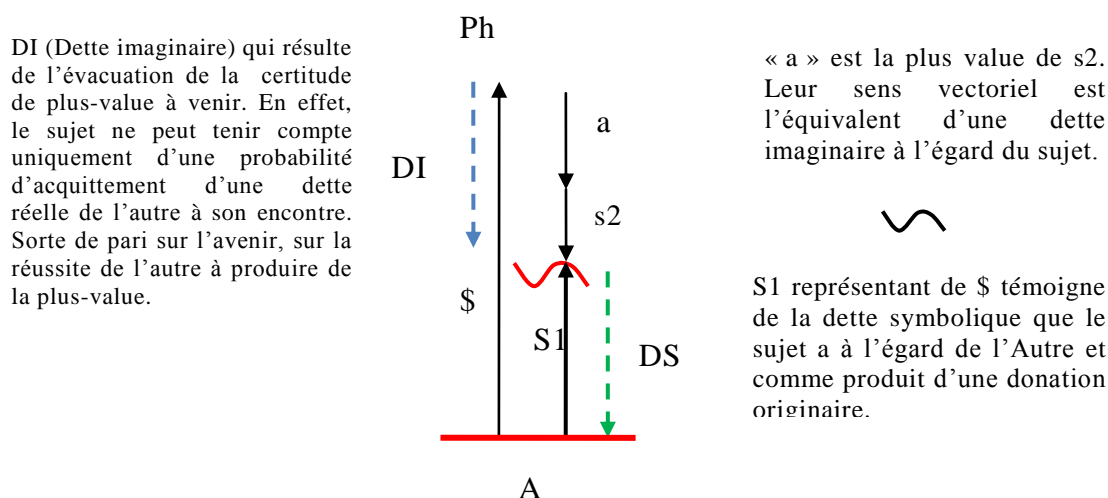
précède le don». C'est là une autre façon d'aborder la question de la redevabilité du sujet à l'égard de la transcendance et vient conforter la théorie de l'hystérèse et du lien sociale. Et si la donation nous l'avons à notre insu amalgamé dans le concept de la Chose avec la perte originelle, nous pouvons lier celui du don avec la question du signifiant, celui du contre-don avec l'objet « a » et le sentiment de redevabilité à l'égard de l'Autre avec la dette. Don – dette – contre-don façonnant le socius et le discours des individus dans leurs relations. Ainsi le signifiant occasionnerait la dette symbolique, le savoir une dette imaginaire et l'objet « a » une dette réelle. La dette qui doit être assumée par le sujet ou qu'on fait supporter à l'autre.

¹⁶⁶ Le calcul ici présenté de la dette symbolique (DS) dans le discours du Maître a une forte ressemblance avec celui du calcul financier des intérêts cumulés dont la formule est : $C_n = C_0 (1 + t)^n$. [C_0 étant le capital initial investi, $1 + t$ le coefficient multiplicateur du taux d'intérêt, « n » la période de placement du capital]. C'est probablement ce système de placement capitaliste où le capital plus l'intérêt produit lors de la période précédente est réinvesti sur la période suivante, qui a vraisemblablement poussé Marx à faire l'amalgame entre discours du Maître et discours du Capitaliste. Cependant comme nous l'étudierons ultérieurement, même si des similitudes existent entre l'un et l'autre, ils restent néanmoins différents sur le plan des liens qu'ils développent.

dont le sujet doit s'acquitter envers l'Autre. Et tant que ce sentiment de dette simultanée perdure, se crée un lien social durable (même non désiré) entre l'Autre, le tiers et le sujet en place de Maître.

L'expression du droit phallique dans le registre du Maître passe ainsi par la reconnaissance de sa redevabilité, de sa dette symbolique et montre des conséquences dévastatrices d'un défaut de reconnaissance. En effet, si la dette ne peut plus s'inscrire dans le symbolique, elle rejaillit dans le Réel (nous verrons plus bas les conséquences du non-acquittement de la dette dans le discours de l'Universitaire au regard du droit phallique). Dans le discours du Maître, la question de la dette en tant qu'obligation de contre-don futur dans la constitution du droit phallique impose finalement une hiérarchie de la redevabilité. Elle montre sans ambiguïté que dans le Réel, Maître absolu n'existe pas et que tout Maître est l'esclave d'un Autre ou de Dieu. À ce sujet un graphe de l'endettement du Maître peut être proposé :

Graphe de l'endettement du Maître



Dans ce discours, la question du lien social retourne finalement d'une redevabilité simultanée et qui perdure avec le temps. Le savoir est endetté auprès du sujet et le sujet auprès de l'Autre. Non pas que le sujet Maître soit dépossédé, mais en s'endettant d'un signifiant, il investit le Réel dans l'attente de jouissance différée. Et si le savoir de son côté peut reproduire la même mécanique d'investissement pour honorer sa dette envers le sujet, c'est-à-dire créer un système de dette en cascade, il n'en reste pas moins que

pour le sujet « *s'il n'y a pas l'Autre de l'Autre* », il n'existe pas non plus l'autre de l'autre. Psychiquement tout sujet dans son aliénation n'aura à faire qu'avec l'Autre et l'autre.

Ce lien entre le sujet, le tiers et l'Autre institué par la dette montre que la positivité du phallus se joue finalement au niveau de l'hystérèse dans le processus opératoire de cette appréhension tridimensionnelle (usus, abusus et fructus) de cet objet de quête (le phallus) dans le réel à la fois imaginaire et symbolique. Le sujet cherche par tous les moyens à y accéder et confère du crédit à ce concept dans la progression de la courbe d'hystérésis dans le réel.

Ainsi la configuration du phallus dans ce discours se caractérise du côté de l'Autre d'être partiellement dépourvu mais disposant, du côté du tiers l'exclusive utilisation et du côté du sujet une jouissance différée. Dans ce schéma de la responsabilité partagée, les trois protagonistes conserveront un lien par le jeu du signifiant maître et la promotion du désir à travers l'accomplissement de la métaphore du nom du père qui se soutient du refoulement originaire. Le déploiement du discours du Maître impose cette conséquence qu'« *il n'y a pas de sens en soi, il n'y a de sens que métaphorique* »¹⁶⁷.

b) Dette et droit phallique dans le discours de l'Universitaire

Favoriser l'Être pose la question de la positivité du phallus qui résulte non plus du crédit que le sujet confère à la vrai-semblance du phallus dans le réel mais de la certitude, de l'assurance pleine et entière a priori du phallus dans l'Autre. Ce qui revient à faire du phallus, dans le mouvement gravitationnel qui mène à l'Autre, une entité effective, unifiante et positive, mais pourtant négative de par sa position interne [- (+Ph)]. Cette certitude pose à son tour la question du morcellement du phallus dans la dynamique hystérétique du sujet.

En favorisant l'Être, cette fois-ci le clivage du phallus n'opère plus selon la tridimensionnalité que nous avons décrite précédemment. Dans la structuration du phallus quelque chose va pour ainsi dire dysfonctionner et faire en sorte que la répartition des propriétés qui déterminent le phallus pour la promotion du sujet ne soit pas équitable.

Favoriser l'Être dans ce schéma amène en quelque sorte par la destitution de la position du tiers – le faisant passer du statut de tiers d'exception à celui de tiers exclu – à

¹⁶⁷ J. Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 191, Edition Denoël, 2006.

renforcer la domination des pensées inconscientes pour faire que le sujet se bute dans la croyance que l'Autre possède bien un phallus. C'est-à-dire que le sujet reste fixé à un temps infantile où l'Autre était tout. Cette fixation officie de façon obsessionnelle à titre de certitude sur qui détient le phallus.

Toujours selon les études de S. Freud sur le fétichisme, nous pouvons à nouveau dégager le procès suivant concernant la positivité du phallus, et ce, dans un autre contexte à mi-chemin entre celui précédemment décrit (celui du Maître qui privilégie le sens) et celui du fétichisme avec le déni total de la réalité.

Le sujet dans la relation à l'Autre va utiliser, face au réel de la castration qui s'impose, le mécanisme du refoulement mais de façon incomplète. C'est-à-dire en amputant la représentation du désir qu'elle devrait susciter, le sujet va isoler la représentation gênante à teneur sexuelle génitale. En la dépouillant de l'insupportable, celle-ci va être modifiée de façon à ce qu'elle puisse être en harmonie, considérée comme acceptable par le Surmoi. Non pas que le sujet reste fixé totalement à l'Autre comme il serait le cas pour une structure psychotique, mais une sorte de fixation partielle qui force l'articulation signifiante à se dé-sister du Réel. Il prend ses distances de l'objet par le mécanisme de l'isolation qui provoque inévitablement une régression du Moi à des temps antérieurs où le signifiant du Nom du Père n'avait pas encore balisé et structuré toute la trajectoire œdipienne.

En effet, la teneur sexuelle des représentations ayant été isolée, cela laisse la place à de l'ambivalence dans le traitement des représentations de la part du sujet dans son rapport au Réel et son rapport à l'Autre sur un mode sadomasochiste : sadique vis-à-vis de l'objet « a » et masochiste dans le rapport à l'Autre. Un traitement sadique de l'autre notamment sur le versant du contrôle, de l'emprise, de la rigueur – caractéristique des pulsions anales dans un discours freudien – et de la soumission à l'Autre qui a retiré au tiers ses attentes phalliques parce qu'on pourrait appeler de la déception, du désenchantement, de la désillusion. C'est-à-dire de reléguer le tiers d'exception au rang de tiers exclu par l'Autre qui ne l'a pas investi dans sa fonction paternelle et dont le discours aurait dû faire autorité. Cela a pour incidence d'effacer la dissymétrie du couple parental et d'installer le mode de la relation non plus sur un mode triangulaire mais triadique.

Au regard du droit phallique se dessine le schéma suivant : L'Autre disposant (abusus) et dans une certaine mesure usant (usus) de la fonction phallique laisse au sujet le droit de posséder une part importante de la jouissance (fructus) et du reste de l'usus que

l'Autre veut bien lui consentir. Cela a pour conséquence de permettre à notre sujet d'user dans l'immédiateté d'une part de la jouissance à l'égard de l'objet « a » qui aurait dû être capitalisée, au risque d'amener le sujet vers une descente inexorable vers l'Autre, dans la pulsion de mort.

Quant à l'autre objet tiers exclu, dépouillé des droits paternels séparateurs qui auraient dû lui être conférés (usus), il est relégué par l'assujettissement aux signifiants du sujet au titre d'auxiliaire de l'Autre. À ce niveau l'hystérèse n'a pour s'arrêter dans sa chute que les limites que l'Autre aura posées en tant que castration virtuelle, c'est-à-dire d'un niveau d'accès au Réel avec une dimension imaginaire juste suffisante pour en tolérer l'affrontement, en produisant à la fois des pensées préconscientes et le savoir comme perpétuel écran entre le sujet et les autres. Castration virtuelle qui démontre la fragilité d'un système de refoulement qui peut engendrer une pure culture de la pulsion de mort si les mécanismes limitatifs castrateurs sont défaillants.

Dès lors la relation ne favorise plus le sens et la promotion du désir mais l'Être. De favoriser l'Être dans une sorte de complétude par le jeu d'une redevabilité réciproque entre le sujet et L'Autre où ils se prennent mutuellement l'un et l'autre pour la part nécessaire de phallus pour en compléter le manque qui les caractérise. Car en dérogeant au droit phallique, à la répartition et la gestion de ses éléments (usus, abusus, fructus), la question de la dette symbolique est remise en cause.

En effet, en ayant une pleine jouissance phallique immédiate, cela suppose au sujet le droit d'en user. De plus si la dette symbolique est un sentiment de redevabilité à l'égard de l'Autre parce qu'il introduit le sujet dans le cadre de la loi paternelle dans le réel par le signifiant maître et que, si lorsque le sujet favorisant « l'Être » suppose que le signifiant maître reste forclos dans l'Autre, la dette symbolique devient inexistante et augure que son remplacement se fera sous la forme d'une dette imaginaire qui devra trouver dans le Réel un élément exigible destiné à son acquittement total.

L'Objet exigible qui devra supporter la part de dette réelle, verra sa contribution s'accroître en fonction de la diminution de la part de la dette symbolique. Autrement dit, plus la dette symbolique tend à s'éteindre par le mécanisme de la forclusion du signifiant maître dans l'Autre, plus est exigé de l'objet qu'il assume une dette réelle. Une dette réelle qui sera d'autant plus tyrannique qu'elle représente pour le sujet la part de jouissance à laquelle il ne veut absolument pas renoncer dans la castration, dans son refus de la dimension du droit phallique et de la coupure entre Réel et l'Autre symbolique. Cette dette réelle qui habite le discours de l'Universitaire n'est finalement

que le résultat d'un défaut de reconnaissance de sa dette symbolique et régent sa vie psychique. Ce défaut de reconnaissance de dette symbolique montre de la qualité et de la fragilité du lien que le sujet entretient avec l'Autre et l'autre. Car comment s'acquitter d'une dette qui fait défaut dans sa reconnaissance ?

En rejaillissant dans le Réel par un savoir sur l'objet pour le rendre exigible d'une dette réelle et en vu de l'assujettir à la part de dette symbolique dont l'universitaire ne veut s'acquitter. L'assujettissement de l'autre vient comme acquittement symbolique en compensation du défaut de reconnaissance de la dette symbolique de l'Universitaire.

L'hystérèse du discours de l'Universitaire montre ainsi comment en dérogeant au droit phallique et aux obligations qui y sont rattachées, celle du don et de la dette, le sujet oriente son désir et son fantasme dans un mode relationnel positionnant le phallus dans l'Autre, en l'internalisant. Il n'est plus du côté de l'objet « a » dans le réel comme le Maître, mais fantasmé ou forclos dans le sujet de la transcendance. L'Universitaire se trouve être pris dans l'Autre tout puissant vu qu'il représente la part de phallus qu'il manque à l'Autre, il est sous son emprise et ne peut s'en dégager, se détacher, il est fondamentalement une partie de l'Autre.

L'Autre n'est finalement pas manquant en totalité, l'Autre est la toute puissance du logos, du rationnel et dont l'unique représentant idéologique est l'Universitaire qui en est le pro format. Et les deux conservent un lien qui ne peut mourir puisque le sujet en produisant du savoir maintient en vie le système mais il reste fragile. Fragile parce que le système hystérétique régressif ne se relance non plus par le bénéfice du pouvoir structurant du signifiant maître dans le réel (représentant le sujet et sa dette symbolique), mais par un savoir qu'il impose à l'autre pour représenter un signifiant « in-signifiant »(S1 dans A).

Quant au sujet qui utilise le déni caractéristique des perversions et donc du fétichisme, il accentue les mouvements que nous venons de décrire et ne s'embarrasse pas du refoulement soutenu par le signifiant du Nom du Père pour maintenir le système. Il transgresse allègrement les lois vu qu'il n'a pas intégré la métaphore paternelle qui contient la loi de la castration et de l'interdiction de l'inceste. Il a su remplacer le pénis manquant et ériger un substitut qu'il a trouvé dans le réel et dont la teneur symbolique lui permet d'en jouir, d'en user et d'en abuser jusqu'à sa mort comme bon lui semble. De ce fait et grâce au déni, il évacue le réel et donc l'impossible qui le caractérise, s'arrange illégalement pour ramener l'objet de ses pulsions dans le possible.

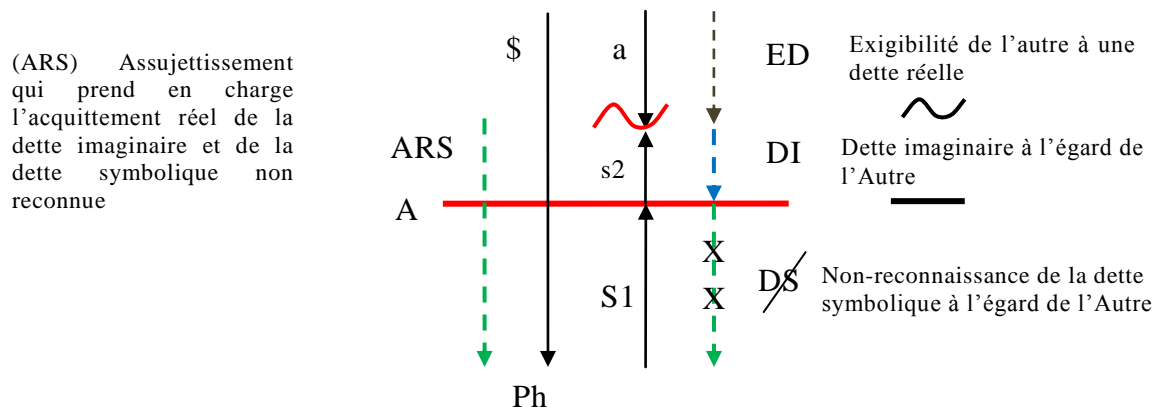
Quand à la question de la dette pour le sujet utilisant le déni, celle-ci se présente en grande partie d'une dette réelle, donc d'un défaut total de dette symbolique propre au sujet et un reliquat de dette imaginaire vu qu'il jouit immédiatement comme il entend et ne souhaite pas changer de positionnement. Dette réelle qui a comme équivalent symbolique l'objet lui-même de la transgression, et qui lui donne accès à un type de jouissance anale, scopique, pénienne... Qu'il fait totalement supporter à l'objet « a », et dont le prix est au moins égal à son refus d'accepter la castration et la dimension du droit phallique. À ce propos, S. Freud sans aborder la question de la dette, montre bien à quel point le fétichiste se pose finalement en Universitaire convaincu, vu qu'en produisant à minima un savoir, il jouit totalement de l'objet dans le réel et refuse la castration : « *Dans le fétichisme de ce sujet, la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place, a été désigné, pour ainsi dire, comme substitut et est devenu l'héritier de l'intérêt qui lui avait porté auparavant. Mais cet intérêt est encore extraordinairement accru parce que l'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut.* »¹⁶⁸ C'est d'ailleurs cette capacité à s'arranger du réel de l'objet « a » qui fait que certains psychanalystes comme Bergeret apprécient la perversion non pas comme une structure à part entière mais comme un arrangement psychique, un aménagement à mi-chemin entre la psychose et la névrose et capable d'utiliser aussi bien les mécanismes de défense de l'une comme de l'autre notamment dans la lutte contre l'angoisse, non plus de castration comme le Maître mais de perte d'objet.

Dans le discours de l'Universitaire, la question de la dette en tant qu'obligation de contre-don futur dans la constitution du droit phallique n'impose plus une hiérarchie de la redevabilité, ou plutôt impose un déplacement dans la hiérarchie de la revendication et de l'exigibilité. Elle montre sans ambiguïté à la fois la non-reconnaissance de la part de l'Universitaire d'une dette symbolique (DS) à l'égard de l'Autre et une dette imaginaire (DI) qui correspond aux capacités du sujet Universitaire d'imposer son savoir probable au réel de l'autre qui de fait est tenu d'être exigible à une dette réelle (EDR) à l'égard de l'Universitaire. L'acquiescement de cette dette passe par un assujettissement réel vers le symbolique (ARS) et vient en contrepartie de la dette imaginaire et de la non-reconnaissance de l'Universitaire au poids de sa dette symbolique. Et quand bien

¹⁶⁸ S. Freud : « *Le fétichisme* » in *La vie sexuelle*, P 135, PUF éditions, 2004

même le sujet se prend pour l'autre dans le jeu spéculaire et donc comme objet de ses pensées, il s'assujettit lui-même à un acquittement réel au poids de la dette imaginaire dont il est redevable. À ce propos un graphe de l'endettement de l'universitaire peut être proposé :

Graphe de l'endettement de l'Universitaire



Le système de l'enseignement tel qu'il est appréhendé actuellement dans la culture néolibérale traduit étonnamment ce mathème de l'endettement de l'Universitaire. Le professeur en imposant son savoir à l'élève sans tenir compte de ses besoins ni de ses désirs, exige de ce dernier d'avoir coûte que coûte son diplôme, son Baccalauréat (quitte à relever artificiellement les notes des candidats au BAC), son Brevet de technicien... Examen et diplôme dont la teneur réelle et symbolique acquitte l'enseignant de sa dette imaginaire qu'il a vis-à-vis des connaissances universitaires qu'on lui a transmis, de l'organisme ou du centre de formation duquel il dépend. Seul le résultat compte, c'est la politique du chiffre qui fait autorité dans ce contexte. Nous débattons plus amplement dans les chapitres ultérieurs des rapports du discours contemporain et de l'endettement dans le socius actuel.

La positivité du phallus dans la partie droite du plan ne fait plus de doute mais selon sa position il sera marqué par un signe moins qui en signifie sa localisation dans l'Autre. Qu'il soit un idéal espéré et nécessaire chez le Maître ou le produit d'un Autre fonctionnement psychique chez l'Universitaire, dans ces deux discours nous avons pu également observer que le résultat du clivage, qui s'opère dans le traitement de cette entité abstraite appelée phallus, va permettre d'appréhender l'Autre non pas comme

intégralement manquant, démunie totalement du phallus, mais comme instance qui pourra en conserver une part et qui pourra collaborer avec le sujet et parfois l'autre dans la gestion du droit phallique. Lorsque la répartition du droit phallique est équitable, le système s'équilibre entre l'Autre, le tiers d'exception et le sujet. Dans le cas contraire du tiers exclu le système « dé-vie ». Dans le premier cas où le sens est privilégié cela permet au sujet d'ex-sister par une progression de l'hystérèse, dans le second cas où l'Être est privilégié, le sujet risque de dé-sister dans une régression modérée voire d'insister dans une chute plus brutale de l'hystérèse.

c) Passage de l'endroit à l'EnvR et répercussion sur le droit phallique

Le positionnement du phallus dans l'EnvR lui fait supporter un signe négatif, résultant de la projection centrale. Traduire cela en termes psychanalytiques est une autre affaire et comme toujours le recours à la théorie freudienne va nous aider à sortir de l'impasse.

Dans un texte intitulé « *Sur la sexualité féminine* » de 1931, mais aussi dans l'article intitulé « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* » de 1925, et dans l'article de 1917 intitulé, « *Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal...* », S. Freud tente d'analyser quel est le motif de l'attachement d'une fille à son père tout en essayant de mettre en perspective ce qui de son anatomie génitale caractérise le développement psychique de la fille par rapport à celui du garçon.

L'hypothèse freudienne part tout d'abord de la conception sur la préconstitution biologique d'une matrice génitale commune au garçon et à la fille dans le début de la vie intra-utérine, temps qu'il appelle de « *bisexualité universelle* », puis comment se fera par la suite la différence anatomique dans le processus développemental des organes sexuels du fœtus.

Cependant, il concède que si cette différence est nettement visible, il reste que l'équivalent du pénis chez la fille est le clitoris, et que si le développement psychosexuel est de même sorte chez le garçon et chez la fille durant les premiers stades prégénitaux, il en arrive à la conclusion qu'« *au stade phallique* » un seul type d'organe est reconnu : le pénis (le clitoris en tant que pénis atrophié...).

Partant du discours de patientes, il lui semble que dans le transfert le clinicien sera confronté à une *butée* issue d'un « *désir refoulé qu'elle a de posséder comme l'homme* »

un pénis »¹⁶⁹ que Freud nommera « *envie de pénis dans le complexe de castration* »¹⁷⁰. Chez d'autres femmes ce désir se décline plutôt par celui d'avoir un enfant, mais il déclare que « *les deux désirs étaient présents dans l'enfance et se sont relayés l'un l'autre.* ». Dès lors l'investissement libidinal sur le pénis fera naître chez la fille, car confronté à sa propre défaillance narcissique d'organe, cette *envie de pénis* qui se transformera plus tard en désir d'avoir un homme, qui lui en possède un. Dès lors Freud voit dans l'organisation génitale infantile, et c'est ce qui « *la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte* »¹⁷¹, que seul l'organe mâle joue un rôle dans le développement psychosexuel, pas seulement sur le plan de la constitution biologique de celui-ci, ni non plus uniquement sur un plan lié aux perceptions retirées de sa fonction, mais également de l'ensemble des curiosités, des investigations, des théories, des fantasmes et de l'investissement psychique que sa « *présence* » ou son « *absence* » suscite.

Quant au père, la fille « *remarque le grand pénis bien visible [...], le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son propre petit organe caché...* »¹⁷².

Quant à la mère ainsi que nous l'avons vu précédemment, tous les sujets ont au départ avec elle des liens privilégiés durant l'enfance et ont cette croyance commune de la mère ayant un pénis. Plus tard après avoir pu se rendre compte que le genre féminin ne possède pas cet organe, le sujet garçon va ressentir une menace de castration contre le sien.

Cependant en ce qui concerne la fille, elle reconnaît d'emblée sa castration, même si cela peut provoquer chez celle-ci des rébellions contre cet état de faits. Néanmoins la fille contrairement au garçon entre dans la relation triangulaire et le lien social par le complexe d'Œdipe sous l'influence de cette castration, « *on ne se trompe probablement pas en disant que cette différence dans la relation réciproque de complexe d'Œdipe et du complexe de castration donne au caractère féminin son empreinte comme être social.* »¹⁷³

¹⁶⁹ Freud. S : « *Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal* », P 108, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

¹⁷⁰ *Ibid.* 108

¹⁷¹ Freud. S : « *L'organisation génitale infantile* », P 114, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

¹⁷² Freud. S : « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », P 126, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

¹⁷³ Freud. S : « *Sur la sexualité féminine* », P 143, in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

Par ailleurs, S. Freud, toujours dans sa comparaison dans le développement psycho génital entre la fille et le garçon, montre que contrairement au garçon dont sa constitution le place devant l'évidence du pénis, la fille devra déduire que la localisation de l'appareil génital féminin se caractérise par l'absence, en tout cas ne se révèle pas par son apparente proéminence. Tout d'abord, c'est le clitoris qui fera office des premières motions pulsionnelles puis dans un second temps ces dernières, par un transport, investiront l'organe interne le vagin, « *la vie sexuelle de la femme se divise régulièrement en deux phases dont la première a un caractère masculin ; seule la seconde est spécifiquement féminine.* »¹⁷⁴

Du point de vue de l'hystérèse nous avons maintenant un matériel suffisant pour démontrer de la négativité du phallus (-Ph). Dans l'EnvR l'appréhension du réel par le sujet ne se fait plus selon les mêmes prérogatives, le même positionnement que dans (R) ainsi que nous l'avons étudié auparavant dans le chapitre « *L'autre partie du plan* ». Cette fois-ci le sujet ne s'implique plus de la même manière face à ces dispositions, l'extérieur est devenu intérieur et vice versa. De plus, si le phallus est un substitut du pénis dans le développement psycho sexuel, le clitoris du côté du féminin de par son caractère atrophié marque alors l'absence de pénis. Cette absence se signifiant également chez l'Autre la mère par comparaison avec le père. Ce reliquat pénien, qu'est le clitoris marquant l'absence et la fente la blessure narcissique, laisse cependant la trace d'un existant à venir ou d'un ayant déjà existé dans le fantasme du sujet (cf. Chapitre « Différence des sexes). Cette cicatrice, marquant symboliquement la trace de la blessure narcissique, vient à la fois en commémoration du pénis absent qui pose la marque du complexe de castration et donne la marque du phallus absent qui devient d'autant plus présent par l'empreinte qu'elle a laissée sur le sujet.

Dès lors si le phallus était caractérisé par sa présence supposée dans le Réel ; dans l'EnvR le phallus se caractérise par la marque qui signifientise à la fois la castration symbolique de l'objet phallus imaginaire et par l'absence réelle marquant le sujet qui doit vivre avec ce défaut, cette « schize » qu'il a subi d'où le (-Ph). Non pas que le phallus n'ex-sisterait pas dans l'EnvR, disons plutôt qu'il porte la marque de l'excision ou d'une « ex-schize » ; c'est par son absence que se révèle la trace symbolique qui présentifie le phallus imaginaire.

Cependant, Au-delà de la marque qui pose l'absence, comme le sujet ne bénéficie pas

¹⁷⁴ Ibid. 142

d'un modèle phallique sur son propre corps dont la matérialité lui permettrait dans un premier temps de définir un pourtour phallique, il va devoir compenser ce défaut par le mécanisme de l'identification à l'Autre, par le jeu des fantasmes conscients ou inconscients, mais aussi par analogie à d'autres cavités corporelles qu'il a déjà identifiées dans le passé et l'investissement libidinal dont elles ont fait l'objet puis refoulé.

Le sujet va cette fois en inventer un dans son corps, définir les contours probables du vide d'un phallus imaginaire qui pourrait y nicher. Pour aller encore plus loin dans l'EnvR, la croyance de la mère, possédant un pénis, est abandonnée, et celle de la mère qui pourrait être dotée d'un phallus convexe ne perdure plus avec les années, car l'absence dont le sujet est victime, lui aussi, l'amène dans le fantasme à se poser désormais la question d'être ou pas le phallus qui manque à l'Autre. Dans cette partie du plan, nous observons plusieurs mouvements concomitants ou indépendants qui opèrent dans l'EnvR à l'édification du phallus négativé et de sa position ; un premier qui consiste chez le sujet d'accepter de souffrir et de faire avec l'ex-schize, le second qui commémore la blessure narcissique par une in-schize, un troisième qui pose la question d'un vide interne au sujet et pouvant aller jusqu'à prendre le sujet et même au-delà pour tenter de délimiter ce vide parce que indé-schize – suis-je ou pas le phallus ?

Dans les discours précédents, le signe du phallus était tout d'abord positif, puis positif ou négatif suivant sa localisation : dans le réel + [+Ph] et dans l'Autre – [+Ph]. Nous aurions pu également dans « L'autre partie du plan » le présenter suivant sa localisation : soit un - [- ph] dans l'EnvR et + [- Ph] dans l'Autre négativé.

Cependant par commodité on peut considérer que dans la partie droite du plan le phallus est positif, c'est-à-dire opérant par sa convexité et dans la partie gauche, négatif, c'est-à-dire influençant le sujet par sa concavité, ce qui simplifie les choses et revient au même. Cependant gardons tout de même en tête que lorsque le phallus est forclos dans l'Autre (A) cela sous-entend qu'il serait susceptible dans le fantasme du sujet d'avoir ou de représenter symboliquement un phallus convexe dans l'Autre, alors que la forclusion dans l'Autre négativé (-A) sous-entend la même chose mais avec un phallus concave.

Ainsi, le fait que ce signifiant [- Ph] soit précédé d'un signe plus (+[-Ph]) ou d'un signe moins (-[-Ph]) vient encore une fois montrer la façon dont le sujet localise sa position et, dans la structuration de son désir, règle sa jouissance. Suivant que le discours retourne de l'hystérique ou de l'analyste, la position du phallus négatif accule le sujet pris dans le

langage et son aliénation à faire les mêmes choix que dans la partie droite du plan, soit favoriser le sens, soit favoriser l'Être.

Si le mécanisme tridimensionnel du phallus en usus, abusus et fructus est comparable ici avec les discours précédents du Maître et l'Universitaire, il faut toutefois préciser que les discours mis à jour dans la partie gauche auront un rapport au phallus quelque peu différent compte tenu de sa concavité.

Dans le discours du Maître la convexité du phallus et sa localisation permettaient d'une part que les mécanismes d'identifications jouent dans les processus de métaphorisation du sujet parce qu'une répartition équitable de l'abusus, usus et fructus fut possible. Ce qui n'était pas le cas dans le discours de l'Universitaire dont la répartition se faisait essentiellement entre le sujet et l'Autre en excluant du « deal » le tiers (tiers exclu). Ce qui revenait finalement à forclure le phallus dans l'Autre. Dans l'autre partie du plan, à gauche, la répartition tridimensionnelle ne se fera plus selon la même équitabilité avec l'ensemble des mêmes protagonistes et selon les mêmes bases de travail.

d) Dette et droit phallique dans le discours de l'Analyste

La concavité du phallus va permettre non pas que celui-ci use de sa jouissance phallique sous jacente à l'adresse de l'analysant mais bien au contraire que sa forme en creux relance chez le sujet ce mécanisme. Bien que la rencontre entre l'analyste et l'analysant soit fondée par une relation sexuelle, c'est-à-dire qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant dans le réel de l'EnvR, il en va de l'imposture de l'analyste pour que cette relation ne devienne pas une activité. En effet, la conformation du phallus négativé, à l'envers, pose le risque d'engager le sujet analysant dans son rapport à ce signifiant dans la problématique suivante : « suis-je ou pas, l'objet susceptible de pouvoir compléter immédiatement ce réceptacle phallique ? Suis-je ou pas le phallus convexe ? » Et si du côté de l'hystérique cette problématique constitue un élément clé de sa névrose, du côté de l'analyste il s'agira d'éviter cette problématique qui finalement consacre plus le rapport sexuel plutôt que la relation.

En effet, pour que la réunion d'un signifiant avec un autre signifiant soit du côté de l'activité il aurait fallu tout d'abord, au-delà du semblant, qu'elle se fasse dans l'instant « t » par une jonction phallique directe entre S1 et s2 comme le propose le discours du Maître (S1 → s2). Cependant, dans le discours ici étudié, la relation sexuelle se réalise en usant de la concavité phallique dans l'EnvR et supposera de la part de l'analyste une

imposture. Non pas d'avoir le rôle d'un imposteur qui pourrait faire passer l'analyste pour quelqu'un d'autre par des actions ou des manipulations qu'il aurait délibérément mises en œuvre pour sa satisfaction personnelle, mais bel et bien d'avoir la faculté de manier avec talent la forme que suppose le phallus négativé pour que l'analyste lui-même ne puisse pas adopter une position particulière.

D'un autre côté, l'imposture analytique suppose également que l'analyste ne change pas de position pour ne pas déstabiliser l'analysant dans le rapport au phallus, ce qui peut paraître paradoxal, car d'un côté il ne doit pas adopter de position particulière et de l'autre il ne doit pas en changer.

En changeant de position cela voudrait donc dire qu'il s'est, à un moment donné, figé dans une position subjective, celle du père, de la mère, de l'Autre (s_2/S_1 ou bien S_1/s_2)... Position empêchant que la cure ne s'intronise sur le mode de la relation sexuelle pour en favoriser le rapport sexuel, empêchant également que toute élaboration du sujet névrotique ne se fasse. D'ailleurs l'analysant tout seul se chargera rapidement dans le transfert de positionner l'analyste. C'est le piège auquel tout analyste n'usant pas de son obligation d'imposture doit s'attendre.

User de l'imposture est en quelque sorte pour l'analyste, compte tenu de la concavité du phallus dans le réel de l'EnvR qui le caractérise, tenir non pas la posture du savant consistant à poser un savoir sur l'autre comme l'Universitaire, mais celle d'un sujet dont la singularité rend toute posture impossible ($(S_1//s_2)$, S_1 double barre de l'hystérèse s_2).

Pour le dire autrement, le maniement du phallus négativé doit permettre, par l'ouverture et la profondeur qu'il suppose, de faire écho aux signifiants du sujet pour que dans l'après-coup ils viennent poser des repères sur les lieux des refoulements successifs (A_1 , A_2 , ... A_n) qui constituent la base de sa névrose, en vue de leur levée. Un phallus négativé qui doit faire écho aux signifiants du sujet qui matérialisent à la fois un retour du sujet et de son corps dans le réel de la cure, mais également un décalage temporel façonnant un vide qui va permettre à l'analysant d'accepter une division.

Une Impossible posture qui répond à deux prérogatives complémentaires. La première caractérisée par le phallus négativé en creux qui renvoie l'écho et la seconde de la nécessité pour l'analyste, qui en devenant insaisissable dans le réel de sa posture (donc l'EnvR), d'être consacré dans sa singularité et le semblant dans une sorte d'idéal nommé le sinthome.

Au regard du droit phallique, le phallus négativé du côté du sinthome déclenche une

dynamique dans laquelle l'analyste non pas qu'il se repositionne ou s'adapte en fonction des signifiants en provenance de l'analysant, ni non plus qu'il dupe le sujet dans le semblant en falsifiant son identité, ni encore qu'il adopte une position que le sujet lui confère dans le transfert et qui lui permettrait d'user d'un pouvoir sur lui, mais en usant de sa conformation au vide il vient faire écho pour que les signifiants du sujet dans l'après coup prennent un sens.

Pour reprendre une image, c'est un peu le même système que la caisse de résonance d'un instrument qui a pour rôle de recevoir et d'amplifier la vibration produite par la ou les corde(s). Le musicien apprenti en pinçant les cordes... Do, do, do, ré, mi, ré, do, mi, ré, ré, do... Prend conscience, par la résonnance des notes, qu'il vient de jouer « Au clair de la lune » et cela sans que la caisse de résonnance ne se soit métamorphosée ou déplacée pendant le travail. En ce sens, l'usus du phallus négativé retourne de la part de l'analyste dans son discours d'être capable de s'autoriser une condensation entre impossible et posture, soit une imposture.

Quant à l'abus, c'est-à-dire de disposer de ce réceptacle creux, on peut dire qu'il sera du côté de l'analysant, car c'est lui qui est en mesure (ou qui donne la mesure) de fournir des signifiants à la caisse de résonnance, il dispose d'une totale liberté de composition, de parler ou de se taire, et quand bien même, pour reprendre notre exemple musical il jouerait une note à chaque séance, il aura après un certain temps tout de même réalisé un morceau d'« Au clair de la lune ». De plus, comme nous l'avons déjà précisé, le sujet analysant dispose d'une totale liberté, y compris d'interrompre la cure, c'est son droit de « disposant ».

Alors le fructus... Élément constitutif du phallus négativé, c'est ce vide qui le structure. Il combine à la fois le vide fondé mais aussi celui appartenant au réel de la cure, il construit et propage la résonnance, il est ce vide que constitue la moindre anfractuosité dans laquelle vient se loger la jouissance phallique.

Non pas que l'analyste jouisse par les signifiants de l'analysant, ni non plus que l'analysant jouisse encore personnellement de sa production, mais disons que le réel du vide se charge finalement d'effectuer un décalage temporel caractéristique de « l'impossible du rapport sexuel », et ainsi d'empêcher l'accès à un rapport jouissif. C'est-à-dire, que le fructus du phallus négativé en permettant à la jouissance de prendre place dans le réel de la cure, donc l'EnvR, subit forcément les lois qui régissent ce

champ, notamment l'impossible et la non-ex-sistence du rapport sexuel. Cela favorise à la fois, l'impossibilité de toute capture imminente, donc la *différance*¹⁷⁵, d'accepter que de la jouissance se perde dans le réel, et donc qu'aucune réponse ne puisse combler en totalité la demande.

Le fructus du phallus négativé suppose que le sujet doive accepter de la perte et par le vide que constituent également la division du sujet et sa structure, il concourt à la promotion de la jouissance phallique. Pour le dire en termes plus imagés, notre musicien sans le vide qui le sépare de l'instrument, sans celui de l'enceinte dans laquelle il joue, ni celui qui sépare les cordes de la caisse de résonance, ni celui de la caisse de résonance elle-même, mais aussi du creux de son oreille... Ne pourrait pas jouir en substance dans l'après-coup de la superbe mélodie qu'il interprète...

Une question se pose alors : En quoi la tridimensionnalité du phallus négativé dans le discours analytique favorise-t-elle le sens et l'accès au langage, aurait-elle un effet thérapeutique ?

Dans la mise en œuvre de ce discours et la question du phallus négativé, nous sommes passés rapidement sur la question de la levée des refoulements. Toujours selon notre exemple musical très simpliste : Les pincements de cordes au-dessus de la caisse et amplifiés par le vide induisent un retour auditif vers le musicien. L'acte musical va se structurer chez notre musicien non pas sous la forme do, do, ... mi, ré, ré, do... Mais, en prenant appui à la fois sur la gamme des notes et ses souvenirs, vient se recrée une chaîne musicale qui transporte le sujet d'un lieu qu'il avait vraisemblablement oublié et refoulé, d'où la chaîne musicale prit naissance dans le langage dans sa relation à l'Autre – probablement sa mère qui devait lui chanter « Au clair de la lune » quand il était petit – en direction de l'auditeur, que ce soit lui-même ou un autre, afin que cela donne un sens à sa jouissance. Désormais, il peut par retour de l'écho, s'il le souhaite, puisqu'il a identifié l'auteur et consacré l'auditeur, nommer la séquence musicale qu'il vient de jouer : « Au clair de la lune ».

Ainsi d'un point de vue de la psychanalyse et de l'hystérèse, la levée du refoulement va de pair avec une nomination. À ne pas confondre avec la dénomination qui désignerait

¹⁷⁵ Parmi les nombreux néologismes attachés au nom de Jacques Derrida, « la différence » est l'un des plus connus. Le mot avec son orthographe "*différente*" a été inventé au plus tard en 1963 et utilisé jusqu'à la fin. C'est plus qu'une *marque de fabrique* ; Ce néologisme n'étant pas en lui-même un concept, il soutient en substance que la différence peut être considéré comme un retard, un retardement. Elle maintient les distances. En ce lieu vide, l'accès à soi est toujours différé... (Cf. <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-0508281130.html>)

un état, un statut qui viendrait caractériser le refoulé et ne permettrait en rien la levée du refoulement mais bien au contraire renforcerait la répétition névrotique.

La nomination, elle, est la conséquence d'une promotion, d'élever le refoulé à sa valeur signifiante dans le cadre de la loi de la séparation et de l'interdit de l'inceste. Si la dénomination est une qualification fonctionnelle du refoulement par un nom commun qui en exprime l'état, l'espèce, les qualités essentielles, la nomination est la promotion de ce même refoulement, lié à ce qui, dans le langage, est déjà prêt à fonctionner comme vecteur de la différence, soit le signifiant.

C'est ce qui nous fait dire que la levée du refoulement retourne davantage d'une nomination que d'une dénomination. De sorte qu'en levant le refoulement par la nomination, celui-ci, non pas qu'il disparaisse, mais par son élection à un niveau d'exception, il officie dorénavant « *Primus inter pares* » au titre de signifiant du Nom du Père dans la relance du désir et la promotion du langage.

Ainsi l'effet thérapeutique de ce discours ira de pair avec la fonction fructifiant du phallus négativé dans la nomination du signifiant maître à l'ordre des signifiants du Nom du père. Cela se caractérise dans l'hystérèse notamment par une translation vers le bas de S1 pour sortir de sa forclusion dans l'Autre négativé typique de l'hystérèse de l'hystérique et faire en sorte qu'il se maintienne dans l'EnvR. Qu'il vienne dans sa rencontre avec l'axe symbolique poser le sceau « P » de la levée du refoulement, qu'il puisse délimiter les bords du lieu de la jouissance absolue, interdite et donc la mort.

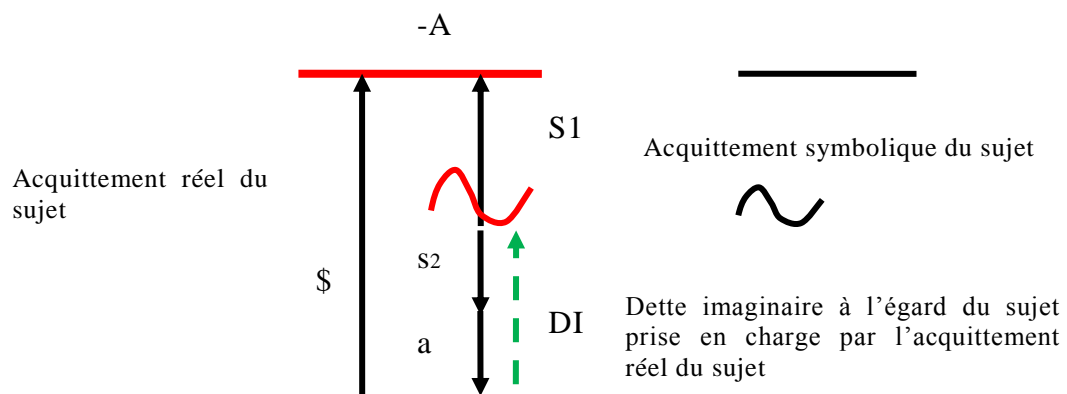
En ce qu'il concerne la dette et au regard du droit phallique, nous en avons touché quelques mots auparavant. Le discours de l'Analyste, et c'est ce qui fait sa singularité, est le seul discours dans lequel ne subsiste ni dette ni créance puisqu'elles s'actualisent pour s'éteindre. En effet, du côté de l'analysant, le paiement de la séance – voire d'une séance à l'avance – vient en gage pour lutter contre les propres résistances du patient et lui offre en contrepartie la possibilité de jouir en toute liberté du dispositif phallique par la production de signifiants¹⁷⁶. Dette et acquittement s'annulent par le paiement comptant. Un acquittement réel qui vient garantir l'acquittement symbolique du sujet.

Du côté de l'analyste, la dette imaginaire retournant de sa conformation au sinthome sera équilibrée, actualisée par l'acquittement du sujet dans le réel de la cure. En effet,

¹⁷⁶ (Voir chapitre précédent, 3.6 « Au-delà de la chose... L'envers de la psychanalyse »)

cette dette imaginaire à l'égard de l'analyste n'existe, que parce qu'il y a eu au préalable sollicitation ou demande de l'analysant pour bénéficier de l'aide de l'analyste en place de sinthome et assainir sa situation vis-à-vis des refoulements et vis-à-vis de l'Autre (-A). Ainsi l'acquittement réel du sujet analysant vient également actualiser l'endettement imaginaire de l'analyste dans le semblant qui n'aurait pu avoir lieu sans la demande de l'analysant. Dans ce discours finalement personne ne doit rien à personne ou plutôt dette et paiement se compensent dans le temps de la cure.

Graphique de l'endettement de l'Analyste



Pour conclure cette brève partie sur la position du phallus négativé dans l'hystérèse de l'analyste, des précisions sont à apporter.

Premièrement, si position de l'analyste il y a dans le discours, alors nous pouvons dire que du point de vue de l'analyse hystérétique elle sera *stricto sensu* dans l'EnvR. Par ailleurs, lorsque dans certains ouvrages on parle de « *la position de l'analyste* » dans la cure, l'hystérèse nous montre que cela n'est pas tout à fait correct du point de vue de la théorie, attendu que ce qui caractérise ce discours est justement l'impossible posture ou l'imposture.

Enfin si le discours de l'analyste retourne d'une impossible position, cela n'empêche pas qu'il s'y conforme. Non pas que pour être analyste il faille être conformiste au sens sociologique du terme. C'est-à-dire adopter une attitude sociale qui consisterait à se soumettre aux opinions, règles, normes, modèles qui représentent la mentalité collective ou le système des valeurs du groupe auquel on a adhéré et à les faire siennes, ce qui serait du côté de la position, mais par la conformation au vide du phallus négativé dans

l'EnvR, sans qu'il y ait de rupture, se fasse par écho la configuration d'un discours qui propose un mouvement translatif vectoriel pour que se structure le sujet. Ainsi en accord avec la théorie de l'hystérèse, il sera plus judicieux de parler non pas de position de l'analyste, mais de conformation de l'analyste dans son discours.

La négativité du phallus dans l'hystérèse de l'analyste montre à nouveau en quoi la réalisation d'un lien réside dans le partage fonctionnel dont il peut faire l'objet et combien l'équilibre du partage favorise les chances de réalisation d'un tel discours.

e) Dette et droit phallique dans le discours de l'Hystérique

Le signifiant $[-Ph]$ précédé d'un signe plus (+) vient montrer la façon dont le sujet règle sa jouissance dans la structuration de son désir ($+ [-Ph]$). Signifiant la place, la localisation d'un vide dans l'Autre, il permet au sujet en partie de se déployer dans l'EnvR¹⁷⁷. La possession du phallus négativé par la trouée qu'il occasionne caractérise le manque dans l'Autre $S(\mathbb{A})$, il nous rappelle que ce lieu est manquant et nous renvoie en quelque sorte à la problématique du phallus qui peut s'appréhender par sa concavité. $S(\mathbb{A})$ identifiable dans l'hystérèse par la forclusion de $S1$ dans l'Autre négativé, n'aide plus le sujet à favoriser le sens mais force l'hystérique à être radicalement dans le rapport sexuel. Ce rapport inconscient à l'Autre négativé va lier le sujet à ce qui fait foncièrement son manque, c'est-à-dire la jouissance de l'Autre. Et quand bien même l'Autre négativé tente de fournir un avis sur la question de la jouissance, il n'en reste pas moins qu'un avis se conformant à son propre manque.

En ce sens, la constitution du droit phallique dans l'hystérèse de l'hystérique ne se caractérise plus comme précédemment par la possession de certains droits faisant suite à un partage plus ou moins équitable, mais par une dépossession radicale. En effet, l'hystérique ne possède ni l'usus, ni l'abusus, ni le fructus.

Précédemment dans le discours de l'Analyste, la concavité du phallus dans l'EnvR conditionnait un vide ayant pour fonction de tirer un bénéfice de la jouissance phallique (fructus). L'Analyste se conformait dans le semblant à l'imposture analytique (usus) pour rendre le processus dynamique tout en offrant la liberté au sujet de produire ou pas des signifiants (abusus). L'expérience de la concavité faisait du phallus $[-(-Ph) = (+Ph)]$ non plus un objet conceptuel ayant un pouvoir de représentation concret mais abstrait.

Pour clarifier notre propos au sujet de l'abstraction représentative du phallus chez

¹⁷⁷ (Voir figure 21B)

l'analyste, un détour par l'effet d'optique est nécessaire. L'expérience du phallus dans la pratique analytique serait comparable au dispositif de l'illusion d'optique provoqué par un visage creux. Réalisé notamment à partir de la tête originale d'Albert Einstein, le sculpteur Bryan Parkes créa un moule à partir d'une feuille de plastique pratiquement incassable¹⁷⁸. Le masque tenu verticalement semble suivre le spectateur lorsqu'il se déplace tout en contemplant la face creuse du moule. L'effet de la lumière ambiante sur le moule en creux fait que le spectateur se trouve devant l'illusion d'optique étonnante d'un visage en volume qui prend forme.

Dans le dispositif de l'hystérique, le moule en creux est bien là, mais il manque de la lumière pour rendre opérant son aspect volumineux. Notre comparaison s'arrête là et permet d'imager en partie la question de l'expérience phallique concave dans la cure et dans le dispositif de l'Hystérique. Expérience phallique qui retourne d'une abstraction qui par écho lumineux donne du volume à du vide. De sorte que dans le discours de l'Hystérique, l'ensemble des droits phalliques revient finalement à l'Autre et prive même le sujet de sa propre jouissance vu qu'il est dans la jouissance de l'Autre qui fait état de son propre savoir.

Alors peut-on au moins trouver un « semblant » de jouissance dans le discours de l'hystérique sachant que l'Autre dispose en totalité du phallus forclos, mais également en use et en jouit ? Eh bien oui ! La procuration... Que J. Lacan définira sous l'expression de « *jouissance supplémentaire* »¹⁷⁹, c'est-à-dire qui suppose une jouissance représentative du manque dans l'Autre et qui ne procède pas de la jouissance phallique.

De sorte qu'en jouissant par procuration, l'hystérique sera par affinité avec l'Autre (-A) chargé d'être dépositaire de la jouissance du manque dans l'Autre. C'est là encore tout le drame de l'hystérique qui, en plus d'avoir le sentiment d'être dépossédé, a le sentiment que l'Autre (-A) lui donne en son nom un pouvoir de jouir de son manque.

Au regard de la loi de la castration et de l'interdit de l'inceste, le sujet hystérique agit en vertu du « pouvoir de jouir » dont l'Autre (-A) l'a chargé. Dans son discours il n'en reste pas moins que simple exécutant du droit de jouir du manque de l'Autre (-A) tout en ayant le sentiment d'être dans une dépossession totale des droits phalliques. Autrement dit, l'hystérique dans son discours jouit par procuration et cela ne va pas sans conséquence au regard de son endettement, en effet, reprenons son hystérèse.

¹⁷⁸ <http://gigistudio.over-blog.com/article-2592144.html>

¹⁷⁹ J. Lacan : *Encore*, le séminaire livre XX, du 13 mars 1973, P 75, Edition Seuil.

De prime abord, nous avons constaté que l'hystérique fut dépossédé de l'objet « a », sentiment de dépossession vécu dans son complexe comme une sorte de créance du sujet sur le réel, ou dette que le Réel aurait à son égard, ce qui revient au même. Spoliation dont est victime le sujet par une sorte de confiscation de son intégrité narcissique. Parallèlement, comme le sujet fait office de la donation originale qui va du symbolique vers le réel, il se sent redevable symboliquement à l'égard de l'Autre (-A) qui l'a introduit au langage, et envers lequel il est prêt pour s'acquitter, à combler son manque en transgressant la loi paternelle (castration et interdit de l'inceste) en s'investissant dans l'Autre négativé.

Dans l'hystérèse de l'Hystérique, non pas que le signifiant S1 officie à titre de dette symbolique non reconnue comme c'était le cas chez l'Universitaire, mais représente un investissement dans l'Autre (-A) à fonds perdus S(Æ) vu que ce qui constitue l'Autre négativé est un manque fondamental. S1 représentant une perte sèche, radicale parce que même le savoir de (-A) impose au sujet de s'acquitter imaginaiement de sa dette pour avoir obtenu de sa part son savoir (s2) sur comment il jouit dans son manque – et non pas comment le sujet pourrait jouir du sien – mais également pour entretenir son endettement, l'hystérique doit jouir par procuration.

Alors non seulement l'hystérique doit s'acquitter d'une dette imaginaire, et se voit redevable réellement envers l'Autre (-A) symbolique, mais en plus doit faire face à l'impossibilité de rendre exigible la dette que le réel a envers lui et qui le prive de toute compensation.

C'est d'ailleurs probablement cette problématique du « *malendettement* »¹⁸⁰ de l'hystérique qui fait les choux gras de certains cabinets d'avocats, autres thérapeutes, coach et conseillers en tout genre... Par conséquent, dans cette situation il ne reste à l'Hystérique que trois solutions :

- Soit continuer dans la voie de l'endettement à l'égard de l'Autre négativé en espérant que le Réel réponde à ses prières en comblant son manque et que cela puisse propulser le sujet vers un acquittement total. Ce qui est impossible vu que ce qui constitue ce sujet est intrinsèquement un manque réel initial, une privation irréversible.
- Soit accroître son endettement imaginaire en vue de réactiver par le savoir de l'Autre (-A), les processus du fantasme et d'avoir gain de cause sur le Réel. Là encore le

¹⁸⁰ Georges Petit-Gras : « *Lutter contre le malendettement* » dans la revue *Empan* n°82 *Argent, don et lien social*, P 65, Edition Erès, Juin 2011.

sujet verrait à la fois sa dette réelle-symbolique et sa créance sur le Réel augmenter proportionnellement.

- Soit enfin attendre, rester figé dans cette situation et être à la merci à la fois du Réel et de la jouissance de l'Autre (-A), continuer à jouir par procuration, ce qui ne règle pas le problème de l'endettement.

Alors existe-il une solution pour sortir de l'impasse de l'endettement hystérique? Oui ! Et c'est la seule ! Elle consiste à faire une croix sur sa créance sur le Réel marquant son incomplétude narcissique en acceptant la castration et se mettre au travail... !

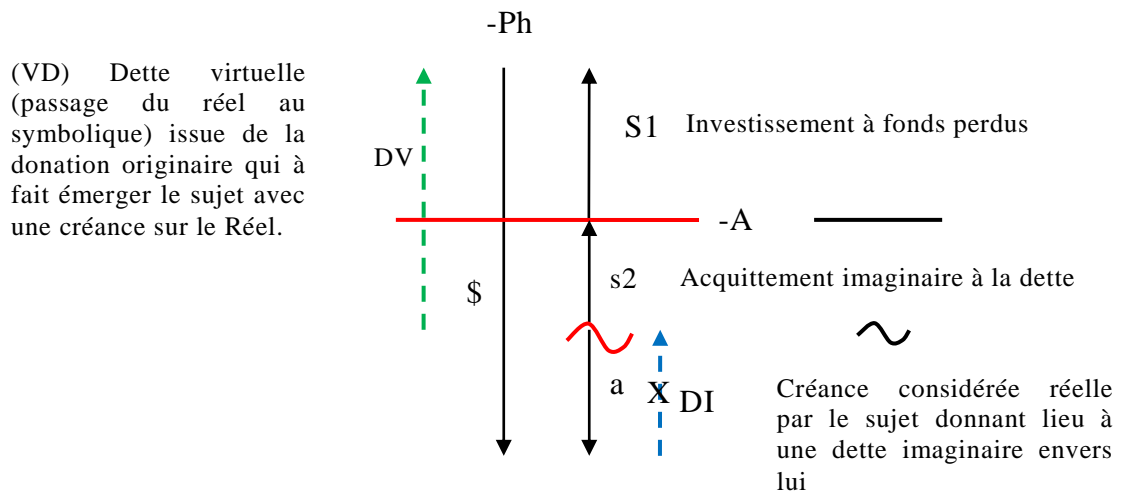
C'est-à-dire en cessant d'espérer que le sort lui soit favorable, providentiel, et réponde à ses espérances d'objet « a » à venir, il doit tourner la page, faire son deuil (qu'il refoule, une bonne fois pour toutes, sa préconstitution narcissique carencée). Ensuite qu'il se donne la capacité de produire par lui-même du signifiant maître qui agisse au titre de refoulement originaire. Ce mécanisme va lui offrir la possibilité de ne plus être sous l'influence de l'Autre (-A) et basculer dans le discours Analytique à la place de l'analysant (place du Maître par renversement S/S_1) où là n'existe ni dette ni créance. Par la suite il pourra relancer le mécanisme de la dette mais cette fois sous l'assurance et la maîtrise de la production de signifiants maîtres en basculant dans le discours du Maître.

Par ailleurs, une question se pose quant à la réalité de l'endettement hystérique ?

En effet, si du côté du Maître on peut considérer un endettement simultané, du côté de l'Universitaire un déplacement de la dette sur l'autre en l'assujettissant, et du côté de l'Analyste un acquittement des dettes par réciprocité, chez l'Hystérique l'endettement proviendrait d'un défaut, de ce qu'il considère en fait comme une créance sur le Réel qui le dépossède, donc d'une dette imaginaire qui n'a pas été honorée à son encontre. Finalement, sans a priori imaginaire, la mécanique de ce discours ne pourrait pas s'instituer, et montre en substance, que ce qui fait tenir la dette c'est sa virtualité. Une virtualité de la dette (DV) qui prouve qu'en fait elle n'a pas lieu d'être – ou qu'il s'agirait plutôt d'actualiser ce qui est latent – et qui pourtant maintient le système dans un endettement irrationnel.

La dette est virtuelle parce qu'au départ elle se fonde sur un manque inexistant imaginaire qui propulse le réel du sujet dans le symbolique. Pour éclairer ce mécanisme de virtualité de la dette chez l'hystérique le graphe suivant peut être proposé :

Graphe de l'endettement de l'Hystérique



La négativité du phallus dans l'EnvR n'est plus à démontrer dans l'hystérèse, néanmoins il reste sujet à débat du point de vue psychanalytique. Même si par convention un signe positif ou négatif lui a été attribué pour expliquer des phénomènes de discours, il n'en reste pas moins que le prolongement de sa conceptualisation avec le droit phallique fait apparaître clairement en quoi les clivages (usus, l'abus et le fructus) qui opèrent dans sa détermination rendent compte d'une nouvelle approche, complète son assumption et définit sa place dans l'ordre du langage et de la sexualité. Il reste un concept fondamental à la fois de la théorie psychanalytique et de l'hystérèse, et que si son rapport à la vérité du désir en fait un concept voilé, il montre combien le sujet dans sa vérité se divise et s'aliène en tentant de l'atteindre.

Sur un versant plus topologique et d'une manière générale, sa localisation montre comment dans sa fonction il détermine et met en place la fonction paternelle qui promeut la loi « du non-rapport sexuel », et comme toute loi, du fait de son existence, institue le sujet de la transgression elle-même.

3.8) Discours, « droit phallique » et sexualité

Dans la théorie lacanienne la fonction phallique est mise en relation directe avec la sexuation du parlêtre, qu'elle soit du côté homme ou du côté femme. J. Lacan fait montre qu'il ne peut y avoir de rapport sexuel directement inscriptible entre homme et femme (x rapport y) parce qu'ils se heurtent précisément à l'approche du sujet dans cette fonction. La théorie de l'hystérèse a justement cet avantage de ne pas tenir compte d'une éventuelle identité sexuelle (soit du côté homme ou du côté femme).

L'hystérèse permet de penser le phallus dans le discours pas seulement en tant que fonction, mais comment au regard du « droit phallique » se constituent et opèrent les entités qui composent ce droit et déterminent la condition du sujet dans son rapport à la sexualité.

Si le clivage homme, femme radicalise finalement une asymétrie de la différence sexuelle, l'analyse hystérétique du discours ne tient finalement pas compte de ce clivage de genre mais appuie ce qui dans la position du sujet et son désir organise ses relations, spécifie son rapport aux signifiants et à l'objet « a », régleme les différentes formes de lien social, et si l'analyse hystérétique a permis la nomination du droit phallique, c'est justement parce que la mise en œuvre d'un discours va au-delà du genre et de l'identité sexuelle, tout au plus leur est-il concomitant.

Même s'il peut sembler plus logique que les femmes aient tendance à évoluer dans l'EnvR et appréhender le phallus par la négative et les hommes dans l'endroit avec une appréhension du phallus par le positif, la théorie de l'hystérèse permet dans ses algorithmes une analyse plus globale du lien social et évite d'alimenter les ruptures (homme / femme, ou masculin / féminin) en proposant une approche par le discours qui n'est pas l'apanage d'un sexe en particulier.

De plus, l'analyse hystérétique admet de penser en termes de discours certains problèmes cliniques comme celui de l'hystérie masculine, les addictions, les dépendances, les comportements suicidaires... Mais aussi certains problèmes sociétaux comme l'individualisme, la solitude, les crises identitaires..., le malaise d'une société contemporaine.

Bien que notre conceptualisation du phallus emploie un vocabulaire quelque peu juridique, notamment avec les termes qui ont été utilisés et qui en réglementent sa fonction dans les différentes catégories de discours, comme l'abus, l'usus et le fructus,

mais aussi la question de l'endettement du sujet dans l'hystérèse, il n'en reste pas moins que si ce concept de phallus met en œuvre des lois qui prescrivent la sexualité et le rapport du sujet au signifiant, il n'empêche qu'une fonction en psychanalyse et notamment dans l'hystérèse est surtout fonction de... Ou en fonction du sujet et de son discours. Ainsi par le détour de l'hystérèse, nous pouvons désormais appréhender ce concept de phallus dans son tout, plein et absolu – comme l'aborde jusqu'à présent la théorie psychanalytique – mais également suivant l'interface discursive dans laquelle il fonctionne, le phallus peut être appréhendé dans un pas tout, creux et relatif. D'ailleurs pour imager ce phénomène de plein / creux, même le lecteur a pu surprendre, çà et là, le contemplateur d'un objet de forme phallique dans une galerie d'art par exemple, oser une caresse sur l'objet pour se représenter sensitivement sa forme extérieure... Puis basculer légèrement le corps, tendre l'oreille et à l'aide de l'index « toquer » sur l'objet afin de se faire une représentation de la forme par l'écho sonore de l'intérieur de l'objet, pour savoir s'il est plein ou s'il est creux.

De plus, l'invention du concept de phallus déterminant le sujet dans son rapport à la loi paternelle montre que si cette invention gravite traditionnellement autour de la question du « Père » en tant que tiers dans la problématique œdipienne, nous avons pu nous rendre compte, grâce à l'hystérèse que suivant le discours, ce dernier peut faire l'objet d'une exclusion qui malmène la structure du sujet et le fonctionnement de la métaphore. L'exclusion du père ou plus largement du tiers séparateur indique qu'à un moment donné on a peut-être tenu compte de sa présence dans la configuration du discours et atteste de la mutation du système et des relations qu'entretient le sujet avec ce qui le structure.

Si la fonction phallique traduit la référence au Père et médiatise la relation mère/enfant ou l'inverse, et opère symboliquement dans l'avènement de la métaphore paternelle, il semble intéressant d'observer comment justement dans l'hystérèse la loi paternelle et les éléments qui la constituent – usus, abusus et fructus – peuvent contribuer à bouleverser la structuration du sujet et en modifier son discours.

Ce que nous avons appelé « droit phallique » dans l'hystérèse n'est plus seulement une composante de la loi paternelle qui promeut l'impossible du rapport sexuel, comme cela peut se supposer. Car, en désignant quelles sont les prérogatives qui interviennent dans la structuration des discours, le droit phallique regroupe à la fois la codification des modalités d'application de la loi paternelle et tout ce qui y déroge.

En d'autres termes, bien que la loi paternelle soit le modèle princeps dans la structuration du sujet de l'inconscient, le droit phallique, tel qu'il s'applique à travers les différents types de discours, répertorie en plus de cette loi et des éléments qui la fondent, les dérogations qui invalident l'application de la Loi. De plus, le déplacement du phallus dans les différents champs montre comment s'organise la mutation du lien social.

L'étude du phallus ne limite plus la théorie à une vision consubstantielle dans l'endroit, mais ouvre à une nouvelle approche dans l'EnvR qui libère ainsi le sujet de l'inconscient vers de nouvelles perspectives.

D'autre part, une remarque quant au choix de la dénomination de chacun des discours s'impose. Seul le premier étudié, celui du Maître accepte la féminisation de son intitulé. Bizarrie lacanienne dans le choix des noms communs ? Ou pur hasard ?

En effet, le discours du Maître peut également se décliner sous l'appellation discours de la Maîtresse. Il en garde les mêmes propriétés d'autorité et n'est pas sans rappeler le mythe grec de Hestia déesse du feu et du foyer, fille aînée de Cronos et de Rhéa, maîtresse du ciel et de la terre, honorée par les Grecs comme la gardienne et la gérante des affaires de la maisonnée. Son statut de Maîtresse de maison plaçait les membres du foyer, le Maître, les enfants, les serviteurs sous l'autorité de son discours.

Quant aux autres discours, l'Universitaire, l'Hystérique et l'Analyste, ils restent invariables dans leur orthographe face au masculin ou au féminin. Seul le Maître trouve son féminin. Cette petite remarque montre encore que l'accès au discours n'a pas de sexe, que la relativité de la sexualité n'est pas une question d'homme ou de femme, mais dans le rapport au phallus une affaire de discours.

Comme nous l'avons abordé à plusieurs reprises, l'activité sexuelle correspond au discours du Maître et/ou de la Maîtresse, même si tout à l'heure dans l'analyse du Witz nous avons conclu qu'il retourne d'une relation entre les sujets, nous nous étions trompés. Le Witz parce qu'il opère dans le discours du Maître, est un témoignage langagier de l'activité sexuelle dans le lien social. Dès lors on peut considérer que la notion de relation est du côté de l'Analyste et n'est pas un problème de sexualité.

Quant à l'hystérique et l'universitaire, l'objet « a » prend une place considérable par l'exclusion qui le caractérise. L'objet « a » évacuer du semblant, cela a pour conséquence de faire sortir le sujet du cadre de l'activité sexuelle et de la relation puisque justement en excluant l'objet « a » le sujet ne peut plus accéder à un quelconque lien social. L'autre en tant qu'objet exclu du semblant est désormais appréhender par le

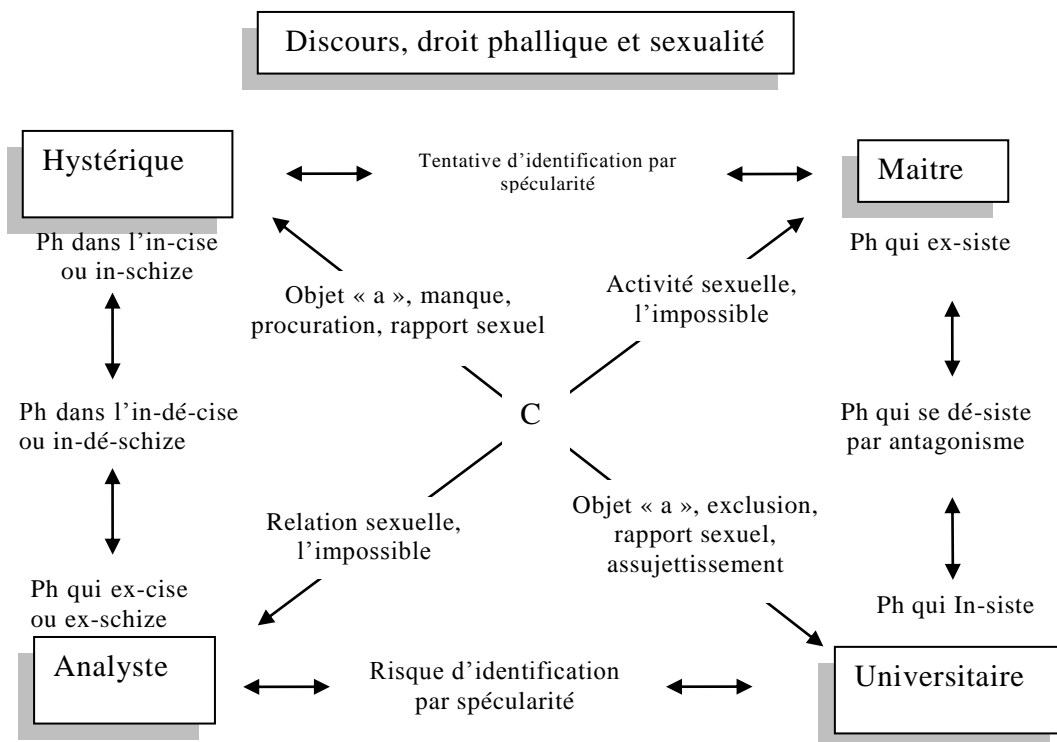
sujet Universitaire dans sa plus pure objectivité matérielle et immatérielle pour l'hystérique. De plus, le phallus forclos rend tout procédé de métaphorisation impossible et conduit le sujet sur la voie du rapport sexuel incestueux en se fondant dans l'Autre.

Du côté de l'Universitaire pour faire face au réel de l'objet et de l'impossible qui le caractérise, il pose un savoir servant de castration virtuelle. Il tente de combler son manque en renforçant toujours plus son emprise sur l'objet. Emprise pour l'assujettir dans l'immédiat aux ambitions de l'Autre. Assujettissement immédiat qui par nature est voué à l'échec et à la frustration puisque le décalage temporel en a modifié l'Autre.

Du côté de l'hystérique, privé dans le réel de l'objet « a », il tente par tous les moyens d'obtenir de l'Autre un savoir sur ce qu'il en est de sa jouissance. Ce savoir de l'Autre officie à titre de vérité sur son propre manque et ne répond en rien à propos de la question de la jouissance du sujet. Et parce qu'il n'y a pas de réponse, cela signifie que n'importe quelle réponse peut être offerte pour expliquer à l'hystérique sa privation réelle de l'objet. D'ailleurs, c'est bien parce que le sujet hystérique se réfère au savoir de l'Autre (-A) au sujet de l'absence réelle de l'objet « a » qu'il vit avec ce sentiment de privation qui constitue l'élément clé de son complexe de castration.

Ainsi, en introduisant ce qui dans le discours pose le sujet dans son rapport à la sexualité, le clivage H/F ne tient plus face à l'hystérèse et la théorie du discours, clivage qui d'ailleurs n'a ni queue ni tête, mais dans un contexte de culture néolibérale ne cesse de faire discourir.

En ce sens, pour tenter de résumer notre propos et de montrer des interactions qui peuvent exister entre les différentes catégories de discours, le rapport au phallus et à la sexualité, une distribution peut être réalisée.



Cette distribution montre en substance que le sujet de l'hystérèse peut, à n'importe quel moment, passer d'un discours à l'autre, même si certains moments de la vie sont plus propices à certains déplacements plutôt que d'autres. Au gré du temps, le sujet adaptera son discours suivant le contexte social (ou la culture) dans lequel il évolue, comme une sorte de mécanisme de défense qui agit pour faire face au réel d'une situation.

Ainsi le sujet « non pathologique » doit pouvoir faire preuve de flexibilité et d'à-propos. En effet un individu juriste, par exemple, pourra dans le cadre de ses fonctions tenir un discours Universitaire en tentant d'assujettir un délinquant aux bonnes règles et aux bonnes mœurs de la société. Une fois son travail achevé, il aura une activité sportive où là s'exprime plutôt le discours du Maître ou de l'Analyste, suivant que les impératifs sportifs sont du ressort de la compétition et/ou de la coopération, qu'ils mettent en jeu son expérience... Finalement le week-end il prendra son « pied » dans une position Hystérique avec la lecture des ragots d'un magazine « people » et en les racontant à son entourage.

Les possibilités de flexibilité et de mutation d'un discours à l'autre sont une des caractéristiques essentielles de l'adaptation du sujet au milieu socioculturel dans lequel il évolue, et de savoir faire preuve d'une certaine malléabilité.

Dès lors qu'un sujet fige son discours et sa posture deux alternatives se présentent en

fonction du contexte. Soit ses potentialités adaptatives sont remises en cause et le décalent éventuellement d'une dynamique socioculturelle, soit il est dans une hyperadaptation au milieu. Dans les deux cas, la fixation du sujet dans une posture peut l'amener sur les voies de la névrose et de la marginalité. Pour le dire plus simplement, le sujet devient sujet pathologique lorsqu'il ne peut sortir d'un des quatre discours malgré la nécessité et les possibilités qui s'offrent à lui. Alors avant d'intervenir sur les conséquences et les aspects pathologiques qu'est susceptible de renvoyer la fixation à un des discours, voyons à travers un schéma comment le sujet évolue dans les différents discours, ce qui dans le rapport au phallus l'amène à en changer.

CHAPITRE IV

Au-delà des quatre discours

L'analyse hystérétique nous a permis jusqu'à présent de mettre à jour quatre types de discours. Chaque hystérèse, en correspondance avec un type de discours, a la particularité d'opérer dans l'endroit ou dans l'EnvR de façon progressive ou régressive. L'analyse des mouvements hystérétiques permet également de faire montre des interactions que le sujet entretient avec des champs transcendants tout en se soumettant à l'application du droit phallique pour déterminer la condition du sujet dans son rapport à la sexualité.

Stopper là la déconstruction des processus mis en œuvre dans la structuration du discours n'aurait pas un bien grand intérêt pour la recherche et finalement nous ne serions allés guère plus loin que le travail déjà effectué par J. Lacan et ses successeurs. Si J. Lacan lors de son intervention à la conférence de Milan, le 12 mai 1972 évoque au-delà des quatre discours déjà étudiés dans le séminaire livre XVII « *L'envers de la psychanalyse* », un cinquième celui du capitaliste, c'est que la logique mathématique qu'il met en place dans la structuration du discours, n'est pas figée à uniquement quatre puis cinq discours, mais que d'autres catégories peuvent être inaugurées.

Avant de faire la démonstration que d'autres discours peuvent être consacrés grâce à la théorie de l'hystérèse, autres mathèmes que nous classerons malgré tout dans la catégorie des discours même s'ils n'en respectent pas les décrets fondamentaux du langage, à savoir par exemple qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, des précisions et des compléments doivent être apportés.

Toujours dans le souci de parfaire notre théorie, nous allons devoir nous démarquer de la théorie lacanienne, en tout cas tenter de clarifier notre positionnement par rapport aux assertions de J. Lacan sur le fonctionnement de certains paramètres officiant dans les discours et qui assureraient leur structuration, voire même en contredire probablement ce qui en fait l'essence.

Revenons un instant sur la question du semblant et de la subjectivité, notamment de leur place dans les différents mathèmes.

4.1) Subjectivité et typologie des discours

À ce propos « *Le discours, c'est quoi ?* Nous dit J. Lacan dans le séminaire en Italie du 12 mai 1972, *c'est ce qui dans l'ordre, dans l'ordonnement de ce qui peut se produire par l'existence du langage, fait fonction de lien social.* »

A. Green douze ans plus tôt dans un ouvrage intitulé « *Le discours du vivant* » qu'il publia dans les années 1960 en réaction à l'évolution des idées de J. Lacan qui selon lui avait tendance à évacuer le rôle des affects et du corps dans sa conceptualisation psychanalytique en insistant sur la question du langage et qui risquait finalement de réduire l'analyse à un jeu de signifiant, eut l'intention de redonner sa place à la dimension affective et corporelle dans l'expérience du discours.

En effet, Green distingue « *le langage au sens purement linguistique et le discours qu'il décrit comme un retour de la matière corporelle dans le langage, discours qui réunit à la fois pensées, représentation, affects, actes et états du corps propre.* »¹⁸¹. A. Green introduit par rapport à J. Lacan une différence non négligeable dans la question du discours en redonnant au corps et à sa position dans la relation une importance considérable. Il vient en fait nous alerter sur la position du sujet par rapport à l'énonciation.

Nous allons voir plus bas que la subjectivité suivant le discours ne se place pas forcément du côté du sujet d'énonciation mais varie en fonction du mathème. De façon tout à fait pragmatique, nous allons observer topologiquement quelles incidences, quelles marques de subjectivité la séquence S1, s2 fait porter à l'analyse des discours.

Avant d'aller plus loin, il semble pertinent d'apporter des éclaircissements sur notre systématisation du discours afin de permettre une lecture d'ensemble avec les outils nécessaires.

Bien qu'une remise en cause du semblant ait déjà été opérée dans les chapitres précédents, remise en cause que le lecteur n'a peut être pas remarquée et pas encore contestée ; il a été fait du semblant, par l'articulation signifiante des différents discours, le résultat d'une différence de potentiel entre la vérité du désir et la vérité du sujet, différence de potentiel non figée et potentiellement corrélative à la vérité.

Revenons sur la conceptualisation lacanienne du semblant. Lors de sa conférence à

¹⁸¹ Quinodoz. J. M : *Lire Freud*, P 171, Presse Universitaire de France, 2004

l'université de Milan, le 12 mai 1972, J. Lacan, dans son séminaire intitulé *Du discours psychanalytique*, donne une explication synthétique mais pour le moins significative – ce qui est plutôt rare venant de sa part – sur la question de la structure – tout en sachant qu'il fut l'auteur de l'inconscient structuré comme un langage – en déclarant, « *Mais enfin, la structure, j'en parlais alors parce que personne ne connaissait ce mot. Enfin, la structure est une chose qui se présente d'abord comme un groupe d'éléments, formant un ensemble covariant.* »

Ensemble covariant des éléments qui structurent le langage, et donc sans vouloir faire volontairement un pléonasme, qui varient en même temps selon l'articulation signifiante du discours étudié.

Sur ce point la théorie de l'hystérèse s'y conforme et en fait même la clef de voûte de la dynamique discursive qu'elle décrit : la covariance. Et si rotation des termes du mathème il y a, rotation de ce qui les prépose aussi ! Cependant, quelque temps auparavant dans son séminaire intitulé « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* » dans la leçon du 20 janvier 1971, il insiste sur le fait « *que le semblant, qui se donne pour ce qu'il est, est la fonction primaire de la vérité.* », Plus loin que « *les effets de l'articulation - j'entends algébrique - du semblant* » ne sont pas le contraire de la vérité, « *la vérité, si je puis dire, est cette dimension ou cette demansion, D.E.M.A.N..., si vous me permettez de faire un nouveau mot pour désigner ces godets, cette demansion, qui est strictement corrélative de celle du semblant, Cette demansion, je vous l'ai dit qui, cette dernière, celle du semblant, la supporte* ». Plusieurs choses sont intéressantes dans ces deux citations.

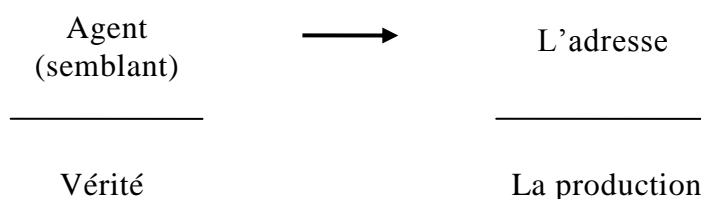
La première est que Lacan fait donc du semblant une fonction corrélative de la vérité, cela viendrait confirmer ce que nous avons démontré plus haut dans l'analyse hystérétique lorsque la vérité assone, elle mène par cette fonction d'assonance dans l'EnvR poser le semblant comme initiateur dans le discours. De plus, dire que le semblant est un élément de l'articulation algébrique du discours, ce qui ne nous surprend pas, en fait un élément d'une articulation covariante. Donc vérité et semblant ne s'opposent pas mais sont corrélatifs, c'est-à-dire que l'un dépend de l'autre et vice versa dans une relation telle que l'un des deux appelle logiquement l'autre. De plus un attribut relatif est nul quand son corrélatif manque, donc pas de vérité sans semblant et vice versa. Jusque-là, Lacan et la théorie de l'Hystérèse sont dans un semblant d'harmonie intellectuelle.

Dans la seconde citation, le semblant serait textuellement, selon le néologisme qu'il

propose « *de mansion* », un lieu ou ensemble de lieux juxtaposés, où selon la définition, une mansion serait un lieu dans lequel peut être faite une escale, ou bien représenter des décors différents et simultanés sur une scène de théâtre, c'est-à-dire d'instaurer une certaine fixité d'éléments dans un ensemble covariant.

Enfin là où les choses se corsent, c'est lorsqu'il déclare, toujours le 20 janvier 1971 « *en quoi consiste cette fonction du discours telle que je l'ai énoncée l'année dernière. Il se supporte de quatre places privilégiées parmi lesquelles une d'entre elles précisément restait innommée, et justement celle qui de chacun de ces discours donne le titre par la fonction de son occupant. C'est quand le signifiant Maître est à une certaine place que je parle du discours du Maître, quand un certain savoir l'occupe aussi, que je parle de l'Université, quand le sujet dans sa division fondatrice de l'inconscient y est en place, que je parle du discours de l'hystérique, et enfin quand le plus-de-jouir l'occupe que je parle du discours de l'analyste. Cette place en quelque sorte sensible, celle d'en haut et à gauche pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée dans le discours du Maître par le signifiant en tant que Maître, cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite : c'est très précisément la place du semblant.* » En effet, les choses se corsent, car voilà que dans cette dynamique où les éléments sont covariants, des « godets » pour reprendre son image, des éléments se figent à une place dans l'analyse mathématique, notamment le semblant « en haut à gauche ».

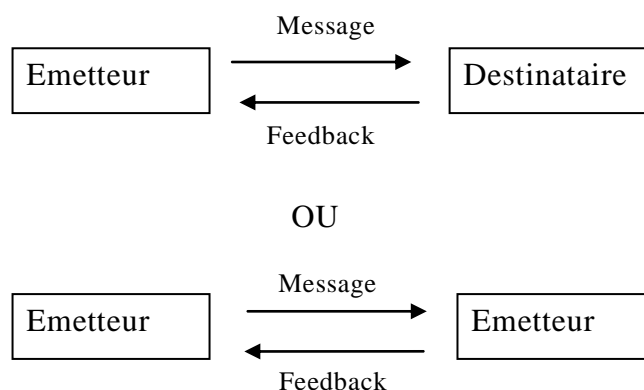
En effet, déjà dans le séminaire livre XVII, Lacan proposait la matrice suivante comme préalable au discours.



Dès lors en posant le semblant en lieu et place de l'agent – en haut à gauche – pour tout discours, il vient donc par cet acte, supprimer le paramètre incontournable de l'élaboration d'une structure – et il en va de même pour les autres paramètres – à savoir celui de la covariance, thèse du semblant lacanien que nous ne soutenons pas ici et que nous remettons largement en cause depuis le début de ce travail.

Dans un autre registre, plus systémique – plus « psychologisant » – en référence aux travaux de l'école de Palo-Alto en Californie sur les sciences de l'information et de la communication, mais aussi en référence aux travaux de R. Jakobson sur la linguistique, la question du sujet et du discours ne s'organise plus selon le principe de covariance structurelle d'éléments, mais en tenant compte d'un type de relation entre partenaires, sur le mode de l'interaction. Cependant l'apport conceptuel qui s'en dégage n'est pas sans intérêt pour notre travail.

Dans un article intitulé « *Communication* »¹⁸², Bateson propose une synthèse de *cette expérience humaine* tout en s'inspirant de la psychanalyse freudienne et de la *Gestalttheorie*. Posant l'inconscient comme base essentielle dans les processus d'échange, Bateson « *retient comme prémices d'une nouvelle théorie de la communication humaine cette part de déterminisme intrapsychique propre à l'individu et qui ne nourrit pas de rapport direct avec l'interlocuteur (celui-ci n'étant qu'un « écran »).* »¹⁸³ Et même s'il ne rejette pas le facteur interpersonnel pour en déduire la notion d'interaction, selon sa théorie, toute communication, même si elle fait intervenir un « ÉMETTEUR » et un « DESTINATAIRE » elle n'implique pas forcément que le destinataire soit une personne physique différente de l'émetteur, ainsi que le présente le graphe ci-dessous :



Cela traduit en partie ou en surface ce qui se passe dans l'analyse du mot d'esprit, c'est-

¹⁸² G. Bateson : « *Communication* » in *La nouvelle communication*, Editions Seuil, Paris 1981.

¹⁸³ G. Salem, E. Bonvin : *Soigner par l'hypnose, pratiques en psychothérapie*, P 32, 2è édition, Masson Editeur 2001.

à-dire une technè, ou plutôt une praxis langagière sur laquelle s'appuie une pulsion libidinale partagée. Bien qu'une telle analyse systémique de la communication ne permette en aucune mesure de mettre à jour les processus psychiques qui motivent une telle transmission, cette représentation schématique peut, en substance, venir compléter l'hystérèse du sujet et voir comment le sujet se positionne dans le réel ou l'EnvR par rapport à l'Autre ou à l'autre du discours.

Alors une question se pose : Dans l'analyse hystérétique où se situe la subjectivité ? Se superpose-t-elle à d'autres concepts déjà étudiés ? Et s'il y a subjectivité dans le discours, comment se manifeste-elle ? Dans l'intersubjectivité ? Peut-on alors parler de discours objectif ? Qu'en est-il du semblant ? Se confond-il avec la subjectivité au niveau de l'analyse hystérétique ? Ou bien sont-ce deux concepts (semblant et subjectivité) qui sont localement différents en œuvrant chacun pour leur propre compte.

Dans son assertion la plus courante la subjectivité est une façon personnelle d'appréhender le réel, en somme une manière de se construire sa propre réalité psychique. C'est-à-dire pour reprendre J. Lacan dans sa conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972 intitulé *Du discours psychanalytique*, de poser la question du subjectif non pas comme un moyen pour signifier, qui donne une signification irrévocable, mais de soutenir, bien qu'insoutenable dans l'imposture analytique, que le subjectif suppose « *un sujet qui est capable de se servir du signifiant comme nous nous en servons, se servir du jeu du signifiant non pas pour signifier quelque chose, mais précisément pour nous tromper sur ce qu'il y a à signifier [...] se servir du fait que le signifiant est autre chose que la signification, pour nous présenter un signifiant trompeur.* »

Dès lors la question du subjectif fait apparaître un biais lié intrinsèquement à la question du savoir et de la localisation du sujet de l'énonciation dans le discours. Un savoir qui n'a d'autre finalité que celle de continuer à se produire et à tromper son monde comme dans le panoptique de Bentham, où peu importe que les surveillants soient bien réels à partir du moment où les surveillés le croient. C'est là tout le pouvoir du savoir que d'être au service de la croyance et de faire la promotion de ce biais qu'on appelle le subjectif.

De sorte que la séquence S1, s2 n'ayant pas la même place dans chacun des discours, elle indiquera néanmoins quelle approche subjective a le sujet dans la relation. Si la séquence S1, s2 peut se superposer au semblant ou en être totalement exclue, cela fait montre de toute l'ambiguïté de la subjectivité du sujet d'énonciation dans le discours et

la difficulté de tenir son analyse et sa position qui diffère suivant le discours.

Dès lors s'il existe une ambiguïté au niveau du couple subjectivité/semblant, une autre apparaît nécessairement au niveau du couple subjectivité/objectivité notamment à travers les impostures – au sens courant du terme – des discours à tendance objective comme dans celui de l'Universitaire par exemple.

Le sujet parlant est par essence même assujetti dans le réel à ses propres contraintes psychiques. Par ailleurs nous avons vu, lorsque nous abordions plus tôt la question de la Chose, que ce concept parlait d'un temps dans l'hystérèse du sujet où subjectivité et objectivité prenaient naissance par la perte initiale qu'on avait nommé la Chose, repris dans la formule : « La Chose est égale à la somme des absences moins une absence ». De sorte que le sujet avant d'être sujet parlant était sujet parlé et donc soumis aux assauts des signifiants de l'Autre, signifiants engendrés à la fois de la subjectivité de l'Autre et consécutifs du rapport que le sujet entretient avec l'ordre symbolique, et objectivité d'une articulation du langage qui vient inmanquablement créer une scission entre le réel vécu et ce qui vient le signifier. C'est-à-dire que *« ce réel, nous dit J. Dor, n'est pas le réel lui-même mais ce par quoi ce réel se trouve représenté, en accord avec l'aphorisme de Lacan : il faut que la chose se perde pour être représentée. »*¹⁸⁴

De sorte que le rapport du sujet à l'objectivité ne se conçoit que dans le rapport qu'il entretient avec un réel représenté, et qui laisse penser qu'il n'y a pas de discours objectif mais qu'objectivation d'un discours subjectif. Bref dans le discours le subjectif est omniprésent et l'intention objectivante ne peut qu'être asymptotique.

Dans son discours le Maître va dans sa vérité de sujet par un signifiant premier s'adresser à l'autre, *le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant*, l'esclave qui ne peut faire autrement que de se construire sa propre vision des choses qu'en fonction de ce qu'elle semble être celle du Maître, de ce qu'il transparaît du Maître pour l'esclave dans la relation, de ses propres croyances qu'il attribue au Maître. C'est ainsi que la subjectivité dans le discours du Maître ($S1 \rightarrow s2$ sur le haut du mathème) ne se construit que par le savoir de l'autre et son semblant. Cela montre toute l'ingratitude de cette position Maître / esclave qui conduit l'impuissance du Maître à se passer à la fois du semblant (du côté de l'autre l'esclave) et de partager la subjectivité ($S1 \rightarrow s2$ en haut du mathème) pour ex-sister. Partage de la subjectivité entre le Maître et l'esclave dans ce qu'on pourrait appeler de l'intersubjectivité.

¹⁸⁴ J.Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P136, Edition DENOËL, 2006

Il en va de même de cette superposition séquentielle dans le discours de l'Analyste qui doit se conformer à l'effacement de sa subjectivité grâce au refoulement (S1//s2 en bas dans le mathème). Dans le discours de l'Analyste, le pouvoir de la croyance joue à fond dans le processus de la dynamique transférentielle. L'analysant en produisant du signifiant permettra à l'analyste de se construire un savoir grâce aux signifiants premiers du sujet de l'inconscient. Ce savoir « *se distingue de poser la question d'à quoi sert cette forme de savoir, qui rejette et exclut la dynamique de la vérité.* »¹⁸⁵ Cette forme de savoir dont nous parle J. Lacan « *sert à refouler ce qui habite le savoir mythique. Mais excluant celui-ci du même coup, il n'en connaît plus rien que sous la forme de ce que nous retrouvons sous les espèces de l'inconscient, c'est-à-dire comme épave de ce savoir* »¹⁸⁶.

En ce sens, la subjectivité de l'Analyste se pose là où se trouve le savoir, et n'a cependant pas disparu de la relation. Ici la subjectivité de l'Analyste, compte tenu de sa position dans l'EnvR, montre en quoi la subjectivité en corrélation avec le semblant, font ensemble de l'Analyste non pas un savant, mais un supposé savoir.

Un savoir supposé qu'aurait l'analyste sur l'analysant, notamment sur la question de la castration et l'interdit de l'inceste et de ce que cela sous-tend. C'est-à-dire d'une subjectivité qui en se soustrayant – qui ne se fait pas savoir – ne viendra pas suggérer la vision personnelle de l'analyste à l'analysant. Cette subjectivité non déclarée de l'analyste ferait dans le cas contraire basculer la relation dans un autre type de discours – de l'Universitaire ou l'Hystérique – et risquerait d'enfermer le sujet dans ses croyances, dans sa propre subjectivité.

En officiant du côté de l'inconscient (en bas) et subissant la coupure de la jouissance la séquence S1//s2 n'entre pas dans le cadre de l'intersubjectivité, mais plutôt est exclue du champ de l'analyse pour éviter le renforcement de l'enfermement du sujet analysant au « *moment même où il décrit avec exactitude qu'on peut dire absolue le mécanisme de son enfermement dans le fantasme qu'il en conclut qu'il ne saurait en sortir* »¹⁸⁷. Coupure de la jouissance qui n'est pas objectivité à l'état pur mais absence de subjectivité ou a-subjectivité à l'état pur.

¹⁸⁵ J. Lacan : Le séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, P 103, Edition Seuil, 2006.

¹⁸⁶ *Ibid.* 103 - 104

¹⁸⁷ P. Bruno : *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, P 183, Edition Erès 2010.

Cependant, il en va autrement dans le discours de l'Hystérique. On observe là une disjonction entre semblant et la séquence S1/s2 (du côté de l'Autre dans notre mathème, et exclue du semblant) officie pour le compte de la vérité. Ici la superposition de S1/s2 s'opère dans le champ de la vérité du sujet qui est du côté de l'Autre. C'est-à-dire d'un sujet qui œuvre toujours dans ce mécanisme procuratif que nous avons décrit précédemment, d'un sujet qui se conforme à la subjectivité de l'Autre en tant que vérité et ne peut pas lutter contre elle.

La réalité psychique de l'hystérique c'est celle de l'Autre parce qu'il n'est pas capable – puisqu'il s'agit de satisfaire le manque de l'Autre – d'échapper aux croyances de l'Autre et de les faire siennes. De plus la différence que l'on peut observer avec les deux discours précédents, c'est que disjoint du semblant, la subjectivité venant de l'Autre avec sa vérité n'intervient plus dans cette logique discursive au titre de sens (on a vu précédemment dans le chapitre « *Au-delà de la chose... Le Maître châtré* » que seul l'objet « a » en tant que symptôme donne un sens à l'hystérèse de l'hystérique) mais agit comme une véritable signification de son manque pour en accentuer la soumission du sujet hystérique à la subjectivité de l'Autre. Elle fait par la même occasion que le sujet dans le semblant est dépourvu de tout savoir, il n'est plus que l'ombre de lui-même et renforce par lui-même la duperie à laquelle il collabore en s'accrochant toujours plus aux croyances de l'Autre – jusqu'au pire mysticisme – parce que le sujet ne tient dans le semblant que dans la subjectivité de l'Autre. Dès lors la subjectivité reléguée au niveau de la signification en devient plus prégnante et prend le statut de sens premier pour en accentuer la naïveté du sujet qui évolue dans le semblant.

On pourrait presque dire que le sujet hystérique, qui est dans la croyance des signifiants de l'Autre, est crédulité à l'état pur, crédulité que l'on retrouve aisément et cela depuis J. M. Charcot dans le traitement par l'hypnose des patientes hystériques ou des traitements par la suggestion par H. Bernheim de l'école de Nancy au XIXe siècle.

Quant à l'Universitaire, et bien la position du savoir dans le mathème, pose la subjectivité du côté de la vérité du sujet pour mieux en renforcer son point de vue sur la construction qu'il fait du réel sans laisser de place à la dialectique ou la discussion. Dans ce mathème on observe aisément que la séquence S1/s2 ne subit aucune coupure et exclut totalement l'autre objet de sa dynamique. Officiant à titre d'opinion, la subjectivité scientifique rejette toute la subjectivité de l'autre et joue finalement sur le paradoxe qui consiste à imposer au réel de l'objet tous des corrélats théoriques pour en

légitimer le sujet, légitimation du sujet qui vise à la négation de l'être. Autrement dit le leurre de l'Universitaire consiste en un travestissement d'un savoir subjectif, qui ne serait finalement que l'application d'une doxa, dans une articulation, ou une démarche, ayant l'aspect de l'objectivité pour mieux en assujettir l'objet de son étude. C'est-à-dire de rendre le tout conforme à la théorie qu'il défend en un tout homogène sans laisser de place à l'hétérogénéité de la conception.

Pour le dire autrement, le subterfuge du discours Universitaire consiste à se faire passer pour « objectivité à l'état pur » en usant de tropes langagiers faisant abusivement l'économie d'opérateurs subjectifs, soit en niant ou déniaient la propre subjectivité qui le constitue tout en sachant que cette négation ou dénégation fait partie intégrante du code subjectif lui-même. Ainsi le discours Universitaire « *a beau se donner par usurpation des allures objectives, et sembler émaner d'un sujet universel, il est bel et bien [marqué du sceau] de la subjectivité, c'est de l'énonciation subjective objectivée, mais c'est de l'énonciation subjective tout de même* »¹⁸⁸.

De fait, le discours scientifique (ou Universitaire) en évacuant de l'objet une part du réel qui le constitue et en formatant le sujet de la part de symbolique qui l'intéresse, vient par la transformation de données subjectives produire de manière fictive l'objectivation d'un sujet qui forclos la castration et l'interdit de l'inceste.

Nous voyons bien que parler de la subjectivité dans le discours n'est pas chose facile, en ce sens que l'accroche de la réalité subjective ne se fait pas – au regard de l'analyse des discours par le modèle de l'hystérèse – sur un mode figé mais variant – covariant – ça et là où se localise la séquence S1, s2 selon les mathèmes. Le savoir à pour fonction de renforcer le pouvoir, le pouvoir de la croyance, et si de lui et de sa place on peut en déduire ce qui singularise la subjectivité, elle peut parfois se confondre dans le semblant, dans d'autre cas elle œuvre au côté de la vérité pour mieux imposer sa vision des choses.

¹⁸⁸ C. Kerbrat- Orecchioni : *L'énonciation*, P169, 4^e Edition Armand Colin, 1999

4.2) Hystérèse et Écran

Comme nous l'avons indiqué plus haut, d'autres catégories de discours peuvent être inaugurées. En retournant, à nouveau, aux écrits de S. Freud et à l'étude d'un phénomène psychique qu'il conceptualisa en 1899 sous le nom de « *souvenirs-écrans* », nous allons tenter de voir comment ce concept freudien peut s'intriquer et se systématiser grâce à la théorie que nous venons de développer sous le nom d'hystérésis. Dans le cadre de ses traitements analytiques, S. Freud dut à maintes reprises éclaircir des phénomènes psychiques qui venaient faire une butée au-delà de laquelle ni le patient sous le poids de ses résistances, ni l'analyste sous le poids des siennes ne parvenait à surmonter, en tout cas les appréhender dans le cadre d'une dynamique transférentielle, ni non plus expliquer leur rôle et leur fonction dans la relation.

Freud interrogeant sa pratique nous fait l'aveu que le sujet en analyse tente d'actualiser de nombreux faits mémoriels infantiles étranges de par leur contenu et ayant attiré bien souvent à un ou des événements issus du quotidien et sans grande valeur affective. Des souvenirs anodins, indifférents et qui pourtant restent bien fixés et conservent une certaine clarté dans la mémoire du sujet. Face à la neutralité affective de tels fragments de mémoire, l'analyste dans sa conformation à la pratique de sujet supposé savoir se trouve dans l'incapacité de lier ces impressions et les souvenirs de l'analysant qui semblent totalement déconnectés du sujet et pourtant le structurant.

Poussant plus loin sa réflexion et s'attachant au caractère apparemment insignifiant de ces souvenirs mais ayant gardé une intensité particulière dans la mémoire, Freud entame une déconstruction du phénomène à travers un cas issu de sa pratique analytique¹⁸⁹. Il s'agit d'une scène campagnarde dans laquelle participe un patient âgé alors de deux ou trois ans, un autre petit garçon du même âge et une petite fille plus jeune, la cousine du patient. Suite à cela, Freud en arrive à la conclusion que ce qui maintient le souvenir banal est dû à deux forces psychiques en présence et antagonistes l'une avec l'autre, et que « *c'est justement ce qui est significatif qui est réprimé, et l'indifférent conservé.* »¹⁹⁰ Comme une sorte de résistance où « *les deux forces agissant en sens opposé ne se*

¹⁸⁹ Le fragment de souvenir dont Freud se sert pour l'élaboration de son concept est selon Jean Michel Quinodoz non pas le récit d'un patient mais un fragment autobiographique. J. M. Quinodoz : « Lire Freud », P 50, Edition PUF, 2004.

¹⁹⁰ S. Freud : « Sur les souvenirs-écrans » in *Névrose, psychose et perversion*, P 117, Editions PUF, 2004.

suppriment pas l'une l'autre »¹⁹¹ ; il se produit un « effet de compromis, en quelque sorte analogue à la formation d'une résultante dans le parallélogramme des forces. Le compromis consiste en ceci : ce n'est aucunement l'expérience vécue concernée qui donne elle-même l'image mnésique – sur ce point la résistance finit par avoir gain de cause –, mais bien un autre élément psychique, qui est lié avec l'élément inconvenant par la voix associative de la contiguïté ; »¹⁹². Ainsi des images mnésiques viennent se fixer non plus sur le mode de la représentation des éléments qui ont constitué l'expérience vécue, mais sur le principe du déplacement métonymique, de la relation entre le « contenu et un autre contenu réprimé. »¹⁹³

Pour revenir à l'étude de l'hystérèse, plusieurs éléments de l'étude freudienne sur le souvenir-écran seront à prendre en compte pour définir la notion d'Écran et du mathème auquel il correspond.

Freud nous dit que le souvenir-écran est d'abord le résultat d'un compromis entre deux forces agissantes opposées et dont l'issue du conflit pulsionnel va se traduire par une répression qui empêche que la représentation gênante ne devienne pleinement consciente pour laisser la place à une totalement anodine mais persistante. Déconstruction du phénomène qui montre comment l'appareil psychique édifie un rempart virtuel, un écran qui se concrétise à la fois par une disjonction dans le jeu pulsionnel antagoniste pour éviter que le sujet n'accède déjà à la boîte de pandore et ne l'ouvre, puis afin de brouiller les pistes, que soit réalisé un déplacement par association d'idée (par contiguïté) pour qu'un savoir somme toute banal soit laissé à la portée du sujet, un savoir sur l'objet du conflit acceptable aux yeux de la censure.

Le mécanisme de souvenir-écran tel que le décrit Freud est comparable à une confrontation dans le réel à un écran. Ce mécanisme est ainsi fiable parce qu'en plus de se créer par la répulsion des forces en présence, le procès utilise une ruse en déplaçant l'hystérèse en lui faisant effectuer un saut sur le même axe imaginaire venant couper, ponctuer, scander l'hystérèse du sujet par une autre représentation concevable. L'Écran vient ainsi sectionner l'hystérèse, le temps que le sujet se confronte à l'Écran pour reprendre un temps plus tard sans qu'il n'ait pu avoir une approche réelle de l'objet du désir tout en obtenant un savoir que lui fournit l'Écran, on se rappelle de la proximité

¹⁹¹ *Ibid.* 117

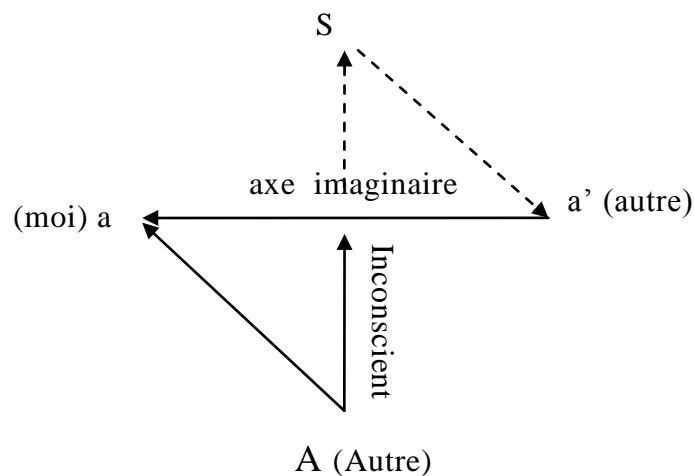
¹⁹² *Ibid.* 117

¹⁹³ *Ibid.* 129

entre savoir et croyance et le sujet collabore dans un « non-discours de dupe » à sa propre falsification.

Pour mieux comprendre cette falsification du sujet de l'inconscient que provoque l'Écran intercalaire, revenons sur la formule de la communication que nous propose J. Lacan dans le schéma L.

Contrairement aux schémas de la communication de R. Jakobson et repris par Bateson de l'école de Palo-Alto que j'ai pu introduire dans la partie précédente, la formule lacanienne montre comment le sujet procède d'un rapport à son propre discours notamment « *la discrimination qui s'établit irréductiblement entre le lieu d'où s'origine le discours lui-même et le lieu où il se produit en s'y réfléchissant* »¹⁹⁴.



Ce schéma montre en substance comment lorsqu'un sujet tente de communiquer avec un autre sujet qu'il a identifié au titre de grand A, il rate toujours son destinataire dans son authenticité, ainsi que l'hystérèse l'a montré précédemment. De sorte que c'est toujours un moi qui communique avec un autre moi semblable en raison du jeu spéculaire et de la fiction qui l'a enrôlé à sa propre aliénation subjective. Pour décomposer cette dynamique en termes plus simple observons le procès suivant :

1. Quand le sujet (S) s'adresse ou adresse un message à l'Autre (A), il rencontre en fait un petit autre (a'), c'est-à-dire l'idée inconsciente qu'il se fait du moi de l'Autre, qui le renvoie directement à l'autre (a), c'est-à-dire l'idée inconsciente qu'il se fait de son propre moi, selon l'axe imaginaire (a'a). La communication

¹⁹⁴ J.Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 200, Edition DENOËL, 2006

serait en fait une moi communication du type *je* communique ou *je* comme unique.

2. Le vecteur qui part de A en direction de S « *poursuit sa trajectoire en un tracé interrompu après avoir été segmenté par (a'a)* »¹⁹⁵. Cela montre que lorsque le sujet s'adresse à l'Autre, lui vient en fait quelque chose de cet Autre « *du simple fait qu'il s'adresse à lui* »¹⁹⁶ notamment par la marque de la référence à l'inconscient qu'il incarne. Quelque chose en provenance de L'Autre qui vient interférer dans la parole même du sujet S qui s'adresse à l'Autre.
3. Au même moment, quelque chose de cet Autre va venir nourrir (parce qu'il l'a toujours nourri de signifiants) ce qui se passe au niveau du moi (A→a).

L'originalité de ce schéma de la communication tient au fait que parler à l'autre, c'est à la fois être en mesure par les mécanismes de l'identification de nommer l'autre en lieu et place de l'Autre sans pour autant en avoir la certitude puisque c'est à la part inconnue dans « *l'altérité de l'Autre* » que la parole du sujet vient se poser au titre d'une reconnaissance, mais aussi de s'être déjà fait reconnaître par l'Autre : « *aussi l'Autre est ce devant quoi nous nous faisons reconnaître dans la stricte mesure où nous l'avons reconnu comme tel.* »¹⁹⁷. Ce procès n'est pas en contradiction avec le schéma de la communication de Bateson avec un Émetteur et un Récepteur, mais disons que Lacan avec le schéma L montre que tout explicite n'est en fait que le résultat d'un implicite qui structure la communication *intersubjective* de sorte que « *l'Émetteur reçoit (en fin de compte) du récepteur son propre message sous une forme inversée* »¹⁹⁸. Le sujet qui interpelle l'Autre explicitement dans ce « *tu es ma femme* » se fait reconnaître implicitement comme « *je suis ton mari* » et comme disait Lacan « *tu es ma femme – après tout qu'en savez vous ? Tu es mon Maître – en fait en êtes-vous sûr ?* »¹⁹⁹.

Finalement le schéma lacanien fait une place considérable à la question de l'authenticité dans le discours et révèle quel champ est susceptible d'amplifier ou de parasiter le système voire même annuler toute intersubjectivité. Ce champ médiateur est celui de l'imaginaire représenté sur le schéma par l'axe (a'a), médiateur qui peut neutraliser le

¹⁹⁵ Ibid. 202

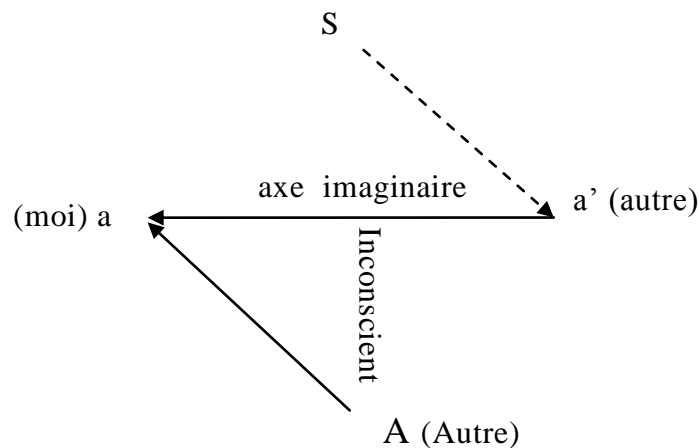
¹⁹⁶ Ibid. 202

¹⁹⁷ Ibid. 204

¹⁹⁸ J. Lacan : « *Le séminaire sur la lettre volée* », in *Les Écrits I*, P 41, EDITION Seuil, 1999

¹⁹⁹ J.Dor : *Introduction à la lecture de Lacan*, P 205, Edition DENOËL, 2006

système en déconnectant totalement le sujet S de l'Autre comme dans certains cas de discours délirants où seuls subsistent les vecteurs connectés à l'axe (a'a), et l'axe AS qui motive premièrement à la communication (l'implicite) disparaît pour ne faire place qu'à l'explicite.



Alors quels enseignements peut-on tirer du concept de souvenir-écran et du schéma L de Lacan au niveau de l'hystérèse du sujet ?

Si communiquer avec l'Autre c'est communiquer avec l'autre imaginaire, tout en sachant que le vecteur AS par sa direction montre que la parole du sujet S destinée à A provient, en fait, de lui sous une forme inversée à son insu, qu'advient-il dans le réel si un objet venait faire Écran dans la communication.

Selon l'hystérèse, cet objet Écran viendra se poser dans le réel, et par sa présence mettre une distance supplémentaire entre le sujet et l'objet du réel vers lequel s'était destiné le sujet vu qu'au départ il est la cause du désir. Et si l'objet « a » est initialement la cause du désir, l'Écran par ses capacités représentationnelles va venir, comme un rempart virtuel, proposer au sujet la capture non pas de l'Autre en tant que tel mais des reliquats de son altérité qui ne sont en fait que la part inconnue de l'Autre.

Ainsi en venant couper l'axe symbolique de l'hystérèse, en faisant en sorte que le sujet croit capter un objet du réel pour se familiariser avec lui, le sujet ne va en fait que se saisir d'un ratage de l'objet virtuel puisque l'Écran force à un déplacement métonymique de l'hystérèse. Il ne lui offre en fin de compte au sujet qu'une autre représentation de contenu concevable de l'objet initialement convoité et qui lui était

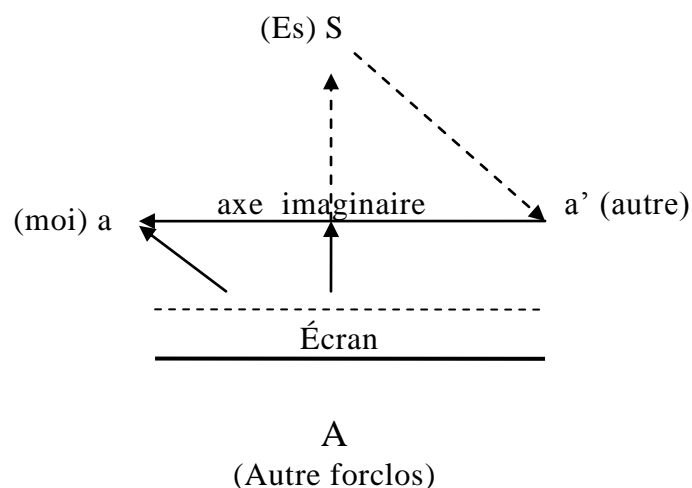
inconnue et qui le reste.

L'Écran vient ainsi sectionner l'hystérèse dans le temps et l'espace sans que le sujet n'ait pu avoir une approche réelle de l'objet du désir tout en obtenant en retour un savoir fictionnel que lui fournit l'Écran, un pur savoir fictionnel coupé de toute énonciation vu que l'Écran forclôt ce qui institue le sujet dans sa vérité dans le langage à savoir les signifiants du grand Autre.

En agissant à la fois comme un semblant de l'objet du désir et comme objet soi-disant représentant de l'objet « a », l'Écran qui s'intercale, accentue le ratage, voire même isole totalement le sujet de toute intersubjectivité dans un « non-discours de dupe ».

« Non-discours » parce qu'en fait le sujet est coupé de toute communication et donc de l'intersubjectivité qui doit en découler, et « de dupe » parce qu'il en accentue le délire du sujet à qui il fait croire d'une discussion avec l'Autre. C'est-à-dire un autre qui reste « a' » alors que le sujet croit parler avec un Autre. Et temps que le sujet accepte la tromperie, l'Écran fait régresser le sujet dans son propre délire jusqu'à en perdre toute connexion avec la vérité à la fois de sujet et du désir qui l'anime. Régression de l'hystérèse qui fait enfreindre au sujet toutes les lois de la castration et de l'interdiction de l'inceste, vu que le signifiant premier de la castration paternelle devient inopérant. Alors face à l'Écran « tout devient possible ».

Voyons dans un premier temps comment un tel dispositif est réalisable dans le schéma L de Lacan.



L'efficacité d'un tel dispositif tient notamment au malentendu qui per-siste, malentendu

conséquent de la coupure radicale qui s'opère entre le sujet et l'Autre. Par ailleurs il doit son efficience au renforcement de la jouissance par la pression de l'axe imaginaire sur le sujet qui le maintient finalement dans sa subjectivité et empêche toute intersubjectivité. En excluant ou en parasitant l'implicite, le sujet n'a plus qu'à faire avec l'explicite, un peu comme dans un discours délirant.

Je ne viendrai pas ici appuyer la démonstration d'un tel procès par l'énumération de toutes les expériences vécues dans le quotidien des individus, mais chacun aura à l'esprit des dialogues par « texto » ou par mails avec un proche qui ont eu l'effet inverse de l'intention initiale, mais aussi de l'amplification que peut avoir une actualité sur les sentiments des individus, comme s'ils avaient été eux-mêmes confrontés au réel du fait de l'actualité.

Dans le schéma L, en s'interposant entre le sujet et l'Autre, l'Écran vient par contiguïté se substituer à l'Autre et officier régressivement comme vérité absolue. Combien de fois, ai-je été confronté à des élèves, dans ma pratique quotidienne d'enseignant (mes collègues également), me relatant et adhérant *mordicus* à des événements télévisuels comme vérité absolue sans aucun détachement ni relativisme : « *si le journal de TF1 a dit ça alors c'est vrai !* (avec toute la globalité que peut assimiler la notion de vrai) ». Combien il peut être difficile aujourd'hui, de casser cette dynamique fantasmatique qu'entretiennent les sujets avec l'Écran, parce que pour eux l'Écran c'est la vérité et rien ne doit par des signifiants Autre venir repositionner leur condition de sujet de l'inconscient dans le réel par la réintroduction d'une certaine soumission à la loi paternelle.

Un rétablissement qui passerait inévitablement par la réintroduction d'une certaine distance entre le sujet et l'Autre qui aurait l'avantage de reconstituer un certain niveau d'intersubjectivité. Autrement dit, il est difficile de venir casser une dynamique fantasmatique isolationniste (régressive) soumise au règne de l'Écran par la scansion de l'Autre parole du professeur par exemple. De sorte que non seulement nous, éducateurs, nous trouvons devant des difficultés pour casser cette dynamique dévastatrice, mais aussi compte tenu de la fantasmatique falsificatrice que produit l'Écran sur le sujet, quand nous tentons de remettre en cause la question du « vrai de l'Écran » en immisçant par nos propos un certain relativisme, nous nous trouvons devant le risque de voir le sujet s'effondrer en même temps que cette relation à l'objet du savoir auquel il tient plus

que tout au monde, appelé « Écran »²⁰⁰.

On peut également dire qu'aux limites, dans des cas d'addictions, même légères, l'Autre venant remettre de la distance pour contrecarrer les effets de l'Écran, ou plutôt en réhabilitant la mesure que mérite le signifiant maître premier pour que le sujet reparte sur la voie de la métaphore, l'Autre vient donc par cette action de l'Autre langage manifester clairement un danger pour le dispositif de l'Écran mis en place et sa dynamique.

De plus, en redonnant au signifiant premier toute sa légitimité, l'Autre se met également en danger, parce que désormais en libérant le sujet du contrôle dont il faisait l'objet par l'Écran, libération qui risque de mener le sujet sur la voie du manque, de la frustration et avec toutes les manifestations de l'addiction tant sur le plan physique que psychologique que cela implique, l'Autre mettrait aussi en danger son statut d'instigateur de la dette symbolique. Le sujet pourrait violemment revendiquer auprès de l'Autre de la manière suivante : *« non seulement tu me sors de mon état léthargique alors que je ne t'ai rien demandé, mais en plus maintenant je te dois quelque chose ! »*

Désormais le sujet sous emprise de l'écran, coupé de l'Autre et de toute redevabilité à son égard, n'a plus que l'écran comme espace de vérité. Espace de vérité parce qu'à partir de ce processus pervers, c'est l'Écran qui tient psychiquement le sujet, comme va le montrer l'analyse hystérétique.

Pour faire le lien avec Lacan et le schéma L de la communication et pour aller plus loin dans les désagréments que peut provoquer l'Écran sur le sujet de l'inconscient, nous allons avoir recours cette fois-ci au schéma de l'hystérèse et au mathème du « non-discours de dupe » que l'analyse hystérétique promeut.

²⁰⁰ Alors que je réprimandais une de mes élèves qui pianotait sur son téléphone portable pendant le cours (problème récurrent de nos jours) et lui demandais de cesser immédiatement, lui disant que ce n'était ni le temps ni le lieu approprié à une telle activité, elle m'opposa son mécontentement et son angoisse d'une telle castration en m'avouant que ce n'était pas possible parce que me dit-elle « ça fait partie de moi ! ». D'autre part, les élèves ne sont pas les seuls à être sous l'emprise de l'écran, les enseignants collaborent également de plus en plus, de nos jours, à sa mise en place dans le système pédagogique. Certains même ne jurent plus que par l'écran pour transmettre les savoirs, c'est-à-dire ont totalement accepté que l'écran se substitue à eux, au risque dans un avenir proche de perdre matériellement leur emploi, mais aussi de sacrifier psychiquement l'intersubjectivité de la relation avec l'apprenant.

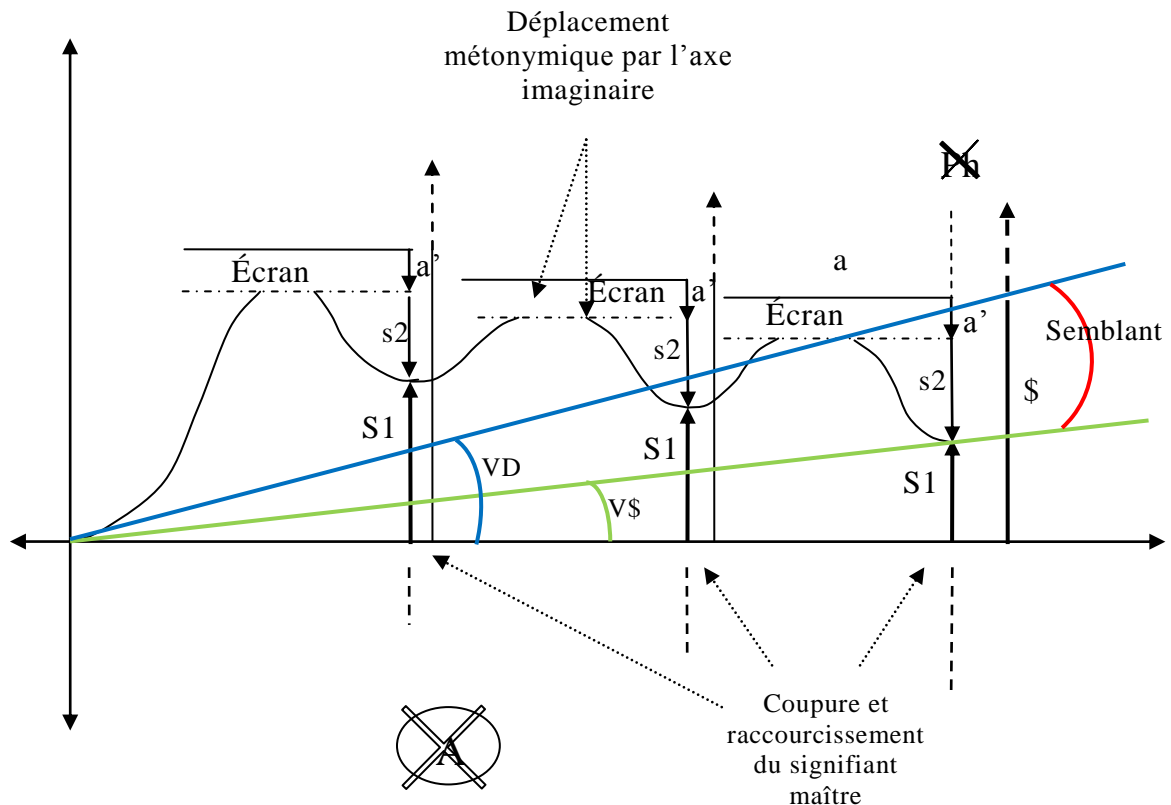


Figure 22

Dans cette figure, contrairement au schéma L de Lacan, l'Écran qui s'interpose dans le réel n'est pas à être considéré comme n'importe quel objet du réel, mais plutôt comme objet de substitution qui produit une dynamique régressive dans le Réel. Il montre comment par la coupure de la courbe, il produit, comme dans le souvenir-écran, un déplacement de contenu qu'on pourrait appeler « *la focale* » de l'Écran, où dans le jeu métonymique qu'il suscite, ce n'est plus l'objet dans sa plus pure authenticité qui cherche à être saisi mais uniquement quelques aspects qui configurent la part inconnue de l'objet.

De plus, afin de garantir l'effet fictionnel dans le schéma imaginaire du sujet, l'Écran institue une double substitution imaginaire :

1. Premièrement l'objet « a » se substitue au phallus.
2. Deuxièmement l'Écran se substitue à l'objet « a ».
3. Enfin il ne reste que des résidus de l'autre objet (a'), résidus susceptibles par le savoir qu'ils produisent de renforcer le mécanisme de la croyance (s2 qui prend au fur et à mesure une dimension considérable).

Au-delà du savoir, l'effet *focal* de l'Écran instaure une coupure radicale du signifiant maître, car si régression de l'hystérèse il y a, et même si elle peut faire penser au dispositif de la régression hystérétique de l'Universitaire, elle n'est pas le résultat du même dispositif, sachant que l'un et l'autre peuvent s'accorder, voire se compléter et renforcer la dynamique régressive de l'hystérèse.

La régression proposée ici se joue dans le Réel avec un effacement progressif de ce qui faisait tenir le sujet dans le discours du Maître et de la sexualité, à savoir le phallus. Par ailleurs, ce dernier ne subit pas un rejet dans l'Autre comme ce fut le cas dans le discours de l'Universitaire, cela aurait au moins permis de garder l'intégrité totale du signifiant premier... Dans cette forme d'interaction l'objet se voit substitué au phallus.

Pour être plus précis, en se substituant dans un rapport de contiguïté, l'objet « a » et l'Écran viennent non seulement prendre la place du phallus mais également sa fonction de tiers séparateur.

Par cette opération substitutive, le phallus subit non pas un rejet pur et simple, mais comme il a cédé sa place dans un rapport de contiguïté, ils assument désormais à la fois ses fonctions et les responsabilités qui lui incombaient sous la nomination de l'Autre. Dans ce schéma de substitution, le phallus accepte une négation quasi totale de lui-même, comme une sorte de mise en congé prématurée, d'immobilisation consentie.

En intronisant l'Écran dans le réel par une double substitution, d'une part comme objet du réel et pourvu de la fonction de produire du savoir, l'aménagement de la loi phallique dont nous avons parlé précédemment²⁰¹, loi à laquelle doit se soumettre le sujet, n'a plus raison d'être puisque le phallus a perdu à la fois :

- Toute légitimité dans la structuration du sujet et le crédit qui était le sien dans la promotion du désir (désir d'ex-sistence).
- La reconnaissance de la dette symbolique dont le sujet est redevable comme dans le discours du Maître,
- Ou bien comme dans le discours Universitaire où le sujet prenait ses distances par les limites que l'Autre détenteur du phallus avait posées en tant que castration virtuelle. Ce mécanisme de castration virtuelle de l'Autre permettait au sujet d'avoir un niveau d'accès au Réel avec une dimension imaginaire suffisante pour en tolérer l'affrontement, et permettait de produire un savoir comme perpétuel

²⁰¹ Voir chapitre « Hystérèse, droit phallique et dettes », page 124.

Écran entre le sujet et l'autre du réel.

Autrement dit, dans une telle configuration qui coupe à la fois de l'Autre et qui abolit totalement la loi paternelle sans laisser aucun aménagement psychique, la pulsion a laissé la place à l'instinct.

Ainsi nous pouvons alors, au regard de la figure 22, énoncer le mathème suivant, et compte tenu de la dynamique hystérétique mise en œuvre par l'Écran, nous allons observer comment par le discours du Maître, discours sexuel par excellence, on en arrive par déclinaison vectorielle au « non-discours de dupe ».

Dans les premiers temps du schéma, la découverte de l'Écran laisse encore le sujet dans l'illusion d'avoir avec l'autre une relation discursive de type discours du Maître. C'est un objet du réel comme un autre avec lequel il tente de se familiariser. Pour le dire autrement, le désir du sujet orienté vers l'ex-sistence pour capter l'objet fait fi du piège qui l'attend.

... La supercherie commence par le discours du Maître

- $\frac{S1}{\$} \rightarrow \frac{s2}{a}$ (la flèche signifiant dans le discours l'adresse de la « *pulsion de communication* »)

Cependant l'Écran et la fonction qui en assure sa position pseudo-communicative vont progressivement faire sortir le sujet de toute possibilité d'intersubjectivité par le savoir qu'il dispense. De sorte que le sujet se replie sur sa propre subjectivité, c'est-à-dire qu'il va progressivement faire que le sujet se coupe de toute énonciation pour se satisfaire de l'énoncé sans pouvoir y mettre de la distance (S1) car le savoir (s2) vient à lui sans filtre. Enfin sans " filtre " n'est pas le mot approprié... Disons plutôt sans garde-fou (le phallus et l'Autre).

Alors plus rien n'empêche la régression à des stades infantiles, préœdipiens, où s'entremêlent sadisme et masochisme sans la balise de l'Autre et du phallus. Régression aux temps reculés où l'objet transitionnel constituait le sujet et lui donnait l'illusion, en s'y soumettant, de pouvoir dominer le monde. Là l'objet Écran dans sa supercherie va cantonner le sujet à ses propres limites qui n'ex-sistent pas, mais dans lesquelles le sujet per-siste. Et alors chemin faisant le sujet va naïvement, par l'Écran, tomber du discours du Maître vers le « *non-discours de dupe*. »

Analysons comment vectoriellement se produit la chute.

- Se substitue au phallus « Ph » et à « a » le vecteur « a' » (l'altérité de l'autre par l'Écran).
- Par la per-sistence du savoir (s2) que l'Écran dispense, s2 prend de plus en plus d'ampleur dans le conjugué harmonique.
- Le sujet \$ se voit castré de certaines potentialités identificatoires par l'impossibilité de pouvoir capter à la fois « Ph » et « a », seul lui reste l'accès aux reliquats inconnus de l'autre « a' ».
- La pression que l'Écran fait subir à la vérité du sujet, ampute S1 de la part qui serait suffisante pour relancer le sujet sur les voies de la métaphore et de l'ex-sistence. Cependant cette amputation va conforter le sujet dans ce qui, au niveau des tropes pourrait remplacer la métaphore et le rapport de similarité, à savoir la métonymie.
- Quand au semblant, toujours fidèle à l'énoncé que nous avons pu en faire précédemment – c'est-à-dire différentiel entre la vérité du sujet et la vérité du désir – il se positionne sur le savoir (s2) et l'objet « a' » et offrir ainsi des capacités représentationnelles qui transparaissent par le savoir qu'il produit sur le sujet et la croyance qu'il suggère.
- Du discours du Maître, il ne reste plus qu'à opérer les transformations qui s'imposent pour que nous obtenions un mathème cohérent avec la théorie développée, mathème du « non-discours » (déjà parce que S1 et s2 ne seront plus consécutifs) par le renversement qui s'opère dans le mathème du Maître sur la partie Autre et pour que la supercherie soit à son comble.
- Dans la même logique vectorielle que précédemment, on obtient pour les vecteurs de même sens le conjugué harmonique suivant $\$ > S1$ et $s2 > a'$.
- Le passage du discours du Maître au "Non discours de dupe" se fait par la mutation du mathème qui vient se transformer par le renversement du deuxième terme :

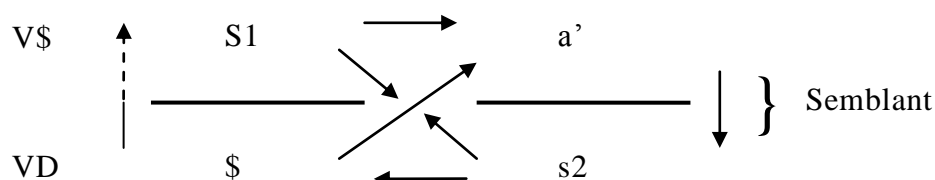
$$\begin{array}{ccc} \underline{S1} \rightarrow \underline{s2} & \text{devient} & \underline{S1} \rightarrow \underline{a'} \\ \$ & a & \$ \quad s2 \end{array}$$

- À ce stade le mathème obtenu n'est pas finalisé, car en effet la dynamique qui entretient le système ne transparaît pas. Pour achever notre énoncé, doit se rajouter à la dynamique vectorielle qui opère sur l'hystérèse, les relations qui s'entretiennent entre S1 et s2, mais aussi celles entre \$ et « a' ». Relations qui vont structurer et

pérenniser le mathème du « *non-discours* », et la duperie avec laquelle par le pseudo-discours, pseudo parce qu'entre nous ce n'est pas un discours tel que nous l'avons défini, la relation entre \$ et « a' » se passe de « a » et la confrontation entre S1 et s2 n'est pas à arme égale puisque s2 devient supérieur à S1.

- Entre S1 et s2 vient se loger la coupure hystérétique du sujet, ce qui montre en l'occurrence que les deux forces en présence s'affrontent, dans une lutte sans merci où le savoir affirme sa domination sur le signifiant premier qui se désagrège progressivement sous la pression du savoir. Ce mécanisme renforçant par la même occasion la dynamique du sujet non plus au-delà de l'Écran mais jusqu'aux limites que l'Écran lui impose. Le piège s'étant refermé, le sujet n'a plus qu'à se laisser dériver sur la voie de la jouissance et de la pulsion de mort.
- Pour résumer le concept du « non-discours de dupe » : quand un sujet cherche à maîtriser l'Écran, c'est l'Écran qui le maîtrise pour que le sujet per-siste ou n'existe plus. On obtient ainsi le mathème définitif :

Le « non-discours » de dupe



Un tel mathème nous montre finalement toutes les implications psychiques qu'engendre un tel processus, notamment vers quels types de pratiques se fourvoie le sujet. Au regard du miroir le sujet ne perçoit plus ni l'image de l'autre et ni le message inversé de l'Autre, mais uniquement une altérité diffuse, diffuse jusqu'à en perdre l'essence même de ce qui jusqu'à présent pouvait le constituer.

Mais comble du paradoxe pour pouvoir toujours tenir bon, le sujet per-siste dans cette dynamique en s'identifiant au savoir de l'Écran (a'), c'est-à-dire une identification à un élément totalement étranger qui explicitement va renforcer la propre subjectivité du sujet, et qui de surcroît ne lui laisse plus in fine que le choix, de s'en remettre à sa

propre dimension imaginaire falsifiée pour savoir qui il est. L'Écran en se posant comme Écran dans le réel, vient faire Écran primo à l'Autre en désagrégeant ses signifiants (S1) et secundo à l'autre (a) qui dynamise habituellement le sujet en se faisant cause de son désir. Quoi qu'il fasse dans cette position, dans cette posture le sujet en revient toujours à l'Écran.

Récemment je débattais de ce sujet avec un ami ayant suivi un cursus universitaire de sociologie anthropologie et il m'interrogeait :

- Qu'entends-tu concrètement par Écran ?... Un écran d'ordinateur ? La télévision ?

Pour éclairer son imagination, je venais lui dire que de nombreuses choses dans le réel peuvent faire Écran, qu'ils aient une réalité matérielle comme un écran d'ordinateur, un téléviseur, un téléphone, une radio... Tous ces appareils, tous ces fétiches avec lesquels nous cohabitons et qui prennent de plus en plus de place dans notre vie... Un masque de carnaval, des lunettes... ou qu'ils aient une réalité plus abstraite, une réalité résultant d'une construction, d'une élaboration consciente ou inconsciente comme un ensemble d'attitudes, de pratiques, de postures, de comportements d'individus... Plus psychologiquement ce qu'on appelle la personnalité d'un individu (persona ; le masque en latin), un ensemble de pratiques faisant partie de l'habitus, quotidiennes, laborieuses comme la tenue de travail en fonction des tâches, du statut, pratiques religieuses comme le voile, la burka.

On ne peut pas finalement se résoudre lorsqu'on parle du concept d'Écran à se limiter à l'acception la plus courante mais bien au contraire il faut étendre ce concept, c'est-à-dire de la façon dont le couplage entre une pratique et un dispositif agit sous la forme d'un savoir-pouvoir, couplage qui marque le réel, influence l'hystérèse du sujet, favorise une mutation discursive en un non-discours. Ce couplage vient falsifier les processus de la communication et concourt à la déstructuration du sujet de l'inconscient.

Intéressé, il me lance :

- Mais n'existe-il pas d'Écrans naturels... Que l'on trouve à l'état naturel... Dans la nature ?

Oui certainement si l'on s'en tient à la définition qui en a été faite plus haut, certaines espèces animales utilisent le mécanisme de l'Écran. Cela se traduit par la mise en évidence d'un éventail de couleurs lumineuses pour augmenter leur pouvoir d'attraction pour la capture d'une proie, ou pendant la période de rut pour déclencher la parade et l'ensemble des processus hormonaux, pour d'autres de reproduire celles de leur

environnement pour un camouflage... Chez l'humain et plus spécifiquement dans la vie psychique des individus le fantasme fait Écran au réel, sorte de protection " naturelle " pour en limiter l'impact ravageur, de plus c'est souvent de la manière dont l'Écran se décline symboliquement que son statut fantasmatique est renforcé.

Ainsi de tout temps, l'Écran fait partie de la vie des êtres qui peuplent notre planète, mais plus particulièrement chez les sujets humains, le dispositif de l'Écran joue un rôle prépondérant dans le travestissement de la vérité du sujet et de ses désirs. Il est une sorte d'hygiaphone, il agit comme un préservatif dans la relation sexuelle et le langage. L'Écran relègue le sujet au niveau d'individu ou de quantum, le prive d'une communication directe ou plutôt la falsifie en une non-communication vu qu'il y a Écran, le voue finalement à n'avoir avec l'autre, par la falsification techno structurelle que constitue l'Écran, qu'une communication par le jeu du signe.

Cependant, avant de traiter de la question du signe, revenons sur deux aspects qui vont nous aider à mieux cerner cette question de pseudo-communication ou non-discours que présente le mathème, et du positionnement du sujet en présence de l'Écran ou face à l'Écran.

Le premier aspect tourne autour de la question du signifiant premier et du savoir qui se trouvent justement ne pas être consécutifs, mais séparés par l'objet Écran. La définition saussurienne fait du signifiant une image acoustique liée à un concept qui va chez le sujet laisser *une empreinte psychique de ce son*. Freud avait déjà, en 1905 dans « *la psychopathologie de la vie quotidienne* » et « *le mot d'esprit* », travaillé la question du signifiant sans le nommer, parlant ainsi "*de représentation sonore chargée d'affect*" et Lacan d'approfondir ce concept notamment en montrant l'autonomie du signifiant sur le signifié et la primauté du premier sur le second qui ne sont pas directement liés mais qui s'unissent par une opération qui se joue dans *l'après coup*, opération qu'il appelle *point de capiton*²⁰². C'est d'ailleurs ce que nous avons soutenu dans ce travail jusqu'à présent. Cependant l'approche ici déclinée de l'Écran vient remettre en question la succession $S1 \rightarrow s2$ en intercalant « a' » ce qui donne $S1 \rightarrow a' \rightarrow s2$.

La question est la suivante : Peut-il y avoir signifié sans signifiant premier qui lui est

²⁰² Afin d'éviter de se disperser et pour consacrer à ce qui peut être essentiel pour parfaire notre démonstration, je ne reviens pas volontairement pour l'instant sur la question du signe linguistique et de l'ensemble des travaux de F. de Saussure et J. Lacan, notamment sur l'arbitraire du signe, la synchronie et la diachronie, bref toute l'analyse structurale du langage.

préalable ?

À titre d'exemple je pourrais à nouveau citer "*le panoptique de Bentham*" où nul signifiant n'existe dans le réel et pourtant chacun des prisonniers construira sa propre signification de sa situation de surveillé, concept benthamien qui consacre dans toute sa splendeur l'utilisation de l'Écran. Par ailleurs, pour éclaircir la situation en présence, une dissociation fondamentale doit être faite entre le langage, la langue et la parole. Pour le dire rapidement et de façon tout à fait matérialiste, si la langue est un système de codification d'une communauté linguistique basée sur l'articulation signifiant/signifié, la parole est une production de la langue alors que le langage en linguistique peut-être considéré comme une articulation/utilisation d'une langue parlée par un sujet ; et F. de Saussure de nous rappeler que « *la langue est pour nous le langage moins la parole* »²⁰³. Depuis, Lacan a fait du langage à la fois ce qui structure le sujet et la clé de voûte de l'inconscient (structuré comme un langage), c'est-à-dire que le langage est ce qui préexiste au sujet, mais aussi ce dont le sujet s'empare pour tenter d'accéder à un au-delà de lui-même. De sorte que pour qu'il y ait langage il faut qu'il y ait, et de façon irrévocable, du sujet qui produise du mouvement alors qu'il est déjà lui-même le produit d'un mouvement, que S1 n'existe que s'il s'origine par le geste et trouve son expression dans le geste. Pour le dire autrement, sans le geste du sujet, il n'y a pas de signifiants et sans signifiant il n'y a pas de sujet représenté. En d'autres termes, le geste c'est l'action et l'action c'est le verbe, et pour qu'il y ait communication, il faut qu'il y ait du sujet, du verbe et du complément. Si par inadvertance une poussière venait à se loger dans ce rouage « sujet, verbe, complément » la communication, et la vérité qu'elle doit transmettre, se voit parasitée, maquillée, falsifiée.

Dans le cas présent la poussière est justement venue se loger entre le verbe et le complément, dénaturant l'accès au langage et effaçant toute possibilité réelle de communication (nous reviendrons plus tard sur cette question du complément lorsque nous parlerons de la société néolibérale et de son influence sur les sujets). En ce sens, le sujet va bien commettre le geste mais c'est l'Écran désormais qui dispose du complément en tant que complément lui-même.

Alors dans le cas de l'Écran, nous ne sommes plus du côté du langage mais plutôt du côté d'une parole, voire même plus du produit sonore que d'une production sonore qui elle sous-entendrait l'intervention d'un Autre et du sujet de l'inconscient. Nous sommes

²⁰³ J. Dor : Introduction à la lecture de Lacan, P 35, Edition Denoël, 2006 ; J. Dor tire cette citation de l'ouvrage de F. de Saussure *Cours de linguistique générale*, P 112, cité dans l'édition critique, Paris, Payot, 1980.

avec l'Écran dans du prêt à consommer.

En effet, l'Écran ne prodigue aucun geste qui le représente, aucun signifiant premier, car seul un sujet peut faire action par le langage, l'Écran lui est un objet, il est « minéral ». Rien n'empêche maintenant le sujet de donner un sens au produit de l'Écran dans le semblant (et non pas à la production de l'Écran dans le semblant), de poser les « s2 » issus d'un rapport de contiguïté de contenu que nous avons appelé la focale, et en l'état, il ne peut y avoir avec l'interposition de l'Écran un vrai discours réel, ni communication, tout au plus de la transmission d'un message avec tous les malentendus que cela suppose, car dorénavant le sujet est seul face à la « minéralité » de l'Écran. Il est cet objet qui s'interpose pour commettre une obstruction au langage et à la communication, obstruction à l'intelligibilité, à l'intersubjectivité. Il est un objet de régression à des stades préœdipiens, infantiles, régression aux temps du narcissisme primaire, temps dans lesquelles les limites du moi et du non-moi n'étaient pas encore suffisamment balisées. Mais ce qui est pire avec l'Écran et la régression du sujet qu'il produit, c'est qu'il neutralise les effets de distanciation du signifiant maître et fait persister le sujet dans le leurre de l'Écran. Il a capturé le sujet et le sujet se laisse capturer par l'Écran jusqu'à ce qu'il s'écrase.

Le pire avec l'Écran et les savoirs qu'il dispense, c'est qu'il tire son efficacité de son pouvoir métonymique de représentation du réel, c'est-à-dire de sa capacité à focaliser sur ce qui lui sert de réel, et de la représentation du contenu du réel qui lui est immédiatement utile pour parler au sujet et le faire jouir. Il gagne en efficience par le pouvoir de mutabilité de la focale, des multiples représentations métonymiques, des focales, c'est-à-dire d'un contenu métonymique à un autre contenu métonymique..., qu'il est capable d'enchaîner en un temps suffisamment court pour que le sujet ne puisse avoir conscience du leurre en présence, pour qu'il tombe dans le panneau.

Autrement dit, d'avoir un pouvoir de mutabilité temporelle capable de relancer à minima le sujet pour que celui-ci obtienne un nouveau complément, une nouvelle jouissance, jouissance métonymique entretenue à chaque coup par une nouvelle transfiguration de l'Écran.

C'est bien une des nouvelles particularités des temps que nous traversons. Fini le temps du verbe et des actions qui le définissent, la postmodernité en consacrant la technologie au détriment de la relation fourvoie le sujet dans la jouissance par le complément d'objet direct. Et cette sphinge postmoderne qu'est l'Écran bien entendu est le summum en matière de leurre en tant que complément, parce qu'en fait, il complète avec du rien

puisqu'il coupe le signifiant premier, celui de l'affect.... Du « rien » pour que le sujet ne soit pas rassasié, ou plutôt soit paradoxalement écœuré par le plein de vide. De plus un savoir sans signifiant premier qui lui est préalable, ne serait finalement pour faire une métaphore alimentaire, qu'une nourriture sans saveur et sans nutriment essentiel mais tout de même digérable, assimilable.

Sur un plan plus imaginaire, le pire, c'est que savoir et croyance soient intimement liés et comme le signifiant premier, celui qui permet de remettre de la distance pour relancer le sujet sur les voies de la métaphore et la loi paternelle, est désagréé, plus rien n'empêche l'Écran d'opérer comme bon lui semble sur le fantasme du sujet en fonction de la dose de savoir qu'il lui offre. Mais aussi comme le sujet se trouve coupé par l'Écran des affects de l'Autre, il se doit de faire avec son propre fantasme appauvri, puisqu'il ne peut plus s'enrichir d'un partage affectif.

Quant à la question de la sexualité, autant dire qu'elle correspond à une jouissance personnelle, solitaire, masturbatoire, c'est-à-dire une jouissance résultant de pulsions qui ne se partagent pas. Le sujet est renvoyé irrémédiablement à lui-même, à sa propre problématique existentielle, à savoir non pas celle de la relation sexuelle comme l'Écran le lui laisse penser, mais celle du rapport sexuel et de l'inceste qui ne rime à rien, si ce n'est de faire per-sister le sujet dans la pulsion de mort.

En se substituant à la vraie communication, l'Écran en tant qu'objet qui camoufle l'objet du désir contribue à la négation de la sexualité et anesthésie le sujet, l'enferme dans une boîte et le coupe des possibilités pour qu'il adienne en affrontant le réel de l'autre, négation suprême du « *wo es war, soll ich werden* ». On peut parler d'une négation suprême parce que les éléments du « ça » doivent, selon la formule consacrée par Freud, être progressivement refoulés pour pouvoir intégrer le « Moi » et le renforcer, le rendre plus indépendant, élargir son champ de perception et développer son organisation, de telle sorte qu'il puisse s'appropriier, assimiler de nouveaux éléments du Ça. Face à l'Écran, comme l'objet « a' » s'immisce dans la dynamique psychique, non seulement l'Écran devient un symptôme lui-même et affaiblit le Moi, mais en encore, comme la successivité entre le signifiant et le savoir est interrompue, c'est le « je » qui en pâtit et ne peut plus advenir parce qu'il a laissé la place au jeu, au spectacle comme dirait Sombart²⁰⁴.

²⁰⁴ Sombart Werner est un économiste et sociologue allemand né le 19 janvier 1863 et mort le 18 mai 1941. En

C'est le sujet dans sa totalité qui est alors refoulé et ne trouve pour le représenter qu'un signifiant affaibli à l'adresse de l'Écran, ou bien le sujet s'adresse directement à l'Écran pour qu'il lui prodigue en guise "d'affect de substitution" un savoir de subsistance, un savoir en perfusion pour qu'il ne sorte pas du tube, pour qu'il per-siste. Et le sujet, dans sa persistance, s'astreint finalement à n'avoir avec l'autre, par une falsification techno structurelle qu'une communication psycho-déstructurante par le jeu du signe.

C'est justement sur la question du signe qu'il serait souhaitable de revenir. En effet, l'action métonymique de contenu que produit l'Écran n'est pas sans conséquence sur la structure même du signe lacanien où dans la communication le glissement du signifiant premier offre la possibilité de construction de multiples signifiés. Avec l'Écran, la structure du signe change, c'est-à-dire que l'effet de substitution qu'il opère va pour ainsi dire renverser le rapport.

Dans la schématisation algorithmique linguistique lacanienne de la métonymie, le signifiant premier du contenu principal est évincé au-dessus de la barre par le signifiant premier du contenu de substitution dans un rapport de contiguïté sans toutefois le faire disparaître totalement. Le principal est mis entre parenthèses parce qu'il est le contenant. Le signifié sous la barre reste celui du contenu principal et celui du substitut se verra provisoirement refoulé. Construction de la métonymie qu'on peut voir ci-dessous à travers un exemple tiré du quotidien de la psychanalyse dans l'expression « *aller sur le divan* » :

- S1 Concept de la psychanalyse et sa pratique
s1
- S2 Aller sur le divan
s2

1888, il fut docteur de l'Université de Berlin sous la direction de Gustav Von Schmoller, le plus éminent économiste allemand de l'époque. En 1902, paraît son œuvre majeure, *Le Capitalisme Moderne (Der moderne Kapitalismus)* en six volumes. Avec cet ouvrage, il créa le mot « capitalisme » (que Marx n'avait en fait pas exactement utilisé).

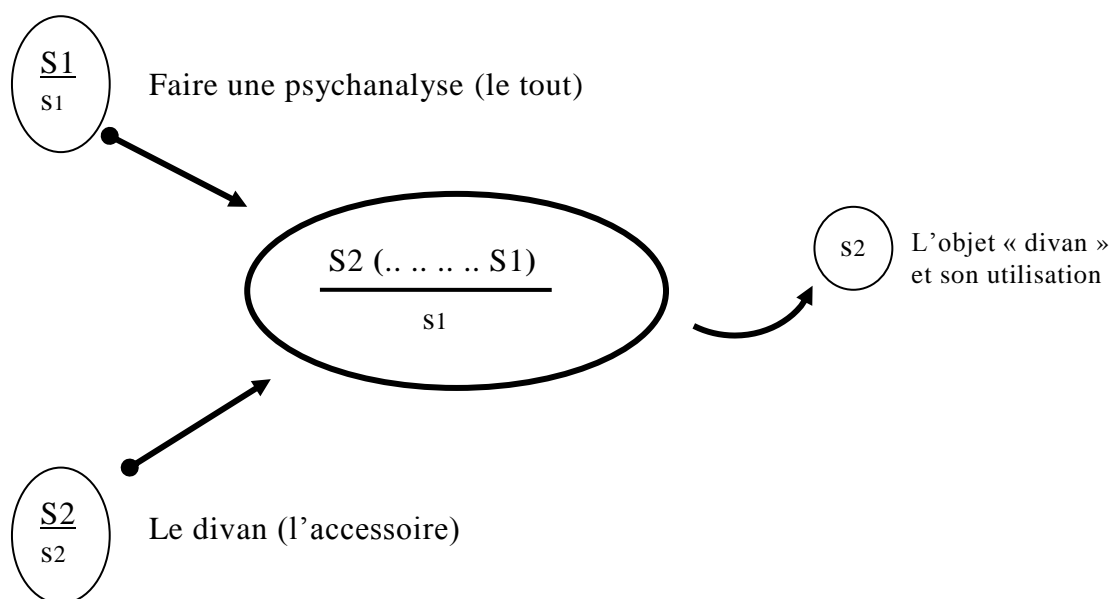


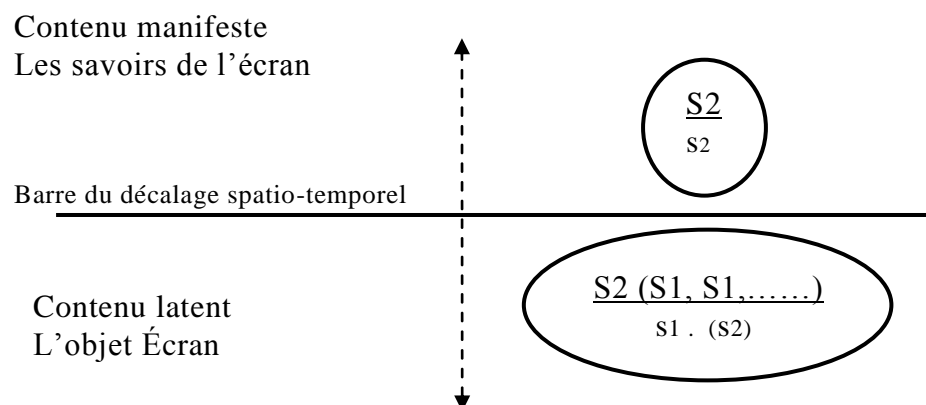
Figure 23 : inspirée de l'algorithme proposé par J. Dor in « Introduction à la lecture de Lacan », P 60, Edition DENOËL, 2006.

Tentons maintenant d'analyser les effets de l'Écran à la manière dont Freud procédait pour l'analyse des rêves. C'est-à-dire en faisant intervenir un contenu latent et un contenu manifeste. Analyse qui permettra, selon toute vraisemblance, d'observer à partir de l'algorithme ci-dessus, comment un matériel latent entretient un rapport de contiguïté avec un contenu manifeste, ou plutôt comment un contenu manifeste est l'expression d'un accessoire latent par l'opération mathématique du « non-discours ».

Si les rêves à processus métonymiques fonctionnent selon le même schéma que la construction métonymique ci-dessus, dans le cas de la confrontation à l'Écran les pôles sont inversés. Ce qui constitue le potentiel latent est déjà une métonymie, un rapport de contenant à contenu, et ce qui constitue la représentation manifeste se trouve être le signe même de ce rapport de contiguïté.

Autrement dit, dans l'opération du « *non-discours de dupe* », la représentation de l'essentiel n'est pas représentée par l'accessoire, ou le tout représenté par la partie, mais bien l'inverse, l'accessoire est représenté par un essentiel, une partie représentée par un tout.

En accord avec l'analyse du rêve on obtient l'algorithme suivant.



Alors, ne nous le cachons pas, la barre du décalage spatio-temporel provoque un effet de déplacement avec métaphorisation qu'on peut dire quasiment nulle, mais mathématiquement pas égale à zéro, ce qui annulerait toute possibilité de relance, mais plutôt proche de « 1 » comme une sorte de neutralisation de la progression de la courbe, vu que le rapport est de contiguïté, c'est-à-dire qu'elle reste au même niveau hystérétique sans relance au-delà d'elle-même dans le réel (voir figure 22). Dès lors effectuons l'opération jusqu'au bout. Qu'obtenons-nous du signe capté par le sujet ?

Graphe de la « focale de l'Écran »

$$\begin{array}{c} \frac{\frac{S2}{S2}}{\frac{S2 (S1, S1, \dots)}{S1 \cdot (S2)}} \end{array} \quad \begin{array}{l} \text{On multiplie le} \\ \text{dividende par} \\ \text{l'inverse du diviseur} \end{array} \quad \frac{S2}{S2} \cdot \frac{(S2) \cdot S1}{S2 (S1, S1, \dots)}$$

*Par simplification mathématique on
obtient un nouveau rapport*

$$\frac{\cancel{S2}}{\cancel{S2}} \cdot \frac{\cancel{S2} \cdot S1}{\cancel{S2} (S1, S1, \dots)} = \frac{S1}{(S1, S1, \dots)}$$

Le résultat obtenu confirme bien ce à quoi nous nous attendions. Il nous ramène au retournement du signe linguistique lacanien, c'est-à-dire au signe saussurien, signe par lequel le signifié prime sur le signifiant.

Ce résultat traduit en substance de quelle façon l'opération de l'Écran agit sur le sujet qui se réfère finalement à un signifié. Aboutissement à une signification primaire qui va le renvoyer à de multiples signifiants primaires, déjà refoulés, ayant déjà fait l'objet de multiples élaborations. Opération de renversement par laquelle le sujet n'est plus dans le schéma qui consiste à donner du sens à des représentations, mais bien à s'en tenir à un sens primaire de la présentation, telle quelle, et y coller des signifiants anciens qui constituent le sujet, le renvoyer à des affects refoulés et qui sont rappelés à l'ordre par le sens premier.

Voilà comment peut se décliner l'effet focal dont je parlais tout à l'heure. Car peu importe le contenu de l'Écran, le savoir qu'il dispense des-actualise le sujet et le renvoie à des enchaînements signifiants qui avaient déjà été intégrés, assimilés dans le Moi et qui avaient fait l'objet d'une expérience dans le réel. Résultat qui vient appuyer la falsification de la communication par l'interposition de l'Écran dans le discours. Non pas qu'il n'y ait pas, par l'Écran, de communicabilité possible d'un message, mais, que

la communicabilité s'en tient à renforcer a priori la valeur radicale du message par la valeur subjective que lui porte le sujet. Comme il a été dit tout à l'heure, en s'amusant à faire une note d'humour par texto à un ami, on s'expose à de drôles de réactions, on obtiendra certainement une jouissance, mais pas celle attendue, voire même l'effet inverse à celui espéré.

C'est typique de l'effet de confusion que produit l'Écran, c'est le sens premier qui prime dans toute sa crudité. Une crudité qui va réveiller les signifiants non pas de l'Autre plein et entier par le contrepoids de la métaphore paternelle et du phallus, mais les signifiants de cette part qui lui était antérieure, à l'époque où il était encore la Chose.

Ainsi par le retournement du signe, la signification domine ou plutôt commande les signifiants, une signification qui ne s'avère jamais être *une pure indication du réel*²⁰⁵ et qui pourtant le devient. Autrement dit, en accordant la primauté au signifié, signifié qui dans le cas d'une communication réelle renvoie à une autre signification et donc ne se réalise qu'à partir de la prise en compte de l'ensemble des significations, l'Écran impose une signification intangible au sujet sans la possibilité d'une dialectique et avec une synchronie qui se calque sur la rythmicité des présentations de l'Écran.

À ce stade, le sujet n'est plus sujet d'une aliénation objectale, laborieuse mais bel et bien sujet d'une aliénation virtuelle, où la déstructuration par l'Écran de la prévalence signifiante – déstructuration signifiante parce que dans le cas présent le signifiant n'est pas composant de la chaîne où un signifiant renvoie à un autre signifiant, mais signifiant primaire, radical, celui de la perte initiale des tous premiers temps, originel de la chose – consacre in fine la négation du « *wo es war, soll ich werden* »²⁰⁶.

Le concept de face à l'Écran, que l'hystérèse nous dévoile dans le « non-discours de dupe » et qui se joue dans le Réel, n'est que la première face de ce concept d'Écran et des implications psychiques qui vont avec. Comme nous l'avons dit précédemment, différents objets peuvent faire fonction d'Écran, mais tous ont en commun dans le rapport psychique que le sujet entretient avec celui-ci, de le leurrer en lui imposant une

²⁰⁵ J. Lacan: *Ecrits I*, p 411, Editions Seuil 1999.

²⁰⁶ C'est bien volontairement qu'aucune traduction de la formule de Freud n'est été proposée de ma part. D'une part les possibilités du contenu grammatical de la langue française ne permettent pas d'obtenir un rendu fidèle à la grammaticale allemande, d'autre part, il semble que ce ne soit pas en posant de nouveaux signifiants sur ceux déjà existants que nous allons davantage éclairer le ou les concepts que la formule renferme. Bien au contraire, au-delà du choix de telle ou telle traduction, il semble que ce qui importe plus ce soit l'esprit qui s'en dégage. Par ailleurs, l'expérience psychanalytique nous montre clairement combien la signification réduit finalement la portée des signifiants, mais également combien la traduction en tant que contenu métonymique risque de venir faire écran aux signifiants freudiens et trahir la pensée de l'auteur.

signification mortifère.

D'ailleurs, Jean Michel Vives dans un article sur la compréhension de la dialectique de la cure et de la question du transfert montre à partir de la question du leurre et du trompe-l'œil la dimension de chacun d'eux dans leur rapport avec le sujet.

Reprenant le récit de la joute entre les deux peintres grecs Zeuxis et Parrhasios qui s'étaient mis au défi de savoir lequel des deux était le meilleur peintre, J. M. Vives relate comment Zeuxis avait dessiné sur une muraille une corbeille de raisins « *plus vrais que nature* » et sur laquelle les oiseaux venaient sous l'emprise de leur comportement instinctuel s'écraser. En effet, attirés par « *l'hyperréalisme* » de la figuration en une « *nature morte* », par la reproduction en peinture à l'identique, par une imitation de la nature tellement réaliste, que les oiseaux venaient percuter la muraille en tentant de becqueter les fruits.

Parrhasios, le second peintre, va « *pourtant triompher de son adversaire en peignant sur la muraille un voile si ressemblant que Zeuxis se tournant vers lui, lui dit : " alors, et maintenant, montre-nous, toi ce que tu as fait derrière ça. " »*

Cette anecdote permet de repérer deux niveaux quant aux rapports établis entre l'objet représenté et le regardant. Elle vient confirmer que « *la dimension de méprise imaginaire du leurre que l'on retrouve constamment dans le déclenchement des comportements instinctuels chez l'animal* »²⁰⁷ serait le résultat, au-delà de la

²⁰⁷ Des exemples et des anecdotes, qui peuvent corroborer la démonstration, me viennent à l'esprit, comme la diffusion radiophonique d'Orson Welles de « *La Guerre des mondes* » sur la radio américaine *Columbia Broadcasting System (CBS)* où un grand nombre d'auditeurs a pu croire qu'une véritable invasion martienne avait lieu, certains auditeurs allant même jusqu'au suicide.

Mais aussi le film italien réalisé par Giuseppe Tornatore, « *Cinéma Paradiso* » sorti en 1989 et dont l'histoire se passe dans un village sicilien à la fin des années quarante. Il montre admirablement l'effet de l'Écran sur les spectateurs et certains de leur comportement face aux personnages des films.

D'ailleurs, il y a peu de temps, ma mère née en 1937, me racontait qu'elle avait pu observer, lorsque jeune adolescente elle allait au début des années cinquante au cinéma en plein air du quartier de Magnan à Nice, des comportements agressifs (gestes vulgaires, insultes...) de spectateurs à l'encontre d'un personnage d'un film incarnant le méchant. Jurant même quelques fois qu'ils lui feraient la peau s'il venait un jour à le croiser.

Il y a quelques temps, d'ailleurs, un de mes élèves, âgé d'environ dix sept ans, me faisait part de sa déception à l'égard d'un film catastrophe de science-fiction, réalisé par Roland Emmerich et sorti en 1996, intitulé « *Independence Day* ». En effet, selon lui « *dans ce film, les extra-terrestres c'était vraiment n'importe quoi... !* ». Tentant de mieux comprendre l'objet de sa déception, je lui répondis que peu importe la forme que pouvaient avoir les extra-terrestres, le scénario du film et le jeu des acteurs semblaient un peu léger, surfait. Sa réaction ne se fit pas attendre, il me soutint « *que les extra-terrestres ce n'était pas comme ça... !* ». Je lui dis alors qu'on ne peut savoir quel type de morphologie pouvaient avoir les extra-terrestres vu que nous n'en avions jamais réellement rencontré. Contestant ma revendication et en toute sincérité de sa part, il m'apporta sa preuve irréfutable de l'existence des extra-terrestres en me rétorquant : « *Vous allez me dire alors que ce qu'on nous montre dans « X-files » (série télévisée américano-canadienne de science-fiction) c'est du bidon... ! Que les extra-terrestres ne sont pas (mimant avec le geste) avec une tête allongée et deux grands yeux noirs... ?* » Pour tenter de le ramener à la réalité, je lui fis part que « *X-files* » était un film, une série fictionnelle et non un reportage. Il eut été intéressant pour le lecteur de pouvoir assister à la transfiguration du visage de mon élève non pas par la honte résultant de sa naïveté mais de son effondrement en prenant conscience de la supercherie dont il faisait l'objet par sa soumission à l'Écran. Comment en remettant de la distance et en cassant la dynamique fantasmatique minimale que l'Écran institue, le sujet se trouve perdu, sans appui, désillusionné, de

représentation admirable de la réalité, de quelque chose dans « *ce qui peut constituer pour les oiseaux la proie raisin* », « *de quelque chose de plus réduit, de plus proche du signe.* » Et nous de rajouter que contrairement au trompe-l'œil de Parrhasios, le mur au raisin de Zeuxis présenté comme Écran vient dans le réel représenter métonymiquement cette fraction du réel qui parle « *au pigeon* » et par l'opération du « non-discours de dupe » qu'il impose, leurre le regardant qui sous l'action de la pulsion scopique est désormais sous l'emprise du signe non plus lacanien – qui renvoie à d'autres signifiants – mais au signe saussurien qui renvoie à une signification radicale.

Le sujet est alors seulement capable d'identifier un objet défini, ou fini, sans manque, comme interface du symptôme qui représente toujours, dans les premiers temps, quelque chose pour celui qui souffre. Il ne peut plus s'identifier à une représentation qui renvoie à une autre représentation, parce qu'au-delà de la représentation un vide subsiste.

Avec l'Écran, l'identification pronominal a cédé la place à l'identification impersonnelle. Le sujet face à l'Écran n'est pas en mesure de se demander ce qu'il y a derrière l'Écran puisque l'instinct a pris le pas sur la pulsion, ou plutôt la pulsion de mort retrouve son référent primordial, à savoir l'instinct de mort.

Dans les conditions du leurre par l'Écran, le sujet n'a pas affaire à une « *abstraction du signe* (lacanien) », celui qui représente quelque chose pour quelqu'un, mais bien à une concrétisation du signe saussurien qui peut signifier quelque chose à quelqu'un.

Déjà la mythologie grecque n'était pas en reste au sujet de l'influence de l'Écran et du rapport psychique que les individus ont en sa présence. Il suffira de se remémorer du concept de la Sphinge, personnage particulier, n'appartenant pas uniquement à la mythologie grecque, dont le polymorphisme en fait une créature mi... mi..., mi bête mi femme, mi lion mi oiseau, mêlée de non-sens, visage féminin et voix masculine, vierge et stérile, monstre tout en distorsion, instable. La Sphinge serait en l'occurrence une créature fantastique issue de toutes les transgressions, de tous les possibles, toute en métonymie, en paradoxe, terrorisant la population thébaine et dont l'origine étymologique du nom viendrait du verbe « *étrangler* » (du verbe grec sphingô / étrangler), elle ou il – son genre étant mal défini – exerce une contrainte à quiconque ose le défi dans la formulation d'une énigme²⁰⁸ qui renvoie le sujet à un savoir sur son

devoir faire à nouveau avec le réel.

²⁰⁸ J. Bollack précise dans son ouvrage « *La naissance d'Œdipe* », P 131, P132, éditions Tel Gallimard, 2004 ; que « *Dans l'énigme que la Sphinge pose aux thébains s'exprime un « savoir » sur l'identité de l'homme – ou une interrogation à travers une interpellation du devenir humain dans son ensemble, à laquelle les thébains, attachés à la phase de leur existence qu'ils traversent, ne sont pas préparés à répondre –*, La Sphinge est une

identité et son devenir. Le mythe ne nous informe pas vraiment du moment de son apparition à Thèbes, cependant sa présence constitue un Écran et ses agissements étouffent, emprisonnent les Thébains dans les murs de la ville et leur quotidien. La Sphinge occupe dans le mythe la double fonction de maintenir au-dedans et de révéler à celui qui la défie sa vérité de sujet et la vérité de son désir, soit sa destinée la mort. Elle est une sorte d'allégorie de tout ce qui peut assujettir les individus et opère une oppression suffisante sur les sujets pour qu'ils ne puissent s'en émanciper²⁰⁹. La Sphinge en tant que concept est dans l'hystérèse ce moment de basculement où la vérité du désir tombe du Réel en entraînant dans sa chute le phallus et la fonction paternelle.

Le concept d'Écran demande à être complété, car pour l'instant nous nous sommes contentés de traiter les aspects qui impliquent le sujet face à l'Écran, une autre approche reste à définir, celle de derrière l'Écran.

En effet, si dans la posture du face à l'Écran, celui-ci en tant qu'objet camoufle en totalité l'objet du désir, ou bien si l'objet du désir n'est que partiellement représenté métonymiquement, l'Écran contribue à la négation de la sexualité en anesthésiant le sujet, en l'enfermant dans une signification mortifère, il le coupe de nombreuses possibilités pour qu'il advienne en affrontant le réel de l'autre. La posture du derrière l'Écran renvoie à une problématique qui est finalement la même que face à l'Écran. Que l'on soit devant ou derrière cela ne change rien, on est toujours face à l'Écran et les dispositions restent les mêmes, ça fait parti du leurre qu'intronise l'Écran, ça fait partie de sa duperie que de faire croire qu'il existe un devant et un derrière, seul ne persiste qu'un sujet face à l'Écran, et quoiqu'il fasse il est toujours d'un côté par l'Écran.

Le même ami qui m'interrogeait sur l'Écran, n'acceptant pas mes conclusions concernant les dispositions du sujet face à l'Écran, me disait que malgré tout une différence qualitative pouvait être faite, par exemple, entre un débat politique ou culturel et un film de fiction de série " B ".

sorte de créature à « changer de forme » ; ce savoir émane de sa propre nature multiforme et plastique de vierge ; en son corps commun s'affrontent les « races de mortels ».

²⁰⁹ Ce « concept de Sphinge » sera utilisé entre 1967 et 1968 dans une série télévisée britannique en 17 épisodes « *Le prisonnier (The Prisoner)* », créée par George Markstein et dont Patrick McGoohan en est l'interprète principal. La série suit un ancien agent secret britannique, retenu prisonnier (n°6) dans un mystérieux village balnéaire gardée par un étrange objet sphérique déformable mobile qui étouffe tous ceux qui tentent de s'enfuir du village. Mise en scène surréaliste qui constitue sans nul doute une allégorie du totalitarisme sous toutes ses formes.

Je lui répondis bien entendu que peu importe ce que présente l'Écran, tout d'abord le sujet est devant son Écran enfermé et se trouve toujours et encore coupé de l'objet qui cause son désir. Pour le dire avec des mots plus simples, s'il préfère l'émission politique parce qu'elle lui semble " plus réelle " ou subjectivement possédant un contenu intellectuel plus élaboré au détriment de la fiction de série " B ", il n'empêche qu'il ne sera pas présent sur le plateau de télévision pour pouvoir se confronter au réel des autres intervenants et à l'objet du débat. Il n'aura pas affaire à des signifiants qui renvoient à d'autres signifiants mais à une signification brute et sans possibilité de contrepartie signifiante à leur égard.

À cela il me répond que le contenu entre les deux émissions n'est pas le même et donc ne prodigue pas le même savoir.

Certes... ! Mais le savoir prodigué reste celui de l'Écran qui comme le souvenir-écran vient proposer, pour tenir toujours à l'écart le sujet d'un contenu réprimé, un contenu en relation par contiguïté sans que cela soit clairement authentifié et prenant une valeur d'apparence banale, par cette supercherie on passe à côté du sujet de l'inconscient, on reste fixé à la présentation qui vient comme une représentation banale.

Alors pour me contredire davantage et mettre à l'épreuve la théorie, il évoque le printemps arabe et le déclenchement de la révolution en Tunisie grâce à la diffusion par internet des images de l'immolation d'un jeune tunisien à qui on refusait le droit de travailler, immolation qui avait bouleversé l'opinion publique.

Je lui répondis que si d'un point de vue sociologique on s'attache encore à comprendre et à chercher, à déconstruire ce qui amena un tel mouvement de révolte dans le monde arabe, on peut en tout cas dégager à notre niveau quelques éléments qui l'ont favorisé. Et même si le contenu de ce savoir par l'Écran avait quelque chose de bouleversant (l'immolation), il n'en reste pas moins qu'un savoir, et que la diffusion par internet ne suffit pas à elle toute seule à déclencher la révolution. Cette révolte fut la conjonction de plusieurs éléments qui ont façonné morphologiquement ce qui va devenir une révolution.

1. Le premier facteur est l'acte de l'immolation en lui-même auquel plusieurs individus ont assisté dans le réel sauf celui ayant filmé la scène qui était justement derrière son Écran, acte suffisamment traumatique qui nécessita probablement de la part des survivants de multiples verbalisations pour apaiser l'impact ravageur du réel de la fusion, et donc production de signifiants qui alimentèrent le lien social.

2. La diffusion des images et du son par le net va propager un savoir par l'effet focal qui canalise le spectateur sur l'atrocité de l'acte et sa signification.
3. Le troisième élément est incidemment celui de l'existence dans la société tunisienne d'un lien social avec un haut degré d'intégrité, une société encore à forte activité sexuelle par la production de multiples signifiants en chaîne (S1, S2, S3....Sn) qui vont contribuer à la propagation et à l'amplification de ce savoir.
4. Le quatrième élément tient compte d'une culture politique particulière et dans laquelle se combine un degré de privation (dans le réel) suffisant pour générer une frustration collective (imaginaire) à l'égard de la classe politique. Privation (ou répression ce qui revient au même puisqu'il s'agit de limitation maximale de la liberté) mise en œuvre parce que justement les mécanismes castrateurs (symboliques) ont perdu une certaine efficience et sont devenus progressivement inopérants. Ils sont devenus inopérant parce qu'incontestablement parce qu'issu d'une perte de la reconnaissance des référents traditionnels qui faisaient office d'autorité. Dans cette perte de référence symbolique l'Écran y est probablement pour quelque chose .
5. Enfin, un niveau de frustration maximal auquel s'ajoute un savoir qui renforce la frustration peut favoriser l'expression de pulsions agressives.

Maintenant d'un point de vue astronomique et philosophique comme son nom l'indique, révolution veut dire qu'on a fait le tour et donc qu'il s'agit d'en entamer un second, de recommencer et pas nécessairement en changeant de prérogatives sociales et de dispositions psychologiques.

Enfin pour clore la discussion, nous voici à nouveau à l'épreuve : si l'Écran à tendance à " anesthésier le sujet ", pourquoi y-a-t-il tant de médias au pouvoir grandissant et tant de publicité à la télévision ?

À juste titre, il anesthésie le sujet en terme de sexualité et d'accès au langage, mais indubitablement il est l'outil incontournable pour œuvrer au conditionnement des individus et notamment grâce à la valeur du signe qu'il propage où le signifié prime sur le signifiant, et grâce à cela le spectateur prend pour argent comptant ce que lui dit l'Écran, il est en quelque sorte hypnotisé, captivé, d'ailleurs le recours à des objets brillants et en mouvement, des inducteurs visuels, est encore largement utilisés dans le

cadre de l'hypnothérapie²¹⁰. De plus, la question du phénomène médiatique et publicitaire est inséparable de la culture néolibérale dans sa gestion des individus et sa rationalisation des relations dans la société dans laquelle elle se développe. Le phénomène médiatique et publicitaire ne peut être compris que dans ce contexte culturel particulier où conséquemment il ne peut tenir qu'en introduisant dans la mécanique du lien social un interférent, à savoir l'Écran.

²¹⁰ G. Salem & E. Bonvin : *Soigner par l'hypnose*, P 114, Edition Masson, 2001

CHAPITRE V

Approche philosophique et psychologique de la culture néolibérale.

Dans la partie que nous allons aborder, nous allons tenter de tirer à la fois les grands traits de ce qui constitue le néolibéralisme et faire le lien avec la théorie développée jusqu'ici.

Ce concept philosophique d'une organisation politique s'inscrit non pas dans un mouvement naturel d'organisation sociale ou sociétale, ni non plus dans une propension naturelle de l'homme à mettre en œuvre cette forme de gouvernance à un certain stade de l'évolution de sa société, mais s'inscrit dans un ensemble de pratiques qui vont permettre de rationaliser et d'optimiser les relations qui structurent les liens des individus entre eux avec des instances d'encadrement de la société.

Tout au long de cette partie nous nous référerons donc aux études en économie politique qui ont été menées par Michel Foucault et dont fait suite son enseignement au collège de France de janvier à avril 1979. On peut retrouver l'ensemble des études que dans l'ouvrage intitulé « *La naissance de la biopolitique* ». Les données philosophiques sur la biopolitique que nous fournit Foucault dans son recueil serviront de ligne directrice pour faire le lien, dans une approche plus psychanalytique, avec l'ensemble du travail et des résultats obtenus jusqu'ici, et au-delà, de voir même s'il est possible de mettre à l'épreuve la théorie de l'hystérèse et l'analyse des discours avec le phénomène néolibéral.

Par ailleurs, et comme nous nous y sommes attaché tout au long de ce travail de recherche, nous aurons recours à chaque fois que nous le jugerons nécessaire à la théorie psychanalytique de Freud mais aussi à ses apports intellectuels pour l'explication de phénomènes anthropologiques, sociaux, religieux...

Cette tâche de diagnostic d'une culture agissante n'est pas chose facile à réaliser mais devient incontournable pour que nous puissions rendre compte du malaise social actuel qui porte la marque d'une déclinaison culturelle particulière, particulière à juste titre, parce que paradoxalement, l'expression de cette culture actuelle vient s'opposer à des modes de vie, des pratiques, des coutumes, des habitus... Qui étaient jusqu'alors non

seulement le résultat de multiples actes acquis et de savoir-faire qui se sont transmis à travers le temps et l'espace de générations en générations, mais également à la base même de la structuration du lien social. Il s'agit bien là de l'expression d'une culture particulière qui ne va pas agir à titre de contre-culture, c'est-à-dire en un mouvement culturel contestataire qui par sa contestation vient à la fois s'authentifier comme culture et authentifier la culture contre laquelle il s'oppose, car au contraire, en détournant chacune des pratiques de l'ancienne culture à son profit, le dispositif néolibéral pervertit le système d'application des anciens habitus pour mieux les remettre en question, faire rupture avec les anciennes références, les formes et les pratiques politiques du passé.

Dans la partie qui suit immédiatement, nous allons tenter de voir rapidement les différentes acceptions que va prendre le mot culture au fil du temps suivant les différents courants de pensée. Puis nous essayerons de dégager quels sont les paramètres communs entre chacun d'eux, en tout cas s'il existe des invariants culturels avec lesquels nous allons pouvoir travailler pour cerner les contours de ce qui caractérise la culture néolibérale.

5.1) La fonction capitaliste de la culture.

Depuis que l'homme s'est attaché à étudier sa condition et celle qui l'a précédée, notamment depuis ce dernier siècle, le recours au mot culture est sans cesse évoqué pour traduire, expliquer, formaliser ce qui structure les conditions de l'homme dans la société.

Que ce soit en sociologie, en anthropologie, en philosophie... En psychanalyse, les définitions sur ce thème se sont multipliées tout au long des années pour tenter de compléter, autant que faire se peut, de saisir l'ensemble des aspects de la vie en société, de ce qui constitue la culture.

Si au départ la philosophie donne à ce mot un sens qui porte essentiellement sur ce qui est différent de la nature, c'est-à-dire de mettre en opposition ce qui retourne de l'acquis et non de l'inné, c'est surtout avec le développement de l'anthropologie et l'ethnologie dans la deuxième moitié du XIXe et au XXe siècle que la notion de culture va prendre une dimension considérable.

Ainsi, selon Gustave Klemm (1 802 – 1 867) anthropologue évolutionniste et homme de lettre allemand, le terme de culture inclut les coutumes, l'information, l'artisanat, la vie privée ou publique, en temps de paix ou de guerre, la religion, la science, l'art... La culture se retrouvent indéniablement à travers le lègs, la transmission d'une production, d'un procédé, d'une expérience à une autre génération. Une telle approche n'est pas, ni en contradiction, ni sans rappeler d'ailleurs les recherches en biologie et la publication de l'œuvre de Charles Darwin.

En 1871, Edward Burnett Tylor (1 832 – 1 917) tente de donner au terme de culture une dimension plus ethnosociographique et est convaincu, notamment grâce à un travail statistique considérable des phénomènes culturels dans un grand nombre de sociétés, que l'humanité tend vers un régime culturel unique, que la civilisation occidentale serait finalement le sommet de l'iceberg, un degré ultime de perfection culturelle et que tout ce qui en est différent serait antérieur et inférieur, c'est-à-dire n'aurait pas encore évolué suffisamment. Il définit la culture dans « *Primitive culture* » comme « ... *Un tout complexe qui comprend la connaissance, la croyance, l'art, la morale, le droit, la coutume et toutes les autres capacités acquises par l'homme en tant que membre d'une société* »²¹¹. Cependant il reconnaît que, la proximité spatiale de certains groupes pouvait faire l'objet d'emprunts et modifier le schéma de fonctionnement et d'évolution des sociétés. Le progrès par emprunt culturel sera à l'origine du courant diffusionniste. Tylor tente finalement dans un contexte historique imprégné de colonialisme d'édifier ce que Lévi-Strauss appellera plus tard des invariants culturels.

Par la suite, le travail de terrain et d'enquête des ethnologues, comme Bronislaw Malinowski (1 884 – 1 942), en intégrant dans leur quotidien différents groupes sociaux sur de longues périodes, en tant qu'observateur participant, va changer l'image et l'approche de cet objet d'étude qu'est la culture. Selon lui pour étudier une culture, elle doit être vécue. Influencé par Darwin, B. Malinowski pose le postulat « *que les instincts animaux sont les fondements de ces institutions sociales. Les activités humaines répondraient toutes à des besoins qui, en dernière analyse, sont biologiques. " Dans chaque type de civilisation, écrit-il dans « Une théorie scientifique de la nature », chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée et chaque croyance remplissent une certaine fonction vitale, ont une certaine tâche à accomplir, représentent une part irremplaçable d'un ensemble organique "*. *L'étude fonctionnaliste [de la culture] ne*

²¹¹ E. B. Tylor : « *Primitive culture I* », *Origine of the culture*, 1871, cité par Lise Didier Moulounguet in *L'acte culturel*, P 29, Editions l'Harmattan 75005 Paris, 1998

s'intéresse donc pas à l'histoire, son étude se fait dans une perspective synchronique, à partir des données contemporaines »²¹². Les études des cultures des tribus primitives et le courant impulsé par B. Malinowski en Grande Bretagne et Franz Boas (1 858 – 1 942) le père de l'anthropologie aux États-Unis, placera la stricte observation des faits et des comportements de culture au centre de l'étude en ethnologie. Le concept d'emprunts culturels est élargi et se voit renforcé, au-delà de la simple transmission, par des possibilités de changement de ceux-ci en fonction du contexte, d'acquisition d'une nouvelle valeur, d'un nouveau style, et par des mutations d'un groupe social à l'autre.

Élève de Boas, Bénédicte Ruth (1 887 – 1 948) va mettre l'accent sur un certain relativisme culturel et affirme notamment que « *la culture, comme l'individu, a un modèle plus ou moins consistant de pensée et d'action. Tous les hommes sont marqués par le style (cultural patterns) du groupe auquel ils appartiennent, qui détermine leur comportement. La culture n'est pas seulement une série d'éléments, c'est une manière de les intégrer* »²¹³.

Margaret Mead (1 901 – 1 978) travaillera également dans ce sens et dans sa publication de 1928 sous le titre de « *Coming of Age in Samoa* » fera même de la culture « *une abstraction, une vue de l'esprit. Ce qui importe, ce sont les individus qui reçoivent cette culture et la modifient. Méthodes d'éducation, structure de la personnalité adulte et patterns culturels forment un ensemble qu'on ne peut dissocier.* »²¹⁴. Avec Mead et Ruth, l'approche conceptuelle de la culture va passer d'une vision objectiviste, c'est-à-dire qui s'attache à décrire des pratiques, les formaliser, les schématiser, à une vision subjectiviste, c'est-à-dire qui, au-delà du champ des pratiques, tient compte au niveau des individus d'aspects psychologiques et moraux qui viennent renforcer le pattern culturel.

C'est avec l'école française et Marcel Mauss (1 872 – 1 950) qu'un cap va être franchi en anthropologie. Dans une publication intitulée « *Essai sur le don* », *forme archaïque de l'échange*, il insiste sur la nécessité d'avoir une vision globale. Selon lui l'objet d'étude des faits de culture doit être considéré à la fois dans leur dynamique et leur totalité, allant jusqu'à isoler la notion de « *fait social total* », c'est-à-dire des faits qui « *mettent en branle dans certains cas la totalité de la société et de ses institutions...*

²¹² André Akoun et coll. : *L'anthropologie, les dictionnaires du savoir moderne*, P 154, Collection publiée sous l'égide du centre d'Etude et de Promotion de la lecture (CEPL), 1972.

²¹³ *Ibid.* 156

²¹⁴ *Ibid.* 156

Tous ces phénomènes sont juridiques, économiques, religieux et même esthétiques, morphologiques, etc. Ce sont des "tout", des systèmes sociaux entiers, dont nous avons essayé de décrire le fonctionnement »²¹⁵.

Entre-temps la psychanalyse a participé l'élaboration de cette notion de culture, notamment lorsque Sigmund Freud tente de déconstruire l'hystérèse de l'humanité afin de voir quel incident serait à la base même de la culture. C'est-à-dire quel(s) phénomène(s) ancestral aurait(en) permis le passage de la nature à la culture. Son travail de fouille de l'inconscient va propulser la psychanalyse sur un terrain qu'elle n'avait jusqu'alors jamais investi à savoir : l'anthropologie et l'ethnologie. Dans cette étude particulière qu'il entreprendra en 1912-1913 dans « *Totem et tabou* », Freud va essayer de comprendre comment a émergé la civilisation, par quel(s) acte(s) l'homme passe de la nature à la culture, et quels en sont les reliquats psychiques ou les manifestations actuelles dans le développement sexuel des individus et des phénomènes sociaux.

Sa quête va le mener au constat que l'individu connaîtrait une sorte de prédisposition qui laisserait penser qu'il possède « *une pulsion naturelle à l'exogamie* »²¹⁶. Cependant, Freud en arrive à la conclusion que le meurtre et la dévoration du père de la horde ancestrale par ses fils pour s'emparer des femelles et consommer l'inceste, est l'acte initial qui va faire sortir l'espèce humaine de l'état de nature pour aller sur les voies de la culture. Les trois tabous (meurtre, inceste, cannibalisme) qui vont découler de cet acte initial qui fait rupture, seront à l'origine de la civilisation, mais aussi de l'ensemble des règles et des fondements moraux, sociaux, juridiques qui régissent toutes organisations et sociétés humaines : « *la société repose désormais sur une faute commune, sur un crime commis en commun ; la religion, sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale, sur les nécessités de cette société, d'une part, sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité, d'autre part* »²¹⁷.

C'est d'ailleurs sur cette question récurrente de la « *nature exogame* » des individus que Claude Lévi-Strauss (1 908 – 2 009) fonde son analyse des faits culturels à partir des *Structures élémentaires de la parenté*, ce qui lui vaudra d'être à l'origine du courant de

²¹⁵ *Ibid.* 157

²¹⁶ Voir chapitre 1.4 « Influence du parricide dans la sexualité ».

²¹⁷ S. Freud : *Totem et Tabou*, 1912-1913, P 205, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

l'anthropologie structurale. En combinant les méthodes de l'ethnologie avec celle de la linguistique et de la psychanalyse Lévi-Strauss pense « *qu'on peut interpréter la société dans son ensemble en fonction d'une théorie de la communication* »²¹⁸ et du système d'échange. Selon lui la culture d'un groupe n'est pas figée mais répond à des invariants structuraux. D'une part chaque élément ne peut subir de changement sans que les autres éléments n'en subissent un, et d'autre part il pense comme Edward Sapir (1 884 – 1 939) « *qu'il n'y a pas entre le langage et les phénomènes culturels de différence de nature* »²¹⁹. Pour Lévi-Strauss la question de la parenté et de la prohibition de l'inceste, en tant qu'invariant culturel, sera la clé de voûte de la structuration et du fonctionnement culturel des sociétés. Pour le dire autrement, la parenté et le système d'échange (des femmes notamment pour le mariage mais pas seulement) qu'elle met en œuvre sont à l'origine et constituent la base culturelle fondamentale de l'organisation et du fonctionnement social et de son équilibre. La parenté et la prohibition de l'inceste signifiant « *non pas interdiction de prendre une femme dans son groupe, mais obligation de donner une femme à l'autre groupe et droit d'en recevoir* »²²⁰, échange de femme qui serait « *semblable à un échange de signes qui organise la circulation totale et continue* »²²¹, semblable à la circulation du signifiant pour un autre signifiant.

Par ailleurs, selon Lévi-Strauss existent d'autres invariants culturels qui permettraient d'observer des différences structurelles entre une communauté et une autre, notamment entre les groupes dits homogènes et ceux dits hiérarchisés. Cet invariant est l'écriture, en général absente dans les groupes primitifs homogènes dits de tradition orale. Une des caractéristiques culturelles de ces groupes dits homogènes est d'avoir une organisation sociale avec à la fois absence de stratifications et un équilibre qui mettrait l'histoire en échec. Non pas que ces sociétés n'aient pas d'histoire, ni non plus une certaine culture de la généalogie des ancêtres, mais le souci d'équilibre passe par le face-à-face. Une place importante est accordée au patriarche ayant une longue expérience, ayant subi de nombreuses épreuves initiatiques et « *au courant des divers secrets concernant la vie en collectivité* »²²². Alors que, lorsque l'écriture est apparue, émerge avec elle la division en

²¹⁸ André Akoun et coll. : *L'anthropologie, les dictionnaires du savoir moderne*, P 160, Collection publiée sous l'égide du centre d'Etude et de Promotion de la lecture (CEPL), 1972.

²¹⁹ *Ibid.* 159

²²⁰ *Ibid.* 309

²²¹ *Ibid.* 309

²²² *Ibid.* 137

classe, « *qu'est ce qui s'est produit en même temps que l'écriture ? Qu'est ce qui l'a accompagnée ? Qu'est ce qui l'a peut-être conditionnée ? [...] le seul phénomène qui semble toujours et partout lié à l'apparition de l'écriture, [...] c'est la constitution de sociétés hiérarchisées, des sociétés composées de Maîtres et d'esclaves*²²³, des sociétés utilisant une certaine partie de la population pour travailler au profit de l'autre partie. »²²⁴ Ainsi, l'invariant culturel, "avec ou sans écriture", pose d'abord la question de la relation que le sujet entretient avec la temporalité et l'histoire, c'est-à-dire qu'à partir du moment où un sujet (et/ou une communauté) trouve la nécessité de laisser une trace symbolique du signe linguistique en vigueur dans le groupe culturel auquel il appartient, l'individu et la société vont pouvoir ordonner leur mode de fonctionnement pas seulement sur un axe horizontal mais également sur la verticale. Avec l'écriture la relation à la temporalité change et fait sortir la culture d'un rapport au quotidien à la fois par le legs scriptural du passé qui influence le présent et par l'espoir que le présent se perpétue dans les générations futures.

Enfin cet invariant culturel de l'acquisition de l'écriture pose la question des mécanismes sociaux et des systèmes de valeurs dans le groupe. De sorte que dans les sociétés dont le sens de l'histoire est très affirmé, on constate une organisation à fort pouvoir central, féodal, « *possédant des griots généalogistes* »²²⁵. Ce qui nous amène à constater que culture et gouvernement de la société s'inscrivent dans un couplage dans lequel culture et politique sont intimement liées. Ce couplage répond à une écologie où la parenté et l'organisation sociale déterminent les instances dirigeantes du groupe sous le haut consentement de la population et du système d'échange.

Au fil du temps de nombreuses définitions de la culture ont été données par différentes personnes ou instances nationales ou internationales (ONU, Unesco...). Ainsi, plus nous avançons pour tenter de délimiter les contours de ce qui entre dans la définition du mot culture et moins nous arrivons à cadrer ce qui la détermine. Nous pourrions continuer cet exposé à n'en plus finir sans pour autant avoir pu mettre en exergue ce qui fait acte de culture. Autant de personnes qui s'expriment sur ce sujet autant de définitions,

²²³ Note personnel : Il est probable que C. Lévi-Strauss emploie ces termes dans leur acception la plus courante, c'est-à-dire une acception imprégnée de culture néo-occidentale et non dans une approche psychanalytique qui relativise finalement l'aspect hiérarchique des deux postures, sans tenir compte de l'interdépendance nécessaire et l'équilibre qui existe entre les deux statuts, celui du maître et de l'esclave.

²²⁴ *Ibid.* 168 ; C. Lévi-Strauss : « *Entretiens avec Claude Charbonnier* », in *Lettres nouvelles* (Paris, U.G.N., 1969).

²²⁵ *Ibid.* 170

jusqu'à ne plus savoir finalement ce à quoi correspond ce mot. En ce sens, et compte tenu du matériel que nous avons dégagé et à disposition, c'est-à-dire sans nous opposer aux différentes acceptions qui lui ont été attribuées par les différentes recherches en anthropologie, nous allons essayer de faire ressortir quel serait in fine l'élément commun à tout individu et toute société, une sorte d'invariant culturel primaire, qui agit pour faire acte de culture et qui la détermine à la fois.

D'un point de vue d'ordre général, l'acte de culture a, dans la finalité de sa mission, de faire aboutir chaque individu qui compose le groupe à un type d'éducation dans laquelle s'expriment à la fois l'instruction, la formation et la personnalité de chacun. L'acte de culture doit jouer un rôle intégrateur tant au niveau du groupe que des rapports que le sujet entretient avec la hiérarchie et de la place qui lui est destinée, soit l'autorité. Au-delà du rapport à l'Autre qui s'exerce dans les domaines de la transmission des connaissances et de l'affectivité, les recherches en anthropologie et en psychologie s'accordent sur le développement de la personnalité d'un enfant « *dans la mesure où le milieu dans lequel il vit lui apporte, au bon moment, les apports culturels dont il a besoin* »²²⁶.

Pour ce faire, l'acte de culture ne pourra se réaliser que compte tenu de certaines balises que nous avons appelées avec Lévi-Strauss des invariants culturels, c'est-à-dire des objets qui permettent d'identifier selon quel type de structure les individus d'un groupe entrent en relation, selon quel système d'échange et de communication s'obtient la cohésion sociale, selon quelle loi le sujet, sujet de l'inconscient, est contraint d'advenir malgré la diversité culturelle, non pas que l'un des invariants ait plus d'utilité qu'un autre pour que se fasse l'acte de culture, ils sont tous des repères spatio-temporels définissant la structure et son mode de fonctionnement culturel.

Pour résumer, nous pouvons citer pêle-mêle les principaux invariants structuraux dont nous avons parlé : le don ou l'emprunt, la parenté, l'écriture, une organisation hiérarchique marquée ou pas et le consentement. Tous ces invariants vont permettre de régir l'ensemble des matériaux culturels malgré les différences qui existent dans les structurations possibles de ces matériaux. Les invariants sont comme une sorte de règle du jeu. Un jeu où plusieurs modalités d'expression sont possibles, mais elles doivent se conformer à des contraintes communes, ce que Lévi-Strauss appelle « *des lois*

²²⁶ *Ibid.* 139

universelles qui régissent les activités inconscientes de l'esprit »²²⁷.

Sur l'ensemble de ces points la psychanalyse n'est pas en contradiction, on peut même dire qu'elle a largement contribué à l'élaboration du concept d'invariant culturel, notamment Sigmund Freud avec la prohibition de l'inceste et Jacques Lacan en posant la structure du langage. Pour notre part dans un précédent chapitre de ce travail que nous avons intitulé « *Hystérèse, " droit phallique " et dettes* » nous avons montré plus spécifiquement combien la notion de don et de dette sont intimement liées à celle du temps et que si le don est originaire, le sujet se trouve placé devant une dette du sens qui toujours le précède. Nous sommes redevables infiniment dès que nous venons au monde. Tout don renvoie à une donation originaire, et si le don appelle un contre-don et compte tenu du décalage du temps, le don et la dette ne s'annulent jamais, il y a toujours un reste perdu ou sacrifié ; peut-être que la dette inextinguible provient non du don, mais de la donation originaire, primitive, ancestrale.

C'est là une autre façon d'aborder la question de la redevabilité du sujet à l'égard de la transcendance et de venir conforter l'hypothèse que tout acte devient acte de culture, si et seulement si, le décalage qu'il y aurait entre le don et la dette génère une plus-value, un profit, un fructus qui assure la répétition de l'acte au sein de la communauté qui a bénéficié du don, et fait culture. Et si nous avons à notre insu amalgamé la donation originaire dans le concept de la Chose avec la perte originelle, nous pouvons lier celui du don avec la question du signifiant, celui du contre-don avec l'objet « a » et le sentiment de redevabilité à l'égard de l'Autre avec la dette. « Don – dette – contre-don » façonne le lien social et le discours des individus dans leurs relations. Ainsi le signifiant occasionnerait la dette symbolique, le savoir une dette imaginaire et l'objet « a » une dette réelle. La dette doit être assumée par le sujet ou supportée par l'autre. Le don à venir sera finalement le résultat d'un don précédent, tout en sachant que le premier don fut permis grâce à la donation originaire et reconnue au titre dette symbolique principale (DS → S1 → S2 → S3...). À chaque cycle le sujet réinvestit le Réel par un nouveau don accessoire ou secondaire représentant une nouvelle dette symbolique (dette symbolique (DS) = dette symbolique principale + le fructus). Don ou dette ont la même connotation puisque s'en suit un sentiment de redevabilité qu'éprouve le sujet qui va l'amener à effectuer un don, un don pas nécessairement à celui envers lequel il se sent redevable, un don à un autre pour en faire un Autre. Ceci place le don et la dette sur le même

²²⁷ http://socio.univ-lyon2.fr/IMG/pdf/Texte_Levi-Strauss.pdf

niveau de l'échelle des valeurs, ou pour le dire dans les termes de la comptabilité financière, le capital investi pour l'un est égal à l'emprunt contracté par l'autre. De cette façon, le calcul ici présenté de la dette symbolique (DS) et qui conditionne l'acte de culture, a une forte ressemblance avec la fonction du calcul financier de la capitalisation d'un placement sur une certaine période et dont les formules sont les suivantes :

- Calcul d'un emprunt indivis à la $n^{\text{ième}}$ période : $D_n = D_0 (1 + t)^n$. [D_0 étant la dette initiale ou le don initial (originaire), " $1 + t$ " le coefficient multiplicateur du taux d'intérêt qui permet de calculer la plus value, " n " la période d'investissement].
- Calcul d'un emprunt indivis à la période zéro : $D_0 = D_n + (1 + t)^{-n}$. [D_0 étant la dette initiale, " t " le taux d'intérêt et " n " le nombre de périodes].

La fonction capitalistique de la culture chemine selon ce même système de placement capitalistique où la dette + l'intérêt produit lors de la période précédente est réinvestie sur la période suivante pour générer de nouveaux intérêts. Cette forme de rentabilisation de l'investissement par l'acte de culture vient à nouveau conforter l'hypothèse capitalistique de la culture. Pour le dire autrement, tout acte devient acte de culture, si et seulement si, le sujet y trouve son compte pour se sentir redevable. Ainsi, au-delà des invariants structuraux dont nous avons parlé précédemment, l'invariant initial à tout acte de culture, hypothèse que nous formulons ici, c'est la nature même de la fonction nécessairement capitalistique de l'acte pour qu'il advienne en tant qu'acte de culture.

De sorte que capitalisation et acte de culture sont intimement liés et que tout invariant structurel n'advient qu'au titre d'objet de contrainte universelle que parce qu'il est déjà lui-même objet sous la contrainte de la fonction capitalistique. Il fait à la fois partie de la règle du jeu de la capitalisation et objet de capitalisation lui-même. De sorte que si donner la vie c'est donner le signifiant initial, ce don issu d'une dette qui le précède, véhiculera avec lui l'espoir et seulement l'espoir que ce don produise à son tour dans le futur des fruits, ou de nouvelles vies, dans de meilleures dispositions. C'est un des principes de base de la vie sur terre et de la condition humaine qui se réalise par l'acte de culture. Ce principe de base de la fonction capitalistique de la culture se trouve être au fondement même de la confrontation entre deux types de culture, dans ce qu'on appelle le choc des cultures ou l'acculturation.

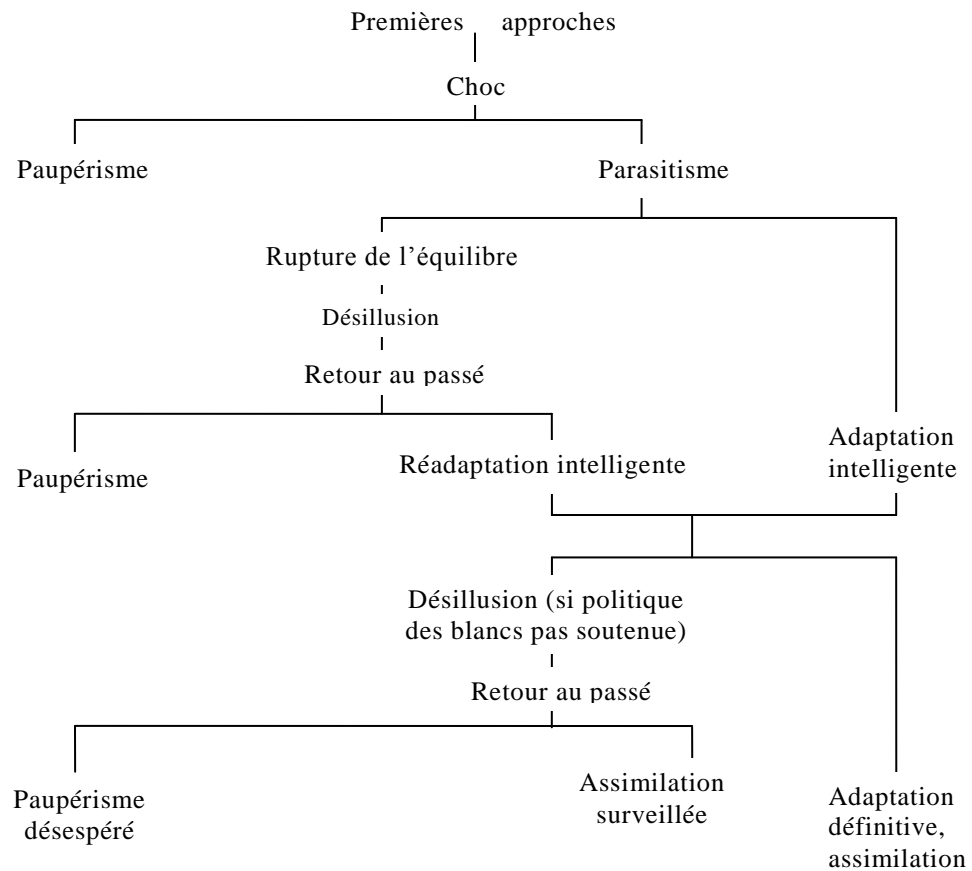
Adolphus Peter Elkin (1891-1979) Anglican membre du clergé, fut un influent anthropologue australien pendant la moitié de XX^e siècle partisan de l'assimilation des

aborigènes d'Australie. Ses travaux portaient sur les différents phénomènes de contacts culturels et d'acculturation, notamment sur la compréhension des dynamiques internes et externes qui se jouent suites aux contacts dans les changements des individus et des sociétés. Selon Elkin les changements qui interviennent lors de la rencontre de deux cultures répondent à ces deux dynamiques qui se conjuguent. La première relève d'une part de « *la diffusion d'éléments ou de complexes culturels agissant comme éléments de transformation au sein des sociétés "réceptrices" et d'autre part de phénomènes d'acculturation proprement dits, résultant des contacts globaux entre sociétés différentes. Dans le cadre de la dynamique interne, les changements prennent des formes différentes suivant que le changement touche l'ensemble de la société ou seulement un secteur de la société. Pour certains chercheurs, il est possible d'isoler un facteur dominant (évolution démographique, par exemple). Pour d'autres, les changements doivent être rapportés aux agents sociaux eux-mêmes. Pour d'autres enfin, le changement est le produit d'un processus cumulatif global : l'accumulation de modifications partielles provoque des changements affectant des secteurs de la société de plus en plus nombreux.* »²²⁸

Bien que l'étude d'Elkin tende à montrer quelles sont les implications phénoménosociologiques du choc des cultures et des changements culturels en Australie dans une vision pour le moins utilitariste, elle va néanmoins nous permettre de mettre en valeur notre hypothèse de la nature capitaliste de la culture qui vient en partie contredire le procès mis en valeur par Elkin. Les différents processus d'évolution et du changement culturel vont donner lieu à la construction du schéma d'A.P Elkin montrant les réactions entre la culture occidentale, surtout britannique, et aborigène selon des phases et des interactions.

²²⁸ André Akoun et coll. : *L'anthropologie, les dictionnaires du savoir moderne*, P 126, Collection publiée sous l'égide du centre d'Etude et de Promotion de la lecture (CEPL), 1972.

Phases de la réaction des aborigènes d'Australie



A.P Elkin : « *Réaction and interaction : a food gathering people and European settlement in Australia* », in *American Anthropologist*, vol. 53 (1951)

À travers ce schéma, nous pouvons d'ores et déjà constater dans la première phase un paradoxe qui consiste à faire de la population parente, soit les aborigènes qui étaient là les premiers, une population parasite alors que ce devrait être le contraire, vu que les colons britanniques sont les nouveaux arrivants.

De plus, nous pouvons observer qu'Elkin réduit en définitive la question de la culture à des problèmes d'acculturation auxquels s'ajoutent des phénomènes accumulatifs produit par la compétition entre les deux communautés, l'adoption de diverses habitudes, de coutumes, de pratiques sociales, politiques, économiques, par la population dominée. C'est-à-dire de réduire la notion de culture à la notion de mœurs plutôt que l'émergence

d'une vraie culture australienne qui proviendrait de la rencontre de deux cultures différentes (occidentale et aborigène) selon l'hypothèse d'une fonction capitaliste structurant la culture.

D'ailleurs, le contexte colonial dans d'autres pays a montré que la rencontre des cultures n'a pas toujours produit ni ce type de résultat, ni que la population dominante impose ses mœurs ou ses pratiques ou son rapport à l'autorité.

Dans « *L'impérialisme* », Hannah Arendt nous révèle la situation des Boers avant la seconde vague colonialiste vers la fin du XIXe en Afrique du sud, et montre comment finalement la population dominante Boers vint « *à occuper une position tout à fait analogue à celle des chefs de tribus indigènes dont ils avaient liquidé la domination. Les indigènes les reconnaissaient en tout cas comme une forme supérieure d'autorité tribale, une sorte de souveraineté naturelle à laquelle chacun doit se soumettre, si bien que le rôle divin des Boers avait autant été imposé par leurs esclaves que librement assumé par eux-mêmes [...]* Paresseux et improductifs, ils (les Boers) se contentaient de végéter, exactement comme les tribus noires végétaient depuis des millénaires [...] Les Boers vivaient de leurs esclaves exactement comme les indigènes avaient vécu d'une nature brute et intacte. »²²⁹ En d'autres termes, Arendt attire notre attention sur un point à ne pas négliger qui est celui de la reconnaissance d'une parenté ou plutôt d'une transcendance, c'est-à-dire dans ce cas précis, la reconnaissance d'une autorité supérieure qui va œuvrer par consentement à faire que la société parente se sente redevable à l'égard de l'autre société qui s'est installée. Faisant ainsi le lit à un discours dans lequel le sujet représenté par ses signifiants va par le savoir de l'autre produire une forme de culture, donner un nouveau sens à l'histoire, une nouvelle forme de patrimoine. Discours qui transporte le sujet de l'inconscient dans la logique du droit phallique qui est le sien, à savoir le droit phallique du Maître qui consiste à retirer suffisamment de fruit par la pratique de son discours sans pour autant user ni abuser du patrimoine dont il se sent redevable. À ce propos, Arendt nous confirme que contrairement « *aux Antilles, par exemple, une proportion d'esclaves aussi importante que celle qui existait au Cap aurait été signe de richesse et prospérité, tandis qu'au Cap l'esclavage était le signe d'une économie stagnante, dont le labeur était gaspillé sans aucune efficacité.* »²³⁰

²²⁹ Hannah Arendt : *L'impérialisme*, P 133 et 134, Editions Seuil Paris, 2006.

²³⁰ *Ibid.* 133, voir infra

De sorte qu'en Afrique du sud contrairement à l'Australie nous pouvons observer que la population colonialiste dominante n'a pas pu, pour ainsi dire, imposer telle quelle la culture dont elle était issue, ni non plus d'imposer l'ensemble de ses pratiques socioculturelles à l'autre, mais bel est bien d'emprunter ou d'accepter en donation par consentement réciproque le mode de vie et les rapports d'autorité existants de la culture parente.

De plus, Arendt ne manque pas de préciser que c'est particulièrement la situation de cette nouvelle société mise en place qui conduisit certains observateurs de l'époque, notamment britanniques, à conclure qu'« *ainsi l'Afrique du sud est-elle un pays étranger, non seulement en ce sens que sa position est absolument non britannique, mais aussi dans le sens beaucoup plus radical où sa raison d'être, en tant que tentative d'instauration d'une société structurée, est précisément en contradiction avec les principes sur lesquels les États de la chrétienté sont fondés.* »²³¹

L'émergence de la culture Boers va au-delà d'une simple accumulation d'avantage qu'aurait le dominant sur le dominé, car même si les pratiques en vigueur réduisirent l'indigène au statut de marchandise négociable, la culture Boers n'advint que parce qu'elle procurera un avantage partagé par l'une et par l'autre population.

Attention ! Avantage partagé ne veut pas dire que nous venions justifier les exactions commises à l'égard des tribus indigènes, ni non plus nier leur condition humaine, mais de montrer que l'hypothèse capitaliste de la culture, et c'est ce qui la différencie d'un ensemble de mœurs imposées, c'est qu'inévitablement elle renvoie psychanalytiquement à un type de discours, à la question de l'identification et de l'autorité, nous y reviendrons plus tard.

Pour poursuivre sur la voie de la reconnaissance, en parlant tout à l'heure d'assimilation des aborigènes en Australie, Elkin justifie finalement la disparition d'une culture au détriment d'une autre. Assimilation synonyme de disparition culturelle que l'on retrouve notamment dans les termes « *paupérisme, paupérisme désespéré, retour au passé... Assimilation surveillée, assimilation définitive...* »²³². Le procès Australien de

²³¹ *Ibid.* 133, voir infra

²³² Assimilation : Ce terme est un emprunt aux sciences du vivant qui désigne en physiologie les processus qui consistent à transformer pour un être vivant la matière en leur propre substance. En philosophie, l'assimilation consiste en l'acte de penser qui considère une chose semblable à une autre et qui donc ramène le différent au semblable. Les sens donnés à ce terme en matière sociale par la suite reprennent ces deux tendances : comme *processus de synthétisation* (c'est l'exemple du *melting-pot* qui fusionne des peuples anciens en un peuple nouveau) et comme *tendance à produire du semblable* à partir du différent. <http://lmsi.net/Integration-et-assimilation>

l'assimilation ne permet pas de poser la base capitaliste de la culture, dans le sens radical où l'on n'observe pas un enrichissement du patrimoine culturel vu qu'une des deux cultures va totalement disparaître. Disparition due non pas à l'intégration en partie ou en totalité des différents aspects culturels pour alimenter une nouvelle écologie culturelle, ni non plus en identifiant à quelle transformation l'une d'elle peut contribuer, ni non plus dans l'acceptation d'un rapport d'autorité où sont redistribués les rôles, mais bien au contraire d'observer l'absence totale d'une des deux cultures et l'absence de redevabilité réciproque qu'impose cet invariant primordial qu'est la fonction capitaliste de la culture. Au sens du discours, le colonialisme australien par son action d'assimilation qui consiste à faire disparaître l'autre ou de le formater dans ses pratiques, ce qui revient au même, est une façon de privilégier l'être au détriment du sens et de basculer dans un discours de type Universitaire. C'est-à-dire non pas d'ouvrir sur le réel un transport des signifiants à l'adresse de l'autre pour produire une nouvelle forme de culture, mais plutôt d'imposer son savoir à l'autre pour en faire un sujet conditionné à l'ancienne forme culturelle ou la forme culturelle dominante, pour le faire disparaître.

Dans le cas présent des Boers, là nous pouvons observer l'émergence d'une nouvelle culture qui résulte non pas d'une compétition entre deux communautés pour obtenir des gains cumulés de l'une sur l'autre même si des rapports de force ont existé, ni non plus de nier l'existence de l'une vis-à-vis de l'autre, ni de chercher à faire disparaître la culture parente et la remplacer par la culture nouvellement arrivée, mais de réinventer une nouvelle écologie culturelle trouvant ses fondements dans la sexualité et qui se base sur l'identification de principes déjà existants tout en préservant les mêmes rapports à l'autorité, pour faire en sorte que l'une comme l'autre population s'unissent, même si ce terme est un peu fort, tout en gardant leur identité dans un sort culturel commun.

La fonction capitaliste de la culture ne balaye pas les modalités d'ajustement des différents invariants culturels, elle fait en sorte d'enrichir le système parce que chacun des invariants structuraux continue à fonctionner selon le style qui était le sien ou à fonctionner en subissant avec le temps des modifications consenties par des apports nouveaux successifs.

De sorte que ce qui façonne la culture va être pendant un temps la cohabitation de deux cultures différentes qui vont, par le jeu de la sexualité et des identifications réciproques, par la naissance d'un sentiment de redevabilité et la soumission à un type d'autorité, se

conjuguer non pas en tant que culture comme pur résultat arithmétique ou pur résultat d'une causalité linéaire, c'est-à-dire l'ensemble comme *sigma* des parties, mais bien comme le produit d'une subtile combinaison d'identification dans une dynamique globale. Identification sous la médiation d'un trait commun qui à la fois commémore et prolonge les deux cultures par un lien d'autorité. Subtile combinaison où dans une vision holistique le "*Moi individuel*" a cédé son sort à un "*Moi collectif*".

Un "*Moi collectif*" qui se déclinera sous la forme d'un "*Idéal du Moi*" qui désormais chapote ou soumet l'ensemble des sujets. Car c'est bien autour de cette question du sens de l'histoire et d'un sort culturel commun – ou "*Surmoi culturel commun*" qui se perpétue dans l'histoire – que s'édifie la fonction capitaliste de la culture, c'est-à-dire qu'elle se fonde, pour contredire Elkin, non pas sur un principe d'immanence, mais sur celui de la transcendance.

Pour résumer, l'acte ne peut advenir qu'en tant qu'acte de culture que s'il entre dans le champ d'application de la fonction capitaliste de la culture. Acte sexuel garanti par le droit phallique du discours du Maître qui véhicule et contribue à la dynamique patrimoniale de la culture. Fonction capitaliste de l'acte qui permet également de faire la distinction entre ce qui retourne de la pratique, de l'habitude, des mœurs et ce qui retourne de la culture. Ou pour le dire autrement, de nous permettre de repérer les pays dits de culture et les pays dits de mœurs, les activités culturelles et les activités liées aux mœurs etc.

Cela ne veut pas dire qu'un pays n'étant pas un pays de culture ne puisse avoir de courants culturels au sein même du pays et qui coexistent sans pour autant s'enrichir dans une culture commune. Faisant en sorte que le "*Moi*¹", le "*Moi*²"... le "*Moi*ⁿ" ne se conjuguent pas mais s'additionnent. Et donc dans une vision causaliste, définir un pays de mœurs par la fonction sigma de la formule mathématique suivante :

- Pays de mœurs = \sum des courants culturels

Alors que dans un pays dit de culture, comme le "*Moi*¹" et le "*Moi*²"... Le "*Moi*ⁿ" se conjuguent tout en préservant l'intersubjectivité issue de leur confrontation, de cette conjugaison va par la fonction capitaliste produire un enrichissement qui alimente désormais un nouveau socle identitaire commun, non pas en refoulant la culture du passé de chacun, mais parce que ce nouveau socle identitaire commun est le fruit, la plus-value qui résulte de cette confrontation. Il ne s'agit pas non plus de plus-value suscitant

l'accumulation bête et simple de plus-values, mais de faire en sorte que par une contribution réciproque puisse s'opérer une reconnaissance identitaire commune et qui perpétue le sort dans lequel le "Moi ¹", le "Moi ²", ... le "Moi ⁿ" se sont investis et par lequel ils se sentent redevables au titre d'une dette commune. De sorte que la plus-value dans un pays de culture n'est pas à être considérée comme une simple accumulation mais, dans sa plus pure radicalité, en tant que bénéfice qui provient à la fois de la plus-value mais aussi de la prise en charge des contraintes culturelles. Et donc, dans une vision holistique ou synergique, définir la culture d'un pays par la formulation mathématique suivante :

- Culture = \prod des courants culturels²³³

Nous avons vu dans ce chapitre que la fonction capitaliste figure désormais dans la catégorie des invariants. Que le propre de la fonction capitaliste est d'être une dynamique structurelle qui assure au système culturel de consolider ses bases fondamentales culturelles par des enrichissements multiples ou multiformes qui ne remettent pas en cause la pérennité culturelle des diverses communautés dans la société où elles s'expriment, mais de les renforcer pour qu'une culture commune advienne tout en la structurant²³⁴.

D'autre part, nous avons vu que pour qu'il y ait culture, il faut qu'il y ait un discours dans le réel qui soit le plus représentatif de la fonction capitaliste en faisant la promotion d'un discours favorisant la sexualité, l'intégration et non l'assimilation, en l'occurrence le discours du Maître semble le mieux s'y prêter, discours où le sujet capital est celui de l'inconscient et de la vérité de son désir, au détriment du discours Universitaire²³⁵ dont la vérité du désir se traduit par la forclusion d'une dette symbolique qui devient finalement inexistante et augure que son remplacement se fera sous la forme d'une dette imaginaire qui devra trouver dans le Réel l'élément exigible destiner à son acquittement total.

L'objet exigible devra supporter la part de dette réelle qui sera d'autant plus tyrannique

²³³ Se lit « la culture est égale à la fonction \prod des courants culturels ».

²³⁴ La culture « andalouse » est un parfait exemple d'application de fonction capitaliste de la culture, en ce sens où cette culture est héritière à la fois de culture chrétienne pratiquée en Espagne et au Portugal, de culture afro-berbère et des cultures arabes du Maghreb.

²³⁵ Voir P130 de ce travail : « Dette et droit phallique dans le discours de l'Universitaire ».

qu'elle représente pour le sujet Universitaire qui impose son savoir culturel la part de jouissance culturelle à laquelle il ne veut absolument pas renoncer à la castration. Cette dette réelle telle quelle s'applique dans le droit phallique du discours de l'Universitaire n'est finalement que le résultat d'un défaut de reconnaissance de sa dette symbolique et tente de régenter la vie psychique de la communauté culturelle sous domination.

De sorte que "*fonction capitalistique*" ne veut pas dire que la structuration d'une culture entre forcément dans le champ lacanien du discours Capitaliste, nous dirons plutôt qu'il est une forme déviante de la culture par ce discours et de l'accès au langage. Cela veut dire aussi que nous ne devons pas faire un grossier amalgame entre fonction capitalistique et les structures de gestions, de l'administration ou l'organisation financière d'un pays, même si l'invariant capitalistique a sa part de responsabilités dans l'édification de celles-ci. De même que nous pouvons observer – donc en fonction de notre propre subjectivité – des formes déviantes que peut produire l'appui insistant d'autres invariants dans leur façon d'être considéré dans leur application particulière dans certaines cultures ou pratiques sociétales (ex : l'invariant écriture pouvant occasionner une société bureaucratique...), de même l'invariant fonction capitalistique peut produire ses propres déviations est faire passer, par exemple la thésaurisation, c'est-à-dire l'accumulation individuelle pathologique de biens, avant la question de la rentabilité ou l'enrichissement collectif. D'ailleurs l'amalgame qui peut être fait entre fonction capitalistique dans la culture – qui dynamise le lien social et le mouvement – et la thésaurisation a considérablement amoiché le signifiant " capital " et certains de ses dérivés, voir même castrer les sujets d'une part importante des représentations qui les constituent.

En effet, de nos jours, le signifiant " capitalistique " est dans certaines sphères politico-intellectuelles manifestement de connotation très négative, et renvoie à une signification qui est lourde en événements mais tronquée. C'est aussi le but, ou plutôt, le sens de ce travail que de tenter de rendre une certaine légitimité à des signifiants qui ont eu ces derniers temps et compte tenu d'un contexte politico-économique particulier une vie difficile, et que si le signifiant " capital " (la tête) renvoie bien souvent des significations ou à des concepts de l'ordre du économique-financier, c'est en galvauder le sens. En effet, réduire " la tête " à ce type de signifiés, c'est déjà capituler (perdre la tête) face aux enjeux culturels qui sont les nôtres, c'est se priver finalement dans l'accès au langage d'une part essentiel du point de capiton (grosse tête), c'est au risque d'être

caput (tête en latin), d'accepter une condition de sujet misérable en limitant son champ du fantasme et de sujet de l'inconscient, vu qu'il en a été en partie décapité (couper la tête).

5.2) De la fonction capitalistique au capitalisme économique.

Dans le chapitre précédent, nous avons pu établir que la structure d'une société de culture se trouve engagée par une fonction qui régit à la fois les règles d'implication des invariants culturels et dynamise leurs interactions en vue d'enrichir un système culturel global. L'acte advient en tant qu'acte de culture par les mécanismes de la fonction capitalistique qui s'introduit par un type de discours. Ce discours est celui du Maître qui remplit pleinement les prérogatives qui sont les siennes au regard du droit phallique et à la constitution du lien sexuel entre les sujets.

Cet invariant « fonction capitalistique » peut avoir comme tout autre invariant ses propres déviations sous l'influence d'un autre discours, celui de l'Universitaire par exemple, qui est investi par d'autres prérogatives phalliques qui contribuent à la constitution d'une société de mœurs au détriment d'une société de culture.

Au-delà de l'émergence de la culture et de ses applications dans les divers domaines dont nous avons pu au travers des différentes recherches en anthropologie et en ethnologie en faire des descriptions dans le chapitre précédent, la fonction capitalistique de la culture trouve matière à déclinaison dans les modalités de gestion du système d'échange dans toutes les sociétés.

C'est-à-dire que quel que soit l'influence que peut avoir le système de change mit en place dans une structure de parenté particulière, l'échange ne s'opérera que s'il profite à la fois à la communauté et aux individus qui ont contracté l'échange. Et tout échange qui déroge à ce principe capitaliste ou cette structure capitalistique met en péril la culture dans laquelle il s'est produit.

Ainsi, quel que soit le champ dans lequel s'organise le contrat d'échange, il doit avant tout répondre aux impératifs capitalistes de sa fonction, y compris dans le champ de l'économico-politique et de la finance. D'ailleurs, lorsque Michel Foucault prononce au collège de France en 1979 son cours intitulé « *La naissance de la biopolitique* », il s'inscrit tout à fait dans le schéma conceptuel de la fonction capitalistique, notamment

quand il dit « *qu'il n'y a qu'un capitalisme, un capitalisme qui est défini par, précisément, la logique unique et nécessaire de son économie, et par rapport à ce capitalisme, on peut simplement dire que telle institution l'a favorisé ou telle autre l'a défavorisé.* »²³⁶

En fait, ce que nous dit Foucault dans cette citation, c'est que le capitalisme est partout, et que selon le type de société auquel nous avons affaire, il aura ses propres déclinaisons. Ce n'est pas parce qu'en occident ou d'autres pays, il s'organise, il se module autour de « *la logique du capital et de son accumulation* » notamment dans des espaces libéraux, néolibéraux ou ultralibéraux, qu'il y a plus de capitalisme dans ces espaces que dans d'autres. Le capitalisme en tant que "dérivée" de la fonction capitaliste n'est pas un but recherché par tel ou tel système, un objectif à atteindre, il est un moyen, il est une logique de gestion du système d'échange.

Ce qui peut différencier finalement tel ou tel système politique se trouve finalement dans les modalités d'applications de ce capitalisme économique, comment des instances politiques le mettent en œuvre, mais aussi dans quels domaines de la vie des individus et de la société les instances politiques vont accentuer sa prégnance sur les acteurs qui l'utilisent, « *on a un capitalisme épanoui ou on a un capitalisme entravé, mais de toute façon on a le capitalisme.* »²³⁷

Alors bien entendu, lorsque Foucault prononce ces paroles il ne peut encore parler de fonction capitaliste vu que cet invariant structural vient d'être ici conceptualisé, de plus le travail de Foucault cette année-là se focalise sur l'appui de la fonction capitaliste dans son rapport à la gouvernementalité libérale et néolibérale notamment des applications du capitalisme dans les domaines de l'économie, du social, de l'administration et du juridique de "la société occidentale". Ainsi lorsqu'on parle de capitalisme cela renvoie inévitablement à un mode de gestion des échanges et des normes, des règles mises en place pour gérer l'activité économique. Cela n'a pas forcément de lien avec la question de l'accumulation excessive de capitaux qui elle serait plutôt du côté de la déviance voir même d'un discours pathologique comme celui du capitaliste tel que l'a nommé J. Lacan. Discours qui par sa dynamique névrotique en bande de Möbius n'admet aucune perte, aucun refoulement, mouvement infini qui sollicite chacun de ses éléments jusqu'à la rupture. Et comme le réel est source de

²³⁶ M. Foucault : *Naissance de la biopolitique*, P 170, Editions Seuil, Gallimard, 2004.

²³⁷ *Ibid.* 170

rupture, le discours du capitaliste est finalement un discours qui en défiant le réel œuvre à son propre anéantissement.

De sorte que si l'on se place à l'époque de la chasse et de la cueillette, du troc, de la monnaie métallique et des grands empires d'orient et d'occident, plus tard au moyen âge, puis à la période de la renaissance avec l'apparition de la lettre de change et de ce qu'on a appelé le capitalisme marchand, jusqu'à nos jours avec les échanges mondialisés par le biais de la monétique, enfin quel que soit le type de gouvernamentalité qui était ou qui est encore en vigueur, l'ensemble des sociétés et leur système d'échange ont été et seront toujours sous la logique de la dérivée de la fonction capitaliste appelée capitalisme et de ses variantes. Pour le dire autrement si la fonction capitaliste de l'acte de culture est la cause, le capitalisme économique en est un effet.

Ainsi ce qui peut différencier tel ou tel capitalisme est finalement le degré d'implication des instances gouvernementales dans le mode de gestion et des règles qui organisent le capitalisme, du tout... Au rien, mais aussi des impératifs objectaux qu'elles ont fixés en matière de réalisations économiques et sociales.

Bien plus, la différenciation entre telle ou telle organisation capitaliste correspond à des types d'interventions différentes par l'intermédiaire de limitations. La raison gouvernementale sous l'influence des acteurs économiques va mettre en œuvre des limitations pour gérer sa logique du capitalisme économique. Ainsi sur l'axe du capitalisme économique peut se développer différentes approches du capitalisme économique.

D'un capitalisme dont les instances gouvernementales le soumettent à un maximum d'intervention, notamment sur les instruments qui régulent le marché, jusqu'à un capitalisme totalement libéré qu'on appellera "laisser-faire".

Un capitalisme qui va d'un interventionnisme "absolu" – qu'on peut dire même absolu par contraintes physiques – avec un système de planification qui agit sur tous les éléments régulateurs. Ce système fut largement inspiré de la théorie philosophique communiste de Marx (1818-1883) et de son analyse, il est une réaction à la logique du capitalisme de son époque qui faisait une place prépondérante à la question de l'accumulation ; jusqu'à un capitalisme dépourvu de toutes limitations sur les régulateurs comme l'ont préconisé avant Marx des philosophes libéraux comme Adam Smith (1723-1790), David Ricardo (1772-1823), mais aussi de l'époque de Marx avec John Stuart Mill (1806-1873)...

Les principes de base du libéralisme posés par les philosophes libéraux mais aussi par

des hommes politiques comme Benjamin Constant (1767-1830) étaient à la fois de rompre avec l'absolutisme monarchique en séparant les pouvoirs pour poser clairement la limitation de l'État et de libérer le marché en le soumettant à une seule loi, celle de l'offre et de la demande. L'ambition était également de garantir l'expression des droits individuels, favoriser le profit et son accumulation. C'est-à-dire de repenser toute l'organisation gouvernementale d'un pays pour à la fois maintenir un équilibre institutionnel afin d'éviter un retour soit à la tyrannie monarchique, soit à "l'anarchie" révolutionnaire et mettre en œuvre un système d'échange qui a pour loi de limiter au maximum toutes lois interventionnistes étatiques qui pourraient contraindre les acteurs qui interviennent dans l'activité économique. Pour reprendre Foucault « *de poser clairement le principe de l'autolimitation de la raison gouvernementale* »²³⁸.

En somme, de poser comme facteur d'ajustement non plus des règles de références juridiques, pour gérer une rencontre à valeur économique, ni non plus comme facteur d'ajustement la force physique pour que les règles juridiques prennent la domination sur les règles économiques, ni comme facteur d'ajustement à la prise en compte de la nécessité du besoin économique ou sociale en agissant sur l'un ou l'autre, mais la prise en compte d'un facteur psychologique.

Ce facteur psychologique devra régler les rapports d'échange des agents issu de leur confrontation marchande sans pour autant avoir de fondements concrets, comme une sorte d'illusion, susceptible de varier en fonction de la rencontre et du moment, facteur psychologique issu directement de la concurrence entre une offre et une demande qu'on appelle le prix du marché²³⁹. Pour le dire plus simplement, dans un tel système

²³⁸ *Ibid.* 22

²³⁹ Nous sommes pleinement conscients qu'en définissant le prix du marché comme un facteur purement psychologique de venir à l'encontre de nombreuses théories économiques.

Notamment la théorie marxiste dans laquelle le marché n'est, en fait, que le résultat d'un processus intégré dans une vaste planification de la production et la répartition des biens. Société communiste planifiée qui utilise comme étalon pour la fixation du prix le salaire. Et comme le salaire est indexé sur le temps de travail, c'est donc le temps qui sert de référence à la fixation du prix d'une chose. Réduisant ainsi la valeur d'une chose à sa valeur travail. De sorte que dans la société communiste une heure d'une vie en vaut une autre et ce quelque soit les personnes.

À contrario les théoriciens libéraux ont défini le prix du marché en fonction de la rareté des ressources naturelles, de la valeur des biens et des services en fonction du coût de revient, le savoir faire, des notions de rentabilités... et feraient la valeur des choses.

Cependant au final, la question du prix à fixer, n'est pas comme le prétend A. Smith une indexation sur la valeur d'un bien afin d'assurer sa reproduction. Dans l'économie de marché, lieu de la confrontation d'une offre et d'une demande, le prix n'est que la représentation d'une estimation qualitative et quantitative d'une chose pour quelqu'un avec son histoire et ses désirs. C'est-à-dire d'une valeur toute en subjectivité qui va à l'encontre d'une autre subjectivité dans un rapport möbien. Et ce n'est que lorsque les parties dans leur propre jugement, dans leur propre subjectivité, arrivent à une sorte de formation de compromis que sera adjudgé le prix de la chose. Mais de toute façon la valeur du bien reste pour un individu que la représentation qu'il se fait de la

d'échange, le besoin n'est satisfait que s'il est solvable au regard du marché et rien ne peut justifier l'intervention de l'État pour le satisfaire.

Entre ces deux extrêmes, la société planifiée de type communiste et la société libérale de type "laisser faire" vient se loger toutes sortes d'aménagements du capitalisme, notamment un capitalisme interventionniste que théoriseront durant la première moitié du XXe siècle l'économiste britannique John Maynard Keynes (1883-1946) et dans lequel il préconise, pour qu'il puisse survivre à lui-même, la fin du "laisser-faire" et du libéralisme qui ne procure finalement qu'un déséquilibre permanent en une succession de « crises ». Keynes propose que les instances gouvernementales (les pouvoirs publics) interviennent directement par des mesures politiques, donc des limitations politico-juridiques, dans la vie économique et sociale de la société. Non pas pour revenir à une planification absolue de type communiste, ni non plus d'entraver le jeu du marché et de la concurrence, ni de fausser le jeu de l'offre et de la demande par des limitations de type protectionniste, mais seulement pour garantir un " juste " niveau d'équilibre entre les divers protagonistes qui interviennent sur l'activité économique de fixer des règles du jeu. C'est-à-dire de faire en sorte que l'institution gouvernementale puisse en prévision d'éventuels déséquilibres ou crises d'agir sur tel ou tel régulateur du capitalisme économique. Ainsi, l'objectif de la théorie Keynésienne n'est pas à rejeter toute forme d'accumulation, mais bien au contraire de faire en sorte que toute accumulation puisse se libérer à nouveau, que l'accumulation ne soit pas synonyme de thésaurisation mais profite au maintien des équilibres, notamment en activant le "Switch" de la répartition ou redistribution sociale et qui selon Pierre Laroque²⁴⁰ aurait une certaine neutralité économique. En d'autres termes, la modalité interventionniste

représentation de la valeur du bien ou du service. Alors que l'adjudication soit le fruit d'une enchère ascendante, descendante, sous pli caché... d'un marchandage, le prix dans l'économie de marché n'a de valeur que pour ceux qui s'obligent dans leur contrat à payer le prix.

Entre ces deux conceptions (communiste et libérale) de la valeur des choses et de leur prix, nous observons que dans l'économie interventionniste à des degrés divers, la valeur d'un bien ou d'un service sera fixée en fonction de la nécessité, du besoin, de l'aspect vital que représente la chose pour l'individu ou la société.

²⁴⁰ *Ibid.* 217, Pierre Laroque, conseiller d'Etat en France, directeur général des assurances sociales au ministère du travail, est chargé par Alexandre Parodi délégué général du Comité de libération en France occupée et Ministre du Travail et de la Sécurité sociale dans le gouvernement de Gaulle entre le 9 septembre 1944 et le 21 octobre 1945, d'élaborer le plan de la sécurité sociale. Lors d'une conférence prononcée au club « Echos » le samedi 6 novembre 1948, in « *La Sécurité sociale dans l'économie française* », P 17, il tient les propos suivants : « ... l'augmentation des charges sociales a été intégralement prélevée sur les salaires, et [...] n'a par elle-même aucunement grevé les prix de revient de l'économie. En réalité, la Sécurité sociale se borne à redistribuer une fraction de la masse des revenus des salariés. » Peu après il ajoute qu'« on peut même aller plus loin, et prétendre sans paradoxe que la Sécurité sociale a permis un allègement des charges qui pèsent sur l'économie du pays, en évitant des augmentations de salaires qui eussent été sans elles importantes et difficilement évitables. »

dans le capitalisme consiste dans son application à interférer dans le domaine de l'économique par des mesures à caractères sociales afin de pérenniser le système d'échange sans pour autant venir déséquilibrer ou fausser le marché et le jeu de la concurrence, de coller autant ce faire que peut aux principes de base de la fonction capitaliste de la culture dans les domaines de l'économique et du social.

La fonction capitaliste de la culture pose finalement le problème d'une rationalité gouvernementale qui sache articuler le politique et le juridique pour instaurer des limitations dans son rapport à la liberté d'application du capitalisme économique et de sa régulation. Elle a pour effet dans l'art de gouverner de proposer en définitive un savant dosage entre les libertés individuelles accordées à autrui et réciproquement, qui seront inversement proportionnelles au sentiment d'insécurité que suscite autrui et réciproquement. Le degré de limitation de l'expression du capitalisme économique sera inversement proportionnel à celui de l'intervention de l'état ou du gouvernement dans la société.

En ce sens, il nous semblera plus judicieux de parler de gouvernance que de gouvernement vu que l'expression de ce dernier se voit également sous l'emprise de limitations imposées soit par des acteurs économiques ou soit par des autolimitations pour favoriser expression des agents économiques. De sorte que la fonction capitaliste de la culture implique dans l'art de gouverner – ou la gouvernance – de mettre en œuvre un dispositif de gestion des contraintes dont la logique basale est la limitation à des degrés variables « *dont il ne faudrait pas croire que [ceux sont des] limitations de nature tout à fait différente du droit. [Ceux sont des] limitations qui [sont] malgré tout et toujours des limitations juridiques.* »²⁴¹. Pour le dire autrement, nous aurions sur un continuum les bases juridiques du capitalisme qui va du despotisme le plus pure par une intervention étatique dans tous les aspects de l'économie et du social dans une planification juridique omniprésente, à un " état gendarme " qui conserve seulement des droits régaliens (L'armée, la police et la justice) ; et comme alternative nous aurions " l'état de droit " qui impose à la puissance publique que ses actes soient « *encadrés dans des lois qui les limitent par avance. La puissance publique agit dans le cadre de la loi et ne peut agir que dans le cadre de la loi.* »²⁴².

²⁴¹ Ibid. 39

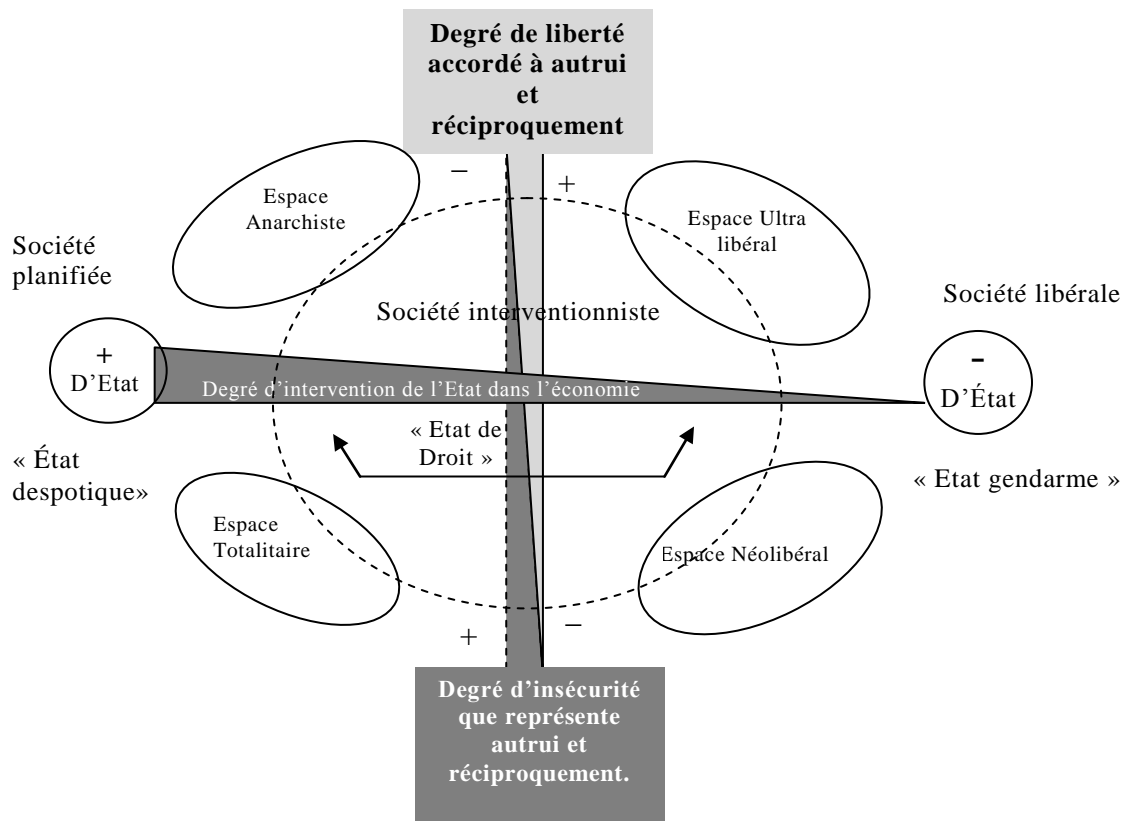
²⁴² Ibid. 174

En effet dans la fonction capitaliste de la culture sur le versant du capitalisme économique s'institue un lieu de vérité par lequel on observe cette application du droit corrélée en fonction du degré de liberté versus insécurité. Corrélation qui démontre que plus le degré de liberté va en s'accroissant plus le droit, et ce quel que soit l'alternative juridique choisie, plus il est un encadrement flexible dans ses rapports à l'individu. Un encadrement flexible en termes de préconisations qui laissent à autrui une marge de manœuvre plus ou moins grande dans ses comportements et ses pratiques au sein de la société. A contrario, plus le degré d'insécurité augmente (et donc plus le degré de liberté diminue) plus le droit sera constitué d'obligations, de normes, de contraintes, de relations contractuelles mises en œuvre pour la gestion d'autrui. Cela sera vrai tant dans le domaine du social, que de l'administratif, que de l'économique.

Alors ce lieu de vérité qui trouve des degrés variables limitatifs dans le jeu capitaliste, par lequel s'expriment des limites réciproques entre le politique et le juridique, ce lieu qui résulte à un moment donner à une confrontation psychologique dans le réel entre une offre et une demande, ce lieu de vérité est le marché.

Car en instituant le marché comme l'objet d'une rencontre entre une demande implicite que nous avons appelé l'offre et une demande explicite, qui est en fait une demande implicite puisque toute demande à l'adresse de l'Autre ne peut jamais s'exprimer clairement, va par la fonction capitaliste de la culture se décliner sous la forme d'un capitalisme concrétisé par une valeur intermédiaire qu'est l'argent. Capitalisme financier dont la logique politico-juridique va soumettre, va régenter la vie économique des individus dans la société. De sorte que si dans cet espace de vérité appelé le marché, la fonction capitaliste trouve des appuis dans le réel, le marché est alors ce lieu de vérité dans lequel le capitalisme économique en est la règle. Dès lors, Le continuum du capitalisme économique peut se représenter symboliquement par un axe horizontal sur lequel varient les limitations de la liberté économique inversement proportionnelle à l'intervention étatique.

Schéma de l'organisation politico-économico-juridique de l'espace capitaliste



Tout d'abord ce schéma montre clairement, comment en fonction du degré d'intervention de l'État dans la vie économique, peuvent s'agencer différentes formes de capitalisme et comment la déclinaison des limitations promeut trois formes juridiques de l'État : L'État despotique, l'État de droit et l'État gendarme.

Également comment au niveau de l'individu peuvent s'appréhender à la fois la question de la liberté et celle de l'insécurité. Deux questions inversement proportionnelles et qui dans leur originalité ne prennent pas en compte le sentiment de liberté ou d'insécurité propre à l'individu à son propre égard, par une approche de soi pour soi, mais plutôt d'une évaluation de ses propres sentiments en fonction de comment le sujet appréhende l'autre. C'est-à-dire par un jeu de miroir, que ce qu'un sujet s'autorise à lui-même est inversement proportionnel à ce qu'il appréhende de l'autre. Ainsi plus j'accorde de liberté à l'autre, moins celui-ci représente un agent insécure pour moi et comme cela est supposé réciproque alors mon degré de liberté dans la société augmente. Ainsi, cette approche novatrice, par le couplage liberté versus insécurité, permet de rompre ou plutôt de s'affranchir une bonne fois pour toutes de l'analyse de la liberté en termes

d'autonomie personnelle, en fonction de la propre analyse personnelle du sujet sur la question de son autonomie, même si elle ne la refoule pas complètement. Disons que cette question de l'autonomie personnelle reste sous-jacente à la question d'un ajustement de l'autonomie que je confère à l'autre et réciproquement.

De plus, en formulant les choses de cette manière, le rapport à l'indépendance du sujet n'est plus seulement un discours personnel, mais bien le fruit d'une rencontre entre les aspirations du sujet et d'une réalité sociale. De sorte que tout discours, sur des "droits naturels" imprescriptibles qui fondent la liberté comme un droit inaliénable, se trouve caduc puisque déjà le degré de liberté qui est supposée à l'autre est contre balancé par le degré d'insécurité que le sujet représente vis-à-vis d'autrui et réciproquement, mais également caduc puisque l'individu et le sujet se trouvent confrontés à une tierce contrainte qui est celle du degré de limitation qu'impose la société dans laquelle ils évoluent.

Cette approche de la liberté versus insécurité versus réalité politico-juridique s'affranchit également de tout discours sur la liberté qui tient plus de la réalisation d'un idéal, d'une utopie qui implique le sujet narcissiquement dans sa résignation ou sa frustration sans pour autant les rejeter puisque la trilogie du schéma de l'organisation politico-économico-juridique de l'espace capitaliste conforte le sujet dans sa scission.

Enfin, en ce qui concerne le discours sur la libération du sujet, là encore, le sens se confronte au non-sens puisque ce discours sur la libération qui tend à appréhender la liberté en apportant toujours plus de signification à ce concept de manière positive se trouve en retour contrer par les signifiants de l'autre et de l'Autre, ce qui fera dire à Lacan que « *ce qui fonde en effet dans le sens et le non-sens radical du sujet, la fonction de la liberté, c'est proprement ce signifiant qui tue tous les sens* »²⁴³.

Bien plus, en opposant finalement le degré de liberté à celui de l'insécurité dans un rapport économique-juridico-politique, nous venons faire un contre pied au sens commun à la question de la liberté qui en fait un concept positif et qui tend à nous faire oublier qu'en fait la liberté n'est pas le fruit d'une conquête, d'acquis, de vivre par excès, mais que le sujet, dans son rapport à l'autre, est sous l'influence d'un concept négatif à valeur libératoire. C'est-à-dire pour reprendre l'approche kantienne de Lacan d'une « grandeur négative »²⁴⁴ dont le support qui donne sa valeur à la liberté réside dans la relation que

²⁴³ J. Lacan : « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », P 280, Editions du Seuil, 1990.

²⁴⁴ *Ibid.* 281

le sujet entretien avec la castration et l'interdit de l'inceste, autrement dit, qui a pour incidence négative que le sujet se soumette dans son discours aux prérogatives du droit phallique du Maître et/ou de l'Analyste qui par nécessité règle la jouissance du sujet dans la structuration de son désir, désir par lequel en faisant entrer positivement le phallus, le sujet accepte la division et donc la perte.

De sorte qu'aux extrémités de l'axe vertical qui décrit le degré de liberté versus degré d'insécurité se trouve le sujet dans un rapport à la société, dont les modalités d'expressions laissent penser qu'elles tendent à se rejoindre et pourtant elles sont de polarisation si différente.

En se conformant à l'adage selon lequel *"la liberté de chacun s'arrête là où commence celle d'autrui"*, nous pourrions constater qu'en poussant vers le haut, à son paroxysme, le degré de liberté, cela suppose que le sujet accepte de conférer à l'autre la plus grande marge de manœuvre narcissique jusqu'à nier ses propres limites du Moi. D'accepter toutes les intrusions dans son réel par l'autre et cela en supposant que ce soit réciproque. N'étant plus capable dans cette position de poser clairement des limites entre le moi et l'autre ou le Moi le non-moi, l'intégrité du sujet ne pourra être conservée qu'en augmentant la distance dans le réel avec l'autre, et réciproquement, jusqu'à l'isolement total.

Isolement du sujet qui le contraint finalement à couper physiquement toute relation avec l'autre pour garantir à la fois un maximum de liberté en n'empiétant pas sur la liberté d'action de l'autre, et d'autre part l'isolement en effaçant toutes les limites puisqu'elles n'ont plus lieu d'être, le sujet ne risque pas d'imposer à minima un sentiment d'insécurité à l'autre et cela réciproquement. Pour résumer, la liberté absolue accordée réciproquement ne mène in fine qu'à un isolement du sujet dans le réel, c'est-à-dire l'Ermitage.

En contrepartie, en poussant le degré d'insécurité à son paroxysme, vers le bas, cela suppose que l'autre représente une menace maximum pour le Moi du sujet et réciproquement. En refusant toute intrusion de l'autre le sujet pose des limites d'autant plus rigides qu'elles l'enferment narcissiquement, comme une carapace qui le coupe de tout contact social, phénomène dont Bergeret nous dit que *« Psychologiquement on peut dire que chez l'être humain l'attitude qui consiste à se retirer du monde afin de préserver l'intégrité du Moi va au-delà de l'isolement du corps de l'un par rapport aux autres, il peut s'agir à proprement parler d'un symptôme d'isolation qui permet en effet une mise à distance effective de toute proximité affective et sociale [...] À ce propos*

Bergeret parle de l'isolation comme d'une véritable inhibition des affects comme si ce système de pensée va servir de perpétuel écran entre l'individu et les autres, de prendre les distances ; par une sexualité pauvre, elle ne peut se manifester le plus souvent que dans un contexte de rapports de force. On peut se demander s'il s'agit d'un système défensif ou d'un véritable appauvrissement de la vie psychique, il s'agit en tout cas d'une désaffectation du sujet par rapport à lui-même au profit d'un ordre apparent du monde, ainsi chez l'individu cette isolation ne mène pas forcément à l'isolement, elle est un état mental »²⁴⁵.

En voyant plus loin, comme ce sentiment de menace est supposé réciproque, la trame psychique de la relation va poser en dernière instance que la menace ultime est le sujet de l'inconscient lui-même, dans une vision misanthropique, et pour reprendre l'expression de Freud, que « *l'homme est un loup pour l'homme* », que le sujet est sensé représenter une menace pour lui-même, il est sa propre menace primitive, d'où son enfermement psychique, C.Q.F.D. Pour résumer, à son paroxysme le sentiment d'insécurité que représente l'autre et réciproquement, mène le sujet in fine à l'isolation psychique, c'est-à-dire à un repli sur soi de type autistique.

Enfin pour compléter le schéma ci-dessus, nous avons de part et d'autre de l'axe vertical du degré de liberté vs degré d'insécurité, deux grands espaces qui peuvent être définis selon la terminologie politico-philosophique comme " Espace Libertaire " pour celui de gauche et " Espace Libéral " pour celui de droite. Deux espaces qui correspondent à deux conceptions philosophiques qui sembleraient en opposition. Conceptions philosophiques dont la première a été créée par Joseph Déjacque militant et écrivain anarchiste, et la seconde qui donnera son nom à une école philosophique sous le nom de " Libéralisme ".

La première se fonde sur le principe de la dénégation d'une autorité supérieur et la seconde sur la tentative de suppression de toute autorité supérieure. Deux conceptions de la relation à l'autorité diamétralement opposées car si pour l'une, la libertaire, la dénégation de l'autorité fait que le sujet s'institue comme sujet dans son refus d'admettre la supériorité d'une tierce autorité supérieure, la seconde, la libérale, en tentant de supprimer l'impact d'une tierce autorité supérieure amène le sujet dans le cheminement de son aliénation capitaliste de récupérer l'ensemble des pouvoirs pour

²⁴⁵ J. Bergeret : *Psychologie pathologique théorique et clinique*, P 180, Masson huitième Edition, 2000.

disposer de la souveraineté absolue. Le libéral évolue dans l'illusion qu'il peut être sujet d'exception en tentant d'annuler, défaire, effacer l'autorité à laquelle il se plie et qu'il considère comme un objet pourvu de contraintes.

Ces deux conceptions montrent comment le sujet dans le réel de la fonction capitaliste de la culture et l'agencement des processus de pouvoir appréhende la question de sa voix. Pour le libertaire sa voix reste, même si elle se trouve minoritaire, le signifiant qui exprime le sujet de sa contestation et ne cède pas à la voix majoritaire puisque sa voix en vaut une autre. Dans le cas où sa voix s'harmonise avec la voix de la majorité, elle reste ce qui le représente dans les rapports qu'il entretient avec le sujet du pouvoir qu'il soit ou non démocratique, c'est-à-dire que le pouvoir existe par sa voix et pas le contraire. Le pouvoir se trouve légitimé par sa voix et c'est parce qu'il donne sa voix qu'existe le pouvoir. Autrement dit, la voix du libertaire n'est pas l'effet du pouvoir à processus démocrate ou non, mais la cause du pouvoir. Ce type de mécanisme de défense de la dénégation mis en place par le sujet dans l'espace libertaire, n'empêche finalement en rien la reconnaissance d'une autorité, disons que dans ce contexte le sujet se trouve à reconnaître l'existence d'une autorité supérieure justement par son refus de l'admettre. C'est-à-dire la prise de conscience d'une autorité supérieure se fera parce qu'elle est la condition de sa contestation, voire de sa dénégation, qui prend dans ce cas la valeur d'une véritable affirmation de la reconnaissance de l'autorité. Dans la voix du sujet libertaire transparaissent à la fois la représentation gênante de l'autorité et la défense contre l'autorité. Sujet libertaire, qui par la dénégation, a plus à faire avec un dédoublement du Moi qu'à un pur déni de la réalité de l'autorité.

A contrario, le sujet libéral appréhende le pouvoir non pas comme la cause de sa voix, mais comme elle-même le sujet de ce pouvoir, c'est-à-dire qu'il n'exprime sa voix que parce qu'il bénéficie d'un don de ce pouvoir. C'est en ce sens que le sujet libéral au départ devient légitime non pas par sa voix mais par le pouvoir démocratique ou non qui institue sa voix. Pour le dire autrement, au départ le sujet libéral exprime sa voix non pas parce qu'il s'empare d'un pouvoir par sa voix, ni parce qu'elle renforce le processus de la liberté d'expression comme droit fondamental de tout être humain contre la coercition, mais parce que sa voix est assimilée dans la logique du pouvoir de l'autorité. De sorte que s'il se trouve minoritaire, le sujet se conformera à l'autorité de la majorité comme s'il en avait toujours fait partie puisque sa voix fait partie désormais des règles de la majorité démocratique ou non. Et comme cette dernière (la majorité démocratique) peut être changeante, alternante suivant l'expression des membres dans les débats dans

le cas du processus démocratique ou lors d'une passation de pouvoir, le sujet peut tenter de supprimer les effets de cette alternance de pouvoir en pensées ou en actes, soit en essayant de limiter les pouvoirs de l'autorité, soit en essayant de s'en octroyer certains, soit en s'abstenant – abstention en tant qu'acte qui exprime l'absence de voix sans pour autant qu'il y ait désengagement du sujet, puisqu'il est de fait répertorié dans le processus d'autorité – tentative d'annulation de l'autorité afin de ne pas se trouver face à une représentation de son narcissisme dégradé. Bien plus en se rangeant de gré ou de force du côté de la majorité, le sujet libéral n'a pas besoin d'assumer sa voix puisqu'elle est destinée à s'effacer dans la masse, mais il garde par-dessus le marché un sentiment de lui-même tout puissant puisqu'il se positionne de façon opportuniste du côté de la majorité qui détient l'autorité par le processus démocratique ou pas. En faisant ainsi de la voix non plus un signifiant qui le représente et qu'il assume dans le jeu du pouvoir, mais l'objet d'une représentation gênante, et cela peut importe le résultat, d'un scrutin ou d'une passation du pouvoir, parce qu'il pourrait avoir à se justifier « du pourquoi et du comment » de sa voix, représentation du processus du pouvoir dont l'annulation portera sur la réalité elle-même de la voix assimilée dans la masse. La voix comme élément du réel qui se trouve niée, altérée.

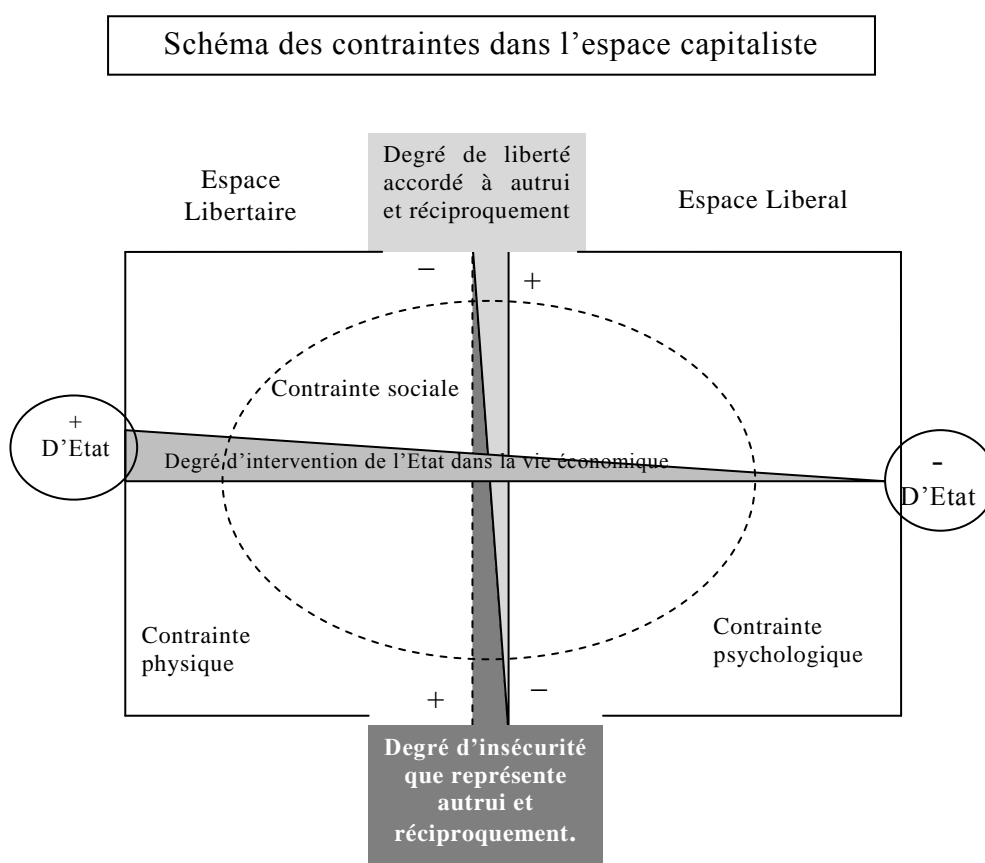
Pour résumer, si le sujet libertaire donne sa voix pour faire vivre le pouvoir démocratique ou non, le sujet libéral donne sa voix parce que le pouvoir lui a cédé le pouvoir de l'exprimer. Deux façons totalement inversées d'appréhender le pouvoir de la voix.

Le clivage entre ces deux espaces est par les nécessités de la schématisation représenté par une limite axiale, toutefois dans le réel les limites ne sont pas aussi tranchées ni ne peuvent répondre de façon aussi catégorique à l'ensemble des contextes dans lesquelles le sujet se trouve impliqué par sa voix et son discours.

Cependant compte tenu de l'approche politico-économico-juridique qui est ici proposée, ces deux espaces sont circonscrits de façon arbitraire par un axe central – c'est le problème de toute schématisation qui impose une limite – mais dans le réel les limites sont asymptotiques et concorderaient avec une appréciation personnelle subjective du sujet et de son appartenance à l'un des deux espaces de la fonction capitalistique de la culture, le libertaire ou le libéral.

Par ailleurs, la même remarque peut être portée quant aux autres espaces qui transparaissent sur le schéma, notamment lorsque nous délimitons dans une vision plus

phénoménologique, à quels types de pressions, à quels biais chacun des espaces se trouve facteur d'influence pour garantir sa pérennité. Ces trois types de pressions ont déjà été cités, pour la société planifiée la contrainte sera plutôt physique, pour la société interventionniste la contrainte sera plutôt sociale et pour le libéralisme elle sera plutôt psychologique. Ces trois facteurs de contraintes, délimités par trois espaces d'influences sous-jacents aux quatre espaces (anarchiste, totalitaire, ultralibéral et néolibéral) que nous avons définis ci-dessus, peuvent être représentés de la manière suivante :



À mi chemin entre le psychologique et le sociale vient s'inventer par la fonction capitaliste une culture que nous avons appelée la culture néolibérale. Non pas que cette culture soit une forme moderne du libéralisme, c'est-à-dire le prolongement « naturel » d'une forme de gouvernance basée sur les principes théoriques de la philosophie libérale, même si elle s'en inspire, *« comme on dit trop souvent la résurgence, la récurrence de vieilles formes d'économies libérales formulées au XVIIIe et au XIXe siècle et que le capitalisme actuellement réactiverait, pour un certain nombre de raisons qui tiendraient aussi bien à son impuissance, aux crises qu'il traverse, qu'à*

un certain nombre d'objectifs politiques »²⁴⁶, mais plutôt correspondrait un type de gouvernance qui vient à un moment donné de l'histoire d'une société, un contexte particulier propice à l'instauration de ce modèle culturel.

5.3) **Le sujet de la culture néolibérale.**

Dans son approche de la liberté le sujet se divise, son discours et son hystérèse se corrént avec la reconnaissance d'une référence étatique dont le degré d'implication dans la vie économique varie.

D'autre part, le choix de l'utilisation du terme "autrui" dans les index ci-dessus n'est pas un effet de style de notre part. Ce mot présente l'avantage de pouvoir définir à la fois le semblable, le petit autre, mais aussi celui qui tient lieu de référence primordiale dans la question du miroir, le grand Autre. De sorte que si nous voulions coller à notre hypothèse de départ sur la question de l'hystérèse du sujet et des discours qui s'en déclinent, une modification « *du schéma de la fonction capitaliste de la culture* » s'impose. Si le schéma ci-dessus présente l'avantage de pouvoir synthétiser des approches théorico-philosophiques différentes de la société, il ne tient néanmoins pas compte de la structure du sujet et du discours tel que nous l'avons théorisé dans l'hystérèse du sujet.

Déjà d'opposer libertaire à libéral n'est pas philosophiquement exact, ni historiquement, vu que libertaire et libéral sont sur un même continuum. Ce qui les différencie n'est pas seulement que le second serait une conséquence du premier, mais aussi, dans leur conception, de la place qu'il réserve à la question de l'autorité.

D'ailleurs, si l'ultralibéralisme tient en partie des mêmes prérogatives que l'anarchisme sur la question des libertés individuelles, ces deux concepts philosophiques ne sont pas en opposition totale puisqu'autrui pour ces deux concepts ne présente pas une menace, mais ce par quoi ils se conçoivent. C'est d'ailleurs ce qui peut parfois amener certains "experts en économie" à faire de grossiers amalgames et dire d'un ultralibéraliste qu'il soit un libertaire, ce qui est théoriquement inexact tant d'un point de vue philosophique qu'au regard de l'hystérèse du discours. Ayant une approche commune au sujet de la liberté, à contrario, ils sont dans une approche inversée dans leur façon d'appréhender la

²⁴⁶ M. Foucault : *Naissance de la biopolitique*, P 120-121, Editions Seuil, Gallimard, 2004.

question de l'autorité étatique et de son champ d'action, nous en avons déjà parlé plus haut avec la question de la voix dans son rapport à l'autorité.

En effet, l'anarchiste ne remet pas en cause l'importance du champ d'action des institutions étatiques et la confiance qu'il témoigne à autrui. Il fait de la connaissance d'autrui son principe de base pour permettre au sujet de sortir de sa domination et de développer une dynamique de libre coopération avec l'autorité, une sorte d'autogestion dans laquelle il retrouve son autonomie. Une autonomie obtenue non pas en disqualifiant l'autre ni la référence étatique puisqu'il fait partie intégrant de leur processus, mais gagne en autonomie en confortant le degré de sa considération à leur égard, et réciproquement. Discours de l'Anarchiste qui selon la devise d'Auguste Blanqui "ni Dieu ni Maître" est selon toute vraisemblance en totale adéquation avec le discours de l'Analyste. Car Auguste Blanqui en proclamant par sa voix « ni Dieu ni Maître », cela peut être interprété comme de la pure négation. Mais comme elle est ici une énonciation sous une forme doublement négative de la reconnaissance de l'autorité suprême, l'anarchiste peut ainsi mieux authentifier son existence. Non pas de nier que Dieu et Maître n'aurait pas existé, sur ce sujet chacun est libre de penser ce qu'il veut, mais qu'à partir de l'instant où l'anarchiste fait entendre sa voix, il fait rupture avec l'hypothèse de l'existence de Dieu et de Maître.

En d'autres termes, par la voix, le sujet tente de refouler cette représentation, de refouler l'hypothèse que Dieu et Maître existeront à nouveau par sa voix. Position de l'anarchiste qui serait plutôt du côté du féminin du fait de la double négation. Non pas que l'anarchiste n'ait pas de rapport avec Dieu et avec Maître, mais que par la voix de l'anarchiste, le sujet ne se limite pas justement en en faisant un sujet d'exception ou de faire que Dieu ou Maître soit à nouveau du côté de l'exception.

De sorte que, par sa voix doublement négative l'anarchiste ne circonscrit pas sa jouissance en la focalisant sur une quelconque autorité... Dieu et/ou Maître. Selon l'assertion lacanienne, la double négation pourrait prendre la forme suivante : Il n'existe pas d'Homme (Ni Dieu) qui ne soit pas soumis à la fonction phallique (Ni Maître), puisque le sujet anarchiste trouve justement comme support à la castration la voix et son reliquat le signifiant. "Ni Dieu ni Maître", pouvant être également interprété comme le désir du sujet anarchiste d'établir des rapports d'autorité basés sur l'égalité. Car après tout, n'est-ce pas le propre de la conduite de cure analytique que fonder celle-ci dans un cadre d'implication mutuelle qui n'accepte aucune supériorité ni soumission, "ni Dieu ni

Maître", seulement la neutralité du cadre analytique, de l'impossible posture de l'analyste qui conduit l'analysant dans sa cure à être, dans la lignée du droit phallique de la cure, libre de disposer de son temps par la créance qu'il a sur lui.

Alors que pour l'autre, le sujet ultralibéral, en faisant en sorte que le pouvoir étatique s'affranchisse d'une certaine souveraineté en la cédant, en en faisant don aux acteurs économiques, le sujet conforte sa position et son discours à la fois en limitant la menace d'autrui auquel il fait confiance et développe une dynamique de libre compétition pour tenter d'atténuer les effets d'autrui et renforcer son indépendance.

Discours du sujet de la compétition ultralibérale qui inversement au sujet de la coopération anarchiste, requalifie la question de Dieu et du Maître dans son désir. Discours du sujet ultralibéral dont la teneur compétitive le mène par le refoulement d'une souveraineté étatique, qui est pour ainsi dire réduite à sa plus simple expression, dans une quête effrénée à la fois vers l'immortalité et la reconnaissance, une quête qui ferait de lui l'exception. C'est-à-dire de donner un sens à sa compétition ultralibérale vers une jouissance à laquelle il ne peut avoir accès puisqu'au bout de sa quête, à supposer qu'il y arrive, il n'aura plus à se soumettre à la jouissance de la compétition puisqu'il serait devenu sujet d'exception, à savoir Dieu ou Maître.

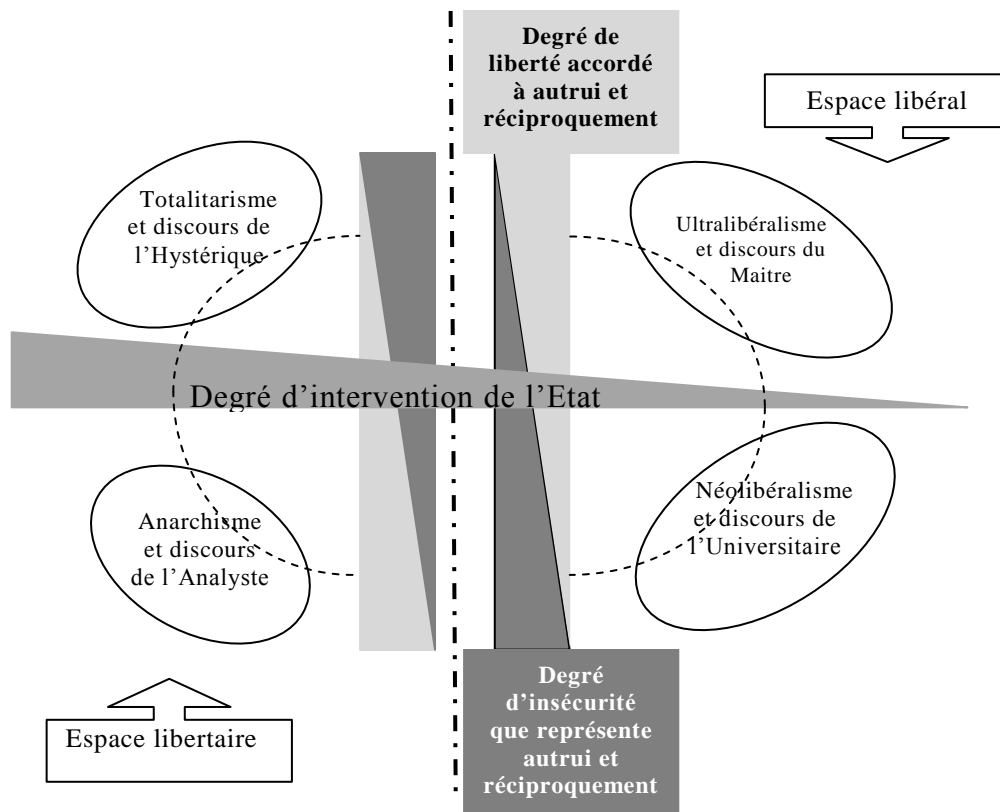
En ce sens, en reconnaissant d'emblée l'existence de Dieu et du Maître, le sujet Ultralibérale donne un sens à sa jouissance parce qu'ex-sistent « Dieu et Maître » (ou Dieu est Maître). Ainsi selon l'assertion lacanienne on peut formuler la position du sujet ultralibéral de la manière suivante : Il a ex-sisté au moins un homme qui ne fut pas soumis à la fonction phallique (Dieu est Maître). Et que c'est bien parce qu'il y a reconnaissance de cette autorité antérieure de « *l'Homme moins un* » que le sujet ultralibéral règle sa jouissance sur l'éventualité, sur l'illusion de pouvoir devenir un jour à son tour cet « *homme moins un* » et ainsi se soustraire à la castration dans la fonction capitalistique de la culture.

Le discours de l'anarchiste et le discours de l'ultralibéral présentent à la fois une particularité commune, celle de la liberté vs insécurité, et une approche du champ d'action de l'autorité étatique non plus opposée mais inversée. L'un l'anarchiste sait que l'homme d'exception n'ex-siste plus, l'autre l'ultralibéral croit qu'il peut ex-sister « *au moins un* » qui n'ait pas à se soumettre à une autorité suprême. Une analyse similaire, mais opposée, peut être faite pour le néolibéralisme et le totalitarisme, nous y

reviendrons dans l'un des chapitres plus bas.

Dès lors compte tenu des résultats obtenus, nous pouvons observer que selon la position du sujet dans la culture capitaliste, ou compte tenu de sa position dans l'espace, libéral ou libertaire, le discours par lequel le sujet évolue, se trouve être différent. Mais aussi, selon le type de discours que véhicule la société le sujet influencé verra sa position dans l'espace capitaliste être quelquefois différente à ses aspirations. Dès lors, une sorte de conjugaison du schéma de l'hystérèse des discours avec le schéma de la fonction capitaliste de la culture peut être opérée :

Schéma de la conjugaison de l'hystérèse des discours par la fonction capitalistique



Parallèlement ou concomitamment à des facteurs d'influences ou de contraintes, sociales et psychologiques, vient se loger un espace que nous avons défini comme l'espace libéral. Cet espace libéral est caractérisé schématiquement par la réduction de l'autorité étatique dans divers domaines, économique, social, juridique... Et un sentiment

d'insécurité grandissant pour l'individu au détriment des libertés individuelles, ou le contraire. Cet espace libéral confère une large place aux libertés économiques, libertés économiques qui prônent le « laisser faire », sur le versant haut "dit ultralibéral" le sujet appréhende davantage la liberté de l'autre pour garantir la sienne plutôt que son aspect menaçant, alors que sur le versant bas "dit néolibéral" nous pouvons observer que le sujet est contraint dans ses représentations de l'autre à le considérer comme objet menaçant.

Ce modèle culturel néolibéral va pouvoir s'instaurer grâce à deux facteurs d'influences qui bien qu'actuels ne sont pas une nouveauté ou de l'unique fait de notre société contemporaine.

Le premier facteur est directement lié à la question de la perte de la référence institutionnelle, de la dépréciation de la référence gouvernante, soit lorsqu'un pouvoir en place devient illégitime, perd de sa légitimité ou a affaibli son autorité en cédant une part de sa souveraineté.

Le second facteur tient davantage à la question d'une référence temporelle, soit quand le sujet de la culture tend vers la fin de la transcendance, mais aussi lorsque le sujet n'est plus appréhendé dans son entièreté, dans ses possibilités métaphoriques, mais dans le registre de la partialité sur un plan métonymique.

Nous verrons plus tard que ce type de culture a déjà fait l'objet dans l'histoire d'observations littéraires. Deux facteurs d'influences qui prennent appui sur une forme déviante de la fonction capitaliste de la culture.

a) Naissance de la gouvernance néolibérale

Dans *Naissance de la biopolitique* Foucault montre comment à partir du modèle allemand va s'instaurer une nouvelle forme de gouvernance au lendemain de la guerre de 1945, « le problème était : soit, si j'ose dire, un État qui n'existe pas. Soit la tâche de faire exister un État. Comment légitimer, en quelque sorte par avance, cet État futur ? Comment le rendre acceptable à partir d'une liberté économique qui va, à la fois assurer sa limitation et lui permettre d'exister ? C'était ça le problème [...] l'objectif premier, historiquement et politiquement premier, du néolibéralisme. »²⁴⁷

En effet, après une succession de crises que la société allemande, mais pas seulement elle, avait connu depuis quelques décennies sous le modèle de l'économie de marché

²⁴⁷ M. Foucault : *Naissance de la biopolitique*, P 106, Editions Seuil, Gallimard, 2004.

mis en place par la politique libérale des gouvernements successifs d'avant et après la première guerre mondiale, et compte tenu que cette gouvernance (la politique libérale) n'avaient pas su tirer sa propre analyse face aux conséquences du malaise social dont elle était en partie responsable, puis l'expérience nazi dont la politique national socialiste ne recula devant aucune inflation du pouvoir étatique, la seconde guerre mondiale... Vint le temps de la critique par « *un [certain] type de discours et d'analyses[...] les critiques traditionnelles de la société bourgeoise, les analyses de la bureaucratie [...] le thème du nazisme [...] la théologie négative de l'État comme mal absolu ; la possibilité de balayer dans une même critique, aussi bien ce qui se passe en Union soviétique que ce qui se passe aux USA, les camps de concentration nazis et les fiches de sécurité sociale, etc.* »²⁴⁸, temps par lequel va commencer à se faire entendre à travers ces « *coups de force théoriques et analytiques* »²⁴⁹ une nouvelle école de pensée philosophique dont la tâche va être de faire montre que « *puisque la défectuosité qui était reprochée à l'économie de marché, puisque les effets destructeurs que traditionnellement on objectait à l'économie de marché, puisque le nazisme montre que ce n'est pas à l'économie de marché qu'il faut les attribuer, mais qu'il faut en faire porter la responsabilité, au contraire sur [...] les défectuosités intrinsèques de l'État et de sa rationalité propre – eh bien, par conséquent, il faut faire basculer entièrement les analyses. Et au lieu de se dire : soit une économie relativement libre, comment est-ce que l'État doit la limiter pour que ses effets soient le moins nocifs possible ? Il faut raisonner tout autrement* »²⁵⁰.

Raisonner autrement consistera pour cette école de pensée philosophique à prendre le problème de façon inversée et de se dire : « *l'économie de marché... Rien ne prouve qu'elle a des défauts, rien ne prouve qu'elle a une défectuosité intrinsèque puisque tout ce qu'on lui attribue comme défauts et comme effets de sa défectuosité, c'est à l'État qu'il faut les attribuer* »²⁵¹, et en repoussant à son paroxysme les limites interventionnistes de l'État, cette école change dans son analyse totalement, change la donne et repense le fonctionnement de l'État et du système de la référence institutionnelle. Et « *au lieu d'accepter une liberté de marché définie par l'État et maintenue en quelque sorte sous la surveillance étatique – ce qui était, en quelque sorte,*

²⁴⁸ Ibid. 119

²⁴⁹ Ibid. 119

²⁵⁰ Ibid. 119

²⁵¹ Ibid. 120

*la formule de départ du libéralisme [...] – il faut entièrement retourner la formule et se donner la liberté de marché comme principe organisateur de l'État, depuis le début de son existence jusqu'à la dernière forme de ses interventions ; Autrement dit, un Etat sous surveillance de marché plutôt qu'un marché sous surveillance de l'État. »*²⁵²

Voilà l'enjeu et la base fondamentale de cette écologie politique, dite néolibérale, dont le souci principal est la mise sous tutelle du pouvoir étatique par les acteurs économiques, c'est-à-dire que « *ce dont il est question, c'est de savoir si, effectivement, une économie de marché peut servir de principe, de forme et de modèle pour un Etat* »²⁵³ mais pas seulement. L'enjeu de ce modèle économique va bien au-delà d'une organisation du libre marché, de laisser l'économie libre, mais d'étendre ce concept de mise sous tutelle par l'économie de marché à l'ensemble des domaines qui régissent le fonctionnement de la société.

Et si au départ elle concernait essentiellement les rapports Etat/économie de marché, l'enjeu du néolibéralisme sera d'inventer, par une mutation des principes traditionnels libéraux, une gouvernance dans laquelle l'économie de marché pourra « *informer l'État et réformer la société, ou réformer l'État et informer la société* »²⁵⁴. En d'autres termes, de renverser les rapports d'autorité en considérant par principes les institutions gouvernementales, dans leur essence même, leur constitution "génétique", comme intrinsèquement porteuses de leur propre risque de déviance. C'est-à-dire que l'État représente sa propre menace et est susceptible de menacer le bon fonctionnement de l'économie capitaliste basée essentiellement – comme chez les libéraux – sur le droit de la propriété privée, la rentabilité et l'accumulation de capitaux.

Cette nouvelle position étatique n'est pas, nous le voyons bien, de destituer l'État de toute autorité, mais de la légitimer parce qu'elle reste sous la surveillance de la sphère économique et de ses impératifs. Dès lors, l'État n'a plus une position d'exception et devra se conformer, donc pour garder sa légitimité, aux mêmes prérogatives, aux mêmes règles et formalités que l'économie de marché, notamment en matière d'offre et de demande et de rentabilité. Autrement dit, cette nouvelle pensée philosophique voit non plus l'avènement du capitalisme libéral par une volonté politique de l'État, mais l'avènement d'une culture capitaliste néolibérale par la volonté politique des acteurs

²⁵² *Ibid.* 120

²⁵³ *Ibid.* 121

²⁵⁴ *Ibid.* 121

économiques qui en légitime son existence.

Cette nouvelle volonté politique néolibérale n'est pas le résultat d'un processus démocratique, qui fait suite à un scrutin comme on pourrait le penser, mais une volonté culturelle, qui fait l'objet d'une dynamique structurelle qui prétend consolider les bases fondamentales culturelles par des enrichissements multiples ou multifformes. Dynamique structurelle, nouvelles règles du jeu qui ne remettent pas en cause la pérennité des diverses communautés culturelles dans la société où elles s'expriment. Bien au contraire de les utiliser pour qu'une culture commune advienne tout en la structurant. Culture issue d'une volonté culturelle commune des acteurs économiques de voir l'économie de marché être en elle-même le principe de limitation de l'État, « *le principe de régulation interne de l'État de bout en bout depuis son existence et de son action* »²⁵⁵.

Culture néolibérale établissant un espace de liberté de marché comme principe organisateur et régulateur de l'État en le circonscrivant. De sorte que la culture néolibérale ne va pas se placer sous le signe du « laisser faire » libéral, un laisser faire organisé par l'État, mais « *au contraire, sous le signe d'une vigilance, d'une activité, d'une intervention permanente.* »²⁵⁶

Intervention permanente, ça veut dire quoi ? Et bien tout simplement que la circonscription du pouvoir étatique, dans l'économie, le juridique et le social, soit purement et simplement encadrer par les lois qui régissent l'économie de marché néolibérale et sous l'administration d'acteurs économiques. C'est-à-dire de placer l'action gouvernementale, et ce quel que soit son champ d'action, sous l'encadrement d'officines, d'organismes, d'agences privées qui évaluent, qui notent son action selon des critères répondant à des impératifs de marché²⁵⁷.

Autrement dit, pour Foucault le sujet de la gouvernance néolibérale n'est pas comme une forme de gouvernement à qui on demande de limiter ses interventions et de laisser faire le marché, « *là on retourne le laisser-faire (ou laissez-faire) en un ne-pas-laisser-faire le gouvernement, au nom de la loi du marché qui va permettre de jauger et d'apprécier chacune de ses activités. Le laissez-faire se retourne ainsi, et le marché*

²⁵⁵ *Ibid.* 120

²⁵⁶ *Ibid.* 137

²⁵⁷ La Notation et les premières agences de notation apparaissent au XIX^e siècle aux États-Unis où se développe le marché financier et avec le besoin d'évaluer la solvabilité des entreprises. Aujourd'hui ces agences ont pris une ampleur considérable et influencent largement la prise en considération de tel ou tel Etat en notant leur bonne santé et leur gestion selon des critères basés sur des indicateurs économiques. Les Agences les plus influentes internationalement sont « Standard & Poor's, Moody's ... ».

n'est plus qu'un principe d'autolimitation du gouvernement [...] c'est une sorte de tribunal économique permanent en face du gouvernement [...] qui prétend jauger l'action du gouvernement en termes strictement d'économie de marché. »²⁵⁸

De sorte que le social, ou la politique sociale qui traditionnellement s'oppose au cadre de l'économie de marché, justement parce que son action tend à reconstituer, à réparer les dommages de l'économie de marché, de réhabiliter les laissés pour compte et qui a un coût fiscal positif ; eh bien dans la philosophie néolibérale le social devra faire l'objet d'un coût fiscal négatif.

Coût fiscal négatif, cela voudra dire en effet, que la politique sociale au lieu d'être un contrepoids, une sorte de compensation financière, d'arbitrage face aux méfaits de l'économie de marché et des processus économiques à l'égard des acteurs n'ayant pas su faire fructifier leur capital humain, que la politique sociale dans la culture néolibérale sache "briller par son absence" au niveau de l'action gouvernementale, d'être non plus une politique mise en œuvre par l'État ou sous tutelle de l'État, ni non plus de demander à l'État d'intervenir pour garantir contre les risques individuels ou collectifs de la vie, mais en raison de son absence sur ce créneau, que la politique sociale soit garantie par l'économie de marché.

C'est-à-dire que la politique sociale soit « *non pas le transfert d'une part de revenus à l'autre, mais la capitalisation [individuelle ou collective] la plus généralisée possible pour toutes les classes sociales [par, ce que les Allemands appellent] une politique sociale individuelle, opposée à la politique sociale socialiste* »²⁵⁹.

Politique sociale individuelle qui fait fi de toute une histoire contemporaine d'une politique sociale fondée sur le principe de la solidarité, notamment dans le secteur de la santé et de la protection sociale, notamment en France avec l'esprit de la Résistance française de la seconde guerre mondiale, mais avant ça, fait fi de l'esprit du mouvement caritatif des hospitaliers, de Henri Dunant humaniste suisse fondateur de la Croix Rouge... Historiquement nous serions passés d'une politique sociale caritative vers une politique sociale solidaire, puis dans l'optique de la culture néolibérale nous irions vers une politique sociale individualisée « *fondée sur la prise de risque assumée*

²⁵⁸ *Ibid.* 253

²⁵⁹ *Ibid.* 137

individuellement dans la gestion de sa vie »²⁶⁰.

Ainsi le système social sous gouvernance néolibérale, n'est pas le résultat d'une intervention de l'État pour palier aux défauts du marché, « *il n'a pas à constituer, en quelque sorte, un contrepoint ou un écran entre la société et les processus économiques. Il a à intervenir sur la société elle-même dans sa trame et son épaisseur. Il a [le gouvernement néolibéral], au fond – et c'est en cela que son intervention est permanente, ce qui est son objectif, c'est-à-dire la constitution d'un régulateur de marché général sur la société »²⁶¹.*

Sur le versant juridique, les constats sont les mêmes. La culture néolibérale reprend au fond les mêmes principes utilitaristes de Bentham (1748 – 1832), c'est-à-dire de repenser la question du juridique en fonction d'impératifs de marché, de repenser toute la problématique du crime ou de l'infraction à l'intérieur même d'une problématique économique. Pour faire montre de cette problématique du crime dans la culture néolibérale, Foucault reprend une citation de Gary Stanley Becker né en 1930, prix Nobel d'économie en 2000, dans son article *Crime et châtiment*, où il dit ceci : « *J'appelle crime toute action qui fait courir à un individu le risque d'être condamné à une peine »²⁶². Citation qui ressemble fortement à la définition du code pénal français au sujet de l'infraction : « *Une infraction est un comportement strictement interdit par la loi pénale et sanctionné par une peine prévue par celle-ci* »*

De sorte que peut être considéré comme crime, non pas la qualification particulièrement criminelle d'un acte, ni un type de qualification morale, mais par la teneur opératoire et objective de cette définition, faire du crime ou être considéré comme criminel tout acte, toute action, tout comportement qui fait courir à un individu le risque d'être condamné par l'administration judiciaire.

De sorte que la culture néolibérale ne voit pas dans la loi la garantie d'assurer à tout un chacun un bien vivre en commun en formulant des règles communes, ou l'organisation d'une force commune pour faire obstacle à l'injustice, ou bien comme un ensemble de règles imposées aux membres d'une société pour que leurs rapports sociaux échappent à l'arbitraire et à la violence des individus et soient conformes à des valeurs morales.

²⁶⁰ R. Gori, M. J. Del Volgo : *Exilés de l'intime, la médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, P 76, Editions DENÖEL, 2008.

²⁶¹ M. Foucault : *Naissance de la biopolitique*, P 151, Editions Seuil, Gallimard, 2004.

²⁶² *Ibid.* 256

Non ! La culture néolibérale retourne à nouveau le problème en considérant l'individu dans ses conduites et ses actions comme potentiellement sujet à risque de condamnation et se pose la question suivante : « *Qu'est ce que c'est pour lui, c'est-à-dire pour le sujet d'une action, pour le sujet d'une conduite ou d'un comportement, qu'est ce que c'est que le crime ? Eh bien, c'est cette chose qui fait qu'il risque d'être puni.* »²⁶³

Balayant en deux coups de cuillère à pot tous les principes philosophiques des lumières du XVIIe et du XVIIIe siècle à l'origine des différentes constitutions occidentales et du contrat social. La culture néolibérale en considérant le sujet comme potentiel risque, définit la question de la paix sociale non pas comme un accord moral entre l'individu et les fondements juridiques d'une société, mais de faire du juridique selon la définition de Becker « *le moyen utilisé pour limiter les externalités négatives de certains actes* »²⁶⁴, autrement dit de punir, de prévenir ou d'annuler la nocivité de certains actes anti néolibéraux.

Alors quels sont les actes répréhensibles au regard de la culture néolibérale ? Eh bien tous ceux qui viennent soit à l'encontre de la liberté économique ou qui l'ont mise en danger, ceux qui génèrent un coût économique, juridique, qui mettrait en péril les principes même de la culture de l'accumulation des profits, de la rentabilité et la propriété privée. La culture néolibérale ne pense plus la loi en termes de droit universel mais de façon tout à fait utilitariste en termes d'interdits et de responsabilité.

La formulation de la loi sous forme d'interdictions encadre les actes qui ont un coût économique. De sorte que la loi elle-même en tant qu'acte sera évaluée, chiffrée, mais pas seulement, car l'acte en lui-même comme il est issu d'un criminel qui s'ignore, eh bien l'encadrement nécessaire afin de prévenir l'interdiction de son acte aura un coût économique. Ainsi en définissant le crime comme l'action d'un sujet avec le risque d'être puni par la loi, c'est-à-dire en individualisant la potentialité de l'action criminelle, quiconque qui s'investit dans un acte est d'ores et déjà passible de sanctions.

Puisque l'application de la loi a un coût économique (administration judiciaire et administration pénitentiaire) et que ce coût porte préjudice à la culture néolibérale, et comme c'est le sujet dans ses actes qui est potentiellement porteur de risques, un sujet porteur sain, donc malsain, la culture néolibérale pose comme principe, là encore, de faire jouer la loi du marché en faisant en sorte que face à l'arsenal juridique le sujet se

²⁶³ *Ibid.* 256

²⁶⁴ *Ibid.* 258

pose la question pas seulement en terme pénal mais aussi en termes économiques, de savoir en quoi l'acte potentiellement criminel peut être rentable ou non rentable à court terme.

Autrement dit, l'objectif ne sera pas d'éliminer la criminalité, mais d'influencer le sujet à ce qu'il se conforme dans ses comportements et ses actions à l'idée que telle ou telle action ne devienne répréhensible que parce qu'elle n'est pas en adéquation avec un cadre juridique qui a été repensé non pas en termes d'utilité publique mais en termes d'utilité économique.

Le principe de rentabilisation économique et de limitation s'impose également à l'arsenal policier et militaire. La force militaire faisant supporter un coût à la société, et comme le "laissez faire" économique est garant de la stabilité entre les pays qui l'ont adopté et qui y adhèrent, et comme l'armée est susceptible d'être une force d'invasion, donc un risque potentiel pour ces économies, les budgets militaires ainsi que les effectifs seront ainsi réduits pour garantir à la fois la défense et la protection des intérêts du pouvoir néolibérale. Cela veut dire que dans l'hypocrisie néolibérale, l'action militaire contre un Etat n'est plus à être considérée comme une invasion pour s'accaparer les ressources économiques du pays, mais comme une action de prévention contre le risque ou la mise en danger de la culture néolibérale²⁶⁵.

Quant à la force policière, le procès est quelque peu différent. Le policier sous administration de l'État devra se plier également aux principes de rentabilités. Comme La présence policière est elle-même génératrice de coûts économiques, la police néolibérale aura non pas la mission de policer, de civiliser le sujet-à-risque, mais de rentabiliser son occupation de l'espace néolibéral. Pour le dire autrement, le policier dans la culture néolibérale ne sera pas une force qui promeut l'acte civilisateur en termes préventifs (le seuil de rentabilité de la prévention étant difficilement chiffrable sur du court terme), ni un total rempart contre la criminalité puisqu'une quote-part de criminalité est nécessaire économiquement et maintient un degré suffisant de sentiment d'insécurité dans la population, ni de faire du policier un acteur providentiel contre la menace puisque tout individu est potentiellement porteur de défauts et que le policier, en tant qu'individu, est également intrinsèquement porteur de risque, donc une menace, à la fois pour l'autre et contre la rentabilité économique.

²⁶⁵ Je laisse volontairement le soin au lecteur de se remémorer les différents événements et conflits qui ont fait l'actualité depuis au moins ces vingt dernières années. La liste est longue.

Pour le dire plus simplement, le policier qui devrait être vécu comme la cause d'une société sécurisée, représentera paradoxalement le risque d'une menace économique pour les individus et le pouvoir néolibéral. À la fois une menace pour les individus, puisque chacun est suspecté d'être potentiellement défectueux, et enfin d'être lui-même sous surveillance parce que potentiellement porteur de risque de défectuosité²⁶⁶. Dans ce schéma ambivalent, le policier sera alors considéré non pas comme force de protection mais comme une force d'occupation de l'espace réel (et virtuel) qui doit à la fois être capable de rentabiliser son propre coût économique par des sanctions financières sur les sujets solvables et d'occuper l'espace avec des moyens technologiques (comme l'Écran) qui permettent de satisfaire à la fois des impératifs de surveillance et de contrôle, des limitations économiques et d'effectifs, et des apports en statistiques pour justifier la politique néolibérale dont il est de fait défenseur.

Cela veut dire que la peine résultant d'une infraction par un individu au code néolibéral ne sera pas forcément, selon une hiérarchie universelle de préjudices tenant compte de la gravité du crime, une simple sanction par la privation de liberté, une mise à l'écart de l'individu fautif, vu que le criminel peut tout de même être un agent économique rentable, solvable. De plus la résolution du problème juridique, et la privation de liberté faisant supporter un coût économique supplémentaire, leur rentabilisation fera l'objet d'un impératif économique pour entrer dans le cadre juridique néolibéral.

Dans la culture néolibérale puisque chacun est à la fois potentiellement un criminel ou serait porteur de sa propre défectuosité et un *homo oeconomicus*, rendre justice sera finalement le résultat d'une opposition d'actes économique-juridiques entre une responsabilité criminelle avérée et une responsabilité criminelle qui n'a pas encore été détectée. Opposition d'actes et de responsabilités dont la culture néolibérale prévoit que

²⁶⁶ Michel Colucci dit « Coluche », dans plusieurs de ses sketches, égratigne la police et montre avec humour comment sa présence dans la société néolibérale des années quatre-vingts suscite un malaise auprès de la population. Notamment dans le sketch *L'étudiant* : « *Voleur c'est plus un métier d'avenir maintenant avec la police qu'on a, parce que maintenant, c'est eux qui braquent dans la rue... d'ailleurs, il a gueulé Mesrine, le repris de justice... il a dit maintenant quand on braque les gens dans la rue on est obligé de dire : n'ayez pas peur on n'est pas de la police !...* » Mais aussi dans le sketch *Le flic* : « *La police c'est trop t'ingrat comme métier. C'est vrai ! C'est t'ingrat la police, parce que par exemple... parce que j'vois, parce que les gens y nous aiment pas ! C'est con ! Parce que nous on est là pour les protéger hein ? Vous avez remarqué les gens ? Plus y a de flics autour d'eux, plus y z'ont peur !* »... Et bien d'autres citations du comique français qui témoignent de cette ambivalence de la population entre nécessité policière et sentiments ou ressentiment à son égard.

la peine encourue ne soit pas représentative de la répression d'un acte antisocial, ni la détermination aux limites individuelles, mais soit considérée comme un *pretium doloris*, comme un dommage et intérêts, non pas une compensation symbolique mais une réponse à une atteinte physique ou morale qu'aurait subie *l'homo oeconomicus*, comme un dédommagement financier qui fait suite au préjudice, à la dépréciation économique qu'aurait subi l'individu dans son atteinte.

Bien plus, en substituant le risque à la cause, et en ayant délibéré que tout Être est intrinsèquement porteur d'un potentiel criminogène, la gouvernance néolibérale pose le principe que la société ne peut pas éradiquer toute la criminalité et, compte tenu de l'évolution des mœurs, tolérer qu'une part résiduelle de celle-ci existera toujours. Discours de la société néolibérale sur le potentiel risque ayant quelques relents du discours du XVIIIe et du XIXe siècle sur la question de l'inné et de l'acquis. Mais plutôt que de prendre part au débat de façon tranchée, elle n'hésitera pas pour tirer un maximum de profit de cette part résiduelle de criminalité dans la société, dans une vision très benthamienne, très utilitariste, de soutenir dans son discours que l'autre est un sujet à risque à partir du moment où sa conduite ne répond pas systématiquement à des impératifs socio-économiques. Évacuant ainsi toute réponse aléatoire et par voie de conséquence de l'absolue nécessité de renforcer les moyens technico-juridiques de contrôle ou d'autocontrôle.

En effectuant un accouplement entre *l'homo oeconomicus* avec *l'homo criminalis*, la société néolibérale augmente son degré d'intervention à l'ensemble des sujets dans leur comportement et leur conduite en intégrant à son discours tout un savoir techno scientifique sur, non pas le sens d'une conduite d'un individu et de son histoire, mais sur la réactivité, la systématité et le renforcement d'un comportement face à des variations de stimuli. Couplage entre *l'homo oeconomicus* et *l'homo criminalis* qui permet finalement à la culture néolibérale de définir la question du sujet néolibérale comme un individu qui peut être maniable, manipulable, prévisible en termes de comportement et de conduites, Mais aussi dans ses choix et ses pensées.

En effet, le sujet dans la gouvernance néolibérale ne pourra plus s'appréhender comme un électron libre qu'on laisse faire par ses actes dans l'espace capitalistique. Car, si désormais tout Être est potentiellement porteur du germe de la criminalité ou qu'il puisse commettre un acte néolibéralement non rationnel, mais également, comme l'existence d'une part résiduelle de criminalité dans la société se justifie

économiquement, le sujet de la gouvernance néolibérale renforce son emprise sur l'individu par un discours qui consiste à le rendre transparent. C'est-à-dire une sorte de transparence à l'égard de la gouvernance et une sorte de transparence à l'égard de l'autre. Une sorte de transparence du sujet non plus à partir de son histoire et des actes qu'il a accomplis, mais à partir de normes économique-juridiques qui vont permettre à tout un chacun et à tout moment de pouvoir déceler soit ses propres comportements déviants parce qu'ils ne rentrent pas dans la grille d'intelligibilité économique-juridique néolibérale, soit ceux de l'autre et réciproquement. Transparence qui neutralise le sujet dans ses actes et ses comportements et qui le conditionne aux impératifs du marché.

Au-delà de la sphère étatique, la néolibéralité en retournant le laissez-faire en un ne pas laisser-faire tend à étendre son pouvoir de contrôle à l'ensemble de la société. Le renforcement de son pouvoir de contrôle ne se traduit pas dans les faits comme une intervention positive sur les organes étatiques ou sur les individus dans leur conduite, mais en remplaçant la notion de cause à la notion de risque elle accentue la prégnance des institutions juridiques sur le quotidien. Dans ce changement de paradigme, d'une intervention positive en une intervention négative se basant sur le calcul du facteur risque, la multiplication des règles législatives devient inéluctable.

Bien plus, Roland Gori dans *Exilés de l'intime* affirme que cette morale utilitaire issue d'un habitus de l'esprit capitaliste du XIXe siècle, en établissant son fonctionnement sur la logique « *des coûts et des bénéfices, des rapports qualité prix, des investissements et profits, du calcul d'intérêt, conduit vers un horizon de civilisation où le hasard n'a plus sa place et où les institutions législatives prolifèrent pour pouvoir en conjurer l'émergence.* »²⁶⁷. En remplaçant la notion de cause par la notion de risque, le discours néolibéral dans sa recherche de contrôle omniprésent va progressivement axer la logique de fonctionnement de la société non plus sur la question du sujet et de son histoire, mais en imposant une pratique juridique associée à un savoir sur la rentabilité économique, il va étendre dans la société son pouvoir de normalisation des conduites des individus.

De plus ce nouveau style de gouvernance, qui accentue son pouvoir et les contrôles ou les autocontrôles à la fois sur les instances gouvernementales et l'ensemble des pratiques sociales, pose la question de savoir qui est le détenteur de ce pouvoir ? Quelles sont ces personnes qui se sont accaparées cette gouvernance ? Ce pouvoir idéologique ? La

²⁶⁷ R. Gori, M. J. Del Volgo : *Exilés de l'intime, la médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, P 53, Editions DENÖEL, 2008.

démocratie est-elle en danger ou est-ce finalement qu'un moyen de gouvernance obsolète ?

Comme nous avons pu le dire précédemment, ce modèle de civilisation n'est pas le résultat d'un scrutin duquel sort un vainqueur, mais fait suite à une reconfiguration, une recomposition des sensibilités psychologiques et sociales de l'ensemble des individus. En prenant appui sur une forme déviante de la fonction capitaliste de la culture, et s'éloignant toujours plus de ses racines libérales, la néolibéralité vient dans ce contexte de la postmodernité s'instituer comme un modèle de gestion individualiste de la vie privée. Le discours néolibéral en effaçant la notion de cause, efface par la même occasion l'ensemble des idéaux qui ont façonné la République et la question de citoyens libres et égaux en droit. En cédant de sa souveraineté à la logique du marché et à ses acteurs, la référence étatique perd son pouvoir et de sa légitimité auprès des individus soumis dorénavant à un processus démocratique falsifié puisqu'ils se trouvent également lui-même (le processus démocratique) sous l'influence de la logique du marché et de la concurrence.

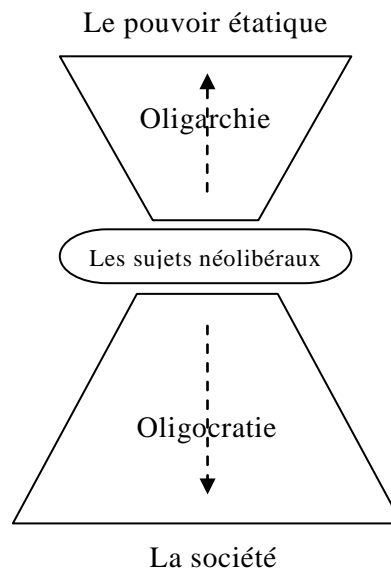
Dans le prolongement de cette analyse, si le pouvoir appartient désormais à la logique des marchés et que cette même logique se base sur une déviance de la fonction capitaliste de la culture, de l'accumulation des biens privés et des capitaux, dès lors le pouvoir sera détenu par une sorte de caste, un cartel dont les bornes seront définies par le degré d'implication des acteurs dans la logique néolibérale. Donc ce peut être tout un chacun qui dans son quotidien, son discours ou ses actes peut renforcer la dynamique néolibérale. Dynamique qui tend à normaliser l'individu à ses pratiques et à sa propre rationalité, faisant des individus non plus des acteurs sociaux mais des agents. Transformant ainsi la traditionnelle démocratie en une sorte d'oligarchie ou oligocratie²⁶⁸. Comme dirait Gori « *quant au citoyen, il peut se demander si la République des égaux solidaires n'est pas en train de vivre ses derniers jours, pour laisser demain place à une nouvelle aristocratie* »²⁶⁹, et nous de rajouter que l'intérêt du sujet de la gouvernance néolibérale n'est pas de voir l'émergence de citoyens, mais dans un contrat social sous l'emprise de l'économie au sens le plus large, celle de consommateurs.

²⁶⁸ <http://intellection.over-blog.com/article-de-l-oligarchie-a-l-oligocratie-107544018.html> ; (Camille Loty Malebranche: « *De l'oligarchie à l'oligocratie* »)

²⁶⁹ *Ibid.* 82

Dans ce contexte le processus démocratique n'est pas obsolète, mais est également lui-même sous le contrôle du pouvoir néolibéral comme le montre le schéma ci-dessous reprenant la thèse du sablier.

Le sujet de la gouvernance néolibérale



b) Le sujet de la gouvernance néolibérale

Le dessin ci-dessus montre en substance combien les sujets néolibéraux s'imposent à l'ensemble de la société et aux instances gouvernementales. Vers le haut ils se voient dans une position qu'on appellerait en économie "une position oligopsonistique" et vers le bas "une position oligopolistique". Ce pool de sujets néolibéraux qui par son discours influence toute la société dans ses comportements et ses pratiques, impose sa propre rationalité économique-juridique et n'a pas de frontières bien définies. Comme une sorte de nébuleuse, de synthèse spontanée, sans contrat explicite, sans la nécessité d'une union volontaire, sans droit d'adhésion naturel, une sorte de pacte qui se constitue à partir du moment où l'individu, quel qu'il soit, vienne renforcer par son discours la dynamique néolibérale et son idéologie.

Autrement dit, la constitution du lien entre les sujets de la gouvernance néolibérale se fait en mettant à profit la fonction capitaliste de la culture autour de la question de l'intérêt économique, non pas en assimilant l'individu sans contrepartie mais en le

laissant s'intégrer lui-même, librement, avec ses différences et ses valeurs, dans la mesure où son intégration lui procure une satisfaction toute personnelle afin de renforcer l'emprise néolibérale et qu'elle va produire à son tour la satisfaction des autres membres de la nébuleuse.

Dynamique multiplicatrice immédiate des membres et de leur satisfaction qui rappelle la forme du calcul des intérêts par capitalisation dont nous avons parlé précédemment mais cette fois avec en toile de fond une idéologie uniquement basée sur l'économie au sens le plus large, c'est-à-dire en terme de limitation et d'analyse statistique de flux.

Durant le XVIIIe, le XIXe et la première moitié du XXe siècle la place de la gouvernance était en fait assumée par, ce qu'on appelle, la société civile, c'est-à-dire une société dont la dynamique résultait des liens d'affinités entre les membres de la société civile pour les arts, la politique, l'économique, le sociale, l'éthique, la religion etc. Pour aller plus loin, Foucault nous dit dans *Naissance de la biopolitique* que dans la société civile ce qui liait les individus entre eux « *ce n'est pas le maximum de profits dans l'échange, c'est tout une série qu'on pourrait appeler d'intérêts désintéressés.* »²⁷⁰. Comme dans la société néolibérale l'idéologie de sa culture se limite finalement aux impératifs économiques, la société civile, en tout cas dans son éthique, peu à peu se dissout pour progressivement céder sa place à une gouvernance néolibérale.

Dans un tel cas de figure, le sujet humaniste cède sa place à un sujet économique. Non pas que moins de membres aient la possibilité de faire partie de cette nouvelle gouvernance, bien au contraire, puisque tout individu est libre d'en être membre à partir du moment où l'intérêt économique prime et qu'il soit rentable pour les autres membres de la nébuleuse. La différence entre la société civile et les sujets de la gouvernance néolibérale ne porte pas uniquement sur la qualité du lien économique de ses membres pour maintenir le système en place mais aussi sur les limites et la question de la temporalité.

En termes quantitatifs ou de flux et compte tenu des éléments précédents, les sujets de la gouvernance néolibérale n'ont pas de localisation précise puisque l'économie de marché est mondialisable et mondialisée ; ses limites spatiales coïncident avec les limites qu'imposent le marché et offre des possibilités de multiplication en terme d'adhésion

²⁷⁰ *Ibid.* 305

qui sont considérables. De sorte que ce lien économique qui lie les individus entre eux dans la gouvernance va, par la même occasion, œuvrer à défaire les liens idéologiques " désintéressés " de la société civile traditionnelle et les remplacer par de nouveaux liens purement égoïstes. Et paradoxalement plus la société tend vers un mode de gouvernance néolibérale plus le lien qui unit les membres est économique, plus le lien est un lien d'intérêt, plus le lien est un lien égoïste, plus le sujet néolibéral dans ses contraintes psychologiques et sociales se trouve menacé par ce même lien économique, plus le sujet s'enfonce dans le mécanisme de l'isolation, et donc moins le lien a de consistance pour maintenir les membres dans la nébuleuse.

C'est ce qui fait que la gouvernance néolibérale est en constante transformation métonymique sans pour autant s'affaiblir. En effet, compte tenu du décalage du temps qui existe entre les nouveaux entrants et les futurs sortants, la nébuleuse garde toujours un fonds de roulement qui perpétue son activité et nous fait dire que la gouvernance néolibérale ne craint pas le " turnover " de ses membres.

La société civile traditionnelle contrairement à la gouvernance néolibérale avait la particularité de rassembler des affinités en communauté, d'instituer des interactions transversales des communautés entre elles. L'entrée d'un nouveau membre dans la société civile traditionnelle ne pouvait se faire sans un jeu de réciprocité des satisfactions, il enrichissait le système communautaire et les bénéfices communautaires bénéficiaient à tous. C'est-à-dire, de faire en sorte que le sujet intégré à société civile traditionnelle agisse au titre de sujet dans la fonction capitalistique de la culture dans son entièreté. Chaque fois qu'elle perdait un membre elle s'affaiblissait davantage.

Alors qu'en ce qu'il concerne la nébuleuse néolibérale premièrement elle est universelle et non pas communautaire, et deuxièmement utilise l'autorité comme effet de levier pour renforcer son influence à la fois sur ses membres, sur l'État et tout le tissu social.

Ce fort effet de levier qui assure la pérennité du système néolibéral et qui, d'un point de vue mécanique, dynamise la rotation du stock d'individus qui entretient le système, est celui de la pratique d'un discours qui tant d'un point de vue externe qu'interne met l'ensemble de la population à son service. Même si la rotation du stock d'individus de la gouvernance fait qu'à un certain moment de la vie de la société la totalité des membres se serait renouvelée, il persiste tout de même un noyau dur, un nombre minimal de membres, en terme de gestion on pourrait dire un stock minimal de membres, qui de par leur positionnement psychosocial persistent à faire véhiculer, à promouvoir un type de discours, celui des experts de l'économie et de la finance, où le savoir vient régenter la

vie des populations et de l'État. Un discours dans lequel le sujet est totalement pris dans l'Autre, discours de l'Universitaire, discours du savant, dont l'origine du savoir est une pulsion totalement internalisée.

Ce n'est plus l'histoire et la fonction capitaliste de la culture dans son entièreté qui officie, comme ce serait le cas dans le discours du Maître qui procède d'une énonciation qui fait autorité dans le réel, ou comme ce pourrait être le cas lorsque l'État possède un degré de souveraineté suffisant à l'égard de la société et qu'il n'est pas vécu comme une menace mais susceptible d'arbitrage. C'est au nom de l'Autre, de l'idéologie de l'économie capitaliste, de la rentabilité, de l'accumulation des biens et de la propriété privée, que le sujet de la gouvernance néolibérale produit un savoir (s2) dans le réel qu'il impose à l'autre. Le signifiant maître totalement phagocyté par l'Autre de la raison de l'idéologie néolibérale, trouve son prolongement dans le réel en instiguant un savoir, en produisant un énoncé.

Ce savoir, cet énoncé vient ainsi s'imposer comme vérité du sujet de la gouvernance néolibérale avec toutes les perversions et/ou les manipulations qu'une telle dynamique favorise pour mieux assujettir les individus. De plus, en renforçant par son discours, le degré de menace que représente l'autre, que ce soit l'individu lui-même ou l'État, le discours néolibéral posera dans le moindre espace disponible, la moindre faille, des procédures d'exclusions comme l'interdit. Non pas qu'il énonce par la voix juridique toute une série d'interdits, même si cette nomenclature existe ou lui préexiste et la renforce par toute une série de dispositions qu'il intègre au fur et à mesure dans les différents codes de lois, mais va faire en sorte que sous l'apparence de la liberté d'entreprendre, les individus se limitent, s'interdisent "naturellement " dans leur propre liberté d'action, cela comme nous l'expose Foucault dans *l'ordre du discours*, par le jeu de trois types d'interdits : « *Le tabou de l'objet [notamment sexuel], rituel de la circonstance, droit privilégié ou exclusif de celui qui parle* »²⁷¹

En effet le discours néolibéral, en cloisonnant le " laissez faire " libéral par toute une série d'interdits, révèle quels liens il entretient avec son désir, ou plutôt révèle l'objet de son désir et du pouvoir qu'il cherche à s'accaparer. De sorte qu'en évoluant sous la forme d'une hystérèse régressive, celle de l'Universitaire, le discours néolibéral nous montre comment il opère une disqualification de l'objet total dans son discours. L'objet en tant que cause du désir du sujet, l'objet qui est cause de la sexualité, du lien social et

²⁷¹ M. Foucault : *L'ordre du discours*, P 11, Editions NRF, Gallimard, 2010.

de la métaphore, va subir deux opérations successives par le discours néolibéral.

Une disqualification de l'objet sexuel en en faisant un tabou. C'est-à-dire en remplaçant la notion de cause par la notion de risque.

Et une requalification de l'objet pour qu'il puisse être conforme au sujet de la gouvernance néolibérale. C'est-à-dire d'en faire un sujet dépourvu de la plus grande part de la plus-value qu'occasionnait la fonction capitalistique de la culture pour que désormais, l'objet sexuel soit dans le discours néolibéral destitué et confiné dans sa plus pure objectivité matérielle.

La sexualité et le lien social ne sont plus dans l'ordre du discours néolibéral l'expression de ce par quoi la fonction capitalistique dans son entièreté puisse advenir, mais en requalifiant l'objet par des énoncés et une volonté d'imposer un savoir, de repositionner sexualité et lien social dans la logique économique et de la rentabilité du sujet de la gouvernance néolibérale.

Pour le dire autrement, l'objet dans la culture néolibérale va être totalement dépouillé de tout ce qui faisait sa consistance, soit la part d'illusion et d'aléas dont il était pourvu dans la perspective phallique. C'est-à-dire en amputant la représentation du désir que l'objet devrait susciter, le sujet de la gouvernance néolibérale va isoler la représentation gênante à teneur sexuelle en la dépouillant de l'insupportable du lien qu'elle suppose, et la modifier de façon à ce qu'elle puisse être conforme, ou considérée comme acceptable par la logique de la rentabilité et de l'accumulation. N'hésitant pas même à faire appel à des valeurs ou des interprétations religieuses fondamentalistes d'un autre temps, valeurs qu'il dissémine de façon fragmentaire dans son discours.

De plus en introduisant par le savoir la notion de risque, le sujet prend ses distances de l'objet sexuel, ce qui provoque inévitablement une régression du sujet à des temps antérieurs où l'objet était vécu soit comme objet partiel, soit comme le bon objet, soit comme le mauvais objet. Dans une vision plus arithmétique, l'objet de la gouvernance néolibérale n'est plus un objet global mais la somme d'objets partiels qui le constituent et potentiellement rentables.

Alors cette volonté de savoir qui s'érige comme vérité de la néolibéralité, s'appuie sur toute une série de supports institutionnels, de pratiques pédagogiques²⁷² orientant le

²⁷² Moi-même enseignant en lycée une matière appelée « prévention, santé, environnement (P.S.E) » auprès d'adolescents, je suis à chaque fois interloqué lorsque j'aborde avec eux le thème de la sexualité. Non pas qu'ils soient indifférents à ce thème, bien au contraire, mais la manière dont le sujet est abordé par l'outil

désir du sujet et le fantasme pour qu'ils s'assimilent dans la rationalité de l'Autre, dans l'idéologie du sujet de la gouvernance néolibérale. Méthodes pédagogiques renforcées par l'Écran qui ordonnancent les modes relationnels et le rapport de l'individu à l'objet dans le réel. Modes relationnels que le sujet doit entretenir sous l'influence du discours néolibéral. Le sujet ne se structure plus par un savoir de l'objet mais par un savoir sur l'objet.

En effet, sœur jumelle de la postmodernité, la néolibéralité a su tirer un maximum de profit en instituant l'Écran comme outil pédagogique majeur. En offrant au sujet une forme particulière d'interaction, l'objet Écran se substitue à tout ce qui peut incarner le phallus dans sa fonction. Pour être plus précis, en se substituant dans un rapport de contiguïté, l'Écran vient non seulement prendre la place du phallus mais également la fonction même de tiers séparateur. Par cette opération substitutive, le phallus subit non pas un rejet pur et simple, mais comme il a cédé sa place dans un rapport de contiguïté à un des éléments qui le constitue et qui assume désormais à la fois les fonctions et les responsabilités qui lui incombait sous la nomination de l'Autre, dans ce schéma de substitution le phallus accepte une négation quasi totale de lui-même, Comme une sorte de mise en congés prématurée, de mise en *stand-by* consentie, une mise au rancard.

En intronisant l'Écran comme objet du réel dont la fonction est de produire du savoir, l'aménagement de la loi phallique à laquelle doit se soumettre le sujet n'a plus raison d'être puisque la référence paternelle a perdu à la fois toute légitimité dans la structuration du sujet, le crédit qui était le sien dans la promotion du désir (désir d'ex-

pédagogique « livre scolaire » est ahurissant et confirme ce que l'on vient de démontrer.

En effet, la sexualité n'est pas étudiée dans ces ouvrages comme une activité qui contribue à l'émergence du sujet pour qu'il adienne dans le lien social, pour le dire plus simplement comme une activité qui permet la rencontre de l'autre, de la naissance de la sexualité, de ce qu'il en est du corps et du désir, du plaisir et de la jouissance, de la question du sexuel et du génital, des identifications et de l'identité sexuelle etc. Fini tout cela, au revoir Freud et le développement psycho-sexuel, au revoir Dolto et la cause des enfants, au revoir Lacan et l'objet cause du désir, au revoir l'inconscient structuré comme un langage...

Dans le livre scolaire de « Prévention, santé, environnement (P.S.E) » du XXI^e, la sexualité survient vers l'âge de la puberté comme au XIX^e, elle est traitée en deux chapitres : dès le chapitre premier, sous l'angle des maladies sexuelles, et le deuxième chapitre sous l'angle de la contraception. Et quand figure un troisième, c'est autour de la question économique-sociale de la vie de couple.

Le livre scolaire en se conformant à la logique néolibérale, devient un outil symbolique qui n'a plus la prétention d'ouvrir l'élève sur un champ imaginaire qui motiverait son désir de sujet, son fantasme et l'aider à se confronter au réel. Mais en requalifiant l'objet de la sexualité selon l'idéologie néolibérale, elle est désormais identifiée comme un potentiel risque. Non plus comme cause du désir du sujet mais comme conséquence négative de ce désir, que l'autre est porteur ou générateur de maladie. Le sujet est ainsi réduit à un capital-risque. Il en est de même pour la grossesse qui sera considérée uniquement sous l'aspect de la conséquence négative de la sexualité, soit comme une maladie contre laquelle on peut être immunisée en prenant un traitement.

La pédagogie néolibérale en produisant son savoir sur le thème de la sexualité se donne l'apparence de favoriser une vie sexuelle plus libre, alors qu'en fait, en réduisant la sexualité à la question du risque, elle favorise finalement la limitation du sujet dans sa vie et la rupture du lien social.

sistence) et la reconnaissance de la dette symbolique dont le sujet lui est redevable.

Les implications psychiques qu'engendre un tel processus, montrent vers quels types de pratiques se fourvoie le sujet. Soumis à la " focalité " de l'Écran, le sujet ne perçoit plus l'image de l'autre dans son entièreté, ni le message inversé de l'autorité parentale, mais plus uniquement qu'une altérité diffuse, diffuse jusqu'à en perdre l'essence même de ce qui jusqu'à présent pouvait la constituer. Mais comble du paradoxe pour pouvoir toujours tenir bon, le sujet per-siste dans cette dynamique en s'identifiant au savoir néolibéral de l'Écran, c'est-à-dire une identification à un élément totalement étranger qui explicitement va renforcer la propre subjectivité du sujet au détriment de l'intersubjectivité et ne lui laisse plus in fine le choix, plus que le choix de s'en remettre à sa propre dimension personnelle, sa propre dimension imaginaire falsifiée pour savoir qui il est. Ainsi le dispositif néolibéral à mi-chemin entre le psychologique et le social va par l'Écran achever son projet d'emprise et de manipulation du sujet par une double coupure :

- Faire Écran à l'autorité paternelle en désagrégeant ses signifiants.
- Faire Écran à l'autre dont la fonction était de dynamiser le sujet dans sa sexualité en se faisant cause de son désir.

Quoi qu'il fasse dans cette position, cette posture le sujet en revient toujours à l'Écran. Dorénavant le sujet est seul face au savoir néolibéral de l'Écran. Il est cet objet de conditionnement qui s'interpose pour commettre une obstruction au langage et à la sexualité. Il est un objet de régression à des stades préœdipiens, infantiles, régression aux temps du narcissisme primaire, temps dans lesquelles les limites du moi et du non-moi n'étaient pas encore suffisamment balisées.

L'Écran comme outil pédagogique neutralise les effets distanceurs du signifiant maître et fait per-sister le sujet dans le leurre de l'Écran qui par son savoir a capturé le sujet. Et comme le savoir de l'Écran se fait cause du sujet en se faisant rempart contre le risque, le sujet se laisse capturer par l'Écran jusqu'à ce qu'il s'écrase. Il tire son efficacité dans son pouvoir de focaliser sur ce qui sert à son projet de rentabilité, en tout cas de proposer des représentations de contenu du réel qui lui sont immédiatement utiles pour parler au sujet et le faire jouir.

Il gagne en efficience par un pouvoir de mutabilité temporelle capable de relancer à minima le sujet pour que celui-ci obtienne un nouveau complément, une nouvelle jouissance, jouissance métonymique entretenue à chaque coup par une nouvelle

transfiguration de l'Écran. C'est bien une des nouvelles particularités des temps que nous traversons, où néolibéralité et postmodernité se renforcent mutuellement. Fini le temps du verbe et des actions qui définissent le sujet. La postmodernité, sœur jumelle du pouvoir néolibéral, consacre la technologie au détriment de la relation et fourvoie le sujet dans une jouissance par complément d'objet direct. Et l'Écran bien entendu est le summum en matière de leurre en tant que complément, parce qu'en fait, il complète avec du rien puisqu'il coupe du signifiant premier, celui de l'affect.... Du rien pour que le sujet ne soit pas rassasié, ou plutôt soit paradoxalement rassasié par le plein de vide.

Sur un plan plus imaginaire, comme le savoir et croyance sont intimement liés et comme le signifiant premier, celui qui permet de remettre de la distance pour relancer le sujet sur les voies de la métaphore et de la loi paternelle, est désagrégé, plus rien n'empêche l'Écran d'opérer comme bon lui semble sur le fantasme du sujet en fonction de la dose de savoir qu'il lui offre.

Le fantasme du sujet se trouve ainsi sous le contrôle des lois du marché et de l'Écran néolibéral, il n'est plus capable d'être par lui-même dans sa fonction initiale qui consiste à faire Écran au réel puisque désormais c'est l'objet Écran qui remplit cette fonction. Imaginaire du sujet sous perfusion d'Écran, imaginaire malade parce qu'il n'est plus capable d'autonomie²⁷³.

Quant à la question de la sexualité, eh bien, autant vous dire qu'elle correspond à une jouissance personnelle, égoïste, solitaire, masturbatoire, c'est-à-dire une jouissance résultant de pulsions qui ne se partagent pas. Le sujet est renvoyé irrémédiablement à lui-même, à sa propre problématique existentielle, à savoir non pas celle de la relation sexuelle comme l'Écran le lui laisse penser, mais celle du rapport sexuel et de l'inceste qui ne rime à rien, si ce n'est de faire per-sister le sujet dans la pulsion de mort. L'Écran en tant qu'objet qui camoufle l'objet du désir contribue à la négation de la sexualité et anesthésie le sujet, l'enferme dans la boîte et le coupe des possibilités pour qu'il advienne en affrontant le réel de l'autre, négation suprême du « *wo es war, soll ich werden* ».

²⁷³ Ma pratique quotidienne d'enseignant auprès d'adolescents et de jeunes adultes m'apprend combien l'imaginaire des sujets peut être malade. Aujourd'hui demander à l'élève d'imaginer par lui-même relève d'un véritable défi. Par exemple, dans ma pratique de professeur de vente, les élèves s'avèrent très demandeur d'informatique. Lorsqu'il m'arrive de céder à leur demande parce que la teneur du cours se prête à un travail informatique, par exemple celui de la prospection avec la création d'un prospectus et que je leur accorde une totale liberté dans la création d'un " flyers ", ceux-ci se trouvent totalement désemparés, ne sachant plus que faire de ce moment de liberté si ce n'est de rester figer sans rien faire. Pour certains si je n'intervenais pas, ils passeraient la quasi-totalité du temps à regarder des images sur internet sans entamer une ébauche de création. Un moment de liberté qui au lieu de stimuler l'imaginaire les sujets a tendance à les plonger dans le tourment, dans l'angoisse du vide.

Face au savoir néolibéral de l'Écran qui s'immisce dans la dynamique psychique, non seulement l'Écran devient un symptôme lui-même et affaiblit le Moi, mais en plus, comme la successivité entre le signifiant et le savoir est interrompue (voir mathème du « non-discours de dupe » p 194), c'est le « je » qui en pâtit et ne peut plus advenir parce qu'il a laissé la place au jeu, au spectacle. Pour aller plus loin, le sujet par l'Écran devient lui-même l'objet de son propre spectacle, il devient à la fois acteur et spectateur de sa propre mise en scène, de sa propre jouissance égoïste et personnelle.

Dans ces circonstances, c'est le sujet dans sa globalité qui est alors perdu et pour être représenté il ne trouve plus que soit un signifiant affaibli à l'adresse de l'Écran, soit le sujet s'adresse directement à l'Écran pour qu'il lui prodigue en guise de jouissance un savoir de subsistance, un savoir en perfusion pour qu'il ne sorte pas " hors de ", pour qu'il per-siste. Et le sujet dans sa per-sistance s'astreint finalement à n'avoir avec l'autre qu'une communication techno structurelle psycho-déstructurante, qu'une relation falsifiée.

Ce qui veut dire que le sujet fait un amalgame, et ce qu'il croit identifier comme Idéal du moi n'est en fait que la raison de l'Autre qui le formate notamment grâce à la mise en place d'outils pédagogiques. La raison de l'Autre qui en renforçant sa prégnance agit comme Surmoi. Le discours néolibéral impose au sujet un rapport signifiant dans l'Autre en bafouant les règles de la sexualité, de la logique de l'aliénation du sujet dans le réel et de la séparation. Le Moi du sujet ne se partage plus entre un signifiant et un signifié, le savoir a pris la place du signifiant maître qui s'impose à l'autre. Le savoir de l'Écran qui n'a pas d'autre finalité que de produire sur le Moi un assujettissement.

Que reste-t-il de l'idéal du Moi dans ce schéma ? Il en est réduit à se confondre de plus en plus avec le Moi, ce qui finalement confine le sujet dans des représentations narcissique. Cette dynamique force l'Idéal du moi à régresser au niveau d'un Moi idéal. De plus, ce niveau de régression qui favorise l'assujettissement du sujet, accroît en retour l'influence de l'Autre comme Surmoi ; Surmoi dont la déviance fonctionnelle sera de poser au sujet des injonctions à la jouissance : « continue à jouir parce que tu es toi-même l'objet de ta jouissance. » Réification du sujet par des injonctions à la jouissance par le Surmoi néolibéral jusqu'à ce qu'elle devienne une auto réification du sujet.

L'hystérèse régressive du discours néolibéral renforcée par le pouvoir de l'Écran ne permet plus l'extension du sujet dans le réel mais l'intention dans l'Autre. Pour le dire autrement le discours de l'Universitaire dans la posture néolibérale n'admet pas *l'existence*, mais favorise *l'in-sistence* du sujet de l'inconscient. Non pas que l'inconscient

Freudien disparaisse, mais le sujet de l'inconscient sera de plus en plus mis à mal...
Sujet au malaise...

En ce sens, en empêchant le sujet de toute possibilité de transport, de métaphorisation « hors-de », la néolibéralité rend la tentative d'emprise légitime par le savoir sur l'objet, en tout cas sur l'image que le savoir se fait de l'individu-objet du réel en le dépouillant de toute sa subjectivité pour lui imposer la sienne.

Ainsi, la fragile constitution du Moi du sujet ne se structure plus dans le partage entre une action intégrant et une action accommodant ; désormais dans le Moi idéal du sujet "néolibéralisé", toute la relation à l'autre est constitutive d'un vide, le vide de l'objet et de sa requête, le vide d'une intégration assimilation. Le Moi, est ainsi perverti et carencé par sa « *mé-prise* » sur l'objet. Le savoir sur l'objet appartenant au réel va suivre une double articulation :

- Une croyance intangible de la légitimité du savoir qui se pose sur l'objet.
- Une négation du réel qui ne permet pas de se plier aux lois qui régissent l'impossible appréhension de l'objet, alors que pourtant ce dernier est non saisissable dans sa totalité.

Double articulation qui relègue finalement le Moi idéal dans une connaissance tronquée, partielle, partielle, favorisant un aveuglement constitutif du Moi. Le subterfuge du discours néolibéral consiste à offrir au sujet une assurance spéculative d'un « *moi-connaissance* » qui n'est en fait qu'une « *me-connaissance* » de l'objet, d'où l'illusion persistante du « *je* » qui se prend pour le *Moi*.

De plus, l'inclusion du signifiant maître dans l'Autre du discours néolibéral ne favorise plus l'expression de la *vérité* – qui ne peut jamais totalement s'exprimer telle quelle puisque subsiste toujours dans toute activité psychique une part inconsciente, de transcendance de l'insu – mais incite le sujet à retourner vers l'Autre, non plus pour promouvoir l'extension d'une vérité mais dans l'intention de ramener le sujet à la raison, à la raison du plus fort, au plus fort des idéaux de l'Autre, de l'Autre et son désir capital.

Dans une telle recomposition psychique du sujet par le discours néolibéral, on assiste à une véritable remise en cause de la fonction du signifiant du nom du père et du refoulement. Pour le dire autrement, la fonction paternelle dans une telle configuration du discours est considérablement amochée. Forclose dans l'Autre, la métaphore paternelle est mise en échec, et enlise le sujet dans un processus où il reste captif de

l'Autre.

En ce sens, nous pouvons observer comment dans le discours néolibéral se décline tous les processus du langage qui induisent une dynamique d'internalisation signifiante, de forclusion de la métaphore paternelle et rendent compte de la force gravitationnelle de l'Autre, l'Autre absolu, et contre lequel le sujet de l'inconscient ne peut plus lutter, et en devient même impuissant pour la relance du désir dans le réel.

À propos de ce phénomène gravitationnel dans l'Autre, de la place du nom du père dans le discours et des motifs pour lesquels la forclusion du nom du père intervient, ce n'est pas uniquement de la façon dont l'idéologie néolibérale s'accommode de la personne du père, mais du cas qu'elle fait de sa parole, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au nom du père dans la promotion de la loi dans la société.

Car si le père et sa loi, agissent dans le langage et la sexualité comme cause, et que la cause est ce qui destitue la notion de risque, en tout cas vient comme refoulement au risque, le danger ou le risque majeur pour le discours néolibéral est l'avènement de la cause. Dans l'approche néolibérale, la cause devient le risque d'échec de la gouvernance néolibérale.

Pour parer à ce danger, le sujet de la gouvernance néolibérale va, dans un souci de formatage du sujet, dépouiller à son tour le père, le décomposer, lui ôter son autorité, ses fonctions, sa crédibilité, le rendre infantile, le couper de son histoire et de la part de hasard qui était cause de son désir, pour en faire un fantoche, en faire un avatar de la cause du désir²⁷⁴, c'est-à-dire l'incarnation de la cause sous les traits du risque, afin de donner à la cause l'apparence du risque.

Ainsi, en posant un savoir sur l'identité génétique du sujet, la gouvernance gomme toute la part d'imprévu constitutive du père au profit du contrôle et par la même occasion évacue le doute sur la question de la paternité – doute sur lequel s'étayait pourtant l'autorité du père – Bien plus, le discours néolibéral institue grâce au test génétique la notion de "vrai père" – et par voie de conséquence celle de "faux père" – qui vient tout simplement effacer et forclure son autorité. Dès lors, en mettant à son profit la forclusion de la loi paternelle et en se substituant à elle, la gouvernance néolibérale renforce son pouvoir d'autorité sur les individus.

²⁷⁴ À ce propos, le film américain *Les Sorcières d'Eastwick* (*The Witches of Eastwick*) réalisé par le réalisateur australien George Miller en 1987, montre de manière remarquable ce qu'il advient de la question du père (incarné par J. Nicholson) dans une société maternante, mais surtout du motif de sa disparition (d'être tout simplement un homme qui demande de la reconnaissance) et à la fin du film de ce qui va le remplacer, ce qui va occuper la place désormais vide : le mur d'écrans.

En fait, en agissant de la sorte, la culture néolibérale renverse à nouveau les rapports d'autorité, pervertit le système en identifiant non plus le père comme possible phallus, comme incarnation de la loi, mais toujours pour répondre à l'impératif de la rationalité économique, faire que l'autorité revienne à celui de la cellule familiale susceptible de répondre à la fois à la logique économique, qui soit facilement éduicable et capable de pérenniser le système, à savoir l'enfant.

La néolibéralité en supprimant progressivement le rôle du père dans la société renforce le statut de l'enfant comme prescripteur, le statut de l'enfant roi parce que commercialement "le client est roi". De plus, en partant de l'adage qu'on sait toujours qui est la mère, et en faisant du père par le contrôle du test génétique un "vrai père" ou un "faux père", la gouvernance néolibérale tente et parvient, en fait, à supprimer le père en en faisant une mère annexe.

Bien plus en ôtant tout doute possible quant à la paternité, il ne va subsister de fait que de "faux pères" puisque c'est le doute même qui institue le père. La suppression du père va ainsi favoriser la création d'une société maternant, une société parthénogénétique dans laquelle le sujet "tout puissant de sa propre impuissance" ne peut plus sortir des jupes de la mère²⁷⁵, une société qui chasse toute possibilité d'identification sexuelle. Cette société monoparentale ou homoparentale, fabriquée par la logique néolibérale, conduit à considérer la mère – ou le père en tant que mère annexe – comme elle-même porteuse de risque de défectuosité afin qu'elle se désengage de ses responsabilités et interpose pour l'éducation de sa progéniture un Écran au service de la néolibéralité.

En poussant plus loin notre argumentation, et si l'on s'en tient à la question du monisme phallique de la psychanalyse freudienne, en supprimant finalement la référence phallique corrélative de la loi paternelle, c'est tout l'édifice des identifications qui s'écroule, du côté du masculin mais aussi du côté du féminin. Nous pouvons même faire le constat qu'en supprimant le père on supprime également la mère puisque l'un comme l'autre trouve son identité par la référence au phallus. Que reste-il alors ?

Eh bien, non plus des sujets mais des individus sous le contrôle de l'enfant. Pas seulement leurs propres enfants, mais également l'enfant tyrannique qui subsiste au fond

²⁷⁵ Il peut être intéressant d'observer dans la manière de parler chez les jeunes générations que la question de la mère revient souvent au premier plan, notamment au travers d'insultes. Au-delà du traditionnel « va niquer ta mère » qui porte en lui la couleur du commandement de transgresser l'inceste prohibé, on retrouve de nos jours plus largement et cela afin de " policer " davantage l'insulte, du « et ta mère » dont la valeur signifiante n'est pas sans évoquer « Etat mère ». Valeur inconsciente du signifiant qui montrerait en substance la prégnance institutionnelle étatique du côté maternant et du commandement adressé au sujet de bien vouloir ne pas sortir de la relation incestueuse. De ramener le fantasme du sujet dans ce nouveau lien social, afin de se conformer aux impératifs de la gouvernance néolibérale, à l'état de la relation anaclitique.

de chacun des sujets qui peuplent une société désaffectée en régression. La société néolibérale en utilisant à son profit le clivage entre " vrai père " et " faux père ", amène le sujet, sous l'effet de cette pression, de cette remise en cause, de cette crise, à se fabriquer un Moi qui réponde aux exigences de son environnement, un Moi idéal conforme aux adaptations néolibérales qui s'imposent à lui, quitte à utiliser ses pulsions libidinales agressives et la haine contre tout ce qui vient s'opposer au formatage que lui impose la société néolibérale. Une construction d'un Moi idéal qui désavoue le sujet et le clive dans ce que Winnicott a défini comme « vrai self » et « faux self ». Le clivage qui force le sujet finalement à abandonner son « vrai self », le soi de la spontanéité, de la dimension imaginaire, de la cause et de l'imprévu. En effet, lui-même soumis aux mesures de contrôle, de surveillance et aux exigences de l'environnement, le sujet dans son retranchement devra dans un souci d'adaptation exprimer de la haine contre tout ce qui pourrait venir parasiter son propre contrôle. Comme une sorte de reproduction d'un schéma de crainte et de terreur qui s'impose à lui, une sorte d'identification à l'agresseur que décrit Anna Freud dans *Le Moi et les mécanismes de défense* où le sujet se constitue un " faux self " et n'hésite pas à se nourrir de la haine pour se renforcer et l'exprime quand survient le risque de la perte de contrôle.

Dans un tel cas, l'énonciation du sujet se trouve également expropriée puisqu'elle est l'incidence d'un "vrai self " et de la propagation de l'affect, seule ne subsiste en réserve la haine et sa consœur la culpabilité qui épient le moindre instant de perte de contrôle pour se manifester afin de ramener le sujet dans la rationalité néolibérale.

En ôtant au sujet une part de son " self ", ou plutôt en faisant en sorte que le sujet prenne appui dans sa personnalité sur une part de son " self ", le faux, la société néolibérale est une société qui régresse non pas à la toute puissance de la mère des abeilles de la ruche qui serait plutôt du côté de la société totalitaire, mais du côté de la mère ovovivipare, reptilienne avec des individus capables de mutations sexuelles.

Une mutation qui est, non pas du côté de la bisexualité qui conserve les processus identificatoires et sexuels, tantôt du côté du masculin tantôt du féminin suivant la situation, mais du côté de l'unisexualité qui estompe les différences dans une sorte de conformité sociale qui nie le primat du phallus et la sexualité. Société où finalement on ne perçoit ni des filles ni des garçons mais seulement des individus massifiés. Une conformité sociale dans la société néolibérale qui ne consiste pas à porter le même uniforme, comme dans une société de type totalitaire qui passe par la contrainte physique pour imposer un style et/ou une identité à ses membres, mais pourtant en

jouant sur le facteur de la libre adhésion à ses principes et des leviers psychosociaux la gouvernance néolibérale standardise et rationalise les styles en les "unisexisant".

On gomme les couleurs pour assombrir les styles et rapprocher du noir, on gomme les différences pour créer un standard pour maintenir des objectifs de rentabilité maximum tant du côté de l'économique, que du sociale, que du psychologique.

La psychologie sociale s'est depuis longtemps intéressée à ces questions d'uniformité et de conformité. Elle a été malheureusement un outil incontournable du pouvoir néolibéral pour renforcer son emprise marketing sur les individus, mais pas seulement. Car même si le but où la cause de la psychologie sociale dans son éthique n'était peut-être pas au départ d'œuvrer pour la manipulation des cultures, mais la noble tâche de l'observation de phénomènes anthropologiques ou sociologiques, aujourd'hui elle assiste à la perversion de sa noblesse et voit le fruit de ses recherches venir équiper les sujets de la gouvernance néolibérale d'un savoir sur autrui pour créer une sorte de cohésion sociétale autour de son projet d'emprise.

D'ailleurs, ces mêmes recherches en psychologie sociale (Festinger et Thibaut, Schachter, Sherif, Asch, mais aussi l'école de Nice avec Beauvois...) rejoignent notre analyse et montrent sans détour que tout groupe social soumis à une pression va tendre vers l'uniformité ou/et à la conformité, quitte à rejeter l'individu déviant, et le marginaliser. Car si « *l'uniformité est un état observable du groupe à un instant « t »* », *la conformité est le résultat d'un processus antérieur à cet état qui implique que les personnes ont modifié leur façon de faire, dire ou de penser, [pour] l'harmoniser à celles des autres personnes* »²⁷⁶. Une conformité qui crée une sorte de cohésion sociale autour des impératifs marketings et de rentabilité, et renforce paradoxalement l'égoïsme et l'individualisme. Une cohésion qui tend vers une normalisation des sensibilités et des jugements.

La genèse d'une normalisation est paradoxalement non pas le résultat positif de repères imposés par une autorité intangible à laquelle des individus se soumettent, mais parce que justement dans la société actuelle il y a perte des repères traditionnels et familiaux, alors les individus vont faire converger "naturellement" leurs divergences vers une norme, sous l'effet du risque ils vont polariser leurs sensibilités psychologiques, pour finalement se conformer à ceux qui sont déjà complices de la gouvernance, même si

²⁷⁶ J. L. Beauvois & collègues : *Relations humaines groupes et influence sociale*, P 75, Edition PUG 1995.

pourtant certains sujets savent dans leur inconscient qu'ils se fourvoient, qu'ils se pervertissent en abandonnant des habitus, une éthique ou des valeurs morales en acceptant d'adhérer au mouvement collectif. Perversion du sujet par lui-même en une sorte d'agent économique au prix de ne pas être marginalisé par les autres sans pour autant construire un lien affectif authentique, mais juste formel. Perversion du sujet par lui-même pour réduire en tout cas l'écart entre sa position de sujet et la norme socialement imposée, par une authentique coopération qui pérennise le système néolibéral et renforce son immunité.

Comme une sorte d'auto-immunité économique à la fois en termes de limitations par des autocontrôles de soi-même, qui relèvent du calcul des investissements et des profits du sujet et qui vont modeler l'ensemble des rapports humains et des relations qu'il peut entretenir avec le monde. Des limitations par des mesures de contrôle sur autrui lorsqu'il est susceptible d'être déviant, et enfin une limitation du sujet qui prend appui sur sa position dissonante à l'égard de son propre inconscient et qui le fige dans ses attitudes, qui le fige dans son geste et dans son verbe, qui le fige pour qu'il ne transgresse pas et le confine sous la pression dans un discours normalisateur qui ordonne à la fois ses conduites, celles des autres et renforce le malaise.

Cette position dissonante, et par voie de conséquence conflictuelle, introduit le sujet de l'inconscient dans un nouveau type de malaise issu de la friction entre modernité et postmodernité, où les anciens habitus s'affrontent aux mœurs actuelles. C'est ce nouveau sujet au malaise et sa fiction qui vont irradier toute la sexualité et recomposer de nouvelles pratiques et de nouvelles sensibilités. Un sujet au malaise qui va devoir gérer l'ensemble de ses relations et son activité sexuelle selon une matrice néolibérale, selon la formalité et la logique économique qu'elle impose.

c) Sujet au malaise

La base fondamentale idéologique de la philosophie néolibérale, et notre schéma de l'organisation politico-économico-juridique de l'espace capitaliste la montre bien, ne se joue pas dans un contexte de liberté économique avec une certaine confiance par nécessité à l'égard de l'État et des individus dans la société, comme ce pourrait être le cas dans une société ultralibérale progressiste. Mais parce qu'autrui représente une menace qui serait due à une défectuosité interne au sujet, en quelque sorte porteur sain

de sa propre défectuosité, le sujet devient hautement pathogène, à risque.

L'idéologie néolibérale conservatrice institue une surveillance et un contrôle continus et fait en sorte que le rapport au sujet se base sur la méfiance. C'est-à-dire fonde sur la méfiance l'ensemble de ses principes régulateurs de la société, et puisque le gouvernement est porteur de ses propres excès, l'intervention néolibérale va le mettre sa botte, à la botte de l'économie de marché et lui demander d'observer ses lois, lui aussi devient un agent économique comme un autre. Et puisque les individus sont également potentiellement porteurs d'une menace contre la gouvernance néolibérale, cette dernière imposera dans la vérité de son désir de normalisation un savoir dont la logique n'est pas la question du sujet et de sa cause, mais de l'objectivation du sujet par le risque qu'il constitue.

En ce sens, la société néolibérale dans son rapport au sujet porteur malsain, dont il faut se méfier, produit un genre de gouvernance basée finalement sur la haine, une haine *« qui produit un réalisme et une objectivité sur lesquels nous avons d'autant moins de chance de pouvoir revenir qu'ils ont produit des profits matériels et des réalisations culturelles extrêmement importantes »*²⁷⁷.

La néolibéralité officiant par la fonction capitaliste de la culture à mi-chemin entre le psychologique et le social entretient le sujet dans un discours où la question n'est plus de savoir si l'autre peut être sujet d'un partage, un partenaire de l'échange ou alors la possibilité d'un investissement sexuelle, vu qu'il est menaçant, mais de savoir en quoi le sujet peut être l'objet de sa propre satisfaction.

En d'autres termes, en privilégiant l'Être au détriment du sens, le sujet dit néolibéral prend ses distances de l'autre par le mécanisme de l'isolation. Privilégié l'Être consistera en une déclinaison de la fonction capitaliste où le sujet n'est plus considéré par les actes qui le représentent à l'adresse de l'autre pour produire par l'échange un enrichissement mutuel, mais d'être lui-même la source ou la ressource de son enrichissement personnel, de sa propre jouissance, une jouissance toute narcissique. De sorte que le sujet se trouvant dans cet espace sous l'influence du "laissez faire" économique et du risque potentiel que représente le sujet n'est pas introduit dans un champ dans lequel il exploite le savoir de l'autre pour parvenir à enrichir la société ni la culture, mais d'œuvrer à son propre enrichissement narcissique. Dans cette logique, le sujet trouve comme support, comme objet d'investissement sexuel, lui-même et devra

²⁷⁷ Ibid. 80

par lui-même capitaliser son propre investissement. De fait, le sujet se trouve être dans son discours à l'origine et à l'arrivée des effets de la fonction capitalistique.

Par exemple pour le dire en des termes plus économiques avec Foucault, le salaire de l'individu ne sera pas dans cette approche culturelle la contre partie d'une force de travail fournie sur un marché qui en fixe le montant, mais un revenu qui correspond à la valeur de l'individu dans ses compétences, son savoirfaire... C'est-à-dire d'appréhender le sujet non plus par les actes qui le représentent dans une prestation, mais dans la logique individualiste qui est la sienne (logique néolibérale) comme un capital, capital humain dont il doit rentabiliser sa mobilisation par un revenu. Le sujet devenu objet-capital pourra être ainsi mobilisé de façon métonymique afin de garantir la satisfaction du système néolibéral.

Nous pouvons constater que la culture néolibérale dans son discours et ses pratiques politiques sociales et juridiques, tout en obéissant à la logique du marché, façonne et fabrique l'objectivation du sujet, et contribue à la diffusion et la construction de ce que nous appellerons avec Gori, un nouveau *style anthropologique* qui en retour participe au propre développement de cette culture favorisant son propre style de malaise par la propagation d'un sentiment d'insécurité et du mécanisme de l'isolation.

Freud, dans son ouvrage *Malaise dans la culture*, fait porter la question du malaise du sujet de son époque essentiellement du côté de la culpabilité et des conduites paradoxales auxquelles l'individu va devoir se soumettre. Sorte de désillusion pour un sujet libéral qui va à la fois connaître certains progrès scientifiques considérables en domestiquant *des forces de la nature* et des désagréments liés à ce même progrès. Une métamorphose de la société dans laquelle les individus vont progressivement être les adhérents à leur propre aliénation à l'objet, « Or, les hommes, [nous dit-il], sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Ils croient toutefois constater que cette récente maîtrise de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, cette réalisation d'aspirations millénaires, n'ont aucunement élevé la somme de jouissance qu'ils attendent de la vie. Ils n'ont pas le sentiment d'être pour cela devenus plus heureux. On devrait se contenter de conclure que la domination de la nature n'est pas la seule condition du bonheur »²⁷⁸.

Condition du bonheur qui est loin d'être atteinte malgré l'accès de certains individus à un confort de vie notable par l'acquisition de nouveaux objets qui seraient censés lui

²⁷⁸ S. Freud : *Malaise dans la culture*, P 30, Presse Universitaire de France, 1995.

permettre d'accéder à un certain idéal culturel, « *l'homme est devenu pour ainsi dire une sorte de « dieu prothétique », dieu certes admirable s'il revêt tous ses organes auxiliaires, mais ceux-ci n'ont pas poussé avec lui et lui donnent souvent bien du mal [...] l'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation, des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir ; augmentant encore plus la ressemblance avec Dieu [...] nous ne voulons toutefois point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux.* »²⁷⁹

Il fait également le constat que les individus vont devoir être à la fois acteurs du progrès technologique et faire preuve de retenue vis-à-vis de ce progrès afin de ne pas venir contrarier les habitus du siècle précédent, et d'ajouter « *à quoi bon enrayer la mortalité infantile si précisément cela nous impose une retenue extrême dans la procréation, et si en fin de compte nous n'élevons pas plus d'enfants qu'à l'époque où l'hygiène n'existait pas, alors que d'autre part se sont ainsi compliquées les conditions de notre vie sexuelle dans le mariage et que se trouve vraisemblablement contrariée l'action bienfaisante de la sélection naturelle ? Que nous importe enfin une longue vie, si elle nous accable de tant de peines, si elle est tellement pauvre en joies et tellement riche en souffrance que nous saluons la mort comme une heureuse délivrance ?* »²⁸⁰

Constat affligeant de la culture libérale de son époque dont la promesse était entre autre de réhabiliter la *valeur bonheur* pour chacun et qui pourtant ne résout en rien la question du malaise de l'individu dans la société. Et si « *beauté, propreté et ordre occupent manifestement une position particulière parmi les exigences de la culture* »²⁸¹ occidentale libérale de son époque et « *que la culture ne soit pas seulement soucieuse d'utilité* »²⁸², il en va tout autrement comme nous l'avons vu dans un contexte de culture néolibérale.

Dans ce nouveau contexte néolibéral, où priment l'utilitaire et la rationalité économique, ne sera conservé que ce qui entre dans le cadre de la rentabilité financière, et ce quels que soient les domaines de la vie. Tout ce qui déroge à ce principe se voit exclu de son processus, ou bien faire l'objet d'un reformatage. Alors même si tout acte de culture

²⁷⁹ Ibid. 35

²⁸⁰ Ibid. 31

²⁸¹ Ibid. 37

²⁸² Ibid. 37

amène finalement l'individu à devoir renoncer à l'expression de certaines pulsions personnelles ou particulières qui viendraient contrarier les projets culturels de la communauté, il n'en reste pas moins que dans la culture néolibérale cette question de l'expression de pulsions va à nouveau être renversée et faire en sorte que la notion *gain de plaisir* en tant que promesse de la société libérale devienne dans la culture néolibérale un engagement dans le *jouir à tout prix*.

Une liberté de jouissance du sujet qui assure au système non pas que l'individu dispose de ses pulsions sexuelles comme bon lui semble, ni ne les investisse sur les objets de son choix, mais que justement cette liberté de jouissance entre dans le cadre du formel, au détriment de l'informel²⁸³, pour renforcer paradoxalement le contrôle et la surveillance des relations des individus entre eux. On observe ici tout le paradoxe de la culture néolibérale, car en faisant la promotion de la liberté elle renforce en fin de compte son emprise sur les individus.

La culture néolibérale consciente que la liberté constitue une menace contre sa propre intégrité, va exclure toute la part de hasard, de spontanéité et d'informelle qui constitue la liberté et qui procure à l'individu des gains de plaisir, et va, notamment grâce à l'outil technologique que l'on a appelé l'Écran, introduire dans le champ des pratiques tout un ensemble de mesures capables de formaliser les conduites, canaliser les relations et modeler les individus à un type de jouissance. Non pas supprimer toute possibilité de

²⁸³ Note personnelle : Il est intéressant d'observer comment dans de nombreuses entreprises est mis en place grâce à l'outil informatique et l'intranet des lieux d'échanges informels qui tiennent lieu de forums de discussion. En effet, les entreprises sont de plus en plus soucieuses de pouvoir gérer les relations informelles entre les employés afin de s'assurer un bon climat social et un asservissement optimal de la masse salariale. Ainsi, toutes les interactions entre les membres d'une organisation qui se faisaient autour de la machine à café, dans les couloirs etc. en fonction des liens d'amitiés, des intérêts communs à l'un et à l'autre et qui sortaient du cadre hiérarchique de l'organisation, qu'on appelle communément de la communication informelle, va faire l'objet d'une attention particulière par les instances managériales.

Les entreprises ont, de nos jours, trouvé une parade et offrent à leurs employés un espace virtuel dans lequel ils sont libres de dire tout ce qu'ils souhaitent puisque l'anonymat des salariés est respecté et ne serait pas remis en cause par l'autorité vu que les "tchatters" se cacheraient derrière un « pseudo » (cela reste à prouver).

Cependant et c'est là tous les effets pervers du système mis en place, la sournoiserie du procédé permet tout de même de déceler, de filtrer, de clarifier en substance les contenus des messages et les préoccupations de la masse salariale. Analyse des messages intranet afin de pouvoir contrôler et enrayer tout risque de rumeur ou de débordement.

En ce sens, en mettant à disposition des écrans de discussion à ses salariés sous le couvert de la facilitation des échanges horizontaux et/ou verticaux, les organisations hiérarchisées renforcent la formalisation de la communication dans l'entreprise au détriment de la communication informelle. Car non seulement les salariés compte tenu des impératifs de rentabilité prennent de moins en moins le temps de s'offrir « une pause café » ensemble (la traditionnelle pause café de 10h qui disparaît progressivement des pratiques salariales) et comme ils se seraient "soi disant" déjà tout dit via le net, ils n'éprouvent plus la nécessité de communiquer. L'intervention des nouvelles technologies dans le champ de l'informel vient, non seulement, appauvrir le discours, de plus les messages ne sont pas toujours lus entièrement, vient contribuer à isoler les individus les uns des autres, renforcer l'emprise des instances de gestion des humains sur les salariés dans leurs possibilités de communiquer entre eux et optimiser la rentabilité économique du salarié et de la masse salariale.

par ailleurs, conscient des autres possibilités qu'offre internet et d'autres sites pour la propagation de messages, et afin de prévenir les risques de rumeurs ou de "flaming" mais aussi des risques de divulgations de secrets, dans certaines entreprises le contrôle et la surveillance informatique devient un enjeu majeur.

jouissance, bien au contraire, nous sommes ici dans un contexte du jouir à tout prix, mais de faire en sorte que la jouissance (et non pas le plaisir) pour l'individu soit devenue son unique mode de fonctionnement. Jouissance de l'objet sans limite à condition qu'il entre dans les impératifs néolibéraux.

Le libre choix de l'objet, qui sera investi sexuellement, ne pourra être considéré qu'en tant que bon-objet uniquement si l'objet de la pulsion répond aux impératifs de contrôle, de rationalité économique et de normalisation qui se décline dans la néolibéralité. Non pas que le mot " liberté " sorte du discours néolibérale, bien au contraire, car en produisant un savoir sur le thème de la liberté ou en favorisant des injonctions du type « *vous êtes libre de choisir* » le discours néolibéral donne l'impression de favoriser la liberté, alors qu'en fait, en réduisant la portée de la liberté à la question de la norme, tout ce qui sort de ce dispositif sera considéré comme risque de déviance. Discours néolibéral qui favorise finalement la limitation du sujet tant dans le réel, que sur un plan imaginaire et symbolique. Limitations de la liberté aux impératifs utilitaristes afin de mieux garantir la surveillance du sujet.

Car ne nous trompons pas, dans ce système sous gouvernance néolibérale tout ce qui n'engendre pas de rentabilité économique, sort du cadre et met en péril ce système de fonctionnement. Et si la question de la sexualité est au départ un acte de culture non financier mais tout de même capitalistique, la culture néolibérale va à nouveau considérer cette question de la sexualité, en faire la promotion et peu à peu la faire glisser dans le champ du commercial, de l'économiquement rentable. C'est-à-dire que pour que la sexualité soit conforme aux prérogatives néolibérales il suffit qu'elle fasse l'objet d'une rentabilisation financière. Bien plus, il s'agira pour elle comme dirait Gori dans *La fabrique des imposteurs* de faire en sorte que « *morale et esprit capitaliste fasse bon ménage.* »

Alors si l'hypothèse freudienne fait l'amalgame entre liberté et autonomie, nous avons pu aller plus loin en démontrant que dans le lien social la fonction capitalistique de la culture n'advient que s'il existe un degré de liberté non pas personnel mais accordé à autrui et réciproquement. Bien plus, nous avons pu également démontrer que ce degré de liberté se voit en opposition avec un degré inversement proportionnel d'insécurité qu'est susceptible de représenter autrui et réciproquement. Cependant notre approche n'est pas antagoniste avec l'hypothèse freudienne mais nous permet d'aller plus loin en démontrant que la fonction capitalistique de la culture n'est pas une affaire personnelle mais un jeu de relations, de communication des individus entre eux. Et que si malaise il

y a, il est non pas un malaise individuel mais le produit d'une dynamique globale qui introduit le sujet au malaise. Pour le dire autrement, le malaise n'est pas une affaire personnelle mais une affaire collective. Et que si la liberté s'oppose aux intérêts de la culture néolibérale, la culture néolibérale menace à son tour la liberté de restrictions sensibles. De même, si la liberté est la possibilité d'investir sexuellement l'autre dans le réel, et réciproquement, avec toute la part de spontanéité, de hasard, d'inconscient que cela génère, dès lors la sexualité puisqu'elle est source de liberté devient pour le projet néolibérale la pire des menaces.

En effet, la liberté en tant que concept, et ce quelle que soit l'approche théorique pour tenter d'en définir les contours, est intimement liée à la question de la sexualité. Alors que l'approche conceptuelle de la liberté soit du côté de l'autonomie, de l'indépendance, d'un idéal, une possibilité de libération des mœurs, d'une capacité d'expression, d'un degré de considération à l'égard d'autrui etc. quand est-il de la liberté dans le lien social ?

D'abord, nous avons pu voir que chez le sujet de la pulsion, la liberté n'existe pas tel qu'elle, puisque pour que le sujet advienne, il devra faire l'objet d'une élaboration, d'une grammaire, d'une syntaxe que Freud a parfaitement résumé dans son « *Wo es war, soll ich werden* ». D'ailleurs la grammaire ne serait-elle pas l'ancêtre de la normalisation ? Lorsque le sujet aborde la question de la liberté, il vient de façon larvée et continuelle l'aborder sous l'angle de l'autonomie. C'est-à-dire d'en faire un concept positif personnel, un concept d'autonomie personnelle qui résulterait pour le sujet de s'affranchir d'un statut qu'il n'aurait pas choisi au départ. En d'autres termes de sortir de sa condition d'esclave. Affranchissement qui serait non pas hérité mais mérité.

Le mérite serait en fin de compte d'avoir pu acheter sa propre liberté. Cependant, acheter sa liberté sous-entendrait finalement que le sujet pour garantir à nouveau son affranchissement, se place sous les ordres d'un autre maître, celui du signifiant " argent " par exemple. Teneur illusoire d'un discours où le sujet croit en fait que par l'argent il pourrait s'acquitter d'un paiement. Pouvoir de l'illusion qui laisse croire aux sujets qu'ils s'en seraient sortis du marché alors qu'en fait ils n'y ont fait qu'entrer, qu'intégrer dans un circuit infini qui les assimile.

De plus, comme le démontre l'hypothèse du droit phallique du discours Universitaire appliquée à la néolibéralité, le sujet va tenter de s'acquitter indéfiniment de sa dette à l'égard de l'Autre sans jamais y arriver, puisque même s'il annule une dette imaginaire, subsistera toujours une dette symbolique qu'il n'a pas reconnue au départ et qui pourtant

par le don de l'Autre l'a fait exister.

Mécanisme capitalistique qui entretient le système dans la croyance imaginaire qu'en se libérant d'une dette on annulerait le don initial, qu'on ne devrait plus rien à personne, alors qu'en fait le don va au-delà de la dette imaginaire. L'échange réciproque liberté contre argent, déborde du cadre de l'annulation en faisant en sorte que les intervenants du marché se trouvent être par leurs débits simultanés dans une aliénation réciproque.

Ainsi, le sujet en tentant de s'acquitter de sa dette imaginaire par un contre don dans le réel matérialisé par un objet de substitution appelé argent – c'est-à-dire d'un objet « a » dont la particularité est qu'il suppose le vide d'une demande, d'une demande à l'Autre – amène le sujet à demander à cet objet de l'affranchir alors qu'en fait il l'assujettit toujours plus.

Dès lors, tenir un discours sur la liberté en termes de libération positive, d'autonomie ou d'indépendance, ne serait-ce pas tout simplement tenir un discours délirant puisqu'à chaque fois le sujet en revient à se trouver un nouveau débiteur alors qu'il croit s'être affranchi de tout Maître.

Par ailleurs, nous avons pu voir dans ce travail que le sujet du discours subit de nombreuses influences, que "vivre libre" serait une hérésie totale puisque vivre c'est déjà devoir se soumettre à des contraintes réelles, imaginaires, ou symboliques, et quand bien même le sujet aurait affaire à un discours qui lui offre la possibilité d'un "affranchissement total" comme dans le discours de l'Analyste par exemple, il ne sait que faire de sa liberté retrouvée si ce n'est de devoir faire comme dirait Gori avec une « *névrose de la liberté, [cette] pathologie [qui] surgit de l'angoisse de pouvoir disposer à sa guise de son temps, au moment même où les normes tendent à s'effacer.* » Le sujet analysant n'arrive pas à s'extraire personnellement de la duplicité Maître – esclave mais requiert l'intervention du sujet supposé savoir pour obtenir des moments où il s'affranchit, des moments de liberté dans et par la cure.

De sorte que si nous devons poser à nouveau une hypothèse sur la question de la liberté dans le lien social, nous dirions que tout discours sur la liberté en termes d'autonomie est totalement inefficace puisque le sujet est avant tout sujet à sa propre aliénation et donc le résultat pur et simple d'un délire. En contrepartie, nous pourrions dire que si la liberté existe dans le lien social, ce n'est qu'en termes de degré de liberté qu'elle doit être appréhendée. Et encore pas le propre degré de liberté personnel du sujet, lui-même, mais de celui qu'il accorde à l'autre et en supposant que cela soit réciproque. De plus comme la duplicité Maître – esclave parle en chacun quoi que l'on fasse et que

s'affranchir c'est se trouver un nouveau Maître, dès lors nous confirmerons l'hypothèse que :

- Premièrement le degré de liberté est tout d'abord un degré de liberté sexuelle puisque selon la fonction capitalistique de la culture le sujet nécessite l'intervention de l'autre et de l'Autre pour définir son positionnement.
- Deuxièmement que la liberté pose la question de savoir, dans quelle mesure, le sujet a la liberté de choisir d'être l'esclave d'autrui, ou bien dans quelle mesure le sujet a la liberté de choisir son Maître.
- Enfin troisièmement que le lien social, et donc la sexualité, n'advient que s'il existe un degré de liberté qui soit contrebalancé par un certain degré d'insécurité que représente autrui, et en supposant que cela puisse être réciproque.

Dès lors, la question de la liberté dans la culture n'est autre que le produit d'un discours, c'est-à-dire du rapport du sujet à la sexualité. Et comme la sexualité c'est le social, dans la culture le lien social ne sera que fonction de la qualité du lien entre le sujet et autrui dans le discours, et ce quel que soit le type de culture. La liberté ne sera fonction que d'un degré de considération accordé à la liberté sexuelle de l'autre et réciproquement. Pour le dire en d'autres termes plus radical, sans liberté pas de sexualité et donc pas de lien social, et sans sexualité pas de liberté. De sorte que si on parle de liberté c'est une façon détournée de parler de sexualité. C'est-à-dire d'utiliser ce concept de liberté comme un mécanisme de défense à l'égard de certaines valeurs morales pour ne pas exprimer clairement la valeur sexuelle du malaise social.

Pour aller plus loin, tout discours sur la liberté cache en fait un mal-être individuel de l'impossibilité pour un sujet à se choisir un Maître ou d'être l'esclave d'un Autre, d'être contraint à une servitude qu'il n'aurait pas choisie dans sa relation à l'Autre.

Non pas que la servitude pose problème au sujet, on a vu que c'est plutôt le contraire, c'est l'absence de servitude qui en pose un. Mais lorsque le sujet n'a plus le choix de la mesure de son engagement au service d'autrui parce qu'autrui se sert du sujet en forçant son consentement, naît une nouvelle problématique. En effet, autrui en forçant le consentement du sujet, c'est-à-dire en ne lui laissant plus l'occasion d'avoir la maîtrise du choix envers qui le sujet a à se soumettre, il passe du statut d'acteur de sa vie, à celui d'agent de la vie d'autrui. Agent assimilé à un dispositif psychologique et social dans lequel le sujet ne peut plus dire "non".

Bien plus, dans un tel dispositif le degré de liberté est mis à mal et par voie de

conséquence le degré d'insécurité augmente à tel point que le sujet passe sous l'emprise du mécanisme de l'isolation et devient toujours plus le relais du pouvoir d'autrui tout en ne se sentant pas responsable des conséquences de sa soumission à autrui puisqu'il n'a pas eu le choix.

Et quand bien même, autrui rappelle au sujet qu'il est libre de choisir son Maître, en fait il est trop tard parce que le sujet engagé dans le dispositif néolibéral n'a plus le pouvoir d'affirmer son autonomie, il est désarmé et fera tout son possible pour changer ses sensibilités psychologiques pour s'adapter et ne pas sortir du système en utilisant le mécanisme de l'identification à l'agresseur qui lui permettra d'être socialement acceptable selon l'éthique néolibérale d'autrui.

Dans leur ouvrage intitulé *Relations humaines groupes et influence sociale*, G. Mugny, D. Oberlé et J. L. Beauvois montre comment le psychosociologue Stanley Milgram (1933 – 1984) a défini cette problématique de la libre soumission à l'autorité, il a appelé ce paradigme : L'état agentique²⁸⁴. Les résultats des expérimentations de Milgram sont sans appel : Plus de 62 % des sujets testés, sont allés jusqu'à infliger des chocs électriques possiblement mortels à un individu qui donnait de mauvaises réponses à un test sur les capacités de mémorisation. Alors bien que les conclusions de Milgram montrent qu'un individu inséré dans une structure sociale hiérarchisée « *ne se vit plus que comme l'agent exécutif d'une autorité et se contente de faire ce qu'on lui demande* », nous irons plus loin, en disant que tout sujet qui n'est plus en mesure de choisir pour qui il doit être l'esclave compromet gravement le degré de liberté qu'il accorde à l'autre, son semblable, et son semblable ne faisant plus potentiellement l'objet d'un investissement sexuel suffisant devient éventuellement un élément pathogène qui

²⁸⁴ <http://www.youtube.com/watch?v=pau7aDYrxFw>

Dernièrement J. L. Beauvois, D. Oberlé & coll. de l'école de Nice en psychologie sociale ont revisité l'expérimentation de S. Milgram autour du concept d'un jeu télévisé avec le public, intitulé « La zone Xtrême ». Les résultats obtenus sont particulièrement préoccupant est montre que 80% des sujets testés infligeront à leur partenaire des chocs électriques potentiellement mortels, soit une augmentation de 20 points par rapport à l'expérience de Milgram. Le but de cette expérimentation étant de montrer les pouvoirs d'assujettissement par la mise en scène télévisuelle et fera dire à Beauvois que dans un tel contexte où l'individu est seul face à son contrat d'adhésion au jeu et confronté au pouvoir d'autrui, comme tous les être seuls confrontés à n'importe quel pouvoir, il n'a pas de défenses et devient l'être le plus obéissant.

À la fin du documentaire, Beauvois tire même la conclusion que lorsque des individus ont été fabriqués selon l'idéologie d'un même pouvoir, dans le cas présent le pouvoir de la télévision, les individus vont constituer une masse *d'individus télé fabriqués à la même enseigne*. Cette masse devient une masse gérée *au niveau des pensées, au niveau des attitudes, au niveau des comportements*, Beauvois appelle ça du totalitarisme, *un totalitarisme tranquille parce qu'on ne craint pas soi-même et on ne met pas en prison !*

Alors sans vouloir contredire Beauvois mais bien au contraire pour aller davantage dans son sens, ce qu'il appelle *totalitarisme tranquille* parce que justement le système libéral actuel, à mi chemin entre le psychologique et le social, opère sur les sujets en compromettant le degré de liberté et en développant le degré d'insécurité, et cela sans contrainte physique, n'est en fait que de la néolibéralité.

pourrait nuire à la propre image narcissique du sujet, donc objet insécure à tel point que le sujet se soumettra aux injonctions d'autrui pour anéantir l'autre, son semblable. En ce sens, l'anéantissement de l'autre n'est plus l'affaire d'un mal-être du sujet, mais d'un malaise parce qu'en anéantissant l'autre, le sujet s'anéantit lui-même dans l'Autre.

Ainsi, à chaque fois que le sujet se trouve devoir entraver le degré de liberté qu'il accorde à l'autre, il s'entrave dans sa sexualité. Et chaque fois que sa sexualité se voit entravée, que ce soit par la privation, la frustration ou la castration, cela affecte le sujet et le lien social, en tout cas remet sérieusement en cause à la fois le sujet et le lien social. Dans une certaine mesure cela œuvre tout de même à l'édification d'une culture, mais aux limites, le risque se pose qu'une société de mœurs se substitue à la culture. D'ailleurs même Freud dans *Malaise dans la culture* montre combien « *la liberté individuelle n'est pas un bien de culture, [et que] c'est avant toute culture qu'elle était la plus grande, mais alors le plus souvent sans valeur, parce que l'individu était à peine en l'état de la défendre* »²⁸⁵.

De sorte que pour qu'il y ait culture il s'avère nécessaire de limiter en partie la liberté des individus et de canaliser la sexualité. Cela n'est pas en contradiction avec la fonction capitaliste de la culture. Freud ajoute même que la canalisation de la sexualité est une des conditions *sine qua non* à l'acte de culture, une sorte d'invariant, dans le sens où la sexualité représente un conflit permanent pour la civilisation, entre les intérêts personnels de l'individu dans ses choix d'investissements et les intérêts collectifs de la culture. Des intérêts personnels, issus de son choix personnel d'investissement sexuel de l'individu, qui ne profiteraient pas forcément à la société pour assurer sa cohésion.

Pour le dire plus simplement, comme la sexualité c'est le social, une part de cette sexualité doit être consacrée aux buts communs au détriment des buts individuels pour garantir le développement d'une culture commune, et Freud de nous confirmer que « *la structure économique de la société exerce également son influence sur la part de liberté sexuelle qui peut subsister. Nous savons bien que sur ce point la culture se plie à la contrainte de la nécessité économique puisqu'elle doit soustraire à la sexualité, pour l'utiliser à ses fins, un fort appoint d'énergie psychique* »²⁸⁶. Mais en entravant la liberté des individus, et donc la sexualité, cela concourt de façon parallèle à l'édification d'un

²⁸⁵ *Ibid.* 39

²⁸⁶ *Ibid.* 47

projet de culture et la mise en place d'un malaise.

Car en effet, si le malaise est le produit d'une dynamique sociale, ainsi que nous l'avons vu plus haut, cela veut dire que le malaise en tant que mal-être collectif suit les mêmes lois, la même mécanique que celle du lien social. À nouveau, non pas qu'un malaise soit la somme des individus ayant le sentiment d'un mal-être personnel, le résultat d'une causalité linéaire, mais toujours en relation avec la dynamique induite par la fonction capitaliste, le malaise social en suit les mêmes lois, la même promotion. Le malaise dans la culture serait donc dans une vision holistique non plus la somme mais le produit d'un subtil jeu d'identifications des individus entre eux dans la société. Pour le dire autrement, le mal-être en se transmettant d'un individu à l'autre, comme une sorte de lien invisible, une sorte de contagion psychique, voire même d'une sorte contagion hystérique, développe un malaise corrélatif au type du développement culturel de la société.

Ce qui veut dire que, dès qu'il y a culture, et là nous rejoignons la théorie freudienne, il y a un type de malaise qui se développe parallèlement à cette culture. Un lien parallèle ne veut pas dire que le développement culturel et le malaise s'excluent l'un et l'autre, mais sont imbriqués l'un dans l'autre et progressent avec la même démesure. Alors non pas qu'il y ait une culture meilleure qu'une autre ou un malaise moins douloureux qu'un autre, mais en se développant la culture traîne avec elle son boulet, son malaise.

Ainsi, la différence entre la somme des mal-être et le produit des mal-être des individus c'est que ce dernier structure effectivement un malaise dans la culture, et fait que les sensibilités névrotiques des individus s'orientent vers une même polarité, s'infléchissent dans une même idéologie, un même ressentiment, comme si les sujets avaient la même perception existentielle de leur condition.

Pour revenir à la question de la néolibéralité et pour aller plus loin sur cette question du malaise, tâchons de démontrer de quelle dynamique psychique elle retourne dans la culture et comment le mal-être se propage pour faire malaise dans la culture néolibérale.

Comme nous l'avons dit un peu plus haut, l'acte advient en tant qu'acte de culture que s'il résulte d'une canalisation, nous pourrions même dire d'une certaine normalisation de l'investissement sexuel, notamment de toute l'agressivité qui le constitue, de sa spontanéité, de la convoitise qui l'anime, de la satisfaction génitale qu'il peut procurer etc., pour servir au mieux les intérêts de la culture.

De sorte que l'impératif culturel néolibéral en entravant la liberté sexuelle du sujet,

imposera à ce dernier, afin de pouvoir s'intégrer au mieux dans sa logique culturelle, de dépenser une quantité importante d'énergie psychique pour normaliser son investissement sexuel dans un processus pulsionnel qui répond à une quadruple articulation :

- Sous la pression de contraintes psychologiques et sociales, le sujet est amené à régresser à des temps antérieurs, notamment ceux de l'analité.
- En réponse à la nécessité de normalisation le sujet va refouler certaines de ses tendances issues de l'analité, notamment les tendances sadiques qui seraient totalement antagonistes avec le Surmoi culturel.
- Le sujet utilise ensuite le mécanisme de la formation réactionnelle afin de policer son attitude vis-à-vis du Surmoi culturel et surtout parce qu'il concourt à l'expression de ses tendances masochistes.
- Enfin le sujet se voit contraint par le processus néolibéral de déplacer son investissement sexuel sur un autre objet qui répond aux attentes néolibérales tout en délaissant peu à peu celui initialement convoité.

À ce niveau l'objet n'est plus à être considéré comme objet cause du désir, c'est-à-dire objet métaphorique qui pousse le sujet au-delà de lui-même, mais comme objet métonymique, comme un substitut, un ersatz, un fétiche.

Dans la culture néolibérale, l'objet cause du désir, celui qui propulse le sujet au-delà de lui-même, va céder sa place à l'objet du moindre risque, celui qui le mène en deçà de lui-même. Le discours néolibéral en favorisant le déplacement de la sexualité non plus sur l'autre, mais sur des objets marketings, trouve un nouvel espace de rentabilité non seulement économique mais aussi social et psychologique.

En effet, si parler relève théoriquement d'une activité financièrement gratuite, comme le sexe, la gouvernance néolibérale va mettre en œuvre des dispositifs d'éducation et de pouvoir qui vont avec l'aide des technologies postmodernes et la collaboration des sujets soumis à sa cause (et ils sont de plus en plus nombreux) être en mesure de rentabiliser économiquement certes ce vide financier qu'est le réel de la discussion mais également mettre de plus en plus de distance entre les individus afin de renforcer l'individualisme et la solitude.

Des mesures d'éducation des nouveaux individus dévoués à la cause néolibérale dont tout un chacun en a ressenti les effets. Par exemple, des administrations publiques ou

privées qui exigent de pouvoir vous contacter par internet, sous peine de voir votre dossier être rejeté ou son traitement retardé. Des collègues de travail qui ne prennent plus le temps de vous écouter ou de vous parler et vous renvoient inexorablement via leur boîte mail. Qui n'a jamais croisé une personne qui avoue ne pas posséder de téléphone portable ou de connexion internet, et vous demander intérieurement : « mais comment fait-il pour vivre sans ces outils actuels ? »

Ainsi tous ces dispositifs auxquels les individus consentent à adhérer librement permettent la pérennisation de la culture néolibérale et l'assise du règne de la postmodernité par l'observance de l'adage « diviser pour mieux régner ».

En ce sens, postmodernité et néolibéralité sont bien en lien direct avec la notion de division, de fragmentation, et s'accrochent aisément de cette tendance qui concorde finalement avec les aspirations de la pensée du capitalisme libéral : La maximisation des profits et le maintien du niveau de consommation des agents économiques du pays.

Prônant des valeurs individualistes, au détriment des valeurs interactionnistes et individuatrices qui consacrent l'individu dans des aptitudes différenciatrices personnelles à faire profiter l'ensemble de la collectivité par des liens bilatéraux, la dérive humanitaire du système néolibéral tend à proposer dans sa conception métonymique « *marchandisante* » une réponse immédiate à l'incomplétude du sujet et à sa misère affective. Réponse à un manque affectif non pas en initiant la rencontre de l'autre mais dans la possibilité d'accumuler des objets de substitution, des objets-ersatz. Une misère affective qui se concrétise finalement par l'impossibilité de cette forme culturelle néolibérale à pouvoir garantir un vide ou un manque dans lequel le sujet pourrait exprimer sa singularité, et qui rejoint pratiquement l'exercice d'un système totalitaire où la notion même de sujet est niée, voyant ainsi dans cette dérive humanitaire le sujet passer de l'incomplétude à l'inconsistance.

L'objet-ersatz métonymique aura d'ailleurs comme chez le fétichiste une double fonction, à savoir, de soulager l'angoisse de la perte d'objet du sujet et de permettre tout de même de l'excitation sexuelle. De sorte que le Moi du sujet néolibéral va se cliver pour faire face in fine à deux attitudes contradictoires, l'une déniait la perception de son propre manque réel de l'objet cause du désir, et l'autre reconnaissant ce manque puisqu'il porte son investissement sur un autre objet socialement et économiquement acceptable par la logique de la rentabilité néolibérale.

En reportant son désir sexuel sur un objet-ersatz, le sujet néolibéral à force de « toujours plus » de déplacements, ne trouve plus aucune satisfaction dans cette syntaxe. Parfois

même quand le risque devient trop grand, que le sujet utilise le mécanisme de l'isolation, il en vient même à se prendre lui-même comme objet de son propre investissement sexuel. Alors bien que le sujet rate toujours son objet du désir et c'est pour cela qu'il relance son hystérèse coup après coup, ici, en favorisant l'Être au détriment du sens, non seulement le sujet rate l'objet mais en plus il passe totalement à côté. Tellement à côté que l'objet est vide, vide de sens. L'objet vide de sens propulsera le sujet vers un discours objectif qui se colorera de pragmatisme et d'utilitarisme dans tous les domaines de l'existence du sujet, au travail, en amour, à la ville comme à la campagne. Ce déplacement incessant vers des objets vides de sens mènera progressivement le sujet jusqu'à l'écœurement, un écœurement par le trop-plein de vide. De plus et de manière concomitante à cette quadruple articulation dont nous avons parlé plus haut, le sujet, afin de consentir à la logique néolibérale, peut utiliser le mécanisme de la répression pulsionnelle qui consiste non pas à réprimer la pulsion sexuelle dans son entièreté, mais l'affect qui lui est lié. C'est-à-dire en inhibant l'affect, en le supprimant dans la pratique, la représentation à teneur sexuelle, elle est conservée, l'affect lui est réprimé. De sorte que cet affect réprimé vient compresser le Moi du sujet et faciliter l'émergence du « faux self ».

Émergence du faux self qui renforce le malaise puisque le sujet fait « *zaama* »²⁸⁷ comme disent les jeunes générations, il fait « *comme si* » il acceptait librement les impératifs de son nouveau Maître qui s'impose à lui alors qu'en fait, sous l'effet de la pression des pulsions réprimées qui l'étouffent, il ne peut plus reculer, ni se révolter contre sa servitude. Faux self animé par des pulsions sadiques qui permettent au sujet de se faire à son tour le relais du dispositif néolibéral pour prouver la légitimité du pouvoir auquel il se soumet et auquel il ne peut plus renoncer pour ne pas perdre la face, pour ne pas risquer de détériorer davantage son narcissisme défaillant. Et afin de retrouver un semblant de maîtrise, le sujet va tenter d'avoir de l'emprise sur un nouvel objet-ersatz pulsionnelle, afin de le rendre, à son tour, relais de la gouvernance néolibérale, et ainsi de suite se propage l'idéologie néolibérale...

Nous pouvons ainsi observer par l'analyse hystérétique et celle du schéma de la fonction capitaliste de la culture comment psychiquement nous serions passés d'une société libérale à tendance ultralibérale, où la question était plutôt du côté du sujet et du gain de plaisir dans un jeu ouvert de compétition – même si cette question se combinait

²⁸⁷ Le mot « *zaama* » serait employé généralement pour signifier « faire semblant, prétendre à... ».

finalement avec celle du sacrifice pour les futures générations, c'est-à-dire de promouvoir un discours autour de la cause – à un discours néolibéral où la question est dorénavant du côté du risque et du « jouir à tout prix », c'est-à-dire vers un discours qui fait sa promotion non plus autour de la question du sujet, ni du verbe, mais du complément d'objet direct.

En matière de jouissance par un complément d'objet direct, nous en avons déjà parlé précédemment dans le chapitre sur « *le non-discours de dupe de l'Écran* » et pu faire la description des éléments psychiques, que l'Écran met en œuvre mathématiquement, qui déstructurent le lien social et qui appauvrissent la sexualité. Car non seulement avec l'Écran qui s'interpose dans la relation, il n'y a ni un vrai discours réel, ni communication, mais il y aurait tout au plus la transmission d'une information, d'un message tout en subjectivité, que l'Écran impose au sujet en toute objectivité, avec tous les malentendus que cela suppose, puisque dorénavant le sujet est seul avec son fantasme face à la " minéralité " de l'Écran.

Ce complément d'objet particulier qu'est l'Écran fait que non seulement le sujet n'est plus dans la relation intersubjective mais le fait régresser à des stades préœdipiens, infantiles, aux temps du narcissisme primaire. Bien plus, ou en moins, suivant comment on prend la chose, c'est que l'Écran tire son efficacité dans son pouvoir métonymique et de focalisation du sujet sur des représentations de contenu du réel qui sont immédiatement utiles à l'idéologie néolibérale pour le faire jouir.

C'est-à-dire qu'il gagne en efficience par le pouvoir de mutabilité de la focale, c'est-à-dire des multiples représentations métonymiques que l'Écran est capable d'enchaîner en un temps suffisamment court pour que le sujet ne puisse pas avoir conscience du leurre en présence. Les capacités de mutabilité temporelle de l'Écran sont tellement rapides que le sujet devient incapable de relancer à minima son hystérèse, elles le laissent sur place face à son manque et sa frustration – qu'on pourrait dire frustration permanente – et faire en sorte que le sujet dans son addiction réclame un nouveau complément, une nouvelle jouissance, jouissance métonymique entretenue à chaque coup par une nouvelle transfiguration de l'Écran.

La postmodernité consœur de la néolibéralité en consacrant la technique au détriment de la relation fourvoie le sujet dans la jouissance par complément d'objet direct. L'Écran complète avec du rien puisqu'il coupe le sujet du signifiant premier, celui du vrai self, du rien pour que le sujet ne soit pas rassasié, ou plutôt soit paradoxalement rassasié par le plein de vide. Désormais en élevant l'Écran au statut de complément d'objet direct, le

sujet n'a plus rien pour l'empêcher d'opérer comme bon lui semble sur son fantasme et d'accroître son emprise en fonction de la dose de savoir qu'il lui offre. Également, comme le sujet se trouve coupé par l'Écran de l'affect de l'Autre, en d'autres termes, isolé de celui duquel il devrait être endetté symboliquement, il se doit de faire avec son propre fantasme appauvri puisqu'il ne peut plus s'enrichir d'un partage affectif.

Quant à la question du malaise sexuel que génère l'Écran, eh bien, autant vous dire qu'elle porte la couleur sombre de l'individualisme et de la solitude. La sexualité du sujet néolibéral renvoie à la misère affective, à une jouissance personnelle, solitaire, masturbatoire, c'est-à-dire une jouissance résultant de pulsions qui ne se partagent pas, qui font retour sur le sujet en se prenant lui-même comme objet de jouissance.

On peut constater un tel phénomène lorsqu'un individu en vacances au bord de la mer, ou à la montagne, à la terrasse d'un café etc. se prend seul des photographies numériques – phénomène relativement nouveau puisqu'auparavant avec la photographie argentique on proposait éventuellement à une autre personne de nous prendre en photo – il prend la pause, force le sourire, réitère l'exercice jusqu'à ce que la photographie numérique soit conforme à ses attentes. Ensuite, il s'empresse de la mettre en ligne sur internet sous prétexte de partager ses expériences avec ses autres amis internautes.

Un tel comportement montre comment le sujet accepte de vivre finalement dans le mensonge. En effet, non pas que le sujet soit satisfait de sa condition mais il tente par un moyen technologique de rompre avec sa solitude en s'occupant comme il peut puisqu'il n'est plus capable d'entrer en contact avec ses congénères dans le réel. D'autre part, le sujet pousse la supercherie jusqu'à tenter de se convaincre qu'il vit un moment de bonheur qu'il doit absolument immortaliser, alors qu'en fait il ne fait que panser son narcissisme défaillant.

Il va, par la suite, commenter ces mêmes photographies sur son « blog » – « *Ici c'est génial, je bois un café, j'ai pris des couleurs, je sors des toilettes, etc.* » avec une somme considérable de banalités et de faits médiocres qui n'intéressent finalement personne, et lorsqu'il reçoit un commentaire qu'il juge négatif ou qu'il apprend que ces mêmes photographies ont été détournées de leur fonction initiale – à savoir, de produire chez l'internaute une autre jouissance – pour être utilisées comme moyens de pression à son encontre, alors paradoxalement il vocifère sur la violation de sa vie privée, il crie au harcèlement.

Le sujet est renvoyé par l'Écran irrémédiablement à lui-même, à son propre questionnement existentiel, à une misère affective, c'est-à-dire non pas celle de la relation sexuelle comme l'Écran le lui laisse penser, mais celle du rapport sexuel et de l'inceste qui ne rime à rien, si ce n'est de faire persister le sujet dans la pulsion de mort. L'Écran en tant qu'objet direct qui escamote l'objet du désir et en se substituant à la vraie communication, concourt à la négation de la sexualité, anesthésie le sujet et le coupe de la possibilité de saisir l'autre dans le réel, stérilise la relation et se fait la négation du « *wo es war, soll ich werden* ».

Car non seulement Écran devient un symptôme lui-même et affaiblit le Moi, mais en plus, dans le mathème de l'Écran comme la successivité entre le signifiant et le savoir est interrompue, comme nous l'avons déjà dit auparavant, c'est le « je » qui en souffre et ne peut plus advenir parce qu'il a laissé la place au jeu, au spectacle. Le sujet n'est plus pris en compte dans sa totalité, il est refoulé et pour pouvoir toujours tenir bon il s'adresse directement à l'Écran qu'il lui prodigue en guise "d'affect de substitution" un savoir de subsistance, un savoir en perfusion, pour qu'il per-siste dans sa dynamique.

CHAPITRE VI

La misère sexuelle et son hystérèse dans la culture néolibérale.

L'ensemble des pratiques mises en œuvre par la culture néolibérale mènent à terme à ce qu'une société de culture laisse la place progressivement à une société de mœurs. Cette dérive permise par l'avancée des nouvelles technologies efface du discours la notion de cause pour favoriser un discours qui tourne autour de la logique du risque et de l'insécurité pour entraver l'individu dans sa perception de la liberté.

La société néolibérale appréhende obsessionnellement le sujet comme une menace potentielle. Elle va, pour se prémunir d'un changement de sensibilités psychosociologiques qui pourraient porter préjudice à son projet néolibéral, mettre en place des dispositifs de contrôle et d'évaluation qui renforcent la prégnance de l'éthique néolibérale sur les individus. Ces méthodes d'évaluation permettent l'émergence de normes, et quand bien même la norme deviendrait à son tour trop contraignante pour la rentabilité néolibérale, eh bien les institutions étatiques désormais sous contrôle des marchés changeront certains paramètres de la norme, déplaceront les curseurs afin d'augmenter la rentabilité des conduites, ou bien les autorités étatiques se désengageront pour céder leur autorité décisionnelle à des agences, des officines au service de la pensée néolibérale pour fixer en dehors de tout processus démocratique de nouvelles normes qui augmentent les possibilités de rentabilisation financières de l'individu certes, mais aussi psychologiques et sociales. De sorte qu'à tout moment chacun des individus, du jour au lendemain peut se voir passer du statut de " normal " à sujet " anormal ".

D'ailleurs, comme au XIX^e siècle, c'est autour des questions de l'hygiène et de la santé que ce dispositif de la norme du pouvoir néolibéral va asseoir son emprise sur le sujet social et achever son projet. Bien que la prise en main des instances gouvernantes par les marchés ne soit pas d'aujourd'hui, nous l'avons précédemment vu avec Foucault, il peut sembler, voire probable, que l'idéologie néolibérale a su s'imposer, en tout cas finaliser son emprise, grâce à un événement médical, une nouvelle pathologie dont elle a su tirer des avantages psychosociaux des désagréments physiques qu'elle occasionne. Des désagréments médicaux d'une nouvelle maladie dont les contours ne sont pas sans

rappeler les facteurs d'influences du nouvel ordre culturel néolibéral, comme la négation, la notion de porteur sain, sentiment d'insécurité, le discours des experts, la normalisation, l'exclusion sociale, l'utilisation d'un Écran etc., des désagréments qui vont œuvrer de façon à renforcer dans le socius la méfiance des individus entre eux et faire naître un nouveau style anthropologique. Cette pathologie " néolibérale " n'est ni plus ni moins que le SIDA.

6.1) La genèse de la misère sexuelle dans la culture néolibérale

En effet, si l'on peut considérer qu'entre la fin de la Seconde guerre mondiale et la fin des années soixante dix la sexualité a connu ce que certains appellent un âge d'or, depuis les temps ont changé et ont été bouleversés par l'irruption de l'épidémie d'infections au VIH au début des années 1980.

Si l'origine de cette maladie reste encore sujette à controverse²⁸⁸, il semblerait cependant que c'est dans le chimpanzé que l'on trouve le précurseur du VIH. C'est-à-dire, si l'on part de l'hypothèse – le mot hypothèse a ici toute son importance, car de cette hypothèse va découler toute une problématique sociale de la maladie – que le SIDA serait apparenté à la variante simienne du virus VIH, soit le VIS, on peut alors se poser la question quand et où aurait eu lieu apparition de cette pathologie. Il semblerait que l'ensemble de la communauté scientifique s'entende sur le XXe siècle, au nord-est du Zaïre et en Ouganda, ex Congo Belge, où la première trace de VIH remonterait à un stock de prélèvements sanguins qui avaient été prélevés durant l'année 1959 sur Léopold ville, aujourd'hui Kinshasa au cœur de l'Afrique. Comment serait-elle apparue ? Une grande partie de la communauté scientifique privilégierait une contamination de l'homme par contact sanguin avec le singe suite à des rites tribaux, tandis qu'une autre estimerait que le SIDA serait le résultat du processus du planning de vaccination antipolio sur cette zone géographique depuis les années 1950 par le docteur Hilary Koprowski, vaccins élaborés à partir de reins de singe contaminés au VIS (la variante du VIH chez le singe). Abandonnons pour l'instant les motifs virologistes de l'épidémie de

²⁸⁸ <http://www.youtube.com/watch?v=Bg0KSYKb3O8> et « Contre courant » : l'origine du SIDA (www.Piankhy.com)

SIDA et revenons à la question des considérations néolibérales qu'a permise l'apparition du SIDA et de la manière dont le socius a perçu les malades et la maladie.

Le chanteur allemand homosexuel Klaus Nomi (1 944 – 1 983) fut la première personne médiatiquement connue morte du SIDA. Icône de la scène New Wave du début des années 1980, Il apparaîtrait à la fois comme un chanteur d'opéra hors norme et un artiste de cabaret au look inclassable. Plus tard ce fut autour de l'acteur américain homosexuel Rock Hudson (1 925 – 1 985) de partir à cause de cette maladie.

Au début de l'apparition de la maladie, le discours médiatique s'est coloré des anciens a priori du XIXe siècle et a mis en cause immédiatement la communauté homosexuelle masculine, " les sodomites " comme responsables de cette épidémie. La stigmatisation de cette communauté a permis par la suite à la communauté ecclésiastique de se faire entendre non pas pour aider à la prise de conscience des individus, mais pour effrayer la population en ressortant d'anciens slogans comme " *la colère divine* ", " *le châtiment de Dieu* " etc.

Quant à la communauté scientifique, elle était partagée entre le doute et le déni comme le raconte Frédéric Martel dans le journal *Libération* du 2 avril 1996 dans un article intitulé « *Sida : quand les gays se voilaient la face, un livre revient sur la lente prise de conscience des débuts de l'épidémie* », collaborateur à la revue *Esprit* et au *Journal du sida*, il écrit ceci : « *le déni s'installe dès le début de l'épidémie [...] en avril 1982, lors d'une réunion avec «le groupe de médecins français de travail sur le sida», l'AMG (L'association des médecins gays) s'oppose à toute médiatisation de la maladie.* ». D'ailleurs à cette époque même la presse gay ne semble pas avoir pris la mesure des risques pandémiques, notamment *Gai Pied* (magazine homosexuel français fondé en 1979 par Jean Le Bitoux, qui a cessé de paraître en 1992) critique ceux qui jugent son journal trop timoré à propos du risque du sida. Il écrit « *Cette impression est due à notre volonté de ne pas dramatiser... Donner l'alerte eût été le meilleur moyen de transformer le sida en maladie des homosexuels* » même si pourtant cette stigmatisation existe déjà au sein de la population. Quant à ceux qui ont des partenaires multiples, *Gai Pied* précise « *À eux de prendre leurs responsabilités. L'excès présente parfois des inconvénients* ». Au même moment, l'Association des médecins gays continue à nier tout danger. « *Le nombre de rapports sexuels n'a rien à voir avec les chances de l'attraper* », lit-on dans la revue *Samouraï* en septembre 1983, de la bouche d'un responsable de l'AMG. Et il faudra septembre 1984 pour que celle-ci commence à sonner le tocsin.

Confusion autour de la maladie où chacun y va de sa petite phrase alors qu'à cette époque personne ne comprend pas vraiment les processus de contamination par le VIH. Au-delà de l'aspect médical du SIDA, l'un des premiers symptômes de la maladie fut de favoriser un certain type de discours, celui des ignorants, discours Universitaire qui a consisté non pas à poser clairement les bases d'une concertation avec des acteurs sociaux afin de mobiliser l'opinion publique autour d'une cause, mais bien au contraire de stigmatiser certaines personnes, de marginaliser, au sens plein du terme, des conduites et d'apostropher l'opinion publique uniquement autour du risque sexuel dans la rencontre. Plus tard, lorsque le risque de contamination par voie sanguine a clairement été posé, la toute première information faisant un lien entre les transfusions sanguines et le SIDA date de janvier 1984.

D'ailleurs, Le 20 juin 1983, une circulaire du professeur Jacques Roux, directeur général de la Santé, interdisait la collecte de sang chez les sujets à risque (notamment à risque sexuel, comprendre les homosexuels). Malgré cela, le 13 janvier 1984, une circulaire de Myriam Ezratty, directrice générale de l'Administration pénitentiaire française, demandait aux directeurs régionaux et aux directeurs des centres pénitentiaires d'augmenter la fréquence des prélèvements de sang dans les établissements pénitentiaires, jusque-là limités à deux fois par an²⁸⁹. Le 10 juin 1985, au comité de coordination de la santé en milieu carcéral, il est « *décidé de ne pas arrêter ni suspendre les prélèvements sanguins réalisés en établissements pénitentiaires* »²⁹⁰.

Alors, au lieu de prendre rapidement des mesures drastiques (distribution ou libre commercialisation de seringues stériles, dépistage automatique de poches de sang, mises en place de centres de prise en charge médico-psychologique etc.) pour éviter que des sujets toxicomanes ou autres personnes potentiellement sujettes à des contacts sanguins ne soient à la merci de cette pathologie, les institutions publiques ont, à nouveau, fait preuve de déni et probablement compte tenu d'impératifs de rentabilité économiques (et/ou peut-être moraux) ou par pur déni de la réalité n'ont pas jugé nécessaire de prendre toutes les mesures préventives et de dépistage systématique pour garantir la lutte contre le SIDA. Dès lors, ces mêmes instances vont devoir en août 1986 se confronter à

²⁸⁹ Jean Sanitas, Michel Limousin : « *Le sang et le sida – une enquête critique sur l'affaire du sang* » L'Harmattan, 1994

²⁹⁰ P. Devedjian : *Le temps des juges*, P 38, Flammarion 1996.

une certaine réalité du drame, avec la publication d'un rapport du Centre national de transfusion sanguine, qui affirme qu'un hémophile sur deux a été contaminé, soit près de 2 000 personnes, à cause de poches de sang n'ayant pas fait l'objet d'un traitement particulier (produits chauffés) ainsi que d'autres personnes qui avaient été transfusées. Il faudra attendre jusqu'en 2005 pour que le SIDA soit enfin reconnu en tant que " cause nationale ".

Cependant, les anciennes considérations sur la maladie ont la vie dure, car aujourd'hui, plus de trente ans après les premières contaminations, les anciens a priori n'ont pas fléchi sous le poids des progrès médicaux, des avancées de la recherche en virologie et ce malgré les traitements et thérapies. On pourrait presque dire que malgré la quantité de mesures d'informations et de préventions déployées par les instances publiques et/ou associatives, les mentalités n'ont quasiment pas évolué depuis les années quatre-vingt²⁹¹. Ce que l'on peut conclure en substance, c'est qu'au départ la société civile n'a pas su gérer les problèmes et la communication sur cette question durant les cinq ou six ans qui ont couru après l'apparition de cette nouvelle pathologie. Que le discours emprunté était, et reste encore dans une large mesure, imprégné de relents de la pensée hygiéniste et eugéniste du XIXe siècle. Car, des hypothétiques amalgames sur l'origine de la maladie, entre zoophilie, homosexualité, le sauvage africain et sélection naturelle, on permit à la fois à l'idéologie néolibérale de s'affirmer en faisant porter la responsabilité de l'épidémie sur des pratiques individuelles ou de certains groupes, de faire naître dans la psychologie sociale un nouveau cas de conscience avec la question du porteur sain (séropositif), mais aussi en opposant les styles de vie par le risque que constitue désormais l'activité sexuelle, de mettre en place un dispositif psychologique de

²⁹¹ Dans ma pratique d'enseignant en Prévention, Santé, Environnement (PSE), lorsque je suis amené à aborder le chapitre sur les maladies sexuellement transmissibles auprès d'élèves âgés de 15 à 19 ans, avant d'entamer la leçon, j'effectue toujours oralement un petit test de connaissance sur le SIDA (test qu'il m'arrive parfois d'effectuer aussi avec de jeunes adultes et dont les résultats sont également préoccupants), notamment sur les modes de transmission, les mesures de prévention, le dépistage etc.

Dans une large mesure, des réponses apportées restent encore centrées autour de la question de l'homosexualité. L'utilisation du préservatif a cependant en surface bien été intégrée par les jeunes populations. Quant à son utilisation, ils ne se dévoilent moins sur leurs pratiques. Quant au dépistage, il fait toujours l'objet d'une appréhension pour nombre d'entre eux et pour la quasi totalité des interrogés les prescriptions des années 80 sont encore bien enracinées. Prescriptions qui disaient que le dépistage doit se faire en deux fois avec une attente de trois mois pour le second test (alors que quatre semaines d'attente suffisent pour le second test et cela depuis une bonne quinzaine d'années. Délais dont ils doutent même après avoir fait la leçon sur la prévention sur le SIDA).

Néanmoins une confusion perdure quant à la notion de "séropositif et séronégatif". Des élèves encore aujourd'hui pensent qu'un test de dépistage leur est favorable s'il est positif et non négatif. Confusion qui révèle cependant un paradoxe ou en tout cas une certaine dissonance chez l'élève qui s'interroge : « comment une personne peut-elle être "en bonne santé" si elle est " négative " ? ».

restrictions afin de formaliser la sexualité des individus. Le sujet atteint du SIDA n'était plus seulement la victime d'un drame humain mais aussi moral parce que coupable de fornications et de dépravation, sujet coupable de déviations innées dont la société a tout intérêt à oublier, à se débarrasser.

Ainsi, en détournant à son profit la peur de l'infection du SIDA et la séropositivité, la culture néolibérale va progressivement, après trente années de libération sexuelle, trouver la faille indispensable pour étendre sa gouvernance et développer son dispositif de normalisation des conduites. Contrairement au XIXe siècle où le pouvoir ultralibéral réprimait pure et simplement le sexe parce qu' « *il [était] incompatible avec la mise au travail général et intensif ; à l'époque où l'on exploite systématiquement la force de travail, pouvait-on tolérer qu'elle aille s'égarer dans des plaisirs ? Sauf dans ceux, réduits au minimum, qui lui permettent de se reproduire* »²⁹², la culture néolibérale ne posera pas ses restrictions sexuelles selon le même procédé. Disons qu'elle ne va pas affronter le sujet directement de face.

Comme pour d'autres sujets sociaux, le chômage, la criminalité, les sans domicile fixe (SDF)... Le SIDA, la gouvernance néolibérale ne va pas œuvrer dans son discours, ni ses pratiques, pour tenter d'éradiquer le problème dans sa totalité. Mais parce qu'une frange d'individus concernés par le problème lui est, en tant que moyen de pression sur les autres individus, directement rentable, la gouvernance néolibérale va, non pas faire preuve de mutisme sur le sujet du sexe et du SIDA, mais montrer à la fois son impuissance face " au fléau " ou annoncer des hypothétiques progrès à venir, un hypothétique vaccin, et faire preuve de pédagogie en distillant le sujet de la sexualité afin que ne subsistent dans le discours que des éléments de savoir faisant l'apologie d'une normalisation.

Une normalisation qui consiste à évacuer de la sexualité tous les éléments informels pour renforcer la mise en place de conduites et de pensées formelles, ou bien de focaliser les individus sur des éléments informels de la sexualité afin de renforcer chez le sujet un sentiment d'ambivalence à l'égard de certaines pratiques sexuelles. Deux façons contradictoires de parler du sujet de la sexualité qui vont formater les individus pour qu'ils agissent désormais comme autant de relais du dispositif psychologique de la rentabilité néolibérale. En fait, sous prétexte de parler librement de sexe, la pensée néolibérale va à chaque fois que l'occasion se présente, réactiver d'anciennes pensées,

²⁹² M. Foucault : *Histoire de la sexualité I, la volonté de savoir*, P 12, Editions Gallimard, 2007.

d'anciens habitus de la société bourgeoise du XIXe siècle.

Un libre discours sur le sexe qui non seulement n'est pas là pour plaider la cause de la sexualité et faire lien social, mais pour qu'il agisse désormais comme trauma social. La gouvernance néolibérale en trouvant des relais médiatiques et techno-scientifiques va systématiquement assimiler la question de la sexualité à la question de la séropositivité au SIDA et la séropositivité à la mort, pourtant l'unique mode de transmission du virus se fait par la voie sanguine, à l'air libre il est totalement vulnérable. En faisant des amalgames entre la sexualité, les voies sexuelles à valeur génitale, le risque de contamination et la mort, le discours analytique va, en fait, de façon métonymique déplacer la question du risque et de la mort réelle sur la question du comportement sexuel, c'est-à-dire disqualifier le sujet de la sexualité en le cantonnant autour d'une approche comportementale génitalement centrée et à risque.

Cette approche de la sexualité va permettre ainsi au pouvoir néolibéral de mettre en place une politique préventive au risque de contamination en limitant l'action du sujet autour des concepts suivants : La relégation de la sexualité au génital, toute activité sexuelle est supposée déviante et porteuse de risque, seule l'utilisation d'un Écran imperméable peut protéger l'individu contre le risque de contamination et la gestion temporelle de la culpabilité.

La relégation de la sexualité au génital, permet d'implanter dans les modes de pensée des individus que tout sujet de la sexualité serait disposé à la génitalité. Cette nouvelle mentalité, qui consiste à croire que l'autre parce qu'il serait dans le registre de la sexualité et du lien social ne cherche finalement qu'à assouvir un besoin génital, pervertit le sujet de la relation sexuelle pour le faire régresser à la question du corps réel et de l'objet. De sorte que le sujet, n'étant plus appréhendé dans une dimension imaginaire suffisamment unifiante, sera perçu comme un réel intrusif, possiblement traumatique, contre lequel il s'agira de limiter les impacts, soit en utilisant un Écran, soit en remettant de la distance.

De plus en faisant l'amalgame entre contagion et sexualité, la sexualité va être directement assimilée à l'épidémie du SIDA, et comme la sexualité dans le discours technoscientifique suppose être le résultat de multiples activités sexuelles potentiellement classées déviant, c'est-à-dire issues de multiples rencontres sexuelles qui par essence dérogent aux impératifs néolibéraux, et comme toutes activités présentes dans l'espace néolibérale doivent faire l'objet d'une normalisation, eh bien la sexualité

n'échappera pas aux impératifs néolibéraux et devra faire l'objet d'une administration, de procédures de gestion de la culpabilité pour rentabiliser au mieux les individus dans leurs relations.

Pour ce faire, la pensée néolibérale va durant plusieurs années propager ou administrer, au sens plein du terme, le sentiment de l'individu séropositif à l'ensemble de la population. C'est-à-dire, en focalisant sur cette question du risque de séropositivité sans appréhender la pathologie dans sa globalité, la gouvernance néolibérale va irradier l'ensemble de la population pour que chacun ait le sentiment que ses propres pratiques sexuels – ou soupçonner celles de l'autre – seraient potentiellement à risque de défectuosité. De faire en sorte que chacun remette en cause pas seulement ses pratiques sexuelles mais aussi celles de l'autre.

La pensée néolibérale ne va pas taire la question du sexe, mais va parler le sujet de la sexualité selon un type de registre analytique qui consistera, selon cette logique, à faire du sujet un porteur sain (comprendre malsain), un séropositif virtuel afin d'augmenter le potentiel de normalisation des conduites des individus dans le registre de la sexualité. Ainsi, selon la pensée néolibérale un individu qui ferait un dépistage sanguin de séropositivité au VIH traduit déjà en substance un potentiel de culpabilité à exploiter, culpabilité sur les propres pratiques sexuels du sujet ou celles supposées de l'autre, mais aussi culpabilité d'avoir cédé à ses propres pulsions sexuelles.

Et quand bien même le premier test serait négatif, comme la loi des trois mois de latence ou d'incubation de la maladie persiste avec le temps, le sujet porte tout de même en lui durant trois longs mois la culpabilité et le doute du risque potentiel d'une probable infection au VIH. Les mécanismes de défense que mettra en place le sujet enclin au doute et à l'angoisse vont suivre à peu près le même cheminement hystérétique que ceux qui ont été déployés par la société lors de l'apparition de la maladie dans les années quatre-vingt.

Le sujet traversera tout d'abord une phase de négation dans laquelle le narcissisme du sujet tente de faire disparaître du conscient la réalité même de la représentation du risque de maladie, facilité par le fait que le sujet ne présente apparemment aucun signe clinique de la maladie. Certains sujets en resteront à ce stade et n'iront probablement jamais effectuer leur dépistage de confirmation qui fait suite au premier. Sujets d'ailleurs à risque de contamination car l'attitude négationniste adopter face à cette situation problème n'est que révélatrice d'un schéma de fonctionnement global de l'individu dans d'autres aspects de sa vie sexuelle et/ou quotidienne.

Cependant pour d'autres comme le doute persiste, ils vont ensuite tenter d'annuler la représentation gênante, en pensée et/ou en acte. Cela serait destiné à effacer " magiquement " tout ce qui pourrait rappeler ce qui a provoqué la situation anxiogène. Certains sujets vont dans ce cas faire un virage à cent quatre vingt degrés et se laisser aller crescendo à certaines pratiques superstitieuses, à des conduites religieuses rigoristes, d'autres se formaliseront à des attitudes socialement moralisatrices etc. annulation qui traduit en substance l'échec du sujet à pouvoir refouler pur et simplement la représentation gênante de la maladie et l'affect qui y est lié. Cependant ce mécanisme très primaire ne va pas tenir longtemps chez certains sujets. De façon corrélatrice certains sujets utiliseront le mécanisme du déni qui leur permet de refuser d'admettre leur implication potentielle dans le risque de maladie puisqu'ils ont maintenant au regard des normes sociales un comportement irréprochable et de rejeter sur l'autre une défectuosité potentielle, soit d'introjecter ce qui est bon et de rejeter ce qui est mauvais. Enfin, si le poids de la culpabilité est trop fort, le sujet pourra toujours utiliser le mécanisme de la projection en déplaçant le danger de la représentation gênante et l'affect qui lui est lié de l'intérieur vers l'extérieur. Puis il déformera le contenu de la représentation du risque d'une éventuelle séropositivité afin de la retourner pour rendre autrui coupable, et se placer comme victime. Ce mécanisme de victimisation face au risque potentiel d'infection va se renforcer davantage, compte tenu de la dynamique sociale néolibérale dans laquelle évolue le sujet, mécanisme de victimisation tout en perversion qui va faire du chemin et qui va se décliner dans de nombreux autres domaines de la vie.

Durant la période de trois mois, le sujet sera finalement dans un degré de dépressivité variable, il s'autorisera de temps à autre des relations sexuelles qui seront vécues dans la culpabilité, ou bien il s'abstiendra de tout contact sexuel avec l'autre. C'est-à-dire que plutôt que de partager sa souffrance avec l'autre afin de soulager sa conscience et comme les a priori sur l'origine de la maladie gardent encore sournoisement les stigmates de la pensée du XIXe siècle restent encore prégnants – empreinte de morale victorienne où les thèses du sauvage, de l'inné, d'une sexualité dans un but procréatif etc. – le sujet va se taire et garder pour lui l'origine de sa souffrance.

Cette maladie fera du sujet non pas un être de souffrance qui doit la parler pour lui donner un sens, mais un sujet qui doit taire sa condition pour éviter le risque d'exclusion. Ainsi tout sujet en bonne santé potentiellement considéré comme malade, devra afin de dissimuler son mal-être, sa misère, utiliser son faux self dès que se

présentent des occasions de contacts sociaux.

Cette expérience traumatique va contribuer à formater l'individu et restreindre considérablement ces facultés de relation à l'autre. Elle aura permis également que le sujet intègre à la fois son propre risque de défectuosité quand il cède à ses propres pulsions sexuelles, ou le risque qu'il prend quand il cède par consentement à celles de l'autre.

Bien plus, en réactivant au quotidien grâce à un discours analytique l'aspect traumatique de la maladie, et comme la blessure psychique du sujet ne pourra pas se faire entendre puisque c'est "une maladie honteuse", ou bien le pourra-t-elle dans un cadre institutionnel qui a plutôt tendance à tenir un discours analytique, le sujet sexuel va s'assimiler au sujet porteur sain, porteur de défectuosités.

Un tel schéma de fonctionnement psychique du sujet dans sa détresse se laissant submerger par tout un savoir analytique va faire en sorte que le traumatisme fasse trauma. Pour le dire autrement, en favorisant le non-dit du sujet et en facilitant la promotion d'un discours analytique sur ce même sujet, cela va contribuer, parce que nous sommes dans le registre du faux self, à la propagation d'un malaise, c'est-à-dire de faire en sorte que les sensibilités névrotiques des individus s'orientent vers une même polarité, s'infléchissent dans une même idéologie, un même ressentiment, comme si les sujets avaient la même perception existentielle de leur condition.

Désormais les sujets appréhenderont les pulsions sexuelles non plus comme salubre pour la sexualité, mais comme agent toxique dans la gestion de leur vie et de celles des autres.

La pédagogie néolibérale en produisant son savoir sur le thème de la sexualité et du SIDA a su se donner l'apparence de favoriser une vie sexuelle libre, alors qu'en fait, en réduisant la sexualité à la question du risque, elle a administré dans la pensée du sujet son propre risque de défectuosité. La pensée néolibérale a réussi finalement à faire en sorte que le sujet se limite " naturellement " dans sa vie sexuelle et à favoriser la rupture du lien social. Une mise à disposition de la pédagogie néolibérale dans un discours soi-disant à la portée de tous pour que l'individu se résigne à contraindre sa liberté sexuelle et accepte de vivre misérablement.

Cependant, bien que la recherche médicale ait fait de nombreux progrès en matière de recherche thérapeutique et notamment avec la mise au point des tri-thérapies permettant de contenir l'évolution de l'infection au VIH, il n'en reste pas moins que les mentalités à l'égard de la maladie ont peu évolué et les individus touchés par cette maladie

subissent encore l'exclusion et vivent toujours en quarantaine au sein de la population.

Avec le temps, et jusqu'à nos jours, ce formatage a affecté les biographies sexuelles des individus, notamment ceux ayant débuté leur sexualité dans les années 1970-1980 où l'usage du préservatif durant l'activité sexuelle n'était pas à l'ordre du jour (N. Beltzer, N. Bajos, enquête CSF 2 008).

De plus, les campagnes de prévention mises en œuvre dès 1987 ont aussi indéniablement contribué à modifier les conditions d'exercice de la sexualité, comme en atteste l'augmentation continue du recours au préservatif. D'ailleurs, il est intéressant de constater malgré la fiabilité des tests de dépistage et la rapidité d'obtention des résultats que les campagnes de prévention ne se soient pas axées dans cette direction. Est-ce à nouveau un problème de coûts économiques ?

La question de la protection contre les maladies sexuellement transmissibles se trouve désormais placée au cœur de la négociation et des relations entre les individus, sans pour autant s'exprimer clairement.

En déclinant le risque " porteur sain " à d'autres aspects de la vie, à d'autres pratiques quotidiennes, les modalités des rencontres affectives et sexuelles vont considérablement changer. Elles ne se fonderont plus sur les bases de la confiance et de la loyauté, mais sur la méfiance et le cagotisme. Compte tenu des nouveaux moyens technologiques et numériques, les circonstances de ces rencontres vont devoir se décliner non plus dans le registre du plaisir et de l'insouciance, mais parce que rencontrer sexuellement suppose d'affronter à la fois la part inconnue de l'autre et la part méconnue de soi, ces rencontres vont désormais retourner d'exercices d'évaluation qui consisteront à se rassurer en tentant de reprendre la maîtrise et le contrôle sur ce qui de l'inconnu pourrait faire irruption dans la sexualité.

Dès lors le partenaire de la rencontre n'est plus considéré comme un potentiel partenaire de la cause sexuelle, ni celui de la cause du désir, mais comme le dit très justement Gori dans *La fabrique des imposteurs*, un investissement actuariel. C'est-à-dire, comme tout placement suppose une prise de risque parce que l'avenir est incertain, l'individu sera désormais traité comme un objet-capital risque dont il s'agit de probabiliser la rentabilité. Ainsi, le discours qui anime la rencontre sexuelle rendra plus compte d'une négociation d'affaire entre individus ou d'un recrutement sur curriculum vitae avec lettre de motivation que d'une mise à l'essai. La mutation qu'a subie le discours de la rencontre sexuelle sous influence du formatage néolibéral ne permet plus d'intégrer le

sujet comme possible capitalisation de l'union des moyens en présence, mais parce que l'autre se voit imposer des obligations de résultat, la rencontre servira de test d'évaluation des garanties spéculatives qu'il peut offrir non plus dans les relations entre sujets-capital mais dans les rapports entre objets-capital.

Dès lors, comme ce type de discours formel imprègne de plus en plus les mœurs, l'autre partie du contrat sera assimilée finalement à un extrait Kbis, à une entité du registre du commerce et des sociétés (RCS), comme le dit Gori dans *Exilés de l'intime* en faisant allusion à Axel Honneth dans *La réification, le petit traité de théorie critique* (2 005) que « *les pratiques actuelles de rencontres par internet encouragent les sujets à adopter une attitude d'auto réification comparable aux habitus mis en œuvre dans les entretiens d'embauche. La forme d'une prise de contact standardisée par laquelle on se présente selon une typification procède d'une authentique réification conduisant à éviter la rencontre pour s'ajuster aux lois sociales du marché des conduites.* »²⁹³

Le lecteur aura compris que dans ces propos nous faisons allusion en substance à ces nouvelles modalités de rencontres, dont certaines directement importées des États Unis, comme les sites de rencontres qui se multiplient, le " speed dating ", rencontres assistées par un " coach " etc. mais pas seulement. Les nouvelles modalités de rencontre sous l'influence du discours analytique technoscientifique se généralisent aux pratiques quotidiennes de la rencontre.

Une question finalement se pose : Est-ce un phénomène qui se développe par la pensée néolibérale, ou est-ce le résultat d'une postmodernité qui s'immisce dans les moindres espaces de communication, ou est-ce la conjugaison des deux ?

Même si dans ce travail, nous avons opté pour la conjugaison à la fois d'une pensée et d'un bouleversement sociologique du temps, le témoignage suivant recueilli il y a quelques mois, pourra peut-être nous faire avancer à la fois sur cette question et observer comment ces nouvelles modalités à la rencontre nous interrogent sur la question de la misère sexuelle.

- ***Le cas Kassem***

Kassem vit environ six mois par an en France et le reste du temps au Liban. Kassem se revendique plutôt du côté de la bisexualité, mais on peut dire que depuis plus de quinze ans il n'a pas eu d'activités sexuelles avec l'autre sexe. Kassem est adepte du culturisme

²⁹³ R. Gori et M-J. Del Volgo : *Exilés de l'intimes, la médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, P 109, Editions Denoël, 2008.

et a longtemps travaillé comme agent de sécurité. N'ayant pas, lors de notre entretien, de " copain attiré " sur Nice, Kassem passe du temps dans la recherche de partenaires notamment sur des sites internet. Nous verrons dans ce qui suit que Kassem vit difficilement le décalage qu'il ressent entre la France et le Liban.

En effet, selon ses propos, il déclare qu'au Liban, bien que l'accès à internet soit aussi développé qu'en France, il n'a pas besoin de ça pour avoir du succès et faire des rencontres avec des partenaires masculins qui, me dit-il, « *ne sont pas aussi craintifs ni réticents qu'à Nice* ». Que la drague se fait dans la rue, les cafés ou autres lieux de rencontres et que c'est assez simple et rapide. Kassem me confie que lorsqu'il est au Liban il lui arrive d'avoir " un copain attiré " mais que cela ne l'empêche pas d'avoir d'autres aventures à côté.

Par contre, il me révèle qu'en France il souffre de la difficulté actuelle de ne pouvoir concrétiser des vraies rencontres, ce qui n'était pas le cas il y a encore environs deux ou trois ans. Il se plaint d'un état d'esprit basé sur la crainte et la peur qui gagne de plus en plus les personnes de la communauté gay niçoise. À certaines périodes de son séjour en France, comme Kassem ne travaille pas, il passe la majeure partie de son temps sur le réseau internet où me dit-il « *il y a de plus en plus de " mytho " qui lui donnent de faux rendez-vous* ».

Dans la discussion il indique qu'une nouvelle mode se développe de plus en plus sur les sites gays, qu'il appelle le phénomène " *Escort* ". C'est-à-dire que des personnes qui étaient traditionnellement inscrites pour trouver un partenaire sexuel sur un site de rencontres, vont ajouter la mention supplémentaire " *Escort* " pour avertir les visiteurs sur le site gay, que dorénavant s'ils souhaitent concrétiser une rencontre dans le réel ce sera sous la forme d'une prestation sexuelle payante. Comme une sorte de prostitution qui se généralise.

Il s'indigne contre ce phénomène car dit-il « *il n'y a plus que des " Escorts " maintenant* » et que finalement la drague sur le net disparaît au profit d'une négociation commerciale (Il me confit d'ailleurs qu'il a lui-même apposé cette mention sur certains de ses profils) et que celui qui n'a pas d'argent va rester seul chez lui sans partenaire. En plus, il fait la constatation que sur Nice et les environs ont disparu bon nombre de lieux de rencontres et d'enchantement, notamment des discothèques qui facilitaient les rencontres sexuelles. Pour reprendre ses propos il trouve « *qu'en France c'est vraiment la misère* ».

Plusieurs éléments sont intéressants à décrypter dans ce témoignage. Tout d'abord aucune analyse du transfert et du contre-transfert ne sera effectuée dans ce qui va suivre puisque c'est avant tout l'aspect psychosociologique de ce témoignage qui va nous être utile pour répondre aux questions posées plus haut sur la néolibéralité et la postmodernité. Nous ne reviendrons pas également sur la crainte qui anime les sujets de la communauté gay, car comme nous en avons débattu précédemment, ils sont comme les autres sous l'influence de la question du risque que met en avant la société néolibérale. Cependant, il peut sembler intéressant d'observer comment d'une société à l'autre l'empreinte de la postmodernité se décline.

1. Le premier élément donc qui nous interpelle, est la différence d'ambiance ou de mentalité que Kassem nous livre entre la France, Nice plus particulièrement, et le Liban, notamment la capitale Beyrouth dont il est résident. Différence de mentalité alors que pourtant le développement technologique est de nos jours quasi identique entre les deux pays. Si nous faisons l'hypothèse que le Liban est entré lui aussi dans la postmodernité ou que la postmodernité tente de pénétrer la société libanaise dans son ensemble, la différence de pratiques et de comportements à l'égard de la relation sexuelle proviendrait essentiellement des différences de cultures entre les deux pays.

Une culture Libanaise qui appréhende la question du sexe encore probablement selon une certaine forme répressive sexuelle en vigueur dans la culture de ce pays au XIXe ou au début du XXe siècle. Une culture issue en substance du mélange d'une pensée proche orientale de la tradition ottomane (1 516 – 1 919) et d'une pensée néocolonialiste chrétienne sous protectorat français (jusqu'en 1943, date de la déclaration d'indépendance). La culture libanaise accorde encore une place importante à la tradition familiale et aux communautarismes religieux. L'attachement à la communauté religieuse reste une référence malgré un effacement progressif de certaines valeurs morales et une perte identitaire sans pour autant que l'on ne ressente un rattachement à une identité nationale. La perte marginale des valeurs résulterait probablement de conflits en chaîne et de tensions qui perdurent avec le temps entre les différentes communautés religieuses qui se sont accaparé la gestion des affaires politiques, sociales et financières et ce sous l'influence des puissances extérieures, notamment la France, le Royaume-Uni et les États-Unis.

Cependant, la diversité de la sociologie politique libanaise n'empêche pourtant pas un socle culturel commun qui est plus grand que les clivages communautaires, langue arabe commune, tradition culinaire, une histoire architecturale etc. Des clivages communautaires (Maronites, Sunnites, Chiites, Druzes, Grecs orthodoxes), une pluralité ethnique et différentes classes sociales, s'intègrent dans un socle culturel commun et viennent non seulement renforcer la culture libanaise mais aussi vraisemblablement, non pas faciliter l'avènement de la postmodernité, mais bien au contraire lutter contre ce mouvement qui forclôt la transcendance au profit de l'immanence. Ou pour le dire autrement, la société libanaise posséderait dans la fonction capitaliste ultralibérale qui est la sienne, une imprégnation culturelle telle qu'elle permet, pour l'instant, le maintien d'un certain respect de la relation au temps et aux traditions qui empêche la fin des idéologies. Après peu importe le type d'idéologies, nous ne sommes pas là pour en juger.

Bien que la postmodernité se caractérise en outre par des injonctions, des commandements du pouvoir de la technique au pouvoir scientifique pour le mettre à son service, on s'aperçoit à un moment donné que l'ancrage culturel peut venir faire rempart à une autre vision de la temporalité et des sensibilités psychosociologiques dans une société.

Pour le dire rapidement, nous aurions donc d'un côté un type de culture néolibérale pour la France, parce qu'elle n'a pas su garder une empreinte culturelle suffisamment prégnante et donc l'émergence d'un discours du type Universitaire qui favorise la logique de la raison, et de l'autre côté une organisation de type ultralibéral pour le Liban, parce que dans cette société comme la culture fonctionne encore sous le régime de la compétition probablement dûe à la dynamique de conflits intercommunautaires, cela favorise encore le discours du Maître et de l'esclave. Un discours où la logique de la nécessité permet encore à la société de garder suffisamment de vigueur pour justifier des sensibilités et un mode de fonctionnement psychologique qui limitent l'effacement des traditions et des idéologies.

Ainsi, les individus libanais auront un autre type de relations dans le réel, que ce soit dans le domaine de l'économique, du sociale et/ou du sexuel. Disons que la culture ultralibérale libanaise favorisera un type de compétition qui dans le cas présent colorera la relation à l'autre dans le réel par la transgression que la

relation occasionne vis-à-vis d'un idéal culturel paternaliste étouffant. À l'inverse dans la société néolibérale française, comme l'autorité paternelle disparaît au profit des mesures d'une gouvernance maternante, la relation ferait plutôt l'objet de manipulations afin de normaliser le sujet à la logique de la rentabilité. Soit deux cultures qui appréhendent le sujet de la sexualité selon deux modalités différentes. Transgression d'un côté et manipulation de l'autre. En d'autres termes, défiance du sujet face à la loi paternelle d'un côté et test de fiabilité de l'individu de l'autre.

Alors non pas que la société libanaise ne soit pas sujette au malaise, mais disons que le type de malaise auquel a à faire le sujet libanais sera différent de la société néolibérale française, probablement ce malaise libanais retournerait justement du poids des traditions dans la vie des individus, de la soumission à un patriotisme communautaire, du respect des fondements paternalistes et religieux, à une répression sexuelle omniprésente notamment à l'égard des filles avec la sacralisation de la virginité au mariage, la condamnation de l'homosexualité etc. Bref à chaque type de culture, son boulet, son type de malaise, comme nous avons pu le démontrer un peu plus haut. Une répression sexuelle qui, selon Kassem, n'empêche pourtant pas dans cette société libanaise la transgression et la possibilité de concrétisation de relations sexuelles, qui de plus sont homosexuelles.

2. Le second élément qui nous interpelle, est ce que Kassem appelle le phénomène " *Escort* ", c'est-à-dire une sorte de propagation de la prostitution sur internet.

Car contrairement à la promesse affichée et aux objectifs " de croissance " supposés des relations grâce à l'avènement d'internet qui était prétendument de favoriser la communication et la sexualité, il semblerait que ces objectifs doivent être revus " à la baisse ". Qu'une fois encore ce soit l'inverse qui se soit produit ainsi que nous en avons déjà parlé lorsque nous débattions de l'Écran dans des chapitres précédents.

L'effet Écran démontre à nouveau comment une coupure s'opère dans la vie des individus et comment il crée une rupture dans le lien social, une rupture, et non pas une mutation du lien social, car s'il y avait mutation, cela voudrait dire que le lien se transformerait, se décomposerait pour se recomposer selon d'autres dispositions sexuelles, ce qui n'est pas le cas depuis que l'Écran a pris une

position hégémonique dans la vie des individus. Une position tellement hégémonique que d'anciennes distractions, d'anciens habitus à l'informalité de la rencontre s'effacent progressivement pour se formaliser selon les règles du marché des conduites.

Ainsi la rentabilité économique et commerciale se substitue graduellement à la gratuité de la relation sexuelle. Pour le dire autrement, le phénomène " Escort " vient finalement forclure la relation à la faveur du rapport. Et selon la logique néolibérale, il s'agira de faire en sorte que la gratuité supposée de la relation sexuelle devienne un enjeu de rentabilité financière que présuppose le rapport.

Ainsi en cédant aux aspects de gestion de la rentabilité économique, la relation sexuelle se décline progressivement en un rapport commercial, une affaire d'« offre et de demande » non pas sexuelle mais financière. C'est-à-dire en travestissant la relation sexuelle avec l'apparat de l'argent nous assistons progressivement à l'extinction pure et simple de la sexualité.

De sorte que l'individu miséreux n'a plus le choix, soit il assiste à sa propre déchéance et vie dans une certaine solitude parce qu'il se marginalise en refusant de se soumettre au "Dieu argent", soit il consent à faire de la rencontre un rapport commercial et se prostitue pour collaborer à la logique financière néolibérale.

Quant au misérable, il n'a pas d'autre choix que de rester fidèle à son nouveau maître qu'est le signifiant argent pour pouvoir toujours se satisfaire du vide de la demande que cet objet occasionne, puisqu'en acceptant que la rencontre soit désormais financière, il se libère du signifiant argent pour en renforcer sa prégnance. En se séparant de son argent pour obtenir une prestation de service, il n'investit pas, il effectue une dépense à fonds perdu, puisqu'après l'affaire commerciale il ne lui reste rien et il devra recommencer de façon métonymique.

De l'autre côté, le sujet misérable en se prostituant obtient, non pas un don qui générerait une dette symbolique, mais de l'argent en contrepartie de sa prestation commerciale. Réciprocité dans un rapport de marché qui in fine renvoie chacun des individus à leur propre solitude, leur propre problématique. Car en croyant avoir structuré une relation affective, les individus se sont en fait fourvoyés dans un rapport où prime la rentabilité économique. Une aliénation des individus qui se persuadent avoir eu une relation sexuelle qui structure et renforce leur position de sujet dans le partage réciproque, et qui ont perdu en fin de compte d'un côté l'argent qu'ils auraient pu investir dans la concrétisation d'un projet avenir pour

rompre avec le quotidien, et de l'autre côté perdu le temps qu'ils auraient pu employer pour trouver un autre sujet maître que celui du signifiant argent, un signifiant qui les maintient dans leur propre problématique existentielle.

De plus, pour rompre avec cette problématique, l'individu ayant fourni la prestation de services devra à son tour consentir à se dessaisir de son argent en commandant à un autre " Escort " une prestation de services qui respectera la même logique économique que celle qui lui a permis précédemment d'obtenir de l'argent, et ainsi de suite métonymiquement se fait la contamination " Escort ". Comble du sujet misérable qui en croyant acheter de la sexualité, consent dans son aliénation à payer de son argent sa propre solitude.

En effet, si on pousse plus loin la logique " Escort ", elle mène à la fin du système qui l'a mis en place. C'est d'ailleurs la réflexion que j'avais soumise à Kassem en lui tenant à peu près les propos suivants : supposons que demain toutes les personnes sur ces fameux sites apposent la mention " Escort ", plus personne ne consentira à aucune rencontre, attendu que chacun va vouloir se faire payer pour sa prestation, et donc plus personne ne pourra satisfaire ni sa cupidité, ni sa sexualité. Raisonnement logique qui démontre l'absurdité des résultats obtenus.

En repartant de l'analyse économique de Marx dans *Le capital*, nous pouvons déjà déclarer que d'une part avec la multiplication du nombre " d'Escorts " les prix à la consommation vont subir une baisse générale, vu que le nombre d'offreurs va progressivement être supérieur au nombre de demandeurs. C'est-à-dire, sous l'effet d'une inflation du nombre d'offreurs " Escorts " cela va contribuer à une déflation par les prix de la valeur de la prestation, c'est-à-dire une baisse générale des prix observée sur une période suffisamment longue.

Mais en allant encore plus loin dans ce raisonnement purement économique, en poussant ce phénomène " Escort " à son paroxysme, on constate qu'à terme, il ne reste sur ce marché plus que des offreurs potentiels. On risque même d'observer, en s'inspirant des théories de l'économiste David Ricardo (1 772 – 1 823), non seulement *une stagnation du marché* mais aussi comme le décrit Marx *une baisse tendancielle du taux de profit*²⁹⁴, puisque le taux de profit adapté à cette situation dépendrait de la plus-value commerciale réalisée par rapport à l'amortissement

²⁹⁴ K. Marx : *Le capital*, P 110, édition populaire par Julien Brochard, Presse Universitaires de France, 1965.

du temps pour parvenir à cette plus-value.

Un brin d'explication s'avère ici nécessaire pour bien comprendre les tenants et les aboutissants de l'implication d'une théorie économique dans le domaine du rapport sexuel. La baisse tendancielle du taux de profit se calcule selon le rapport suivant :

- Baisse tendancielle du taux = *Plus Value / temps de travail*.

Cette baisse peut retourner de la variation d'un des deux facteurs qui composent le rapport, soit une diminution de la PV, soit une augmentation du temps de travail, soit de la variation des deux facteurs en même temps.

- La baisse de la plus-value (PV) peut s'expliquer par une diminution du prix de la prestation sexuelle du fait d'une augmentation de la concurrence.
- L'augmentation du temps de travail peut s'expliquer par une augmentation du temps passé à la recherche de " clients " (soit du fait d'une raréfaction de la " clientèle ", soit à cause d'une diminution du pouvoir d'achat des individus qui composent cette " clientèle ", attendu qu'eux aussi peuvent être " Escort " potentiel et qu'ils n'arrivent plus à réaliser de profits).

Un renforcement dynamique où chaque donnée influence l'autre et porte le système à des successions de crises jusqu'à la faillite totale du système.

De plus, comme la gratuité pure et simple où en tant qu'annulation par paiement réciproque n'est plus une variable possible dans la logique néolibérale et puisque la gratuité est la marque de la non-rentabilité financière, non seulement les individus vont se figer et se couper de plus en plus des uns avec les autres, mais en même temps c'est tout le système néolibéral et sa logique économique qui se met en péril puisqu'il n'y aura même plus d'échanges commerciaux. Pourquoi payer à l'autre ce qu'il va me rendre, de plus le temps passé pour trouver un client ne serait même pas rentabiliser.

Une prostitution qui, en se généralisant, tue à la fois la sexualité mais comble du paradoxe tue la prostitution elle-même. Cet exemple marginal du phénomène " Escort " démontre en substance comment le système néolibéral en jouant la carte de la crise sexuelle conduit à sa propre fin, à la faillite même du système qui l'a mis en place.

Cette logique de contamination du phénomène " Escort " explique en partie les

raisons qui ont poussé Kassem à s'être lui aussi déclaré " Escort " sur certains de ses profils. Une position tout à fait paradoxale de Kassem puisqu'il dénonce même la misère sexuelle que ce statut engendre. Logique de la contamination néolibérale qui n'épargne personne et qui s'immisce dans les moindres failles de l'existence pour mieux diviser le sujet de la sexualité et mieux régner sur les individus. Une logique de la contamination néolibérale qui œuvre graduellement en mettant en place des outils pédagogiques de normalisation afin d'étendre son pouvoir sur les masses.

6.2) *Le discours analytique*

La pédagogie néolibérale va trouver son avènement par la promotion d'un discours analytique qui va consister, contrairement à une répression sexuelle frontale avec les individus, à décortiquer le sujet de la sexualité afin que chacun puisse librement adhérer à la teneur objective du traitement descriptif qu'il fait subir cette notion.

En s'attachant à disséquer, à morceler le sujet de la sexualité, en le réduisant même à l'utilisation d'un organe, le discours néolibéral limite ainsi la portée de cette question à des considérations purement objectives, anatomiques, chimiques, neurologiques, comportementales etc. De telles considérations permettent de sauver des apparences moralisatrices du XIXe siècle puisque c'est le discours des experts qui officie, ensuite puisqu'ils parlent de chacun selon un schéma neuro-anatomique et comportemental, ils pourront à tout moment rendre un individu dit "normal " en fonction d'impératifs de rentabilité "anormal " ou le contraire. Désormais le sujet est seul, totalement désorienté, pour retrouver un semblant de sérénité psychologique, il va se voir contraint de se plier aux prérogatives de fonctionnement prônées par le discours analytique de l'expert.

Ainsi, comme chacun est susceptible d'opérer selon le schéma analytique, l'individu, afin de se protéger de cette effraction et du découpage psychologique de son intimité auquel il est soumis, va mettre en place une défense psychosociale appelée mécanisme d'identification à l'agresseur.

C'est-à-dire, qu'il va accepter en bloc la thèse analytique, selon le processus de *l'état agentique* décrit plus haut, puisqu'elle émane d'un discours de personnes en blouse blanche, utiliser la négation pour se disculper et/ou ne pas se sentir concerné par ce

schéma qui fait de lui un supposé porteur sain, puis projeter sur l'autre ce même schéma afin de ne pas être le seul concerné. Pour tenter de limiter le risque que constitue maintenant l'autre, il va, quand cela s'avère nécessaire, reconstituer un nouveau lien numérique par exemple qui officie dans un cadre policé, formalisé et contrôlable, qui met de la distance avec l'autre supposé porteur malsain.

Le discours analytique sur le sujet de la sexualité n'est pas d'aujourd'hui, Freud a été peut-être à son insu un précurseur en la matière avec *Les trois essais de la théorie sexuelle* en 1905. Cependant, nous en avons parlé en début de ce travail de recherche, dans son ouvrage Freud va surtout chercher à dénoncer les préjugés du XIXe siècle qui tournent autour de la sexualité, du développement de celle-ci dans la vie infantile et d'étendre ce concept à toute une organisation psychique des individus en mettant des ponts, en repoussant les limites entre une sexualité dite " normale " et une sexualité dite " anormale ". Avant Freud, certains pourraient voir déjà dans *Le Kâma-Sûtra* l'origine d'un discours analytique sur la sexualité, cependant au-delà des soixante-quatre positions qui ont fait sa popularité, ce recueil indien écrit entre les VIe siècle et VIIe siècle traite de la vie privée des individus en général dans l'Inde ancienne.

Le second ouvrage qui fait date dans la mise en place d'un discours analytique sur la sexualité au XXe siècle est celui du docteur Alfred Charles Kinsey (1894 – 1956) professeur d'entomologie et de zoologie, qui publia deux importantes études sur le comportement sexuel : *Sexual Behavior in the Human Male* en 1948 et *Sexual Behavior in the Human Female* en 1953. Ces études du docteur Kinsey s'évertueront, dans un contexte puritain américain de l'après-guerre, de présenter un examen quantifié en termes de pratiques et de comportements sexuels afin de balayer à nouveau les idées reçues de son époque, mais également de contribuer à une certaine prise de conscience sur un réel de la diversité des mœurs et des orientations sexuelles des individus.

Depuis, et dans le même esprit, de nombreux articles et ouvrages sont parus, y compris en France avec la publication du *Rapport sur le comportement sexuel des Français* en 1973 par le docteur Pierre Simon & coll. jusqu'à *L'enquête sur la sexualité en France* en 2006 par Nathalie Bajos et Michel Bozon sous la direction de Nathalie Beltzer.

De nos jours, le discours analytique sur la sexualité est omniprésent, que ce soit dans la presse, à la télévision, les conversations etc., discours qui non seulement rend compte d'évaluations statistiques en terme de population, mais aussi du savoir très subjectif des experts qui objectivent les qualités requises pour être considéré au regard de la pensée

scientifique néolibérale comme un sujet qui aurait une sexualité dite " normale ". Ou du moins, compte tenu des effets paradoxaux ou " *double bind* " qui anime leur langage, personne ne peut échapper en fin de compte à une anormalité sous-jacente que dissimule le discours des experts.

Pour imager notre propos, voilà en substance, ce que l'on pouvait lire le 20 février 2013 au moment même où se fait la rédaction de ce chapitre, dans *Le Point.fr* : « *Idee reçue n° 14 : un homme musclé est-il un meilleur amant ? Faux. Un rapport sexuel n'étant pas comparable à un exploit sportif, les "plaquettes de chocolat" n'ont aucune influence sur la performance. "Un homme musclé n'est pas un meilleur amant tout simplement parce que la verge n'est pas un muscle." Dans un livre qui sera publié début mars sous le titre "La masturbation rend sourd - 300 idées reçues sur le sexe", First éditions, le docteur Sylvain Mimoun, gynécologue, andrologue et spécialiste de la sexualité, n'y va pas par quatre chemins. Il met d'emblée en garde les hommes qui pratiquent le culturisme, car plus un individu développe sa musculature, plus sa verge va sembler petite etc.* »²⁹⁵

Ce court extrait de discours analytique démontre en substance comment d'une part le pouvoir médiatique se fait le relais à la fois du dispositif néolibéral et d'un savoir expertal sans le remettre en cause, et d'autre part comment le savoir de l'expert sur la sexualité officie pour rendre objectif des considérations purement subjectives. Le discours analytique ainsi déployé ne cherche pas l'acceptation de l'autre dans sa différence, mais en focalisant sur un trait morphologique d'opposer les uns avec les autres. Aujourd'hui, c'est le tour des musclés, demain celui des chétifs, après-demain celles à forte poitrine et ainsi de suite. En catégorisant et opposant ainsi des styles morphologiques ou comportementaux, le savoir de l'expert vient en fait stigmatiser d'une déficience l'individu, pour que chacun puisse, tout d'abord, se percevoir défaillant dans sa génitalité puis se limite dans sa sexualité²⁹⁶.

Sans revenir sur le titre du livre du docteur S. Mimoun, *La masturbation rend sourd - 300 idées reçues sur le sexe*, et sans avoir lu cet ouvrage nous pouvons d'ores et déjà

²⁹⁵ http://www.lepoint.fr/editos-du-point/anne-jeanblanc/idee-recue-n-14-un-homme-muscle-est-il-un-meilleur-amant-20-02-2013-1629874_57.php

²⁹⁶ On peut ironiquement se poser la question de savoir combien d'années d'études sont nécessaires pour en arriver à de telles conclusions, notamment pour évaluer les capacités perceptives d'un individu selon son aspect morphologique. Dommage que le docteur Sylvain Mimoun n'est pas testé chez l'individu le niveau de perception de la verge corrélié avec un degré variable d'alcoolémie dans le sang. Nous aurions eu probablement des résultats surprenants !

deviner que le sujet de la sexualité va être découpé au minimum en 300 pratiques et comportements génitaux. Un découpage du sujet sur lequel va se poser un savoir tout en subjectivité de l'expert qui sous l'apparence de la remise en cause d'a priori sur la question vient en fait poser des nouvelles normes dans les pratiques.

Par exemple, en posant un savoir à valeur subjective « *la perception de sa verge* » et en en faisant une généralité, le discours de l'expert pourra remettre en cause tout sujet dans son narcissisme et le rendre comme possiblement défailant « *ai-je une verge normale ?* » ou bien « *ai-je une bonne vue ?* ». En détachant du corps l'objet « *verge, qui pourrait sembler petite* », le discours analytique vient réactiver chez le sujet une angoisse qu'il a bien connue, notamment celle de la castration.

Le discours de l'expert donne en l'occurrence une première impression de transparence et d'une certaine aisance lorsqu'il aborde la question de la sexualité. Par ailleurs, la teneur du discours et le ton emprunté pour s'adresser au lecteur donnent un sentiment de bienveillance de l'expert, de faire preuve d'une certaine philanthropie en aidant l'individu à surmonter ses angoisses, un discours qui semblerait vouloir dédramatiser une situation au contenu anxiogène et favoriser l'épanouissement de chacun. Cependant il paraîtrait que ses intentions sont tout autres.

Une première intention serait directement liée à une question de rentabilité économique personnelle de l'expert, notamment en choisissant un sujet « sensible » afin de réaliser des ventes du livre en question, d'augmenter son chiffre d'affaires et sa patientèle. La seconde consisterait probablement à formater des individus à la pensée néolibérale. En effet, compte tenu de l'aspect névrotique du sujet, l'expert dès lors qu'il réduit la sexualité à un organe symboliquement détachable, réactive l'angoisse de castration qui lui est liée. En ce sens, plusieurs voies s'ouvrent à l'individu :

- Soit la régression du sujet à des stades prégénitaux et favoriser le déplacement pulsionnel sur d'autres objets, l'argent par exemple,
- Soit réveiller chez le sujet l'ancien conflit œdipien qui, pour ne pas re-subir ses anciens tumultes se conforme aux prérogatives de l'expert qui font autorité,
- Soit détourner sa sexualité et ses pulsions vers d'autres domaines de la vie, le travail par exemple.

De plus, l'expert en faisant de la sexualité l'objet d'un rapport, sexuel en l'occurrence, il nous indique clairement combien la sexualité dans son mode de pensée doit faire l'objet d'une affaire transactionnelle, d'une rentabilité, d'un score qui récompense la

performance sportive : « *Un rapport sexuel n'étant pas comparable à un exploit sportif, les "plaquettes de chocolat" n'ont aucune influence sur la performance* ». Procédé habile dans la syntaxe par le doublement de la forme négative qui consacre l'effet paradoxal du discours. La manipulation du sujet se réalise grâce à une technique discursive qui consiste en fin de compte à livrer au lecteur un message verbal explicite qui sous-entend en fait son contraire et dont le prescripteur nierait l'existence. En ce sens, dans sa manipulation perverse de la syntaxe, l'expert en doublant la négation vient en fait renforcer la représentation qui associe sexualité et performance sportive. Car d'un côté il nous certifie que le rapport sexuel n'est pas un exploit sportif et de l'autre que tel trait morphologique (ici les abdominaux) n'a pas d'influence sur la performance, donc de venir faire l'aveu que le rapport sexuel est bien à être considéré par le lecteur comme une performance qui de plus est sportive. Dès lors, en faisant de la sexualité un sujet de performance, et comme chacun sait que la performance relève de la prouesse exceptionnelle, c'est-à-dire qui sort du quotidien, cela va contribuer à faire de chacun dans son quotidien un sujet non performant, défaillant, intimement blessé narcissiquement.

Une technique de suggestion paradoxale d'ailleurs largement utilisée dans le cadre de l'hypnothérapie. Ce type de techniques linguistiques qui alimente le discours analytique et qui emprunte le ton de la vulgarisation se voit de mieux en mieux cotées par rapport à une véritable analyse narrative. Des techniques de suggestion largement utilisées aussi par le sujet néolibéral et ses relais qui vont beaucoup plus loin que l'effet de la double contrainte. Ils viennent en fait, par ce type de discours, mettre en œuvre une stratégie de dénigrement systématique des individus, comme une sorte d'analité qui s'exprime sans le faire clairement. Technique langagière utilisée pour étendre leur pouvoir sur la sexualité des individus en semant le doute, en provoquant des tensions internes et de l'hostilité, que ce soit du côté du garçon comme de la fille, du couple comme des célibataires, du riche comme du pauvre, du Citadin comme du rural etc.

Un discours analytique de la pensée scientifique qui, en plus de morceler le sujet de la sexualité, va s'accaparer tous les champs du savoir et de la connaissance, d'ailleurs selon Gori « *il y a une véritable sélection généralisée des savoirs et des pratiques par les dispositifs normatifs en vigueur aujourd'hui et leurs critères. De tels dispositifs normatifs détiennent leur pouvoir réel et leur affinité symbolique avec la nouvelle économie de la connaissance, ses valeurs idéologiques et ses retombées*

économiques »²⁹⁷.

Ainsi le discours analytique va mettre à son profit des techniques de langages qu'il va sortir du champ de la thérapeutique par exemple, pour équiper son dispositif normatif qui in fine ne laissera plus le choix aux individus que de laisser leur sexualité s'assimiler au formatage de la pensée néolibérale. De nombreux ouvrages scientifiques "à la mode néolibérale" garnissent de nos jours abondamment les librairies au rayon psychologie. Ils deviennent une des lectures incontournable pour des individus en mal de reconnaissance et d'affection. Un des plus célèbres est le fameux *Les hommes viennent de mars les femmes viennent de venus* écrit par le psychothérapeute américain John Gray. Dans cet ouvrage, le clivage entre les hommes et les femmes est clairement objectivé selon des a priori et une subjectivité inégalable de l'expert en psychologie. La division du sujet de la sexualité, et c'est là tout le ressort stratégique du livre, n'est plus traitée dans la composante essentielle d'un développement pulsionnel qui structure le sujet de l'inconscient dans des apprentissages multiples et le transporte, mais comme une composante comportementale préformée, instinctuelle, innée qui diverge selon le sexe dans une vision fataliste et contre laquelle l'individu seul ne peut plus que déplacer la source de ses troubles soit sur sa conformation congénitale soit sur l'incompatibilité de l'autre dans sa différence. Vision clivante de la sexualité qui en plus de stigmatiser par la différence, d'opposer les uns avec les autres, en définitive contribue au mécanisme de l'isolation et renforce l'individu dans la certitude du risque et la peur de l'inconnu.

Et c'est parce que les individus sont désormais soumis à ce nouveau champ des savoirs et à ces techniques de langage, qu'ils ne peuvent plus faire de choix dans leur sexualité, ou du moins ont cédé une part non négligeable de leur libre arbitre sur ce sujet à la stratégie néolibérale qui oppose les différences. Dans ce contexte, les individus vivent dans cette culture non pas comme des miséreux mais comme des misérables.

C'est-à-dire qu'à tout moment ils peuvent être guidés dans leurs comportements et leurs pratiques. Au lieu d'être purement et simplement privés de sexualité, et bien le pouvoir néolibéral se chargera de formater leur sexualité à son profit. Il pourra les autoriser, les frustrer voire les priver en fonction d'impératifs socio-économiques, comme bon lui semble, et sans pour autant que les individus ne se révoltent contre leurs conditions de vie puisque selon l'art libéral ils y adhèrent librement. Car contrairement à l'individu

²⁹⁷ R. Gori : *La fabrique des imposteurs*, P 132, 133, Editions Les Liens qui Libèrent, 2013

miséreux, c'est-à-dire celui qui se voit privé par l'effet d'un réel pauvre et contre lequel il ne peut rien, le sujet misérable pourrait avoir accès à " une certaine richesse " affective, mais il consent librement à y renoncer de peur de perdre le peu qu'on lui autorise. La vie du sujet misérable est semblable à la vie d'une dent dévitalisée, en apparence elle a l'air saine, cependant on lui a tué le nerf qui la maintient en vie et va progressivement se désagréger.

En ce sens, le sujet misérable de la sexualité, en cédant à la subjectivité de l'expert se laisse assimiler à des normes génitales qui vont faire de la sexualité non plus ce par quoi œuvre la culture dans sa fonction capitaliste, mais comme la somme de mœurs successives, de comportements, de pratiques individuelles, à tout moment modifiables selon les besoins économiques de la société. Comme nous l'avons déjà dit un peu plus haut, ces besoins tournent essentiellement autour de la question marchande et de la consommation. C'est-à-dire d'un déplacement pulsionnel sur des objets vides qui remplissent notre vie. Cependant, l'expert en suggérant par un effet de discours paradoxal que la sexualité retourne de l'anomale et de la performance, cela lui permet d'agir sur le sujet misérable en actionnant plusieurs leviers pour le guider, le canaliser, l'assimiler dans ses pratiques et ses comportements à l'idéologie néolibérale.

1. Le premier levier de la peur de l'échec face à la performance.

Le discours analytique en morcelant tous les côtés de la vie ne considère plus que celle-ci comme la somme de pratiques et non plus comme le produit – au sens mathématique du terme – d'un ensemble contextuel global. L'expert par son discours vient poser au cœur des négociations dans la relation la question de la réussite performative comme rempart à l'échec.

En effet, l'échec est vécu désormais par le sujet misérable non pas comme une expérience qui contribue à la connaissance de soi et des autres dans les apprentissages mutuels de la vie, pour structurer son hystérèse au-delà de ses propres capacités fantasmatiques, mais comme une expérience négative à la performance normative. Le sujet pour se prémunir du risque d'échec prendra au préalable toutes les garanties qui lui permettront en cas d'un dénouement de la relation de pouvoir nier sa responsabilité, de ne pas être coupable de sa propre défaillance performative, ou plutôt de se considérer être la victime d'un dysfonctionnement de l'autre.

Un mécanisme de victimisation qui permet en fait de projeter sur l'autre sa propre culpabilité afin de ne pas subir l'angoisse qu'elle génère, mais également de rejeter sur

l'autre son propre aveu d'échec et lui faire payer la note parce que comme on lui a appris, il faut une contrepartie qui dédommage les victimes. Ainsi en mettant au cœur des négociations le risque d'échec dans la relation sexuelle, l'individu appréhende la relation avant qu'elle ne se soit réellement établie sur un mode traumatique. Dans ce mode de pensée, l'individu n'est plus capable ni de s'investir dans la relation ni de refouler la possibilité d'un dénouement à une histoire commune, tout en sachant que dans toute histoire c'est le dénouement qui lui donne un sens et comme faisant partie intégrante de l'histoire de la relation sexuelle, un savoir supplémentaire, aussi douloureux soit-il, qui viendrait enrichir la vie en expériences.

Mais comme la rencontre sexuelle est appréhendée comme un rapport, elle doit garantir quoiqu'il se passe des dommages et intérêts. Le discours néolibéral en actionnant le levier performance, active par la même occasion le levier risque d'échec. Dès lors l'échec n'est plus vécu comme le produit d'un investissement sexuel qui permet de repenser le sujet de la sexualité mais de le penser comme un préjudice possible, un abus de faiblesse, une blessure narcissique qu'il faut panser ou re-panser. Ce nouveau mode de pensée à la rencontre consistera, en fin de compte, à mettre en rapport deux victimes potentielles. Il peut engendrer une grande diversité de comportements, de l'individu qui cumule métonymiquement un grand nombre de rencontres jusqu'à l'individu qui s'astreint à l'abstinence la plus totale, mais toutes ont en commun une désaffectation du sujet par rapport à la sexualité. Pour le dire autrement, en écartant de la rencontre le paramètre essentiel « relation sexuelle » parce qu'il est risque d'échec, l'individu en prenant appui sur son faux self réprime ses affects et focalise sur la valeur génitale de la rencontre qui à son tour renforce la notion de performance, et ainsi la boucle est bouclée.

2. Le levier de la médicalisation de la performance.

Face au risque d'échec et de la performance, le marché va mettre à disposition des individus des compléments d'objet direct qui seront susceptibles de lui permettre d'augmenter ses capacités physiques ou mentales, d'accéder à niveau social de performance dont il a besoin pour éviter le risque d'échec. Provenant directement de la recherche en pharmacologie pour pallier, ou soigner de vraies pathologies médicales, ces compléments dopants sont aujourd'hui la panacée de nombreux individus anxieux dans le but d'accroître, au-delà des performances, leur niveau d'estime de soi. Ce dopage organisé est une pratique de plus en plus courante dans tous les domaines, le sport, le

travail, les rencontres sexuelles etc., dans tous les milieux et touche des personnes de plus en plus jeune²⁹⁸, étudiants, ouvriers, cadres, à la ville comme à la campagne etc.

En effet placé sous le signe du génital, le sujet néolibéral évacue de nombreux aspects contextuels de la rencontre, de la relation au temps, et se place sous le signe à la fois de la flexibilité et du court terme. Dès lors il ne peut plus s'autoriser une contre-performance. La société en faisant du temps et de sa gestion un enjeu majeur de rentabilité, mais aussi l'individu en acceptant de convertir son temps en unité monétaire " le temps c'est de l'argent ", il ne s'accorde plus le temps d'en perdre. Cette nouvelle perception du temps qui selon l'éthique managériale néolibérale en fait un rapport direct à l'argent va exclure de son champ tout ce qui peut parasiter le processus de productivité. L'instantané sera préféré au court terme, le court terme au long terme... L'urgence supplantera l'exigence, l'exigence supplantera la nécessité... La flexibilité remplacera la souplesse, la souplesse remplacera la fixité... L'immanence évincera la transcendance.

Parce que soumis à un mode de pensée sur la conceptualisation de conduites sexuelles qui doivent désormais officier dans un rapport de productivité, l'individu doit, coûte que coûte, rentabiliser le temps qui lui est imparti dans la rencontre. Dès lors, tous les moyens sont bons pour parvenir à atteindre une efficacité optimale de l'organe sollicité dans l'épreuve afin de ne pas prendre le risque de voir dévaluer temporellement ses compétences et son capital estime.

Pourtant l'individu sait qu'en acceptant un complément d'objet direct médicamenteux susceptible de falsifier son authenticité temporelle de sujet faillible et de fausser son histoire, en retour il ne redorera pas son Moi, mais contribuera à l'affaiblir davantage. Peut-être pas au début, car tout nouveau tout beau. Mais avec le temps et de manière insidieuse l'adjuvant va œuvrer dans un affaiblissement du Moi qui va être source d'angoisse. Puisqu'en collaborant à ce mode de pensée à la fois néolibéral et postmoderne, c'est-à-dire qui cautionne à la fois la rentabilité génitale à court terme et la malléabilité, en substituant le sujet de la sexualité par un adjuvant, le Moi du sujet se détériore dans une régression qui le cantonne dans un Moi idéal. À un Moi idéal conforme à la performance que le sujet suppose qu'on attende de lui dans le mode de pensée qui est véhiculé par notre société. Cette détérioration du Moi a évidemment un

²⁹⁸ Un ami personnel qui vend de manière informelle un certain nombre de produits qui améliorent « les performances sexuelles » m'a encore certifié récemment que sa clientèle s'enrichit de plus en plus de jeunes à peine adultes et de tous les milieux sociaux ou sexuels.

coût psychique et psychologique.

Le sujet, en falsifiant ses données historiques par le dopage, se met ainsi au-dessus de la tête une épée de Damoclès. De vivre avec le risque que ne soit démasquée sa supercherie, ce qui à la fois entacherait considérablement son narcissisme et renforcerait l'anxiété et l'angoisse du sujet. Supercherie, où le sujet dans sa relation à lui-même, s'établira sur les bases d'un assujettissement à l'adjuvant, et dans la relation à l'autre sur les bases de la précarité. Une situation de non-retour où l'adjuvant se substitue progressivement au sujet désormais misérable, jusqu'à être l'ombre de lui-même puisqu'en acceptant que l'additif se superpose à la sexualité, l'additif remplace le sujet, le met au rancart. L'adjuvant en requalifiant la sexualité sous l'ordre du génital, raccourci le temps de la rencontre mais aussi de la relation, relègue le sujet de la sexualité au rang d'une prestation consommable, renvoie la sexualité dans le champ de la performance sportive et refoule toute conception imaginaire qui suppose justement l'élaboration par le sujet d'une quête historique avec ses craintes, ses joies, ses douleurs, son deuil et ses souvenirs. Ainsi en acceptant que l'additif vienne faire Écran à la sexualité, le sujet ne s'explique plus dans une logique narrative qui recrée un univers autour de la sexualité, mais implique le sujet dans une logique d'enclavement personnel où dans sa dissonance il fait passer le génital pour le sujet de la sexualité.

De plus, en considérant que le temps soit une valeur amortissable, dont on doit atténuer les effets sur le coût de la rencontre, l'individu ne peut même plus s'accorder un temps de réflexion, c'est-à-dire de donner un sens à l'histoire de la rencontre et sa situation.

Comme la réflexion est un frein à la décision spontanée, c'est-à-dire une force oppositionnelle préconsciente à une action impulsive, c'est-à-dire qui n'a pas fait l'objet d'une élaboration personnelle mais qui s'est laissée influencer par la manipulation d'un discours qui guide dans ses conduites l'enfant tyrannique qui est en nous, la réflexion en tant que source d'autres motivations qui vont au-delà du simplement génitales, présente un danger pour la société néolibérale qui va se charger d'abrégé la réflexion autant qu'elle le peut. Parce que la réflexion contribue à la construction de la subjectivité du sujet, que le temps est nécessaire à la réflexion, et que la subjectivité vient s'opposer à toute tentative d'objectivation, la pensée néolibérale mettra tout en œuvre pour que le sujet agisse dans l'irrationalité de l'immédiateté.

Ainsi en substituant l'envie au désir, et comme l'envie est passagère, alors le sujet pour satisfaire à son envie qui est censée faire de lui l'objet de l'envie des autres, le sujet pourra succomber à l'irrationalité de l'acte de dopage. Acte irrationnel que le sujet sera

susceptible de regretter par ailleurs et générera un sentiment de culpabilité pour avoir cédé à ses propres impulsions. Culpabilité qui va marquer l'hystérèse du sujet et à nouveau le formater afin qu'il apprenne à déplacer ses envies sur des objets pour lesquels la sexualité entre peu en ligne de compte, et autocensurer ses désirs sexuels.

De sorte que psychologiquement, le sujet en acceptant une médicalisation qui s'interpose dans la rencontre sexuelle, c'est déjà pour lui faire l'aveu d'une défaillance anatomo-psychologique. C'est-à-dire d'accepter qu'au regard de la normalité socialement établie d'être sujet malade sexuellement. Aveu d'une anormalité du sujet humain renforcée par le discours analytique des experts sur la performance ainsi que nous l'avons vu plus haut. Et pour se conformer aux prescriptions de ces mêmes experts, le sujet psycho-socialement malade va prendre sa médication. Mécanisme pervers qui consiste à faire en sorte que le sujet humain s'estime humainement malade et par recours à l'adjuvant devient socialement normal.

3. Le levier de l'autoérotisme

Ainsi, face au risque d'échec et de la contre-performance, le marché qui se conjugue maintenant avec le discours analytique va mettre à disposition des individus des compléments d'objet direct qui seront susceptibles de lui permettre d'optimiser la satisfaction génitale sans pour autant avoir la contrainte de la rencontre avec l'inconnu et la relation sexuelle qui se construit autour d'une redevabilité réciproque. Le lecteur aura sans doute compris que nous faisons allusion à toute cette panoplie d'objets de type "sex-toys " et autres masturbateurs électroniques, dont la presse féminine se fait de plus en plus l'écho et en vante les mérites érogènes. Il y a à peine quelques années, ce type d'accessoires ne se trouvait que dans des boutiques spécialisées et faisait l'objet d'une démarche particulière pour consommateurs avertis.

Il est intéressant de voir comment la pensée néolibérale avec l'avènement de la postmodernité a renversé le discours analytique en vigueur depuis le XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle. En effet, longtemps condamnée par le discours scientifique puis religieux, la masturbation était considérée comme une déviance qui paraît-il pouvait rendre sourd. Aujourd'hui comme cette pratique solitaire contribue à isoler l'individu et lui apprend à se passer de l'autre, le discours analytique ne l'interdit pas, mais va changer les mentalités et tirer un maximum de profit de cette pratique autoérotique. En faisant la promotion des pratiques dites " solitaires ", la pédagogie néolibérale se prémunit contre le risque que les sujets manifestent un désir de relations

sexuelles, ne tissent des liens sociaux entre eux qui justement œuvrent à l'enrichissement du sujet et assurent une continuité de la fonction capitalistique de la culture.

En effet, faisons une piqûre de rappel. Au début de ce travail nous avons pu faire montre que la sexualité retourne en fait de deux discours bien identifiés : celui du Maître (ou de la Maîtresse) pour ce qui retourne de l'activité sexuelle et de l'analyste pour ce qui retourne de la relation. Les deux autres, l'universitaire et l'hystérique, renvoient métonymiquement le sujet à l'objet génital. En ce sens, le discours analytique néolibéral en faisant la promotion des pratiques solitaires, coupe le sujet de l'autre et de toute possibilité pour qu'il advienne dans la sexualité. Mais aussi grâce à la pratique masturbatoire, la gouvernance néolibérale se protège contre le risque que le sujet ne sorte du discours qu'elle impose vu que les capacités de libération qu'offre la sexualité propulseraient le sujet et son désir vers d'autres registres hystérétiques, à savoir du Maître ou de l'Analyste.

Par ailleurs, en substituant l'envie de génitalité au désir de sexualité, le pas est vite franchi pour que la haine se substitue à l'envie. Le sujet dans sa soumission à l'envie et compte tenu de sa nouvelle aversion à l'égard du désir, va pour tenter de se disculper de sa sexualité malade, adopter une position discursive dont le savoir n'ouvrira pas sur un relativisme culturel mais sur des clivages quant aux mœurs, au sexe, à la race etc. jusqu'à l'humanité tout entière. Un clivage d'objet résultant directement de la frustration du sujet qui pour protéger son moi clivé, projettera sur l'autre toute l'agressivité qu'il n'a pas pu évacuer dans une relation sexuelle. Un sujet misanthrope dont la satisfaction génitale n'aura pas pu combler son manque imaginaire puisque l'objet matériel s'est substitué à l'autre Réel désormais absent de la scène masturbatoire. De plus, en se privant de l'autre dans le réel de la masturbation, le sujet remet également en question son identification phallique puisqu'il ne se trouve être dans le désir de personne d'autre. Ce manque imaginaire de reconnaissance de l'autre va plonger le sujet dans la névrose qui, pour contrer la détresse que le manque de l'autre provoque, trouvera une satisfaction substitutive dans l'activité fantasmatique et l'acte masturbatoire. Ainsi, l'acte masturbatoire dans lequel se livre le sujet cacherait en fait une grande détresse affective qui traduit en substance que le sujet voyant sa demande refuser par l'Autre ou se refusant lui-même, par une sorte d'inhibition, la formulation de sa demande de

satisfaction à l'autre, se plonge dans une grande frustration²⁹⁹.

Car si durant la période du XIXe siècle jusqu'à la moitié du XXe siècle la pratique masturbatoire a été très sévèrement réprimé, après la Seconde Guerre mondiale notamment sous l'influence de certains psychologues ou sexologues qui ont parfois confondu la découverte de son propre corps avec une véritable pratique masturbatoire récurrente, cette pratique a su trouver une certaine légitimité chez certains éducateurs qui plutôt d'appréhender de quoi elle retourne, ont conseillé qu'elle se fasse en toute discrétion à l'écart dans sa chambre par exemple. En fait, en ne prenant pas assez en compte la mesure entre libération sexuelle ou changement de mentalité à l'égard d'une pratique longtemps réprimée et autorisation de cette même pratique qui peut être le symptôme d'une carence affective consécutive d'une demande pulsionnelle non satisfaite du sujet, la pensée médicale de cette époque a préparé à son insu le terrain à un nouveau type de discours qui fait la promotion de la masturbation et de la rupture du lien social.

En effet, en faisant l'amalgame entre une activité masturbatoire considérée comme " normale ou salubre " chez le bébé ou le petit enfant et comme une fixation, ou une régression à un stade sexuel dépassé, ou un moyen de substitution de l'objet pulsionnel chez l'adolescent ou l'adulte, le discours analytique a pu ainsi légitimer et rentabiliser à son profit la détresse du sujet en carence non pas en le privant pur et simplement de la satisfaction génitale, mais en faisant en sorte qu'il se refuse à la satisfaction effective de son désir sexuel.

En ce sens, le sujet ayant librement cédé à une satisfaction autoérotique ne pourra plus faire face longtemps à cette solitude intolérable qui renforce à la fois sa haine de l'autre et sa propre culpabilité. Dès lors pour protéger son narcissisme défaillant, le sujet va retourner la culpabilité et se placer du côté de la victime en considérant que l'absence de l'autre et de sa reconnaissance et le résultat d'un abandon. Un sentiment d'abandon de la victime qui protège le sujet contre sa propre culpabilité et va compromettre toute possibilité de rencontre sexuelle, notamment parce qu'elle porterait en elle la possibilité d'une séparation à venir ou d'une perte de l'autre qui replongerait l'individu dans la solitude masturbatoire après s'en être sorti. Alors autant ne pas en sortir.

²⁹⁹ J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans « *Vocabulaire de la psychanalyse* », P 173, Presse Universitaire de France, 2009, font montre que le terme le plus souvent utilisé par S. Freud dans ses différents articles pour nommer la frustration du sujet est celui de *Versagung*. Die *Versagung* ne désigne pas seulement une donnée de fait mais une relation qui implique un refus (comme l'indique la racine *sagen* qui signifie *dire*) du côté de l'agent et une exigence plus ou moins formulée en demande du côté du sujet.

4. Le levier du temps et du ménage

Car paradoxalement, en faisant la promotion de l'instantané au détriment du momentané, la pensée néolibérale n'accordera pas pour autant plus de place " au coup de foudre " ni au hasard. C'est-à-dire aux processus inconscients qui œuvrent de façon foudroyante et qui deviennent incontrôlables lors de la rencontre avec l'inconnu de ses rêves. Inconnu qui ne l'est pourtant pas, car il est celui dont les processus identificatoires permettent l'expression du fantasme et de l'amour. Et même si l'idéologie néolibérale favorise chez le sujet une attitude dite impulsive, qui retourne plus de l'envie que du désir, elle va poser tout un ensemble de mesures pédagogiques qui seront autant de freins capables de limiter l'expression du sujet de l'inconscient dans la sexualité. En d'autres termes faire que le banal supplante l'anomal en soumettant le sujet à des contraintes sociales de plus en plus prégnantes pour qu'il évacue dans la relation tout ce qui ne peut pas être canalisable selon l'éthique consumériste néolibérale. Éthique qui désagrège la métaphore et le transport du sujet de la création passionnante, et lui enseigne le déplacement métonymique d'un objet à l'autre pour que ça devienne banal, une habitude.

D'ailleurs, la pensée néolibérale va beaucoup plus loin qu'on ne le pense dans son dessein d'emprise et de canalisation sur la vie de la sexualité des individus. En détournant à son profit la recherche en psychologie sociale, elle dispose d'outils implacables pour annihiler le projet culturel d'une famille pour le réduire à une somme de pratiques, de mœurs. En considérant que la vie des individus serait assimilable au cycle de vie d'un produit (J. Dean et Th. Levitt), la pédagogie néolibérale et son relais le pouvoir médiatique, vont faire de la famille, non pas le terreau dans lequel se trouve le germe de la sexualité pour que se perpétuent à la fois une hystérèse de l'inconscient familial et la fonction capitaliste qui est la sienne, mais un agencement marketing et financier qui illustre le cycle de vie familiale. La famille sera alors caractérisée par un ensemble d'étapes qui correspondent à des unités de temps de consommation, de décisions et de besoins. C'est-à-dire qu'au-delà de la symbolique attachée à cette notion de famille, d'un point de vue qualitatif elle fera l'objet d'une segmentation en ménages, c'est-à-dire en unités statistiques localisables, susceptible de consommer un certain type de produits à certains moments de sa vie, et d'un point de vue quantitatif comme un agrégat d'individus quantifiables et analysés en termes d'influences d'achats et de publicité et/ou de produits financiers. Ce découpage marketing de la famille sera poussé

à l'extrême jusqu'à faire du quantum, de l'individu vivant seul un ménage.

Bien plus, en prenant en compte dans son calcul de rentabilité que la déstructuration de la famille est pour les agents sur le marché source de consommation supplémentaire et de bénéfices, la famille est désormais non plus un lieu d'intégration ou de création culturelle mais une place sur laquelle les agents économiques, en jouant sur l'agencement du temps, modifient les valeurs traditionnelles en pratiques ménagères pour trouver une source de revenus supplémentaires. Le calcul est vite fait. Une famille unie avec deux enfants consommera deux fois moins qu'une famille dont les parents ont divorcé. Toutes les consommations seront doublées (deux appartements, doublement des assurances habitations, assurances des véhicules etc. doublement du parc ménager, mobilier, routier etc. sans parler des frais de procédure de divorce). En accentuant ou en influençant le processus de désintégration de la famille, le pouvoir néolibérale divise les unions, divise le sujet de la sexualité et renforce son emprise sur les mœurs.

En effet, en formalisant le contexte situationnel de la sexualité en fonction de son analyse temporelle, le dispositif néolibéral incite les individus du ménage à intérioriser à ce que la sexualité se décline dans le registre du conditionnel. En d'autres termes, en faisant désormais de la sexualité un enjeu de consommation, la pensée néolibérale agence le mode de vie des individus pour qu'ils répondent en temps et en heures aux sollicitations du marché. En segmentant le cycle de vie familiale en une succession de conditions propre à un style de consommation, c'est déjà anticiper le déclin de la famille et spéculer sur les gains financiers et psychologiques à venir. Le coût psychique d'une telle OPA³⁰⁰ va remettre en cause tout ce qui officie à la stabilité de l'hystérèse familiale, notamment la loi paternelle et les éléments qui la constituent, cette OPA va contribuer à bouleverser la structuration du sujet et à en formater son discours. Ainsi en segmentant la famille en unités temporelles de consommation, c'est tout ce qui supportait et transcendait la famille qui va être segmenté, notamment la question de la place du père, la fonction paternelle dans le dispositif familial et le morcellement du phallus dans la dynamique hystérétique du drame familiale actuel.

Ainsi au regard du droit phallique dont nous en avons défini les contours précédemment au chapitre « *Dette et droit phallique dans le discours de l'Universitaire* » et compte tenu du discours néolibéral qui imprègne la famille, le schéma familial destitue le tiers séparateur de sa position, le faisant passer de tiers d'exception à celui de tiers exclu car

³⁰⁰ OPA : dans le jargon de la finance ce sigle signifie « Offre Publique d'Achat ».

en segmentant la trame familiale cela revient à morceler la fonction paternelle uniquement entre le sujet et l'Autre de la logique néolibérale. Nous avons déjà vu les conséquences d'un tel morcellement, il laisse la place à de l'ambivalence dans le traitement des représentations de la part du sujet sur un mode sadomasochiste dans son rapport au Réel et à l'Autre : sadique vis-à-vis de l'autorité paternelle et masochiste dans son rapport à l'influence sociale. Pour le dire autrement, le sujet forclos sur un mode oppositionnel l'autorité familiale et s'en remet sur le mode de la soumission aux injonctions du discours véhiculé par la gouvernance néolibérale. Au regard du droit phallique, la gouvernance néolibérale dispose ainsi d'une marge importante pour la maîtrise du sujet, et dans une certaine mesure elle s'immiscera dans les moindres failles de la segmentation pour s'attribuer la place de la fonction phallique dont le sujet lui a cédé "librement" les droits. Dès lors sans l'intervention du tiers, Le sujet possédera désormais d'une part importante de jouissance immédiate des objets marketing que le marché met à sa disposition, et pourra répéter métonymiquement cette jouissance totale des objets comme bon lui semble.

Jouissance qui aurait dû faire l'objet d'une capitalisation, mais comme ce qui intronise la fonction paternelle, à savoir le phallus, se trouve désormais sous la détention de la logique néolibérale, la dette symbolique qui soutenait le rapport à l'autorité va être également rejetée puisqu'elle n'a plus de consistance. À un point tel, qu'en atomisant la famille la dette symbolique du sujet à l'égard de sa famille se trouve également segmentée. Tellement segmentée que le sujet perd toute notion de son ampleur, de sa globalité historique, que cela va ôter au sujet tout sentiment de redevabilité à l'égard de sa famille. Et comme la dette symbolique devient inexistante par un manque d'unification et de reconnaissance, cela augure que le sujet la remplacera, soit sous la forme d'une dette imaginaire qui devra trouver dans le Réel un élément exigible destiner à son acquittement total, soit par une dette réelle, qui sous l'effet de la répétition que suscite la jouissance, sera d'autant plus tyrannique qu'elle représentera pour le sujet la part de jouissance de l'objet marketing à laquelle il ne peut absolument plus renoncer.

Gori dans *La fabrique des imposteurs* voit même dans ce processus d'empiétement de la pensée néolibérale ce qui conduit ces nouveaux sujets « *caractériels et psychopathes à émettre compulsivement une dette qu'ils se refusent à payer puisque ce n'est pas véritablement en leur nom qu'ils l'ont contractée.* »³⁰¹. Phénomène d'endettement dans

³⁰¹ *Ibid.* 228

le réel qui se comprend aisément puisqu'en destituant la famille, la dette symbolique et le nom du père de la famille se voit également destitués. Et comme le sujet se trouve confronté à la destitution du nom du père qui lui a été transmis, alors il s'attribue un autre nom, il s'attribue narcissiquement un " pseudo " qui néolibéralement le représente lui-même. Un pseudo qui n'est pas un surnom, sachant que le surnom suit, à peu de chose près, la même logique d'attribution que le nom et quelques fois il est même à l'origine d'un Nom. Le « pseudo » auto-attribuable en faisant office de savoir ne représente finalement pas le sujet puisque d'une part il pourra être changé en fonction de son humeur et d'autre part pour qu'un nom représente le sujet il doit être le fruit d'une transcendance, être attribué ou être donné par un autre, ce qui n'est pas le cas dans ce contexte actuel. C'est ce qui explique que les nouveaux sujets se trouvent dans l'incapacité d'honorer une dette puisque ce n'est pas eux qui l'ont contracté mais leur ombre.

D'autre part, la gouvernance néolibérale et son relais le discours analytique actuel, en segmentant le cycle de vie familiale, vont pouvoir inventer de nouveaux styles de ménages qui ont, ou qui verront leur apparition prochainement. Nouveaux styles de ménages qui seront intégrables dans les registres légaux et seront commercialement utiles. Nous faisons ici allusion aux différents styles d'unions comme le contrat de concubinage, le pacte civil de solidarité (PACS), le mariage pour tous qui, en plus de la famille traditionnelle par le mariage, viennent enrichir la gouvernance néolibérale d'unités statistiquement évaluables et localisables. Déjà l'union civile ou religieuse par le mariage portait en elle le souci d'une normalisation et d'officialisation de conduites. Car nous savons par ailleurs que la notion de famille va bien au-delà de l'union par le mariage, elle rend compte primitivement d'une servitude à un lien de communauté. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui puisque la notion de mœurs empiète sur la culture.

Attention que le lecteur ne se méprenne pas, nous ne portons aucun jugement sur les différentes modalités d'unions. Cependant, elles viennent rendre compte des intentions qu'a la société, aujourd'hui la gouvernance néolibérale, de renforcer les processus de contrôle et de normalisation des individus. Les nouveaux styles d'unions néolibérales ne viennent pas rendre compte par la relation sexuelle d'une prise en charge culturelle d'une dette symbolique, mais seraient comme le résultat d'un symptôme lié aux mœurs des sujets et qui les forceraient à être radicalement dans le rapport sexuel. Car, ce rapport inconscient à l'Autre de la logique néolibérale va lier les sujets à ce qui fait foncièrement son manque, c'est-à-dire à la nécessité de renforcer son emprise sur les

individus. Et bien pour se soumettre à ce manque, les sujets vont faire des mœurs auxquelles ils adhèrent la raison utilitaire de leur union et faire comme s'ils étaient une famille, alors qu'en fait ils sont considérés mercatiquement comme appartenant à une tribu, et renvoyés psychologiquement au stade de la horde, la horde primitive, celle dont nous parle Freud dans *Totem et tabou* et/ou dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, la horde qui a tué le père dans le réel et dont le pouvoir va revenir à la mère. Des sujets dont la suppression du père va faire d'eux les dépositaires d'une jouissance par procuration du manque dans l'Autre, soit de renforcer " librement " ce manque qui se caractérise par un désir de contrôles et d'évaluations statistiques dont pourrait avoir besoin la gouvernance néolibérale. Ils vont devoir faire avec une sexualité pauvre – jusqu'à l'asexualité – vu qu'elle évacue la diversité et l'inconnu et ne se décline que dans un type de mœurs, c'est-à-dire une sexualité pauvre qui n'œuvre à aucune construction familiale. Sexualité misérable avec un autre dont le sujet ne partage pas une différence mais dans lequel il retrouve un même type d'affinité, sexualité pauvre du couple puisqu'elle ne se limite qu'au même attrait génital, nous pourrions même dire que les individus actuels devront faire avec une sexualité minimale intra-couple (SMIC) puisqu'en faisant des unions (ou désunion) l'objet d'un contrat d'engagement légal, le sujet ne s'autorise même plus d'autres rencontres sexuelles et reste confiné dans son engagement au discours néolibéral qui l'a formaté.

Bien plus, en acceptant une sorte de *prolétarianisation* comme dirait Gori dans *La fabrique des imposteurs* de la sexualité, le couple n'investit plus dans la structuration d'une famille qui serait le fruit d'autres transcendances familiales et qui œuvrerait à la fonction capitalistique de la culture dans sa plus grande diversité. Désormais le couple en ménage va s'appréhender sur le mode d'une gestion de carrière. C'est-à-dire de fixer ou de prévoir lui-même, et pas toujours tacitement, les étapes qui vont ponctuer le cycle de vie de son ménage. En d'autres termes, dans la culture néolibérale, la rencontre sexuelle ne se conçoit plus sur un mode structuraliste avec tout ce qui de l'inconscient et du langage peut renforcer le sujet, mais sur un mode soit évolutionniste, qui appréhende l'union et le couple comme le résultat de stades ontologiques par lequel le sujet doit passer pour atteindre une sorte d'accomplissement de sa supposée conformité sociale ; soit fonctionnaliste, c'est-à-dire de poser le postulat que l'instinct serait au fondement de l'institution sociale du couple et qu'il retournerait finalement plus du besoin biologique que du désir psychique. Ces deux approches de la rencontre sexuelle évacueraient par la même occasion certaines valeurs historiques du sujet et rendraient compte de

perspectives uniquement synchroniques du cycle de vie familiale.

Sorte d'analyse de la vie sexuelle qui viendrait expliquer la famille non plus selon la bipolarité axiale du langage, syntagmatique et paradigmatique, mais de la faire tendre vers une unipolarité syntagmatique qui privilégie la forme au détriment du sens. Des individus dans le couple qui passerait d'une étape à l'autre, métonymiquement sans pour autant comprendre ce qui les pousse à transformer leurs sensibilités étapes après étapes, si ce n'est l'aspect pragmatique du changement de forme qui donne au couple des contours normaux alors que son contenu n'a pas de sens. Ainsi privés du sens de leur démarche unificatrice, les individus dans le couple seraient, compte tenu du degré d'anosognosie qui les touche, de non-conscience de l'impact que peut avoir la pensée néolibérale sur leur mode de vie, des sujets " wernickéens " qui, en plus de l'incapacité de ceux-ci à identifier ou de reconnaître leur condition de sujet au malaise, vont cliver, hémianopsier une partie de cette réalité qui s'impose et persévérer dans l'illusion qu'il forme une famille.

Dans une telle configuration, le sujet va, contrairement à l'apparence qu'il donne d'acteur de sa vie, devenir un agent, un simple observateur des mécanismes néolibéraux auxquels il accepte de se soumettre librement et qui permettent d'évaluer combien il est possible ou dans quelles mesures, selon quelles modalités marketing les vieilles institutions culturelles peuvent être remplacées par une nouvelle écologie colonisatrice dont le savoir soumettra le sujet à ses injonctions non pas pour combler un désir mais pour satisfaire des besoins. Sorte de sujet aphasique dans sa sexualité puisque le non-sens ou l'absence de langage introduit la rencontre sexuelle dans une sorte de surdité verbale au point même où le sujet de la rencontre n'arrive même plus à s'entendre.

Une nouvelle écologie colonisatrice qui ne va même pas tenir compte des lois qui introduisent le sujet dans la sexualité, mais va systématiquement collecter des faits humains et les utiliser selon une matrice comportementale afin de dissimuler les possibilités ou les diversités culturelles pour mieux conformer le sujet dans son existence aux exigences de la gouvernance néolibérale. Ainsi deux postulats sont à la base de cette nouvelle écologie ménagère : d'une part, que l'humanité est une sorte d'être collectif qu'il va s'agir de formater selon des mœurs néolibéralement rentables, et d'autre part, espérer que ces mœurs qui vont s'imposer au sujet et le contraindre dans son existence, vont se transmettre et garantir au fil du temps et des générations un mode de fonctionnement des individus qui ne risque pas de mettre en péril le mode de gouvernance néolibéral.

Ainsi en ne tenant plus compte des lois qui introduisent le sujet dans la sexualité, le pouvoir néolibéral, en détournant de son intention première le progrès technologique – qui était de pallier à une insuffisance biologique que le sujet n’arrivait pas à refouler et qui était vécue comme un handicap psychologique ou comme une tragédie humaine – ne va pas hésiter à conjuguer le levier de la médicalisation et celui du cycle de vie du ménage. En effet, en facilitant l’officialisation du couple d’individus dans un souci de normalisation et de localisation, et en lui attribuant des prérogatives dont bénéficiait l’ancienne institution familiale et qui vont devenir pseudo-structurelles, c’est-à-dire évolutionnistes et fonctionnalistes, le pouvoir néolibéral mettra en œuvre les dispositions nécessaires à son dessein pour aider les individus à planifier leur carrière ménagère tout en bafouant les lois de la sexualité et celles de la procréation. Nous faisons allusion ici, bien entendu, aux deux modalités de procréations qui se pratiquent généralement en cas d’infertilité féminine liée à l’absence d’utérus ou à sa déformation, à savoir la gestation pour autrui (GPA) et la procréation médicalement assistée (PMA ou AMP).

À nouveau attention ! Nous ne viendrons pas ici porter un quelconque jugement sur ces pratiques d’aide à la personne qui vit le drame de ne pouvoir enfanter elle-même, nous nous contentons de montrer ou de démontrer comment ces aides à la procréation ancestrales et marginales vont servir et s’imposer dans un contexte sociétal particulier. Nous disons également " aides à la procréation ancestrales " parce que bien qu’aujourd’hui en France la PMA soit la seule pratique légale qui se déroule selon des protocoles médicaux encadrés et formalisés, et bien que ces deux pratiques aient été légalisées dans d’autres pays, elles ont toujours existé au travers des différentes sociétés et cultures y compris la nôtre. Nous ne reviendrons pas ici sur la controverse qui anime certains exégètes sur " la conception du Christ par le Saint-Esprit " ni ne tenterons de quelconques interprétations anthropomorphiques vaseuses de l’apparition des différentes divinités grecques dont relate le poète Hésiode dans sa théogonie. Cependant, rien que l’existence d’une narration ou d’une fiction qui viendrait sous une forme métaphorique raconter ce phénomène montre combien à travers l’histoire dans les esprits cette idée de procréation autre a su se véhiculer.

De plus, nous ne viendrons pas ici, ni débattre ni justifier le bien fondé de ces méthodes de procréations pour les sujets et surtout l’enfant. D’une part ce n’est pas l’objet de ce travail, et d’autre part nous n’avons ni suffisamment de recul ni les capacités d’analyses des implications de l’utilisation de telle ou telle méthode de procréation, ni le droit de

préjuger du développement psychique de la relation du couple avec l'enfant. Cependant rien ne nous empêche de montrer combien la gouvernance néolibérale s'emploie à formaliser des conduites et des pratiques au prix du sacrifice de la sexualité du sujet et qui pourront s'assimiler aux lois du Dieu " marché ".

Jacques Testart président de l'association « *Science citoyenne* », et à l'origine des premières " mères porteuses " en France et de la PMA, lors d'une émission sur France 3 « *Ce soir ou jamais* »³⁰² de Frédéric Taddeï, montrait clairement son inquiétude d'une généralisation et du risque de dérive des techniques médicales de procréations. D'ailleurs, il témoigne lui-même de certaines femmes qui dans le passé – et encore actuellement – ont eu recours à un mode de fécondation dite " artisanale " – avec les moyens du bord – grâce à la complicité et l'entente d'un partenaire qui a bien voulu offrir un moment de sexualité et faire don de son sperme à un couple de lesbiennes par exemple. Méthode d'ailleurs qui selon ses propos obtient des résultats plus probants voir plus performants que la PMA. Jacques Testart dénonce même du rôle que l'on veut faire jouer au corps médical dans cette marchandisation de la procréation que ce soit pour la PMA ou la GPA et qui pose le risque (qui existe déjà) d'exploitation des sujets des pays pauvres. En se faisant défenseur de la lutte anti marchandisation de l'existence, la position de Jacques Testart peut sembler paradoxale et nous interpelle sur la question.

En effet, si selon la pensée néolibérale, croissance économique rime avec croissance démographique, vu que chaque nouvel arrivant dans l'espace néolibéral est un consommateur potentiel, cette croissance démographique même si elle est un gage de ressources économiques, ne peut et ne doit pas s'effectuer sans un contrôle préalable. Ce contrôle quel est-il ? Il est essentiellement un contrôle qualitatif qui permet une maîtrise quantitative. Ce contrôle qualitatif des individus va permettre de vérifier que le sujet puisse s'assimiler à la doctrine néolibérale, c'est-à-dire facilement éduicable et qui place la consommation comme valeur essentielle de l'existence. Un sujet qui va être capable de satisfaire à la fois à des besoins de rentabilité économique et psychologique. Ainsi en posant des critères de qualité des individus, la gouvernance néolibérale pourra ainsi réguler des flux quantitatifs, car après tout, pour maintenir ou augmenter la population dans l'espace néolibéral actuel il suffirait de faire appel à l'immigration. Cependant compte tenu du risque que représente l'immigré en termes d'apports culturels, il s'agira

³⁰² <http://www.youtube.com/watch?v=EAD3dEZDTmo>

de veiller à ce qu'il puisse abandonner ses anciennes lois ou tout au moins accepter que des nouvelles mœurs se substituent à sa culture d'origine, et obéir aux règles du marketing et de la finance. Ainsi en régulant l'immigration et en favorisant des naissances hors sexualité dans son espace, la gouvernance néolibérale s'assure de la pérennisation de son système. Pérennisation qui s'effectue selon deux modalités : En conservant un capital humain directement disponible dans les pays pauvres en faisant jouer l'immigration, et en facilitant par tous les moyens disponibles la natalité dans son espace. Moyens disponibles à la procréation qui pourront d'ailleurs faire l'objet d'une négociation entre une offre et une demande, elle-même garantie par un ensemble de règles juridiques, c'est-à-dire de trouver comme référent à la naissance les principes même du néolibéralisme, le Dieu « Marché » et son complice le Dieu « argent ».

5. *Le levier de la gestion de l'espace*

Quant à la gestion de l'espace, il s'agira pour la gouvernance néolibérale de maintenir une certaine croissance démographique³⁰³ afin de réguler le stock d'adhérent à son idéologie. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment le néolibéralisme organise une rupture des liens sociaux en estompant le désir. Et à force d'estomper le désir, c'est

³⁰³ E.T. Hall, dans son livre *La Dimension cachée* décrit combien la dimension subjective qui entoure quelqu'un et la distance physique à laquelle les individus se tiennent les uns des autres selon des règles culturelles subtiles peuvent jouer sur ses comportements sociaux. Pour imager son concept de *proxémie*, il relate l'expérience de l'américain John Calhoun en 1958 sur une colonie de rats blancs de Norvège (à partir de cinq femelles gravides) dans une grange de campagne dans laquelle il mit en place un cadre expérimental selon la meilleure tradition scientifique, proche du milieu naturel, et se prêtant à l'observation.

Les résultats de l'expérience de John Calhoun, qui dura 28 mois, montrent qu'en dépit d'une nourriture abondante, à l'abri des prédateurs, la population des rats ne dépassa jamais 200 individus et finit par se stabiliser à 150. John Calhoun précise que pendant les 28 mois les cinq femelles auraient pu donner naissance à 50 000 individus, cependant l'espace vital étant considérablement réduit par la surpopulation, des aberrations grossières apparurent dans les comportements et les rituels ainsi que de nombreuses manifestations pathologiques qu'il appela le « *cloaque* » comportemental. Il précise dans le détail le rôle joué par le *stress* de surpopulation dans la régulation démographique et a pu également nous éclairer sur les conséquences de la diminution de l'espace vital en milieu social, sur les conduites inappropriées des rats. Le cloaque comportemental comprenait une série de perturbations relatives à la nidation, aux conduites de séduction, à l'activité sexuelle, à la reproduction et à l'organisation sociale.

Calhoun affirme que malgré la réduction de l'espace vital à laquelle ont été confiné les 150 rats dans leur vie en société, ils auraient pu néanmoins expérimentalement être maintenu en vie et passer à une population de 5000 rats en bonne santé à condition de les répartir dans des enclos de 0,2 m² sur la même surface disponible, et en réduisant les dimensions des cages à 5 cm², non seulement les 50 000 rats s'en seraient accommodés, mais ils seraient restés en bonne santé.

Les conclusions de cette expérience nous interpellent et nous interrogent sur des pratiques sociales actuelles qui viennent faire rupture dans le lien social, à l'instar de la segmentation de la famille et de la mise en place du mécanisme de l'isolation chez l'individu. Expérience sur le rat qui présente de nombreuses analogies avec des phénomènes humains actuels et qui permet de faire le lien dans une certaine mesure avec le malaise des sujets dans la société libérale.

E. T. Hall : *La Dimension cachée*, Seuil, 1984

la natalité même qui en pâtit. Par ailleurs ce système, en cloisonnant, en segmentant les familles et en individualisant les existences, doit faire face à une demande grandissante de logements individuels au sens le plus large, quitte à empiéter sur la qualité de vie en utilisant tous les espaces disponibles, et au nom de la rentabilité financière d'exploiter à outrance les environnements biologiques, géologiques, agrologiques, hydrologiques, etc. jusqu'à la rupture des fragiles équilibres éco systémiques. Inutile de rappeler que le XXe siècle et le seul siècle dans l'histoire de l'homme ayant connu une telle croissance démographique et en même tant d'avoir contribué à faire disparaître une multitude d'espaces sauvages, d'espèces animales, végétales... Culturelles.

D'ailleurs, le discours analytique néolibéral sur le sujet de la démographie mondiale et de sa perception de l'espace se conforme aux principes de la loi de Pareto dit « *la loi des 20/80* ». Cette théorie mathématique empirique édiflée au statut de loi explique en substance que la répartition statistique de la richesse suit une loi mathématique à savoir que 20% d'une population possède 80% des richesses et que 80% de la population ne posséderait que 20% de la richesse.

Ainsi par l'application de cette loi, le discours analytique démontre qu'aujourd'hui la surpopulation mondiale serait du côté des pays pauvres avec environ 5,6 milliards d'êtres humains sur les 7 milliards qui peuplent la planète³⁰⁴. Cependant, ce discours analytique oublie fréquemment de préciser que 80% des ressources naturelles sont consommées annuellement par les 20% de la population dite des pays riches. Nous voyons bien le paradoxe qui se pose. Car si on corrèle le niveau de population avec le niveau de consommation des ressources naturelles, il va de soit que les pays considérés comme surpeuplés seraient en fait les pays riches puisqu'ils consomment 80% des ressources naturelles qui de surcroît ne proviennent pas des pays riches. En faisant porter la responsabilité de la surpopulation mondiale sur les pays pauvres par l'application mono axiale de la loi Pareto, la gouvernance néolibérale donne la garantie de sa légitimité et pérennise son système de valeurs qui n'en a pas. En effet en actionnant le levier de la catégorisation des populations selon le nombre et l'espace qu'elles occupent, et en mettant au premier rang des valeurs les besoins de consommation des pays riches, elle fabrique un clivage mondialisé entre pays pauvres et pays riches. Pour le dire autrement, le discours néolibéral en faisant passer un savoir théorique pour un savoir à valeur universelle, va se permettre de trier la population

³⁰⁴ Estimation des Nations Unis au 31 Octobre 2011 ; http://fr.wikipedia.org/wiki/Population_mondiale

mondiale en deux parties. Celle dont les préoccupations financières seraient soit disant vitales pour le maintien des équilibres et l'autre dont les problèmes de subsistance seraient plus secondaires, comme une sorte de désinvolture des uns à l'égard des autres. Application d'un savoir théorique qui permet in fine d'obtenir la contribution sans son consentement de 20% de la population mondiale à la stratégie néolibérale et de la séparer de l'autre, les 80% qui restent. 20% de la population qui ne peut plus faire marche arrière parce qu'avec le temps elle s'est habituée à un tel niveau de consommation et de jouissance qu'elle ne peut plus consentir de quelconques sacrifices. De plus, en propageant un tel savoir analytique et en l'appliquant à la population de ses propres pays « dits riches », la pensée néolibérale formate les individus dans son espace pour qu'ils acceptent librement l'absence d'équité et les déséquilibres sociaux qu'ils subissent ou qu'ils provoquent. Le savoir analytique en adoptant la loi Pareto pour son projet d'emprise sur la condition humaine – loi qui trouvera une extension dans la loi de Juran dite « *méthode ABC* » – appréhende la population non plus en terme de sujets avec des désirs mais en terme de hauts revenus, bas revenus et revenus moyens. Les sujets ne réalisent pas finalement de faire l'objet d'un savoir issu d'une théorie appliquée à l'analyse économique de la gestion des stocks de marchandises.

Des sujets qui ne sont pas prêts à s'orienter vers un autre système de valeurs qui prendrait davantage en compte les liens des individus entre eux et avec leur environnement. Car la prise de conscience de leur désinvolture et de leur indifférence sous-entendrait que les individus appartenant au 20% doivent payer la facture. Une Facture d'ailleurs qu'ils ne peuvent honorer vu qu'ils vivent déjà à crédit sur les générations futures. Alors autant faire mine de rien et accepter une pseudo-loi qui explique la condition sociale des individus. Une condition qui serait en fin de compte une fatalité contre laquelle les individus n'ont même pas à se révolter puisqu'ils sont eux-mêmes fautifs de l'inéluctabilité de leur condition sociale misérable.

Enfin pour compléter ces deux derniers essais sur le discours des ménages et de leur localisation par la gouvernance néolibérale, il nous semble important de revenir sur un des aspects fondamentaux dans la structuration de la sexualité du sujet. Cet aspect est celui de la communication et des outils dont dispose la gouvernance néolibérale pour asseoir son emprise sur les relations entre les individus. En effet la pensée néolibérale, conforme à son esprit paradoxal et la logique totalitaire qui est la sienne, va faire en sorte que les individus confondent la communication avec l'outil qui lui sert

éventuellement de support. C'est-à-dire comment le discours analytique va opérer pour que le sujet avec le temps se désiste du plus-de-jouir pour persister dans le manque-à-jouir. Bien entendu l'Écran aura une place privilégiée dans ce système, vu qu'il est un interférant qui a fait ses preuves comme fétiche et en matière de rupture des liens sociaux.

Le subterfuge est double. Dans un premier temps il s'agira pour la gouvernance d'utiliser à nouveau une théorie empirique dont le message en surface consistera à faire croire aux individus de l'impérieuse nécessité de lutter contre un certain excès, et cela afin d'obtenir en profondeur la garantie d'une jouissance sans limite. Et dans un second temps en offrant une apparente liberté de jouissance de renforcer son pouvoir totalitaire sur les individus.

L'idée au départ était de montrer ou de démontrer combien l'excès peut produire l'effet inverse à celui espéré. Des économistes libéraux, comme Arthur Betz Laffer (né en août 1940) émirent l'hypothèse qu'au-delà d'un certain seuil d'imposition des revenus les agents économiques travailleraient moins. Ce qui entacherait les recettes fiscales, et à l'extrême qu'un taux d'imposition de 100% ferait cesser toute activité des agents. Cet effet économique est plus connu sous l'expression « *trop d'impôts tue l'impôt* ». La théorie de Laffer, sous l'apparence de la lutte contre les excès étatiques, viendra faire dans un premier temps la promotion du désengagement de l'Etat dans l'économie des pays, conformément à la doctrine néolibérale. Même si cette thèse peut être facilement contestée sur un plan purement économique – en lui opposant la question de la nécessité, des opportunités des agents économiques, des effets liés aux transferts de revenus etc., ce n'est pas ici l'objet de ce travail – sur un versant plus anthropologique on peut toujours lui opposer le cas de certaines populations ayant vécu et vivant encore selon une organisation économique et sociale où l'ensemble des productions du travail font l'objet d'une mise en commun (donc taxées presque à 100%) pour être ensuite réparties équitablement entre les membres de la société, mais aussi l'organisation de certaines sociétés primitives basées sur le partage de la chasse et/ou des récoltes, des entreprises collectives comme les kibboutz etc. sont autant d'exemples qui sont là pour prouver qu'existent d'autres systèmes de valeurs, que celui préconisé par Laffer.

Cette théorie va au début des années 1980 trouver un accueil très favorable au sein de la société civile et des milieux politico-économiques des pays occidentaux. Ainsi en mettant en avant l'effet négatif sur la motivation au travail que peut produire ce que

Laffer considère comme un excès des pouvoirs publics – alors que pourtant ils redistribuent les fruits de la fiscalité aux agents économiques pour maintenir un certain niveau de traitement équitable dans l'accès aux consommations de nécessités – cela va permettre au discours analytique néolibéral de jouer sur le levier de la jouissance et de considérer que le bien public serait finalement une entrave à la jouissance personnelle. En effet, en mettant en avant sa fameuse courbe parabolique, Laffer présente un argument fallacieux et totalement faux en nous montrant qu'une imposition excessive ferait la promotion de l'oisiveté des individus, puisqu'il ne servirait à rien de travailler vu qu'il ne leur resterait rien.

Bien plus, pour prouver l'efficacité de ses présupposés, Laffer en arrive à la conclusion qu'en fin de compte la réduction du taux d'imposition augmenterait en retour les recettes fiscales parce que cela inciterait les agents à consommer davantage. Pour le dire en d'autres termes, qu'en facilitant l'accès à la jouissance des individus, l'État réaliserait des plus-values fiscales optimales qui pourront à leur tour par la redistribution renforcer l'accès à la jouissance dans un mouvement sans fin. Dès lors cette théorie qui au départ était censée dénoncer la contre productivité de l'excès " *le trop... Tue* ", vient finalement faire la promotion de la jouissance. La contribution financière et fiscale aux efforts du pays, qui se traduit par une limitation de la jouissance personnelle, apparaît dans l'approche néolibérale de Laffer comme un excès alors qu'en fait cette contribution n'est qu'un modérateur à la jouissance métonymique des individus dans leur soif inextinguible en bien de consommation. Dès lors la théorie de Laffer, au lieu de limiter le sentiment de l'absolue nécessité de la jouissance personnelle maximale, va le renforcer en supprimant ce qui permettait justement de maintenir un niveau suffisant de jouissance des sujets pour que la contribution de chacun à la solidarité universelle ne soit pas forclosée. C'est-à-dire d'éviter de verser dans le néolibéralisme.

D'un autre côté, en remettant en cause le modérateur étatique à la jouissance personnelle, Laffer contribue à personnifier les pouvoirs publics des pays occidentaux, pour le dire rapidement l'État, en lui donnant les contours d'un ogre insatiable et tyrannique, c'est-à-dire d'un Maître omnipotent duquel l'esclave doit chercher à s'affranchir par tous les moyens. Et nous savons à quoi mène l'affranchissement de l'esclave si ce n'est à un type de discours qui consiste à imposer un savoir pour formater le sujet à sa guise. Et quand bien même dans le contexte occidental libéral, le discours de l'État s'identifie à celui du Maître, il est un Maître sous l'administration d'un processus démocratique à qui il doit rendre des comptes. Une position de l'État qui n'a

rien à voir dans son éthique avec la position du Maître dominant et tyrannique, puisque d'une part la position de ses membres est remise en cause périodiquement par la votation, et qui plus est, sa fonction est de redistribuer les recettes fiscales, selon les besoins, sous forme de salaires, subventions etc. aux différents agents administrés qui par la suite payeront des impôts.

Un système de contribution fiscale qui peut être considérée comme une sorte de fond de roulement qui permet d'équilibrer ou de réduire l'écart entre une jouissance toute personnelle, donc du côté du manque-à-jour, et une jouissance collective, donc du côté du plus-de-jour, c'est-à-dire une jouissance dans laquelle le sujet se responsabilise par ses actes et son rapport au signifiant ce qui est la même chose.

Tandis que le discours analytique de Laffer, en faisant la promotion de la jouissance personnelle, grâce à l'effet paradoxal de son propos, détourne l'hystérèse des sujets au profit d'une société néolibérale qui, soit dit en passant, conditionne les individus dans une jouissance sans limite pour augmenter la rentabilité financière de la gouvernance. La jouissance sans limite des individus les confronte, comble du paradoxe, à la loi Pareto (loi des 20/80), loi à laquelle ils adhèrent et dans laquelle seulement 20% des agents économiques vont pouvoir finalement réaliser de véritables plus values financières, car les autres, les 80% qui restent, se verront jouir dans une redevabilité sans fin à l'égard de l'état et/ou à d'autres créanciers, ou se verront sur la voie qui mène à la faillite, celle de la pulsion de mort et de la jouissance totale.

Le discours analytique de Laffer dont la forme paradoxale tend à faire croire en la limitation de la jouissance " *le trop... Tue* ", libère finalement la jouissance personnelle, ou plutôt fait en sorte que le sujet devienne otage de sa jouissance personnelle. Une idéologie qui permet de faire adhérer à son principe les individus qui en retour par leur participation au processus démocratique désigneront des individus qui se conformeront à cette idéologie. Une idéologie qui vient légitimer les pires excès, à partir du moment où ils contribuent à renforcer à la fois la rentabilité économique et fiscale. C'est ainsi que de nombreuses taxes à la consommation verront le jour, la plus connue est la Taxe sur la Valeur ajoutée (TVA) institué en premier lieu par Mauriceauré en France en 1954 puis adoptée par un très grand nombre de pays, notamment les pays occidentaux, mais elle n'est pas la seule, la taxe carbone est un exemple significatif de légitimation du droit de tout un chacun de produire de la pollution au dioxyde de carbone, à partir du moment où le pollueur paye sa taxe.

Un estompage du plus-de-jour au profit d'une légitimation du manque-à-jour à laquelle

l'individu participe activement puisqu'elle met au-devant de la scène l'objet « a » comme objet direct à la satisfaction, comme objet fétiche qui vient comme substitut à la négation de la castration du sujet. Dans cette perspective, plus rien n'arrête les sujets dans leur soif de consommation vu que le fétiche dans la représentation de sa valeur vient agencer le sujet non plus dans un rapport social mais dans un rapport à l'objet. Et même si le discours néolibéral présente le fétiche comme un objet de médiation dans les rapports sociaux, il n'en reste pas moins qu'un objet qui aliène triplement le sujet : dans son rapport à la consommation, à sa valeur et son rapport à la production. Dès lors plus rien n'empêche une inflation des moyens de communication sous prétexte de favoriser la communication. Inutile de revenir sur la prolifération téléphones portables, Écrans tactiles, des forums, des réseaux sociaux sur internet etc.

De plus, nous avons pu démontrer précédemment dans le chapitre IV.2 « hystérèse et Écran » de l'impact de l'Écran sur la communication et le sujet, et combien pour qu'une communication soit optimale elle doive s'organiser dans le réel en utilisant comme support le langage, que tout Écran est un obstacle, ou en tout cas occasionne un certain parasitage dans la communication, renvoie le sujet au signe saussurien où le signifié prime sur le signifiant.

Pourtant Laffer avait judicieusement dit que " *le trop... Tue* ", adage qu'il aurait été intéressant d'appliquer à la communication, que *trop* de moyens de communication *tuent* la communication, ou que trop de moyens de communication tuent le langage.

Cependant en privilégiant le moyen de communication à la communication réelle, les individus vont librement céder à une contrainte psychosociale et contribuer à la déstructuration des liens sociaux. Car si juste au dessus, le fétiche était présenté dans sa valeur de représentation, cela s'avérerait insuffisant parce que non seulement il apparaît aux individus dans sa valeur mais également dans la représentation de la représentation de sa valeur. Pour le dire autrement, qu'au-delà de la valeur de l'objet pour le sujet et de la jouissance qu'il procure, il laisse croire au sujet qu'il renforce sa valeur par son supposé pouvoir communicationnel. Autrement dit, ce n'est plus le sujet qui fait l'objet c'est l'objet qui produit le sujet. Vaste supercherie dans laquelle le sujet croit augmenter sa plus-value sociale et ses facultés communicationnelles parce qu'il disposerait de moyens de communication, alors qu'en fait il ne dispose de rien, c'est l'Autre de l'idéologie néolibérale qui dispose de lui, parce qu'en faisant de la communication l'effet de l'objet de communication et pendant que l'objet lui se fait la cause du marché, le sujet n'a plus de barrière à la jouissance et recherche métonymiquement l'objet qui

sera susceptible de combler son manque-à-jouir de communication qui ne cesse d'être insatisfaite. De plus, en instituant que la communication est l'effet des moyens de communication, le sujet désormais sous tenu par la traçabilité de l'objet de communication fera vite savoir sa localisation à la gouvernance néolibérale qui assoit sans contraindre son pouvoir totalitaire, de surveillance et de localisation des individus, et ainsi la boucle est bouclée.

6. Le levier des bénéfices virtuels du discours analytique

Enfin pour conclure cette partie sur le discours analytique, la pensée néolibérale pour se prémunir contre tout risque d'évolution des mentalités des individus vers d'autre type de discours – évolution qui viendrait desservir sa cause – entretient le mouvement quelle s'impose à elle-même à l'ensemble des institutions et des agents qui se sont librement mis sous sa coupe. Tout autre discours se verra exclu du champ de la parole ou fera l'objet d'un dénigrement systématique. Seul sera considéré comme crédible le discours qui consiste à évacuer du semblant l'autre cause du désir. Ce dernier fera l'objet soit d'une exclusion totale, soit partielle en l'appréhendant dans le registre de l'objectivité matérielle. Le sujet n'advient plus en tant que sujet d'un désir mais comme sujet de besoins formatés selon la logique à laquelle il se soumet.

Également, tout discours permettant une identification à un idéal se verra taxé de discours décalé, d'un autre temps, politiquement incorrect, surtout s'il se trouve être l'expression d'un désir sexuel ou de relations sociales dans le réel ce qui est la même chose. Car le discours néolibéral en individualisant les sujets assure son hégémonie et par le savoir qu'il dispense, rend tout procédé de métaphorisation impossible. En individualisant les sujets, il les conduit soit à l'accès à une jouissance métonymique par compléments d'objet direct, soit sur la voie d'un rapport sexuel incestueux en les fondants, en les massifiant dans la logique qui les a formatés, ou les deux. Comme une sorte de totalitarisme qui n'en porterait pas le nom vu que les sujets y ont consenti librement sans aucune contrainte physique d'une part et d'autre part que les sujets ne savent pas qu'ils se dévitalisent, ou quand ils s'en aperçoivent s'est trop tard le malaise a pris.

Ainsi, à la frontière entre la contrainte sociale et psychologique, se trouve un type de culture dans laquelle les individus ont déposé les armes, sans pourtant aucune menace réelle sur leur intégrité physique, et se sont placés sous l'autorité d'un discours qui ne

compte pas relâcher ses otages. Des otages d'un discours qui pourtant sont libres d'en sortir. Cependant, il semblerait que ce ne soit pas à l'ordre du jour et qu'ils trouveraient une " certaine satisfaction " à leur condition.

Ainsi des questions nous viennent naturellement à l'esprit : Compte tenu du malaise social actuel et de l'ensemble des aspects négatifs que véhicule le discours néolibéral en tourmentant la sexualité des sujets, pour quelle(s) raison(s) n'en sortent-ils pas ? Quels seraient les bénéfices d'une telle pathologie sociale pour les sujets ? Pourquoi cette fuite des individus dans le malaise ?

Il semblerait que selon toute vraisemblance les individus ne soient plus capables de soutenir les situations conflictuelles actuelles génératrices de tensions psychiques et que pour réduire celles-ci le recours au symptôme de la rupture sociale soit moins pénible pour le sujet que d'affronter le réel de l'autre. De sorte que cette rupture pourra satisfaire le sujet en lui évitant d'être submergé par deux types de pulsions libidinales.

Les siennes tout d'abord, parce qu'au lieu de céder à leur tentation pour toucher l'autre (même physiquement) et de risquer de ne pas être en adéquation avec la logique actuelle, ce qui engendrerait le rejet du sujet, il utilise plutôt le mécanisme de l'isolation en retirant son investissement envers l'autre pour le porter sur un substitut.

Mais aussi celles de l'autre, parce qu'en les appréhendant comme un signal de danger externe, qui serait source d'angoisse de castration par exemple, le sujet se détourne, devient indifférent comme pour éviter la perception de l'autre.

D'autres bénéfices peuvent être évoqués, notamment que le sujet en se plaçant librement sous cette idéologie infantilissante, maternante se renvoie symboliquement à une dépendance rassurante du type enfant-mère qu'il a bien connue. En effet, en supprimant le père, la logique néolibérale supprime l'angoisse qui est liée à sa présence. De sorte que le sujet n'a plus à redouter de sa part la castration. Et quand elle a lieu, ce sera du côté du maternelle, du féminin phallique qui vient faire savoir au sujet l'objet de son manque, c'est-à-dire de son incomplétude narcissique.

Alors afin de ne pas compromettre sa part de masculinité en devant faire face justement à cette angoisse de castration virtuelle, castration qui vient s'imposer comme savoir de l'Autre, le sujet va inhiber toute activité qui serait l'expression même de cette masculinité et tendre vers un mode de fonctionnement non pas féminin, qui lui porterait tout de même la trace d'une identification phallique, mais vers un fonctionnement unisexe. C'est-à-dire, un fonctionnement pré-génital où la différence des sexes n'a pas encore été suffisamment élaborée par le sujet grâce aux mécanismes d'identification que

génère la trame de l'Œdipienne. Un mode de fonctionnement aussi bien valable pour le garçon que pour la fille. Ainsi le sujet en tentant de surprotéger son narcissisme ou en le formatant du côté de l'investissement autoérotique, il l'empêche justement que par sa mise à l'épreuve le Moi du sujet ne puisse plus s'émanciper, notamment du côté des jeunes générations, ou qu'il (le Moi du sujet) régresse du côté des plus anciennes. Deux types d'individus qui vont devoir cohabiter dans ce type de culture.

Ceux ayant pu accéder à une structure névrotique se verront peu à peu sous l'emprise de leurs propres clivages et devront redoubler d'efforts pour que le mécanisme du refoulement opère. Dans le cas contraire ils pourront se retrouver en proie à de la culpabilité ou un degré de dépressivité variable pour n'avoir pu éviter cette régression du Moi. Voir même dans des cas de régressions sévères l'impossibilité de ne plus pouvoir compenser et poser le risque de passages à l'acte irréparables.

Quant à ceux dont la structuration psychique est en cours de formation, ils n'atteindront probablement pas le stade névrotique, tout au plus entreront-ils dans le champ des nouveaux aménagements que l'on dit « limites » ou « border line ». C'est-à-dire du côté des structures perverses ou psychopathiques dont les principales défenses sont la négation ou la dénégation. Les sujets sont non plus enclins à une angoisse de castration puisque la relation à l'Autre se trouve être une relation anaclitique, ces nouveaux individus seront sujet à l'angoisse de perte d'objet. Les défenses contre cette angoisse sont bien connues désormais et seront centrées justement sur les moyens qui permettent d'éviter cette perte : le clivage d'objet (le bon introjecté et le mauvais rejeté), le déni de la réalité et la forclusion, nous en avons déjà parlé, auquel s'ajoute des relations fondées non plus sur le mode de la triangulation œdipienne mais sur le mode de la dualité entre le sujet et l'Autre en tant que représentation maternelle phallique.

Le bénéfice de cette position du phallus dans l'Autre du discours néolibéral est loin d'être le gage d'une autonomie future du sujet mais viendrait en fait compenser un soi-disant déficit antérieur, de corriger un traitement antérieur soi-disant non égalitaire, comme s'il s'agissait de sanctionner dans l'état actuel des carences qui étaient dues à la pratique d'un discours antérieur. Un tel bénéfice n'aurait donc aucune substance puisqu'il ne serait pas le fruit d'une autonomie de l'activité signifiante mais juste le jeu d'une indexation d'un savoir sur un discours passé, comme une sorte de bonus sur clause d'indexation, un bénéfice non pas effectif mais virtuel puisqu'il consisterait à reprendre aujourd'hui à notre compte des coûts historiques comme le produit d'un rééquilibrage alors qu'ils n'avaient pas fait hier l'objet d'une charge mais l'objet d'un

investissement.

Car, comme l'a montré l'hystérèse, il n'y a pas plus actuel que le discours et comme disait Lacan à propos du métalangage, nous dirons qu'il n'y a pas de métadiscours, il y a juste le discours. Et cette tentative de rééquilibrage des coûts historiques par le discours actuel serait une véritable remise en cause de la fonction capitalistique de la culture. En effet, le sujet plutôt que de se sentir personnellement redevable à l'égard de l'investissement des générations précédentes, va considérer que les sacrifices que les anciennes générations ont consentis hier pour que le sujet ex-siste aujourd'hui, doivent être payées par l'autre actuel. L'autre qui n'est pourtant en rien concerné par les choix et le discours des anciennes générations.

Bien plus, en faisant l'amalgame entre sacrifice et injustice cela va permettre à l'individu actuel d'évacuer la dimension d'investissement transgénérationnel. C'est-à-dire de liquider à la fois la plus-value que cet investissement transgénérationnel a pu générer et dont il devrait se sentir redevable, mais aussi du bénéfice réel que cette plus value lui procure. Dès lors à travers le discours actuel, en considérant le passif historique non pas comme une ressource disponible mais comme une charge actuelle insupportable, non seulement le sujet va se dégager de sa responsabilité à l'égard de la dette symbolique qui lui a été transmise, mais aussi par ses considérations actuelles sur le passé va rendre redevable l'autre, son semblable. Ce discours n'a finalement rien à voir avec les anciennes rancunes de la culture libérale. En effet, les rancunes d'antan étaient, finalement plus, du côté des anciens lésés ou frustrés contre les générations nouvelles, ou l'inverse, qu'on appelait de façon simpliste " conflit de générations ".

Dans la culture néolibérale, la rancune va faire l'objet d'une véritable construction psychologique qui va s'exprimer non pas entre personnes de générations différentes mais de même génération. Toute la subtilité de la mise en œuvre de la rupture du lien social à la sauce néolibérale consistera à évacuer toute possibilité de conflits longitudinaux, qui eux étaient finalement la garantie ou une manière d'éprouver les liens sociaux et de les renforcer, afin d'inventer des conflits transversaux, intra générationnels, sur fonds de représentations stéréotypées où l'un reproche à l'autre un discours d'antan en fonction d'une vision actuelle néolibérale sur les conditions de vie et les mentalités des anciennes générations. Ça va d'ailleurs au-delà du simple reproche, car il s'agira de charger l'autre de rembourser une dette qu'il n'a pourtant pas contractée seul puisqu'elle est commune.

On retrouve largement ce mécanisme de rejet du passif historique dans le discours

analytique médiatico-politico-culturel actuel. En se présentant sous l'étiquette de "devoir de mémoire", "manque de culture", "manque de savoir", pour reprendre des termes de Michel Onfray en citant George Deherme « *de faire un usage politique du savoir et de la culture* »³⁰⁵, le discours analytique actuel s'inscrit dans un discours universitaire qui viendrait sous le prétexte d'une vérité historique dire en fait l'histoire des faits. Une manière de revisiter l'Histoire en juxtaposant l'énoncé de faits historiques vérifiables qui créditent de "vrai" ou de "faux" l'Histoire et qui forclôt la vérité historique.

Ainsi en ne retenant que le fait historique comme vraie mesure de la dimension historique des faits, cela revient à rejeter tout l'indicible de l'Histoire qui lui ne peut faire que l'objet d'une énonciation, car seuls des faits historiques ne peuvent qu'être énoncés. De sorte que cette révision de l'Histoire qui consiste à faire ressortir des faits historiques, soit de leur contexte, soit en portant un jugement sur ces faits historiques selon le contexte actuel, soit parce qu'historiquement vérifiables, va donc faire de l'Histoire une discipline positive qui la place du côté du vrai et non de la vérité.

Dès lors ce savoir sur l'histoire décrédibilisera les faits qui ne sont pas vérifiables pour organiser une coupure axiale de l'Histoire et faire en sorte que le sujet ne l'appréhende que soit dans un rapport synchronique, soit dans un rapport diachronique. Ces faits historiques seront ainsi coupés d'une vérité et seront utiles au transfert de la charge de la propre culpabilité du sujet sur les épaules de l'autre, et qui permettra désormais d'exiger de lui qu'il les assume. Alors des exemples de ce type de discours abondent dans l'actualité médiatico-politique, nous avons déjà cité Onfray³⁰⁶ adepte de ce type de discours, mais il n'est pas le seul, nous avons pu lire ça et là des titres évocateurs « La France doit-elle s'excuser pour la colonisation en Algérie ? Des excuses pour les déportations juives de la seconde guerre mondiale ! Etc. » Autant d'excuses ou de révisions qui sous l'apparence de la reconnaissance historique sont autant de moyens pour alléger le poids d'une dette symbolique en en transférant une part sur le compte des pertes et profits.

Alors plutôt que de rester inscrite au bilan historique du sujet, le transfert de la dette en charge va venir éteindre la dette ancestrale dont est issu le sujet d'aujourd'hui, et pour laquelle il aurait dû être redevable. Un transfert de la dette en charge qui va venir

³⁰⁵ <http://www.youtube.com/watch?v=xA7nErVUwI0>

³⁰⁶ M. Onfray : *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*, Edition Grasset 2010.

s'actualiser dans le présent de l'activité de l'individu afin qu'il ne réalise finalement aucun bénéfice, aucune plus-value, voir même qu'il se traîne un déficit sur plusieurs exercices à l'égard de la culture qui lui a imposé ce transfert de la dette en charge, une charge dont il ne peut s'acquitter, qu'il ne peut refouler, mais qui au regard du droit phallique de l'Universitaire le rend exigible et l'assujettit dans son quotidien avant même qu'il n'est pu produire quoi que ce soit. De sorte que chez le sujet névrosé, le poids dû au transfert de la dette en charge va être ressenti comme un surplus de culpabilité et chez les sujets limites comme un traumatisme supplémentaire qui se surajoute au traumatisme initial ou qui le commémore.

De même, le discours analytique actuel, consistant à faire supporter à l'autre un discours du passé et à déclarer comme bénéfice le gommage de la différence des sexes, est en fait un bénéfice qui n'est que l'expression d'une virtualité de la jouissance de l'Autre. Ce discours est encore un leurre de la culture néolibérale. En effet, bien que ce bénéfice déclaré vienne constater une différence positive, cette différence ne sera pas la quote-part d'une plus value actuelle mais l'évaluation d'un écart qui vient signifier comment résoudre artificiellement le problème historique posé par le principe de la différence des sexes.

De plus, le discours analytique en érodant l'image paternelle ne donne plus au sujet une image fidèle pour qu'il se structure selon les mécanismes d'identification. Alors pour compenser cette érosion et comme l'image maternelle reste inscrite dans son incomplétude narcissique, et bien autant rehausser artificiellement la valeur narcissique de cette dernière (de l'image maternelle) en réévaluant sa valeur d'utilité. Un écart de réévaluation qui n'est pas un bénéfice – au sens de résultat d'une activité signifiante à plus value – mais un supplément d'estime de la valeur utilitaire du sujet qui estompe fictivement l'écart qui vient signifier une différence des sexes. Un écart de réévaluation qui, en augmentant la valeur utilitaire de l'individu, casse la dynamique des identifications sexuelles ancestrales et qui fait croire au sujet qu'on en augmente sa valeur intrinsèque.

Pour le dire en des termes plus néolibéraux ça donnerait : Si tu travailles comme un homme... Alors c'est que tu en vaux un ! Ou si tu veux être reconnu comme une femme... Travaille comme un homme ! Ou c'est en faisant le travail d'un homme qu'on pourra apprécier ta valeur féminine ! C'est-à-dire que bizarrement dans le discours actuel, une femme serait reconnue en tant que telle, dans ce qui la caractérise, parce qu'elle serait capable de faire comme un homme ou de le remplacer. Dans l'autre sens,

qu'un homme doit bien être capable de la remplacer dans ses activités puisqu'elle est une femme.

Pour le dire autrement, le discours actuel demanderait au sujet de prouver son identité sexuelle non pas en exprimant ce qui la détermine mais en assumant les prérogatives de l'autre sexe. Un discours qui en fait n'a ni queue ni tête. Discours sur l'égalité des sexes qui leurre le sujet en lui faisant croire d'une part que les femmes seraient dans certaines cultures mésestimées ou l'auraient été dans le passé par le marquage d'un discours sur la différence des sexes (à l'inverse pour les hommes) – ce qui reste à prouver sachant que pour certaines, elles ne sont plus là pour témoigner de leur condition et pour celles qui sont encore vivantes, se posent-elles des questions sur leur degré d'estime vis-à-vis de l'autre sexe ? En fait à qui appartient cette question ? Si ce n'est à un discours qui mettrait à son profit une vision décontextualisée de la condition féminine (et par voie de conséquence de la condition masculine) – et d'autre part que si elles veulent être considérées comme femme il suffirait qu'en se désistant de leurs prérogatives ancestrales elles revêtissent comme Écran la panoplie du garçon. Régression de la fille au statut de "garce" faute de ne pouvoir être un garçon. Une panoplie qui indexe le sujet à exprimer la valeur de sa féminité en cachant ce qui la caractérise, c'est-à-dire par un processus d'attribution artificielle du phallus dans l'Autre de forclure un complexe de castration qui va in fine permettre de renforcer l'angoisse de perte d'objet. Et ce que l'on croyait être un bénéfice devient finalement une charge ni amortissable ni répartissable, qui réduit le sujet à être l'esclave qui s'est émancipé et qui devra assumer ces nouvelles prérogatives phalliques.

Ce phénomène paradoxal va avoir bien entendu des répercussions sociologiques importantes. Comme la situation des femmes salariées à qui on impose sans cesse de faire la preuve d'une rentabilité comparable à celle d'un homme avec toute l'ambiguïté et de la supercherie que suppose la notion de "rentabilité de l'homme". C'est-à-dire, de réduire finalement la représentation de la valeur de l'individu à un savoir utilitaire qu'impose la logique néolibérale. Une condition du Moi féminin qui se voit imposer même de considérer des prérequis physiques ou sociaux comme handicaps salariaux et de carrière (la grossesse, les périodes menstruelles, l'éducation de l'enfant qui se pose comme une surcharge de temps dans la vie quotidienne au détriment de la rentabilité du temps du travail salarié, etc.).

Un leurre de l'estompage de la différence des sexes qui fragilise finalement le Moi féminin puisqu'il n'est plus reconnu dans sa singularité et morcelle le sujet dans son

corps. Un leurre qui active sans cesse d'anciens complexes, d'anciens traumatismes et le sujet pour tenter de retrouver une unité à son Moi morcelé va, dans un contexte social où l'on fait de l'amalgame à tour de bras, où un Moi en vaut un autre, se différencier effectivement en recourant à l'agressivité. Mécanisme de défense qui devient nécessaire pour que le Moi féminin puisse affirmer sa différence avec l'autre. Une agressivité qui prend deux visages : répressive lorsqu'elle se porte sur une tentative d'affirmation phallique dans le registre du masculin et permissive lorsqu'elle se porte sur une tentative d'affirmation phallique dans le registre du féminin.

On retrouve aujourd'hui ce type de mécanisme de permissivité phallique du côté du féminin au travers d'une certaine presse people notamment dans ce qu'elle appelle le phénomène " cougar ". Un phénomène médiatique qui consiste à faire la publicité de l'attraction sexuelle de femmes d'âge mûr pour de très jeunes hommes. Même si dans le passé la littérature a pu faire le récit de l'amour que ce type de relation suscite, comme dans *Le diable au corps* de Raymond Radiguet paru en 1923 pour ne citer que celui-là, aujourd'hui il s'agit en fait, compte tenu du signifiant " cougar " et de toute l'agressivité et la symbolique qu'il véhicule, de légitimer non plus un amour entre deux sujets dévorés par une passion colorée de transgression, mais une consommation métonymique de la vigueur génitale de jeunes hommes. Ainsi au regard de la morale néolibérale de telles pratiques qui se faisaient dans la discrétion peuvent être clairement exposées alors que dans le sens inverse un homme d'âge mûr qui chercherait à assouvir ses pulsions sexuelles avec de très jeunes femmes serait considéré comme une sorte de déviant pédophile.

Ainsi dans une approche psychologique du contexte néolibéral actuel qui institue le droit phallique du côté de l'Autre (Voir chapitre 3.7.2 *Dette et droit phallique de l'universitaire*) la demande d'amour se voit légitimée dans le registre du féminin phallique, car l'individu qui se positionne du côté du masculin phallique se trouve immédiatement rejeté parce que son attitude est ressentie comme une agression, une effraction, comme une intrusion du sujet dans le registre de l'intime alors qu'en fait il ne s'agirait que de l'expression d'un désir qui se déploie dans une demande. En effet le désir, à mi-chemin entre la demande et le besoin, inscrit le sujet comme potentiellement objet capable de combler le manque de l'Autre, comme une sorte d'identification phallique, c'est-à-dire de se présenter comme l'unique objet à plus value de l'Autre. Mais comme l'Autre serait selon le discours néolibéral actuel déjà phalliquement nanti, alors à quoi bon s'embarrasser d'un objet qui viendrait rappeler le temps où le sujet était

celui du manque et/ou de l'objet perdu et/ou de l'objet cause du désir. De sorte que la demande du sujet ne pourra pas être reconnue dans la trame du désir, d'un sujet désirant qui se profile dans une demande d'amour, mais identifié comme sujet du besoin à la recherche d'une satisfaction pulsionnelle immédiate.

Ainsi en reléguant la demande au rang du besoin, le sujet dans son désir est identifié par l'Autre comme "*un mort de faim*" qui cherche à combler son besoin dans un acte cannibalique non pas dans la dévoration du père vu qu'il est phalliquement dépossédé mais de l'Autre tout phallique du discours néolibéral. Et le sujet a beau produire du signifiant pour faire entendre son désir, il ne sera pas reconnu comme tel par l'Autre qui désormais ne se perçoit plus comme réceptacle apte à accueillir le sujet en tant qu'objet de son manque. Et c'est parce que l'Autre sous l'influence du discours néolibérale sur le féminin phallique se présente également dans sa demande comme objet potentiellement apte à combler un manque, que cela produit des demandes Antagonistes qui propulsent le sujet sur la voie de la frustration, jusqu'à son dé-sistement le plus total puisque sa demande se perpétue dans la maladresse.

Dans un tel cas de figure où la société réduit artificiellement l'écart de la différence des sexes en désaffectant l'un de l'identification phallique qui le structure pour pourvoir l'Autre, accentue la méprise du sujet qui se trouve non plus dans le discours mais a court, puisque l'un croyait être le phallus alors que l'Autre croit l'avoir.

Un discours sur l'égalité des sexes qui paradoxalement vient créer un clivage entre les sexes puisqu'il aliène le sujet non plus sur la complémentarité des sexes mais sur la valeur supposée égalitaire des sexes. Égalité mathématique des sexes qui au lieu de lutter contre les discriminations va au contraire les favoriser puisque l'un et l'autre deviennent interchangeables, alors autant évacuer celui qui est le moins conforme au modèle néolibéral. Slogan sur l'égalité symbolique des Êtres humains dont l'ambition est, en gommant les différences dues aux inégalités réelles, de massifier les individus dans la société. Égalité des sexes totalement absurde puisque de surcroît elle évacue d'un coup de baguette magique tous les mécanismes d'identification qui ont structuré le sujet jusqu'à nos jours, un peu comme si on disait qu'une table est égale à un tabouret, ce qui est insensé, d'ailleurs l'une ne peut pas être remplacée par l'autre et vice versa. Par contre le sujet aura besoin de chacun des deux éléments s'il souhaite manger assis confortablement.

Dès lors cette dimension sociologique de l'égalité des sexes va avoir bien entendu des répercussions psychologiques, avec ses propres excès. Car non seulement le discours sur

la différence des sexes est mal venu dans la société de mœurs qui s'impose, et se voit automatiquement discrédité parce qu'il réactualiserait des angoisses antérieures, celles de la castration, et instituerait une jouissance actuelle toute en objectivation qui se conjugue avec une angoisse actuelle, celle de la perte d'objet.

Conclusion

Pour conclure ce travail de recherche – parce que la forme même d’un travail de thèse impose cet exercice – nous commencerons par dire puisque le temps avance, que l’hystérèse du sujet tend à se prolonger, du fait que l’actualité nous apporte toujours de nouveaux événements autant que de nouveaux phénomènes etc., qu’un tel travail ne peut pas être achevé et qu’il ne serait finalement que le début d’une manifestation. Et comme dans toute manifestation, il s’agit, pour faire avancer la vérité, de continuer cette manifestation. Cependant, afin de ne pas laisser le lecteur sur une note de désespoir, en supposant qu’il partage notre analyse, tentons de voir quelles sont les alternatives hystérétiques possibles pour sortir du discours néolibéral.

Compte tenu des habitudes de soumission à ce discours qui ont été prises depuis plusieurs décennies, l’homo Œconomicus ne semble pas prêt à consentir à de tels sacrifices, comme nous l’avons vu précédemment.

De plus, la gouvernance actuelle, cette nébuleuse, va-t-elle accepter un revirement de situation et abandonner son emprise sur les individus ? Quelles doivent être les conditions à réunir pour que le sujet cesse son in-sistence et retrouve la voie qui le mène vers l’ex-sistence ? En d’autres termes comment d’un point de vue réel, imaginaire et symbolique, le sujet pourrait-il prendre conscience que le malaise de la société contemporaine n’est pas une fatalité, mais bel et bien le produit de sa propre collaboration à l’instauration de ce malaise ? Comment la prise de conscience pourrait-elle se faire ? Le sujet aura-t-il une révélation ?

Apporter des solutions toutes faites en tenant un discours du genre « *il faut que...ou il faudrait que...* » reviendrait finalement à poser des injonctions sous la forme d’un savoir qui serait finalement l’aveu de notre incapacité à nous mettre en mouvement et à rester confiné dans le discours néolibéral de coloration universitaire.

Alors, tant d’un point de vue de l’hystérèse du sujet et de son discours que d’un point de vue politique, une telle révélation ne pourra avoir lieu que lorsque le sujet dans son cheminement hystérétique trouvera dans le non-sens de sa condition humaine le germe du sens de la vie et deviendra capable de se poser la question « *pourquoi ?* » ou bien « *Qu’est ce que j’ai fait pendant tout ce temps ?* ». Cette révélation aura lieu quand le sujet qui s’est déjà condamné à une mort certaine, une mort qui est là toute proche et qui

l'a toujours accompagné, retrouvera soudainement, dans un dernier sursaut, le goût de la vie, un peu comme un sujet dont la vie ne dure qu'une journée, préoccupé à œuvrer pour arriver au moins jusqu'au crépuscule, et qui se rend compte qu'il n'a pas vu passer sa journée, sa vie. Une fois ce crépuscule à portée de main, il se retourne en arrière et s'aperçoit, qu'en fait, il n'a pas vécu. C'est à ce moment-là, en se retournant sur son hystérèse, que soudainement notre sujet est submergé par le désir de vivre, de vivre les dernières heures de cette journée qui s'achève pour rattraper, dans une quête irrationnelle, le temps perdu.

Ce moment-là, c'est celui de la sidération d'un sujet dans son rapport au temps. Il souhaitait tant arriver jusqu'au soir alors qu'il aurait dû s'y refuser. Il voulait tellement préparer son crépuscule qu'il en a oublié de vivre sa journée. Et quand le crépuscule est là, qu'il peut compter les minutes qui lui restent, l'homme se révolte contre l'absurdité même de sa vie, et se dit *« j'ai passé ma vie à préparer ma mort, c'est que j'étais finalement déjà mort... Pourtant je veux vivre ! »*.

Ce moment de sidération est celui qui vient signifier au sujet dans une violence morbide qu'il va toucher le fond à force de s'enfoncer, moment de sidération où le sujet a l'impression d'avoir non plus les pieds qui reposent sur le sol mais pris dans le bitume. Cette violence morbide de la sidération vient bousculer le sujet sur le non-sens de la vie quant à son but, à savoir la mort, moment existentiel personnel qui interrompt le discours parce que non communicable, moment essentiel rare dans la vie d'un sujet, moment traumatique de la rencontre avec la Chose qui met le sujet à l'épreuve d'une aliénation primitive, à l'épreuve de faire un choix paradoxal, de se poser la seule vraie question existentielle, à savoir quelle voie suivre : le suicide ou la mort ?

Sachant que la première voie implique de refuser de vivre alors que la seconde implique de vivre pour mourir, ou plutôt que la première laisse le sujet confiné dans la sidération alors que la seconde le pousse à la dé-sidération, l'une impose la suppression de la conscience alors que l'autre fait la promotion du sujet de l'inconscient, l'une préconise l'agression, la seconde la transgression, etc. C'est là le terrible dilemme de la condition humaine où l'une propose de cesser de souffrir de vivre et l'autre de continuer de vivre pour souffrir, horrible alternative totalement absurde où l'une comme l'autre mèneront de toute façon au même but final. Ainsi comme disait Albert Camus, l'absurde n'est ni dans l'homme, ni dans le monde, mais dans leur présence commune. Et c'est quand l'homme a pris toute la mesure de l'absurdité de la vie, qu'il se révolte, qu'il se libère, qu'il se passionne, qu'il lutte contre son propre destin.

Dès lors, le sujet sidéré se trouve face à son propre destin avec, en tout et pour tout, un seul bagage : sa structure hystérétique. A ce propos Jean Michel Vives lors d'un cours en psychopathologie à l'université de Nice Sophia-Antipolis déclarait : « *on n'échappe ni à son destin, ni à sa structure* »... Nous reprendrons cette citation à notre compte sans omettre d'ajouter qu'en plus notre sujet actuel va devoir faire un choix : le suicide ou la mort. Pourtant le choix du sujet actuel, à y regarder de plus près, n'est pas si paradoxal qu'il n'y paraît.

En effet, en appréhendant son hystérèse, il pourra contempler combien dans sa soumission à un type de discours et à la doctrine qu'il véhicule, dans sa servitude à ses principes, il était symboliquement sur la piste du suicide, en termes signifiant du « *je suis cide* », je suis l'incarnation même de la mort puisque « *je tue moi* ». Le sujet n'ayant jamais connu l'autre piste, celle qui consiste dans sa lutte contre la mort à accepter l'éventualité que celle-ci survienne lors de sa confrontation à l'autre, cette voie de l'alternative temporelle où le sujet se *dé-cide-ère* par sa révolte, pourra-t-il être tenté de l'emprunter ? Cependant rien ne prouve qu'il choisisse cette deuxième option et qu'il se résigne à poursuivre son hystérèse dans le même discours, celui de la lâcheté du misérable. Quoique, choisissant la seconde, il ne prendra pas plus de risques puisque tous les chemins mènent à la mort.

Dès lors, contre sa condition désespérante, celle du « *je suis cide* », s'offre à lui celle de la dé-sidération ou de la « *dé-cide-ération* », c'est-à-dire comme disait Camus dans sa chronique politique, dans le journal *Combat* le 8 septembre 1944, à la fin de l'oppression nazie, « *contre une condition si désespérante, la dure et merveilleuse tâche de ce siècle est de construire la justice dans le plus injuste des mondes et de sauver la liberté de ces âmes vouées à la servitude dès leur principe. Si nous échouons, les hommes retourneront à la nuit. Mais, du moins, cela aura été tenté.* »³⁰⁷

Ce court passage de Camus était en fait une réponse à Jean d'Ormesson qui faisait le constat que la société devra à l'avenir pouvoir harmoniser la liberté de l'individu avec les conditions modernes qu'imposera la vie collective, notamment en choisissant comme outil d'équilibre, entre ces deux notions, la voie du christianisme et de la religion.

C'est vrai, nous aurions pu songer à la religion pour aider notre sujet actuel *cidéré* et lui proposer une vision d'espoir sur l'au-delà de la mort. N'aurions-nous pas fait l'erreur

³⁰⁷ A. Camus : *Actuelles I écrits politiques, chroniques 1944-1948*, p 38, Editions Gallimard, 1950.
http://classiques.uqac.ca/classique/camus_albert/actuelles_I/actuelles_I.html

finalement de lui offrir, pour sortir de sa crise existentielle et du malaise qui le submerge, de replonger dans la névrose ? Car la religion, comme le pensait Freud, n'est-elle pas le moyen depuis la nuit des temps d'apaiser les craintes de l'individu sur sa propre fin, une sorte d'anti-inflammatoire psychologique à ses douleurs affectives, sans toutefois les guérir ? Et au lieu de le sortir de son discours, ne l'aurions nous pas incité à y rester, voire lui proposer le formatage à une autre logique utilitaire dont la dimension et au moins proportionnelle au malaise qui peut sévir dans une société ? Effectivement, la religion n'a-t-elle jamais été qu'une camisole psychologique pour maintenir le sujet dans l'absurdité de la finitude de sa condition misérable ? Et au lieu d'affronter la vérité de son désir de sujet, il s'en remet à des principes idéologiques qui vont lui signifier à quels modes de pensée il doit se référer, pour savoir ce qui est vrai de l'utilité sociale de sa misérabilité et de sa finitude, pour le dire plus trivialement à quelle sauce il va se faire manger ?

A travers ce questionnement, nous voyons bien qu'à ce stade de notre conclusion, nous sommes encore loin d'avoir pu résoudre la question du bonheur avec laquelle nous avons dès le début de notre introduction ouvert ce travail. Pourtant une piste vient de se dégager pour nous indiquer comment sortir du malaise que véhicule le discours actuel, celle du refus total du suicide et de l'acceptation de vivre pour mourir, c'est-à-dire, trouver dans le non-sens de la vie le germe de la révolte qui pousse le sujet à la désidération. C'est la révolte contre l'absurdité de la vie et de sa fatalité, une révolte contre inéluctabilité qui donne à la vie son sens, une révolte qui après tout ne refuse pas de tout reprendre à zéro, mais cette fois avec un acquis, et non des moindres, la base d'une expérience hystérétique sur laquelle le sujet peut prendre appui pour lutter contre l'absurdité de la vie et se confronter à l'absurdité du monde.

Ainsi, la révolte n'est pas une révolution, autrement dit ce mouvement qui consiste à repartir pour faire un tour selon les mêmes dispositions, cela n'aurait aucun intérêt ni aucune valeur capitalistique. La révolte du sujet serait singulièrement le point d'un nouveau départ, une rupture temporelle qui annonce une transition hystérétique, un nouvel élan dans la lutte pour la vie. Comme disait Camus *« jusqu'à la rencontre de l'absurde, il [le sujet] avait l'illusion d'être libre mais était esclave de l'habitude ou des préjugés qui ne donnaient à sa vie qu'un semblant de but et de valeur. La découverte de l'absurde lui permet de tout voir d'un regard neuf : il est profondément libre à partir du moment où il connaît lucidement sa condition sans espoir et sans lendemain. Il se sent*

*alors délié des règles communes et apprend à vivre sans appel. »*³⁰⁸

Cette lutte issue de la révolte pourra prendre de multiples visages, la résistance, le combat, l'effort, le défi, l'acte de parole... mais tous ont en commun, l'acceptation du sujet, dans son désir, de se confronter à nouveau au Réel et à l'impossible qui le caractérise. Et c'est devant ces deux perspectives terrifiantes où s'ouvre le réel de l'humanité, le suicide ou la mort, que le sujet devra, au-delà de ses prières, se soumettre à un ordre, l'ordre de choisir entre la soumission ou la lutte, de choisir entre la raison du plus fort ou la guerre.

Là encore, guerre ne veut pas nécessairement dire conflit armé et tuerie, même si nous ne devons pas écarter cette acception compte tenu du nombre de conflits qui accompagnent les êtres humains. D'ailleurs une question se pose à nouveau, si l'homme n'a jamais su vivre autrement qu'en faisant la guerre, n'est-elle pas une source de bonheur même si le bonheur des uns fait le malheur des autres ? Cette question de la guerre en a d'ailleurs tracassé plus d'un, inutile de rappeler l'épisode où Einstein interpelle Freud sur cette question : « *Pourquoi la guerre ?* ».

Et même si l'essence de la guerre, ce qui la caractérise dans sa plus pure radicalité, reste encore assez confuse ou sujette à controverse, pour notre part, en en faisant la dérivée de la révolte et du refus du suicide, la guerre va finalement s'instituer quand le sujet intervient auprès de l'Autre pour se faire représenter par le signifiant « *non* ». Un « *non* » à sa soumission, un « *non* » qui vient faire rupture chez le sujet pour qu'il entame sa dé-sidération. De sorte que le sujet par son discours en posant un « *non* » décide d'assumer la souffrance de l'ex-sistence et refuse de se consumer. Par ce sens du « *non* » qui introduit la révolte, le sujet revendique son ex-sistence et par la même occasion son « *Nom* », celui de son père. Dès lors si la révolte est une affaire de signifiant Maître, la guerre est alors une affaire de discours où le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Et c'est parce que la guerre est le produit d'une confrontation de discours, qu'elle est un fait social, qu'elle produit de la sexualité.

Alors, si la révolte du sujet représente les prémices de la lutte qui sort le sujet de sa condition de suicidant, et qu'en luttant le sujet assume son « *nom* », celui de son père, et comme lutter c'est faire la guerre par son discours, il paraît évident que lutter sera la condition sine qua non de l'introduction du sujet dans le langage. Et comme le langage est ce qui chez le parlêtre introduit à la sexualité, c'est donc par la lutte que le sujet

³⁰⁸ Mael.monier.free.fr/bac_francais/etrange/abscamus.htm

accède à la sexualité et qu'il dit « *non* » à la mort du sujet, qu'il donne l'occasion au signifiant d'aller au-delà de lui-même, ce que d'autres appellent l'éternité.

En fait, la révolte, comme pour le Witz, n'a de sens que parce qu'il faut faire avec une autorité. Comme pour le Witz, le sujet révolté trouvera dans le non-sens de sa condition le moyen de s'opposer aux objections de la raison qui l'a formaté. Alors le Witz en tant que subtile dérivée métaphorique, n'est-il pas une manifestation de la révolte du sujet qui va trouver un moyen d'exprimer ses pulsions sexuelles en jouant sur le non-sens du signifiant contre les objections de la raison ? La révolte par la force du signifiant, comme pour le Witz, n'est-ce pas dans l'état actuel des choses ce qui permettrait au sujet de se *dé-sidérer* et de remettre en cause les principes même de la raison de la gouvernance actuelle ?

Pour se protéger contre cette éventualité où le signifiant pourrait reprendre de la force, la raison néolibérale fournit à l'homme actuel un logiciel qui le cantonne sur l'insensé de sa propre fin et non pas sur le non-sens de la vie. Dès lors, seul le sujet qui, par sa révolte, accèdera par le langage au lien social, sera en mesure de se transporter au-delà de ce logiciel, de s'émanciper, de créer son nouveau style et sortir des normes de la logique néolibérale.

Malgré cela, comme nous l'avons vu précédemment, dans le logiciel néolibéral, le langage est assimilé à un outil de communication, c'est-à-dire un ensemble de signes et de comportements évaluables selon des matrices cognitives qui s'imbriquent dans un dispositif formel, logiciel où le langage devient un utilitaire qui pourra être un outil de programmation de l'hystérèse du sujet. Le sujet en acceptant ce formatage va considérablement affaiblir ses capacités soit à produire du signifiant maître, soit à faire en sorte que ce signifiant maître représente le sujet. C'est probablement ce phénomène où le signifiant se trouve entravé qui caractérise la société actuelle. Car en l'entravant, en limitant ses dérives, en le rendant malade non seulement le sujet et son fantasme ne peuvent plus se faire représenter par lui, mais de surcroît en en faisant un utilitaire de programmation, le signifiant maître cède sa place à un savoir qui évacue la notion même du savoir l'autre. Il semble donc que pour sortir d'un tel contexte il s'agira de rétablir le signifiant et de lui redonner de la vigueur.

Une dernière question se pose alors : Comment le sujet pourra-t-il faire en sorte que s'effectue la passe de l'insensé au non-sens, puis du non-sens au sens du « *non* » ou du « *nom* » et ensuite à la révolte ?

A cette question nous tenterons une réponse, un peu comme l'on pose une hypothèse.

L'insensé nous en avons déjà parlé, c'est quand le sujet se trouve accepter une thèse sur sa propre finitude sans broncher, le peuple juif porte encore les stigmates de sa soumission à la solution finale. Le non-sens résulterait lui d'une prise de conscience du sujet sous la forme d'une interrogation sur l'absurdité de la vie. Le sens du « *non* » ou du « *nom* » serait de la part du sujet un moment de rupture avec sa soumission au système avec lequel il collabore, et la révolte une dynamique qui redonnerait de la force au signifiant.

Alors face au système qu'il a librement mis en place, le sujet va se révolter contre quoi ? L'injustice ? En d'autres termes l'homme se révolterait pour supprimer les inégalités afin qu'elles laissent place à l'égalité. Il se révolterait pour que les sujets se conforment aux règles et aux normes législatives de la société, à ces lois qui le limiteraient dans la liberté d'expression de ses pulsions pour qu'il soit massifié ; ou bien le contraire ?

L'injustice, en tant que concept négatif de la justice, est avant tout un jugement d'attribution, ce qui est juste pour l'un peut être ressenti comme injuste pour l'autre. Elle est également évoquée par certains qui ne peuvent, dans leur désespoir, venir trouver une justification à un phénomène, une catastrophe, d'autres évoqueront la justice divine. L'injustice peut être définie d'un point de vue politique comme ce qui vient transgresser les normes imposées par la justice et entrer dans le champ de l'illégalité et du désordre...

En ce sens quelle réalité donner à ce concept négatif qui pousse le sujet à la révolte ? L'injustice dans la psychanalyse freudienne est traitée comme un affect, comme un ressentiment qui structure le sujet dans son rapport au monde. Elle apparaît très tôt avec l'expérience de la détresse du nourrisson (*hilflosigkeit*) qui vit comme une injustice son abandon par la mère, puis plus tard lors de la trame œdipienne lorsqu'il sera exclu du couple parental, puis dans l'agrandissement de la fratrie etc. Ainsi en psychanalyse ce concept perd de sa valeur négative notamment parce que le sentiment d'injustice se révèle être foncièrement structurant pour le sujet dans la construction des liens sociaux, il le sensibiliserait sur les limites et l'arbitraire des instances qui incarnent la loi. De sorte que plus tard, le sujet, parce qu'il a déjà pu ressentir de l'injustice, sera en mesure de se révolter et non pas de verser dans le sentiment de victimisation. C'est donc une révolte du sujet non pas contre l'injustice – puisqu'elle devient un signal d'alarme pour le Moi – mais contre le fait qu'au nom de la loi ou de l'impersonnalité de ses dispositifs on puisse commettre des injustices.

En ce sens, la passe de l'insensé à la révolte n'est plus pour notre sujet une affaire de justice, de normes ou de loi, mais une affaire de sentiment d'injustice face à l'arbitraire d'une instance qui fait autorité. Et c'est justement parce que le sujet a connu l'injustice qu'il saura reconnaître quand elle sevit, qu'il mettra en œuvre le mécanisme de la passe qui se produira dès que l'intégrité du sujet sera remise en cause.

A cela, nous voyons bien le problème qui se pose avec la structuration même des nouveaux sujets, notamment de leurs carences. En effet, compte tenu de leur soumission aux valeurs du néolibéralisme, ils ne semblent plus capables de discerner ce qui retourne ni de l'injustice, ni de la loi, ni de l'autorité. D'où la responsabilité des anciennes générations à redorer la valeur du signifiant. Responsabilité également du corps universitaire, notamment les sciences sociales, à devoir faire une rupture avec la tendance actuelle néolibérale qui lui impose dans ses recherches de se plier à des normes chiffrées, actuelles et qui l'empêchent de dénoncer l'influence même de notre gouvernance sur les mentalités et la structuration du sujet, mais également des instances politiques qui en cédant une grande part de leur souveraineté à des instances privées ont également affaibli la valeur des signifiants qui sont censés les représenter.

Cependant, sachant que le système néolibéral est à l'image des individus qui le façonnent, il a également ses propres failles, ses propres faiblesses, notamment de céder une part importante de son pouvoir de décision à l'impersonnalité de la logique matricielle de la virtualité de la machine, de l'Écran, une machine qui le renseigne sur le Réel, qui le redouble, mais qui ne l'égale jamais. Ce redoublement de la machine pousse jusqu'à l'insensé de faire croire au sujet qu'il peut recommencer indéfiniment, qu'il a plusieurs vies. Un leurre du redoublement qui fait de l'impossible du réel un possible virtuel. En d'autres termes, si la virtualité de la machine, ou de l'Écran, trouve comme socle le réel pour construire une réalité, construire des représentations qui viennent s'exprimer en surface, et comme la machine doit faire avec son propre réel, ses propres insuffisances technologiques, elle ne pourra jamais être à la hauteur du Réel par les méthamorphoses qu'elle propose. La réalité virtuelle en tant que redoublement de la réalité génère donc par elle-même les propres failles du système néolibéral puisqu'il a cédé une part importante de son contrôle décisionnel à des protocoles informatiques.

Et si la révolte est possible, c'est en venant justement s'immiscer avec l'authenticité d'un signifiant maître dans des brèches non paramétrables par la machine, pour à la fois

remettre en cause le système et se révolter contre ses injustices. En 2008, lors de la crise financière qui toucha les pays occidentaux, des voix s'élevèrent en France (mais aussi à l'étranger), celle d'Eric Cantona (ancien sportif et acteur), Stéphane Hessel (ancien résistant et écrivain), celle de la vox populi etc. pour dénoncer l'absurdité même de la machine financière mondiale, qui au lieu de soutenir les équilibres du système économique et social, poussa à la faillite du système capitaliste. Le diagnostic sur les raisons de cette crise montra qu'au-delà des possibilités spéculatives qu'offre l'autonomie décisionnelle de la machine³⁰⁹, ses paramétrages n'étaient pas capables de prendre en compte d'une part le réel de la psychologie humaine face au risque des baisses tendancielle, et d'autre part de l'absurdité même des procédés de rentabilisation financière qui en spéculant sur l'écroulement des valeurs financières permet à certains de réaliser des plus-values. Et comme tous les financiers et leurs machines agissent conformément à des protocoles de réponses paramétrées par des logiciels, et si selon la froideur affective du logiciel des décisions ne sont valides que si des plus values se profilent même au péril du système alors la chute généralisée devient inévitable.

Ainsi, à l'automne 2008, les grandes centrales financières soumises à l'autonomie décisionnelle de leur machine ne purent éviter l'emballement de la baisse des valeurs et une crise systémique. Depuis, timidement les politiques tentent de mettre en place un nouveau style de gouvernance, moins dépendante de l'économie financière...

Cet épisode aura au moins eu l'avantage de réveiller de manière marginale certaines consciences et de faire germer chez certains l'idée de l'insensé d'un tel système. Nous sommes encore loin d'avoir réalisé la passe jusqu'à la révolte. Qu'importe ! Des signifiants ont émergé et iront au-delà d'eux-mêmes, il ne reste plus qu'à observer leurs futurs enchaînements.

Maintenant, si ce système de régression à l'insensé perdure en tuant à petit feu le signifiant, que l'instinct prend au fur et à mesure la place de la pulsion, que l'agression prend le pas sur la transgression, la révolte du sujet se trouvera de plus en plus compromise. Dans de telles conditions, puisque l'être humain joue à sa propre fin, il ne sera plus question ni de révolte ni d'émancipation (ou d'aimant si passion), mais en

³⁰⁹ Selon le journal l'Humanité plus de la moitié des transactions financières dans le monde sont automatisées, faites par des machines aptes à lancer plusieurs milliers d'opérations par seconde. Plus que les traders, ce sont les intelligences artificielles qui spéculent aujourd'hui.

<http://www.humanite.fr/social-eco/ces-machines-qui-rendent-folles-la-bourse-484239>

guise de révolte on assistera au chaos.

Index

A

Absolutisme, 246
Absurde, 149, 360, 364, 366
Abusus, 153, 154, 156, 158, 159, 160, 168, 170, 174, 178, 179, 180
Acculturation, 234, 236
Acte de culture, 17, 31, 38, 41, 231, 232, 233, 234, 240, 243, 245, 290, 292, 297, 298
Acte de parole, 367
Activité sexuelle, 30, 31, 46, 81, 89, 99, 100, 181, 222, 287, 309, 311, 315, 335, 345
Affects, 53, 68, 186, 331
Algorithme, 214
Aliénation, 104, 105, 120, 139, 151, 152, 154, 158, 168, 197, 217, 253, 281, 289, 294, 322, 364
Ambivalence, 32, 34, 112, 138, 139, 141, 159, 269, 310, 339
Amour, 30, 32, 39, 40, 41, 53, 56, 97, 137, 151, 301, 337, 359, 360
Anaclitique, 284, 354
Anal (stade), 45, 46, 47, 83, 149, 165
Analité, 299, 328
Analysant, 100, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 168, 169, 170, 172, 173, 177, 192, 195, 259, 294
Analyste, 73, 91, 100, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 174, 175, 188, 192, 195, 259, 294, 335
Anarchie, 246
Angoisse, 14, 36, 37, 48, 53, 56, 57, 111, 116, 134, 138, 162, 202, 280, 294, 300, 312, 327, 330, 332, 333, 353, 354, 358, 361
Après-coup, 43, 79, 94, 99, 114, 116, 156, 169, 171
Arbitraire, 209, 266, 369, 370
Assimilation, 139, 238, 241, 282
Association libre, 146
Assujettissement, 105, 133, 160, 161, 162, 281, 296, 333
Autoérotisme, 334
Autolimitation, 246, 265
Autorité, 32, 33, 64, 98, 104, 108, 150, 159, 163, 181, 222, 232, 237, 238, 239, 253, 254, 257, 258, 259, 260, 261, 263, 275, 276, 279, 283, 284, 286, 291, 296, 305, 320, 327, 339, 352, 368, 370
Autre, 10, 19, 52, 55, 56, 57, 58, 66, 67, 68, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 94, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 114, 115, 117, 119, 120, 121, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 182, 191, 193, 197, 198, 199, 200,

201, 202, 204, 205, 206, 207, 210, 212, 217, 232, 233, 249, 251, 257, 276, 278, 281, 282, 283, 293, 295, 297, 303, 335, 339, 340, 351, 353, 354, 358, 359, 360, 367
Autre négativé, 132, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 148, 151, 167, 172, 174, 176
Autrui, 52, 64, 82, 248, 249, 251, 252, 257, 258, 259, 286, 287, 292, 293, 295, 296, 297, 313, 343
Axe du symbolique, 104
Axe imaginaire, 87

B

Bande de Möbius, 129, 244
Barre, 97, 98, 103, 132, 144, 169, 213, 215
Besoin, 13, 42, 56, 163, 227, 330, 337, 342, 344, 346, 350, 352
Biopolitique (naissance de la...), 225, 243, 244, 257, 261, 266, 274
But, 13, 27, 29, 36, 37, 38, 41, 53, 55, 57, 58, 70, 87, 121, 149, 242, 244, 286, 296, 313, 331, 364, 366
but sexuel, 27, 29, 53

Ç

ça, 16, 44, 59, 63, 64, 74, 107, 115, 138, 141, 152, 155, 194, 201, 202, 212, 218, 220, 261, 264, 265, 296, 317, 337, 356, 357

C

Capital, 156, 160, 234, 241, 242, 244, 265, 278, 282, 289, 315, 322, 332, 345
Capitalisation, 234, 265, 274, 316, 339
Capitaliste, 11, 14, 21, 91, 185, 243, 244, 245, 249, 253, 263, 271, 276, 292, 371
Capitalistique, 11, 21, 156, 234, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 256, 260, 270, 288, 292, 294, 366
Capitonnage, 96, 97, 135
Castration, 48, 62, 81, 82, 83, 86, 120, 127, 137, 139, 141, 144, 153, 155, 156, 159, 160, 161, 162, 165, 166, 177, 182, 192, 194, 200, 202, 204, 242, 252, 258, 259, 297, 327, 351, 353, 354, 361
Castration symbolique, 83, 166
Cause, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 23, 25, 26, 30, 36, 44, 57, 58, 67, 70, 72, 84, 96, 97, 107, 114, 129, 133, 160, 176, 184, 186, 188, 196, 199, 201, 208, 221, 241, 245, 254, 258, 264, 269, 270, 271, 272, 276, 277, 278, 279, 282, 283, 285, 286, 288, 291, 297, 299, 302, 305, 307, 308, 309, 311, 312, 315, 323, 326, 327, 338, 349, 351, 352, 355, 368, 370, 371
chose, 6, 39, 43, 44, 54, 57, 67, 70, 72, 75, 76, 80, 83, 86,

106, 107, 108, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 127, 128, 130, 142, 146, 158, 162, 167, 172, 187, 190, 191, 193, 194, 198, 217, 219, 221, 222, 225, 238, 246, 247, 267, 340, 350, 352

Chose, 42, 44, 45, 78, 108, 109, 111, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 126, 128, 147, 156, 191, 217, 233, 364

Clivage, 36, 81, 106, 112, 158, 163, 179, 182, 255, 285, 329, 335, 346, 354, 360

Clivage du Moi, 81

Cohésion sociale, 13, 49, 232, 286

Communication, 64, 66, 67, 98, 104, 132, 144, 189, 190, 197, 198, 199, 200, 202, 205, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 216, 217, 230, 232, 281, 291, 292, 302, 304, 309, 316, 320, 347, 351, 368

Communiste (société), 245, 246, 247

Complexe d'Oedipe, 27, 32

Complexe de castration, 47, 48, 137, 165, 166, 182, 358

Concept d'écran, 217

Condensation, 63, 139, 141, 170

Conscience, 9, 14, 16, 19, 34, 61, 149, 170, 211, 218, 254, 302, 309, 313, 325, 342, 347, 363, 364, 369

Conscient, 23, 49, 129, 291, 312

Contenu latent, 214

Contenu manifeste, 214

Contiguïté, 196, 204, 211, 213, 214, 215, 221, 278

Contre-don, 149, 155, 156, 157, 162, 233

Corps, 15, 24, 28, 40, 42, 54, 55, 71, 82, 97, 99, 126, 134, 137, 140, 150, 151, 167, 169, 180, 186, 220, 252, 278, 311, 327, 336, 344, 359, 370

Coupure, 76, 79, 85, 86, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106, 118, 124, 132, 133, 136, 138, 143, 144, 147, 160, 192, 193, 201, 203, 204, 207, 279, 320, 356

Covariance, 187, 188, 189

Culpabilité, 34, 50, 58, 62, 149, 155, 229, 285, 289, 311, 312, 313, 330, 334, 336, 354, 356, 357

Culture, 1, 6, 7, 9, 11, 13, 18, 21, 25, 32, 35, 39, 42, 48, 50, 69, 155, 160, 163, 182, 183, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 248, 249, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 284, 288, 289, 290, 291, 292, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 305, 306, 310, 318, 319, 320, 329, 330, 335, 340, 341, 345, 352, 354, 355, 356, 357

Cycle de vie, 337, 338, 340, 341, 343

D

Défenses, 296, 354

Délire, 66, 200, 294

Demande, 45, 99, 100, 101, 108, 139, 140, 141, 145, 146, 148, 171, 173, 220, 246, 247, 249, 263, 264, 280, 283, 294, 296, 321, 335, 336, 345, 346, 359, 360

Demande d'amour, 359

Demansion, 187

Dénégation, 85, 194, 253, 254, 354

Déni, 82, 136, 146, 153, 159, 161, 162, 254, 307, 308, 313, 354

Dénomination, 171, 181

Déplacement, 61, 63, 162, 177, 181, 183, 196, 199, 203, 215, 299, 300, 327, 330, 337

Déplaisir, 35, 36, 60, 113

Désir, 10, 11, 19, 21, 30, 32, 34, 43, 44, 46, 47, 48, 59, 67, 69, 75, 77, 78, 80, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 94, 97, 98, 101, 102, 104, 107, 109, 112, 113, 114, 117, 118, 119, 121, 122, 124, 127, 129, 133, 134, 137, 138, 141, 144, 146, 147, 152, 153, 154, 158, 159, 160, 161, 164, 167, 172, 174, 179, 199, 200, 204, 205, 208, 220, 221, 241, 252, 258, 259, 276, 277, 278, 279, 282, 283, 288, 300, 315, 333, 334, 335, 336, 337, 341, 342, 345, 352, 359, 360, 364, 366, 367

Désir de l'Autre, 98, 152

Dettes imaginaires, 156, 160, 162, 163, 172, 176, 177, 233, 241, 293, 339

Dettes réelles, 156, 160, 161, 162, 177, 233, 241, 339

Dettes symboliques, 156, 157, 160, 161, 162, 176, 202, 204, 233, 241, 279, 293, 321, 339, 340, 355, 356

Dialectique, 43, 125, 127, 144, 193, 217, 218

Différence, 171

Différence des sexes, 39, 45, 82, 353, 357, 358, 360, 361

Discours analytique, 7, 11, 19, 22, 171, 177, 311, 314, 316, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 334, 335, 336, 340, 346, 348, 349, 350, 352, 356, 357

Discours de dupe, 197, 200, 202, 205, 206, 207, 214, 217, 219, 281, 302

Discours de l'Analyste, 6, 143, 144, 145, 150, 168, 169, 172, 174, 192, 258

Discours de l'Hystérique, 6, 132, 135, 139, 174, 175, 193

Discours de l'Universitaire, 6, 125, 131, 157, 158, 160, 161, 162, 168, 204, 241, 276, 338

Discours du Capitaliste, 156

Discours du Maître, 6, 98, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 119, 124, 131, 142, 145, 147, 149, 151, 152, 155, 156, 157, 158, 168, 177, 181, 183, 204, 205, 206, 240, 241, 243, 276, 319

Disjonction, 132, 135, 136, 138, 144, 147, 148, 149, 193, 196

Division, 11, 21, 68, 72, 78, 79, 80, 81, 85, 91, 94, 101, 119, 130, 169, 171, 188, 230, 252, 300, 329

Division du sujet, 79, 81, 119, 130, 171, 329

Division Harmonique, 11, 21, 69, 91, 94

don, 141, 149, 155, 156, 161, 176, 228, 232, 233, 234, 254, 259, 294, 321, 344

Droit phallique, 6, 149, 152, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 168, 169, 172, 174, 178, 179, 180, 181, 185, 204, 233, 237, 240, 241, 243, 252, 259, 293, 338,

357, 359

E

Economie, 15, 25, 64, 121, 194, 225, 237, 244, 246, 247, 248, 257, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 272, 273, 274, 275, 276, 288, 328, 348, 371
Economique, 6, 9, 12, 13, 14, 15, 22, 60, 61, 71, 100, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 257, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 277, 284, 286, 287, 288, 290, 291, 292, 297, 299, 316, 319, 321, 322, 323, 327, 344, 347, 348, 350, 371
Ecran, 6, 11, 21, 93, 195, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 219, 220, 221, 222, 226, 269, 278, 279, 280, 281, 284, 291, 302, 303, 311, 320, 348, 351, 358
Effet focal, 204, 216, 222
Emprunts, 227, 228
Enoncé, 71, 91, 92, 101, 104, 106, 119, 138, 146, 150, 205, 206, 276, 356
Enonciation, 71, 84, 91, 92, 101, 104, 106, 119, 135, 138, 153, 186, 190, 194, 200, 205, 258, 276, 285, 356
Envers, 6, 29, 30, 33, 50, 54, 62, 69, 82, 106, 107, 110, 111, 117, 127, 130, 137, 142, 144, 145, 155, 157, 168, 172, 176, 185, 192, 233, 295, 353
EnvR, 6, 111, 117, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 174, 178, 179, 181, 185, 187, 190, 192
Epistémè, 91
Eros, 38, 44, 53, 61
Erotisme, 45, 46, 47, 83, 165
Espace capitaliste, 251, 260, 287
Espace libéral, 253
Espace libertaire, 253
Espace réel, 269
Espace virtuel, 291
Etat, 246, 247, 250, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 268, 275, 276, 284, 287, 348, 349
Etrangeté, 111, 112, 114, 116, 117
Être, 152, 158, 160, 164, 168, 174, 175, 177, 270, 288, 301
Excitations, 27, 36, 37, 38
Ex-sistence, 89

F

Fantasme, 44, 59, 78, 87, 104, 135, 140, 146, 161, 166, 167, 192, 209, 212, 243, 278, 280, 284, 302, 303, 337, 368
Faux-self, 285, 301, 313, 314, 331
Fétiche, 82, 153, 299, 348, 351

Fétichisme, 82, 83, 153, 159, 161, 162

Fétichiste, 153, 162, 300

Fixation, 28, 159, 184, 246, 336

Fixité, 109, 188, 332

Focale, 203, 211, 302

Focalité, 279

Fonction capitaliste, 6, 11, 21, 226, 234, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 248, 249, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 272, 273, 275, 276, 277, 288, 289, 292, 295, 297, 298, 301, 319, 330, 335, 337, 341, 355

Fonction paternelle, 107, 154, 159, 178, 220, 282, 338, 339

Fonction phallique, 145, 153, 154, 156, 159, 179, 180, 258, 259, 339

Forclusion, 107, 160, 167, 172, 174, 241, 283, 354

Fructus, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 168, 170, 171, 174, 178, 179, 180, 233

Frustration, 14, 30, 33, 182, 202, 222, 251, 297, 302, 335, 336, 360

Fusion, 44, 87, 221

G

Génitalité, 15, 16, 23, 34, 35, 55, 138, 311, 326, 335

Gouvernance, 6, 9, 10, 11, 16, 19, 20, 22, 52, 55, 97, 225, 248, 256, 261, 262, 263, 264, 266, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 283, 284, 286, 288, 292, 299, 301, 310, 311, 312, 320, 335, 339, 340, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 350, 352, 363, 368, 370, 371

Gouvernementalité, 16, 244, 245

Grammaire, 293

Grappe, 157, 163, 177, 189

Graphique, 75, 86, 87, 131, 132, 142, 151, 152

Guerre, 89, 227, 261, 262, 265, 306, 325, 336, 356, 367

H

Habitus, 25, 208, 225, 271, 287, 290, 311, 316, 321

Haine, 32, 33, 285, 288, 335, 336

Homo oeconomicus, 15, 269, 270

Horde primitive, 32, 33, 34, 341

Hypnose, 88, 189, 193, 223

Hypnothérapie, 223, 328

Hypothèse, 10, 18, 19, 20, 33, 34, 46, 53, 68, 91, 92, 97, 164, 233, 234, 235, 237, 238, 257, 258, 292, 293, 294, 306, 318, 348, 368

hystérèse, 1, 5, 7, 9, 10, 11, 20, 21, 23, 25, 26, 30, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 55, 60, 63, 68, 74, 75, 77, 79, 80, 82, 86, 88, 89, 94, 96, 98, 101, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 142, 144, 147, 149, 151, 152, 154,

155, 156, 158, 160, 161, 164, 166, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179, 180, 182, 183, 185, 187, 191, 193, 194, 196, 197, 199, 200, 202, 204, 206, 208, 217, 220, 225, 229, 257, 260, 276, 281, 301, 302, 305, 330, 334, 337, 338, 350, 351, 355, 363, 365, 368

Hystérèse, 6, 91, 93, 96, 102, 134, 152, 187, 195, 204, 233

Hystérésis, 10, 20, 23, 24, 25, 26, 33, 34, 35, 38, 40, 43, 44, 59, 76, 80, 84, 85, 86, 87, 97, 98, 104, 107, 119, 120, 128, 132, 144, 148, 158, 185, 195

Hystérétique, 24, 41, 77, 80, 91, 97, 98, 100, 101, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 115, 117, 119, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 131, 132, 133, 138, 143, 144, 145, 147, 158, 161, 173, 179, 185, 187, 190, 202, 204, 205, 207, 215, 301, 312, 338, 363, 365, 366

Hystérie, 26, 134, 179

I

Idéal du Moi, 240

Identification, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 66, 67, 68, 87, 97, 100, 112, 136, 139, 141, 152, 167, 198, 207, 219, 238, 239, 240, 279, 284, 285, 296, 324, 335, 352, 353, 357, 359, 360

Identité, 17, 48, 54, 56, 170, 179, 219, 220, 239, 278, 283, 284, 358

Image, 34, 54, 67, 73, 87, 96, 98, 105, 106, 111, 112, 113, 116, 170, 188, 196, 207, 209, 227, 279, 282, 297, 357, 370

Imaginaire, 15, 30, 59, 62, 67, 75, 76, 77, 80, 82, 83, 84, 87, 88, 99, 108, 109, 113, 114, 115, 116, 133, 139, 148, 149, 150, 151, 153, 158, 160, 162, 163, 166, 167, 173, 176, 177, 196, 197, 198, 199, 201, 203, 204, 208, 212, 218, 222, 278, 279, 280, 285, 292, 294, L/311, 333, 335, 363

immanence, 10, 19, 240, 319, 332

Impossible, 75, 76, 77, 80, 81, 86, 89, 103, 106, 110, 115, 116, 125, 126, 133, 134, 136, 140, 146, 150, 161, 169, 170, 173, 176, 180, 182, 259, 282, 290, 352, 367, 370

Inceste, 31, 32, 34, 40, 45, 79, 86, 141, 155, 161, 212, 229, 230, 280, 284, 304

Inconscient, 10, 20, 23, 31, 42, 45, 46, 49, 50, 52, 62, 63, 64, 66, 68, 76, 78, 80, 96, 101, 106, 112, 118, 119, 129, 130, 145, 147, 148, 149, 150, 153, 155, 159, 174, 187, 188, 189, 192, 198, 210, 229, 233, 237, 241, 278, 281, 287, 293, 337, 340, 341

Indifférence, 136, 347

Individualisme, 9, 179, 286, 299, 303

Injonctions, 58, 65, 105, 281, 292, 297, 319, 339, 342, 363

Intégration, 101, 239, 241, 274, 282, 338

Interdit, 17, 31, 80, 141, 152, 154, 172, 192, 194, 252, 276, 334

Interdit de l'inceste, 80, 154, 172, 192, 194, 252

Interventionnisme, 245

Introjection, 54, 56, 63

Invariant, 121, 230, 231, 232, 233, 234, 239, 242, 243, 244, 297

Invariant culturel, 230, 231, 232, 233

Investissement, 10, 19, 37, 47, 54, 55, 56, 156, 157, 165, 167, 176, 234, 288, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 315, 331, 353, 354, 355

Isolation, 159, 252, 253, 275, 288, 289, 296, 301, 329, 345, 353

J

Jouissance, 15, 64, 65, 67, 68, 69, 73, 77, 78, 80, 83, 85, 89, 94, 98, 99, 101, 105, 121, 122, 123, 124, 127, 132, 133, 136, 137, 138, 141, 144, 145, 147, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 162, 167, 168, 170, 171, 172, 174, 175, 177, 182, 192, 201, 207, 211, 212, 217, 242, 252, 258, 259, 278, 279, 280, 281, 288, 289, 291, 302, 303, 339, 341, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 357, 361

Jouissance de l'Autre, 174, 175, 177, 357

Jouissance métonymique, 211, 279, 302, 349, 352

Jouissance phallique, 123, 136, 145, 147, 150, 151, 160, 168, 170, 171, 174, 175

Juridique, 179, 244, 248, 249, 251, 255, 260, 264, 266, 267, 268, 269, 271, 273, 276, 287

L

Langage, 10, 11, 19, 21, 68, 71, 74, 75, 76, 78, 79, 83, 86, 94, 96, 101, 106, 107, 108, 115, 117, 119, 130, 133, 137, 145, 149, 151, 152, 155, 168, 171, 176, 178, 185, 186, 187, 191, 200, 202, 209, 210, 222, 230, 233, 242, 278, 279, 283, 326, 329, 341, 342, 351, L/367, 368

Langue, 69, 116, 122, 210, 217

Latent, 177, 214

Leurre, 44, 116, 138, 139, 194, 211, 218, 219, 220, 279, 280, 302, 357, 358, 370

Levier, 275, 330, 331, 334, 337, 343, 345, 346, 349, 352

Libérale, 9, 19, 244, 247, 253, 256, 261, 262, 290, 291, 300, 301, 345, 355

Libération, 16, 17, 202, 247, 251, 293, 294, 310, 335, 336

Libertaire, 253, 254, 255, 257, 260

Liberté, 11, 15, 16, 20, 21, 137, 148, 149, 150, 170, 172, 174, 222, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 257, 259, 261, 262, 264, 267, 269, 276, 280, 287, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 305, 314, 348, 365, 369

Libidinales, 39, 63, 66, 118, 285, 353

Libido, 33, 49, 52, 56, 60, 61

Lien social, 5, 11, 21, 35, 45, 48, 49, 50, 52, 53, 55, 56,

59, 60, 63, 65, 66, 67, 68, 89, 91, 108, 118, 138, 156, 157, 165, 176, 179, 181, 186, 221, 222, 223, 226, 233, 242, 276, 277, 278, 284, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 302, 311, 314, 320, 336, 345, 355, 368

Limitations, 13, 31, 245, 247, 248, 249, 250, 269, 287

Limites, 14, 26, 51, 125, 160, 202, 204, 205, 207, 211, 249, 252, 255, 262, 270, 274, 279, 297, 325, 354, 357, 369

Logique néolibérale, 9, 10, 14, 19, 272, 278, 289, 301, 321, 323, 339, 340, 353, 358, 368

Loi, 32, 45, 75, 79, 80, 83, 85, 108, 121, 134, 141, 153, 154, 160, 161, 172, 175, 176, 178, 180, 181, 201, 204, 212, 232, 246, 248, 264, 266, 267, 278, 280, 283, 284, 312, 320, 338, 346, 347, 350, 369, 370

Lutte, 15, 17, 57, 107, 138, 162, 207, 308, 344, 348, 364, 365, 366, 367

M

Maitre, 6, 65, 68, 89, 99, 100, 101, 105, 108, 117, 119, 124, 127, 135, 136, 137, 139, 140, 142, 145, 150, 154, 155, 156, 157, 161, 162, 163, 168, 177, 181, 183, 191, 193, 198, 206, 237, 252, 258, 259, 294, 295, 296, 301, 335, 349, 367, 368, 370

Malaise, 1, 6, 9, 11, 13, 17, 18, 19, 22, 40, 62, 69, 105, 179, 225, 262, 269, 282, 287, 289, 290, 292, 295, 297, 298, 301, 303, 314, 320, 342, 345, 352, 353, 363, 366

Manifestation, 64, 363, 368

Manifeste, 61, 64, 66, 99, 118, 147, 214

Manque, 34, 80, 81, 138, 141, 160, 174, 335, 348, 359

Manque dans l'Autre, 79, 80, 175, 341

Manque imaginaire, 335

Manque-à-jour, 350, 352

Marché, 14, 245, 246, 247, 249, 255, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 271, 272, 274, 280, 288, 289, 293, 294, 316, 321, 322, 331, 334, 338, 339, 344, 351

Masochisme, 60, 61, 62, 63, 205

Masturbation, 326, 334, 335, 336

Mathématique, 24, 43, 69, 70, 82, 89, 97, 103, 104, 109, 110, 111, 119, 122, 128, 130, 131, 140, 142, 185, 188, 214, 240, 241, 330, 346, 360

Mathème, 94, 119, 125, 126, 134, 163, 186, 187, 191, 192, 193, 196, 202, 205, 206, 207, 209, 281, 304

Mécanisme, 36, 37, 47, 54, 56, 59, 64, 65, 82, 112, 122, 135, 136, 137, 138, 140, 141, 146, 148, 153, 155, 159, 160, 167, 168, 177, 183, 192, 193, 196, 203, 204, 207, 208, 254, 275, 288, 289, 295, 296, 299, 301, 313, 324, 329, 345, 353, 354, 355, 359, 370

Menace, 36, 153, 165, 252, 253, 257, 259, 263, 268, 269, 276, 287, 288, 291, 293, 305, 352

Mère, 32, 42, 45, 52, 53, 56, 77, 78, 79, 83, 86, 99, 107, 108, 113, 116, 140, 141, 153, 154, 165, 166, 167, 169, 171, 180, 218, 284, 285, 341, 353, 369

Message, 66, 197, 198, 207, 211, 216, 279, 302, 328, 348

Métaphore, 107, 127, 134, 144, 154, 158, 161, 180, 202, 206, 212, 217, 277, 280, 282, 283, 337

Métonymie, 206, 213, 214, 219

Meurtre (du père), 34, 40, 50, 76, 80, 154, 229

Misérable, 243, 321, 322, 330, 333, 341, 347, 365, 366

Misère, 7, 10, 11, 19, 22, 300, 303, 305, 306, 313, 316, 317, 324

Misère sexuelle, 7, 10, 19, 305, 306, 316, 324

Miséreux, 321, 329, 330

Mœurs, 9, 11, 14, 16, 21, 236, 237, 238, 240, 243, 270, 287, 293, 297, 305, 316, 325, 330, 335, 337, 338, 340, 342, 345, 361

Moi, 36, 42, 49, 50, 51, 52, 53, 57, 58, 87, 99, 100, 101, 105, 106, 112, 113, 116, 134, 135, 137, 159, 212, 216, 240, 252, 254, 277, 281, 282, 285, 300, 301, 304, 332, 354, 358, 369

Mot d'esprit, 52, 63, 64, 65, 68, 89, 118, 189, 209

Motions pulsionnelles, 36, 37, 38, 46, 166

Mutation, 180, 181, 183, 206, 208, 263, 285, 315, 320

N

Narcissique, 47, 54, 56, 58, 62, 87, 137, 141, 147, 165, 166, 167, 176, 177, 252, 281, 288, 297, 301, 331, 353, 357

Narcissisme, 15, 88, 112, 211, 255, 279, 302, 303, 312, 327, 333, 336, 354

Nécessité, 154, 155, 184, 228, 231, 246, 247, 252, 269, 270, 273, 287, 291, 297, 299, 319, 332, 340, 348, 349

Négation, 47, 115, 194, 204, 212, 217, 220, 258, 278, 280, 282, 304, 306, 312, 324, 328, 351, 354

Négativité, 166, 174, 178

Néolibéral, 10, 19, 225, 226, 256, 261, 266, 268, 269, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 287, 288, 289, 292, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 323, 326, 328, 329, 331, 332, 335, 338, 341, 342, 344, 346, 347, 351, 352, 353, 354, 359, 360, 363, 368, 370

Néolibérale, 1, 6, 7, 10, 11, 12, 14, 15, 19, 20, 22, 69, 163, 182, 210, 223, 225, 226, 244, 257, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 296, 298, 299, 300, 301, 302, *L/305*, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 318, 319, 320, 321, 324, 326, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 355, 357, 359, 360, 368, 370

Néolibéralisme, 16, 20, 225, 259, 261, 263, 345, 349, 370

Néolibéraux, 244, 267, 273, 292, 311, 342, 357

Névroses, 18, 27, 35, 46, 58

Nom du père, 79, 84, 85, 94, 135, 137, 151, 172

Nomination, 151, 171, 172, 179, 204, 278

Non-sens, 251, 363, 364, 366, 368, 369

O

Objectivation, 191, 194, 288, 289, 333, 361

Objectivité, 56, 91, 105, 115, 116, 133, 137, 147, 182, 191, 192, 194, 277, 288, 302, 352

Objet cause du désir, 278, 299, 360

Objet de capitalisation, 234

Objet direct, 19, 211, 280, 302, 304, 331, 332, 334, 351, 352

Objet du désir, 134, 153, 196, 200, 212, 220, 280, 304

Objet imaginaire, 116

Objet métonymique, 299

Obsessionnelle, 32, 159

Oral (stade), 71

Organisation génitale, 45, 47, 165

Originaire, 32, 33, 42, 51, 61, 83, 107, 112, 117, 155, 156, 158, 176, 177, 233, 234

Origines, 5, 26, 31, 35, 38, 50, 51, 130

Origines de la pulsion, 5, 35

P

Parenté, 71, 229, 231, 232, 237, 243

Parlêtre, 123, 179, 367

Parole, 68, 89, 108, 115, 119, 122, 145, 147, 198, 199, 201, 210, 283, 352

Passe, 368, 370, 371

Pénis (envie de...), 46, 47, 48, 82, 83, 153, 161, 162, 164, 165, 166, 167

Père, 32, 33, 34, 40, 50, 52, 54, 72, 78, 79, 80, 86, 107, 116, 139, 141, 151, 154, 158, 164, 165, 166, 169, 180, 228, 229, 282, 283, 284, 285, 338, 340, 341, 353, 360, 367

Perte, 43, 44, 45, 51, 54, 69, 72, 74, 75, 77, 78, 81, 82, 83, 97, 101, 102, 108, 114, 115, 117, 119, 137, 156, 162, 171, 176, 191, 217, 222, 233, 244, 252, 261, 285, 286, 300, 318, 336, 354, 358, 361

Perversion, 28, 58, 61, 82, 162, 195, 286, 313

Phallique, 27, 46, 79, 82, 84, 103, 105, 106, 107, 140, 141, 154, 156, 157, 159, 164, 167, 168, 172, 175, 179, 180, 204, 237, 243, 277, 278, 284, 335, 338, 353, 354, 358, 359, 360

Phallus, 10, 11, 19, 21, 48, 80, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 90, 94, 95, 97, 101, 102, 104, 105, 107, 115, 119, 121, 130, 131, 132, 133, 136, 139, 140, 141, 144, 150, 152, 153, 154, 155, 158, 159, 160, 161, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179, 180, 181, 182, 203, 204, 205, 206, 217, 220, 252, 278, 284, 285, 338, 339, 354, 358, 360

Phénomène, 24, 25, 45, 73, 86, 107, 111, 126, 138, 180,

195, 196, 223, 225, 229, 231, 252, 283, 303, 316, 317, 320, 321, 322, 323, 343, 358, 359, 368, 369

Plaisir, 13, 28, 35, 36, 37, 39, 42, 44, 45, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 78, 83, 99, 101, 154, 278, 291, 301, 315

Plan euclidien, 86, 109, 119, 121, 152

Plus value, 70, 71, 72, 91, 98, 100, 101, 105, 133, 156, 233, 234, 240, 277, 322, 349, 350, 351, 355, 357, 359, 371

Plus-de-jouir, 101, 188, 348, 350

Point de capiton, 94, 209, 242

Privation, 18, 33, 176, 182, 222, 269, 297

procuration, 64, 65, 101, 175, 176, 177, 341

Prohibition de l'inceste, 58, 82, 84, 85, 88, 93, 94, 97, 109, 110, 111, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 140, 142, 152, 164

Projection, 230, 233

Psychique, 16, 17, 25, 26, 27, 35, 36, 37, 42, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 55, 57, 60, 61, 62, 63, 66, 83, 84, 87, 107, 113, 114, 115, 116, 118, 135, 142, 161, 162, 163, 164, 165, 190, 193, 195, 196, 205, 209, 212, 217, 219, 242, 253, 281, 282, 297, 298, 299, 314, 325, 333, 338, 341, 344, 354

Psychose, 13, 26, 58, 61, 79, 108, 162, 195

Pulsion, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 55, 61, 64, 65, 66, 67, 68, 77, 78, 79, 86, 87, 89, 98, 104, 114, 118, 119, 132, 144, 155, 160, 190, 205, 207, 212, 219, 229, 276, 280, 291, 292, 293, 301, 304, 350, 371

R

Raison, 39, 43, 64, 87, 88, 107, 133, 197, 204, 238, 245, 246, 265, 276, 278, 281, 282, 319, 341, 353, 367, 368

Rapport, 5, 11, 14, 21, 27, 41, 44, 45, 46, 52, 54, 59, 63, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 85, 87, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 97, 100, 101, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 121, 125, 127, 129, 131, 134, 141, 142, 144, 154, 159, 164, 168, 169, 170, 174, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 186, 189, 190, 191, 197, 204, 206, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 231, 232, 237, 239, 244, 246, 248, 251, 252, 258, 278, 280, 281, 288, 295, 296, 304, 309, 321, 322, 323, 326, 327, 328, 331, 332, 339, 340, 350, 351, 352, 356, 364, 369

Rapport sexuel, 69, 74, 77, 78, 79, 80, 81, 90, 96, 103, 134, 168, 169, 170, 174, 178, 179, 180, 182, 212, 280, 304, 323, 326, 328, 340, 352

Rationalisation, 223

Rationalité, 76, 91, 248, 262, 272, 273, 278, 284, 285, 290, 292

Réalité, 35, 36, 42, 44, 56, 60, 62, 65, 74, 76, 81, 82, 83, 84, 85, 114, 115, 116, 129, 149, 150, 153, 154, 159,

177, 190, 193, 194, 208, 218, 219, 247, 251, 254, 255, 308, 312, 342, 354, 369, 370

Refente, 85, 94, 136

Refoulé, 46, 67, 133, 141, 164, 167, 171, 213, 304

Refoulement, 36, 65, 83, 87, 105, 107, 117, 133, 135, 136, 137, 138, 148, 149, 153, 155, 158, 159, 160, 161, 171, 172, 177, 192, 244, 259, 282, 283, 354

Régression, 41, 43, 51, 53, 86, 102, 103, 105, 106, 132, 159, 164, 204, 205, 211, 277, 279, 281, 285, 327, 332, 336, 354

Relation, 25, 30, 46, 52, 57, 59, 63, 64, 65, 66, 70, 71, 72, 73, 74, 80, 81, 82, 89, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 106, 109, 112, 126, 130, 132, 135, 138, 143, 145, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 159, 160, 165, 168, 169, 171, 179, 180, 181, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 195, 196, 201, 202, 205, 207, 209, 211, 212, 221, 231, 232, 251, 252, 253, 280, 281, 282, 284, 295, 298, 302, 304, 311, 314, 318, 319, 321, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 340, 344, 354, 359

Rentabilité, 12, 22, 263, 267, 268, 271, 276, 277, 279, 286, 290, 291, 292, 299, 300, 305, 308, 310, 315, 320, 321, 323, 327, 332, 338, 344, 346, 350, 358

Répétition, 25, 36, 37, 38, 41, 55, 81, 86, 172, 233, 339

Représentation, 51, 62, 64, 66, 75, 78, 83, 84, 104, 109, 112, 114, 116, 120, 130, 133, 140, 153, 159, 174, 180, 186, 190, 196, 199, 209, 211, 214, 219, 221, 246, 254, 255, 258, 277, 301, 312, 313, 328, 351, 354, 358

Répression, 9, 14, 16, 18, 19, 64, 196, 222, 270, 301, 320, 324

Révolution, 17, 221, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371

Risque, 62, 147, 168, 201, 266, 267, 268, 269, 270, 279, 283, 285, 288, 297, 301, 308, 309, 311, 313, 314, 315, 325, 331, 332, 333, 334, 335, 344, 354

Rupture, 9, 27, 58, 61, 110, 174, 226, 229, 244, 258, 278, 314, 320, 336, 345, 348, 353, 355, 366, 367, 369, 370

S

Sadisme, 61, 62, 63, 65, 205

Satisfaction, 13, 27, 35, 36, 41, 42, 45, 64, 66, 67, 73, 99, 101, 154, 155, 169, 274, 288, 289, 298, 300, 334, 335, 336, 351, 353, 360

Savoir, 13, 19, 26, 30, 31, 56, 61, 66, 68, 76, 78, 82, 91, 92, 96, 98, 99, 100, 101, 104, 105, 106, 111, 116, 117, 119, 124, 125, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 144, 145, 147, 148, 150, 151, 152, 154, 156, 157, 160, 161, 162, 163, 169, 175, 176, 182, 183, 185, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 200, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 212, 216, 218, 219, 221, 222, 223, 226, 228, 230, 232, 233, 235, 237, 239, 242, 246, 259, 263, 268, 270, 271, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 292, 294, 295, 300, 303, 310, 314, 325, 326, 327, 328, 331, 335, 339, 340, 342, 343,

346, 349, 352, 353, 354, 356, 358, 363, 364, 366, 368

Scansion, 201

Schéma, 29, 34, 47, 57, 89, 105, 128, 139, 155, 158, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 214, 216, 227, 235, 236, 243, 250, 251, 253, 255, 257, 260, 269, 273, 278, 281, 285, 287, 301, 312, 324, 338

Semblant, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 132, 133, 138, 139, 141, 144, 145, 146, 150, 152, 168, 169, 170, 173, 174, 175, 181, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 200, 206, 211, 301, 324, 352, 366

Sens, 9, 14, 16, 23, 31, 37, 38, 39, 40, 43, 47, 52, 53, 56, 58, 64, 66, 75, 78, 82, 88, 91, 94, 96, 97, 100, 101, 103, 106, 107, 112, 114, 115, 121, 122, 124, 125, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 143, 145, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 158, 159, 160, 164, 168, 170, 171, 173, 174, 182, 186, 191, 192, 193, 194, 195, 206, 210, 211, 216, 217, 219, 226, 228, 231, 232, 233, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 248, 251, 254, 259, 270, 272, 274, 282, 283, 288, 291, 296, 297, 300, 301, 308, 312, 313, 328, 330, 331, 333, 335, 336, 342, 346, 357, 359, 363, 366, 367, 368, 369, 370

Séparation, 48, 83, 101, 105, 107, 172, 281, 336

Sexes, 5, 16, 45, 47, 53, 164, 165, 166, 357, 358, 360

Sexualité, 5, 6, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 35, 39, 40, 41, 45, 48, 55, 69, 71, 73, 82, 83, 89, 99, 105, 108, 125, 138, 164, 165, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 186, 204, 212, 220, 222, 229, 239, 241, 253, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 283, 285, 287, 292, 293, 295, 297, 299, 302, 303, 306, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 353, 367

Sexuation, 82, 125, 179, 181

Sexuel, 5, 17, 19, 23, 27, 31, 35, 40, 41, 43, 55, 69, 73, 74, 77, 78, 80, 81, 82, 84, 171, 205, 229, 240, 243, 276, 277, 278, 288, 296, 297, 298, 299, 300, 303, 308, 311, 313, 314, 315, 317, 325, 327, 331, 336, 352

Sidération, 58, 116, 364, 365, 366, 367

Signal, 353, 369

Signe, 66, 68, 71, 76, 104, 130, 131, 152, 163, 164, 167, 174, 178, 209, 213, 214, 216, 217, 219, 222, 231, 237, 264, 312, 332, 351

Signifiant, 16, 48, 68, 69, 71, 75, 76, 79, 80, 83, 84, 85, 86, 89, 91, 94, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 117, 118, 119, 121, 122, 124, 129, 132, 134, 135, 136, 138, 139, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 154, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 168, 172, 174, 176, 177, 180, 185, 186, 188, 190, 191, 192, 200, 202, 204, 205, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 216, 217, 222, 230, 233, 234, 242, 251, 254, 255, 258, 276, 279, 280, 281, 282, 284, 293, 302, 304, 321, 322, 350, 351, 359, 360, 365, 367, 368, 369, 370, 371

Signifié, 68, 71, 80, 97, 101, 105, 106, 147, 191, 209, 210,

213, 216, 217, 222, 281, 351
Sinthome, 135, 137, 150, 151, 169, 172
Sort culturel commun, 239, 240
Spéculaire, 73, 85, 87, 99, 100, 105, 112, 113, 163, 197
Structuration, 10, 11, 21, 56, 58, 59, 60, 63, 86, 108, 109, 119, 129, 134, 152, 158, 167, 174, 180, 181, 185, 204, 226, 230, 242, 252, 278, 338, 341, 347, 354, 370
Structure, 11, 18, 21, 56, 61, 68, 78, 79, 81, 101, 105, 106, 107, 133, 139, 146, 149, 153, 159, 162, 170, 171, 174, 180, 187, 188, 198, 210, 213, 225, 226, 228, 232, 233, 243, 257, 278, 282, 296, 297, 298, 321, 329, 354, 357, 360, 365, 369
Subjectivité, 59, 106, 108, 115, 116, 147, 151, 185, 186, 190, 191, 192, 193, 194, 201, 205, 207, 242, 246, 279, 282, 302, 327, 329, 330, 333
Substitution, 79, 83, 103, 203, 204, 213, 278, 294, 300, 304, 336
Sujet, 1, 5, 6, 9, 10, 11, 13, 18, 19, 20, 21, 23, 26, 27, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 52, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 63, 65, 67, 68, 71, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 92, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 231, 232, 233, 234, 237, 239, 241, 243, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 264, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 289, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 320, 321, 322, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 346, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371
Sujet de l'inconscient, 9, 10, 18, 20, 26, 44, 55, 82, 86, 92, 106, 107, 108, 116, 119, 121, 145, 181, 192, 197, 201, 202, 208, 210, 221, 232, 237, 243, 253, 281, 283, 287, 329, 337, 364
Surmoi, 62, 88, 105, 159, 240, 281, 299
Symbolique, 48, 59, 62, 75, 76, 77, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 94, 97, 104, 107, 108, 109, 114, 115, 116, 120,

121, 126, 128, 130, 132, 133, 135, 136, 138, 144, 147, 148, 149, 153, 156, 157, 158, 160, 161, 162, 163, 166, 172, 176, 177, 191, 194, 199, 222, 231, 233, 242, 270, 278, 292, 328, 337, 339, 359, 360, 363
symétrie, 109, 110, 126
Symptôme, 81, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 146, 147, 150, 151, 192, 193, 212, 219, 252, 281, 304, 336, 340, 353

T

Théorème, 11, 21, 69, 91, 92, 93, 94, 96, 102
Théorie, 5, 9, 10, 11, 20, 21, 23, 25, 26, 28, 29, 40, 41, 44, 46, 55, 63, 69, 72, 74, 76, 82, 87, 91, 92, 94, 96, 98, 103, 108, 109, 110, 111, 114, 126, 127, 129, 132, 135, 143, 146, 152, 156, 164, 173, 178, 179, 180, 181, 182, 185, 187, 189, 194, 195, 206, 221, 225, 227, 230, 245, 246, 247, 298, 316, 323, 325, 346, 347, 348, 349
Tiers exclu, 158, 159, 160, 164, 168, 338
Topologie, 11, 21, 76, 129, 130
Totalitaire, 14, 125, 256, 285, 300, 347, 348, 352
Trait unaire, 55, 64, 65, 66, 67, 118, 240, 326, 328
Transcendance, 10, 19, 104, 107, 109, 156, 161, 233, 237, 240, 261, 282, 319, 332, 340
Transgénérationnel, 10, 19, 50, 355

U

Ultralibéral, 256, 259, 261
Ultralibéraux, 244
Unaire, 55
Utilitaire, 14, 17, 271, 290, 341, 357, 358, 366, 368
Utilitaristes, 266, 292

V

Vecteur, 87, 95, 97, 103, 128, 129, 130, 131, 132, 143, 172, 198, 199, 206
Vérité du désir, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 132, 144, 178, 186, 220, 241
Vérité du sujet, 117, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 133, 141, 144, 147, 150, 186, 193, 206, 209, 276
Victimisation, 137, 313, 330, 369
Vrai-self, 285, 302

W

Wo es war, soll ich werden, 293

Bibliographie

- Akoun. A et coll.** : *L'anthropologie, les dictionnaires du savoir moderne*, Collection publiée sous l'égide du centre d'Etude et de Promotion de la lecture (CEPL), 1972.
- Arendt. H** : *L'impérialisme*, Editions Seuil Paris, 2006.
- Aristote** : *Métaphysique*, tome 1 livre A–Z, Bibliothèque des textes philosophiques, 2000.
- Bajos. N, Bozon. M** sous la direction de **Beltzer. N** : *Enquête sur la sexualité en France, pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008.
- Bateson. G** : « *Communication* » in *La nouvelle communication*, Editions Seuil, Paris 1981.
- Beauvois J. L & collègues** : *Relations humaines groupes et influence sociale*, Edition PUG 1995.
- Bergeret. J** : *Psychologie pathologique théorique et clinique*, Masson huitième Edition, 2000.
- Bollack. J** : *La naissance d'Œdipe*, édition Tel Gallimard, 2004.
- Bourdieu. P** : *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Points Seuil, Paris 2002.
- Bruno. P** : *Lacan, passeur de Marx*, Editions érès, 2010.
- Camus. A** : *Actuelles I écrits politiques, chroniques 1944-1948*, Editions Gallimard, 1950.
- Chemama. R et Vandermersch. B** : *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 2000.
- Chomel-Guillaume. S, Leloup. G et Bernard. I** : *Les aphasies, évaluation et rééducation*, Masson Edition, 2010.
- Cléro. J-P.** : *Le vocabulaire de Lacan*, Edition ellipses, 2006.
- Cléro. J-P.** : *Dictionnaire Lacan*, Edition ellipses, 2008.
- Curie. P** : « *Propriétés magnétiques des corps à diverses températures* » Annales de Chimie & de Physique, 7^e série, t.V, Juillet 1895.
- Cyrulnik. B** : *Les nourritures affectives*, Editions Odile Jacob, 2002.
- Devedjian. P** : *Le temps des juges*, Flammarion 1996.
- Dor. J** : *Introduction à la lecture de Lacan*, Edition Denoël, 2002.
- Einstein. A, Infeld. L** : *L'évolution des idées en physique*, Editions Flammarion, 1982.
- Fages. J-B** : *Comprendre Jacques Lacan*, Edition Dunod, 2009.
- Foucault. M** : *Naissance de la biopolitique*, Edition Seuil, Gallimard, 2004.
- Foucault. M** : *L'ordre du discours*, Editions NRF, Gallimard, 2010.
- Foucault. M** : *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Editions Gallimard,

2007.

Foucault. M : *Histoire de la sexualité II, L'usage des plaisirs*, Editions Gallimard, 2009.

Foucault. M : *Histoire de la sexualité III, Le souci de soi*, Editions Gallimard, 2009.

Freud. A : *Le Moi et les mécanismes de défense*, Presse Universitaire de France, 2006.

Sygmund Freud Par date de parution

Freud. S : (1899), « *Sur les souvenirs-écrans* » in *Névrose, psychose et perversion*, Editions PUF, 2004.

Freud. S : (1904) « *Cinq leçons sur la psychanalyse* », et (1914) « *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* », Edition Petite Bibliothèque Payot, 1971.

Freud. S : (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Editions Gallimard, 1971.

Freud. S : (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Folio Essais, 2005.

Freud. S : (1910), « *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse* », in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

Freud. S : (1912-1913), *Totem et Tabou*, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

Freud. S : (1914), « *Pour introduire le narcissisme* », in *La vie sexuelle*, 1914, Paris PUF, 2004.

Freud. S : (1917), « *Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal* », in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

Freud. S : (1919), *L'inquiétante étrangeté*, Editions Folio essais, 2005.

Freud. S : (1921), « *Au-delà du principe de plaisir* », in *Essaie de psychanalyse*, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

Freud. S : (1921), « *Psychologie des foules et l'analyse du Moi* », in *Essaie de psychanalyse*, Edition Petite Bibliothèque Payot 2001.

Freud. S : (1923), « *L'organisation génitale infantile* », in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

Freud. S : (1924), « *Névrose et psychose* », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris PUF, 2004.

Freud. S : (1924), « *Le problème économique du masochisme* », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris PUF, 2004.

Freud. S : (1925), « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.

Freud. S : (1925), « *La négation* » in *Résultats, idées, problèmes II*, Presse universitaire de France, 2005.

Freud. S : (1925), *Ma vie et la psychanalyse*, Edition idées nrf, 1968.

Freud. S : (1927), « *Le fétichisme* », in *La vie sexuelle*, Paris PUF, 2004.

Freud. S : (1930), « *Malaise dans la culture* », Presse Universitaire de France, 1995.

- Freud. S** : (1931), « *Sur la sexualité féminine* », in *La vie sexuelle*, Edition PUF 2004.
- Freud. S** : (1938), « *Le clivage du moi dans le processus de défense* » in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF éditions, 2005.
- Freud. S** : (1939), *l'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard Paris, 1986.
- Gervais. F**: « *Etude des phénomènes d'hystérésis : Identification des paramètres du modèle de Bouc Wen et analyse des résultats* », stage de DEA, du 2 avril au 27 juillet 2001.
- Gori. R et Del Volgo. M. J** : *Exilés de l'intime, la médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Editions DENÖEL, 2008.
- Gori. R** : *La fabrique des imposteurs*, Editions Les Liens qui Libèrent, 2013.
- Hall. E. T**: *La Dimension cachée*, Seuil, 1984.
- Jakobson. R** : *Langage enfantin et aphasie*, Les éditions de Minuit, 2010.
- Kerbrat-Orecchioni. C** : *L'énonciation*, 4^e Edition Armand Colin, 1999.
- Lacan. J** : « *Le séminaire sur la lettre volée* », in *Les écrits I*, Edition Seuil, 1999.
- Lacan. J** : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1990
- Lacan. J** : **Le séminaire II**, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Edition Seuil, 1978.
- Lacan. J** : **Le séminaire VI**, *Le désir et son interprétation*, Editions de la Martinière, 2013.
- Lacan. J** : **Le séminaire XVI**, *D'un Autre à l'autre*, Edition Seuil, 2006.
- Lacan. J** : **Le séminaire XVII**, *L'envers de la Psychanalyse*, Edition Seuil 2006.
- Lacan. J** : **le séminaire livre XX**, *Encore*, Edition Seuil, 1999.
- Laplanche. J. et Pontalis J.-B** : *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presse Universitaire de France, 2009.
- La revue Empan n°82**, *Argent, don et lien social*, édition Erès de juin 2011.
- Lebrun. J. P** : *Un monde sans limite*, Editions Eres, 2009.
- Malinowski. B** : « *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* », Edition Petite Bibliothèque Payot, 1971.
- Marx. K** : *Le capital*, édition populaire par Julien Brochard, Presse Universitaires de France, 1965.
- Melman. Ch** : *L'homme sans gravité*, Edition Folio 2010.
- Nasio. J. D** : *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Edition Petite Bibliothèque Payot, 2006.
- Nasio. J. D** : *Enseignement de sept concepts cruciaux de la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 2006.
- Nasio. J. D** : *Introduction à la topologie de Lacan*, Edition Petite Bibliothèque Payot,

2010.

Onfray. M : *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*, Edition Grasset 2010.

Péraldi. F : *L'Autre. Le temps*, séminaire 1982-1985, Editions LIBER 2007.

Quinodoz J. M : *Lire Freud*, Presse Universitaire de France, 2004.

Reich. W : *La révolution sexuelle*, Edition 10/18, 1970.

Salem. G, Bonvin. E : *Soigner par l'hypnose, pratiques en psychothérapie*, 2è édition, Masson Editeur 2001.

Sanitas J, Limousin M : *Le sang et le sida – une enquête critique sur l'affaire du sang*, L'Harmattan, 1994.

Simon. P & coll : *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Edition P. Charron et R. Julliard, 1972.

Tylor. E. B: (1871), *Primitive culture I*, Origine of the culture, cité par Lise Didier Moulonguet in « *L'acte culturel* », Editions l'Harmattan Paris, 1998.

Résumé

En repartant des recherches qui ont été menées par Pierre Curie sur la dynamique des matériaux et du magnétisme, nous montrerons comment l'hypothèse du sujet de l'inconscient peut s'expliquer par la théorie de la *courbe d'hystérésis*. L'ambition de ce travail est de montrer comment la question du sujet et son désir peuvent être intégrables à la théorie de l'hystérèse et décrire ce qu'on appellera *l'hystérèse du sujet de l'inconscient* et de son rapport à la sexualité. Par retour au théorème de Thalès et à sa déclinaison la division harmonique, nous verrons comment l'hystérèse du sujet permet de revisiter de façon originale la théorie des quatre discours posée par Jacques Lacan dans son séminaire livre XVII.

Cette nouvelle approche épistémologique aura des implications psychanalytiques notamment sur la question du phallus, de la dette en psychanalyse et va nous mener progressivement à la prolonger à la question du *non-discours* mais également l'étendre à partir de la théorie freudienne *sur les souvenirs écrans* au concept d'*Écran* en psychanalyse. Des précisions et un complément conceptuel seront apportés sur la question de la culture et des invariants qui la structure dans sa fonction capitaliste. Ce nouvel apport conceptuel, qu'on appellera *la fonction capitaliste de la culture*, sera par ailleurs déterminant pour faire montre des caractéristiques d'une société sous gouvernance néolibérale. En conjuguant *l'hystérèse du sujet* par *la fonction capitaliste de la culture*, vont s'agencer différents types de gouvernances sociales, et mettre à jour leurs implications sur les liens des individus entre eux et leur rapport à la liberté versus insécurité. Enfin, à partir de ce nouvel apport conceptuel nous pourrions tirer des enseignements et affiner notre analyse sur le malaise actuel. Un malaise soutenu par un type de discours analytique qui au lieu d'épanouir l'individu dans sa sexualité le plonge dans la misère. Une misère qui selon toute vraisemblance offre la garantie au système sous gouvernance néolibérale de se pérenniser par la mise en place de dispositifs de contrôle et d'évaluation de renforcer sa prégnance et son éthique sur la question de la rentabilité économique.

Mots clés : discours, hystérèse, sujet, culture, néolibéral, Écran, fonction capitaliste, misère sexuelle.

Summary

By restarting the research which has been led by Pierre Curie on the dynamics of materials and magnetism, we will demonstrate how the hypothesis of the subject « unconscious fantasy » can be explained by the *hysteresis curve*. The goal of this work is to show how the subject in question and their desire can be integrated into the hysteresis theory and describe what we would call the *subject's unconscious hysteresis*, and its relationship with sexuality. By returning to the Thales theorem and its declension; the harmonic division, we will see how the subject's hysteresis allows to revisit the Four Speeches theory in an original way, posed by Jacques Lacan in his seminary book. This new epistemological approach would have psychoanalytical implications, notably on the question concerning the phallus, from the debt of psychoanalysis and leading us progressively to extend the question of non speech but equally extending from the Freudian theory of screen memories from the concept *Screen Psychoanalysis*. Some details and an abstract complement will be provided on the question of culture and its variations which has its structure in the capital-intensive function. This new abstract contribution, which we will call the *Capital-Intensive Culture* will be furthermore decisive in demonstrating the characteristics of a society under neoliberal governance. By conjugating the subject's hysteresis by the capital-intensive culture, different types of social governance are going to be implemented followed by their implications on the relationship between individuals and their freedom versus insecurity. Finally, from this new abstract contribution, we can teach and refine our analysis on the current unrest. An unrest supported by a type of analytical speech which sends the individual into destitution instead of opening up to their sexuality. Destitution which apparently guarantees being controlled by a system of neoliberal governance and perpetuating the implementation of measures to control and evaluate to strengthen its way and ethics on the question of economic profitability.

Key words: speech, hysteresis, subject, culture, neoliberal, Screen, Capital-Intensive, sexual dissatisfaction.